This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

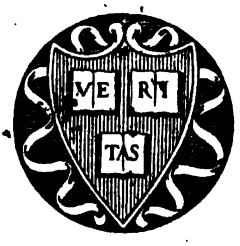
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

HARVARD COLLEGE
LIBRARY



From the Bequest of
MARY P. C. NASH
IN MEMORY OF HER HUSBAND
BENNETT HUBBARD NASH
Instructor and Professor of Italian and Spanish
1866–1894

REVUE

ESPAGNOLE, PORTUGAISE

BRÉSILIENNE

ET HISPANO-AMÉRICAINE.

REVUE

ESPAGNOLE, PORTUGAISE

BRÉSILIENNE

ET HISPANO-AMÉRICAINE

RELIGION. — HISTOIRE. — LITTÉRATURE.
SCIENCES. — ARTS. — INDUSTRIE. — FINANCES. — COMMERCE.

Tome Cinquième.

PARIS
A L'ADMINISTRATION DE LA REVUE
20, RUE SAINTE-ANNE, AU PREMIER, 20,
ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

1857.

Span 18.3

HARVARD COLLEGE LIBRARY
NASH FUND
Dec 11, 1926

A NOS ABONNÉS

Le cinquième volume de notre publication commence aujourd'hui; désirant donner une preuve nouvelle de notre reconnaissance aux personnes qui veulent bien nous aider dans l'accomplissement de notre mission, nous avons apporté une amélioration, généralement réclamée, dans le mode de distribution adopté par nous jusqu'à ce jour.

Dorénavant la *Revue* paraîtra le 5 de chaque mois en un volume d'au moins vingt feuilles d'impression. — En paraissant tous les quinze jours, elle était obligée, vu la diversité des matières dont elle traite et les nombreux sujets que son titre lui fait un devoir d'aborder, de ne publier que des travaux incomplets ou scindés dont le lecteur avait peine à ressaisir le fil dans un numéro suivant.

Le *Portefeuille Européen* ne pouvait présenter un ensemble intéressant et la partie réservée à l'Industrie manquait aussi d'espace.

Grâce au nouveau mode établi, la *Revue* ne publiera plus que des travaux complets.

Le *Portefeuille Européen* sera le résumé de tout ce qui se sera écrit, dit ou pensé en Europe pendant la durée du mois précédent. — Et la partie reservée à l'Industrie présentera un ensemble sérieux qui n'aura aucun point de ressemblance avec la polémique journalière dont les opérations industrielles sont l'objet.

Nous demandons seulement à nos abonnés de nous laisser terminer la publication des travaux commencés dans l'ordre ancien.

Nous attirons aujourd'hui leur attention toute particulière sur l'article de M. Thalès Bernard,

qui occupe près de cent pages du présent numéro. — En le parcourant, ils acquerront la preuve de la sincérité des efforts que nous faisons pour répondre dignement à leurs sympathies.

MM. Achille Jubinal, député au Corps législatif et Paul Lacroix, conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal, ont bien voulu nous assurer leur concours.

MM. Théophile Gauthier et Roger de Beauvoir doivent nous remettre prochainement deux nouvelles originales, écrites spécialement en vue de l'Espagne, qu'ils ont habitée et aimée, ainsi que nous.

Nous emprunterons enfin au *Moniteur universel* la série de légendes et de romans que nous sommes chargé de traduire pour ce journal. — M. Turgan, son directeur, en mettant à notre disposition la publicité de la feuille officielle, a prouvé qu'il n'était point indifférent au succès de ce recueil. — Nous lui en témoignons toute notre reconnaissance.

Nous ajoutons à chacun de nos volumes mensuels une feuille d'annonces dans laquelle nos abonnés pourront trouver l'adresse des fournisseurs en renom, celle des maisons importantes qui s'occupent du service transatlantique et l'énumération de toutes les découvertes utiles. — Cette feuille d'annonces est appelée à rendre d'immenses services au commerce de luxe qui trouvera dans sa publicité les moyens d'étendre ses relations dans toute l'Amérique du Sud.

Nos bureaux, du reste, sont, depuis quelques mois, transformés en une agence internationale qui se propose précisément de servir d'intermédiaire au commerce et à l'industre française dans ses rapports avec l'Espagne, le Portugal et l'Amérique du Sud.

G. HUGELMANN.

LÉGENDES AMÉRICAINES

Par D. José Güell y Renté,

Traduites par G. HUGELMANN.

PREMIÈRE LÉGENDE.

GUACANAJARI.

I

Je suis Guacanajari (1), le descendant des rois, fils du Soleil et de la déesse qui habite sous les ondes de la mer, dans des grottes de nacre et de perles. Cette déesse aima Vagoniona (2) et lui donna les cibas sa-

(1) Guacanajari était roi de l'île d'Haïti; il vivait dans l'intérieur de l'île, à trois ou quatre lieues de la mer; son caractère était doux et ses mœurs hospitalières. Le 21 décembre 1492, il envoya sa première ambassade à Colomb en le priant de venir lui rendre visite. L'amiral lui envoya d'abord quelques-uns de ses lieutenants, puis, ayant été lui-même le voir, signa avec lui un traité de commerce.

(2) Vagoniona, selon la tradition haïtienne, était le père des hommes, qu'il tenait renfermés dans deux grottes ou cavernes, sans qu'ils pussent voir le soleil. Un jour, il envoya son ami, le pêcheur Huacani, sur le rivage de la mer. Ce dernier, curieux de toutes choses, demeura sur le rivage et fut surpris par le matin transformé en rossignol. Vagoniona, attristé de la disparition de son ami, dont il entendait la nuit les pleurs, fit sortir des grottes les femmes et les enfants à la mamelle, n'y laissant alors que les hommes; il plaça les femmes dans l'île Matinino, qui se nomma plus tard Matalino; il emporta les enfants avec lui. Ces derniers, tourmentés par la faim et par la soif, s'écrièrent, lorsqu'ils se sentirent proche d'un rivage : *Toa, toa*, ce qui veut dire *maman, maman*, et ils se

crées et les guaninos qui ornent mon cou ; elle engendra ma race, la plus forte et la plus pure de la terre. Tous les hommes naquirent à son ombre dans Cazibaxagua (1) et dans Amayauna ; elle plaça Machokael (2) en sentinelle à la grande bouche du mont Cauta, où elle rassembla les générations nouvelles. Machokael voulut savoir d'où venait la lumière, et pendant la nuit il leva les yeux au ciel et s'éloigna du lieu où il devait rester assis. Le matin arriva ; le soleil éclaira l'univers ; Machokael venait d'être

changèrent en grenouilles. Vagoniona, protégé du ciel, était l'unique être humain qui vécût à la lumière du soleil. En cherchant son ami Huacani, il aperçut au fond de la mer une femme très-belle et se jeta dans les flots pour la voir. Elle le reçut dans ses bras, goûta avec lui les plaisirs de l'amour et lui donna certaines petites boules de marbre que les Indiens nomment des *cibas*, ainsi que des tablettes de nacre dites *quaninos*. Ces joyaux devinrent plus tard les signes de distinction des rois, qui ne s'en servirent que comme de choses sacrées, parce qu'ils avaient appartenu à Vagoniona, père de leur race et le premier d'entre eux. Les hommes demeurés dans les grottes, n'ayant auprès d'eux ni leur maître, ni leurs femmes, ni leurs enfants, s'attristèrent, et, pour chercher une consolation, ils se précipitèrent la nuit dans des abîmes. Une fois, il arriva qu'après s'y être précipités, ils virent de loin certains animaux ayant l'apparence de femmes et qui montaient et descendaient le long des arbres *mirabolanos* ; ils en prirent quelques-uns ; mais ces animaux glissaient entre leurs doigts comme des anguilles et s'échappaient. Ils cherchèrent alors ceux d'entre eux dont les mains calleuses pussent empêcher cette fuite, et en ayant trouvé plusieurs, ils les envoyèrent à la chasse. Ces hommes aux mains calleuses reçurent le nom de *caracoles* et s'emparèrent de quatre des animaux en question ; ils voulurent s'en servir comme de femmes, mais ils s'aperçurent alors qu'ils n'avaient pas de sexe. Les vieillards, appelés au conseil, les engagèrent à chercher l'oiseau nommé pico, ou charpentier royal, oiseau très-précieux, rouge, jaune et noir. Ils suivirent ce conseil ; l'oiseau toucha de son bec aigu les animaux en question, qui furent de suite changées en femmes véritables et peuplèrent l'île d'Haïti.

(1) Cazibaxagua était la plus profonde de ces grottes, Amayauna la moins profonde. C'est dans ces grottes que Vagoniona renfermait les hommes, les femmes et les enfants.

(2) Machokael, celui qui gardait les grottes et les hommes, et ne quittait ni de jour ni de nuit ce poste important.

changé en pierre. Alors les hommes quittèrent les grottes de Cazibaxagua et d'Amayauna ; ils se répandirent dans Haïti, et, dès ce jour, ma race fut la première. Je suis le roi des rois, le seigneur de tout ce que la mer baigne de ses flots.

Mes yeux furent fermés par l'ange de la vie qui éteignit mon souffle, et je m'endormis dans le sépulcre. Un esprit, blanc comme l'étoile du matin, descendit sur ma tête ; il était entouré d'un nuage d'azur et d'or ; il baisa mon front devenu glacé, et je sentis brûler mon cœur d'un feu nouveau. Quand j'ouvris les yeux, l'esprit avait disparu ainsi que les monts de Cauana (1), la baguette de justice, la couronne et les guaninos de mon père Vagoniona. J'entendis une voix du ciel qui disait : Il faut maintenant dormir pour se réveiller seulement le dernier jour du monde.

Depuis lors, ma tête reposa sur la pierre funéraire, et le souffle de Dieu n'a point animé mes os jusqu'à ce jour où il pénètre dans les entrailles de la montagne, me défend contre l'inclémence des âges et me permet de me lever dans mon suaire pour pleurer sur mes peuples.

Haïti !... Haïti ! écoute la voix de mes larmes. Je suis Guacanajari, le roi des rois, qui élevai la justice jusqu'au trône des étoiles, qui t'inspirai l'amour de la vérité, qui rompis la baguette de l'ingratitude et de l'hypocrisie, de façon à ce que jamais la perversité des nouveau-nés ne pût la ressouder ; je suis ton père, celui qui t'enseigna la culture de la terre, l'art

(1) Caunana, c'est ainsi que se mommait la province où se trouvaient les deux grottes d'où le genre humain a dû sortir, si l'on en croyait les Indiens.

de guérir tes maux, et qui te défendit contre les fureurs, la méchanceté et les ravages de tes ennemis.

Dans quelle solitude je me trouve, ô mon Dieu! A ma voix en deuil et pleine de sanglots douloureux, nul ne répond dans l'espace. L'ombre de Vagoniona m'entoure ainsi que toutes celles de ma génération de rois. Qu'il est sombre le souvenir des dernières années de ma vie! Je les sens toutes revenir à travers les siècles et bouillonner comme une tourmente dans mon cœur agité. La tranquillité de la mort est préférable à cet horrible martyre, au sein duquel la raison étourdie doit fouiller avec une douloureuse amertume l'onde insondable des tristes souvenirs. Mon Dieu, fais que mon front repose de nouveau sur la pierre du sépulcre!... Là au moins ma mémoire n'est point déchirée par le souvenir des événements passés. Personne ne me répond. Le destin veut que je redise pour la dernière fois au monde attentif ce qu'ont été les ans de ma vie affligée.

Ecoutez, fertiles collines du Yaqui (1), couvertes de fleurs; écoutez, frais ruisseaux, arbres vieux comme l'univers, vous tous dont l'âme est douce et qui avez le sentiment de l'amour. Ecoutez l'écho de ma lyre. Je l'ai couverte des feuilles de l'ébénier noir et j'ai mouillé ses cordes avec les larmes de mon cœur, parce que je veux qu'elle ait le son des gémissements de l'homme qui pleure et celui des chants du rossignol qui meurt de tristesse quand la lune

(1) Yaqui, fleuve découvert par les Espagnols, à 10 lieues de la première ville qu'ils fondèrent, et dans lequel se jetaient une multitude de ruisseaux. A 10 lieues de Cibao, près de ce ruisseau et au pied de la montagne, les Espagnols rencontrèrent une très-belle plaine de 28 lieues d'étendue, baignée d'autres ruisseaux également limpides et peuplée d'habitations.

s'assombrit. Elle aura les douces mélodies du ruisseau timide et les harmonieuses plaintes de la tourterelle aux yeux de flamme.

Beaucoup de générations passèrent!...

Le bon ange de la paix avait semé la tranquillité sur le sol de mes pères; leurs sépulcres étaient couronnés de fleurs; l'ennemi n'osait plus lancer ses flèches contre mon trône; je dormais tranquille au milieu des montagnes; la lune veillait sur mes songes; le silence de la nuit enveloppait ma tête, consolant mes souvenirs.

Depuis ma naissance je n'avais pas versé une larme; mes pieds se posaient sur la poudre d'or répandue comme un tapis sur mon passage.

Ainaima était la mère de mes fils que j'aimais, comme les arbres aiment la bienfaisainte rosée du frais matin.

J'avais deux princes du sang de Vagoniona qui allaient hériter de ma couronne et des graines de mon cou.

Le génie du mal trancha le fil de mes jours heureux, brisa les ailes à l'ange de mes destinées, et j'eus le pressentiment de la disgrâce qui me menaçait. L'heure de l'amertume sonna; ma bouche connut le fiel.

Le sommeil disparut à jamais de mes yeux. Tout se couvrit de douleur autour de moi. Pendant trois jours le soleil refusa de montrer sa face resplendissante, la terre était obscure, le ciel pâle comme la feuille de l'arbre quand elle va tomber. A l'horizon apparut une couronne embrasée, comme la cime du mont Cauta quand elle vomit du feu, et la mer ne

reposa plus tranquillement ses vagues verdâtres sur la poussière transparente du rivage.

Plein d'affliction, je levai la tête; je suppliai le Créateur du monde d'étendre une main favorable sur ma terre d'Haïti.

J'appelai les vierges à la prière, ainsi que les prêtres, les sages et les interprètes consciencieux de la justice.

Tous m'entourèrent en tremblant. Les anciens se couvrirent les yeux; les vierges se jetèrent à genoux; et le feu des autels, éteint d'une façon surnaturelle, refusa de se rallumer sous le frottement de la main robuste et légère du sacrificateur.

La malédiction était suspendue sur la race de Vagoniona!

La tribu de mes guerriers, nombreuse et forte comme le bois de palmiers et de Mirabolanos (1) entoura mon trône; le rugissement de sa fureur épouvanta la terre; les devins étaient tremblants; tous cherchaient un ordre dans mes yeux.

Je levai les bras, et, arrachant de mon cou les graines sacrées, je les jetai sur l'autel du feu divin.

Le Tzmes (2) demeura silencieux; mais l'autel fit entendre un douloureux gémissement.

Les guerriers tournèrent vers le sol les pointes de leurs armes. Les butios (3) sortirent de leur sainte

(1) Mirabolanos. Les Indiens donnent ce nom aux arbres en quoi furent transformés les hommes quand ils quittèrent les grottes pour voir le soleil.

(2) Tzimes. Sorte de divinité de forme monstrueuse que possédait chaque cacique; interprète de Dieu avec laquelle il traitait de ses affaires et surtout des accidents naturels.

(3) Butios. Prêtres qui pratiquaient les ablutions et les jeûnes et prenaient un breuvage qui les plongeait dans un délire terrible pendant equel ils avaient des visions.

exaltation. Les vierges défirent les tresses de leurs cheveux, et mon peuple répandit des torrents de larmes.

La malédiction était répandue sur Haïti, et le temps du malheur allait commencer pour ne plus s'interrompre.

L'obscurité complète vint plus tard; il n'y avait plus d'étoiles dans l'espace; la lune était rouge de sang; l'air était embrasé; la chaleur suffoquait tous les êtres; les plantes mouraient également. Je saisis la plus aiguë de mes flèches pour mettre fin à mes jours; mais le bon ange retint mon bras et m'emporta sur les rochers jusqu'à la réapparition du soleil.

Mes yeux étaient tournés vers l'Orient; la mer commençait à se briser en rafales énormes contre les récifs de la plage, et des larmes de feu coulaient sur ma joue.

Le ciel devenait de plus en plus sombre. Tout à coup les nuages s'ouvrirent, et comme d'une caverne profonde le Dieu du jour sortit, entouré de rayons, des nuages entr'ouverts. Je l'adorai à genoux, et pendant longtemps je ne pus détourner mes regards des torrents de feu dont il se servit pour vivifier de nouveau la terre. Je les tournai plus tard vers l'occident, et je vis trois (1) animaux terribles qui dressaient sur les flots leurs têtes puissantes et tendaient vers moi leurs bras redoutables. La terreur s'empara de mes sens; je me retirai de la plage dans les entrailles du mont Cibao (2), et là, comme la colombe

(1) Les Indiens prirent tout d'abord les caravelles de Colomb pour autant d'animaux.

(2) Cibao, pays très-montagneux, à 18 lieues de la ville d'Isabela.

étourdie par le tonnerre, je tombai privé de sentiment.

Le lendemain, j'étais entouré de mes guerriers; les prêtres annonçaient le dernier jour d'Haïti; les sages murmuraient la prière des morts; les mères cachaient dans leurs mains la tête de leurs nouveaux nés et les attiraient sur leurs cœurs; les anciens, à genoux, courbaient leurs fronts chargés de rides.

Je levai mon bras, meurtri par le malheur, pour appeler mon peuple, et, tendant la corde de mon arc de guerre, je lançai une flèche qui croisa les nues. Laura (1) qui fendait l'espace tomba à mes pieds comme foudroyé par l'éclair.

« Haïti ! m'écriai-je, Dieu m'annonce que l'ennemi vient de cette mer que nos ancêtres ont gardée. » Et ma voix courut de montagnes en montagnes comme la retentissante voix de l'orage.

Les airs se remplirent de mes cris arrivés jusqu'au ciel.

J'étais entouré de plus de soldats que la plage ne compte de Mirabolanos.

Caonabo (2), féroce comme la tempête, les commandait. Dans la plaine de Yaqui, il n'y avait pas assez d'espace pour une si grande armée de caciques.

On n'y trouvait d'ombre qu'à l'endroit où les montagnes se joignent et sont couvertes alors de pins énormes, en même temps qu'arrosées par de frais ruisseaux. C'est là que les Espagnols découvrirent les premières mines d'or, deux grottes d'ambre et de lapis lazuli.

(1) Oiseau de rapine au plumage noir et de la race de l'aigle. Il vit de la chair des animaux ou des cadavres, habite la crête des montagnes et atteint le ciel dans son vol.

(2) Caonabo, Cacique, propriétaire alors des mines de la Cibao, où se trouvaient ses Etats. Il détruisit la forteresse laissée par Colomb dans l'île, et tua les Espagnols. Ce fier guerrier avait pris la résolution d'exterminer tous ceux qui portaient ce nom.

Qui donc eût été assez fort parmi les hommes pour oser lutter contre la bravoure de Bohechio (1), dur comme l'hacana (2), contre la valeur de Manicate (3), astucieux comme le serpent, et contre cette race de capitaines qui allaient chercher les aigles avec leurs flèches jusque dans le giron des étoiles?

Je les voyais se mouvoir comme des essaims de nuages sombres et leur cri de guerre retentissait à mes oreilles comme le mugissement de la mer et l'épouvantable rumeur des éléments irrités.

— Paix à mes fils! leur dis-je en gravissant la cime du mont Cauta (4). Dieu lance la foudre pour annoncer la tourmente; il répand la pluie pour faire naître le fruit; il attriste la lune pour rafraîchir la brise; il imprime le mouvement aux vagues, et c'est par lui que toute chose arrive en ce monde. Son doigt impose la tristesse ou la joie, la ruine ou la félicité, la vie et la mort; il sème dans le cœur des rois la haine ou l'amitié, la paix ou la guerre.

Jusqu'à ce qu'il l'ait signalée de son doigt de feu, fils d'Haïti, continuai-je, l'heure funeste des combats n'est point encore arrivée pour nous. Que le Dieu de Vagoniona illumine votre cœur et qu'il noie mon esprit inquiet et baigné de larmes dans la douceur et la clémence. Caonabo, apaise la fureur de tes guerriers et répands-les dans la plaine. Bohechio et Manicate, adoucissez votre colère. Caciques et prêtres, la

(1) Bohecchio, le plus puissant des caciques; celui dont les Etats étaient le plus éloignés d'Isabela.

(2) Bois dur et pesant comme le fer. Les Indiens s'en servent pour fabriquer leurs armes.

(3) Manicate, frère de Caonabo.

(4) Cauta, cime dans le creux de laquelle se trouvaient les grottes d'Amayauna et Cazibaxagua.

paix soit avec vous ! Vierges d'Haïti, mon âme n'est point empoisonnée par l'horrible haine ou par la vengeance sinistre ; séchez vos yeux, car dans le fond de mon cœur reposent la paix et l'espérance, je veux être comme la fleur du printemps qui répand ses parfums sous le ciel.

En ce moment, l'écho des instruments de cuivre résonna dans les monts.

Mon cœur frémit..... Les guerriers couronnèrent la cime de la Sierra, et la plaine, un instant auparavant redevenue tranquille, ainsi que la mer d'azur après la tempête, se remplit de nouvenu de clameurs et de bruit.

— Roi des rois, me cria le cacique de Maguana, l'étranger pose la plante de ses pieds hardis sur les plages d'Haïti ; son front est blanc comme le fruit de la ceiba et il est accompagné de trois caciques de Saamoto (1) et de Cuba.

— L'étranger qui vient avec mes frères, répondis-je, cherche la paix de mon cœur ; et l'âme de Guacanajari le reçoit avec la douceur du miel.

L'étranger arriva jusqu'à mon trône ; il était hardi dans sa démarche, et venait à moi, entouré de ses soldats comme la lune au milieu des astres lumineux. Son aspect fit sur moi l'effet de la foudre.

— Salue les fils du ciel, me crièrent les caciques de Cubanacan (2).

Je levai les yeux au ciel, puis je les fixai sur les nouveaux venus :

(1) Saamoto, la quatrième île découverte à laquelle Colomb donna le nom d'Isabela, le 27 octobre 1492. Il découvrit ensuite Cuba, ainsi nommée par les Indiens de Guanahani qui l'accompagnaient.

(2) Cubanacan. Province désignée à Colomb par les Indiens comme étant la province de l'or.

Leur couleur était celle de la fleur *del espino* (1); leurs regards brillaient d'un feu étrange; leurs têtes étaient couronnées de pointes aiguës, leurs joues couvertes de longs cheveux. Des plaques d'un métal plus pur et plus brillant que l'or de Cibao couvraient leurs épaules et leurs bras nerveux.

— La paix du bon ange t'accompagne, étranger, dis-je à leur chef; c'est en son nom que je t'offre l'hospitalité chez mon peuple et dans le palais de Vagoniana.

Les fils du ciel baisèrent mon front; je les serrai dans mes bras; je leur ouvris de part en part les portes de mon cœur; je leur donnai mes vierges, les clefs de mon trésor, et je leur cédai le hamac (2) nuptial dans lequel Vagononia engendra ma race.

L'étranger ferma les yeux sous l'aile du sommeil, après avoir apaisé sa soif avec l'eau fraîche du coco et sa faim avec le maïs et le cazabe (3).

Les vierges, belles comme les étoiles, pures comme les gouttes parfumées qui tombent des voiles du matin sur la terre, laissèrent reposer sur leurs cœurs, dans un religieux silence, les têtes fatiguées des fils du ciel.

Le repos s'empara de leurs esprits; je veillai sur leur sommeil ainsi que veille l'ange de la mort au seuil de l'ossuaire où reposent sur la dalle poussiéreuse les dépouilles de Vagoniona.

(1) Espèce de cactus dont la feuille a près d'une varre de long sur deux de large. Cet arbre a ordinairement trois varres de haut. Dans la saison, il donne une fleur très-volumineuse qui fait place à un fruit de couleur d'or, semblable au *nipsero* de l'Indoustan.

(2) Les hamacs de ces pays étaient tissus de coton et de fil de coco.

(3) Racine de l'espèce de la patate, plus dure, moins douce, et qui, après la cuisson, a une saveur très-agréable.

— Guacanajari, me dirent-ils au lever du soleil, Colomb, amiral du roi de Castille et de Léon, est notre capitaine. Il te salue et t'envoie la paix, parce que tu es bon. Ton hospitalité est douce comme le miel, et ton cœur est assurément celui du bon ange lui-même.

— Etrangers, répondis-je, mes yeux n'ont jamais pleuré de tristesse, mon âme n'a jamais éprouvé l'amertume du remords ; mes peuples vivent heureux, adorant le soleil dont ils ont reçu la vie, et Vagoniona qui engendra ma race. Mon hospitalité est toujours compatissante et jamais celui qui pleure n'est arrivé jusqu'à mon seuil sans que mes mains n'étanchassent ses larmes.

Je pris dans mon trésor la tête du dieu (1) de l'hypocrisie, avec ses oreilles, son nez et sa langue d'or massif entremêlée de perles fines, et j'envoyai ce présent au chef des fils du ciel.

Le jour suivant, entouré des caciques de la vallée, je me rendis à l'endroit où il était avec ses barques géantes. Je descendis de mon palanquin et je daignai marcher sur la poussière pour arriver jusqu'à ses tentes aux vives couleurs.

La tempête ne tarda pas à soulever les ondes turbulentes. Le vent du nord souffla avec toute la fureur de la destruction, et les palais de bois des étrangers, qui n'étaient point légers comme mes canots, grincèrent dans leurs attaches solides sur les épaules de la mer. Les étrangers pâlirent de peur ; je courus vers la plage, et devant mes yeux s'abîma, au sein d'une

(1) Ce masque, incrusté d'os de poisson et de nacre, fut le premier don que fit Guacanajari à Colomb.

montagne d'écume, un de leurs palais, celui qui renfermait leurs provisions de bouche (1).

Je leur avais offert mon amitié sincère : leur douleur me déchira les entrailles. Je fis venir mon peuple pour les secourir; j'arrachai leurs trésors aux flots avares ; je les consolai de leurs peines ; et, pour adoucir l'amertume de leur douleur, pour diminuer leur tristesse sombre, je leur donnai tout ce qu'il y avait de poudre d'or à Harcia, tout ce que je possédais de plumes précieuses des oiseaux des forêts.

Colomb, attendri par ces franches démonstrations d'amitié, pressa mes mains sur son cœur en voyant couler mes larmes. Je nouai mon bras autour de son cou, et mes guerriers embrassèrent, en se prosternant, la plante de ses pieds.

— Je vivrai à ton côté, roi Guacanajari, me dit-il; je serai ton frère et je te défendrai contre tes ennemis, parce que j'ai en mon pouvoir le tonnerre et les éclairs. La terre tremble à ma voix, et ma fureur suffit pour que les arbres énormes soient déracinés et emportés par le vent.

Ecoute, roi Guacanajari, ajouta-t-il...

Aussitôt un volcan de flammes (2) éclata près de lui. Le rugissement terrible de ce volcan résonna dans le ciel et sur la terre, et la palme qui baisait les nues tomba devant moi, détachée de l'arbre par l'éclairage inconnu.

J'eus peur !

(1) Le naufrage de la *Santa-Maria*, navire que montait Colomb. Il naufragea à la Punta-Santa, par la faute du timonier, qui s'était endormi après avoir confié le gouvernail à un jeune homme inexpérimenté qui la laissa dévoyer au gré des courants et s'engager dans un banc de sable.

(2) Ce fut la première fois que les Indiens entendirent le bruit du canon.

Mes guerriers tombèrent la face contre terre, et mon peuple s'en fut se cacher dans les montagnes, au sein des cavernes profondes.

— Fils du ciel, lui dis-je, garde ton pouvoir tout-puissant et arrête la fureur du monstre qui vomit l'étincelle et déchire d'une si terrible façon l'épiderne du sol que tu foules. Je t'ai donné mes trésors et mes vierges. Fils du ciel, donne-moi l'amitié de ton cœur.

— Oui, répliqua l'étranger, je te la donne dèvant Dieu. Jamais elle ne te fera défaut.

Mon âme frémit de joie. Je lançai ma flèche dans les airs en appelant mon peuple. Des montagnes, des bois, des savanes immenses, les caciques accoururent et se groupèrent autour des guerriers et des prêtres.

— L'étranger est le fils du ciel d'azur ; il est grand devant notre Dieu, leur criai-je.

Tous s'inclinèrent, tous devinrent prêts à mourir pour lui.

Mon front était calme, ma lèvre souriante ; mais mon esprit était mélancolique. Les souvenirs du passé revenaient à ma mémoire, dépouillés du voile sépulcral de l'oubli, et les ombres des rois d'Haïti m'épouvantaient de leurs gémissements.

Vagoniona et la mère de ma race se présentaient à ma vue comme la colline de sable que la fureur des tempêtes disperse aux quatre vents.

Dominé par ces cruels pressentiments, je mis le pied sur le sol de Marien (1). Ah ! combien mon

(8) Marien : ainsi se nommaient les Etats où résidait Guacanajari, à quatre lieues de la mer.

cœur était triste alors, et dans quel deuil j'étais malgré moi plongé !

Quand je rentrai dans mon palais, Ainaima, pâle comme la mort, vint baiser ma tête. L'ardeur de la fièvre me consumait. Elle répandit sur mon front ses larmes pures comme les larmes matinales du ciel.

Ton souvenir fait encore tressaillir mon âme réveillée.

Pauvre Ainaima !

Pauvre Ainaima !

Tu as été pour moi l'étoile douce au sein de la tourmente horrible.

Hélas ! mon esprit était dès lors au pouvoir de l'ange du mal. Le venin de la fatalité circulait déjà dans mes entrailles.

Je me rappelai l'instant de la naissance de mes fils; je me pris à maudire la première heure de leur existence et la joie que j'avais éprouvée à bénir leurs jeunes têtes.

Ainaima s'assit à mes côtés, comme l'oiseau qui se réfugie dans les profondeurs du rocher pour échapper aux serres cruelles de l'aigle qui vient de jeter l'effroi dans son être. Ses yeux, mélancoliques comme la lune, étaient fixés sur les miens, sur les miens qui ne cessaient de regarder l'horizon sombre sans pouvoir verser de nouvelles larmes.

Mon visage était bouleversé par l'ennui funeste ; mon esprit prévoyait le malheur incessant; j'avais pour toujours perdu l'espérance. Le froid de la mort glissa sur mon âme. J'appuyai ma tête sur les épaules de la triste et mélancolique Ainaima, cherchant un

abri contre ce froid de la mort, contre cette heure d'anéantissement.

Pauvre âme de mon âme!

Le matin me retrouva dans cette situation.

Caonabo parut devant moi à la première lueur. Ses yeux jetaient du sang. Son regard était féroce. Il arriva jusqu'à moi, silencieux et sombre, comme le nuage avant-coureur des bouleversements célestes. L'arc de la guerre était dans sa main.

« Guacanajari, me dit-il, l'ange du mal a déployé ses ailes sur Haïti. Cacique, lève le corps et l'âme pour lutter contre l'ennemi étranger, qui vient par la route des mers semer de cadavres le sol de nos aïeux. Le dieu de la guerre remplit mon cœur d'une ardente furie. Guerre, Guacanajari! Saisis la pointe aiguë pour blesser à mort, et que les plages voisines se teignent d'un sang vermeil.

— Caonabo, répondis-je presque sans haleine, l'étranger est fils du ciel; il commande à l'éclair et au tonnerre; il est notre ami. Ton roi lui a offert l'hospitalité, et les ossements de nos pères tressailleraient dans leurs sépultures si la trahison se faisait jour dans notre esprit. Caonabo, apaise ta fureur. Retourne à Cazibaxagua et tranquillise les guerriers. Retourne à Amajauna et fais de même. »

Caonabo inclina le front, et la face obscurcie par la haine, il s'éloigna silencieux de ma vue.

Le jour suivant, l'étranger quitta de nouveau ses barques géantes. Ses guerriers resplendissaient comme la lumière sur la surface plane des ondes tranquilles, comme brille le rayon de la lune, quand il semble écailler d'or, au sein des nuits calmes, le front poétique des lagunes.

L'étranger planta sa bannière sur le sol. Il éleva un hôtel à son dieu. Ses guerriers pleuraient de joie. L'autel disparut dans un nuage de parfums embrasés et le bruit du volcan redoutable salua le sacrifice.

J'entendis une harmonie céleste, plus douce que le gémissement du rossignol et que le chant des vierges d'Haïti. Tous s'agenouillèrent et mon peuple bénit également le dieu des guerriers.

Que maudite soit la lumière de ce jour !

Auprès de l'autel était une femme plus jolie que le soleil et la lune. Ses doux yeux étaient ardents comme la flamme divine. On eût dit des yeux de colombe. Son front, serein comme le ciel après la douzième heure du jour, était pur ainsi qu'un lac sans vagues. Sa bouche était rose comme la fleur du mamey. Ses dents étaient blanches comme l'écume de la mer. Ses cheveux, noirs comme l'ébène, retombaient en tresses jusqu'à baiser son cou. Elle était svelte comme la palme de la sabana (1), et ses mains blanches comme les fleurs del espino. Mon cœur s'émut et je bénis le dieu de cette femme.

Elle leva les yeux. Son regard était cruel, réservé, superbe. Son cou était chargé de perles noires comme la nuit ou comme les guaninos de Vagoniona !

Je la regardai avec toute la tendresse de mes entrailles, avec tout l'amour de mon cœur.

Elle passa devant moi comme les nues couleur de rose devant les monts élevés. Mes yeux la suivirent jusqu'au rivage de la mer ; l'étranger, ayant achevé

(1) Savane en français. Plaine immense et sans ombrage, où se trouvent seulement quelques palmes très-sveltes.

sa prière, rentra dans ses barques géantes. Je courus me renfermer, empoisonné déjà par le malheur, et je pleurai mes ennuis sombres dans le coin le plus obscur de mon palais de Marien.

Mon âme était déjà triste pour toujours. Présageant que j'allais être victime de la fatalité, j'avais maudit le premier jour de ma vie, le moment de la naissance de mes fils. L'air m'étouffait et mes pensées se nourrissaient d'une inquiétude horrible. Ah! depuis lors j'abhorrai la lumière que voyaient mes regards noyés d'ennui. Je me trouvai seul partout.

La nuit perdit son calme pour moi; le soleil n'avait plus de couleur et les campagnes étaient dépouillées de leurs ornements. Une lugubre mélancolie creusa son sépulcre dans mon esprit. Le gémissement de l'oiseau, le bruit monotone du torrent, le froid de la caverne de Cazibaxagua; voilà tout ce que je désirais.

J'avais besoin de mourir!

La mort seule pouvait adoucir la douleur et le désespoir qui dévoraient mes entrailles, parce que les ailes de mon cœur étaient tombées pour toujours, desséchées par le souffle de l'inquiétude amère.

Ainsi s'envolait mon existence.

L'étranger foulait le sol de mes pères; il pénétrait dans les cavernes sacrées, dans l'éternel sanctuaire du mont Cauta où naquirent les hommes.

Mes peuples lui donnaient leurs filles et leurs femmes, l'or des ruisseaux et de la Cibao.

Ainaima, triste comme le murmure amoureux de la tourterelle, se consumait de douleur en voyant celle qui rongeait mon être. Hélas! elle ignorait l'origine de mes ennuis; elle ne la devinait pas, étant

douce et bonne comme le miel des abeilles de Guanani.

Caonabo et les guerriers de la montagne, pleins de haine, ne descendaient plus dans la plaine, attendant l'heure sanglante des combats.

Les prêtres et les vierges se cachaient dans les cavernes solitaires de Cazibaxagua.

Le silence et la tristesse régnaient sur Haïti.

Amers souvenirs de la vie!... Après des siècles vous me déchirez encore l'âme, et vous m'opprimez le cœur ainsi que le ferait une main de fer!

L'image de l'étrangère s'était emparée de mon esprit d'une façon cruelle. Je la voyais partout; je la voyais toujours..... baignée des rayons du soleil, entourée de nuages, dans la pâle ombre du soir, dans l'obscurité de la nuit, dans le silence des cavernes, dans le rugissement de la mer, dans la fureur des tempêtes. — Partout, partout enfin, ses yeux m'apparaissaient et m'embrasaient, pénétrant dans mon sein comme une flèche enflammée.

Dans quel délire étais-je plongé!

L'aspect d'Ainaima me faisait peur. Le sourire virginal de nos innocents enfants me glaçait d'épouvante, parce que j'adorais l'étrangère comme on adore un crime que l'on ne peut malgré soi s'empêcher de commettre. Avec l'enthousiasme tout-puissant du génie et dans le sein même de la mort, je l'eusse cherchée à la lueur des étincelles reflétées dans mes larmes. Je l'aimais plus que ma vie, plus que le sépulcre de mes pères. Je la préférais à mes enfants, à ma patrie même..... Avec la frénésie de l'insensé, avec la pureté de la vertu, avec la timidité de l'innocence; et cependant, je le sentais bien, mon

amour était de l'ingratitude, mon amour était un crime qui m'épouvantait le cœur !..

L'étrangère fuyait mes regards, et elle s'affligeait de la pâleur de mon front, de la douleur empreinte sur mon visage. Son esprit était celui de l'aigle, mais son cœur était dur comme la pierre qui se noircit sur la plage sans jamais laisser la mer l'entamer.

Une nuit cependant, elle était assise devant moi, tremblante comme la feuille de l'arbre. La lune se jouait sur la surface calme de l'Océan, et illuminait son front d'une lueur plus pure que celle de l'étoile du matin.

L'étrangère tourna enfin ses yeux vers mes yeux noyés de larmes de tendresse; elle me regarda comme doit regarder la bête fauve, souriant avec la tristesse amère et désespérée du malheur. Dans ses cheveux noirs comme l'aile de l'oiseau sombre, brillait une fleur, une gardenia blanche comme l'innocence. Elle prit cette fleur dans ses cheveux avec sa main divine, l'effleura de son haleine, la toucha de ses lèvres et la laissa tomber à terre.

Pauvre fleur de mon cœur !

Je la ramassai dans la poussière, dévoré par la fièvre d'une extase d'amour. Je la baignai de mes pleurs; je la couvris de mes baisers et je la mis dans mon sein pour que mon cœur pût parler avec elle.

Cette fleur m'a suivi dans ma solitude du tombeau.

Pauvre petite fleur, que nous avons été malheureux ensemble pendant les jours de ma vie !

Les desseins du Dieu créateur du monde et de l'éternité sont impénétrables. Oui, impénétrables.

Elle ne voulait pas m'aimer, et cependant son front

avait pâli. Son visage était flétri comme les fleurs tombées sous les baisers du soleil. Elle était bien malheureuse ! Dans l'obscurité des nuits elle répandait des larmes qui embrasaient la fraîcheur de ses joues et parvenaient à éteindre les célestes rayons de ses regards.

Ah ! quels souvenirs ! quels souvenirs ! que de deuil et d'amertume !

Pourquoi Dieu ne l'avait-il pas fait naître à Haïti ?

Le rivage était solitaire. Le soleil avait été se cacher dans les profondeurs de l'horizon mystérieux. La vue tournée de nouveau vers l'onde transparente qui se perdait dans le sable comme les jours de la vie dans l'éternité, je pensais à la mort, à la mort, consolatrice des affligés, et douce était ma douleur.

J'entendis l'écho d'une céleste harmonie.

Je crus que c'était la voix de ma mère qui m'appelait du sépulcre. C'était le chant de l'étrangère que la brise parfumée emportait sur ses ailes rapides.

Pourquoi t'ai-je vu, Guacanajari ? disait-elle en gémissant. Je suis mère. Veux-tu que je souille la couche du père de mes enfants ? Mon cœur t'aime. Mon esprit a besoin de respirer l'air que tu respires. Je me nourris de soupirs. Tu es mon espoir. Nous sommes nés pour tarir le fiel de la vie. Je t'aime comme l'ange de la lumière. Mais l'arc-en-ciel nous sépare et à nos pieds la mer ouvre ses abîmes. Je t'aime, Guacanajari, pour nous unir dans le ciel pendant l'éternité.

Le chant avait cessé, et je sentis mes cheveux se dresser sur ma tête. Le froid de la destruction s'empara de mon âme.

Il faut mourir, dis-je, sans verser une larme et

sans détourner les yeux des ondes de la mer qui ouvrent à mes regards une tombe immense. Adieu, Marien ! Adieu, Haïti ! Adieu, ma pauvre Ainaima !

Je sentis une main tremblante et glacée se poser sur ma tête.

Je levai les yeux dans un dernier effort de mon espoir vaincu. Une larme de flamme tomba sur mon visage et me ranima au moment où la vie allait s'envoler à tire d'ailes de mon être.

L'étrangère baisa mon front; elle but sur mes lèvres un soupir que je croyais le dernier,

J'étais tombé moribond sur les roches.

II

CAONABO.

Pourquoi tous les souvenirs ne s'éteignent-ils pas dans l'obscurité de la tombe? Pourquoi ce qui s'est passé dans les siècles rapides doit-il leur survivre et s'amonceler comme les nues au moment où l'orage va éclater?

Tout laisse un souvenir sur la terre.

Le sable n'est pas emporté par les vents; la fleur ne tombe pas de l'arbre où elle est née; la vague ne cesse pas d'exister en se heurtant au rivage, sans que la volonté de Dieu en ait décidé ainsi.

Dieu a tout prévu; Dieu signale tout dans le libre infini des générations, des esprits et des choses avec son doigt impitoyable.

C'est pour cette raison que les jours de ma triste vie passèrent en laissant une trace de larmes pour tous les âgés.

Quelle race d'hommes verra le jour sur les collines fertiles et souriantes d'Haïti, sans tourner les regards avec tristesse vers les pierres oubliées de mon palais de Marien?

Toi qui as permis à ma tête de se relever dans la tombe et laisses flotter mes cheveux sous les baisers embaumés de la nuit; toi qui rafraîchis mon front, console la douleur de ma douleur, je t'en supplie; car elle n'est égale à aucune autre de celles qui ont désolé les humains!

J'aurais voulu cesser de vivre sur le rocher qui m'avait reçu. Pourquoi, hélas! les ailes de l'ange de la mort ne demeurèrent-elles pas étendues sur moi pour l'éternité?

Mon sang s'était paralysé dans mes veines; mes yeux s'étaient fermés; l'ange du sépulcre aurait bien dû alors emporter mon dernier soupir. Le baiser de l'étrangère qui avait embrasé mon front, accompagnait mon âme déjà prête à s'envoler au delà des pleines d'azur.

Mon Dieu! je sentis le froid de la mort s'emparer des artères de mon cœur; mais ce baiser allait jusqu'au fond de mes entrailles ranimer l'existence; il ne me laissait pas mourir.

Etendu sur les roches unies, sans entendre le bruit retentissant des ondes, l'obscurité de la nuit m'entoura et j'eus bientôt l'insensiblité de la matière. Pourquoi, hélas! les ailes de l'ange de la mort ne demeurèrent-elles pas étendues sur moi pour l'éternité?

Le silence régnait sur les cimes, et la mer reposait

sa vague tranquille sur le sable solitaire de la plage. La brise emportait les nuages vers l'Orient; la lune se voilait à l'horizon.

Dans l'obscurité se leva tout à coup l'ombre d'une femme, blanche comme l'écume de la mer et mélancolique comme l'astre qui venait de se voiler. Elle traversa lentement la plaine, paraissant s'arrêter à chaque pas. Ses cheveux étaient en désordre, ses yeux languissants et pleins de larmes.

Pauvre Ainaima!

C'était toi qui, de ta demeure, avais entendu le son attristé de la harpe. La voix de l'étrangère était arrivée jusqu'à ton cœur pour le blesser mortellement, comme l'ouragan disperse les nues blanches ou comme la foudre flétrit et renverse les délicates fleurs du Tamarindo.

Ainsi que l'aigle, gardant des sommets de l'espace le nid de ses fiers rejetons, tu vis la bouche de cette femme toucher mon front, et les larmes qu'elle répandit sur ma tête coulèrent goutte à goutte, étincelles enflammées, fiel amer comme le venin du serpent, sur ton pauvre cœur déchiré!....

L'étrangère, qui était demeurée près de moi pleine d'inquiétude, leva la tête et vit Ainaima s'avancer.

Tel on voit le tremblant oiseau de la nuit s'enfuir au bruit de mer fouettant la plage et se précipitant écumeuse dans les ouvertures des roches, telle l'étrangère, sautant de pierre en pierre, disparut au lointain.

Ainaima s'approcha de moi couverte d'une affreuse pâleur. La lune répandait sa lumière d'or sur son triste front. Ses soupirs émurent mes entrailles glacées par l'ingratitude; sa main caressante abrita ma

tête sur les chauds contours de son sein malheureux.

« Guacanajari, me dit-elle, baignée de larmes, Vagoniona m'a conduite au bord de la mer à la recherche de l'ange de la vie. Ouvre les yeux et regarde-moi, car la douleur me consume. »

Mes oreilles entendirent ces tremblantes paroles; mais mon esprit était loin de mon cœur. La malheureuse, me croyant mort, poussa dans l'espace un cri retentissant qui glissa sur la mer et attendrit les rochers. Mes guerriers l'entendirent; Caonabo accourut de sa retraite, m'enleva dans ses bras en maudissant le destin des rois d'Haïti, et me porta ainsi qu'un cadavre jusqu'au seuil de mon palais de Marien, à travers les roches escarpées.

L'ange des jours effaça entièrement cette nuit de mon existence; car pendant son cours, mon sang, mes pensées et mon âme ne surent pas ce que c'est que la chaleur de la vie.

Le matin j'ouvris les yeux. La soif et la fièvre me consumaient. Ainaima était auprès de mon hamac, la tête penchée sur son sein, jaune comme de la cire.

Je tournai vers elle mes regards lugubres. La malheureuse respirait à peine; aucun soupir ne s'échappait de sa poitrine.

Caonabo était à son côté, taciturne comme l'oiseau qui s'alimente de chair. Il avait le regard coloré comme la lumière du soleil tombant à plat sur le versant d'une énorme vague.

« Ainaima! » m'écriai-je en tendant les bras vers ma compagne.

Et comme, vers le soir, le rossignol, las de voler, trouve une bienfaisante fraîcheur dans les profondeurs du Cibao, je sentis un vent de mélancolie s'en-

gouffrer dans les profondeurs de mes souvenirs.

« Pauvre âme chérie ! » repris-je avec un soupir.

Mes yeux lui dirent alors l'amertume profonde de ma douleur. Deux larmes de feu roulèrent des siens que peuplait la tristesse cuisante. Hélas ! hélas ! le destin, brisant les ailes de mon cœur, avait empoisonné pour toujours l'existence de ma pauvre Ainaima.

La fièvre qui me dévorait dura pendant de longs jours. Brisé, sans haleine, étendu dans le hamac des rois d'Haïti, le corps de Guacanajari gisait sans mouvement. Mais mon esprit, enveloppé du parfum des fleurs, était allé se confondre dans le ciel avec les rayons de la lune. Mon esprit avait cessé d'animer mon cœur.

Je ne ressentis ni douleur ni plaisir. Mes yeux ne voyaient plus le paisible sourire de mes tendres enfants qui posaient leurs mains caressantes sur mes lèvres ; mes oreilles avaient cessé d'entendre le gémissement lent et plaintif d'Ainaima.

L'esprit, je le répète, avait abandonné le corps, parce que le Dieu de mes aïeux avait voulu qu'il se purifiât.

Durant ce paroxysme mortel, la lune traversa sept fois le ciel, accompagnée de l'étoile d'or qui brille d'une lueur candide et transparente comme l'âme d'Ainaima. Sept fois l'amertume, la tristesse et le désespoir, génies tutélaires de la nuit splendide, se réunirent avant l'arrivée du matin et répandirent leur venin, leurs ombres en deuil, le froid pénétrant de leur obscurité sur la surface de la terre. Sept fois le soleil sortit de la profondeur des eaux, et mon esprit divaguait toujours dans l'espace éthéré, enveloppé

dans le triste chant de l'étrangère, confondu avec les rayons de la lune, entouré des ombres de mes aïeux et arrosé par les amoureuses larmes de Vagoniona et de la déesse des mers, auteurs suprêmes de ma race.

Le huitième jour, la lune cessa de paraître. Mon corps sentit que mon esprit était venu de nouveau l'habiter; j'ouvris les yeux.

Ainaima était assise sur le banc d'or des rois, le coude sur les genoux ; le menton appuyé sur sa main décharnée par la souffrance, les lèvres pâles, les yeux sans éclairs, le regard languissant des dernières heures de la vie, les deux sourcils contractés par la douleur.

Ainaima n'avait pris aucun aliment; elle n'avait point apaisé la soif qui la dévorait pendant les longs jours de ma maladie. Ce cadavre de la femme qu'idolâtra ma vie, c'était l'ange entre les mains duquel Dieu avait remis mon esprit; mais mon esprit avait déchiré l'enveloppe de ses entrailles.

Pauvre Ainaima!

Jamais ma bénédiction ne cessera de planer sur ton souvenir; elle accompagnera ta mémoire à travers les siècles, car la reconnaissance ne saurait avoir de terme : elle est toujours telle qu'à l'heure où elle naquit, et se transmet de génération en génération.

Hélas! hélas! La reconnaissance est éternelle, parce que Dieu a jeté sur elle ses regards miséricordieux.

Quand je revins à moi de cette mort étrange, j'eus peur.

Je connus le remords, ignoré de moi jusqu'alors,

aucun acte cruel n'ayant jamais souillé la pureté de ma vie.

Ainaima s'agenouilla à mon côté ; mes deux fils cherchèrent à étouffer leurs gémissements pour ne point m'affliger de leur tristesse. Les Butios célébraient solennellement la dernière cérémonie de l'existence et levaient le glaive du sacrifice, déjà prêts à me trancher la tête (1) !

Caonabo, Manicate, Boechio, tous mes capitaines, mes sages, mes vierges, entouraient mon lit et suppliaient le Tzmes de mes pères de porter au dieu d'Haïti leurs lamentables prières.

Le tambour sacré résonnait d'une façon précipitée dans l'enceinte de mon palais, et le butio, chef des prêtres, divisant le gâteau de cazabe, le répartissait entre les princes de mon sang.

Ainaima, toujours agenouillée dans un coin de ma couche, pleurait silencieusement. L'abattement désarticulait ses os ; son regard était lugubre. Bientôt cependant elle revint s'asseoir sur le banc d'or des rois, et, exhalant un soupir, elle laissa de nouveau sa tête tomber sur sa poitrine.

A peine étais-je sorti de la stupeur et de la fièvre, que je vis Caonabo tourner ses regards troubles vers les portes de mon palais, puis entr'ouvrir les lèvres avec la fureur de l'utia (2), gémissant ainsi que le

(1) Avant la mort complète du roi, cette horrible cérémonie s'accomplissait. La *torta* de cazabe était répartie entre les parents et les principaux caciques, et l'on entonnait ensuite des chants lugubres accompagnés avec un tambourin.

(2) Espèce de rat sauvage de la grosseur du lapin. Il grandit dans l'épaisseur des monts, s'alimentant de fruits et de racines, vivant dans les fentes des arbres. Les naturels les séchaient au feu après leur mort, en gardaient longtemps la chair fumée, et la mangeaient dans les grandes occasions avec un extrême plaisir.

caïman entre les joncs du Yaqui, lorsqu'il veut dévorer un homme.

Les caciques frémirent ; les yeux d'Ainaima se dilatèrent comme ceux de l'oiseau de nuit au sein de l'obscurité ; son front se couvrit de sueur ; elle allait tomber comme la fleur de la yagruma (1), quand le jagueï (2) l'enlace pour la tuer.

Je repliai mes membres dans mon hamac, et mon esprit se cacha dans le fond de mon cœur.

« Roi Guacanajari, je t'apporte la santé, me dit Colomb qui entrait par la porte, comme le soleil par la gorge du mont Cauta, quand il se lève éclatant de rayons de l'écume de la mer.

L'étrangère suivait ses pas, décolorée comme la feuille que le vent flétrit. — Dans ses mains, elle tenait une pierre de couleur d'eau que le seigneur de la lumière traversait de ses rayons et dans laquelle était renfermée une essence du ciel et une douce ambroisie capable d'apaiser l'ardeur du sang de mes veines.

Ainaima regarda l'étrangère et laissa de nouveau encore retomber sa tête sur sa poitrine.

Caonabo et les caciques s'approchèrent de mon hamac.

Colomb me donna sa main de fer ; l'étrangère porta à mes lèvres le remède doux comme la Guana-

(1) Arbre énorme, d'une grande élévation, de beaucoup d'ombre. La feuille en est petite et de couleur claire. Il abonde dans les monts et sur la rive des fleuves, se couvrant de fleurs au printemps.

(2) Jagueï, ver assez long qui abonde dans les forêts de l'Amérique. Il s'entrelace autour des yagrumas, des cèdres, des hacanas et des palmiers. Les Indiens le considèrent comme le symbole de l'ingratitude, parce que, une fois enlacé autour des branches d'un arbre, il parvient à le dessécher, quelle que soit sa force.

bana (1). — A peine l'eus-je goûté, que ma soif fut calmée et que le sommeil s'empara de mes sens.

La furie de la jalousie brillait dans les yeux étincelants d'Ainaima.

L'étrangère fixa sur elle ses yeux d'aigle, noirs comme l'ennui qui la consumait, pleins de douleurs, car elle était bonne.

« Femme du ciel, lui dit alors Ainaima avec le froid de la mort, plaise à Dieu que ton cœur se transforme en fiel amer! que l'ingratitude le torde et que la malédiction du Tzmes le réduise en cendres! »

Malgré mon sommeil, j'entendis ces paroles empoisonnées par la haine, et je tremblai.

Les Butios les entendirent en frémissant et regardèrent nos hôtes avec les yeux de travers.

L'étrangère, immobile devant mon hamac, comme l'esprit de la vengeance qui ne veut point abandonner sa victime, souriait au sein du désespoir général. Mon âme et son âme étaient unies pour une éternité. Je crus voir dans mes songes sa bouche tremblante baiser ma bouche amoureuse. La pâleur de la pudeur rendait ses yeux languissants et les remplissait d'un océan de céleste tendresse. Mon esprit et son esprit nageaient dans une extase infinie d'amour; mais, dans mon délire, j'entendais la voix d'Ainaima qui m'appelait lentement, comme on appelle ceux qui déjà sont dans le sépulcre!

Que ces souvenirs sont tristes et que de larmes couvrent en ce moment la mémoire de leur deuil!

(1) Guanabana, arbre qui produit le fruit de ce nom. Sa couleur est verte et sa grosseur est celle du melon. La peau en est très-tendre et ecouvre une substance blanche, gélatineuse et douce comme du sucre.

Après de cruelles douleurs, la force revint à mes membres; ma main put de nouveau tendre l'arc. Je franchis les montagnes, je me jetai dans les courants pour engager la lutte avec le caïman; je secouai la faiblesse de mon corps, mais mon esprit taciturne n'aimait pas la vie; c'était un poids qu'il voulait déposer dans le sépulcre

Depuis ma maladie, je n'avais pas revu l'étrangère et je ne m'étais pas approché des rivages de la mer.

Quand je me rendis pour la première fois depuis mon rétablissement sur la plage, je la trouvai occupée par une éminence (1) couverte de toutes parts de volcans prêts à lancer la foudre. Colomb, en me voyant, sortit de ses barques, vint à moi et me dit :

« Dieu te garde! roi Guacanajari, je vais partir. Je te laisse trente-neuf de mes guerriers; ils te défendront contre Caraibi; tu seras invincible, parce que les rayons de leur fureur réduiront tes ennemis en poudre. »

Je bénis la parole de ses lèvres et, pour preuve de ma tendresse et de ma loyauté, je lui donnai un fils de mon sang pour l'accompagner au sein des mers.

(1) Forteresse, construite par Colomb sur le rivage de la mer avec les débris de la *Santa-Maria* sauvé des eaux. Elle était entourée d'un fossé et défendue par les bombardes. Il y laissa trente-neuf hommes choisis sous le commandement de Diego Avana, à qui il donna pouvoir absolu. Pour le remplacer en cas de mort, il désigna Pedro Guttierrez, et Rodrigo de Escobedo. Parmi ces soldats, il y avait des tailleurs, des cordonniers et des charpentiers. Il leur laissa des vivres, du vin et diverses classes de grains pour la semence, leur recommandant de vivre fraternellement entre eux et en paix avec les naturels. Avant de partir, il fit venir Guacanajari dans la forteresse et donna ordre devant lui à Avana de le défendre contre ses ennemis. En échange, Guacanajari jura de considérer les Espagnols comme ses fils, et en témoignage d'amitié il lui donna un de ses parents pour l'accompagner dans son voyage. Colomb mit à la voile le 4 mai.

Je lui promis de prendre soin de ses guerriers comme de mes propres yeux, et le dieu d'Haïti me prêta la force de tenir ma promesse jusqu'au moment où je descendis dans la tombe, au milieu des plus horribles douleurs.

N'emmène pas l'étrangère, car tu vas me tuer, allais-je lui dire, quand les yeux de cette femme adorée pénétrèrent dans mon âme comme un rayon et glacèrent la parole sur mes lèvres.

Dernier regard qui a accompagné mes os dans la solitude du sépulcre et qui a illuminé bien des fois pour moi l'obscurité de la nuit éternelle.

Quand je me réveille après les siècles écoulés pour pleurer les jours de ma triste vie, je la vois encore répandre les rayons de ses yeux sur mon front et embrasant mon être avec l'inexplicable tendresse de son amour désespéré.

Les navires de Colomb s'éloignèrent enfin des plages d'Haïti, se confondant lentement avec l'horizon, comme se perd la mémoire des hommes dans la mer insondable et éternelle de l'oubli. J'aurais voulu, de la rive, m'élancer dans les nues et vaincre la distance, j'aurais voulu suivre dans l'infini l'ombre de cette femme; mais ma vue se heurtait aux voiles du couchant tissus de nuages épais et à l'ombre du soir qui ne me laissait déjà plus fouiller l'espace.

Mon peuple qui était descendu des montagnes pour dire adieu à l'étranger, se retirait silencieux des rivages de la mer. Je m'assis sur les roches solitaires, en compagnie de mes souvenirs et de l'éternelle douleur que je sentais dans les fibres de mon

cœur, en compagnie de l'image de cette femme qui était l'âme de toute mes pensées.

Elle reviendra, me disais-je, en tournant les regards vers le ciel, où tous les malheureux cherchent une consolation et où les ingrats, les pervers, se brisent à l'aspect terrible de la justice qui les épouvante mystérieusement et les rejette pour leurs crimes.

Hélas! ce fut ainsi qu'elle rejeta ma prière. Je baissai la tête, et, replié sur ma propre infortune, je quittai la plage.

J'arrivai à mon palais, quand la nuit descendait du chaos impénétrable et sublime des choses éternelles dont l'esprit créateur ignore le commencement et la fin, mais qui a dû cependant naître et devra mourir comme tout ce qui nait et meurt à la lumière incompréhensible du soleil.

Le ciel était transparent et tacheté de lueurs brillantes. Les étoiles semblaient autant de gouttes de feu. La lune, mélancolique au sein de l'horizon, reine du vaste royaume des ombres, répandait sa lumière d'argent sur l'épaule cristalline et tremblante des mers, illuminant de sa face sereine les forêts vierges et les vastes plaines.

La brise parfumée par la suave odeur des arbres, des herbes et des fleurs, rafraîchissait le délicieux silence. Tout était tranquillité. Seul, le chant du rossignol se faisait entendre au lointain. Cette nuit était la plus belle et la plus paisible de celles qu'il a été donné d'admirer à mes yeux.

Mon Dieu, avec quelle imperturbabilité, avec quelle froideur la nature assiste-t-elle au spectacle de la douleur ou de la joie humaine, sans châtier le mé-

chant à l'instant de son crime, sans défendre l'innocent qui meurt couvert de larmes, en soutenant héroiquement la vertu de l'âme au-delà des portes du tombeau.

Le monde demeure impassible, remuant dans ses entrailles de boue les générations immenses des hommes.

J'allais mettre le pied sur le seuil de mon palais, quand un gémissement lamentable blessa mes oreilles. Je me détournai, et entre les tamarindos (1) je vis Ainaima assise sur le sépulcre des rois.

Je m'acheminait vers elle.

« Viens, Guacanajari, » me dit-elle avec cette voix que la tombe seule connaît.

Je m'arrêtai devant elle, couvert de honte et croisant les bras sur ma poitrine, j'attendis que sa lèvre juste m'accusât d'ingratitude devant les fières ombres de mes aïeux.

La pauvre femme tourna vers moi ses yeux de cadavre dans lesquels brillait la tendresse lugubre de la mort, et exhalant un soupir qui déchira mes entrailles, elle me tendit sa tremblante main embrasée par la fièvre, en me disant d'une voix humble, plaintive et entrecoupée de gémissements :

« Je t'ai attendu. Je croyais que tu ne viendrais pas et que j'allais pour toujours reposer mon front sur la pierre funéraire, sans te dire le dernier adieu de la vie. Je vais mourir, Guacanajari. Pardonne si les lèvres de la malheureuse Ainaima fatiguent pour

(1) Tamarindo, arbre énorme. Les feuilles en sont très-petites et il étend ses branches en forme de tente. C'est à son ombre que les Indiens cherchaient un abri contre la chaleur.

la dernière fois ton cœur. Je sais que tu es très-malheureux, mais je vais mourir !

« Ecoute, continua-t-elle, le dernier adieu de la pauvre femme qui t'a tant aimé et qui va bientôt ensevelir dans l'obscurité du sépulcre la douleur de ses entrailles, pour que ses larmes n'attristent plus ton être, âme de ma vie. Je fus le soupir de tes soupirs ; mes fils étaient la lumière de tes yeux. Leur pauvre mère va les bénir pour la dernière fois. Regarde-les, Guacanajari, exclama la moribonde, en écartant de la main les vertes branches au-dessous desquelles reposaient cachés les deux anges fatigués et tristes comme le gémissement de leur mère malheureuse.

« Quand je dormirai dans le sépulcre, ils te rappelleront la femme aimée de ta vie, et quand les étoiles couronneront l'espace, quand la lune, parcourant le ciel, baignera les tombes de ses mélancoliques rayons, apprends-leur à bénir ma triste mémoire. Conduis-les pleurer sur la dernière demeure de leur pauvre mère. Ne prends le deuil ni sur ton corps ni dans ton cœur ; ne répands pas de fleurs sur mon cadavre. Guacanajari, en mourant, je te bénis et je te pardonne. »

Elle dit, et elle expira laissant retomber sa tête sur le corps de ses tendres enfants.

Remplis de terreur, ces infortunés se réveillèrent.

« Ma mère ! ma mère ! » crièrent-ils en baisant ses lèvres glacées par la mort. Mais Ainaima n'ouvrit plus les yeux. Elle était endormie pour toujours. Je recueillis sur mes lèvres son dernier soupir, je trempai son corps de mes larmes, je l'appelai dans mon

désespoir pour qu'elle vît l'immense douleur dont j'étais consumé.

Hélas! son âme était descendue dans la nuit éternelle. Ses fils me demandaient à genoux leur pauvre mère. Les tendres innocents baisaient mes mains et me caressaient comme pour attendrir ma cruauté. Ils me suppliaient de les prendre en pitié et de réveiller Ainaima de son profond sommeil.

Pourquoi l'homme, quand il souffre ainsi, n'a-t-il pas le droit de se déchirer le corps et de se jeter lui-même dans les bras du repos sublime que procure l'interminable destruction?

Je gardai dans mes bras, pendant toute la nuit, le cadavre froid d'Ainaima.

C'est dans cette situation que me trouva le soleil, père de l'univers. Les butios et les guerriers accoururent alors autour de moi, et quand vint le soir du jour suivant, j'entourai moi-même de fleurs sa tête bénie; je la déposai moi-même sur la pierre sépulcrale des rois; je quittai les graines de mon cou et je les déposai pour toujours sur son cœur, Dieu m'ayant prophétisé par sa mort la fin prochaine des souverains d'Haïti.

III

CAOBANO.

L'âme du malheureux qui a perdu pour toujours l'espérance est plus triste que le dernier jour de l'homme.

Avec l'espérance, désirer, c'est pouvoir.

La haine elle-même, la haine qui dort enfermée dans le cœur, et se réveille en agitant la raison; la haine implacable, qui est à toute heure l'unique délire de l'âme, qui commence par le ressentiment et finit par la vengeance; la haine, qui est ingénieuse et commet des actions inattendues auxquelles la seule volonté de Dieu peut s'opposer; la haine est terrible et toute-puissante parce qu'elle est la fille maudite de l'espoir.

Malheur à la créature que la haine empoisonne de son venin, si cette créature possède une âme intelligente que la constance et la douleur dominent!

Malheur aussi à celui qui a perdu l'espérance!

Pleurant d'une façon lugubre sur les causes de son affliction, plein du souvenir des jours heureux qu'il regrette, les sourires de la joie des autres ne le soulagent pas; les consolations de l'oubli ne peuvent rien sur son être, et l'avenir enchanteur de l'éternité ne lui cause aucune émotion.

Hélas! hélas! ceux qui se désespèrent et sentent vivre en eux l'éternelle douleur, ne peuvent être consolés ni par le baume de la science ni par le tranquille sommeil. Le temps, qui détruit tout, est pour eux stationnaire; il ne peut s'élancer dans l'espace de l'avenir, parce que la douleur ne peut être adoucie que dans la tombe.

Pour ces raisons, je voulais mourir; j'avais à jamais perdu l'espérance.

Dans mon éternelle inquiétude, les souvenirs de l'étrangère me consumaient autant que les larmes d'Ainaima qui m'appelaient du sein de la terre.

La voix de ceux qui meurent se fait entendre de là

tombe ; on vit avec eux malgré soi, il y a entre eux et ceux qui vivent une continuelle entente qui entretient la tristesse dans l'âme des ingrats cruels.

Je nourrissais cette tristesse sans pouvoir l'arracher de mes entrailles, et cependant je souffrais horriblement de la cruauté avec laquelle mon être en était dévoré.

Mon cœur étant fermé pour tout l'univers, mes guerriers n'entendaient plus ma voix. Les prêtres ne voyaient plus mon front, les vierges et les sages vivaient éloignés de mon palais. Mes yeux ne voulaient d'autre distraction que la vue de l'horizon vague, et ma douleur s'était accoutumée à traîner mon corps sur le rivage de la mer pour compter les flots qui venaient baiser le sable transparent. Dans chaque montagne d'écume, je voyais un souvenir et une larme de la femme qui avait empoisonné pour toujours les heures de ma triste existence.

Vers le soir, je conduisais mes fils pleurer sur le sépulcre de leur mère, et je reposais moi-même ma tête sur la pierre où la malheureuse dormait du tranquille sommeil de la mort. J'avais juré de ne jamais me séparer de son cadavre jusqu'au jour où il plairait au dieu de mes ancêtres de trancher le fil de mon existence. Je ne pouvais enchaîner la pensée qui avait habité la dépouille exposée à mes regards ; mais j'étais le maître des os et de la chair qu'avait animés cette pensée, et les os et la chair devaient rester Ainaima jusqu'à l'heure de la déstruction tant désirée de mon esprit.

Les jours de ma déplorable vie passaient ainsi, quand un soir, au coucher du soleil, j'entendis au loin une rumeur semblable à l'écho confus du ton-

nerre. Je levai les yeux, cherchant l'orage dans le ciel, mais le ciel était calme, les nues couleur de rose se balançaient au sein de l'azur transparent.

Le bruit cependant croissait ainsi que la rumeur terrible du torrent à mesure que ses ondes grossies se rapprochent, emportant vers la mer les quartiers énormes des roches brisées ou les arbres élevés qu'a déracinés l'ouragan.

La réalité ne tarda pas à être connue de moi. Ce bruit était produit par les cris de milliers de guerriers exaltés par le désespoir et altérés de vengeance.

Mes cheveux se hérissèrent, et, sans en croire mes yeux, je m'éloignai de la tombe d'Ainaima, en proie à un étourdissement étrange.

La plaine était couverte de caciques qui s'avançaient ainsi que les nues dont la foudre a grossi les flancs. Leur cri de guerre cessa d'épouvanter l'étendue ; mais le bruit de leur marche était semblable à l'harmonie des vagues infatigables de l'Océan. Les files des combattans s'épaississaient comme les nuages dans l'espace. La lune n'était point arrivée à la moitié de sa course que déjà les cimes des montagnes étaient hérissées de capitaines prêts aux combats sanglants et impitoyables.

« Qui profane le silence du sépulcre des rois, m'écriai-je plein de fureur, et vient troubler la triste et mélancolique méditation de mon âme affligée? »

L'écho répéta cette interrogation terrible.

Pendant quelque temps tout resta plongé dans un religieux et craintif silence, mais un guerrier sortit des épaisses phalanges et s'avança vers moi.

C'était Caonabo.

Caonabo, fier comme le caïman, sombre comme la tempête irritée.

« Roi Guacanajari, me dit-il en s'approchant de moi, ton âme s'est avilie par l'ingratitude; l'étranger a posé pour toujours la plante de ses pieds sur le sol de nos pères, et il répand à Samana (1) le sang de nos frères; il s'empare de l'or des ruisseaux, des graines sacrées, de nos femmes, de nos fils; il insulte notre dieu et profane les grottes divines de Cazibaxagua. Pendant ce temps, que fais-tu, roi lâche? Tu plonges dans les bras de la mort, par ta perfidie, Ainaima, plus belle que l'étoile du matin, plus douce que le miel de Guanani et que le soupir mélancolique de tes capitaines. Tu as enterré avec elle les graines de ton cou, parce que tu prévoyais sans doute la colère du dieu de nos ancêtres; tu as oublié ta religion, tu ne vas plus offrir de sacrifices au Tzmes; les butios ont cessé d'oindre ta tête avec le baume sacré; l'esprit infernal de l'égoïsme et de l'ingratitude s'est emparé de tes entrailles. Roi Guacanajari, laisse la vie dans ce sépulcre; que les butios tranchent ta tête pour que Dieu la purifie, ou saisis la flèche em-

(1) C'était une grande baie de l'île dans laquelle Colomb se réfugia après avoir quitté Haïti. Il envoya une chaloupe et quelques hommes à terre; mais ces derniers trouvèrent la plage pleine d'Indiens armés d'arcs et de flèches. Ils débarquèrent cependant et firent quelques échanges, puis ils retournèrent à bord avec un des naturels. Colomb l'interrogea, en reçut même des présents, mais essaya vainement de savoir si cette terre était celle de Caraibi, ennemi de Guacanajari, mais il ne put en obtenir de réponse. De retour au rivage, les marins se trouvèrent tout à coup entourés d'Indiens qui s'étaient cachés derrière des arbustes ou des rochers. L'Indien, venu à bord, leur dit de ne rien craindre; mais, effrayés de l'aspect martial des guerriers, ils tirèrent leurs épées, déchargèrent leurs armes et blessèrent ainsi deux sauvages. Ces derniers s'enfuirent abandonnant leurs arcs et leurs flèches. Ce fut le premier sang versé en Amérique par les Européens.

poisonnée avec le venin du serpent, pour blesser l'ennemi à mort et arroser de son sang maudit la pierre sacrée où reposent les rois et Ainaima l'inconsolée. Les guerriers de Maguana, de Cibao et de Sanica ont affilé leurs armes, et quand elles s'échapperont de l'arc, le soleil ne pourra traverser la nue épaisse qu'elles formeront dans l'air; leurs pointes vengeresses blesseront le cœur des étrangers pour que la patrie bénisse la main qui les extermine. »

Chaque parole de Caonabo embrasait le sang de mes veines. La tristesse, fille du découragement s'enfuit effrayée de mon cœur. La furenr et l'orgueil firent tressaillir mes entrailles, et je me croyais capable alors de toucher du front les étoiles; tant la colère de mon âme était terrible en ce moment.

« Guerrier audacieux et impie, m'écriai-je; homme impitoyable qui viens troubler le silence des tombeaux et la douleur inquiète et cruelle de mon cœur, flétrissant de ton amère salive l'honnenr de tes rois; tais-toi, et écarte tes yeux de mon front, car ta vue profane la pureté de mes pensées, et je ne veux pas que ma mémoire se rappelle jamais l'audace de ta langue. Caciques de Haïti, à qui Vagoniona, du sein des grottes silencieuses de Cazibaxagua, confia la douce protection de mes amours, écoutez la voix de votre tendre père. Je suis le roi des rois, celui qui vous enseigna à cultiver la terre, à bénir votre dieu, à instruire vos enfants, à adorer la justice, à haïr avec un éternel mépris l'ingratitude des êtres nés. Je suis celui qui vainquit vos ennemis par les armes, qui entendit la voix du Tzmes dans les ombres sacrées, qui fut consacré par les Butios et reçut de leurs mains

les graines des rois. Je suis celui qui purifie le feu de l'autel avec la rectitude et la vérité, celui qui n'a jamais été injuste et qui n'a jamais connu la pensée ingrate, le mensonge ou la faiblesse vile. Ecoutez ma voix, caciques de Haïti que la fureur précipite dans la nuit obscure de la profanation.

« Voulez-vous, continuai-je, que le ciel nous accuse d'avoir trompé celui qui vint après la tempête implorer un asile dans nos foyers? Voulez-vous qu'endormi tranquillement sur votre sein, il soit réveillé par le serpent venimeux de la trahison infâme? Phalanges innombrables d'hommes courageux, vous qui êtes terribles comme l'ouragan, vous qui ne pouvez être vaincus par aucun pouvoir humain, irez-vous en aussi grand nombre frapper une poignée d'hommes qui dorment sans inquiétude sur les rivages de la mer, confiant dans la parole d'ami qu'ils ont reçue de votre roi Guacanajari? Voulez-vous que l'amiral entende, au milieu des mers, le cri moribond de ses guerriers demandant vengeance? Voulez-vous que les ombres de nos pères, qui président aux batailles, se cachent honteuses dans les nuages noirs pour ne pas être tachées par la trabison impure? Voulez-vous assiéger celui qui dort, pour qu'il se réveille lâchement assassiné par la main des caciques de Haïti? Fils des montagnes de Cibao et des épaisses forêts de Maguana, que le Tzmes calme la fureur de vos cœurs et les bénisse! »

A peine avais-je prononcé ces paroles, que les phalanges des guerriers se dispersèrent dans l'obscurité, comme les nuages à l'approche du vent du nord. Le jour parut sans que je visse les caciques dont elles étaient précédées. Tous avaient craint sans doute que

ma voix ne les appelât au tribunal terrible de la justice ou que mon âme ne les accusât devant le couteau du sacrifice et la majesté des dieux.

Quand le soir parut de nouveau, je me rendis au rivage de la mer et je m'approchai de l'enceinte habitée par l'étranger. La nuit venait; je frappai à sa porte.

« Ojeda, dis-je au capitaine, j'ai juré de t'aimer et de te défendre contre tes ennemis; mais tes soldats insultent mes peuples, profanent l'autel sacré. Le cri de leur vengeance est venu troubler la méditation de mon esprit. Commande à tes guerriers de ne par franchir le seuil des caciques de Maguana et de Cibao, car la mort les attend au-delà. »

Ojeda répondit à mes paroles avec le sourire du mépris. Je lui tournai les épaules avec le sentiment de la pitié qui n'a jamais manqué à mon esprit, même aux heures les plus désespérées de mon martyre.

Bien des jours passèrent et à chaque moment arrivait à mes oreilles la plainte désespérée des fils orphelins, des mères violées, des vierges innocentes arrachées au foyer par les guerriers impies. Les prêtres pleuraient la profanation des temples, et tous gémissaient dans l'esclavage de la terreur, parce que l'étranger, sans jamais rien demander, volait tout ce qui tentait ses regards avides.

Dans le cœur des caciques, la vengeance bouillait et le désespoir s'élevant du peuple faisait horizon dans l'avenir.

Sans que ma main de justice pût y remédier, la volonté de Dieu eut son cours, la volonté de Dieu qui veut que toutes les choses s'accomplissent, lors même

que la force ridicule des hommes prétend s'y opposer en insensée.

Gutierrez et Escobedo, capitaines des étrangers, ayant abandonné les rivages de la mer, parcoururent Haiti, et, après avoir tué un homme de Sanica, envahirent les terres du puissant Caonabo, cacique des mines de Cibao, ayant avec eux neuf guerriers chargés des femmes qu'ils avaient enlevées.

Telle la couleuvre s'élance de l'herbe où elle était cachée, désireuse de clouer quelque part sa dent aiguë; tel se leva le cacique des montagnes de Cibao, d'où il épiait les pas de l'étranger pour satisfaire sur lui sa soif de vengence,

Mon palais de Marien était loin; ma voix n'arrivait pas jusqu'aux confins de l'empire de Caonabo; les grains d'or de ses mines le rendaient puissant et le faisaient aimer.

Dans sa fureur, il appela les sauvages des gorges de Yaqui, les habitants de Maguana présidés par Manicate, Anacaona, Boechio, et leur dit :

« Guerriers, le jour de la vengeance est arrivé. L'heure des combats sonne dans le ciel et l'étoile sanglante se lève plus sereine et plus ardente que le soleil!

Telle la formidable roche se détache du sommet des montagnes, lancée par l'irruption du feu qui bouillonnait dans les entrailles de la terre, et tombe avec un bruit affreux, en renversant tout ce qui s'oppose à son passage; tels les hommes des plaines et des forêts sortirent de leurs demeures, ayant à leur tête le terrible Caonabo, qui jetait la flamme par ses yeux que la fureur avait rougis.

Il tenait à la main un gigantesque tronc d'arbre

semé de clous d'or, et si pesant, qu'où il tombait, tout était désolation et ruine. Il le lançait dans l'air comme une plume légère, et à la tête de ses guerriers, la tête couverte de vives couleurs, le corps sillonné de raies noires et jaunes, il semblait le dieu redoutable des batailles.

Mieux eût valu pour l'étranger ne jamais être sorti vivant du ventre de sa mère!

En arrivant auprès des téméraires, Caonabo déchargea sur la tête de Guitterrez, avec la vélocité de l'éclair, la pesante massue qu'agitait sa main destructrice. Le coup terrible résonna sur la cuirasse de fer du guerrier qui tomba privé de sentiment sur la terre, vomissant le sang par la bouche et par les oreilles.

Alors les siens attaquèrent les phalanges des caciques.

Escobedo et ses autres compagnons semaient la mort dans la plaine.

Mais Caonabo, s'élançant de nouveau vers Gutierrez, l'étrangla entre ses bras, l'obligeant à laisser la vie qui se défendait dans son corps et qui s'enfuit effrayée de la barbarie du cacique. Alors Caonabo arracha à son adversaire l'épée qu'agitait encore sa main moribonde avec une telle force, qu'on pouvait la croire soudée à cette main.

En voyant l'épée de Gutierrez au pouvoir de leur chef, les caciques redoublèrent d'audace. Les guerriers de Colomb détruisaient des files entières; chacun d'eux luttait contre cent légions; mais les phalanges des fils de Haïti étaient innombrables et paraissaient naître de la vapeur du sang de ceux qui mouraient.

L'étranger succomba enfin, las de tuer, et mourut de soif sans avoir la conscience de son trépas.

Caonabo, couvert de coups, luttait encore, tenant dans ses bras Escobedo. Plus la douleur qu'il ressentait de ses blessures était vive, plus il étreignait ce corps désarticulé, en arrachant avec ses dents des morceaux de chair vive.

La nuit couvrit la fin du combat, qui se termina, du reste, par la mort des neuf guerriers et des deux capitaines.

Quand la nouvelle de cette sanglante bataille arriva à mes oreilles, mon esprit se voila de douleur et de honte. Le ciel avait décrété que tous les malheurs m'accableraient.

La lumière de ce jour maudit devait être bien fatale pour Haïti.

Le sang versé par mes caciques tomba goutte à goutte sur la couronne des rois qui pesait à mon front; la fureur de mes guerriers m'avait couvert d'opprobre; je ne commandais plus au cœur de mes peuples : tout me présageait que les derniers moments de mon règne étaient arrivés.

IV

LA MORT.

A qui s'adresse l'esprit aux heures suprêmes et funestes qui voient s'éteindre notre raison et qui enveloppent le corps et l'âme dans la profonde obscurité de l'infini?

A qui s'adresse-t-il?

A Dieu qui dispose des âges et signale la marche des astres; à Dieu qui donne le brillant et la couleur aux rayons du soleil, au sein du chaos éternel.

C'est vers lui que s'éleva mon cœur. Troublé, plein d'ennuis, je me traînai vers son temple sacré. De ma propre main, jallumai le feu du Tzmes. Les butios, en voyant ma face voilée de tristesse, couvrirent leurs têtes de voiles de deuil et se prosternèrent affligés devant ma couronne. Le son du cor mystérieux appela à l'autel les caciques et les sages. Je me levai de la pierre des rois sur laquelle je m'étais assis; je saisis le glaive vénéré du sacrifice et plein d'angoisses, je m'écriai :

« Sages et prêtres, qui gouvernez avec votre expérience les pensées de mon âme et qui distribuez avec sagesse la justice sur la terre, je vous ai appelés pour écouter vos conseils, pour que vous dissipiez l'incertitude de mon esprit et éclairiez la nuit dans laquelle se perdent mes idées. J'ai offert mon appui à l'étranger qui habite le rivage de la mer; j'ai promis à Colomb en l'embrassant pour la dernière fois, en l'appelant mon ami, de veiller sur ses guerriers comme sur mes propres fils. Ses guerriers ont envahi témérairement les terres de Caonabo. Ils ont profané son hospitalité par l'ingratitude et l'homicide. Caonabo, s'arrachant au sommeil, les a déchirés, avec l'aide de ses caciques; puis a répandu leurs ossements dans les plaines de Maguana. J'ai juré de les protéger; Caonabo a juré leur extermination. Prêtres, sages, guerriers de Haïti, j'ai besoin que vos conseils dissipent les nuages qui obscurcissent ma raison; et si le cri de guerre doit sortir de mes lèvres,

votre volonté soutiendra la mienne dans les batailles. La voix du Tzmes me commande de saisir le glaive de la justice, pour protéger l'étranger à qui mon cœur offrit une hospitalité désintéressée. »

Quand j'eus fini, les sages inclinèrent la tête; le cri de guerre fit trembler les murailles du temple; les caciques formèrent leur phalange; mes yeux ne pouvaient embrasser d'un regard cette multitude de guerriers qui se préparaient au combat et qui étaient aussi nombreux que les grains de sable de la rive.

Alors le butio leva la branche d'ébène; les caciques prêtèrent l'oreille; il parla :

« Fils de Haïti, s'écria-t-il animé par l'inspiration, le Tzmes a entendu dans l'éternelle obscurité l'heure sanglante du combat; les ombres des rois sortent du sépulcre, brandissant la flèche aiguë, secouant d'un bras fort le bouclier rond comme le soleil. Elles se préparent à nous guider du ciel; il n'y a pas de gloire plus grande que celle qui est acquise en combattant pour la patrie. Que les armes s'agitent dans vos mains, au vent de la colère de vos cœurs; que le sang coule par torrents; que le feu consume le lieu où se sont retranchés les ennemis; que la femme n'attendrisse pas l'âme de celui qui tue; que la veuve n'ensevelisse pas le lâche qui aura tourné le dos au combat; que le cœur de tous soit bouillonnant de vengeance et de haine; que les héros soient certains d'être heureux dans la tombe. Le Tzmes est avec vous ! »

Le butio donna ensuite le signal et les guerriers se levèrent pour me suivre.

Je marchais, entouré de mes capitaines, comme

la lune s'avance entourée des étoiles au front des tranquilles nuits du printemps.

Je m'approchais déjà du rivage de la mer quand un cri de victoire arriva jusqu'à mes oreilles.

Mon cœur frémit d'épouvante. Rapide, comme l'éclair, je m'avançais suivi de mes caciques. J'aperçus alors les flammes qui consumaient les bois, la savanne et la forteresse des étrangers. Leurs volcans de fer étaient muets; ils ne défendaient plus le foyer invincible sur lequel avait plané l'orgueilleuse bannière de Colomb.

Qui donc avait osé violer l'enceinte protégée par le serment des rois d'Haïti ?

Hélas ! le farouche Caonabo, qui avait juré l'extermination des étrangers.

A peine ses blessures avaient-elles été cicatrisées qu'il avait appelé ses caciques. Il les avait irrités avec la valeur sauvage de ses accents, et, comme la bête fauve conduit ses enfants vers une proie sûre, il les avait entraînés vers la forteresse des étrangers pour la réduire en cendres.

Trois fois il se rua sur elle comme les vagues de la mer sur les récifs ; les volcans de fer lancèrent la foudre et vomirent la mort, ouvrant dans les innombrables phalanges de larges trouées et semant la rive de cadavres.

Mais Caonabo, de plus en plus irrité, conduit par l'ange de la destruction, animé par une telle résistance, mit de sa propre main le feu aux arbres du rivage et jetant lui-même les cadavres dans les flammes il entassa antour de la forteresse le plus horrible des bûchers.

L'étranger tremblaà la vue de cette épouvantable fé-

cité, chercha sur les vagues un salut qu'elles lui refusèrent, et trouva la mort dans leur sein.

Tous les fils de Colomb luttèrent comme des héros contre la mer; tous périrent.

Il ne restait plus un seul des enfants orgueilleux du Soleil, quand mes caciques, rangeant leurs troupes en bataille, se préparèrent à punir les phalanges de Caonabo.

Telles les ondes irritées s'entre-choquent et se fondent en écume au-dessus des écueils franchis par elles, telles s'entre-choquèrent les phalanges de nos guerriers.

Pas un cri ne troubla la rumeur du carnage. Les flèches sifflaient. Le bruit du choc des boucliers révélait l'acharnement de la lutte. Le sang coulait par torrents et augmentait la chaleur du sol. Je combattais couvert de blessures, au sein des filles de mes caciques, lorsque Caonabo vint à ma rencontre.

Ses yeux lançaient des flammes; son regard était celui du vautour. Je lui lançai au cœur ma flèche aiguë, mais l'Ange le protégeait!

Sa main planta dans mon sein le dard de la mort, et je tombai à ses pieds baigné dans mon sang

Alors la lutte cessa. Les prêtres me prirent sur leurs épaules; les guerriers s'agenouillèrent en remplissant l'air de leurs cris, et Caonabo s'enfuit de la mêlée pour se cacher dans la profondeur des cavernes.

Abattu par la perte de mon sang, je me fis porter à mon palais de Marien.

Les arbres consumés de la forêt fumaient toujours; les cendres de la forteresse étaient encore chaudes, lorsque les caciques aperçurent au loin dix-sept gran-

des barques (1) qui s'approchaient du rivage, poussées par le vent.

Colomb avait entendu dans l'immensité des mers le cri lamentable de ses guerriers, et il accourait les venger.

Mon peuple courut se cacher dans les forêts et dans le creux des montagnes.

Les caciques de Cibao, de Maguana, de Saabana et de Sanica se retirèrent du côté de l'Orient, là où n'avait point encore pénétré l'étranger.

Entouré de mes prêtres, j'entendis le bruit du volcan de fer qui retentit par deux fois sur les plages désertes sans obtenir d'autre réponse que celle de l'écho tremblant de la terre.

Plein d'affliction, j'envoyai mon frère (2) saluer

(1) Avec ces dix-huit barques, Colomb entra à Haïti dans le port nommé *Huerto Real*, le 17 octobre. Il avait quitté Cadix le 27 septembre. — Il avait à bord de ces navires quinze cents volontaires de toutes classes, parmi lesquels se trouvaient un grand nombre d'hommes avides de gloire.—Douze prêtres présidés par un Catalan, supérieur de l'ordre de Saint-Benoît, muni d'un brevet d'Alexandre VI, lui donnant des pouvoirs très-étendus pour surveiller la conduite des Espagnols envers les Indiens et les empêcher de maltraiter ces derniers. — On avait embarqué sur les navires des chevaux, toute sorte d'instruments de fer, toute espèce de grains et de légumes pour semences, et des provisions qui furent augmentées dans le port de Jomera, où Colomb se munit de chèvres, de brebis, de bœufs, de dindons, de poules et de colombes. — Ce fut dans ce dernier voyage qu'il découvrit Madrigalanda, la Guadeloupe, Antigoa, San-Cristobal, San-Juan Baptista et Puerto-Rico.

(2) Avant l'arrivée de l'envoyé de Guacanajari, quelques Indiens s'étaient approchés de la barque amirale en criant ; Amiral ! amiral ! et n'avaient voulu monter à bord qu'après l'avoir vu. — Colomb leur ayant demandé où étaient ses soldats, ils répondirent que les uns étaient morts et que les autres avaient pénétré dans l'intérieur du pays. — Le jour suivant il descendit à terre, visita les ruines de la forteresse et se dirigea ensuite vers un puits profond, dans lequel Avana avait promis de jeter tous les objets précieux, dans le cas où il serait attaqué par les Indiens. — Il n'y trouva rien ; — mais en parcourant le rivage, il s'aperçut que la terre avait été remuée près de la forteresse ; il fit creuser

l'étranger et lui raconter mes malheurs, la bataille contre les caciques, l'incendie de la forteresse, et l'horrible mort de ses guerriers.

L'amiral, en apprenant ma douleur et l'horrible fin de ses guerriers, répandit des larmes amères. La défiance s'empara de son âme; il crut que la trahison vivait dans la langue de mon frère; mais il vint me voir le jour suivant, et ses mains touchèrent mes blessures ouvertes.

Alors il pleura avec moi la rigueur de mes destinées; il me serra tendrement dans ses bras; me jura que son amitié durerait jusqu'au dernier moment de sa vie; et je sentis revivre mon âme en écoutant ses paroles.

« Roi Guacanajari, me dit-il, je te vengerai de tes ennemis parce que tu es bon, Caonabo et ses guerriers ne profaneront plus le sépulcre de tes pères et ne troubleront plus le sommeil de tes yeux. »

Alors mes prêtres lui présentèrent la couronne d'or travaillée par mes sages, les plus gros lingots de ce métal qu'aient donnés jusqu'à ce jour les mines,

et rencontra sept cadavres que l'on crut espagnols, sans que rien cependant le prouvât. On ne put pas même savoir s'ils étaient morts de blessures ou de maladies, parce qu'il y avait plus d'un mois qu'ils avaient été enterrés. — Le jour suivant arriva le frère de Guacanajari, qui rendit compte à Colomb de la conduite imprudente d'Avana, d'Escobedo et de Guttierrez, qui avaient porté le déshonneur et la désolation sur les terres de Caonabo et s'étaient fait exterminer par lui.—Il apprit à Colomb la façon dont Guacanajari avait tenu ses serments, et les raisons qui l'empêchaient de venir le saluer. — Colomb ayant pris conseil de ses capitaines, sauta à terre et fut voir le cacique, qu'il rencontra gravement blessé. — Le malheureux prince lui conta, plein de douleur, tout ce qui s'était passé, la triste fin des Espagnols, et lui fit présent de huit cents coquilles très-appréciées des Indiens, de cent lingots d'or, de trois sacs d'or en poudre et d'une couronne du même métal.

et huit cents coquilles plus luisantes que les étoiles du ciel.

Colomb reçut mes présents avec la reconnaissance de l'amitié et me serra dans ses bras.

« Où donc est l'étrangère, lui demandai-je en soupirant?

— Dans la terre de ses pères, me répondit-il; jamais elle ne reverra ces plages. »

Ses paroles furent la dernière blessure que reçut mon cœur. Je n'étais pas mort, parce que j'espérais la revoir. Cette espérance perdue, je désirais la tombe.

Quel homme entre les hommes a répandu plus de larmes que moi?

Qui a vu mourir de douleur, repliée sur elle-même et blessée par l'ingratitude, la femme la plus tendre qui naquit d'une mère, la femme aussi pure que la lumière du matin?

Quel roi a vu sa couronne renversée dans la poussière et foulée aux pieds par ses propres soldats?

Quel chef guerrier a perdu son sang sous les coups de ses propres fils?

Qui donc enfin a perdu, par amour pour une étrangère, une épouse, sa patrie, ses fils, sa couronne, héritage de cent rois, toutes ses illusions, et enfin sa vie au milieu des plus cruelles souffrances?

Dans l'histoire infinie des êtres nés, je serai le seul roi qui ait tari aussi complétement la coupe de fiel amer, sans avoir une heure de repos dans ma douleur, une minute de consolation des hommes ou du ciel.

Pour comble d'opprobre, pour que mon corps descendît au tombeau, éprouvé par toutes les cruautés injustes du malheur, moi qui naquis le roi des

rois, qui appris à mes peuples à connaître, à bénir Dieu, à aimer le prochain; moi qui châtiai comme le plus grand des crimes l'ingratitude et la trahison; moi qui donnai aux étrangers, avec l'hospitalité de mon âme, mes fils, mes trésors et tout l'amour de mes entrailles, je vis, avant ma mort, mon palais détruit par leurs mains avides, le sépulcre de mes aïeux profané; je vis, avec mes yeux pleins de sanglantes larmes, la tombe d'Ainaima remuée et ses ossements dispersés dans la pleine, loin de la tombe où elle s'était endormie du sommeil des anges. Moi enfin, moi-même, le roi des rois, le seigneur de tout ce que baigne la mer, je dus, comme un esclave, outragé misérablement par l'étranger, privé de toute joie, dépouillé de tout prestige, parcourir les champs désolés de ma patrie, essayant de retenir le soldat impie qui ensanglantait et incendiait la terre des fils de Haïti.

Terrible, terrible et désastreuse est l'histoire des derniers jours de mon existence.

Mon Dieu! mon Dieu! mes infortunes ont été grandes, extraordinaires, cruelles...

D'elles seules est née la génération pour toujours maudite qui renaît sans cesse depuis dans les montagnes et dans les plaines de mon île désolée.

Ah! pourquoi veux-tu m'obliger, Dieu qui me réveilles dans le sépulcre, à renouveler la douleur qui fait encore frémir mes os blanchis par les âges, glacés par le froid inhumain et destructeur des siècles?

Écoute, Haïti, écoute le dernier de mes tourments.

Maintenant que le monde repose en paix, que tes champs sont couverts de fleurs, que tes collines sont

émaillées de palais, qu'une autre race d'hommes peuple ton sol, qu'une autre tête, étrangère à la génération de Guacanajari, porte la couronne de Vagoniona... Écoute, Haïti, écoute le récit de mon dernier martyre.

Après d'aussi cruelles et d'aussi nombreuses douleurs, la faiblesse s'empara de mes entrailles; la fièvre m'étouffa le jour et la nuit; je ne sus plus que pleurer.

Mes peuples fuyaient ma présence, et, pour se soustraire à la cruauté des étrangers, avaient cessé de cultiver la terre.

Affamé, l'étranger devenait plus exigeant. Son épée détruisit ce que le besoin et la maladie avaient épargné.

Me voyant insensible à tant d'infortunes, les caciques maudirent l'heure de ma naissance et jurèrent par l'autel de Tzmes, caché dans les profondes entrailles de Cazibaxagua, la mort de leur souverain.

Caonabo, Manicaté, Anacoana, Bohecio, les capitaines de la montagne, ceux qui vivaient inconnus et sauvages dans les profondeurs des cavernes, tous enfin réunirent leurs phalanges et me présentèrent ainsi qu'à l'étranger la plus terrible des batailles qu'ait éclairée le soleil.

La soif et le feu, le désespoir et le tranchant inexorable de l'épée enlevèrent du nombre des vivants la moitié de mes peuples. Tout fut détruit. Les guerriers ne trouvant plus d'asile sur le sol de la patrie, s'enfuirent à la nage vers des rives inconnues. Haiti était dépeuplée, et cependant j'avais encore assez de forces pour supporter mon existence désespérée.

La volonté de Dieu qui châtie les rois s'accom-

plissait en moi. En moi s'accomplissait la malédiction du destin !

Enfin je cessai de pouvoir voler aux combats. Les maux de l'esprit firent naître ceux du corps; la fièvre commença à me consumer rapidement; je n'avais plus de larmes pour pleurer. Je devins fou.

Je retirai du sépulcre les os de ma pauvre Ainaima; c'était l'unique trésor que possédât mon cœur. Je n'étais plus roi; la haine de mes peuples me poursuivait; la faim me conduisit au tombeau; je ne savais avec quoi panser mes blessures.

Je demeurais assis à la porte de l'étranger sans qu'une main amie soutînt mon corps affaissé. Je pouvais à peine, le soir, me soulever et abandonner la pierre nue pour ma couche déserte.

L'étranger qui avait reçu de moi l'hospitalité lorsque j'étais le roi des rois et le seigneur de tout ce qu'arrose la mer, me voyait mourir de faim à la porte de son palais.

Et cependant tout cela était à moi... Tout, jusqu'à l'air qu'il respirait.

Triste fatalité des choses humaines ! Je ne pensais qu'à Dieu. En lui seul j'avais confiance encore.

Dans un de ces moments d'angoisses je vis venir à moi une nuée de soldats conduisant en grand triomphe un cacique chargé de chaînes. Mon cœur frémit. C'était le terrible Caonabo (1), le guerrier des

(1) Colomb, décidé à faire la guerre aux caciques de l'île et craignant que ses forces ne fussent pas suffisantes pour lutter contre le nombre et la férocité, résolut de les détruire par surprise. Le plus terrible d'entre eux était Caonabo, qui avait antérieurement brûlé le premier des établissements des Espagnols, tué Arana et ses compagnons, et qui, chaque jour, tendait une embuscade nouvelle aux soldats du fort de Gibao. Ce cacique eut la sottise de devenir amoureux de la cloche de la

mines de Cibao, qui avait présagé la ruine de la patrie, qui, pour la sauver, n'avait point hésité à répandre mon propre sang, qui m'avait aimé plus que sa vie; le cacique qui avait fait trembler par sa valeur Colomb et ses capitaines.

Quand ceux qui le conduisaient se trouvèrent devant moi, ils le jetèrent sur le sol et il tomba à mes pieds.

« Roi Guaçanajari, me dit-il, tu as sacrifié tes

Isabela, parce qu'il croyait qu'elle parlait et que le bruit qu'elle répandait dans les airs avait une origine mystérieuse et céleste. Plusieurs fois il offrit pour elle une grande quantité d'or. Ojeda, le commandant de la forteresse, en avertit Colomb, et, sous prétexte de traiter avec le cacique de la vente de la cloche, eut l'audace de s'emparer de lui dans ses propres Etats. Colomb, connaissant la valeur d'Ojeda, lui donna neuf hommes à cheval, avec lesquels il se rendit à l'habitation du cacique, sans que les Indiens, les voyant en si petit nombre, conçussent la moindre défiance.

Caonabo sortit pour le recevoir. Alors Ojeda, qui avait apporté une paire de menottes de laiton, brillantes comme de l'or, lui dit que ces menottes étaient les insignes des rois de Castille, et que Colomb les lui envoyait pour l'honorer au-dessus de tous les caciques. Il le pria de s'écarter un peu des siens, pour les essayer et reparaître ensuite à leurs yeux dans toute la majesté des rois. L'Indien ne pouvant croire que neuf hommes eussent l'audace de commettre un attentat sur lui, s'approcha et se laissa mettre les menottes. Le cacique une fois attaché ainsi, Ojeda sante sur son cheval, saisit l'Indien, et, au milieu des flèches de ses défenseurs, malgré leurs cris, l'emporte triomphant jusqu'à la demeure de l'amiral. Colomb le retint enchaîné, mais il ne put dompter son caractère sauvage ni obtenir de lui une seule parole, un seul regard. La conduite de ce sauvage était plus douce cependant envers cet Ojeda qui l'avait enlevé. Une fois, néanmoins, Colomb lui ayant demandé la raison de son indifférence, en obtint cette réponse : « *Tu n'as pas osé venir me prendre dans ma maison, ton capitaine a été plus courageux que toi !* » L'enlèvement de ce cacique fut le signal de l'insurrection de l'île entière ; il fut envoyé en Espagne avec ses frères, le 10 mars 1496, dans l'une des deux caravelles qui partirent alors pour l'Espagne. La traversée fut longue ; les vivres manquèrent un instant, et il fut question un moment de manger les Indiens, ce à quoi Colomb s'opposa de tout son pouvoir. Au milieu des mers, triste et désepéré, se voyant loin d'Anacaona et de la patrie, le malheureux Caonabo mourut de douleur.

peuples en les livrant à la cruauté de l'étranger; le sang de tes fils a coulé par torrents; la flamme a embrasé nos demeures, consumé les forêts sacrées; la fureur de nos ennemis a réduit en cendres l'autel du Tzmes, les ornements des rois de Haïti ont été arrachés du sépulcre; et toi, Guacanajari, malade, moribond, sans souffle qui puisse prolonger ta vie, tourmenté par la faim, maudit par tes peuples malheureux, te voilà comme un esclave à la porte de l'étranger qui n'a aucune compassion pour tes douleurs, qui n'apaise pas ta soif; qui ne satisfait aucun de tes besoins. Pauvre roi! Haïti n'oubliera pas ton triste nom. Je te pardonne de tout mon cœur. Ainsi te pardonne la patre! »

Il dit et tomba de nouveau à mes pieds, noyé dans ses larmes.

Je me levai pour répondre au cacique descendant du sang de Vagionona et frère de mon infortunée Ainaima. Mon cœur, cette fois, était transpercé de la flèche de la mort.

« Béni soit le Seigneur Dieu, lui dis-je, qui m'a permis de te revoir avant de me précipiter dans l'obscurité de la tombe! Formidable guerrier des États de Maguana, la faim a dévoré mes fils; je n'ai plus personne qui puisse me pleurer en ce monde. Aucun mortel ne me fermera les yeux et ne m'accompagnera de ses larmes dans le silence de la nuit souterraine. Cacique de Cibao, prends la couronne et les coquilles des rois. Au moins, en rendant le dernier soupir, lorsque mes yeux chercheront pour la dernière fois la lumière, j'emporterai dans l'éternité la consolation de savoir que ma couronne descendra au tombeau, parce qu'elle aura été portée par toi,

par toi qui es fort, par toi dont le cœur n'a point été avili, par toi qui n'as pas vendu lâchement la patrie, mais l'as au contraire défendue jusqu'au dernier moment de ta vie avec l'héroisme du désespoir. »

La douleur m'étouffait; je sentais ma fin s'approcher. Je plaçai en tremblant ma couronne sur sa tête couverte de blessures; j'étendis mes mains sur lui en signe de bénédiction...

Mon âme venait d'abandonner mon corps, et depuis j'ai dormi dans la tombe jusqu'à ce jour où le destin a voulu que je chantasse pour la dernière fois les jours de ma triste vie.

(*Fin de la première légende.*—Extrait du *Moniteur Universel.*)

DON DIEGO RODRIGUEZ

DE SYLVA Y VELASQUEZ.

Velasquez, chef de l'École de Madrid Gallo-Espagnole, a vu le jour à Séville en 1599, et non pas en 1594, comme on l'a tant de fois répété. Son premier maître fut Herrera le Vieux dont la sauvagerie était proverbiale. La rudesse d'un tel caractère ne pouvait convenir à sa nature douce et timide; et l'antipathie qu'il éprouva pour un tel homme lui rendit intolérable le séjour de son atelier. En le quittant, il se rendit auprès de François Pacheco. Ce dernier était non-seulement nn peintre de mérite, mais encore un savant historien, un poëte gracieux. Ami de plusieurs célébrités, parmi lesquelles on signale Quevedo de Villegas et l'immortel Cervantes, sa demeure était le rendez-vous de tous ceux quiavaient un nom dans la politique ou dans les arts. Aussi Palomina nomme-t-il sa maison la *carcel Dorado del arte*, la prison dorée de l'art. Velasquez se développa rapidement dans ce milieu intelligent. Pacheco, d'ailleurs, l'avait pris en affection et ne négligeait rien pour hâter ses progrès. Séville, alors peuplée de riches amateurs, était un vaste musée où les maîtres contemporains étaient dignement représentés. Chaque fois qu'un nouvel envoi venait augmenter les religaes particu-

lières ou publiques, Pacheco, qui avait des relations très-étendues, offrait à son élève les moyens d'étudier ce qu'il y avait de curieux et d'intéressant. Au milieu de tant de belles choses, Silva ne resta pas longtemps indécis. Les toiles de Louis Tristan de Tolède lui parurent supérieures à ce qu'il avait déjà vu. La hardiesse de ses conceptions, sa couleur ferme et chaude lui plaisaient infiniment. Son enthousiasme était fort naturel, car il se reconnaissait lui-même dans les qualités qui le charmaient.

Le temps fuit rapidement quand on travaille. Silva touchait à sa vingtième année ; et Pacheco sentait que l'heure était venue, pour l'élève, de quitter un maître qui n'avait plus rien à lui enseigner. Devinant l'avenir du jeune peintre, il l'engageait à visiter Madrid. Ce voyage ne souriait pas à l'artiste qui reculait toujours le moment de partir. Pacheco savait la cause de ce refus : il n'ignorait pas que sa fille Juana et Velasquez s'aimaient depuis longtemps, sans que jamais un mot de leur bouche eût trahi le secret de leur cœur. Mais un père sait lire dans l'âme de son enfant. Le vieillard indulgent avait compris qu'en séparant ces deux êtres qui semblaient nés l'un pour l'autre, il les rendrait malheureux. Il avait déjà vu que le sentiment qui les unissait n'était pas une passion vulgaire. Après avoir mûrement réfléchi, il se hâta de les marier. C'est ce qu'il avait de mieux à faire pour ne pas retarder les succès de Velasquez.

Quand on a fait ses études auprès d'un maître, il est bien difficile de ne pas l'imiter. Or, Silva, à cette époque de sa vie, n'avait rien du style de Pacheco. Cependant, il s'était formé sous ses yeux, et il avait pour lui un vif attachement. Et ce qu'il y a de plus

bizarre, c'est qu'il marchait sur les traces du farouche Herrera qu'il détestait profondément. Cela prouve que malgré la reconnaissance et l'affection, qui auraient pu l'aveugler, il avait conscience des nombreux défauts qui affligeaient la peinture de son beau-père. Cette justesse d'observation, rare à son âge, lui fit imiter l'homme supérieur qu'il n'aimait pas, et le préserva de l'influence de celui qu'il chérissait. Mais il ne tarda pas à secouer le joug des réminiscences. Les études qu'il fit alors d'après un jeune paysan qui était à son service, exaltèrent, jusqu'à la passion, l'amour qu'il avait pour la nature. Entraîné par cette fièvre d'imitation, il ne sut pas s'arrêter à propos. Le plaisir de copier indifféremment ce qu'il voyait lui fit oublier que tout dans la nature n'est pas également beau. Aussi dans l'*Aguador de Sevilla*, le porteur d'eau de Séville, qui date de ce temps-là, il est tombé dans le laid, au lieu d'être vrai avec simplicité. Ce morceau, néanmoins, est plein de sentiment ; mais la couleur en est un peu lourde. On doit adresser le même reproche à l'*Adoration des Bergers*, que possédait M. le comte d'Aguila. Mais le tableau de *Los Borrachos*, des Ivrognes, mérite une plus grande attention, et nous semble supérieur de beaucoup aux toiles précédentes. Les mêmes défauts que nous venons de signaler dans l'*Aguador* et l'*Adoration des Bergers* sont devenus ici des qualités remarquables. En donnant l'analyse du sujet qui nous occupe, on pourra mieux juger de la justesse de notre observation. Presque au milieu du cadre et vu de profil, un homme agenouillé reçoit une couronne que place sur sa tête un Bacchus peu vêtu et majestueusement assis sur un tonneau renversé. Le front du Dieu est

entouré de feuilles de vigne et sa physionomie es d'un sérieux très-amusant. Les yeux à demi clos, il paraît se recueillir avant de prononcer les paroles solennelles qui sont probablement la consécration du novice prosterné. A côté de lui, un joyeux compère tient des deux mains un vase énorme plein de vin : il allait sans doute le porter à ses lèvres, quand le Bacchus improvisé se met à bredouiller sa pompeuse allocution. Aux premiers mots, le buveur éclate de rire, et ses mains mal assurées ne tenant plus immobile le vase trop rempli, la liqueur se répand de tous côtés. Derrière lui, appuyé sur son épaule, un camarade, plus habitué aux péripéties de la cérémonie, lui fait remarquer, en le désignant du doigt, le néophyte dont la mine piteuse amuse énormemenl l'honorable compagnie. Plus près du spectateur, un autre *caballero*, couvert de sa *capa*, porte un toast à la santé du nouveau. L'emphase drôlatique du mouvement et de la pose est habilemənt opposée à la gaieté franche de celui qui rit à gorge déployée. Dans le fond, à droite, et terminant ce groupe, un gueux, drapé comme un grand d'Espagne de première classe, soulève à peine un vieux *sombrero* et demande l'aumône en fronçant le sourcil. Celui à qui il s'adresse a l'air de lui répondre : « Mon brave ! j'allais vous en demander autant. » A gauche, et derrière le Jupiter de cet Olympe, est un individu n'ayant d'autres costume qu'une guirlande de fleurs négligeamment posée sur la tête : affaissé sur le coude, son torse se balance avant de tomber ; sa main gauche élève une coupe à laquelle il adresse quelques vers de circonstance. Mais ses yeux ensommeillés et sa lèvre pendante attestent qu'il a assez bu, mais non pas assez parlé. Assis au premier plan, sur

e bord de la toile, un membre de cette singulière compagnie, entourant de ses bras une cruche, se détâche en vigueur sur le terrain. La lumière accidentée, pittoresque, se répand tout entière sur le torse musculeux du Bacchus. Dans le lointain, des coteaux arrondis et la crête d'une montagne emplissent le vide qui sépare le chef des Borrachos de son voisin le rieur. La silhouette d'ensemble est très-cherchée, les poses sont belles, heureuses, vraies, les figures étudiées avec soin.

Or, une telle sévérité d'exécution prouve évidemment que l'auteur attachait une grande importance à cette composition. Les types, il est vrai, sont vulgaires, parce que le sujet n'est pas biblique. En y réfléchissant un peu on découvre aisément que cette vulgarité est précisément le but que l'artiste se proposait. Il ne voulait que développer dans toutes ses nuances le caractère espagnol ; car l'œuvre dont il s'agit est une étude de mœurs sérieusement faite par un esprit profond et observateur. Si le peintre eût seulement voulu grouper avec art quelques buveurs enluminés, sans y chercher autre chose que des physionomies plus ou moins drôlatiques, il n'eût pas évidemment traité une pareille scène comme il a traité ses productions les plus sérieuses. Imitant Teniers, tout aurait été vulgaire dans la traduction d'un thème vulgaire. Or, celui qui reçoit le nouvel ivrogne ressemble à un Romain déposant la palme du vainqueur sur le front d'un soldat. Il est dessiné avec autant de sévérité que s'il figurait dans un tableau d'histoire. La sombre silhouette de l'homme assis au premier plan appartient tout entière au style héroïque. Les draperies du personnage agenouillé derrière le no-

vice sont d'une incontestable noblesse : la disposition en est large, simple et presque majestueuse. Dans les Flandres, la cérémonie de *los borrachos*, ainsi conçue, eût été très-défectueuse ; tandis que, en Espagne, elle est admirable de vérité. Car, on le sait, l'Espagnol, quelle que soit la situation dans laquelle il se trouve, n'abandonne jamais l'orgueilleuse fierté qui le distingue, et la charge de ce caractère bien connu devait être l'exagération de cette qualité. C'est ainsi que l'on doit s'expliquer pourquoi cet épisode se rattache au genre sérieux par la couleur, l'arrangement et la forme, et comment le côté ridicule ne se trouve que dans le sentiment des physionomies. Car si l'on changeait l'expression des têtes, il resterait une scène d'un caractère diamétralement opposé. Velasquez avait dû rire plus d'une fois de cette bizarre réunion de sérieux et de grotesque qui constitue l'originalité espagnole, et jamais personne, mieux que lui n'en a fait sentir le ridicule. Sa toile, on peut le dire, est une satire très-spirituelle des mœurs de la Péninsule.

En 1622, et peu de temps après son mariage, l'artiste quitta Séville pour se rendre à Madrid. Le chanoine Fonseca, son compatriote, qui avait à la cour une place brillante, l'accueillit à bras ouverts. Grâce à lui, il eut à sa disposition les galeries du Prado et de l'Escurial. Enthousiaste à première vue, il ne sut d'abord à quel maître s'arrêter. Mais cette impression se dissipa bientôt, et il ne tarda pas à choisir ce qui lui parut supérieur parmi les anciens et les modernes. Il venait d'achever sa troisième copie, lorsqu'il fut rappelé à Séville. On l'avait fait revenir, sans doute, pour lui ménager une surprise, car, à

peine rentré, il reçut une lettre du favori de Philippe IV, le duc d'Olivares. Ce ministre l'invitait à se rendre au plus tôt à la cour, pour être présenté au Roi. Les frais du voyage avaient été prévus et la missive renfermait cinquante ducats d'or. Qu'on juge de la joie des jeunes époux, — de celle du bon Pacheco qui partit avec eux, afin, disait-il, d'être témoin de la gloire de son gendre. Ce n'était pas seulement le talent de l'artiste qui lui procurait une telle faveur : et le père de la belle Juana avait déjà reconnu dans cette fortune inespérée l'influence du généreux Fonseca, qui n'oubliait pas son ami. Le jour suivant, Velasquez ébaucha le portrait de son bienfaiteur. Inspiré par la reconnaissance, il produisit un chef-d'œuvre. La toile terminée, Fonseca courut au palais montrer au Roi l'œuvre de son protégé. Philippe IV, ravi, temoigna hautement son admiration. Il se fit présenter l'auteur, et après l'avoir félicité, il le nomma son peintre ordinaire. L'entrevue fut longue et animée. L'artiste, en prenant congé du roi, reçut de sa main une bourse splendide où reluisaient trois cents ducats d'or. Le lendemain il était à l'ouvrage et le monarque posait devant lui. Tout le monde connaît cette page. Le Roi, couvert d'une brillante armure, est monté sur un cheval andaloux. Ses traits calmes qu'anime un léger sourire, sont pleins de bienveillance et de fierté. L'ensemble de la figure est d'une puissance de ton, d'une richesse de coloris étonnantes, malgré le peu de ressources qu'offrent les études en plein air. Sous un ciel lumineux et chaud, se prolongent les pittoresques accidents d'un paysage inondé de lumière et d'air. Silva, dans cette toile, a déjà perdu ces lignes dures et sèches qui donnaient

à ses personnages l'apparence de silhouettes découpées. Les contours qui séparent la lumière de l'ombre sont moelleux et finement modelés. La forme est mieux sentie, quoique indiquée avec plus de douceur. Les transactions sont moins brusques. Les plans, toujours fermes, ont néanmoins plus de rondeur et d'élasticité.

Sans être un grand homme, Philippe IV n'était pas une nullité, puisqu'il aimait les arts et les artistes. Et le plus bel éloge que l'on puisse adresser à sa mémoire, c'est d'avoir mérité l'affection de Velasquez et de Calderon. — Tandis que le peintre ornait de chefs-d'œuvre le palais du roi, celui-ci comblait de faveurs l'artiste et sa famille. On venait d'élever à la cour un monument rappelant l'expulsion des Maures par Philippe III. Cette circonstance fit naître un concours où Silva remporta le prix. Et c'est à ce propos qu'il fut nommé huissier de la Chambre et fourrier du Palais. Le souverain ajouta à ces avantages une dotation annuelle de quatre-vingt-dix ducats d'or, *pour un habit de grand gala.* Le père de Don Diego reçut, en outre, plusieurs fonctions importantes dont le produit s'élevait, par année, à mille ducats d'or.

Le 9 août 1628, Rubens vint à Madrid. Chargé par le duc de Mantoue d'offrir à Philippe IV les présents qu'il lui envoyait, sa première visite fut pour le Roi, mais la seconde, pour Vélasquez, avec lequel il entretenait une correspondance suivie. Le chef de l'école d'Anvers, durant les neuf mois de son séjour en Espagne, ne quitta pas un instant son ami : ils visitaient ensemble ce qui pouvait intéresser un artiste archéologue. L'immense érudition de Pierre-Paul, ses critiques judicieuses, révélèrent à Silva

tout un monde nouveau. Rougissant de son ignorance, il comprit alors qu'ii fallait visiter l'Italie. Et dès que Rubens eut regagné les Flandres, il ne songea plus qu'à partir. Philippe IV vit bien que, cette fois, il ne pourrait le retenir, et, cédant à ses instances, il le pressa néanmoins de revenir au plus tôt. Par ses ordres, le duc d'Olivarès remit à l'artiste quatre cents ducats d'or, avec de chaudes recommandations pour les ambassadeurs. En lui disant adieu, le Roi suspendit à son cou un lourd collier étincelant de pierreries. Ces préparatifs achevés, Vélasquez quitta le port de Barcelone le 10 août 1629. A Venise, où il arriva d'abord, le consul l'attendait au rivage : sans perdre une minute, il parcourt les musées et les galeries, partout il admire et partout il étudie. Le Titien, Tintoret, Véronnèse l'enchantent tour à tour. Il fait des esquisses de ceux de leurs tableaux qu'il ne peut entièrement copier. Mais il retrace jusque dans les moindres détails le fameux *Calvaire* du Tintoret, ainsi que son *Christ donnant la communion aux disciples.* La guerre vint interrompre ses travaux. Il s'éloigna de Venise afin de ne pas voir des niais s'égorger pour le bon plaisir de ceux qui les conduisent. De la cité des Doges, il se rend à Rome, et, passant à Ferrare, le cardinal Sachetti qui avait été nonce en Espagne, lui fait douner une escorte jusqu'à Cento. Dans ce trajet, Silva visite Notre-Dame-de-Lorette, et, sans trop s'arrêter à Bologne, il entre dans la ville de Saint-Pierre. Le pape Urbin VIII le reçoit au Vatican où l'on avait préparé pour lui de magnifiques appartements. Le Saint Père lui fait remettre en outre les clefs des salons et galeries, laissant à sa disposition tout ce que le palais renfermait de richesses

artistiques. Mais après un séjour de courte durée, le peintre voulant étudier l'antique, pria le comte de Monterey de lui ouvrir la demeure des Médicis. C'est là que se trouvaient alors les plus beaux monuments de l'art grec. On s'empressa de satisfaire à sa demande, et bientôt il fut installé sous ces voûtes splendides. Il y resta près d'un an ; et ce temps fut bien employé. Sans parler des études d'après l'antique, il copia, à la chapelle Sixtine, *le Jugement dernier*, *les Prophètes et les Sibylles* de Michel-Ange, *l'École d'Athènes*, *le Parnasse*, *l'Incendie de Borgo* et plusieurs autres pages de Raphaël. Ces travaux, l'occupant tout entier, lui laissèrent à peine le loisir de faire son portrait qu'il envoya à son beau-père, et de composer, pour le Roi, les *Forges de Vulcain* et la célèbre *Tunique de Joseph*, Il aurait voulu rester encore une année, afin d'achever les esquisses commencées, mais Philippe IV le rappela. Cependant il ne quitta pas l'Italie sans avoir visité Naples et serré la main à son ami Ribera. Il revint à Madrid au mois d'avril 1631.

Le Roi s'était fort ennuyé durant l'absence de Velasquez ; aussi fut-il heureux de le revoir. Pour lui en témoigner sa joie, il fit bâtir un vaste atelier dans la galerie du Cierzo. Afin d'éviter les longueurs de l'étiquette espagnole, qui parfois l'empêchait de voir le peintre à son gré, il prit pour lui une seconde clef. Silva ne fut point insensible à cette nouvelle attention. Dès son arrivée, il entreprit le portrait de Don Carlos Balthazar, Infant d'Espagne, qu'il représenta sous deux aspects différents. Dans la première toile, le prince, au galop d'un vigoureux coursier, traverse une riante campagne. Assis avec aisance, il semble respirer avec bonheur l'air pur qui fouette son vi-

sage. Les plumes de son chapeau, agitées par le vent, son écharpe flottante, s'allient bien à la coquetterie de son brillant costume. Le cheval n'est pas aussi heureux; la forme en est lourde; les attaches ne sont pas vraies : il est complétement privé de race, et partant de caractère, D'ailleurs ce défaut est celui de l'époque : et ceux-là même qui peignaient le mieux alors les chevaux n'ont rien fait en ce genre de remarquable. Dans la seconde, l'enfant royal s'arrête au milieu d'un vaste paysage, pour écouter, sans doute, les fanfares des chasseurs. Il est entouré de ses chiens favoris, et ses petites mains tiennent une élégante carabine. Velasquez fit encore beaucoup d'autres portraits, parmi lesquels on doit signaler celui du duc de Modène qui se trouvait à Madrid. En 1639, il peignit, pour l'église Sainte-Placide, un *Crucifix* grand comme nature.

Le portrait de l'amiral Adrien Pulido Pareja porte aussi la même date. Au sujet de ce dernier travail, on raconte l'anecdote suivante : Le tableau était presque achevé, quand Philippe IV, ouvrant un jour la porte de l'atelier, demeura stupéfait sur le seuil : l'amiral était si ressemblant que le Roi, feignant de le croire présent, s'écria : « Comment Pareja! tu n'es pas encore parti? » puis se tournant vers l'artiste : « Mon fils! vous m'avez trompé. » Palomino assure que le prince crut voir l'amiral qu'il savait fort loin de là. Malgré ce témoignage, il est plus que probable que le Roi ne fut nullement trompé; il voulut seulement adresser à l'auteur un compliment sous une forme nouvelle. Mais il ne fut pas heureux dans son choix; car cette surprise simulée n'a rien de spirituel. Peut-être en est-il de ces paroles, comme du *Tout est*

perdu fors l'honneur, que François Ier n'a jamais écrit, quoiqu'en disent les historiens.

Silva avait demandé plus d'une fois au duc d'Olivarès la permission de faire son portrait. Mais le ministre refusait toujours, sous différents prétextes. Enfin, il consentit. L'artiste, en peignant l'un de ses plus zélés bienfaiteurs, eut le bon goût de rappeler, dans l'arrangement des accessoires, un des faits-d'armes de sa vie militaire. Couvert d'une armure finement ciselée, le Duc, calme au milieu du tumulte d'une bataille, tient d'une main ferme les rènes de son cheval qui bondit de frayeur. Son bras levé est d'une rare énergie. Dans le lointain se déroulent les péripéties d'une charge de cavalerie. « On voit, dit Polomino, s'épaissir la poussière et la fumée, on entend le bruit des armes, on assiste au carnage. » En 1643, le duc d'Olivarès tomba en disgrâce. Les amis s'en vont quand vient l'infortune. Le ministre déchu ne trouva plus personne autour de lui. Seul, Velasquez osa blâmer l'injustice dont il était victime. Et les preuves d'affection et de reconnaissance qu'il donna alors à son ancien protecteur attestent *qu'un véritable artiste vaut encore mieux que tous les rois.* Cette façon d'agir, que les courtisans taxaient d'imprudence, augmenta l'estime de Philippe IV pour son favorl. Loin de condamner l'attachement que Silva témoignait au duc d'Olivarès, il l'en aima davantage et le combla de nouvelles bontés. Désormais le peintre dut l'accompagner partout, dans les plus petites courses ainsi que dans les plus longs voyages. En effet, Velasquez visita plusieurs fois l'Espagne avec le Roi. C'est au retour de la dernière de ces expéditions, en 1644, que l'artiste peignit un second

portrait de Sa Majesté. Immédiatement après, il ébaucha celui du cardinal Infant Don Fernando. Ces deux toiles sont des prodiges de vérité. A la même époque, Elisabeth de Bourbon, montée sur un petit cheval blanc, eut l'honneur de poser devant l'artiste. Il serait trop long d'énumérer les portraits qu'il fit alors. Mais on doit signaler, par son extrême ressemblance, celui de son ami l'illustre poëte Don Francisco Quevedo de Villegas.

On s'occupait à la cour d'une académie publique des Beaux-Arts, que l'on devait établir à Madrid. Ce n'était certes pas sans nécessité, cette ville étant la seule capitale privée d'une semblable institution. L'absence des modèles nécessaires avait jusqu'alors retardé l'exécution de ce projet. Velasquez décida enfin le Roi à consacrer une somme suffisante au succès de cette entreprise. Lui-même se chargea d'aller en Italie choisir ce qui lui semblerait utile et bon pour former une collection instructive. Le prince donna son approbation et Silva partit au mois de novembre 1648.

Arrivé à Malaga, le duc de Naxera, qui se rendait à Trente, pour y recevoir Marie-Anne d'Autriche, le prit à son bord et lui fit partager les honneurs que lui rendait l'équipage. Après une courte traversée, ils débarquèrent à Gênes. L'artiste visita très-rapidement ce qu'il y avait de curieux, et recueillit néanmoins une foule d'observations. Son séjour à Milan ne fut guère plus long. Sans se mêler au mouvement causé par l'arrivée de Sa Majesté Autrichienne, il se dirigea vers Padoue. De là il se rendit à Venise où il demeura plus longtemps, car il était enthousiaste de l'École vénitienne. Il ne s'éloigna de la cité des

Doges qu'en emportant un ou plusieurs morceaux de chacun des peintres qui l'habitaient. A Bologne il ne fit que passer. Mais il s'arrêta à Florence, où il ébaucha quelques esquisses d'après les meilleures choses du Musée. A Modène, le duc, dont il avait fait le portrait à Madrid, le reçut pompeusement. Après avoir admiré le Corrége à Parme, il entra à Rome incognito. De là il se rendit à Naples, auprès du vice-roi, le comte d'Onate. Ce prince avait ordre de donner à Velasquez ce qui lui serait nécessaire ou agréable, afin de mieux remplir sa mission. L'artiste et le prince s'entendirent aisément, Quand tout fut bien réglé, il courut embrasser son ami Ribera qui charmait toujours l'Italie, et revint dans la capitale de la Chretienté, où il déposa l'incognito. Innocent X s'empressa d'accorder une audience à Velasquez et le combla d'égards. C'était plutôt au favori du roi d'Espagne qu'à l'homme de génie que ces tartuferies s'adressaient ; car l'honorable Innocent X prisait peu l'intelligence. A l'exemple du maître, les cardinaux Astali Pamphilio, neveu de Sa Sainteté, Barberini, etc., etc., se disputent à l'envie le bonheur de fêter le peintre célèbre. Pierre de Cortone, Mathias Preti, les Algardi, les Bernini ne cessent de l'accabler de mille attentions respectueuses. Ne sachant que répondre à cette avalanche de flatteries, Velasquez avise son esclave Paresa : il ébauche rapidement son portrait et l'envoie à ces messieurs par l'esclave lui-même. La toile est exposé sur-le-champ : et les louanges les plus ridiculement exagérés de pleuvoir aussitôt sur l'œuvre et l'auteur. A cette occasion, Silva, qui probablement n'y tenait guère, fut solennellement nommé académicien romain. Et le Pape, pour mettre le

comble à des honneurs si grands, voulut avoir son portrait de la main du maître. L'artiste l'eut bientôt terminé. Il reçut en échange le buste du Saint Père et une lourde chaîne d'or, à laquelle était suspendue une médaille couverte de diamants. Comme on le voit, le Pape faisait bien les choses. Heureusement cet enthousiasme se calma peu à peu, et Don Diego, délivré de ces adulations importunes, put s'occuper des affaires de son Roi. A son premier voyage en Italie, il s'était lié avec Guido Reni, Joseph d'Arpinas, Lanfrane, Dominiquin, Guerchin, Cortone, Colombo, Andrea Sacchi, Poussin, le chevalier Massimo, Centileschi et Joachim Sandrart. Chacun de ces peintres lui avait promis une toile, et ces œuvres étaient maintenant achevées. Il fit ensuite un choix très-éclairé parmi les marbres et les bronzes de différentes écoles. Une année s'était déjà écoulée et Velasquez ne reparaissait pas en Espagne, au grand mécontentement du Roi. Don Fernand Ruiz de Contreras écrivit à l'artiste que Philippe IV trouvait son absence un peu longue. Le peintre se disposa à partir. Il eût bien voulu cependant profiter de l'occasion et voir Paris avant de rentrer à la Cour; mais la guerre avec la France l'obligea de s'embarquer à Gênes. Il atteignit Barcelone au mois de juin 1665, et arriva bientôt à Madrid. Il était suivi du fondeur Jérome Ferrer et du sculpteur Dominique de Rioja, qui devaient restaurer et placer les marbres et les plâtres qu'il avait acquis. Philippe IV vint au-devant de lui jusqu'aux portes de la ville.

La récompense de ce voyage fut le titre de maréchal-des-logis du palais. Cette nouvelle fonction n'empêcha point Silva de composer ce fameux ta-

bleau que Recca Jordano nommait la *Théologie de la peinture*. Durant l'année 1658, il fit le portrait du Prince des Asturies, de Don Philippe Prosper, de l'Infante Dona Marguerite et celui de la Reine. Ces œuvres étaient destinées à l'Empereur d'Allemagne. En mars, Don Diego sortit de Madrid, afin de veiller à l'installation du Roi à Frun, où Sa Majesté conduisait Marie-Thérèse qui devait épouser Louis XIV. L'artiste fit décorer avec splendeur, dans l'île des Faisans, la maison où les deux souverains allaient se rencontrer. Aux fêtes qui eurent lieu à cette occasion, Velasquez fut le plus admiré de tous les gentilshommes : ses manières nobles et réservées, la distinction de son langage, le bon goût de sa mise justifiaient pleinement les hommages flatteurs dont il fut entouré. Mais ce vovage fut le dernier rayon de l'astre brillant qui avait éclairé sa vie. Revenu à Madrid il tomba malade, et malgré l'héroïque dévouement de sa femme, la science des médecins et la sollicitude de ses nombreux amis, il expira le 7 août 1660. Le roi, suivi de la cour, accompagna l'illustre coloriste à l'église Saint-Jean où son corps fut déposé. Dona Juana, depuis la mort de son mari, n'avait plus sa raison. Épuisée par l'insomnie, elle mourut six jours après, et fut ensevelie auprès de celui qu'elle avait tant aimé.

L'œuvre de Velasquez est très-considérable. Le Louvre possède le portrait de l'*Infante Marguerite Thérèse* et *Un Moine*, qui n'a d'autre mérite que celui d'une brosse habile : c'est peut-être la plus faible de ses productions. Il en est de même du petit panneau connu sous le nom de *Réunions d'artistes et de gentilshommes*. Cette toile est tout simplement un chef-

d'œuvre. Jamais, ailleurs, le peintre n'a mieux dessiné; nulle part il ne s'est montré plus grand coloriste. Dieu veuille que ce tableau n'ait plus à subir de nouvelles restaurations! — A Madrid, au *Museo del Rey*, on compte soixante-quatre morceaux réunissant tous les genres : histoire, paysages, portraits, chasses, batailles, animaux, intérieurs, fruits et fleurs. *Une vue du Prado*, surtout, est une excellente étude sur nature, animée par le joyeux tumulte d'une chasse au sanglier. Les chasseurs, les chevaux et les chiens, groupés avec goût, forment un ensemble bien entendu : l'air y circule librement et la lumière y est largement répandue. Le thème d'*Une Vue d'Aranjuez* et la *Calle de la Reyna*, l'Allée de la Reine. La *Visite de Saint Antoine* à *Saint Paul ermite* est un paysage biblique du plus grand effet. Le métier en est très-remarquable : un simple glacis, relevé çà et là de quelques touches spirituelles, révèle l'immense facilité du peintre et son culte pour les masses. Dans cette toile à peine frottée, il n'y a qu'une indication légère de la disposition générale; et, malgré cette sobriété de moyens, on y découvre une extrême puissance de coloris. — Dans un style diamétralement opposé, le portrait équestre de Philippe IV, quoique très-empâté, n'a pas moins de transparence et de finesse. Le cheval piaffant au milieu du paysage est d'un aspect étonnant, car il se détache en vigueur sur un lointain chaud et vigoureux. Les portraits des reines Elisabeth de France et Marianne d'Autriche, de la jeune Infante Marguerite et de l'Infant Balthazar, tantôt enlevé par un cheval au galop, — tantôt debout et le sceptre à la main, méritent à bon droit une égale admiration. Il

n'y a dans le style religieux que le *Martyre de Saint Etienne* et *un Christ en croix*. Les sujets profanes sont plus nombreux. *Las Hilanderas*, les Fileuses, est un morceau comparable aux plus belles choses du Titien, par la splendeur du coloris, la souplesse des chairs et l'éblouissante lumière qui remplit cet intérieur d'un effet magique. Cette créature toute palpitante de sensualisme semble être le résultat d'un de ces moments d'exaltation fiévreuse, où le cœur déborde de jeunesse et d'amour. Puis viennent les *Forges de Vulcain*, la Reddition de Breda, vulgairement appelée le *Tableau des lances, el Cuadro de las Lanzas*. La famille de Philippe IV, dans laquelle figure l'auteur, est d'un mérite égal à celui des *Borrachos* que nous avons analysés. Les treize toiles que les étrangers admirent, à l'Ermitage de Saint-Pétersbourg, sont d'une authencité très-contestable. Il n'y a dans cette galerie, que le portrait en pied de Philippe IV, celui du comte d'Olivarès et trois études, — *Un jeune paysan riant aux éclats*, une esquisse du *portrait d'Innocent X*, qui puissent être ra gés parmi les œuvres de Velasquez. Le reste, assurément, n'est pas de lui, et il est bien facile de s'en apercevoir. — Vienne montre six originaux : *Un paysan souriant à une fleur qu'il tient de la main droite; La famille du peintre*, composition de douze figures demi-nature; le portrait de Philippe IV jusqu'aux genoux; celui de l'Infante Marguerite Thèrèse, de sa sœur Marie Thérèse, et enfin celui de Balthazar Don Carlos. — A Munich, on voit le portrait de l'artiste, *Un mendiant*, le Cardinal Rospigliosi et trois autres toiles du même genre. — Au Musée de Dresde on conserve le portrait du duc d'Olivarès tenant un papier à la main.

Le hasard donne rarement aux artistes une existence aussi brillante que celle de Velasquez. Pour lui, comme pour Rubens, la vie n'eut jamais que des roses. Il est mort sans connaître la misère. Dès ses premiers pas il a toujours marché de succès en triomphes. Toutefois, ce bonheur a été plus nuisible que favorable à son talent. En voici la raison : grâce à son ami Fonseca, ses œuvres de jeunesse lui valurent l'intimité de Philippe IV. Cependant elles ne méritaient pas un tel succès. C'était, si l'on veut, des chefs-d'œuvre d'imitation : je l'accorde. Mais l'imitation pure n'est qu'une des qualités nécessaires à un bon tableau : et ce n'est pas la plus importante. Raphael a peint des pages sublimes, et il ne copiait point la nature comme Velasquez. Si donc, au lieu de s'extasier devant les ébauches de Silva, un critique plus éclairé que Fonseca et, partant plus sévère, lui eût dit : « La couleur, en effet, est une belle chose — la vérité, une qualité précieuse ; — mais, pour être *peintre*, il faut ajouter à cela l'harmonie linéaire et l'idéal de la forme dans la mesure de vos facultés, » Don Diego eût probablement senti la justesse de cette observation. Jeune alors, il en aurait profité. Bientôt il aurait senti qu'il ne faut imiter la nature que pour arriver à la *voir*, comme la *voyaient* Raphaël et Murillo. En suivant cette route, Velasquez eût été l'égal de Véronèze et de Titien, tandis qu'il leur est bien inférieur. Son enthousiasme pour l'antique, les études nombreuses qu'il a faites d'après les grands dessinateurs, auraient complété son talent, s'il n'avait pas été gâté par la situation exceptionnelle que lui faisait l'amitié de Philippe IV. Voyant que l'on applaudissait à outrance ses moindres productions, il les croyait

parfaites. Une fois seulement, dans le tableau de *los Borrachos*, il a montré que le sentiment du beau était une des qualités de son organisation. Si, développant ce germe, il s'était plus occupé de la forme, ses œuvres eussent été plus complètes, mais il serait rentré dans la foule des coloristes. Car si toutes les facultés de l'intelligence arrivent ensemble à un même degré de perfection, jamais elles ne dépassent la ligne commune; et l'on n'a pas encore vu un peintre, à la fois coloriste comme Silva et dessinateur comme Raphaël. La vie n'est pas assez longue pour atteindre à une telle perfection.

FRÉDERIC BORGELLA.

Poésie primitive de l'Espagne.

—

LE POÈME DU CID.

—

Transportons-nous par la pensée à l'époque où le monde romain, ébranlé depuis la venue du Christ, s'écroulait enfin sous les coups répétés des Barbares qui le frappaient de leurs invasions comme d'un bélier. — Que voyons-nous sortir pendant longtemps de ces ruines fécondes? — Des écrivains et des poëtes.

L'Italie ne fut pas seule à offrir ce spectacle. Les peuples conquis et le peuple conquérant se ressemblèrent en cela, et la Péninsule ibérique, par exemple, malgré les fléaux qui la déchirèrent alors, donna successivement aux lettres latines, saint Isidore de Séville, Branlius, Ildefonse, etc.

Bientôt, pourtant, l'idiome du Nord, composé de fragments celtiques, tudesques, francks, vint, conjointement avec l'harmonieuse mélopée des Arabes, heurter sur le sol péninsulaire la langue, hélas! bien dégénérée de Cicéron. Le latin, qui avait résisté à l'invasion des Goths et qui avait même soumis ses vainqueurs à son joug, fut vaincu par cette double

attaque. Il disparut sous le nouveau mélange, et, par suite, la langue espagnole sortit comme un jeune rameau du tronc de ces langues nouvelles. Elle fit souche avec elles; elle s'empreignit d'une certaine forme orientale empruntée à l'une; elle prit à l'autre l'énergie de ses vieilles expressions; elle garda la clarté et la sonorité latines, et, vers le milieu du onzième siècle, quand le premier de ses héros mourut, elle balbutia des vers en son honneur.

Ce fut ce qui produisit les romances du Cid, qui, elles-mêmes, engendrèrent le poëme dont nous allons parler ici. Seulement, nous différons d'opinion, en ce qui le concerne, avec la plupart de ceux qui ont traité ce point de l'histoire littéraire de l'Espagne. Ils veulent que le poëme ait précédé les romances. Nous croyons, nous, que ce sont les romances qui ont précédé le poëme, et voici par quels motifs.

L'Espagne offre sur le Cid deux œuvres identiques par le but, mais différentes par leur composition. Ce sont : un fragment du poëme épique et les romances du Cid.

Avant d'aller plus loin, disons ce que c'est que le poëme et ce que sont les romances.

Les romances du Cid sont une suite de chants populaires dont tout le monde a été l'auteur et que personne n'a signés. C'est une création naïve, souvent très-simple comme pensée et comme expression, qui a été jetée dans le monde par des Alcées et des Pindares inconnus. Telles qu'elles nous sont parvenues, elles portent le cachet de la langue et de la versification du treizième siècle environ.

L'époque de leur rédaction serait donc, si l'on s'en rapportait à cette circonstance, postérieure de près

d'un siècle à celle du poëme qui éternise la mémoire du Campéador ; mais, de ce que ces romances ont été tracées sur parchemin, au treizième siècle, s'ensuit-il qu'elles ne datent que de cette époque ? N'ont-elles pas été, au contraire, composées longtemps avant, — immédiatement, peut-être, après la mort du Cid, ou même de son vivant, au fur et à mesure des actions célèbres qu'elles étaient chargées de répandre à l'aidedu chant et de la musique ?...

Nous le croyons positivement.

Elles contiennent des détails si précis, elles ont un air de naïveté si complet, qu'on voit que l'histoire du Cid, à l'époque où elles ont été composées, était encore inachevée ou du moins toute récente ; car elles la prennent pour ainsi dire sur le fait, au jour le jour. Ainsi, il y en a qui parlent de la naissance du Cid, de sa jeunesse et de faits antérieurs à l'année 1090. Il y en a une, entre autres, qui offre le tableau des fêtes qui eurent lieu lors du mariage du Cid et de Chimène. On dirait que l'auteur de la romance a assisté à ces réjouissances, tant il les décrit avec détails. Si la description n'est pas d'un goût très-raffiné, elle est du moins naïve et naturelle. Elle sent la *chronique* bien plus que l'histoire ou l'invention. Le poëte, en effet, nous apprend qu'Alvar Fanez, l'un des meilleurs amis du Cid, parut à la cérémonie *déguisé en taureau* — (comment s'y prenait-on *pour se déguiser en taureau ?...*) ; — qu'un autre, Martin Pelaez, amusa tous les assistants par une course qu'il fit, *le dos chargé de vessies pleines de poids chiches, qui rendaient un son bizarre ;* — enfin que le roi, au moment où le cortège passait, fit jeter au peuple du blé par les fenêtres, *si bien que la modeste Chimène en eut*

plein sa gorgerette. Alors le roi le lui retira grain à grain, malgré sa rougeur, ce qui fit dire à Alvar Fanez que c'était sans doute beaucoup *d'avoir la tête du roi, mais qu'il aimerait mieux avoir sa main.*

Quant au costume du Cid, pendant cette cérémonie, le voici d'après la romance. Il se composait : 1° de chausses wallones avec des souliers grenés en écarlate, faits de bon cuir de vache, arrêté par deux chevilles d'acier, *afin d'avoir le pied bien pincé et paraissant petit ;* 2° d'une camisole juste, bien arrondie et sans broderie ; d'un pourpoint de satin noir à manches bien étoffées *que son père avait déjà porté* — (ce trait n'est-il pas caractéristique?) et d'un collet de cuir tailladé, retombant sur le satin. Ses cheveux étaient retenus par un réseau de filet d'or et de soie verte. Son couvre-chef était en drap, relevé par une plume de coq d'un rouge merveilleux.

Chimène était parée d'une coiffe à bouffants *d'une toile élastique et fine.* Sa robe moulait sa taille. On l'aurait prise pour une reine une fois montée sur ses patins couleur de rose. Elle avait au col un collier orné de huit médailles *dont une seule valait une ville, etc.*

Selon nous, donc, les romances du *Cid* auraient animé les soldats de la Péninsule et intimidé les Maures, leurs adversaires, assez longtemps avant que le désir de célébrer les hauts faits du Cid, d'une manière plus compassée et plus grave, fût venu à l'auteur inconnu du poëme qu'on leur donne pour ancêtre. Seulement ces traditions guerrières, sorte de récits chantés que tout le monde connaissait, ne furent écrites qu'au moment où elles commençaient à sortir de la mémoire du peuple. Encore le durent-

elles peut-être à cette seule considération que quelques-uns de leurs admirateurs, bercés avec les légendes héroïques des exploits de Ruy-Diaz, auront voulu, devenus hommes faits, empêcher, par reconnaissance, qu'elles sortissent du souvenir de leur compatriotes.

C'est là ce qui explique comment, postérieures au poëme par l'ensemble de leur style, elles leur sont, à notre avis, antérieures par le fond. Si elles ne furent pas écrites plus tôt, c'est que cela était inutile, attendu que tout le monde les savait. Par malheur, en les faisant passer de la langue parlée dans la langue écrite, on rajeunit, non pas la pensée, mais le langage de ces traditions.

Quant au poëme du *Cid*, il n'a pas subi les mêmes transformations. Sa langue est restée celle du douzième siècle. Publié fort tard (vers la fin du dix-huitième siècle seulement), par Antonio Sanchez, dans sa *Collection de poésies espagnoles antérieures au quinzième siècle*, il était néanmoins mentionné et connu bien longtemps auparavant. Ainsi, Berganza, dans ses *Antiquités de l'Espagne*, et le Père Prudencio de Sandoval, dans ses *Fondations de saint Benoît*, en avaient déjà parlé. Ce dernier traite ses vers de *barbaros y notables*, et il ajoute qu'il est conservé avec beaucoup de soin à Bivar, patrie du Cid. Il n'a jamais été traduit en français.

Le manuscrit d'après lequel Sanchez donna son édition date de 1245. Cette copie était d'un certain Pierre Abat; mais la composition originale remonte beaucoup plus haut. On s'en aperçoit vite au langage du poëme, surtout en le comparant à ce qui nous est resté de Gonzalo de Berceo, qui écrivait vers l'an 1220.

Il ne faut cependant pas demander aux quatre mille vers alexandrins et monorimes du poëme du *Cid* plus qu'ils ne peuvent donner. Il est clair, en effet, qu'ils ne remplissent et ne doivent remplir aucune des conditions de l'épopée classique, car il est venu à une époque où on ne les connaissait pas, mais il y supplée par des moyens qui lui sont propres. Ainsi, chez lui, pas plus que dans nos *Gestes carlovingiens*, il n'y a de surnaturel. L'invention extra-terrestre du Tasse et d'Arioste n'y occupe aucune place; il n'y a ni épisodes ni caractères fictifs; le récit est tout d'un bond comme la chronique; il marche tout d'un trait comme l'histoire, sans lois ni relais préparés, sans nœud pour ainsi dire, sans péripéties autres que celles qui ressortent naturellement de l'action. En un mot, le poëme se rapproche plus de la nature que de l'épopée. Mais aussi, et c'est là son excuse, il précède de plus de cent ans la *Divine comédie* qui, depuis Virgile, fut le premier exemple, en Europe, d'une composition épique, sinon régulière, du moins provenant de l'inspiration personnelle mêlée aux souvenirs de l'antiquité.

Si donc la conception du poëme du *Cid*, comme forme d'art de nos jours, nous paraît à peu près nulle, elle n'en est pas moins fort remarquable pour son temps, car l'auteur s'élève souvent, par le style et par la pensée, à la hauteur d'un récit solennel. Le vers, chez lui, est *barbare*, comme dit Sandoval; mais il est *notable*, pour employer la seconde qualification du même écrivain. L'expression y est dure, la consonnance raboteuse, le mètre parfois inachevé; mais le fait est presque toujours bien raconté et la pensée élevée et touchante. On y rencontre

des scènes terribles ou naïvement gracieuses, des situations dramatiques; mais tout cela naît de soi-même et sans que l'auteur y entre pour la moindre combinaison.

Comme la plupart des drames espagnols, depuis Lope et Calderon jusqu'à nos jours, le poëme du *Cid* commence *ex abrupto*. Son auteur entre en matière sans prolégomènes. Le Cid, proscrit par Alphonse IV, est forcé de quitter Bivar, sa patrie, mais, auparavant, il veut la voir une dernière fois. Il pénètre dans les rues de la ville : elles sont désertes. Il va frapper à sa demeure : elle est ouverte et *sin cadenas*. Il entre dans sa fauconnerie : les perches sont vides et les faucons partis... Quelle grandeur ! quelle simplicité ! et aussi quel charme dans ce début !

Mais laissons parler le vieux poëte castillan. Il s'exprime ainsi : « Mon Cid Ruy-Diaz entre à Burgos avec soixante pennons. Les femmes et les hommes se mettent aux fenêtres pour le voir, pleurant de leurs yeux, tant ils avaient de douleur, et disant tous de leur bouche : *Dieu quel bon vassal s'il avait un bon seigneur !* »

« Cependant nul n'osait le prier de s'arrêter, car « le roi don Alphonse, dont la colère est grande, « avait envoyé avant la nuit, à Burgos, une charte « par un messager qu'accompagnait une grande che- « vauchée. Et cette charte disait qu'à mon dit Cid « Ruy-Diaz personne ne donnât asile, car à celui qui le lui donnera, il est fait savoir *par vraie pa-* « *role*, qu'il perdra tous ses biens, et, de plus, les « yeux de la tête, et encore, par dessus, le corps et « l'âme. — La gent chrétienne en a grand deuil. Ils

« se cachent de mon Cid, car personne n'ose lui rien « dire.

« Le Campeador se dirigea vers son logis; mais « quand il arriva à la porte, il la trouva bien fermée « par la crainte du roi Alphonse, qui l'avait ainsi or- « donné. S'il ne l'enfonce par force, personne ne la « lui ouvrira. Les gens de mon Cid appellent à haute « voix; ceux du dedans ne répondent pas une syl- « labe. Mon Cid alors s'approcha de la porte, ôta « son pied de l'étrier et donna un coup. La porte ne « s'ouvrit pas, car elle était bien fermée. Alors, une « petite fille de neuf ans se montra et dit : « Cam- « peador, elle fut bonne l'heure à laquelle vous avez « ceint l'épée; mais le roi a défendu (cette nuit est « arrivée sa charte par un messager qu'accompagnait « une grande chevauchée) que personne vous ouvrît « ni ne vous donnât asile pour rien, sinon que celui- « là perdrait ses biens et ses maisons, et encore les « yeux de la tête. Cid, à notre malheur vous ne ga- « gneriez rien; mais que le Créateur vous protége « avec ses saintes vertus. » — La jeune fille dit cela, « et elle rentra dans la maison. Alors le Cid vit bien « qu'il n'avait pas les bonnes graces du Roi. »

Rien de plus simple, de plus naturel et de plus touchant que ce petit tableau. Le poëte ne cherche, à coup sûr, ni la phrase ni l'effet; et cependant il émeut. Son vers est sec, sa pensée est sobre de paroles; mais, malgré cette pénurie d'ornements, on voit que le trouvère aime et admire profondément le personnage qu'il met en scène. — *Mon Cid*, dit-il à chaque instant (*mio Cid*); ce mot dit tout. — Son héros lui appartient. Jamais il ne se lamente sur son sort; mais il prend une part cordiale à ses aventures.

On sent qu'il entre avec Ruy-Diaz en communication de joies et de douleurs, — que leurs deux cœurs n'en font qu'un et qu'ils battent à l'unisson. Aussi est-ce là, sans que le poëte, à cause de sa passion, s'en soit rendu compte, une des causes qui font lire son œuvre avec un intérêt particulier, car on aime que le poëte soit convaincu, et qu'il ait, en ce qu'il vous raconte, une foi égale à celle qu'il vous veut inspirer.

Un autre passage du vieux rimeur retrace admirablement la vie féodale et rappelle assez bien un des plus beaux morceaux de l'antiquitée, — les adieux d'Hector et d'Andromaque dans Homère ;—c'est celui où le Cid, après avoir contracté avec les deux juifs Rachel et Vidas, ce fameux emprunt pour lequel il donne, en échange de 600 marcs d'argent, deux coffres remplis de sable qu'il rachètera plus tard, se ménage une entrevue au monastère de Saint-Pierre de Cordoue avec Chimène et ses deux filles.

Je laisse parler le poëte. « Les coqs chantent avec vivacité, afin d'annoncer la venue de l'aube, quand le bon Campeador arrive à Saint-Pierre. L'abbé don Sanche, un chrétien du Seigneur, récitait alors les matines, au retour de l'aube, et dona Chimène, avec cinq duègnes, priait saint Pierre et le Créateur, en disant : « Toi qui conduis tout, guide-moi vers mon Cid Campeador. »

« En ce moment on appela à la porte. Ils surent bientôt le message. Dieu ! comme l'abbé don Sanche fut joyeux ! Avec des lumières et des torches on se précipita dans la cour pour recevoir avec grande joie celui qui en si bonne heure naquit. « Dieu vous

garde, mon Cid, dit l'abbé don Sanche. Puisque vous voici, vous prendrez de moi l'hospitalité. »

« Le Cid répondit : — « Merci, senor abbé... Comme je vais loin de ce pays, je vous donne cinquante marcs. Lorsque je reviendrai quelque jour vous voir, je doublerai la somme... Pour dona Chimène, je vous donne cent marcs. Gardez-la, elle, ses filles, ses duègnes, pendant cette année. Je vous les recommande, abbé don Sanche... Si ce que je vous donne ne suffit point ou que vous y mettiez du vôtre, ne craignez rien. Pour un marc que vous dépenserez, j'en donnerai quatre au monastère... »

« Mais voilà que dona Chimène arrive avec ses filles. Les duègnes les amènent et les conduisent devant le Cid. Chimène pleurait de ses yeux ; elle voulait baiser les mains du Cid : — « Merci, dit-elle, Campeador, qui naquis en une bonne heure... merci, mon Cid à la barbe touffue. Nous sommes devant vous, moi et vos filles, et avec elles les duègnes par qui nous sommes servies. Je vois bien que vous êtes sur votre départ et qu'il faut que nous nous séparions de vous en cette vie. Donnez-nous donc vos conseils pour l'amour de sainte Marie. »

« Le Cid à la barbe touffue tendit les mains à Chimène, et prit ses filles dans ses bras, les pressa sur son cœur, car il les chérissait beaucoup, et pleurant de ses yeux, au milieu des soupirs, il dit : « Douce Chimène, ô ma femme accomplie ! vous que j'aime comme mon âme, vous le voyez, il faut que nous nous séparions en cette vie. J'irai et vous resterez. Plaise à Dieu et à sainte Marie que de mes mains je marie mes filles ; que je les revoie quelque jour, et

que vous, ma femme honorée, je vous serve de nouveau. »

Je ne sais si je me trompe, mais il y a, selon moi, dans ces paroles du Cid, quelque chose de naïf et de solennel, d'antique et de grand. On dirait d'une page de la Bible; c'est simple comme l'histoire de Ruth et Booz.

Nous verrons cependant, plus loin, des détails encore plus touchants et qui nous rappelleront les *enseignements* de saint Louis à son fils sur la plage de Tunis.

ACHILLE JUBINAL,
Député au Corps législatif.

(La suite au prochain nnméro.)

HISTOIRES RACONTÉES PAR L...

SURNOMMÉ LE RENÉGAT.

AHMET

DERNIER BEY DE CONSTANTINE.

La barbe du juif. — Comment le Bey payait ses dettes. — Les jardiniers espagnols. — Les Espagnols comparés aux Français, aux Sardes et aux Maltais. — Leurs aptitudes relativement à la colonisation.

Ceux qui vinrent, en 1850, à Constantine, purent encore trouver cette cité à peu près telle qu'elle fut sous la domination des beys. Déjà pourtant la place de la Breche avait été déblayée, l'hôpital construit, le quartier français élevait bien ses constructions à larges ouvertures; mais le marteau civilisateur commençait seulement son œuvre, et les quartiers arabes étaient intacts, les pignons saillants, les rues tortueuses, avec leurs sombres voûtes, se rencontraient partout; les vieilles arches romaines montraient encore, au milieu des grandes voies, leurs pierres énormes. C'était toujours la ville des beys qu'on pouvait voir; le

maire Seguy de Ville-Valleix n'avait pas fait badigeonner à la chaux toutes ces maisons construites avec des briques couleur de boue; El Kantra n'était pas tombé dans le ravin, le Coudiat était désert, le rocher n'avait pas été dressé par la mine et le marteau, la plate-forme de la brèche n'était pas élargie et le petit cimetière où reposaient nos braves se trouvait encore à l'angle de la route rapide qui conduisait au Bardo; Constantine, enfin, à cette époque, était réellement quelque chose de saisissant, avec un cachet étrange, unique; elle ne ressemblait en rien aux autres villes arabes, elle n'était pas coquette comme Bone ou massive comme Tebesse. C'était un vrai nid d'aigle, avec des formes fantastiques et sinistres. Plantée au milieu d'une terre bouleversée par un cataclisme, c'était un géant debout au milieu de débris amoncelés.

Le bruit des eaux de la cascade, le vent qui s'engouffre dans les arcades souterraines, les vautours planant sur la cité, tout cela réuni sur le bord d'un abîme, se traduisait énergiquement par cette appréciation du général E... auquel on demandait ce que c'était que Constantine, et qui répondit :

« C'est une belle horreur! »

Aujourd'hui, la vieille Cirta n'est plus reconnaissable; on a transformé tout, même le roc sur lequel elle repose!

On a modernisé jusqu'à ses gouffres; la ville des beys n'existe plus; vous chercheriez en vain à la reconstruire en rassemblant ses ruines éparses. Sur ce terrain transformé il faudra que le civilisateur écrive : « Ici fut une ville arabe. »

Une partie des premiers Français qui occupèrent

Constantine. après la prise, sont aujourd'hui sous la pierre; avec eux disparaissent les vieilles légendes enfouies sous les voûtes écroulées.

Quant à moi je me suis efforcé, un peu tard sans doute, de fixer avec la plume et le crayon ce que j'ai pu rassembler de contours et de souvenirs épars; je ne prétends pas aujourd'hui les analyser, mais sur les quelques pages qui suivent j'essaierai de tracer les lignes principales de la grande figure de Ahmet-Bey. Comme sous cette image farouche apparaissent des idées d'ordre, de progrès et de civilisation. Je crois qu'on me lira, et même en contestant le ond de la chronique, comme des vérités incontestables en découlent, j'espère qu'on leur fera bon acceuil.

LE RENÉGAT.

On voyait, à la fin de l'année 1851, gravement accoudé sous un des porches d'une grande maison mauresque de la rue Caraman, un Arabe jeune encore, malgré les apparances de sa longue barbe grise et de ses joues pâles et creuses.

Contrairement aux habitudes reçues, il était rarementassis. Debout, la main droite passée dans l'ouverture d'une riche gandoura bariolée, son regard semblait errer, et je m'étonnai plus d'une fois de le trouver ainsi isolé et immobile.

Son turban à petits plis, ses messes de fine peau, couleur de safran, les broderies de soie de son pantalon, l'ensemble de son costume, dont la propreté et la recherche contrastaient étrangement avec les habitudes locales, le faisaient remarquer de tous les nou-

veaux venus ; aussi ne manquai-je pas de m'informer de lui. Quel est cet homme? demandai-je à plusieurs Européens. — C'est le renégat me répondait-on.

— Mais que fait-il, ce renégat?

— Nous ne le savons pas.

Je m'adressais ailleurs, même réponse.

Enfin, voulant en avoir le cœur net, je cherchai un jour un interprète et j'allai aux informations chez le Caouadji, voisin de son logis.

Ici on me répondit également : c'est le renégat; mais on m'apprit aussi que c'était un grand savant, un oukil, et qu'il parlait l'italien et le français aussi bien que l'arabe.

Sur ces données, je me mis en devoir de faire sa connaissance, affaire qui ne fut ni longue ni difficile. On m'avait donné une lettre de recommandation pour le salah-resguy-quard des Hannenchas. Je le priai de m'en faire la traduction. Ce fut mon premier pas vers lui. Plus tard, je lui montrai des albums, il me pria de lui communiquer des procédes de dorure sur parchemin et sur papier. Bientôt nous fûmes intimes. C'est grâce à cette intimité que je pus, plus tard, m'introduire derrière les triples portes des quelques Arabes restés fidèles aux vieilles coutumes, et que, là, bien des récits étranges me furent traduits par sa bouche.

Grâce à lui, il me fut possible de trouver encore les traces récentes, irrécusables, des sanglantes commotions qui agitèrent la province dans les vingt dernières années de la puissance arabe; j'ai pu voir sous un burnous en guenille, courbé sur un long bâton, presque tendant la main, plusieurs de ceux qui, puis-

sants et redoutés, faisaient étinceler le glaive et ravageaient la plaine.

Par une belle matinée du mois de janvier 1851, nous étions sortis pour nous promener au soleil. Déjà fatigués d'une longue course, nous allâmes nous asseoir sur un banc de la maison Salah-Bey, qui est contiguë aux bâtiments de la partie inférieure du palais; de notre place, nous pouvions distinguer une construction en saillie (nommée tambour), que réparaient des ouvriers du génie. Au milieu de ce tambour s'ouvrait une petite baie recouverte d'une grille d'un travail curieux, qu'on allait en lever afin d'élargir l'ouverture.

— Il est vraiment dommage de changer la forme de ce tambour, dis-je à mon ami le renégat, voilà une grille d'un travail exquis, destinée sans doute à passer à l'état de ferraille, et les grandes croisées sont bien disgracieuses appliquées sur ces avant-corps de maçonnerie arabe; je regrette cette croisée.

— Et je la regrette plus que vous, me répondit-il, car si vous avez une croisée rendue célèbre au Louvre par les arquebusades de votre roi Charles IX, celle-ci se recommande encore plus dans notre histoire. Écoutez et jugez :

« Cette petite fenêtre, continua-t-il, fut longtemps un objet de terreur pour les habitants de la cité; ils ne la regardaient qu'à la dérobée, et quand ils savaient le maître absent; malheur à l'imprudent qui eût osé ne pas courber le front et eut jeté un regard profane sur la sombre figure dont les yeux fauves luisaient derrière cette dentelle de fer; Ahmet ne pardonnait guère à ceux qui cherchaient à voir son visage. Cette curiosité fut plus d'une fois punie de mort. »

— Alors, repris-je, les cent histoires que j'ai entendues sur son compte ne sont donc pas des inventions faites à plaisir, sa cruauté égalait-elle la réputation qu'on lui a faite?

« — Oui et non; — pour votre civilisation européenne, Ahmet sera un homme cruel, sanguinaire, mais pour nous il en sera autrement — Ahmet devait régner par la terreur ou mourir par la faiblesse; il a vécu, il a régné. — Vous ne comprenez pas cela, vous autres, vous n'admettez pas qu'il faille fermer à la lumière les yeux qui ont vu ce qu'ils ne devaient pas voir.

« Cependant il fallait qu'il en fût ainsi. Ahmet avait appris à connaître le danger; il avait vu trois beys tomber sous le poignard et les balles. — Malheur à qui regardera ma face!.. dit-il, le jour où il entra en possession de son pachalick; tout se courbera sur mon passage, ou je ferai faucher comme l'épi mûr tous ceux qui resteront debout.

« Comme, sauf quelques rares exceptions, personne ne connaissait son visage, personne aussi ne put chercher sur son corps une place pour y planter un poignard; il vécut.

« Tu ne vois pas Dieu, pourquoi as-tu voulu voir le bey? disait un janissaire à un Arabe qu'il conduisait à la mort; et ce raisonnement était accepté par la foule; on laissait passer la justice du bey sans murmurer, on ne plaignait même pas ceux qu'elle atteignait.

« Nos mœurs arabes ne nous font pas envisager les choses comme vous; la mort, la bastonnade sont comptées pour peu de choses chez vous. — Dieu l'a voulu, qu'il en soit donc ainsi; frappez et tuez si vous êtes puissant, vous n'accumulerez pas de haines contre vous,

mais gardez-vous d'emprisonner un musulman, ni lui ni les siens ne vous le pardonneront.

« Ahmet savait gouverner, aussi les étrangers furent toujours mieux traités par lui que par ses Arabes, et bien souvent il se départit en leur faveur de ses habitudes en adoucissant pour eux ses rigoureuses lois.

« Une d'entre-elles défendait aux juifs de passer devant les mosquées sans retirer leurs sandales, elle leur interdisait également de se passer les mains sur la barbe. Or, un matin que le bey était en embuscade derrière cette fenêtre, un marchand juif passa (la tête inclinée, le menton appuyé dans sa main droite), et le bey constata lui-même une infraction à ces lois. — Aissa, cria-t-il d'une voix forte, fais arrêter ce fils de chien et qu'on l'amène.

« Le juif, aux accents de cette voix, s'arrêta comme pétrifié.

« Une porte basse roula sur ses gonds et laissa passer Aissa et quatre janissaires. On entraîna le juif.

« Le bey avait poussé le vitrail de plomb de sa petite fenêtre, il s'était assis sur l'épais tapis qui garnissait l'estrade ; sa figureétait dans l'ombre, quelques pâles reflets provenant de la lumière douteuse du vitrail éclairaient faiblement le derrière de son turban et ses larges épaules, ses yeux brillaient dans l'ombre comme ceux d'un chat ; à quelques pas en avant et sous le jour vif apparaissait tremblant et courbé l'infortuné marchand juif.

« — Combien as-tu d'or pour racheter ta vie qui m'appartient, parce que tu as osé faire devant moi ce qu'un bon musulman ne ferait pas impunément. Combien, fils de chien, veux-tu racheter ta peau que j'ai le droit de mettre en lambeaux ?

« — Hélas! seigneur, sois miséricordieux, répondit l'enfant d'Israël; ma fille Sarrah vient de mourir, je viens de chercher le rabbin pour qu'il l'accompagne à la sépulture; absorbé dans ma douleur; j'oubliai que j'étais devant ton palais, pardonne-moi! pardonne-moi!...

« Le juif se roulait aux pieds du bey qui dit : — « Tu as mérité la mort, mais je te permets de racheter ta tête au prix de cinq cents douros, et je te donne une heure pour les trouver. » — Va, un janissaire t'accompagnera.

« Alors c'est ma mort que tu ordonnes, s'écria le juif en déchirant ses habits.—Regarde l'heure, Aissa, et que ce fils de chien profite du temps que je lui accorde, car, s'il ne trouve pas cinq cents douros, tu feras venir le chaouch Ammar.

Ahmet avait raison.

Une demi-heure plus tard, le juif rentrait dans la chambre du bey. — Compte les douros! cria-t-il, dès qu'il l'aperçut; compte et fais vite, je suis pressé!

— Seigneur, ce ne sont pas des douros que j'apporte. Abraham Zerbib m'a donné une carte qui porte le sceau de ton cadi Ben-Badis. Tu reconnais devoir, par ce titre, mille douros à Zerbib, il te restera seulement à devoir cinq cents douros et les intérêts.

— Qu'on m'amène Abraham Zerbib! cria Ahmet, dont les yeux lançaient des éclairs.

—Seigneur! exclama l'infortuné Gabriel; Aouna, le tailleur d'habits, t'a livré hier un habillement dont le prix est de trois cent cinquante douros: voilà cent cinquante douros, qui sont dans ce sac de cuir, que je dépose à tes pieds,—je paierai cet habit à Aouna. —Laisse-moi partir, maintenant; laisse-moi rentrer

à mon logis, pleurer sur le corps de ma pauvre fille.

— Patience! patience! lui dit le bey, qui jeta dans un coffre la bourse du juif, — tu m'as rappelé une chose bien juste et à laquelle je veux faire droit sur-le-champ. Il faut que je paie mes dettes et que je les paie aujourd'hui même : les intérêts sont coûteux, il faut que j'en finisse. — Dans ce même coffre où il avait jeté la bourse, il tira une longue pancarte, sur laquelle étaient inscrits une vingtaine de noms, accompagnés de différentes notes. — Va me chercher tous ces gens-là, dit-il en passant le parchemin à Aïssa, va et fais vite.

Pendant une demi-heure, le bey consulta ses livres, entassa les chiffres; il écrivait encore, quand les juifs commencèrent à arriver. Ahmet ouvrit un coffre plein de boudjoux et de sultanis. — Les juifs firent entendre un murmure d'admiration.

— Il y a bien longtemps que je vous dois, mes fils, dit-il de sa voix la plus bienveillante; il faut pourtant en finir et que je vous paie; Vraiment, je suis bien pauvre et je ne puis vous solder au prix convenu; il faut me diminuer vos comptes, car, par Mahomet, je ne pourrais y suffire. — Il appela les noms inscrits et chacun des appelés présentait son compte; le capital se trouvait triplé par les intérêts. — Ahmet poussait de nombreuses exclamations et paraissait fort en peine.

Cependant, parmi cette vingtaine de juifs, il y en eut deux qui firent autrement que leurs camarades. Le premier était un sellier fort jeune encore nommé Narbonni, l'autre Moati Slimann, doyen de la synagogue. — Tu me dois, dit ce dernier, deux mille réels boudjoux ; je suis bien vieux et je ne saurais qu'en faire, j'en possède assez d'autres pour vivre; que ta Gran-

deur accepte mon hommage et que Dieu lui donne d'heureux jours! — Pour moi, dit le jeune homme, tu feras selon que tu le jugeras convenable, garde ou rends-moi ce que je t'ai prêté, je ne t'en réclame rien.

— Tu ne demandes pas le louage de ton argent?

— Le Coran défend de louer les sultanis; bien que je ne lise pas dans le Coran, je ne veux pas violer ses lois.

Ahmet prit dans son coffre les sommes qu'il devait à ces deux hommes; il les paya.

— Rentrez chez vous et restez deux jours sans sortir, leur dit-il en les congédiant; partez avec mon salut.

Puis il fit le compte des autres juifs.

Par le cumul des intérêts, il se trouvait leur débiteur d'environ cinq cent mille francs.

Alors il se lamenta et demanda une réduction.

Tous protestèrent ne pouvoir la faire, avoir à payer, n'avoir que cet argent pour ressource; ils ne pouvaient rien rabattre, ils comptaient sur sa parole.

Ahmet, tout à coup, fit retentir la salle d'un éclat de rire strident et sinistre, qui les glaça d'effroi.

— Ah! misérables chiens! votre cupidité ose s'élever jusqu'au bey. Ce n'est pas assez pour vous de voler les Kabyles qui viennent acheter à vos immondes boutiques, vous osez vous attaquer à moi! Mais ce ne ne sera pas impunémeut, car je vous ferai rendre gorge, ou vous périrez comme des chiens. —Emmène ce troupeau de porcs, Aïssa, enferme-les dans le réduit de la casbah, et si demain, à midi, ils ne m'ont pas payé la somme qu'ils ont osé me réclamer, tu les

extermineras tous et tu feras piller leurs maisons par mes gardes.

A ces paroles répondirent un cri de douleur immense, des sanglots, des mots sans suite. Les malheureux déchirèrent leur visage avec leurs ongles, arrachèrent leur barbe et leurs vêtements.

Les janissaires riaient et les poussaient devant eux en les frappant avec le bâton.

Ils sortirent du palais, accompagnés par les huées. La populace leur jeta des immondices et les poursuivit jusqu'à la porte du cachot, dans lequel on les renferma.

« Depuis plusieurs années, Ahmet, qui avait eu besoin, en différentes occasions, des services des juifs qui lui avaient en partie fourni le mobilier du palais qu'il achevait de construire, les avait protégés en plusieurs occasions ; il ne permettait pas qu'on les battît, qu'on leur crâchat au visage, il les laissait trafiquer en paix. Aussi nos israélites avaient-ils, sous le couvert de cette protection, trop rapidement pris confiance, ils avaient acheté des maisons, des troupeaux ; leurs magasins étaient remplis de marchandises ; mais Ahmet qui, depuis quelque temps, n'avait plus besoin d'eux, cherchait un moyen de rompre, de payer ses dettes et de contenter les bons musulmans. Voilà de quelle façon il s'y prit :

Les prisonniers passèrent la nuit dans de mortelles angoisses, des femmes seules avaient osé les visiter, les hommes craignaient qu'on ne les emprisonnât aussi, ils s'étaient cachés dans leurs maisons, après avoir déserté leurs boutiques. — Cependant, parmi tous ces juifs prisonniers, menacés d'une mort presque certaine, et auxquels il eût été facile de payer

la rançon exigée par le bey, un seul put se décider à racheter sa vie, encore ne le fit-il que parce qu'il n'avait pas une connaissance exacte des valeurs qu'il offrit pour son rachat. — Il donna un paquet de bank-notes qu'il avait achetées avec différentes choses qui avaient été pillées sur un navire échoué sur les sables de la Seybouse à Bone; Ahmet les accepta; il savait y avoir là une somme considérable; si l'enfant d'Israël eût pu avoir une donnée certaine sur ces valeurs et des moyens d'escompte, il se fut bien certainement fait hacher plutôt que de s'en désaisir. — Enfin, quand l'heure de midi sonna, on le vit seul sortir par la porte basse qui donne sur la ville, diriger ses pas précipités vers le quartier juif. Il était sauvé.

«Quant aux autres, les janissaires les garrottèrent et les dépouillèrent de leurs habits; le chaouch Ammar parut. — Ne pouvant plus douter du sort qui leur était réservé, ils firent retentir l'air de leurs cris et de leurs prières. — Ils offrirent à Aïssa de payer un quart, puis la moitié, plus la totalité de la rançon exigée. — Aïssa alors leur dit qu'il fallait, avant qu'il les fît mettre en liberté, qu'ils lui indiquassent en quel endroit il trouverait la somme qu'ils payaient pour leur rachat. — Les malheureux indiquèrent le lieu où était leur fortune.

«Quand Aïssa eut soigneusement pris tous les renseignements, il poussa un éclat de rire féroce et appela Ammar.

« — Fais ta besogne, lui dit-il.

« Les cris d'agonie des malheureux ne se firent pas longtemps entendre. Ammar était un habile chaouch.

« L'opération terminée, les cadavres furent jetés au ravin pour économiser le transport et les frais de fosse.

« L'endroit choisi pour lancer les corps dans le vide semblait vraiment fait pour cet usage ; il était principalement réservé pour la punition des dames du harem coupables d'irrévérence, d'incontinence ou de vieillesse (1).

« Mais je me hâte de dire que, pendant son règne, Ahmet n'employa ce moyen qu'une fois; pour trois femmes qu'il fit lancer dans l'éternité. Pourquoi? elles avaient, dit-on, commis un bien gros péché; je pourrai vous raconter cela un autre jour.

« Aïssa alla ensuite prendre les ordres du bey qui envoya immédiatement dévaliser les maisons de ceux qu'il venait de faire tuer. — Quand il eut mis dans son trésor le butin qu'il désirait, il dit à ses janissaires qu'il leur permettait d'aller faire des emplètes dans le quartier juif et que leurs dettes étaient payées.

« Le lendemain, tous les bazars israélites étaient vides, on avait enlevé jusqu'aux portes; quelques maisons furent aussi forcées, quelques juives disparurent.

« Dans l'après-midi du même jour, Ahmet fit rentrer ses soldats et fit crier par les rues qu'ayant fait justice d'un crime horrible commis par des juifs, il préten-

(1) L'endroit où se faisaient ces exécutions est encore facile à reconnaître, il est placé en face la poudrière, entre l'angle du rocher et les bâtiments de l'artillerie ; là le rocher surplombe le ravin, une margelle de pierre sur laquelle on peut s'appuyer, permet à l'œil d'en sonder la profondeur, sans redouter d'être pris par le vertige. — Il y a cent vingt-trois mètres de cette plate-forme à la partie haute de la cascade, et une soixante de mètres de plus pour arriver au lit du Rhummel.

dait qu'on respectât ceux qui n'étaient pas coupables, et que tout musulman qui ne paierait pas une chose prise par lui dans un bazar juif recevrait la bastonnade; que celui qui cracherait à la figure d'un juif ou le battrait paierait une amende de quarante réals.

« — Mais, dis-je au renégat, si votre narration n'est pas un affreux mensonge, votre bey Ahmet est un monstre.

« — Vous voilà bien, vous autres Français, me répondit-il; vous ne voulez jamais comprendre que tous les hommes ne peuvent pas être gouvernés de la même façon. — Si vous aviez pu voir comme moi cette vermine juive, je crois que vous seriez moins attendri sur son sort.

« Comme l'herbe parasite, cette engeance se reproduit avec une effrayante rapidité. Quatre jours après l'événement il n'y paraissait plus, les magasins se réparaient, ils rachetaient presque pour rien les marchandises pillées et recommençaient leur œuvre usuraire avec la patience de l'araignée dont on a rompu la toile et qui en trame une autre avec une activité croissante.

« — Voyez-vous, cette race juive est une race maudite, elle envahit comme la tache d'huile, elle pullule comme la vermine, elle est tenace comme le chancre, insolente comme un laquais à livrée, impitoyable et lâche comme rien ne l'est autant sous le soleil.

« — Mais ils travaillent avec une persévérance inouïe, vous en conveniez vous-même. — Ils travaillent? oui, comme peuvent travailler les vautours qui arrachent les chairs sur les cadavres, ils travaillent à exploiter les mauvaises passions, et, par leur force

d'inertie et leur lâcheté, ils finissent par obtenir des résultats énormes. — Sont-ils agriculteurs? non; industriels? non; quelques tailleurs d'habits, quelques orfèvres, voilà les seules professions qu'ils exercent. — Mais dans le trafic et l'usure, ils sont rois. — Je ne sais si vos juifs d'Europe sont comme les nôtres; s'il en est ainsi, je vous plains, car ils passeront comme un coin dans votre civilisation et la feront crouler.

« — Nos chefs arabes, qui comprenaient le danger, le conjuraient à la façon d'Ahmet; on laissait les juifs s'engraisser, on tolérait leur insolence quand on avait besoin de leurs services, puis, au moment où ils se croyaient maîtres de tout, on leur faisait rendre gorge, on en décapitait quelques-uns. — Si l'on n'avait procédé ainsi ils auraient été bientôt les maîtres de l'Afrique; l'Arabe n'aurait plus eu d'abri pour reposer sa tête et de blé dur pour se nourrir.

« — Ainsi, toutes ces persécutions, ces cruautés commises par Ahmet et ses devanciers, vous les considérez comme ayant eu une raison d'être, comme une nécessité.

« — Ahmet était intelligent; l'intelligence ne fait jamais le mal pour le plaisir de le causer.

« Aussi vais-je essayer de compléter ma pensée en vous racontant de quelle façon il procéda un jour avec les jardiniers espagnols de son palais qui s'étaient mutinés.

« Ahmet, n'en doutez pas, avait le sentiment des grandes choses; il n'était pas, il est vrai, à la hauteur du génie de Salah-Bey, mais arrivé au trône au milieu de la décadence, il en avait arrêté les progrès.

« Le palais de Constantine qu'il fit construire n'est

certainement pas un chef-d'œuvre, mais il indique le sentiment de l'art, et quand on pense aux difficultés qu'il eut à surmonter pour l'édifier, on s'étonne qu'il ait pu y réussir.

« Les colonnes de marbre et les boiseries du palais, achetées en Italie, furent apportées à dos de mulets (1); elles venaient par la voie de Bône, par des chemins presque impraticables; souvent ces convois furent attaqués par les Kroumirs; il était obligé d'avoir une petite armée pour nettoyer la route. — Bien des retards furent apportés, bien des contre-temps survinrent, mais, tout compte fait, Ahmet avait voulu avoir un palais, il en eut un.

« Les Arabes furent pour bien peu de chose dans l'édification de cette demeure : les Italiens, les Espagnols, les Sardes en furent les ouvriers.

« Quand ses bâtiments furent terminés, Ahmet voulut faire planter des jardins dans ses cours ; il ne put pas trouver un jardinier parmi ses Arabes, car leur industrie a toujours été très-restreinte, même au point de vue de l'horticulture ; quand Salah-Bey fit planter les jardins qui portent encore aujourd'hui son nom, ce furent des Espagnols et des Italiens, captifs à Alger, qu'il fit venir pour ses plantations. Ahmet-Bey se servit également de quelques transfuges espagnols pour l'organisation des trois jardinets et des treillages qui ornaient les cours. Ce fut un barbouilleur italien qui fit les horribles décorations qu'on peut encore voir sur les murs ; les Arabes de Constantine n'avaient, à cette époque, rien moins que le génie des arts.

« En l'année 1825, tout n'était pas rose pour les chré-

(1) Ces colonnes furent apportées dans des caisses portées entre deux mulets ; bien souvent elles roulèrent au fond des ravins.

tiens serviteurs du bey; le jeune Aïssa (1), son âme damnée, les traitait parfois d'une façon si cruelle, qu'il les força souvent à recourir à l'évasion et à se porter aux dernières extrémités.

« Or, un matin (quatre ou cinq jours après l'affaire des juifs) que le bey traversait une des cours du palais, en compagnie de son cadi Ben-Badis, une main profane se posa sur son épaule. Peu habitué à de pareilles familiarités, Ahmet tressaillit et porta la main à son poignard. Rends-nous justice ou fais-nous tuer, lui dit en mauvais arabe l'homme qui venait de commettre ce crime de lèze-bey, et qui tenait encore le burnous du maître. D'un coup de poignard il eût pu abattre l'audacieux, il ne le fit pas. Il avait, d'un œil rapide, fait son examen et vu à distance six autres hommes qui attendaient, la tête inclinée, qu'on répondît à celui qui venait sans doute parler en leur nom.

« Il avait reconnu en eux les jardiniers espagnols, il n'avait rien à redouter d'eux.

« Mais les janissaires qui étaient sur la galerie avaient vu et s'étaient élancés pour exterminer ces misérables qui avaient osé pénétrer, sans y être conduits, dans la cour occupée par le bey, qui fut obligé d'intervenir vigoureusement pour qu'on ne les mît pas en pièces. — Il était bien disposé ce jour-là, peut-être était-il satisfait d'avoir obtenu un bon résultat en liquidant avec les israélites. — Que me voulez-vous, que demandez-vous à ma justice; parle, fais vite et tache de me donner de bonnes raisons pour que je puisse pardonner ?

— « Regarde mes épaules, dit l'homme en écartant

(1) Cet Aïssa est celui qui défendit Constantine et qui, quelque temps après la prise, fut conduit dans nos bagnes et y resta plusieurs années.

sa gandoura, elles sont meurtries par le bâton ; nous sommes presque nus et la saison devient rigoureuse; on ne nous paie pas, et nous avons seulement une poignée de grains pourris pour notre nourriture d'un jour; il est impossible que nous vivions ainsi. — Aussi nous avons juré de ne plus travailler dans un tel état de misère; nous ne voulons plus souffrir sous le bâton de tes chaouchs !

— « Cent coups de bâton sur la plante des pieds mettront bien vite ces mecréants à la raison, dit un officier du palais.

— « Qu'on essaie de nous les donner, crièrent ensemble les sept Espagnols qui s'étaient approchés, et qui, appuyés aux murs de la galerie, avaient sorti de leur gandoura un bâton court affilé du bout et durci au feu, qui eût pu devenir, dans leurs mains, aussi redoutable que le poignard. — Ben-Badis joignit les mains et poussa une exclamation, les janissaires reculèrent en dégaînant leurs flissahs.

— « Que personne ne bouge, dit le bey en se plaçant entre les deux groupes. — Il s'approcha des jardiniers et leur arracha des mains le bois acéré dont ils voulaient se faire une arme.

— « Ben-Badis donne à chacun de ces hommes un sultani d'or. Qu'ils aillent trois jours se promener en ville, ils reviendront ensuite reprendre leurs travaux, et tu leur feras donner à chacun un bernous neuf; on ne les frappera plus, et je les paierai moi-même à la fin de chaque lune.

« Les Espagnols se prosternèrent aux pieds d'Ahmet. Quand ils se furent éloignés les soldats et les gens d'Ahmet murmurèrent et témoignèrent leur étonne-

ment. Pourquoi cette longanimité, cette tolérance envers des chiens de chrétiens.

« — Voulez-vous que je leur fasse trancher la tête à tous ? dit-il à ses gens.

« — Seigneur, ce serait chose juste, lui répondit-on. — Je vous l'accorde, mais à une condition : vous me trouverez d'autres hommes pour terminer et entretenir mes jardins, et vous en répondrez sur vos têtes.

« Personne ne répondit.

« Voilà, me dit le renégat, ce que je déduis de cette double histoire : Ahmet, malgré son apparente barbarie, respecta souvent le courage et pardonna quelquefois à l'audace; — il appréciait les forces vives de la production et méprisait les trafiquants; il broyait impitoyablement ceux qui demandaient grâce et épargnait ceux qui ne sollicitaient rien de lui. — Dans plusieurs occasions il témoigna de ses sympathies pour les Espagnols, parce que, disait-il, ils avaient du fer dans les bras.

« Les Sardes ne font que dormir; les Maltais ne savent que soulever des poids énormes sur les épaules. Il n'y a que les Espagnols qui travaillent à tout et que notre soleil ne brûle pas.

« Tel était son avis. »

L'heure du déjeuner sonnait, je remerciai mon ami et je le quittai en lui promettant de méditer sur les opinions estimables d'Ahmet et les siennes.

A quelque temps de là, le hasard voulut que je fusse dans l'obligation de faire de la culture, de la colonisation. — Ce fut dans les environs d'un village appelé le Kroub, que je commençai à opérer; j'avais loué à cet effet une dixaine de gaillards frais et vi-

goureux, de vrais bons ouvriers du midi de la France.

On se mit à travailler, la besogne marchait, c'était plaisir à voir comme on en abattait; cela durait depuis un mois, quand, un beau matin, trois hommes restèrent sur leur lit avec les fièvres; huit jours après, de ce brillant dixain il ne restait plus que deux hommes valides, qui me déclarèrent qu'ils voulaient rentrer en ville et ne pas attendre que la maladie vînt les saisir. — Force me fut de laisser les foins et les orges. En rentrant à Constantine, j'appris que l'un de mes ouvriers venait de mourir; les autres se traînaient péniblement, incapables de reprendre le travail; — il me fallait cependant former au plus vite un autre dixain; je mis la main sur une demi-douzaine d'Allemands et quatre Sardes; ceux-là sont de vrais cultivateurs, me dis-je, ils ne prendront pas les fièvres; je repris triomphalement le chemin du Kroub.

Le travail recommença; dès le premier jour, les Sardes ne tinrent pas à briller par leur énergie au travail; quand aux Allemands, ils faisaient bien la besogne; quatre jours après notre installation, mes six Allemands avaient de violentes colliques qu'ils attribuèrent à l'insalubrité des eaux du Bou-Merzoug.

Le lendemain soir, les coliques avaient pris un caractère alarmant; j'envoyai en consultation près du docteur Vitat, dont la ferme modèle se trouve à une lieue du Kroub; il fallut expéd er en bloc mes Allemands sur l'hôpital. — Quant à mes Sardes, leur santé restait florissante. Grâce à leur habitude de ne presque rien faire et de dormir comme des loirs, — à moins d'être continuellement sur leur dos, il était impossible d'en obtenir un travail raisonnable.

Fort en peine, je courais les routes à la recherche de quelques bras, quand au tournant du pont du Bardo, je me trouvai face à face avec le père Moreau, cafetier et colon, habitant Constantine depuis la prise, et qui possède une propriété remarquable à côté du jardin d'Essai. Je lui confiai mon embarras et mes douleurs : — « Mon Dieu ! me dit-il, que voulez-vous faire de tous ces gens-là ; vous en userez dix avant d'en trouver un qui puisse résister; les nouvelles cultures sont fatales à tous ceux qui les entreprennent ; les Arabes eux-mêmes n'y résistent que dans certaines conditions.

— Alors que voulez-vous que je fasse ? que je laisse un travail inachevé ?

— Tâchez de trouver des Arabes, ou bien encore essayez de faire comme moi ; cherchez des ouvriers espagnols.

— Ce sont des ouvriers Espagnols que vous occupez ?

— Je n'ai pour ainsi dire jamais occupé que ceux-là ; Chirat, Guende font aussi comme moi.

— Et vos ouvriers n'ont ni les fièvres ni la dyssenterie.

— Bah ! ils se portent comme des Pont-Neuf.

— Mais où en trouverai-je, mon Dieu ?

— Tenez, il y a tout justement une troupe qui a débarqué à Philippeville ; ils doivent en partir demain soir pour offrir leurs bras à la mine d'argent de la Cale, qui manque d'ouvriers; payez quelque chose de plus, vous en trouverez qui vous suivront.

— Merci de l'avis, dis-je en lui serrant la main, j'en profiterai à l'instant ; piquant alors ma monture, je gagnai rapidement Constantine où je me fis seller le

cheval Sidi, animal remarquable par sa vigueur et sa méchanceté. — Six heures plus tard, Sidi secouait sa crinière hérissée dans les écuries de l'hôtel Saint-Maurice. — Je pus former heureusement mon bataillon industriel; le lendemain, plus fier qu'un général d'armée, accompagnant mes recrues entassées dans la diligence, je remontai à cheval.

Mes fourrages, cette fois, se firent dans les meilleures conditions, il n'y eut personne de malade. — Je conservai mes ouvriers espagnols jusqu'à la saison des pluies, alors, n'ayant pas de travaux pour les occuper, je les congédiai. Nous nous quittâmes également satisfaits, eux du salaire que je leur avais accordé, moi des services de toute nature qu'ils me rendirent pendant cinq mois.

Deux ans plus tard, ayant changé la nature de mes opérations, j'étais allé exploiter des coupes de bois et des extractions de souches d'oliviers dans le haut Hamma, localité malsaine qui commence à sept kilomètres nord-ouest de la ville de Constantine.

Les Marocains m'avaient été indiqués comme des charbonniers et des bûcherons par excellence; j'en enrôlai à grands frais une bande; je les payais à raison de vingt-deux francs par mois et je leur fournissais le blé et l'huile nécessaires à la confection de la galette qui, pour eux, remplace le pain, deux tasses de café noir par jour et un mouton par semaine par dix hommes. En moyenne, chaque homme me coûtait 1 fr. 60 cent. par jour. C'était, en somme, peu de chose, et il devait y avoir de beaux résultats; à la fin du mois, cependant, et bien que chaque homme eût paru s'occuper convenablement, le cubage démontra que les travaux faits devaient me laisser un déficit

considérable. J'essayai d'organiser le travail d'une autre façon, mais ce fut en vain; l'ouvrage fait ne représentait jamais le salaire alloué.

On me parla alors des bucherons allemands. Ces gens-là, me dit-on, sont élevés dans les forêts, la cognée et la hache font des prodiges dans leurs mains; prenez des bûcherons allemands et vous obtiendrez des résultats merveilleux.

Je montai à cheval et j'allai à la recherche des bûcherons allemands; j'en pris quelques-uns à Barral, d'autres au village Vallée et à Jemmapes; je renvoyai mes Marocains et je les mis à l'œuvre. — Je dois avouer que, pour abattre un grand arbre, en couper proprement les branches et suivre les prescriptions forestières, ils me laissèrent peu de chose à désirer; leurs coups de hache n'étaient pas plus multipliés que ceux des Marocains, mais, au moins, ils frappaient juste; les stères étaient habilement empilés; les bois, bien coupés, pouvaient se charger facilement sur le dos des mulets. Les Allemands produisaient davantage, et dans de meilleures conditions, que les Marocains.

Au bout du mois, je vérifiai mes comptes; le résultat fit constater encore un déficit. — Je payais quatre-vingt-dix francs par mois mes Allemands, les Marocains n'en recevaient que quarante-huit. — La position restait la même; elle était peut-être plus désastreuse encore. — Les chaleurs commençaient à se faire sentir, plusieurs bûcherons furent atteints par les fièvres. — D'un autre côté, j'avais une exploitation de charbons (dirigée par un associé) au Djebel-Mouïa; on y occcupait des Marocains; quand ils apprirent que j'avais renvoyé ceux que

j'occupais au Hamma, ils refusèrent de travailler et abandonnèrent la forêt.

J'étais sous le coup d'un véritable désastre. — Il y avait déficit en conservant les Allemands, mais, en attendant d'autres ressources, j'eusse désiré les garder quelque temps; la fièvre les faisait fuir!

Enfin, je pensai aux Espagnols; j'essaierai d'en faire des bûcherons, me dis-je. C'était, après tout, mon unique ressource.

Je réussis à en réunir une vingtaine, c'étaient en partie des jardiniers ou des terrassiers, quelques-uns étaient sans profession et sortaient presque tous de la légion. — C'était le moment de la récolte; il me fallut payer quatre francs par jour à chaque homme.

Je me considérais comme un homme perdu. — Enfin, je partageai mes travailleurs entre le Hamma et le Djebel-Mouïa, et le travail commença. — Il était resté deux Arabes charbonniers avec mon associé; c'était assez pour la direction du travail de la montagne. — Pour moi, je restai au Hamma, avec huit hommes que je mis à l'œuvre.

Le premier jour cela alla très-mal; le second, le résultat était peu rassurant; — le troisième jour, parti le matin pour une affaire qui m'appelait au Smendou, en rentrant à l'heure à laquelle finissait le travail, je fus étonné de ce que je trouvai de souches extraites et de branches entassées; mes travailleurs s'étaient mis au courant.

Le quinzième jour, je fis le cubage des bois, j'additionnai les sommes que me coûtait la main-d'œuvre. J'étais au pair. En payant trente-deux sous les Marocains, trois francs les Allemands, j'avais essuyé

une perte considérable; en payant quatre francs les Espagnols, je n'avais aucun bénéfice, mais je ne perdais pas.

Mon associé du Mouïa avait, de son côté, trouvé à peu près les mêmes chiffres que moi.

Pendant tout le temps des travaux, aucun Espagnol ne fut assez malade pour quitter le travail. — Cependant l'année fut fiévreuse, et beaucoup d'Arabes restaient sous le gourbis, atrophiés par la fièvre.

Quant aux Français, bien peu d'entre eux peuvent résister au travail des champs.

Dans quelques années, peut-être, les centres assainis, la terre désinfectée, nous permettront, j'espère, d'y vivre par l'agriculture; les conditions de sanité dans lesquelles se trouve aujourd'hui la colonie ont déjà permis à de nombreux colons de cultiver dans des conditions à peu près normales; mais, je le dis, les points où la colonisation française est possible sont bien exceptionnels.

Et, chose remarquable, dans tous les endroits réputés insalubres pour les Français, vous rencontrerez des Maltais et des Espagnols dont la santé n'aura jamais été altérée, et qui cependant vivent dans des conditions déplorables au point de vue de l'hygiène, — couchant dans une mauvaise hutte, sur une mauvaise natte, mangeant un mauvais pain, buvant une mauvaise eau. — On ne saurait le contester, les Espagnols et les Maltais sont peut-être les seuls hommes capables de commencer sans désastres une colonisation en Algérie. — L'Espagnol est encore plus apte à cette colonisation que le Maltais, parce qu'il s'éloigne plus volontiers des grands centres, quand, au contraire, le Maltais s'en rapproche et s'y rattache tou-

jours; il travaillera dans les jardins qui avoisinent les villes, il sera le plus puissant mobile du mouvement des ports, il a des épaules qui soulèvent les fardeaux les plus lourds, il est commerçant et spéculateur, mais il n'est pas agriculteur.

L'Espagnol, au contraire, travaille peu dans les ports, ne tient pas de cafés ou d'auberges, mais s'isole volontiers pour se livrer à la culture du sol; réduit à ses seules ressources, il sait se construire une hutte avec des terres et de la paille, et il faut que le sol qu'il cultive le nourrisse.

Il n'y a que lui qui soit capable d'obtenir un tel résultat. Allez à Bône, à Bathna, dans tous les coins de la province de Constantine, et quand vous trouverez un petit coin de terre bien cultivé sur lequel s'élève une mauvaise hutte, sous laquelle vous trouverez des visages frais et des corps dispos, vous pourrez être certain d'avoir trouvé une famille espagnole.

C'est peut être parce que la colonisation espagnole est aujourd'hui la seule qui puisse donner de bons résultats qu'on n'a jamais eu la pensée de l'organiser.

Par contre, les Allemands, les Flamands et les Genevois ont été grossir l'ossuaire gigantesque ouvert à l'émigration.

Cependant, la colonie genevoise avait bien choisi l'emplacement de ses villages ; — que trouverez-vous de plus salubre que les hauts plateaux de Sétif?

Mais, direz-vous, l'épouvantable ravage dont vous parlez a été causé par le choléra ; — parbleu, le choléra, soit ; je ne vois aucune raison à ne pas le rendre responsable de tout. — Mais je me rappelle

qu'au moment de leur passage à Constantine (c'était dans l'hiver, il neigeait), j'étais entré dans une auberge remplie de ces malheureux colons; ils étaient proprement mis, les femmes étaient en général vêtues de noir, et leur peau blanche et rose contrastait singulièrement avec nos figures hâlées; les hommes paraissaient robustes. — Ah ! à la bonne heure, disait un commerçant à M. D..., administrateur distingué qui, depuis douze ans, habite l'Afrique, voilà des colons sérieux au moins? — Ils me font peine, répondit-il.

— Pourquoi vous font-il peine, s'il vous plaît?

— Je vois leur suaire sur leur poitrine, esclama D... en poussant un soupir.

Oui, tous ceux qui viendront du Nord pour coloniser l'Afrique seront dévorés par elle; — qu'après son reboisement, le rétablissement de ses sources, tout le monde puisse l'habiter sans danger, je le veux bien; mais nous n'en sommes pas encore là, et il faut pourtant que la colonisation poursuive son œuvre.

Il faut paver la route et le faire sans que la fièvre vous dévore; sans mécomptes pour le capital; il n'y a que les Espagnols capables d'affronter sans danger les miasmes homicides de ces terres incultes depuis tant d'années qui ne demandent que quelques travaux pour rendre au centuple le prix des sacrifices qu'on aura faits pour les rendre fertiles. — Pourquoi ne ferait-on pas un appel à l'Espagne? Pourquoi la spéculation, qui opère chaque jour sur des choses plus qu'incertaines, n'accepterait-elle pas cette idée de la colonisation espagnole et n'en ferait-elle pas une mine d'or? — Cette idée, qui est celle de l'Arabe que Constantine ne connaît que sous le nom du renégat, je l'ai étudiée sur le terrain même, — et je m'étonne aujourd'hui

qu'elle n'ait pas été patronée et mise à exécution par les hommes intelligents qui ont été à même d'étudier la question algérienne. — L'avenir de cette colonisation ne laisse certainement aucun doute; les richesses entassées là sont incalculables, mais les hommes du Nord ne les extrairont pas impunément les premiers. Ici encore les races latines marcheront en tête et éclaireront la route sur laquelle rouleront les éléments de la régénération africaine. — L'enseignement du passé démontre clairement qu'il ne saurait en être autrement si l'on veut éviter de nouveaux désastres.

Que de plantes meurent transplantées sur un sol étranger que des mains inhabiles ont préparé. — Les hommes sont comme les plantes, Dieu ne leur a pas permis de braver impunément certains climats. — Voilà pourquoi je crois que la colonisation espagnole d'une partie de l'Afrique serait une œuvre dans laquelle la spéculation trouverait d'immenses bénéfices et où la philanthropie aurait une large part.

G. Pélin.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

—

LES HOMMES.

—

Durant un voyage de neuf années dans le Sud-Amérique, je me suis trouvé à même d'observer les diverses races de sa population, et j'espère que les lecteurs de la *Revue Espagnole, Portugaise et Brésilienne* n'accueilleront pas sans intérêt l'étude que je leur offre aujourd'hui sur les habitants des contrées arrosées par la Plata, le Parana et le Paraguay.

Les vallées de la Plata et du Parana sont peuplées par des Espagnols ou fils d'Espagnols purs, par des métis ou *gauchos* et enfin par des indigènes ou Indiens.

Il en est de même de la vallée du Paraguay; seulement, dans sa partie supérieure, nous trouvons d'un côté la Bolivie dont les habitants métis portent le nom de *chulos*, et, d'un autre côté, la partie ouest du Brésil, où ces mêmes métis sont quelquefois appelés *farrapos*.

La race espagnole, issue en général des premières familles de l'ancienne métropole, s'est conservée belle, vivace et d'une pureté relative. Bien qu'elle ait admis des croisements nombreux avec les nations

indigènes, et que ces croisements soient ordinairement préjudiciables à la race blanche, on y voit des formes gracieuses et des physionomies très-sympathiques.

Les habitants de la partie brésilienne, Portugais d'origine, ont conservé bien moins de pureté de race en raison de leur isolement et de leur éloignement du siége de leur gouvernement. Les blancs y sont plus rares, tant les croisements se sont multipliés avec les Indiens, ainsi qu'avec les noirs que l'esclavage a naturalisés dans ce pays.

Ce dernier mélange, toutefois, qui est le plus défavorable à la race blanche, a été moins fréquent que celui des indigènes. Aussi la contrée offre-t-elle un satisfaisant développement des formes et des forces physiques et même un spécimen assez varié de la beauté humaine, principalement à Cuyaba.

Cette beauté, cette régularité de formes, signalées par plusieurs voyageurs, méritent d'être remarquées, en raison même des croisements producteurs, et surtout quand on les compare avec leurs analogues, chez certaines populations de l'intérieur.

GAUCHOS ET CHULOS.

Le croisement des Indiens et des Européens a donné naissance à un grand nombre de métis appelés : *gauchos*, *chulos* ou *farrapos*, selon les contrées.

Leur teint varie suivant le degré du mélange.

Ce que je dirai des gauchos peut s'appliquer aux

chulos et aux farrapos. Je le répète : le nom de chulos est celui des métis du Pérou et de la Bolivie; celui de farrapos des métis du Brésil; et celui de gauchos, le plus répandu des trois, des métis de la Plata et du Paraguay.

D'une taille ordinaire et bien conformée, réguliers de stature, ils ont les yeux bruns, étincelants d'ardeur et de feu, la chevelure épaisse et d'un noir luisant.

Leur force musculaire est peu commune; ils en donnent souvent des preuves remarquables.

Ils sont d'une adresse merveilleuse pour tous les exercices d'équitation, le maniement des bestiaux et les diverses opérations des chasses usitées dans le pays.

Dès qu'ils peuvent marcher seuls, on leur apprend à monter à cheval, à dresser un poulain sauvage, de sorte qu'avant d'atteindre l'âge de puberté, ils sont déjà des cavaliers consommés et domptent, comme en se jouant, les étalons les plus fougueux, les plus rétifs, les plus insoumis.

Ils contractent, si bien dès l'enfance, l'habitude du cheval, qu'ils ne savent pas marcher. On ne leur voit jamais faire à pied un trajet, quelque court qu'il soit, et ils témoignent la plus extrême répugnance et le dédain le mieux marqué pour les occupations et les travaux auxquels on ne peut se livrer.

Les gauchos se vouent ordinairement à l'élève des bestiaux et des chevaux. Mais qu'on ne se les représente pas, comme nos pacifiques bergers d'Europe, accroupis à l'ombre d'un arbre et s'en remettant à l'instinct des chiens de la discipline et de la conservation du troupeau, non! tandis que leurs bêtes ru-

minent dans les pampas, les gauchos exécutent, toujours au grand galop, ce que nos Arabes appellent *la fantasia*, et, sans galerie pour les applaudir, s'enivrent seuls de leur course à fond de train aux bords capricieux, aux virevoltes rapides, aux brusques arrêts.

Ou ils possèdent eux-mêmes, ou ils louent leurs services aux propriétaires établis dans les campagnes.

Montés sur leurs chevaux, ayant un lasso et des bolas, les gauchos portent avec eux toute leur fortune et tous les moyens de subvenir à leur existence. En fait de luxe, ils ne se permettent que le harnais de leur monture, enrichi de plaques d'argent, de houppes de soie et de cocardes de rubans.

L'exercice uniforme et limité des facultés intellectuelles éteint en eux toute idée de calcul, tout projet d'avenir. Pour les gauchos, hier n'est plus, demain n'est pas, ils ne comptent qu'avec le jour présent. Aussi leur apathique indolence les anime-t-elle à préférer le strict nécessaire à un surcroît de bien-être résultant d'un surcroît de travail.

De toutes les occupations, celles de l'agriculture sont particulièrement en mépris chez eux.

D'un naturel mélancolique, les gauchos peuvent, au gré des circonstances, devenir dangereux ou dévoués, capables des plus grands crimes ou des vertus les plus héroïques.

On les voit amis fidèles ou mortels ennemis, souvent sans autre raison qu'un caprice ou la fugitive impression produite sur eux à première vue, favorable ou défavorable.

Cependant ils offrent en général un grand caractère et de nobles sentiments. Ils sont hospitaliers,

sobres, généreux et braves. Il convient surtout de remarquer chez eux une sauvage allure d'esprit qui les fait considérer comme réfractaires à la civilisation.

Le gaucho est sans aucun doute l'être libre par excellence, l'être le plus indépendant de l'univers.

Le gaucho prend différents noms, suivant l'occupation à laquelle il se livre, mais il vit dans l'égalité la plus complète avec ses pareils, quelle que soit la supériorité particulière de certains d'entre eux. On les divise ainsi :

Le *rastreador*, dépisteur.
Le *vaqueano*, pilote, guide, conducteur.
Le *cantor*, chanteur.
Le *malo*, méchant gaucho, querelleur.
Le *péon*, domestique, journalier.
Le *patron*, maître, etc.

INDIENS.

L'étude des nations primitives de l'Amérique est en général négligée par tous les historiens qui se préoccupent plus volontiers des conquérants que des indigènes. Le peu qu'ils en disent est empreint de si fausses couleurs, qu'on ne s'y reconnaît plus dès qu'on expérimente sur le vif.

Il règne dans la stature de l'indigène américain du Sud une grande inégalité. S'il offre parfois les formes élancées et droites de l'homme caucasique, il est le plus souvent massif et trapu, avec de larges épaules et une ample poitrine. Ses mains et ses pieds sont généralement petits et délicats de structure.

La taille varie suivant les tribus, et, bien que cette

taille soit ordinairement élevée chez les hommes et moyenne chez les femmes, je n'ai pas remarqué qu'elle dépassât en hauteur (même chez les Patagons, cette prétendue race gigantesque) ou en exiguité (comme dans la Bolivie) le niveau européen.

Le plus grand nombre de ces tribus se parent le visage de tatouages particuliers à chaque nation et à chaque occupation d'icelle; il en est même qui se percent les lèvres, les narines et les joues pour y implanter des anneaux ou des fragments de bois! Nonobstant, les traits de l'Indien sont mâles et gracieux : les figures des femmes sont surtout sympathiques.

Les Indiens ont communément les yeux obliques, à la façon des Tartares; ils présentent la même rondeur de visage, la même saillie des pommettes, la même raideur dans la chevelure noire et lisse. Je n'ai pas rencontré un Indien crépu. Comme les Tartares, ils ont peu de barbe et de poils, mais leurs traits ne sont jamais aplatis et leur nez, au lieu d'être écrasé, offre un dessin agréable. La bouche petite est meublée de dents pointues; il n'en faudrait pas inférer que les Indiens possèdent seulement des canines; cette disposition est le résultat d'une opération.

On trouve quelques tribus chez lesquelles la coupe du visage est presque celle de l'Européen, mais il s'y rencontre toujours un trait caractéristique qui les différencie de toutes les autres espèces d'hommes : c'est le ton spécial (rouge cuivré) de leur teint. Bien loin d'être climatérique, comme on l'a prétendu à tort, cette couleur est essentiellement organique et originelle. Elle peut varier dans ses nuances, tout en

conservant son caractère positif, comme le noir chez le Nègre et le jaune chez le Chinois. D'où je me range à l'opinion de ceux qui divisent le genre humain en races blanche, rouge, jaune et noire.

Je démontrerai ultérieurement que les aptitudes générales sont en rapport direct avec cette division.

L'indigène du Sud-Amérique a le front bas et voilé par une chevelure épaisse qui lui enlève tout le développement facial.

Généralement, la finesse des sens qu'entretiennent les vicissitudes errantes de la vie sauvage se révèle dans la figure de l'Indien.

Ses narines largement ouvertes, ses yeux petits, mais vifs et perçants, ses oreilles minces, mobiles, larges et comme détachées, offrent des organes appropriés à une activité continuelle; seulement, on devine que cette activité obéit plutôt à l'instinct animal qu'au sentiment moral et à l'impulsion intellectuelle.

L'expérience démontre en effet que ces enfants de la nature se laissent complétement dominer par les exigences de l'instinct, de l'habitude et de la passion.

Dépourvu de tout génie actif, l'Indien n'agit guère que sous l'empire du besoin. Aussi passe-t-il des journées entières à dormir, à jouer ou simplement inactif et comme plongé dans une torpeur hébétée, insensible et non pensant. Cette paresse habituelle de l'esprit communique à sa physionomie, à sa démarche, à tout son être, quelque chose de froid et de morne.

L'inactivité de sa pensée est telle, qu'on le croirait dénué des plus hautes facultés, et pourtant ces facultés existent chez lui, mais engourdies et à l'état latent. Il suffit du contact de l'homme civilisé pour que

l'intelligence et la sensibilité du sauvage américain se dévelopent rapidement. Le témoignage des voyageurs, est sur ce point, presque unanime ; j'y joins le mien, pour si faible qu'il soit.

L'infériorité naturelle de l'Indien ne doit pas le faire reléguer au dernier rang de notre échelle humaine. Je lui accorderai même la seconde place, immédiatement à la suite de la race blanche, et voici sur quoi je base ce classement :

L'Indien possède plusieurs aptitudes que l'éducation et l'instruction peuvent développer, mais qui n'ont jamais été assez puissantes pour créer l'enseignement ; aussi, à défaut de cet enseignement, de cette éducation, de cette instruction, l'intelligence et les facultés qui s'y rattachent sommeillent en lui, et toute son action est circonscrite dans le domaine de deux sens de relations extérieures : l'ouïe et la vue. Jamais l'activité de la pensée ne s'est manifestée chez l'Indien par des caractères écrits.

Il parle peu. Son langage forme plusieurs dialectes particuliers. Le *quarani*, le *quarendi* et le *quichóa* sont les plus usités dans cette partie de l'Amérique. Malgré les différences radicales qui existent entre ces dialectes et servent en quelque sorte de division entre les tribus, il est étrange de retrouver tel de ces idiômes parlé sur divers points très-distants les uns des autres et sans avoir subi aucune altération du contact de dialectes étrangers.

La musique, expression des sentiments de l'Indien, n'a que des accents monotones, plaintifs ou des cris furieux ; sa gamme, moins riche que la nôtre, se réduit à deux ou trois notes.

La même monotonie se remarque dans sa danse.

A des pas d'une lenteur infinie succèdent des pantomimes véhémentes, selon qu'il veut peindre le summum de l'inertie ou les tempêtes des passions.

La foi religieuse des indigènes du Sud-Amérique est d'une simplicité élémentaire. Ils croient à la domination de deux esprits, dont un bon et l'autre méchant. Par une habitude commune à toutes les nations sauvages, et qui nous semble une singularité à nous autres civilisés, ils invoquent de préférence le mauvais principe.

Au reste, ces manifestations de leur foi ne sont jamais spontanées; l'approche de quelque grand événement a seule le pouvoir de les leur arracher. Quant au culte extérieur, on n'en trouve pas vestige chez eux.

Si les Indiens changent quelquefois de femmes, ils n'en ont qu'une ordinairement. Le mariage consiste dans une simple demande au cacique.

Je n'ai rencontré la polygamie que chez les *Guatos*, tribu qui habite près des embouchures de la rivière Cuyaba et aux environs du San-Lorenzo, dans le haut Paraguay (Brésil).

L'Indien vit entièrement nu, à de rares exceptions. Il ne s'aperçoit de sa nudité qu'en présence des étrangers dont les vêtements sont pour lui l'objet d'une enfantine curiosité. Il est du reste d'une décence excessive.

On est forcé de reconnaître cette incontestable vérité que partout où les Européens ont porté leurs conquêtes, les nations indigènes ont disparu et devaient disparaître devant les progrès de notre civilisation.

Néanmoins, l'observation de Paw n'est pas exacte quand il dit de l'Amérique du Sud :

« Rien n'existe plus dans l'antique Amérique, si ce « n'est son ciel, sa terre et le douloureux souvenir de « ses extraordinaires infortunes. »

L'espace étant immense dans le Sud-Amérique, l'isolement a été une conséquence naturelle de la dispersion ; naturellement encore l'ignorance, la brutalité, la faiblesse sont nées de l'isolement. Puis, quand les distances diminuèrent, apparurent dans toute leur force la défiance mutuelle et la crainte. De là, des guerres, des cruautés et ce sentiment de vengeance qui, chez l'Indien, prédomine tous les autres.

Les indigènes sont encore nombreux vers l'intérieur du Sud-Amérique, où la civilisation les a repoussés, lorsqu'elle n'a pu les absorber.

On les rencontre à l'état sauvage, groupés par tribus dont la population varie, le plus souvent à moitié civilisés, et exceptionnellement dans cet état de barbarie grossière qu'on est convenu d'appeler *de nature*.

Aussi, les uns se montrent-ils doux et pacifiques, les autres, belliqueux et farouches. Des peuplades timides ont pour voisines ces hordes cruelles désignées sous le nom d'*anthropophages*. Sans contester la justesse de la qualification, puisqu'en effet certaines tribus sacrifient et mangent leurs prisonniers, je dois dire que la vengeance est l'unique mobile de ces abominables festins, et non une matérielle convoitise. La distinction a de la valeur pour le physiologiste en ce sens qu'on peut réprimer les penchants nés de nos passions, tandis que nos brutaux appétits sont presque toujours indomptables.

On évalue au chiffre de plusieurs millions, répar-

tis dans plus de quatre cents tribus, les Indiens qui habitent l'intérieur et le centre du Sud-Amérique. Je ne crois pas cette estimation exagérée quant au nombre des individus, mais il me semble qu'on a démesurément enflé la liste des tribus. Peut-être les auteurs du calcul se sont-ils fondés sur les différences de dialectes? Quelque soit leur point de départ, je persiste à qualifier d'erronée leur conclusion.

Pour mon compte, je n'ai vu que trois types réellement distincts :

1° Les rouges-purs.

2° Les rouges-cuivrés clairs, chez lesquels l'élément blanc a laissé des traces.

3° Les rouges-foncés, dont la coloration a quelque chose de l'élément noir, sans que pourtant il y ait eu croisement.

Ceux qui ont profité de la conquête, n'ayant pu dompter les Indiens, les ont crus inhabiles et impropres à travailler. De là cette théorie que les Nègres ont été nécessaires à la colonisation de l'Amérique et qu'eux seuls pouvaient y cultiver le tabac, le cacao, la vanille et y naturaliser le sucre, le café, le riz, les épices, de manière à mettre l'Amérique en état de rivaliser avec l'Inde.

L'autorité d'un philanthrope exclusif et poussé par le fanatisme religieux, a suffi pour qu'on délivrât ce brevet d'incapacité aux indigènes du Nouveau-Monde. Je n'hésite pas à m'élever contre cette opinion injuste et mensongère à tous les chefs; je ne regrette que l'humilité de ma protestation ; puissent des voix plus éloquentes lui venir en aide!

Déjà, sur les lieux, on constate que les Indiens travaillent mieux et plus courageusement que les Nè-

gres à eux substitués. Substitution préjudiciable aux intérêts du pays et dont ce dernier ressentira longtemps encore le contre-coup.

Oui, les Indiens sont plus robustes, plus intelligents ; à la condition toutefois qu'on les traitera en hommes et non à coups de fouet, ils enrichiront leurs maîtres plus vite que les noirs. Puisse cet appât d'une fortune rapide convertir ceux-là qui seraient sourds à la grande parole du poëte :

Homme, l'homme est ton frère, et votre père est Dieu !

Dr A. Moure.

LITTÉRATURE ESPAGNOLE.

LA GLOSE DE SAINTE THÉRÈSE

ÉTUDE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

Si l'on cherche le genre de pièces de vers que les Espagnols ont appelé du nom de *Glose*, et que l'on y compare le cantique ardent et sublime de la sainte par excellence, on est forcé de se demander si l'œuvre poétique de sainte Thérèse rentre précisément dans les conditions de ce genre, ou si ce genre comprenait des pièces de formes différentes ?

Essayons de répondre.

Dans le dix-huitième chapitre de la seconde partie de son *Don-Quichotte*, Cervantes en fait réciter une, par l'étudiant Don Lorenzo, à son héros, qui l'accueille et la commente comme un modèle. Elle se compose d'abord d'un *texte* de quatre vers, puis de la *Glose* proprement dite, qui est de quatre stances, dont chacune se termine, dans le même ordre, par chacun des quatre vers de texte. C'est absolument, moins l'*envoi* de la fin, le *rondeau redoublé* du vieux temps de notre poésie. — La Glose de sainte Thé-

rèse diffère essentiellement de cette forme ; la sainte a jeté ses expressions d'amour divin dans un autre moule. Peut-être s'est-elle contentée d'y emprunter quelque chose, sans s'imposer d'imiter jusqu'au bout ; peut-être, et c'est là le plus probable, ce cœur embrasé, s'inquiétant peu si une règle puérile était négligée, a-t-il laissé sortir ses flammes comme elles l'ont voulu, et sa plume, suivant son cœur, a été tant que son cœur a parlé. — Aussi sa *Glose* ne ressemble-t-elle qu'à peu près au modèle classique cité tout à l'heure. Le *texte* n'a d'abord que trois vers au lieu de quatre... ; jusque-là la différence n'est pas grande, mais la *Glose* (dont le nombre de stances est généralement égal au nombre de vers du texte, puisque chacune d'elles se termine par l'un d'eux), la Glose, dis-je, va jusqu'à treize stances. Dès lors la limite était dépassée ; il n'était plus possible que le dernier vers de chacune de ces treize stances fût un des trois vers du texte... La sainte inspirée n'en a répété qu'un. Un seul vers de ce texte primitif revient pour terminer chaque stance, et jamais effet plus soutenu et plus chaleureux n'a été produit par la répétition des mêmes mots. C'est, d'un bout à l'autre, un cantique brûlant, une émanation des plus vives de son mystique et violent amour pour son Dieu.

Le texte dit :

« Vivo sin vivir en mi,
« Y tan alta vida espero,
« Que muero porque non muero. »

« *Je vis sans vivre en moi. — Et j'espère une vie si haute, — que je meurs de ne pas mourir.* »

C'est ce cri profond et sublime, traduit, imité, pa-

raphrasé tant de fois depuis elle, que sainte Thérèse a pris pour couronner chacune des stances de sa pièce, de cette pièce si pleine de son propre feu, qu'on se demande, en la lisant, si l'on ne s'embrase pas avec elle.

Mais peu importe bien, en effet, que notre sainte ait suivi plus ou moins fidèlement une routine de forme, qui ne fait rien sur la bonté du fond ; la question est presque oiseuse, et si de cette remarque il résulte pour nous quelque chose, c'est que la plupart des gloses du quinzième siècle sont mortes et oubliées, et que celle de la pieuse Espagnole est toujours là, vive et claire, comme un flambeau saint qui brillera et nous échauffera jusqu'au dernier jour.

Beaucoup de traductions ont été faites de cette pièce remarquable : nous ne prétendons ici en chercher ni le nombre, ni les auteurs. Nous ne parlerons que d'une d'entre elles, parce que quelque chose d'intéressant comme souvenir s'y trouve mêlé; parce qu'il s'y rattache comme un léger reflet d'une existence bien connue et que la mémoire des hommes poétisera de plus en plus.

Avant La Monnoye, l'ingénieux, docte et malin auteur des *Noëls Bourguignons* (dont nous avons publié la première traduction il y a environ douze ans, et dont nous publions en ce moment la seconde, *illustrée*), ces précieux vers espagnoles n'avaient encore été traduits qu'en prose, et traduits, il faut le dire, avec une incontestable médiocrité. L'abbé Fevret, qui aimait beaucoup cette pièce, donne un jour à La Monnoye le conseil de la traduire : « Mais, lui dit-il, il faut des vers ; il faut que l'élévation des pensées, le sublime enthousiasme, les élans continuels d'un cœur enflammé

de l'amour divin, qui caractérisent ce petit ouvrage, se retrouvent dans une poésie digne de l'original... » Et La Monnoye, prenant goût au conseil, entreprend la traduction de la *Glose*.

Pendant son travail une idée lui vient. La pièce terminée, il va trouver le savant et pieux abbé, et lui communique la pièce et l'idée qui lui est venue en la faisant. L'abbé l'encourage, et voilà La Monnoye, de retour chez lui, prenant sa plus belle feuille de papier blanc, et écrivant de sa petite écriture si droite, si nette, si régulière et si lisible, la lettre que voici :

A madame de La Baume-Le-Blanc, duchesse de la Vallière religieuse carmélite.

« Madame,

« Vous me trouverez bien hardi de toutes manières,
« et d'avoir osé entreprendre cette traduction, et
« d'avoir osé vous la dédier : ce sont deux témérités
« néanmoins qu'il est aisé de justifier l'une par
« l'autre. On m'avouera, en effet, que, pour savoir
« si j'ai représenté fidèlement les pensées de sainte
« Thérése, je ne pouvais mieux m'adresser qu'à vous,
« Madame, qui représentez parfaitement ses vertus,
« et qui êtes animée de son esprit. Je puis dire aussi
« que, sans l'extrême envie de mettre cette version
« en état de n'être pas tout à fait indigne de vous être
« offerte, je ne me serais jamais senti capable d'en
« surmonter les difficultés. Une semblable vue ayant
« manqué au fameux M. Arnauld d'Andilly, on ne
« devait point s'étonner qu'avec toutes ses forces, il
« n'ait pas eu le courage qu'elle m'a inspiré malgré

« toute ma faiblesse. Vous savez, Madame, que cet
« habile traducteur, désespérant de pouvoir copier
« les manières vives et sublimes de la pieuse Espa-
« gnole, n'a pas même voulu la traduire en prose. Il
« ne fallait pas un moindre secours que celui que
« j'ai dit, pour me rassurer contre les raisons que j'a-
« vais de me défier de moi-même. Souffrez, Madame,
« puisque c'est la seule idée de votre mérite qui m'a
« soutenu dans cette occasion, que je vous présente
« un ouvrage à la production duquel vous avez eu tant
« de part, et que je vous en témoigne ici ma recon-
« naissance, en prenant la liberté de me dire publi-
« quement, mais avec tout le respect possible,

« Madame

« Votre, etc., etc.

« Bernard de La Monnoye »

C'était tout simplement, comme vous le voyez, la douce et illustre pénitente qu'il choisissait pour lui faire accepter la dédicace de son travail. Il y avait peut-être une certaine analogie à saisir entre l'âme de la sainte d'Avila et celle de la sœur Louise de la Miséricorde. Mais la religieuse austère du faubourg Saint-Jacques, celle qui avait renoncé au monde en quittant le boudoir royal pour la cellule de la carmélite, l'aimante et pieuse repentie, refusa l'offre du poëte... Elle craignit que cet hommage ne fût encore un reste des vanités de la terre auxquelles elle avait dit adieu.

La Monnoye garda sa traduction dix ans en portefeuille. Avant qu'elle ne parût imprimée, on avait proposé à Racine de l'entreprendre. Malgré le mérite que peut avoir celle de La Monnoye, il est bien à regretter qu'une trop grande modestie ait retenu l'auteur d'A-

thalie et d'*Esther*... Sachant que La Monnoye avait lui-même accompli ce travail, il s'excusa en disant qu'on ne pouvait mieux faire. Je le répète, c'est être beaucoup trop modeste. — Ce suffrage détermina l'auteur de nos *Noëls* à publier son petit poëme.

Néanmoins ce n'est pas son travail que nous conservons dans cette notice. Pourquoi ? peut-être un peu pour le plaisir de donner le nôtre. On nous demandera sans doute à quoi bon avoir recommencé après ce qui était fait? A cela nous ne répondrons qu'une chose : c'est que bien certainement si Racine eût été moins modeste, nous l'eussions été davantage.

Voici la *Glose* de notre sainte. Elle est traduite vers pour vers et fidèlement, je crois. J'ai poussé le scrupule jusqu'à rendre en trois vers les trois vers du texte espagnol, aimant bien mieux laisser sans rime le fameux : *Je meurs de ne pouvoir mourir*, que de lui accoler un vers qui ne serait pas dans l'original. D'ailleurs, je n'ai fait là que ce que sainte Thérèse a fait elle-même... Je désirerais grandement que là ne se bornât pas la ressemblance entre son œuvre et ma copie !

Lisez :

Quelques vers de la sainte Mère Thérèse de Jésus, nés du feu de l'amour de Dieu qu'elle possède en elle. (Elle vient de communier.)

TEXTE.

Je vis sans vivre en moi ; mais j'espère une vie
Si pleine de grandeurs, qu'en Dieu toute ravie,
Je meurs de ne pouvoir mourir !

GLOSE.

Saint mélange, divine étreinte
Qui m'unis à mon Dieu dans ma félicité,
Pourquoi vient-il en moi perdre sa liberté
Quand la mienne n'est pas atteinte?
Dieu captif en moi libre!... Oh! non c'est trop souffrir!
Je ne puis endurer cette horrible contrainte...
Je meurs de ne pouvoir mourir!

Oh! que ma vie est longue encore!
Que j'éprouve de maux dans mon bannissement!
Cette prison, ces fers sont un affreux tourment
Où mon âme, ô ciel! se dévore.

Quelle angoisse! et je n'ai, las! pour me secourir,
Que l'espoir seulement de voir ma vie éclore...
Je meurs de ne pouvoir mourir!

Combien est amère la vie
Où l'on ne peut, Seigneur, se réjouir en vous!
Et pour mon cœur aimant, si votre amour est doux,
L'attente est rude à mon envie.
C'est un poids sous lequel je ne puis accourir,
Une charge, un fardeau dont je suis poursuivie...
Je meurs de ne pouvoir mourir.

Je ne vis qu'avec l'espérance
De voir bientôt la mort venir à mon secours;
D'une plus sûre vie, en terminant mes jours,
La mort me donne l'assurance.
Mort, où le seuil de vie à moi doit s'entrouvrir,
Ne tarde pas, ô mort! hâte ma délivrance...
Je meurs de ne pouvoir mourir!

Vois donc quel amour me consume?
Ne laisse pas sur moi ton oubli dédaigneux.
O vie! en te perdant, j'éteins dans ces bas lieux
Un flambeau qu'au Ciel je rallume.

Te perdre est le bonheur que je veux acquérir.
Viens, oh! viens, douce mort; tu n'as point d'amertume :
Je meurs de ne pouvoir mourir!

La vie où mon Seigneur m'appelle
Est mon unique vie, est mon seul et vrai bien;
Jusqu'à ce qu'ici-bas se brise mon lien,
L'autre vie est sans joie en elle.
C'est à toi seule , ô mort, que je veux recourir;
Viens, je ne vis qu'en toi; ne me sois point rebelle...
Je meurs de ne pouvoir mourir!

Si je puis, indicible échange,
Vivre tout en mon Dieu quand mon Dieu vit en moi,
Qu'ai-je à perdre, humble vie en ne perdant que toi?
J'entrevois une joie étrange;
Mais il me faut la mort pour mieux la découvrir :
Elle est l'unique but dont mon espoir s'arrange...
Je meurs de ne pouvoir mourir!

O mon Seigneur! en votre absence,
Que doit être ma vie et quel bien puis-je avoir?
Ah! donnez-moi la mort pour que je puisse voir
Votre sainte magnificence.
Une source de maux que rien ne peut tarir
Me fait gémir, mon Dieu, dans ma triste impuissance...
Je meurs de ne pouvoir mourir!

Le poisson que l'on sort de l'onde
Trouve sur le rivage un prompt soulagement :
Il n'attend que la mort pour finir son tourment;
La mort est là qui le seconde.
Mais cette mort n'a rien d'affreux pour me l'offrir,
Rien à ma vie, hélas! qui s'égale et réponde...
Je meurs de ne pouvoir mourir!

Quand j'apaise un instant ma flamme
En venant vous chercher au pied de vos autels,
Dieu, mon Seigneur, ma crainte et mes tourment sont tels
Que la joie expire en mon âme.

Pour m'affliger, hélas! tout semble concourir;
Puis-je vous voir autant que mon cœur vous réclame?...
Je meurs de ne pouvoir mourir.

A peine mon âme est en joie
Par la douce espérance, ô mon Dieu, de vous voir,
Que la peur de vous perdre éteint ce doux espoir;
A deux douleurs je suis en proie.
C'est trop craindre : mon cœur ne s'y peut aguerrir;
L'espoir ne suffit plus; il faut que je vous voie...
Je meurs de ne pouvoir mourir!

O mon Dieu! finissez ma peine;
Donnez-moi votre vie en m'ôtant de ma mort.
Oh! ne me laissez pas traîner un si long sort,
Tenue en ma trop lourde chaîne.
C'est pour vous voir, Seigneur, que mon corps veut périr;
Je ne vis plus sans vous, à vous mon cœur m'entraîne...
Je meurs de ne pouvoir mourir!

Mais, non, je sens votre colère;
Morte et vivante ensemble, il me faut, ô mon Dieu!
Pleurer, me lamenter, captive en ce bas lieu;
Mes forfaits reçoivent salaire.
O mon Dieu! quand pourrai-je à vous vraiment courir?
Oh! quand sera-t-il vrai, ce cri que je profère :
« Je meurs de ne pouvoir mourir!... »

Si cette version, presque mot à mot, est parvenue à vous faire entrevoir la diction et la marche toujours brûlantes de l'original de sainte Thérèse, dites quels charmes le mélodieux Racine aurait pu jeter sur cette œuvre, lui dont l'âme était si tendre, lui dont la poésie est si pleine de douceur et de suavité.

F. Fertiault.

LE SQUELETTE.

A MON PÈRE.

En bas-relief, sur pierre grise,
Un divin artiste a sculpté
Un laid squelette qui se grise
Et qui fume avec volupté.

Il est si décharné, si sombre,
Si ténébreux, que c'est vraiment
A faire pâmer d'aise l'ombre
De Klauber, vieux maître allemand;

Il est cave : son crâne est jaune
Et couleur de vieux parchemins,
Il étale, — au moins longs d'une aune, —
Dix osselets au lieu de mains.

Il porte, — le front haut et grave, —
Un chaperon des plus jolis,
Et, sous son manteau de burgrave,
Ses côtes dessinent des plis.

Sous sa main grêle et rachitique,
— Horreur qui vous tient clos les yeux, —
Se pose un vidrecom antique,
Grand verre où buvaient les aïeux.

Autour du vidrecom se cabre
Et serpente, en faisant le rond,
La mystique danse macabre,
— Nébuleuse apparition. —

Le squelette, pour se distraire,
Loin du commerce des vivants,
Comme il faisait encor naguère,
Tient une pipe entre ses dents.

O pipe étrange et sépulcrale !
Un crâne lui sert de fourneau ;
Une colonne vertébrale
En forme l'horrible tuyau !

Le fumeur a pris de la peine ;
Sa pipe, qui n'a rien d'humain,
Porte un masque couleur d'ébène,
Comme en Italie Arlequin.

A travers les flots diaphanes
De fumée à grands tourbillons,
S'envolent des milliers de crânes
Ailés comme des papillons !

Avec un bruit d'ailes terribles,
Redoublant leur rapide essor,
Poussent au ciel des cris horribles,
Ces chauves-souris de la mort.

Sur la mâchoire toujours close,
Sur les lèvres sans mouvement,
On croit ouïr, — drôle de chose, —
Voltiger un ricanement !

Dotés de l'éternelle aurore,
Et, dans leurs tombeaux fortunés,
Raillant ceux qui vivent encore,
Les morts viennent leur rire au nez :

« Pauvres humains, -- barques sans voile,—
« Bercez vos cœurs, traînez vos jours,
« Torturez-vous pour une étoile,
« Pour un rêve qui fuit toujours.

« Excepté les bras de vos mères,
« Dont l'âme est un rayon de miel,
« La vie est un nid à chimères,
« Les petits oiseaux sont au ciel.

« Ici bas, de nos cœurs esclaves,
« La nuit fait pâlir la clarté ;
« Quand elle a brisé ses entraves,
« L'âme rayonne en liberté. »

Le squelette a si bon visage,
Tant de sourire et de repos,
Qu'à le voir on voudrait, je gage,
N'avoir plus de peau sur les os ;

Et, qu'envieux d'un long suaire,
Plus d'un pauvre homme a désiré
Avoir son acte mortuaire
A la mairie enregistré.

Oh ! gai tableau d'une œuvre triste,
Confiance en un autre sort,
Qui fait, sous les doigts de l'artiste,
Vivre la vie après la mort ;

Et qui, derrière la souffrance,
Montrant le calme mérité,
Fait voir, — sainte et bonne espérance, —
Dans la mort l'immortalité!

Au front de cette œuvre bizarre,
L'artiste a gravé ce verset,
Plein d'à-propos et d'esprit rare:
« *Etiamsi mortuus vivet.* »

HIPPOLYTE PEYRE DE LA GRAVE.

LA VÉNUS DE MILO.

I

L'œil enthousiasmé s'enflamme à ton aspect,
O Vénus ! ô chef-d'œuvre, ô forme enchanteresse !
Fus-tu de Périclès la divine maîtresse
Qu'on respectait, tout en lui manquant de respect?

Qui t'a coupé les bras, merveille de l'art grec?
D'un de tes beaux pieds blancs qu'as-tu fait, ô déesse
On ne nous donne ici que la pantoufle : En Grèce?
Donnait-on la pantoufle et le pied blanc avec?

Donc, vas-tu mettre au bain ta belle forme antique,
Que tu laisses tomber, — chastement impudique, —
Ta tunique à longs plis de la hanche au genou?

Ou bien à l'amoureux, dont un père barbare
Vient de te séparer, amoureuse bizarre,
As-tu jeté tes bras qu'il emporte à son cou?

II

Et toi, son père, et toi, dans ton oubli profond,
Dors-tu d'un bon sommeil? D'où vient, ô statuaire,
Qu'au socle de ton œuvre on cherche en vain ton nom?
—C'est l'image de Dieu qui manque au sanctuaire!

Allas-tu, pour jamais, t'endormir sous la terre,
Sans que ton siècle ingrat eût couronné ton front?
Près de verser la gloire à ta création,
Es-tu donc mort de faim, de froid ou de misère?

Ou bien tournant le dos aux propos des flatteurs,
Aimant l'art pour lui-même et non pour ses clameurs,
As-tu voulu goûter l'oubli, si doux à boire?

Oh! quel que fût ton sort, grand maître méconnu,
Réjouis-toi : le temps des lauriers est venu,
Les siècles vont t'ouvrir les portes de la gloire!

HIPPOLYTE PEYRE DE LA GRAVE.

BUENOS-AYRES.

« Quand, dit un journal buenos-ayrien (*los Debates*), quand un pays jouit d'une tranquillité profonde et d'une réelle liberté; qu'il a de bonnes lois pour se gouverner, des hommes dévoués et intelligents pour en diriger l'application; un sol prodigue, un climat généreux; de riches produits d'exportation; qu'il entretient avec l'étranger un commerce actif et consomme des millions de marchandises; quand chacun y trouve le bien-être que la paix et le travail procurent, on ne peut s'étonner qu'un tel pays grandisse avec rapidité, et le chroniqueur, qui groupe et coordonne les faits de chaque jour, n'y saurait saisir que des motifs de satisfaction pour le présent et d'heureuses promesses pour l'avenir. »

Instruit par ses épreuves mêmes, l'Etat de Buenos-Ayres a compris sa vraie destinée; il a opportunément reconnu dans l'apaisement des passions poliques et dans l'union des efforts les véritables instruments de toute prospérité ferme et durable.

C'est, dominée par cette conviction salutaire, que la population buenos-ayrienne s'est associée, le 20 août dernier, à l'inauguration du chemin de fer de l'Ouest, première application dans l'Etat des prodigieuses ressources de la vapeur, et qui devenait, à ce titre, l'indice précurseur des résultats incalcula-

bles que peut en attendre un pays dont les immenses richesses naturelles n'ont été circonscrites jusqu'à présent que par les conditions insuffisantes de circulation et de transport. Aussi, jamais conquérant, chargé de victoires, n'a été salué par un peuple avec plus d'enthousiasme que ce muet représentant du progrès moderne. Les locomotives, ornées de couronnes, ont passé sous des arcs-de-triomphe.

L'an prochain, cette réalisation, bornée encore dans son étendue, prendra matériellement plus d'importance : le parcours sera augmenté de cinq lieues : les limites de la ligne seront portées jusqu'au pont de Marques, sur la rivière de Las Conchas; pour faciliter ce développement complémentaire, le gouvernement a promis son concours financier aux compagnies, jusqu'à concurrence de 4 millions de piastres : il se propose, d'ailleurs, de soumettre incessamment aux Chambres un projet ayant pour but de faire décréter la continuation de la voie de fer jusqu'à Mercédès, à vingt-cinq lieues de la capitale.

Des paroles, empreintes tout à la fois d'une grande élévation et d'une philosophie simple et vraie, ont été prononcées par le gouverneur de l'Etat; pendant la cérémonie d'inauguration.

« Le spectacle que nous présentons ici, Messieurs, a dit le docteur Alcina, suggère de sérieuses méditations. On a souvent répété que l'homme est le roi de la nature. Rien, selon moi, de plus inexact. Il est son esclave, constamment soumis, bon gré mal gré à ses inflexibles lois. Seulement, l'esclave est intelligent, actif, ingénieux. Se sentant impuissant contre l'action irrésistible de ces lois, il se borne à en étudier les règles, et à en rechercher le fonctionnement

pour les appliquer profitablement à la satisfaction de ses besoins ou de ses désirs. Dans ces conquêtes de l'observation, œuvre de son intelligence, et dans l'application matérielle des notions acquises, œuvre de ses bras, se montre, Messieurs, la double manifestation par laquelle s'affirme la supériorité de l'homme sur les forces inertes ou actives de la nature.

La mécanique dans ses branches nombreuses, la physique générale, les mathématiques, la chimie, toutes les sciences exactes et naturelles, se développent et s'enrichissent par son implusion... De ce savant accord du génie et du travail naissent les inappréciables progrès qui caractérisent l'époque heureuse du dix-neuvième siècle. Laissant à part nombre d'entre eux, et limitant exclusivement nos remarques à celui qui nous préoccupe aujourd'hui, que voyons-nous? Le savoir et l'industrie humaine s'appuyer à la fois, et d'un métal qui, par sa grande pesanteur, tend nécessairement vers la terre, et d'une substance qui, par sa grande légèreté, tend invinciblement vers le ciel. De ces deux entités, le fer et la vapeur, si distinctes, si opposées même à tous égards, l'homme a réussi à former un merveilleux ensemble, puissant et impérissable instrument de la prospérité et de la grandeur des peuples. »

Cette inauguration, rendue si éclatante par l'éloquent discours du chef de l'État, et par les démonstrations passionnées de la faveur publique, ne saurait manquer d'imprimer une activité rapide et féconde aux entreprises de chemins de fer.

Nos lecteurs savent déjà que le gouvernement a été législativement autorisé à traiter avec des compagnies

concessionnaires pour l'établissement du chemin qui doit relier Buenos-Ayres à la Ensenada, principal port du Rio de la Plata, bien que condamné jusqu'à ce jour à une sorte d'inertie commerciale par l'absence de faciles et suffisants moyens de communication.

Une autre voie, concurremment établie, ira de Buenos-Ayres au riche et beau village de San Fernando. Quelques difficultés avaient semblé devoir en ajourner l'exécution ; elles sont entièrement aplanies, et tout annonce qu'on mènera promptement à terme cette dernière ligne qui comprend un parcours d'environ sept lieues.

Grâce à la promulgation d'une loi récente, le pouvoir exécutif se trouve investi de la faculté de mettre en vente cent lieues carrées des terres de l'Etat, au taux de 200,000 piastres par lieue, ou de 120 piastres la cuadra de 140 mètres. Par suite, l'émigrant le plus pauvre pourra devenir propriétaire avec un capital de 30 francs.

Ces terres sont situées au centre même de l'Etat, dans la région la plus fertile, à proximité de groupes compacts de population, et à l'abri de toute chance d'incursion de la part des Indiens sauvages.

Honorer l'éclat des services rendus et le souvenir des grands dévonements, c'est préparer des gloires nouvelles. Les anciens avaient admirablement compris l'influence et les fécondités de cette émulation propice : Athènes lui dut son génie ; Rome sa puissance. Aussi, en s'unissant spontanément pour rendre hommage aux dépouilles mortelles de Ridavavia, rapportées de la terre étrangère, les autorités et la population buenos-ayrienne ont-elles fait preuve d'une pensée patriotique et profonde.

Don Bernardino Ridavavia avait été ministre de Buenos-Ayres en 1822, et premier président de la république Argentine en 1827. Peut-être poussa-t-il à l'excès l'ardeur généreuse des réformes, et dans son ambition ardente de perfectionnement, imprima-t-il au mouvement civilisateur une allure trop fébrile pour être véritablement profitable; mais la pureté de ses vues ne fut jamais suspectée, la puissance de ses talents mise en doute, et sa vie privée est restée un modèle d'intégrité et d'honneur.

Les restes de ce citoyen illustre ont été transportés à la cathédrale de Buenos-Ayres avec un cortége de 50,000 habitants, et sous une pluie continuelle de fleurs, tombant des terrasses et des balcons.

La Société de Bienfaisance, fondée par Ridavavia, et qui, sous la direction des dames notables de Buenos-Ayres, a étendu si vite et si loin la sphère de ses œuvres pieuses et de ses intelligentes charités, présidait à la cérémonie funèbre, que la reconnaissance populaire a convertie en apothéose.

Du reste, l'histoire écrite va s'emparer de cette noble vie, et en reproduire les plus attachantes particularités, dans la *Galerie des célébrités argentines*, dont la première livraison à tout récemment paru.

La publication de ce Panthéon ouvert au passé, et que concourent à édifier les plumes indigènes les plus éminentes, a été l'événement littéraire du mois. A côté de ce grand succès de patriotisme et de curiosité s'est placée, avec moins de retentissement sans doute, mais fort honorablement encore, sous le titre modeste de *Feuilles perdues*, la collection des poésies lyriques d'une jeune intelligence pleine d'avenir, M. Angel J. Blanco.

Chaque jour, la presse buenos-ayrienne voit grossir la liste de ses organes. Il est peu de pays, d'ailleurs, où cette institution soit représentée par une réunion aussi incontestable de capacités et où la valeur des idées soit aussi efficacement rehaussée par la notoriété des personnes.

Nous citerons entre autres, *Les Débats*, journal semi-officiel que dirige le colonel Mitre, ancien ministre de la guerre, aujourd'hui député, et qui occupe un rang éminent comme orateur, écrivain et poëte. Le *National*, confié à M. Sarmiento directeur de l'instruction publique, appartenant à plusieurs de nos sociétés savantes, et connu pour d'excellents travaux de littérature et d'économie politique; la *Religion*, feuille hebdomadaire, fondée par M. Frias, homme de talent et de cœur, éprouvé par la politique, et qui allie, dans ses convictions chrétiennes, un haut sentiment philosophique et de généreuses tolérances à la plus pure orthodoxie; l'*Ordre*, par D. Luis Domingues, poëte jeune encore et déjà célèbre; enfin la *Presse*, journal qu'on dit voué aux intérêts du général Urquiza, et redigé, sous un voile transparent, par D. Juan Maria Gutierrez, qui fut ministre du gouvernement de la Confédération, et qui, tout en marquant sa trace dans la carrière de l'homme d'État, brille surtout dans celle qu'Horace et Virgile ont illustrée.

B. Gallet de Kulture.

CHRONIQUE DE LISBONNE.

Lisbonne, le 15 octobre 1857.

Cher Monsieur,

Je vous écris sous une vive impression de douleur, et au milieu d'une grande désolation. La fièvre jaune sévit à Lisbonne avec une effroyable cruauté. Il n'y a presque point de famille qui n'ait à regretter la perte d'un de ses membres, et moi-même j'ai à déplorer la mort d'une de mes sœurs. C'est une maladie terrible, qui s'est développée avec une rapidité étonnante, et dont les meilleurs de nos médecins ignorent tout à fait le traitement. Les cas de guérison sont très-rares, et les personnes attaquées appartiennent, pour la plupart, à la classe aisée. Aussi, la capitale se dépeuple-t-elle à vue d'œil; mais on ne peut éviter les atteintes d'un fléau pareil; car quelques-unes des populations des environs de Lisbonne, vers lesquelles l'émigration s'est dirigée de préférence, en sont déjà infectées : Cintra, Benafica, Pedrouços et Paço d'Arcos sont de ce nombre.

On attribue l'importation de la maladie à des cuirs débarqués d'un navire venu d'Amérique; si telle est la véritable cause, le directeur de la douane, à la né-

gligence duquel on peut imputer l'infection, en a été puni ; il est mort un des premiers.

Vous devez bien vous persuader que je n'ai aucune envie d'écrire ; néanmoins, je vous ai promis une *chronique* pour aujourd'hui, et je ne puis faire autrement que de remplir l'engagement que j'ai contracté.

Malgré la perte et la terreur qui en est la suite ; malgré les ravages que la mort fait chaque jour, et le découragement qui doit nécessairement en résulter, les spéculations de chemins de fer et l'ouverture des voies de communication vont toujours leur train.

Le gouvernement vient d'accorder à M. d'Alfonseca, médecin portugais, et à M. Alfred de Bourson, Français, l'autorisation pour la formation d'une compagnie, dont le but est de construire, dans la province d'Angola (Afrique portugaise), des voies ferrées, connues sous le nom de *chemins de fer américains*. En voici les principales conditions :

La compagnie effectuera à ses frais, risques et périls, jusqu'à deux mille cinq cent kilomètres de chemins de fer américains dans la province d'Angola, et sur les points qui seront préalablement convenus entre le gouvernement et l'entreprise, avec la désignation expresse que la première ligne sera, dès aujourd'hui, depuis Loanda jusqu'à Calumbo, et la deuxième, depuis les bords de la rivière du Buanza, à Cambambe, jusqu'aux rives du Zuango, à Cassange. La compagnie devra faire construire un petit bateau à vapeur qui liera Calumbo à Cambambe, et cette condition n'aura plus d'effet lorsque la compagnie établira la ligne de chemin de fer de Loanda à Bassange.

La compagnie se charge en outre d'établir, dans

chaque section de cinquante kilomètres, une colonie de cinquante familles, dans le délai de deux ans, à partir du jour où chacune des sections respectives sera ouverte à la circulation.

La compagnie s'oblige à exploiter les mines qu'elle rencontrera dans les terrains qui lui sont accordés, et cela dans le délai de cinq ans, à partir du jour où elle entrera en possession.

Seront propriété de la compagnie : 1° tout le matériel de circulation, à condition qu'elle n'aura la faculté de l'aliéner que lorsqu'il pourra être avantageusement remplacé; 2° tous les terrains appartenant à l'État, qui seront nécessaires pour construire le chemin par le système proposé; 3° tous les bois des forêts de l'État, qui seront nécessaires à cette construction, la compagnie s'obligeant à les couper à ses frais sur les localités que le gouvernement lui accordera, et sous la surveillance d'un employé de l'État; de plus, elle les transportera sans indemnité à l'endroit de leur destination, et devra remplacer par de nouvelles plantations les coupes qu'elle aura faites; 4° les terrains appropriés à l'établissement de colonies, la compagnie se soumettant aux lois qui régissent l'alination des terrains incultes dans les provinces d'outre-mer, et aux réglements que le gouvernement fera publier sur la colonisation en général, afin d'assurer aux colons l'accomplissement de leurs contrats, et de coloniser, de préférence, avec des individus tirés du Portugal, des îles des Açores, de Madère et du Cap Vert.

Le gouvernement accorde à la compagnie : 1° l'exploitation des riches usines de fer de Cambambe, avec les appareils qui doivent exister à Ocyras et à

Trombeta, à condition que l'entreprise s'engagera à fournir à l'arsenal de Loanda une quantité de fer équivalente à celle que cet arsenal reçoit annuellement, en prenant la moyenne des dix dernières années; 2° l'exploitation de toutes les mines que la compagnie découvrira, n'importe la qualité du minerai, dans la distance de deux kilomètres de chaque côté du chemin en construction, l'entreprise s'engageant à commencer l'exploitation dans le délai de cinq années, à compter du jour où le chemin susmentionné se trouvera construit à la hauteur respective de chacune de ces mines. Les droits des propriétaires des mines, ou des terrains de leur gisement. sont scrupuleusement garantis; 3° la libre introduction pendant l'espace de six ans, suivis ou interpolés (au choix de la compagnie), de machines, wagons, voitures, chevaux et outils, appliqués à la construction du chemin de fer; 4° l'exploitation des lignes, dans l'étendue de 2,500 kilomètres, que la compagnie se propose de construire dans la province d'Angola, pendant l'espace de quatre-vingt-dix-neuf ans; ce délai, compté séparément pour chacune des lignes, au fur et à mesure qu'on les ouvrira à la circulation. La construction de cette ligne de chemin de fer devant être considérée comme la partie du contrat la plus intéressante pour l'État, il est statué que si la compagnie s'applique de préférence à l'exploitation des mines, en négligeant les travaux du chemin accordé, ladite exploitation lui sera défendue jusqu'à ce que la voie ferrée soit ouverte à la circulation; 5° aucun impôt, sous quelque dénomination que ce soit, ne pourra être exigé de la compagnie pendant les premières cinquante années de la

concession. Après cet espace de temps, la compagnie restera soumise aux conditions générales du pays. Le gouvernement n'accorde à la compagnie aucun subside, ni garantie d'intérêt ou d'amortisation.

Trois mois après la signature du contrat provisoire, la compagnie s'oblige à déposer dans les banques de Paris, de Londres, ou du Portugal, la somme de cent mille francs en fonds du gouvernement ou en titres de rente, et perdra ce dépôt dans le cas où elle ne serait pas constituée dans le délai de douze mois, à partir de la date de la concession provisoire, vu les dispositions du Code de commerce portugais.

Les colons seront conduits au port de Mossamedet, en Afrique, pour le compte du gouvernement, qui fera tous les frais de nourriture pendant le voyage, et durant l'espace d'une année après leur installation. Le gouvernement s'oblige, en outre, à les armer pour leur défense personnelle et celle de leurs propriétés, à leur fournir des terrains, des instruments de labour, des semences, etc., à donner aux ouvriers les outils nécessaires à leurs métiers, en les exemptant pendant dix ans de toute espèce d'impositions. Les colons pourront disposer des terrains qui leur seront accordés, comme de leur propriété individuelle.

Voilà, j'espère, des conditions bien favorables pour une compagnie, et qui doivent engager les capitalistes de tous les pays à employer leurs capitaux dans des entreprises africaines, puisque le gouvernement portugais est si bien disposé. Je le disais dans ma dernière chronique, l'Afrique portugaise est une riche mine à exploiter, et tous les yeux se tournent actuellement de ce côté.

La compagnie colonisatrice d'Afrique, dont je vous entretenais dans ma précédente lettre, est en train de s'organiser définitivement, et j'espère pouvoir aussi vous annoncer, sous peu, la signature du contrat avec le gouvernement. Après ces deux compagnies, il est de toute nécessité qu'on en organise une troisième, assez forte, de navigation à vapeur entre les ports d'Afrique et ceux de l'Europe, du Portugal surtout. Celle dont la concession a été accordée, il y a plus d'un an, à M. Berner Phillippon, n'est pas encore parvenue à s'organiser, et Dieu sait si elle s'organisera jamais.

De l'Afrique portugaise passons un peu dans le continent du Portugal, et voyons encore comment l'heureuse manie des chemins de fer y prend racine. Le chemin de fer du Sud, celui du Barreiro aux Vendas Novas, sur toute la route de Badajoz pour l'Espagne, qui n'est que d'une trentaine de kilomètres, et que l'on construisait évidemment dans le but de le lier au chemin de l'Est, qui devait passer dans cette direction, le chemin de fer du Sud, disons-nous, va prendre, à ce qu'il paraît, un développement considérable.

Aussitôt que l'on a vu que le gouvernement, après avoir accordé à M. Petto la construction d'un chemin de fer, nommé *du Nord*, jusqu'à Porto, autorisait les études pour la continuation de ce même chemin jusqu'à Nigo, ce qui donnait à entendre qu'il abandonnait le plan d'une voie directe sur Madrid, par Badajoz, on s'est empressé d'exploiter le chemin du Sud.

Un Français, dont je ne puis pas vous dire le nom pour le moment, vient de demander, comme repré-

sentant d'une compagnie de capitalistes, l'autorisation de continuer le chemin de fer du Sud jusqu'aux deux districts les plus importants pour le commerce, dans la province de l'Alentejo, savoir : Évora et Beja, dans une étendue de cinquante à soixante kilomètres. Ce chemin une fois construit, doit conduire à la baie du Tage tous les produits agricoles d'une de nos provinces les plus fertiles et, jusqu'à ce jour, la plus pauvre en voies de communication, à tel point que ses produits valent toujours quatre cinquièmes de moins que ceux des autres provinces qui ont des routes et des ports de mer. De ce côté, les bénéfices de la compagnie sont assurés; mais elle n'entend pas borner là ses spéculations. Elle demande encore la préférence, toutes conditions égales d'ailleurs, pour l'étude et la construction de toutes les branches de chemin de fer qu'il conviendra de construire à l'avenir dans le but de prolonger la ligne sur la province de l'Algarve et vers la rive gauche du Guadiana; la ligne se dirigerait vers Séville, en Espagne, ou bien aboutirait à Elvas, sur la frontière de Badajoz, tout en se liant aussi au chemin de fer de l'Est, à Santarem. En un mot, cette compagnie se propose d'entreprendre tous les chemins de fer qui doivent être construits à l'avenir sur les provinces de l'Alemtejo et de l'Algarve. Cette dernière province est la plus belle, la plus fertile, celle qui possède le sol le plus propre aux cultures simultanées de l'Europe et de l'Afrique; elle fut la dernière, ainsi que l'Andalousie d'Espagne, que les Maures abandonnèrent, et qu'ils convoitent encore de l'autre côté du détroit de Gibraltar; eh bien, cette province, si riche et si productive, est presque dépourvue de moyens de com-

munication avec la capitale. Par terre, le trajet ne peut se faire que péniblement et sur de mauvaises routes; par mer, il faut se contenter de petits et frêles bâtiments à voiles, qui mettent plusieurs jours à faire la traversée de quelques lieues. On avait autorisé une compagnie de bateaux à vapeur pour les ports de l'Algrave, qui sont si nombreux; mais cette compagnie, par suite du manque de capitaux et d'autres circonstances fâcheuses, n'a jamais pu se procurer qu'un mauvais bateau à vapeur, vieux et usé, qui marche peu, et qui, au moindre coup de vent, est obligé de relâcher pour réparer les avaries. D'après toutes ces circonstances, il est à supposer que la nouvelle compagnie de chemins de fer fera fortune. Le gouvernement est, à ce que l'on dit, bien disposé.

L'entrée de la rivière du Douro, à Porto, était depuis nombre d'années dans un état déplorable, et plusieurs naufrages, avec des circonstances lamentables, avaient, dans les derniers temps, couvert de deuil les plus respectables familles de cette ville commerçante, qui est pour ainsi dire la seconde capitale du royaume. Le gouvernement vient d'ordonner des travaux, que l'on poursuit avec un résultat très-satisfaisant. On fait sauter toutes les pierres et bas-fonds qui obstruaient l'entrée de la rivière, et qui en rendaient l'approche si dangereuse; d'après les rapports de l'ingénieur chargé de la direction des travaux, on a tout lieu d'espérer que la barre de Porto deviendra, sinon une des meilleures, du moins une de celles qui offrent un accès libre de dangers. Ces travaux étaient réclamés depuis longtemps; on avait établi, à cet effet, un impôt sur les vins, lequel

avait toujours été distrait de sa destination primitive. Nous croyons que c'est grâce à la concession du chemin de fer du Nord, et dans la crainte de voir perdre à la ville de Porto son importance commerciale, due à son port maritime, que le gouvernement a ordonné les travaux dont il est question.

Nos journaux s'occupent, depuis quelques jours, d'un sujet assez important pour le commerce maritime. Pendant l'hiver, le port de Lisbonne est assez dangereux, et il ne se passe pas d'année sans qu'on ait à déplorer quelques sinistres. Plusieurs moyens sont proposés pour obvier à ces désastres, qui se renouvellent chaque année; on parle d'établir, à l'entrée du port, quelques bateaux à vapeur, destinés à remorquer les navires en danger. Si le gouvernement ne peut exécuter cette idée, il devrait bien s'empresser d'ouvrir un concours pour une entreprise qui doit se former à cet effet, comme il en existe dans les ports étrangers. L'hiver approche, et il serait fâcheux de voir se reproduire les sinistres de l'année dernière.

Le gouvernement vient de contracter un emprunt de cent cinquante contos de reis (833,333 fr.), destiné à la construction de trois routes dans la province du Minho, lesquelles doivent partir toutes de la ville de Braga. L'intérêt de cet emprunt sera de six et demi pour cent et l'amortissement annuel, de cinq pour cent sur la totalité.

Nous venons de découvrir une nouvelle branche de commerce importante dans la culture du coton sur nos possessions de l'Afrique occidentale. Par les expériences faites dans les manufactures de l'Angleterre, à Manchester et autres villes, on a reconnu

que le coton d'Angola est supérieur à celui de l'Égypte par sa finesse et sa tenacité. En conséquence, le gouvernement, ayant à cœur le développement de la culture de cette plante, vient de proposer, dans le budget des colonies, la somme de quatre contos de reis (22,222 fr.) et d'enjoindre au gouverneur de cette province africaine, de faire toutes les démarches possibles, afin d'obtenir que les principaux agriculteurs s'occupent sans cesse, et sur une grande échelle, de la culture de cette plante, qui doit enrichir puissamment l'industre de la colonie d'Angola.

Du commerce, et surtout de l'agriculture de ce pays, je ne puis vous donner qu'une revue très-imparfaite. La statistique commerciale, chez nous, est presque inconnue ; quant à la production agricole, nous sommes forcés de nous contenter des rapports officiels, faits par les gouverneurs civils des districts, à la plupart desquels on ne peut prêter aucune confiance.

D'après le *Journal de la Société agricole du Porto*, les récoltes de blé, dans les provinces du Nord ont été plus que régulières. Celle du maïs, encore très-arriérée dans les basses terres, promet d'être abondante, si toutefois les pluies ne lui nuisent pas. Les châtaigniers du Douro sont dans un état excellent, et les champs qui en sont plantés, ont augmenté de prix.

Dans la province du Minho, la maladie a détruit la majeure partie des arbres. La récolte des pommes de terre dans le Douro a été régulière et les prix des journées des travailleurs ont monté partout.

Dans tout le pays vinicole du Douro, l'emploi du soufre a produit un excellent résultat. Ceux qui ont

soufré les ceps, toutes les fois que la maladie paraissait, en dépensant dans cette opération trois ou quatre arrobes de soufre par pipe de vin, ont sauvé leurs vignobles. Il est reconnu que l'*oïdium* a sévi cette année avec moins d'intensité que l'année dernière, et tous les cultivateurs sont disposés à soufrer leurs vignes l'année prochaine.

Sur le marché de Porto, on a remarqué, cette année, d'excellents raisins, ce que l'on n'avait pas vu les années précédentes. En employant la dissolution de *penta-sulfure de fer*, M. le baron de Forrester a obtenu, à Saint-Jean de Cova, de très-bons raisins dans des vignes qui ne produisaient plus depuis quatre ans.

En général, la récolte des céréales, chez nous, a été abondante; celle des huiles offre un excellent aspect; les autres fruits promettent une récolte ordinaire. Quant aux vins, excepté dans trois ou quatre districts privilégiés, la production est à peu près nulle.

Il est difficile d'établir un cours régulier pour les céréales sur notre marché; chaque semaine, il y a une hausse ou une baisse de deux, trois et quatre sous par boisseau.

Le marché des blés est, depuis quelque temps, en stagnation; les acheteurs sont en petit nombre. Les blés des îles Açores ont obtenu les prix de 500 à 580 reis (calculez toujours le franc à 180 reis). Peu d'affaires en huiles, dont les prix ont été de 3,200 reis par dépôt, et 3,600 reis pour embarquer. Le prix des vins continue ferme; on en a exporté ces jours derniers une assez grande quantité pour le Brésil.

Quoique les fonds du 3 pour 100 aient maintenu

leurs prix, peu d'opérations ont été faites. Les actions de la Banque de Portugal ont été recherchées pendant la dernière quinzaine, et les prix se sont maintenus fermes, de 556 à 558,000 reis.

Les nouvelles de nos possessions dans l'île de Saint-Thomaz, dans le golfe de la Guinée, annoncent une excellente récolte de café.

Le drapeau portugais vient, encore une fois, d'être insulté en Chine, dans le port de Ningpo, mais par les Chinois eux-mêmes. Toutes nos *lorchas* (petits navires de cabotage, ont été prises par les *jonques* chinoises, venues de Canton; on a massacré une partie des garnisons; toutes les maisons des Portugais, à Ningpo, ont été saccagées et détruites, et, dans ce nombre, celle du consul, qui a été obligé de se réfugier dans l'église catholique. L'apparition de la frégate française, *la Capricieuse*, a contenu un peu les vainqueurs et empêché que les sujets des autres nations en fussent également victimes.

Notre établissement de Macao se maintient dans un état florissant, grâce à la sagesse du gouverneur, M. Guimaraes. Par suite de la guerre interminable qui désole une grande partie du Céleste Empire, les plus riches familles de Canton et des environs de l'établissement portugais de Macao viennent s'y réfugier en toute sécurité, ce qui a considérablement augmenté l'importance de cet établissement.

Le gouvernement va équiper et armer en toute hâte le seul vaisseau de ligne que nous possédons, le *Vasco de Gama*, lequel doit partir au plus vite, chargé de troupes, pour l'Inde. Quelques compagnies de ligne doivent ensuite être dirigées sur Macao, afin de mettre cet établissement en sûreté contre quelque

attaque imprévue de la part des pirates chinois.

Le 25 du mois de septembre dernier on a ouvert définitivement au public une communication télégraphique complète entre Lisbonne et Madrid. Nous sommes donc en état de communiquer par le télégraphe avec toute l'Europe.

S. M. le roi Don Pedro a reçu, le 29 du mois dernier, en audience particulière, M. le baron de Lebzeltern, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. I. et R. apostolique. M. le baron de Lebzeltern a remis, à cette occasion, entre les mains du jeune roi, ses lettres de créance.

Le *Diaro do Governo*, journal officiel, vient de publier le décret par lequel S. M. le roi ordonne la création, à Lisbonne, d'une commission centrale de statistique, chargée de colliger et de régulariser tous les travaux statistiques, dont le besoin se fait si fortement sentir dans toutes les branches de l'administration de l'Etat.

L'opinion publique se prononce hautement en faveur de l'établissement des registres civils, qu'on n'a jamais pu fonder, malgré toutes les démarches qui ont été faites depuis plusieurs années. La statistique des naissances, des mariages et décès est confiée aux curés des paroisses, et Dieu sait comment ce travail est fait.

On vient de mettre sur le chantier, à l'arsenal de Lisbonne, la quille du premier bateau à vapeur que l'on fabriquera en Portugal. C'est un petit sloop. Le roi a assisté à la cérémonie du baptême, et lui a imposé le nom de notre dernier amiral, brave et intelligent marin, le *Baron de Lazarim*.

Par un décret du 25 août, publié il y a à peine quel-

ques jours, M. le lieutenant Yve, commandant du bateau à vapeur *La Bourdonnais*, de la marine française, a été décoré, par S. M. le roi, du grade de chevalier de l'ordre militaire de Notre-Dame de la Conception de Villa-Vicosa.

Ma chronique littéraire, cette semaine, sera faite en quelques mots. La seule nouvelle est l'imitation de la comédie *Les Souvenirs de Jeunesse*, faite par notre jeune littérateur M. Julio César Machado, et jouée, pour la première fois, sur le théâtre du Gymnase, le 26 septembre dernier. M. Machado a voulu transporter l'action des deux premiers actes à la ville de Coïmbra, où est établie notre seule université ; mais il n'a pas été heureux ; car, outre le costume des étudiants et les plaisanteries dont ils font usage, il n'y a pas la moindre allusion aux usages académiques et aux habitudes de la vie universitaire.

M. Machado n'a jamais été à l'Université ; il n'est donc pas étonnant qu'il ignore les habitudes de Coïmbra ; mais il devait au moins consulter quelque étudiant, quelques personnes enfin qui eussent fréquenté l'Académie, afin de ne pas commettre les fautes impardonnables que l'on signale dans son ouvrage.

Il serait à désirer que l'auteur de *Quando nos éramos rapazes!* (Quand nous étions jeunes!) — c'est le nom que l'on donne à la traduction ou imitation, — il serait à désirer que l'auteur, au lieu de la musique assez fade des couplets, eût fait chanter les jolis refrains usités à Coïmbra, et qui sont d'une harmonie si agréable et si peu connue à Lisbonne. Cela aurait donné à son ouvrage une belle couleur locale, surtout

si on y accommodait des couplets qui fissent allusion aux usages et aux mœurs universitaires.

La comédie française que M. Machado a imitée est du nombre de celles qui ne peuvent jamais être traduites, ni imitées avec succès pour les théâtres portugais; car elles sont basées sur des mœurs et des usages particuliers à la France et intièrement inconnus parmi nous. Du reste, un étudiant de Coïmbra, quand il a terminé ses études, et qu'il a reçu le grade de bachelier ou de docteur, se croit un personnage trop important pour se permettre de danser le *cancan* dans un salon de premier ordre.

En résumé, la comédie de M. Machado, malgré toutes ces imperfections, a obtenu un succès ordinaire.

Les théâtres sont abandonnés depuis quelques jours. La société élégante de Lisbonne a peur de la fièvre. Les abonnés eux-mêmes envoient leurs domestiques occuper les loges de première, les baignoires du théâtre lyrique, et s'enfuient loin de la capitale.

Le théâtre français n'ouvre que le 10, si toutefois il ouvre ce jour-là. Il n'a encore pu obtenir qu'un seul abonné. Le directeur de la troupe, selon toutes les conjectures, a fait là une mauvaise spéculation.

Le gouvernement prend des mesures énergiques pour combattre l'épidémie. Quatre hôpitaux de pestiférés ont été ouverts ces jours derniers. On emploie force chlorure de chaux pour désinfecter les magasins de la douane. On fait fermer toutes les fabriques de tanneur et de corroyeur et l'on ordonne aux habitants d'abandonner le quartier où le foyer d'infection paraît exister.

J'ai commencé et je termine ma chronique par la peste. C'est que vraiment la fièvre jaune est l'idée de tout le monde et à tout moment. On serre le soir la main d'un ami qu'on ne doit plus revoir le lendemain. On touche des lèvres, au lever de l'aurore, le front d'une maîtresse chérie, et l'on craint de voir pâlir ces lèvres et pâlir ce front avant le soir. On sort à midi de chez soi, laissant tout le monde en parfaite santé, et quand on rentre le soir on trouve quelquefois une ou deux personnes à l'agonie. Ainsi donc, moi, qui à présent vous écris ces lignes, je vous serre la main et vous dis *au revoir!* en ce monde, ou dans le *pays des ombres.*

J. Ferreira Alves.

Lisbonne, le 21 octobre 1857.

Comme dans ma dernière chronique, je suis obligé de vous entretenir, d'abord, de la chose qui préoccupe actuellement le plus les esprits chez nous, c'est-à-dire de la *fièvre jaune*. Vous ne vous figurerez jamais l'état de désolation dans lequel se trouve plongée notre malheureuse capitale depuis un mois! La funeste maladie a attaqué de préférence les personnes les plus aisées, celles qui habitaient les maisons les plus aérées, et avec les meilleures conditions hygiéniques. De là, la panique générale et bien justifiée qui s'est emparée de tout le monde, à tel point que l'on peut dire la ville déserte. Point de

monde dans les cafés, dans les théâtres, dans les promenades; point de bals, de concerts, de divertissements d'aucune espèce. Le silence, la tristesse, le deuil, la mort partout. Les employés publics ne vont plus à leurs bureaux; les juges désertent les tribunaux : si l'on y traduit un accusé, un jour ce sont les jurés qui manquent, l'autre les témoins qui ne comparaissent pas. La douane qui rapportait journellement cinquante mille francs, ne produit à présent, et difficilement, que cent à deux cents francs par jour. L'industrie, le commerce, l'administration de l'Etat, tout est paralysé. On ne voit du monde que dans les églises et derrière les *processions de pénitence*, qui se succèdent tous les jours.

Le gouvernement a pris toutes les mesures qu'il a pu, afin de faire cesser la panique générale, mais en vain. Il a défendu les enterrements le jour et est allé jusqu'à prohiber les honneurs militaires aux généraux et autres personnes de distinction atteintes par le fléau.

On a fermé l'école polytechnique, ainsi que celle de médecine, le collége militaire et les lycées publics. Les colléges particuliers se sont fermés sans ordres, faute d'élèves, puisque tout le monde désertait à la campagne. Tous les hauts fonctionnaires ont abandonné la ville, sans excepter Monseigneur le cardinal patriarche, archevêque de Lisbonne, qui a choisi ce moment pour aller visiter le séminaire de Santarem, à quatorze lieues de la capitale. Quand tout le troupeau est en danger, le pasteur se sauve! Il y a loin du patriarche de Lisbonne à votre saint archevêque qui est mort sur les barricades en prêchant la concorde et la paix!

Comme pour faire un contraste frappant avec la conduite de l'autorité, que toute la presse a blâmée, le jeune roi Don Pedro, négligeant les conseils des médecins, qui le priaient de rester à son palais de Massa, est accouru à Lisbonne aussitôt qu'il a su que la maladie se propageait; et il parcourt les hôpitaux et les rues de la ville où l'épidémie fait le plus de ravages, comme pour donner un exemple de courage et faire revenir la tranquillité dans les esprits. Le ministre de l'intérieur, ainsi que ses collègues de la guerre et des travaux publics, visitent aussi souvent les hôpitaux et surveillent, par leurs propres yeux, toutes les mesures prises pour la salubrité et le salut public.

Plusieurs médecins sont morts à leur poste. Nous avons à regretter, entre autres, la perte de M. le docteur Guerreiro, jeune médecin de beaucoup de talent et de savoir, qui avait fait ses études en Prusse et en Belgique. Se sentant atteint de la terrible maladie, il n'a voulu garder le lit que pendant un jour, en prétextant que ses malades ne pouvaient se passer de lui dans une crise semblable. Il est retombé malade et est mort victime de son zèle et de son humanité. Son père, médecin aussi d'une grande réputation, est inconsolable de cette perte, qui a causé une grande impression sur tous les esprits.

D'après toutes ces indications, vous devez bien supposer que ma chronique, cette quinzaine, ne peut pas être d'une grande importance. Et, en effet, sauf quelques mesures administratives, que le gouvernement a dû prendre dans l'intérêt public, le reste mérite à peine qu'on le mentionne.

Par des lettres de Londres, nous savons que

M. Petto a versé à la Banque d'Angleterre le dépôt auquel il s'était engagé par les conditions de son contrat pour la construction du chemin de fer de Lisbonne à Porto.

Les travaux d'amélioration de la barre de Porto à l'embouchure de la rivière *Douro*, continuent avec succès. On a fait sauter plusieurs quartiers de roc qui encombraient l'entrée du port, et par ce moyen on est parvenu à donner à l'embouchure de cette rivière, jadis d'un accès difficile, un mètre et plus de profondeur, dans certains endroits. L'ingénieur chargé de ces travaux, M. de Cunhac Abreu espère parvenir à rendre cette barre sûre et d'un accès facile.

On vient de commencer, il y a quelques jours, la construction d'un *chemin de bois*, sur le modèle des modernes chemins de fer, depuis notre fameuse forêt de Leiria jusqu'au port de *Saint-Martinho*, qui est le plus proche. Le but de ce chemin est d'ouvrir un débouché aux excellents bois de construction que l'on trouve dans la forêt de Leiria, et qui n'avaient aucun prix par suite du manque absolu de moyens de transport et en raison de la grande distance où ils se trouvent de la mer. Le port de *São Martinho* est un des meilleurs et des mieux situés sur la côte du Portugal, au nord de Lisbonne, et l'on y fait beaucoup de commerce. Cependant, comme la mer y est très-agitée, surtout pendant l'hiver, le gouvernement sera obligé d'y faire construire un dock pour garantir, non-seulement les navires de toutes les nations qui y viennent mouiller, mais encore le bois qui, par le nouveau chemin en construction, doit y arriver en grande quantité.

Plusieurs personnes sont d'opinion que ce dock

devrait être de préférence construit par une entreprise particulière, qui en tirerait de grands bénéfices, vu le nombre considérable de navires qui viennent annuellement dans ce port et qui paieraient, du meilleur gré, un droit qu'on leur imposerait pour les garantir d'un danger dont ils sont menacés constamment.

Le journal officiel vient de publier la confirmation et ratification du traité passé le 22 février 1856, entre le roi de Portugal et celui des Belges, pour la remise mutuelle des marins déserteurs des deux nations.

Le dimanche 18, on a ouvert au *Campo-Grande*, à une petite lieue de Lisbonne, un nouvel asile pour l'enfance délaissée. La cérémonie de l'inauguration a eu lieu à une heure du soir, en présence de S. M. don Pedro et d'une partie de la cour. A cause de la foire tenue chaque année, à cette époque, au *Campo-Grande*, il y avait beaucoup de monde à cette fête de bienfaisance.

Le gouvernement vient de faire publier un décret qui approuve les statuts d'une nouvelle Compagnie ayant pour titre : *De la fabrication des cotons de Xabregas*, — établissement déjà très-connu et très-renommé par ses manufactures.

Le mouvement que l'industrie manufacturière a pris chez nous, depuis plusieurs années, la perfection des tissus que l'on fabrique actuellement en Portugal, et les intérêts que ces sortes d'entreprises ont rapporté aux capitaux nationaux, tout nous porte à exciter et à applaudir quelque entreprise qui ait pour but d'amplifier et de perfectionner cette branche de

l'industrie, pour laquelle on nous croyait jadis inhabiles.

La filature et l'atalier de tissage, établis sur la place de la Samaritaine, à Xabregas, quoiqu'elle soit de fondation moderne, est parvenue à produire de tels bénéfices, par la bonté et la perfection de ses produits, qui sont recherchés de préférence à ceux des autres fabriques, que ses propriétaires ont été priés de lui donner un plus grand développement, au moyen d'une Compagnie qui, en en augmentant le capital et les produits, les fasse participer aux intérêts que cette fabrique donne depuis quelque temps.

Il s'est formé effectivement une Compagnie par actions, dont la première émission a été de 150 millions de reis (833,333 fr.). Ces actions ont été prises immédiatement, et ce sont les statuts de cette nouvelle Compagnie que le gouvernement vient d'approuver, sous la dénomination de : *Compagnie pour la fabrication des cotons, à Xabregas.*

La fabrique de la Samaritaine, à laquelle appartient la nouvelle Compagnie, s'était attirée du crédit sur la place par la perfection de ses teintureries, la filature des cotons et la finesse des tissus lustrés. Elle alimentait la petite industrie des métiers à tisser qui se pourvoyaient du fil provenant des machines de cette fabrique. Elle le vendait à des prix raisonnables maintenant ainsi l'équilibre contre les injustifiables exigences des autres fabriques.

Avec la nouvelle organisation que l'on vient de donner à cet établissement et en augmentant la production de ses manufactures, l'industrie des tissus nationaux aura un puissant auxiliaire de plus, surtout si cette fabrique continue d'être dirigée avec le

même soin et la même probité, comme il est permis de l'espérer de la capacité bien notoire de ses directeurs, qui, par suite d'un accord unanime des nouveaux actionnaires, continuent à être à la tête de l'administration nouvelle.

La section du chemin de fer de l'Est est ouverte à la circulation depuis Lisbonne jusqu'aux *Virtudes* (50 kilomètres). La statistique du mouvement et de la recette de ce chemin pendant les trois semaines est la suivante :

DÉSIGNATION.	Semaine du 22 au 28 septembre.	Semaine du 29 septembre au 5 octobre.	Semaine du 6 au 12 octobre.
Total des passagers.	7,523	9,870	6,941
Produit du transport des passagers... reis.	1,567,070	1,869,335	1,363,640
Produit du transport des bagages et marchandises... reis.	54,445	56,995	51,590
Produit du transport de chevaux, voitures, métaux, etc... reis.	69,850	112,565	95,850
Recette générale... reis.	1,691,365	2,038,695	1,511,080

Le total général des recettes pendant ces trois semaines est donc de 5,241,140 reis, en fr. 29,173, net.

Le gouvernement vient d'accorder à M. Nicolas Biavaque la propriété de la découverte d'une mine de cuivre située dans la montagne de San-Domingos, conseil municipal de Mertola, district administratif de Beja. Dans les termes du décret du 31 décembre 1852, il est accordé au concessionnaire le délai de six mois pour organiser une compagnie, ou pour démontrer qu'il possède les fonds nécessaires à l'exploitation de cette mine : à l'expiration de ce terme, si ces conditions ne sont pas remplies, la con-

cession de la mine sera mise aux enchères selon les dispositions du décret susmentionné.

On vient de fonder à Lisbonne une nouvelle société, sous le titre de *Manutention civile;* ses statuts ont déjà été autorisés par le gouvernement. Le but de cette société est la mouture des céréales et la fabrication du pain dans les meilleures conditions possibles. C'est un grand service rendu aux pauvres, car les boulangers spéculent depuis longtemps sur la misère publique.

La récolte du sel marin dans les salines des environs d'Aveiro, est entièrement terminée, et on peut évaluer la production à 150,000 muids. Le prix de cette denrée se maintient à 1800 reis le muid pour les navires étrangers, et à 1700 reis pour les nationaux.

Notre marché se trouve complétement paralysé pour les denrées d'importation, par suite de l'épidémie qui sévit dans la capitale. Les prix peuvent donc être considérés comme nominaux. Par les mêmes raisons, le marché d'exportation est aussi sans animation aucune, et toutes les transactions commerciales se trouvent suspendues.

Le marché des huiles, non-seulement pour ces motifs, mais encore par suites des nouvelles peu favorables de l'Angleterre, est entièrement nul. Quelques cargaisons qu'on en a faites sont encore des ventes antérieures, les prix pour l'exportation varient entre 3,400 et 3,500 reis, l'almude.

Les céréales ne se vendent pas. Les possesseurs continuent de les emmaganiser en vue du peu d'af-

fluence des acheteurs. Le prix des blés varie entre 540 et 640 reis l'*algueire* (boisseau).

L'importation des vins est à peu près nulle.

D'après les rapports des gouverneurs civils (préfets), la récolte des céréales promet en général d'être très-abondante. Celle des vins est nulle, à l'exception de deux ou trois districts où les vignes qui ont été traitées par le soufre ont donné d'heureux résultats. La production des huiles promet beaucoup. Celle des fruits doit être inférieure d'après toutes les conjectures.

Aux îles Açores les récoltes de maïs ont été entièrement détruites, par la tempête du 24 août, qui s'est fait sentir dans tout l'archipel. Les autorités ont pris les mesures nécessaires afin de remédier au *déficit* de la récolte. D'après des calculs qui paraissent assez exacts, la production des céréales dans tous l'archipel ne suffirait point à nourrir les habitants jusqu'au mois de décembre. Les Chambres municipales ont informé le gouvernement du besoin d'importation de céréales; on vient à peine de terminer la récolte, et le maïs se vend déjà au prix élevé de 720 reis l'alqueire, c'est-à-dire plus du double du prix ordinaire.

Le ministre du commerce et des travaux publics vient de consulter les sociétés agricoles et autres corporations compétentes sur l'utilité d'admettre en dépôt, pour les réexporter, les céréales étrangères, dont l'entrée est défendue par la législation actuelle. Nous croyons ce fait très-important, car il laisse entrevoir que le gouvernement a pris à cœur un objet d'un grand intérêt économique, et que, pour résoudre un

sujet aussi grave, il cherche à s'illustrer par l'opinion des personnes compétentes.

L'admission des céréales pour la réexportation est en vérité une innovation considérable au système restrictif qui régit aujourd'hui cette branche intéressante du commerce. Une telle modification dans les lois en vigueur est non-seulement, et dès aujourd'hui, d'une grande importance, considérée commercialement, mais nous devons aussi la supposer comme le premier pas fait pour la liberté de cette branche de commerce.

En abordant la chronique littéraire, je dois vous entretenir d'un sujet qui fait beaucoup d'honneur à nos frères et compatriotes résidant à Rio-Janeiro, en même temps qu'il dépose hautement en défaveur du gouvernement portugais. Je veux parler d'une statue en bronze que la direction du *Gremio litterario portuges no Rio-de-Janeiro* — veut faire ériger à Lisbonne, en l'honneur de notre immortel poëte Louis de Camoens, l'auteur des *Lusiadas*, dont vous publiez, depuis quelque temps, une excellente traduction.

Il y aura bientôt trois siècles que le chantre immortel des gloires nationales est mort dans la misère, sur la paillasse d'un hôpital, tandis qu'un esclave malais, plus humain que les compatriotes du pauvre poëte, demandait aux passants une aumône pour lui. Ce n'est que depuis peu que l'on a découvert l'endroit où gisaient ses restes, grâce aux recherches et aux instances répétées d'un autre poëte éminent, M. de Bastilho. On a fouillé sous le chœur de la vieille église de Sainte-Anne, et, après bien des recherches, on est parvenu à déterrer un cercueil, dans

lequel on prétendit que les os de Camoens devaient être gardés. Etaient-ce bien les cendres du chantre de Gama, que l'on venait d'arracher à l'oubli? Personne ne pourrait l'attester! Cependant, c'était du moins faire quelque chose pour la mémoire du poëte malheureux! Le cercueil resta quelques jours exposé à la curiosité du public, après quoi on alla le déposer au monastère de Saint-Vincent, dans les caveaux des rois. C'était placer l'auteur des *Lusiadas* en bien mauvaise compagnie, n'est-ce pas? Lui qui avait toujours refusé les honneurs, lui qui avait été abandonné des grands, oublié des rois, lui qui était resté trois siècles dans l'oubli, sans un monument, sans une inscription, lui donner pour sépulture le tombeau des rois! Ce fut une dérision. Il valait mieux le laisser dans l'humble fosse que la charité publique lui avait ouverte trois siècles auparavant. Son véritable tombeau, celui qui ne doit jamais périr, de mémoire d'homme, un autre poëte le lui avait élevé. Quand M. le vicomte d'Almeïda Garrett écrivit son poëme—*le Camoens*—il savait bien qu'il soldait une dette que la nation avait oubliée, persuadé qu'il était de ne rien obtenir de mieux pour la mémoire de son héros.

Depuis l'apparition des restes supposés de Camoens, on a bien parlé, bien écrit sur un monument, tant ici qu'à Porto, mais tout cela n'aboutit à rien. Enfin, ce sont nos compatriotes établis à Rio-Janeiro qui prennent l'initiative d'un projet de monument au poëte de la nation. La statue, coulée en bronze, par des artistes portugais, sera érigée à Lisbonne, dans un endroit qui sera choisi plus tard. Une souscription est ouverte dans toutes les provinces de l'em-

pire du Brésil, ainsi qu'en Portugal et dans ses colonies. Fasse le ciel que ce ne soit pas une nouvelle illusion!

On vient de faire jouer au théâtre du Gymnase une nouvelle pièce en 4 actes, intitulée : — *Os Mysterios sociaes.* — Son auteur, M. Cesar de Lacerda (ne pas confondre, de grâce, avec M. de Lacerda, l'auteur des — *Portuguezes na India*), son auteur est un jeune acteur de beaucoup de mérite, et déjà célèbre par plusieurs compositions du même genre, toujours très-bien accueillies par le public. Sa comédie, *les Mystères sociaux,* est, d'après l'opinion des personnes intelligentes, le meilleur de tous ses ouvrages, car il se distingue par un style élégant, par un esprit d'observation peu commun, et par une exactitude d'appréciation qu'on admire dans l'âge de l'auteur, car il est très-jeune. M. César de Lacerda étudie constamment et il nous en donne une preuve dans l'amélioration sensible de ses compositions. Avec le temps et la bonne volonté que nous lui connaissons, nous sommes sûr qu'il occupera un jour une des premières places dans notre littérature dramatique.

Un autre auteur dramatique, le premier chez nous, M. Mendès Léal, vient d'obtenir du gouvernement une preuve de la juste appréciation de son talent, et une commission importante, telle qu'elle était due à son savoir et à son mérite. Notre ancien chargé d'affaires à Paris, M. le vicomte de Santarem, avait laissé incomplète, en mourant, son *Histoire de la cosmographie et de la cartographie du moyen âge ;* le gouvernement portugais, ayant en considération l'aptitude littéraire, le zèle et le talent de

M. Mendès Léal, membre effectif de la classe des sciences morales et politiques et des belles-lettres de l'Académie royale des sciences de Lisbonne, vient de le charger de poursuivre et de conclure un ouvrage aussi important sur les manuscrits laissés par le vicomte de Santarem. Trois volumes sont déjà publiés: c'est de la publication des trois autres que l'on vient de charger M. Mendès Leal. Nous sommes heureux de pouvoir assurer que le gouvernement portugais ne saurait avoir fait un meilleur choix.

Voici, cher Monsieur, tout ce dont j'ai à vous entretenir dans la présente chronique. Elle est bien peu importante, comme je vous le disais en commençant. Que voulez-vous? Si la maladie continue, je crois que je n'aurai plus rien à vous dire pour la prochaine revue, car ou je serai mort, ou j'aurai, dans le cas contraire, abandonné aussi la capitale. La peur est aussi une maladie dont je ne me crois pas exempt.

J. Ferreira Alvez.

RÉPUBLIQUE DE VÉNÉZUÉLA.

Situation. — Le Vénézuéla, situé dans la partie nord de l'Amérique méridionale, est borné au sud par l'empire du Brésil, à l'ouest par la Nouvelle-Grenade, au nord par l'Océan altantique, à l'est par le même Océan et la Guyane anglaise. Son étendue est de 1,148 kilomètres de long sur 692 kilomètres de large. Le climat y est généralement tempéré.

Le territoire se divise en terres cultivées, en prairies et en bois; la partie livrée à l'agriculture est très-restreinte et l'on trouve encore une étendue de terrain cent fois plus grande laissée en friche par le manque de bras.

Les prairies nourrissent tous les animaux nécessaires à l'alimentation de l'homme et à l'exploitation des propriétés, comme le bœuf, le cheval, l'âne, le mouton et une grande quantité d'oiseaux domestiques et sauvages.

Le pays est sillonné par un grand nombre de cours d'eau qui rendent faciles les communications, soit d'un point à un autre de la république même, soit avec les États voisins.

Productions. — On y cultive le café, le cacao, le coton, la canne à sucre, l'indigo et le tabac comme denrées d'exportation, la patate, le céleri, la banane, le yuca, le riz, le millet, les maïs, comme produits nécessaires à l'alimentation. On y rencontre tous les fruits d'Europe et d'Amérique; le bois de Brésil et le sang-de-dragon, qui ser-

vent à la teinture, et enfin divers arbustes employés dans l'ébénisterie.

Mines. — Le Vénézuéla possède des mines de cuivre, de charbon de terre, d'asphalte et des mines de sel très-riches dans les huit provinces du littoral. On a indiqué au gouvernement plusieurs gisements d'or, d'argent et de plomb, que l'on va essayer d'exploiter, à cause de leur grande richesse.

Salubrité. — En général, le climat de Vénézuéla est très-sain, à l'exception de certaines contrées chaudes et humides, sur les côtes, comme Rio-Chibo, Unare, Barcelona, Guiria et les rives de l'Orénoque, qui sont ordinairement insalubres au temps de la baisse des eaux, ce qui arrive par l'insuffisance même de la population.

Ordre politique. — Le gouvernement repose sur une base républicaine très-modérée. Tout étranger admis au Vénézuéla jouit, dans sa personne et ses propriétés, des mêmes garanties que les citoyens de la république.

Population. — D'après le dernier recensement, la population est de 1,564,334 habitants, non compris les Indiens de la Guyane et d'Apure.

Division territoriale. — La République se divise en vingt et une provinces. La capitale est Caracas, qui compte de cinquante à soixante mille âmes ; c'est dans cette ville que se trouve le siége du gouvernement.

Religion. — Le gouvernement protége le culte catholique, mais le libre exercice de tout autre culte y est admis.

Commerce. — Le commerce en gros est fait par de

grandes maisons françaises, anglaises, allemandes, américaines du Nord et quelques maisons vénézuéliennes; le commerce intermédiaire est presque entre les mains des indigènes.

Importation et exportation. — L'exportation et l'importation augmentent chaque jour dans une grande proportion. Depuis vingt ans, on peut dire qu'elles ont presque doublé. Il reste cependant beaucoup à faire encore et des hommes intelligents et actifs trouveraient mille industries à exploiter.

Arts et Industrie. — Les arts, au Vénézuéla, commencent à sortir de l'ornière où ils se trouvaient. Les métiers de charpentier, de forgeron, de tailleur, de cordonnier et de bijoutier, exercés il y a vingt ans par les naturels, sont arrivés déjà à une certaine perfection, grâce à la venue d'artisans étrangers. Les objets fabriqués sur les lieux y sont cependant d'un prix assez élevé. Il n'existe que peu de fabriques. Enfin, tout ouvrier laborieux trouverait à faire une fortune modeste, et en peu de temps, en émigrant au Vénézuéla.

Emigration. — Depuis 1830, que la république est établie au Vénézuéla, il y a une émigration constante d'étrangers de tous les pays, mais plus spécialement d'Espagnols des îles Canaries et d'Allemands, qui ont fondé un village dans la fertile plaine d'Aragua.

Les étrangers émigrés jouissent au Vénézuéla d'une protection toute particulière. Le gouvernement leur donne le logement et l'assistance dans les ports, une concession de cent mètres carrés pour chaque individu venant travailler dans le pays, une lettre de naturalisation, s'ils l'exigent, pour qu'ils jouissent, dès leur arrivée, de tous

les droits civils et politiques inhérents aux citoyens nés dans la république. Il a soin que les contrats passés avec les agriculteurs et les autres propriétaires soient le plus avantageux possible aux émigrés. Les propriétaires, de leur côté, leur donnent l'habitation, le terrain pour cultiver et quelques animaux, comme des bœufs, des porcs, etc., jusqu'à ce qu'ils acquièrent, par leur travail et leur industrie, l'argent nécessaire pour rembourser ce qu'ils doivent.

Il est donc évident que, par son climat, ses coutumes et son hospitalité, le Vénézuéla est le pays le plus favorable à l'émigration. Les habitants des pays étrangers qui, dans leurs pays, gagnent à peine de quoi vivre, trouveraient un avantage immense dans un pays où il suffit d'un travail de quelques heures par jour pour obtenir de son sol excellent les denrées les plus précieuses.

Le meilleur argument que l'on puisse poser, c'est que tout étranger venu au Vénézuéla a sensiblement amélioré sa position, après un court espace d'une vie laborieuse. Plusieurs personnes reconnaissantes envers le pays où ils ont fait leur fortune se sont fixées dans la république et font partie de la grande famille vénézuélienne.

BRÉSIL.

Le 13 septembre 1857, a été close la session annuelle des Chambres de Rio de Janeiro. Aux termes des articles 17 et 18 de la Constitution brésilienne, chaque session dure *quatre mois*, et la séance impériale d'ouverture a lieu le troisième jour du mois de mai. Le vote du budget de 1857-58 a terminé la série des travaux de la Chambre des députés; à peine était-il émis, que sénateurs et députés abandonnaient déjà leur poste, fuyait les chaleurs de la ville, pour aller vaquer à leurs affaires et chercher la fraîcheur de la campagne.

La Chambre des députés, à moins de dissolution, se renouvelle tous les quatre ans : elle se compose de cent six membres élus par les provinces de l'empire, suivant leur population. Chaque représentant reçoit un traitement annuel de 8,000 francs, plus les indemnités accordées pour frais de route aux députés des provinces éloignées. Malgré les vives attaques auxquelles ce traitement a été en butte, il a pu se maintenir, aidé par le bon sens populaire, qui pense, avec raison, devoir indemniser les hommes qui, pour s'occuper des affaires du pays, délaissent le soin de leurs propres intérêts.

Les élections au Sénat, à la Chambre des députés et aux Assemblées provinciales, sont à deux degrés : le Brésil, en conservant le suffrage universel, a donc su corriger ce qu'il avait de défectueux. Au reste, en matière d'élec-

tocnrir ,oeins qu'il serait difficile de faire mieux que le Brésil, et je le prouverai en donnant, le mois prochain, des renseignements plus étendus. Qu'il me suffise d'ajoujouter aujourd'hui, que pour être membre des Assemblées primaires nommant les électeurs du deuxième degré, il faut se faire, par *sa fortune ou son travail*, un revenu d'environ 600 francs, et que pour être électeur de paroisse ou de deuxième degré, le revenu donné par LA FORTUNE OU le TRAVAIL doit s'élever à 1,200 francs à peu près.

Le montant *des recettes* du budget de 1857-58 est fixé à 100,285,800 francs, tandis que celui *des dépenses* est de 120,279,862 francs : il n'y aura pas, toutefois, de déficit réel. La règle adoptée pour la fixation du budget des recettes, est de prendre le terme moyen des trois précédents exercices, et c'est ainsi qu'il en a été cette année. Mais comme la recette de 1856-57 s'est élevée à 135,000,000, il est à présumer que celle de l'année prochaine égalera au moins cette somme, et que, si le budget n'a pas un excédant de recettes, il y aura au moins équilibre parfait.

Voici comment s'accomplit la répartition entre les six ministères :

Ministère *de l'Empire* (réunissant l'intérieur, les travaux publics et l'instruction publique), sur lesquels il faut prélever 2,300,000 f. pour la liste civile de l'Empereur; 300,000 fr. pour la dotation de l'Impératrice, et 3,200,000 fr. aux autres membres de la famille impériale.	22,062,133 fr.
Ministère de la justice (et des cultes).	11,211,050
— des affaires étrangères. .	1,977,200
— de la marine.	14,925,012

Ministère de la guerre. 33,087,075
— des finances (et commerce). 37,017,402

En examinant les budgets des deux départements de la marine et de la guerre, on voit avec peine que le Brésil suit les erreurs des grandes puissances de l'Europe, en consacrant des sommes très-élevées à l'entretien d'une armée. Plus du tiers du budget est absorbé par ces dépenses que rien ne semble justifier. Chaque année voit croître l'allocation destinée aux troupes, et cependant, si l'on en excepte les difficultés survenues avec la confédération Argentine, sous le gouvernement du général *Rosas*, le Brésil a constamment joui d'une paix heureuse. Les craintes occasionnées en 1842 par le soulèvement des provinces, sont aujourd'hui entièrement dissipées, et les semences de division et de trouble n'existent plus. A quoi peut donc être utile une armée de 30,000 hommes? Elle enlève des bras à l'agriculture et au commerce, dans un pays où la question principale est celle de la colonisation et du développement de la richesse agricole; la consécration d'un pareil état de choses paraît inexplicable.

« Les armées permanentes, a dit M. Guizot, dans son admirable *Etude sur Washington*, sont d'un très-grand danger pour la liberté. » A Dieu ne plaise que je prétende incriminer en quelque sorte les intentions des hommes d'État du Brésil, et surtout les idées généreuses du prince illustre qui les dirige! Leurs vues sont mieux appréciées, et nous applaudissons à leurs efforts pour développer dans leur patrie les principes de tolérance et de liberté, *L'empereur don Pedro*, écrivait l'année dernière le rédacteur en chef du *Courrier du Brésil*, *est l'homme le plus philosophe de son empire*. Et il n'aurait pas trop dit en ajoutant qu'il est peu de princes aussi distingués, sous tous les rapports, que don Pedro II. Mais ces éloges ren-

dent nos récriminations encore plus rigoureuses : le budget de la guerre et de la marine est trop considérable; il pourrait sans danger être réduit de plus de moitié, et s'il ne fait courir aucun risque à la liberté du pays, il est du moins très-préjudiciable a sa prospérité matérielle.

Les voisins du Brésil ne sont ni assez osés ni assez puissants pour lui causer des craintes sérieuses, et sa marine militaire est un luxe dont il se passerait sans inconvénient. Qu'au lieu de dépenser des sommes énormes à la construction des navires de guerre, on développe la marine à vapeur, celle destinée à faire le service des *packets*, entre les différents points de l'empire, et l'on rendra un plus grand service au Brésil.

Dernièrement, les journaux se plaignaient de ce que les navires chargés de ce service sur la ligne de *Mato-Grosso*, dans le Haut-Paraguay, était d'un tirant d'eau trop considérable, ne pouvaient toujours remonter aussi avant dans le fleuve : la lenteur de leur marche, les vices de l'administration étaient l'objet de critiques amères. Le devoir du gouvernement brésilien est, par conséquent, d'abandonner la vieille routine des Etats européens, dont le budget se trouve obéré chaque année par le dispendieux entretien des armées sur pied de guerre : qu'il n'imite pas ce dangereux exemple, le déficit serait bientôt considérable; mais que, prenant conseil de sa position, et se modelant sur l'Amérique du Nord, il tourne ses vues et ses entreprises d'une manière plus profitable aux intérêts du pays. Un excédant de recettes et une amélioration sensible dans les affaires seront les conséquences de cette tactique nouvelle.

La nécessité d'activer les communications entre les villes commerçantes de l'empire devient de jour en jour plus absolue : avec les lignes transatlantiques qui se pré-

parent, augmentent les obligations du gouvernement. Lorsque les ports principaux du Brésil seront en relation hebdomadaire, journalière, peut-être, avec les places importantes de l'Europe, le commerce du Brésil aura besoin de voies de communication plus rapides avec les villes de l'intérieur ou du littoral. La *Revue espagnole* du mois dernier a donné à ses lecteurs quelques détails sur la Compagnie des Messageries impériales. Ils sont donc au courant de la question. Voici un extrait d'un journal anglais, renfermant des renseignements curieux au sujet des paquebots :

« La Compagnie française des vapeurs transatlantiques, se prépare à établir un secvice bi-mensuel entre l'Europe, les État-Unis et le Brésil, et à rendre ainsi hebdomadaires les relations entre l'Europe et les Indes-Occidentales.

« Quand la ligne française commencera à fonctionner, il y aura des vapeurs transatlantiques anglais, français, belges, portugais et hambourgeois, outre le grand nombre de vapeurs particuliers, sur la même route de MM. Croskey, Vinderbil et autres. Bientôt, il sortira *presque tous les jours* un navire d'Anvers, du Havre, de Nantes, Bordeaux, Lisbonne, Southampton, Hambourg ou Liverpool, pour quelque partie du nord ou du sud de l'Amérique, pour Boston, pour le Rio de la Plata, ou une des îles des Indes Occidentales.

« A ce service, seront employés à peu près *soixante-dix vapeurs*, représentant un capital d'environ *cinq millions de livres sterling* (125,000,000 fr.). Ces navires, d'une force de 30,000 chevaux, jaugeront 140,000 tonneaux. Les subventions payées par les gouvernements d'Européens ou par celui des États-Unis ne seront pas au-dessous d'un million et demi de livres sterling (37,500,000 fr.). Dans l'espace

d'un an, trente mille personnes pourront traverser l'Atlantique sur ces vapeurs; on remarquera que les packets ou les vapeurs des Compagnies particulières ne transportent que les personnes les plus riches, les marchandises les plus coûteuses d'Europe et les productions les moins volumineuses d'Amérique. Les émigrants, les passagers pauvres et les marchandises encombrantes des deux continents s'embarquent sur les navires à voile. »

Du 12 août au 12 septembre, il est entré 85 embarcations à voile dans le port de Rio : ce nombre est très-peu élevé, relativement à celui que nous avons eu à constater les mois précédents. Le marché, du reste, a offert peu d'animation, si l'on excepte les vins de la Méditerranée qui se sont assez bien vendus : Marseille, Cette et Port-Vendres avaient avantageusement placé leurs produits. Le café a eu un mouvement de hausse dans les premiers jours de septembre, et les transactions sur cet article avaient repris quelque activité au départ du courrier.

La situation est la même à Bahia. Pendant le mois d'août, il est entré dans ce port 25 navires à voile, de 6,878 tonneaux, et il en est sorti 30 navires, jaugeant 9,380 tonneaux ; dans ce nombre étaient seulement deux voiliers français.

Deux vaisseaux de guerre autrichiens avaient touché à Bahia et à Rio de Janeiro. Le premier, la *Caroline*, chargé d'une mission commerciale, devait aller à Montevideo, au cap de Bonne-Espérance, et parcourir la côte occidentale de l'Afrique. Son voyage avait pour but de chercher des débouchés au commerce autrichien.

L'autre navire, la frégate à vapeur *Novare*, faisait le tour du monde, et avait à bord une mission scientifique. De Rio, elle ira à Madagascar, Ceylan, Manille, la Chine, le Japon, et elle effectuera un retour en Europe par

l'Océan-Pacifique, après un voyage de trois ans. La frégate *Novare* est le premier navire de guerre autrichien entré dans le port de Rio, depuis la venue de l'impératrice Léopoldine, épouse de l'empereur don Pedro Ier.

La fête nationale du *sept* septembre a été célébrée avec enthousiasme : les préoccupations d'intérêt matériel avaient disparu pour laisser place aux sentiments d'allégresse qu'inspire aux cœurs patriotiques l'anniversaire de ce jour glorieux. C'est que de cette date mémorable date seulement la véritable naissance du Brésil : depuis lors seulement, il s'est constitué en peuple libre et s'est mis au rang des nations indépendantes. Le souvenir des douleurs communes et des communs efforts contre l'oppresseur étranger rallie dans un même esprit les diverses provinces de l'empire. A présent que s'effacent graduellement les anciennes divisions des partis, les vieux drapeaux du fédéralisme, les Brésiliens s'unissent pour pratiquer la liberté sous la sage impulsion d'une monarchie constitutionnelle. L'empereur et l'impératrice assistaient aux fêtes du 7 septembre, et le fils de don Pedro Ier semblait ainsi attester qu'il saurait, au besoin, défendre de son épée cette *indépendance* dont son père a été un des plus valeureux champions. Fixons un instant notre attention sur cette grande époque de 1822.

Entre les mains du Portugal, le Brésil n'avait été qu'une mine à exploiter : c'était là que les Portugais, nobles ou vilains, allaient tenter la fortune, et, peu soucieux des intérêts de la colonie, ils la pressuraient de manière à lui faire suer l'or qu'elle recèlait. *Le commerce lui était interdit*, elle ne pouvait s'y adonner que sous le contrôle de la métropole ; et, pour être transportées sur les places d'Europe, les productions de l'Amérique devaient venir se ranger sur les quais de Porto ou de Lisbonne. Le mons-

trueux monopole du Portugal faisait de Lisbonne et de Porto les seuls marchés du Brésil. La métropole ne lui permettait aucun trafic avec le reste de l'univers, si ce n'est par ces deux voies.

Mais l'aveugle attachement de la maison de Bragance à l'Angleterre lui devint fatal, et Napoléon déclara, dans un ordre du jour célèbre, que cette maison avait cessé de régner. Les armées françaises contraignirent le roi Jean VI et sa cour à chercher un refuge dans la colonie américaine ; l'arrivée des fugitifs fut pour elle comme une seconde conquête. Faveurs, emplois, richesses, se prodiguèrent à ces hommes qui n'avaient pas su défendre leur patrie, et l'augmentation des impôts, l'aggravation des corvées, signalèrent cette désastreuse période. L'Angleterre rendit à la colonie un signalé service, elle exigea du roi que les ports fussent ouverts au commerce anglais : ainsi finit le monopole du Portugal, et Bahia, Rio, Fernambouc, devenus les marchés de l'Amérique méridionale, prirent un rapide accroissement.

Le réveil des provinces de l'Amérique espagnole, dans la Plata, causa bientôt quelque fermentation au Brésil, et l'exemple de l'Amérique du Nord fit désirer l'indépendance du pays. Plusieurs essais d'insurrection furent tentés, mais en vain ! l'esprit public n'était pas encore suffisamment préparé. Le négociant *Martius*, à Fernambouc, cette ville remuante et tumultueuse, se mit à la tête du soulèvement et périt sur l'échafaud. *Joaquim*, *José da Silva Xavier*, *José Alves Manoel*, *Claudio Manoel da Costa*, *Gonzaga*, et tant d'autres, tombèrent victimes de leur dévouement : la mort ou l'exil les punit d'avoir osé rêver la liberté de leur patrie. Un joug de fer pesa sur les Brésiliens : les persécutions contre les patriotes redoublèrent.

Napoléon avait été vaincu dans sa lutte gigantesque contre les peuples et contre les rois : le Portugal s'efforçait d'échapper à l'avide tutelle de l'Angleterre, et le roi Jean VI, rappelé par les Cortès, fut obligé de retourner à Lisbonne ; il partit, emmenant ses favoris et emportant en bijoux, en meubles précieux, d'immenses richesses. Son habile fiscalité avait su mettre à profit son séjour au Brésil. L'escadre qui l'emportait sortit de Rio de Janeiro le 26 avril 1821 ; c'en était fait de la domination portugaise, et l'on prétend que Jean VI, avant son départ, prévit la prochaine indépendance de la colonie. Don Pedro Ier, fils aîné du roi, demeura au Brésil en qualité de régent.

La lutte va commencer : d'un côté, le Brésil et son prince ; de l'autre, les Cortès portugaises qui, par leur imprudence, vont hâter la déclaration d'indépendance.

Le Brésil s'était habitué à l'action du gouvernement local ; traité pendant quelques années en royaume indépendant, voyant administrer chez lui ses propres affaires, il ne pouvait supporter l'idée d'être administré et dirigé par un gouvernement siégeant au delà de l'Atlantique. Jean VI et ses conseillers, parmi lesquels il faut citer *Silvestre Pinheiro*, en étaient persuadés et prévoyaient les événements. Seules, les Cortès ne voulaient rien voir.

Bientôt commença une série de mesures intempestives et révoltantes. Le 24 avril, on déclara indépendantes de Rio les autres provinces de l'empire ; c'était un appel fait à la désorganisation politique, une tentative pour rompre l'union brésilienne. Le 29 septembre, furent dissous les tribunaux de chancellerie et de trésorerie, la junte de commerce et divers autres tribunaux existant à Rio de Janeiro ; et, par un décret du même jour, les Cortès ordonnèrent le retour du prince régent. Le 1er octobre,

un décret donna aux provinces un gouverneur délégué du pouvoir exécutif de Lisbonne, et, le 18 de ce mois, on ordonna l'embarquement de nombreuses troupes pour Rio et Fernambouc. Les vues des Cortès étaient claires; elles voulaient assujettir de nouveau le Brésil à l'ancienne domination coloniale.

La nouvelle de ces mesures révolta les Brésiliens; des réunions s'organisèrent; on discuta la séparation d'avec la métropole, et chacun se trouva du même avis sur cette question. Chez le capitaine général *José Joaquim da Rocha*, se tint une assemblée à laquelle assistèrent des hommes dont le nom a depuis marqué dans les affaires de leur pays, *José Marianno, de Azoredo, Coutinho, Gordilho*, le colonel *Nobrega*, le général *Almeida*. Les dispositions de Don Pedro avaient été déjà sondées; séduit par les espérances des patriotes, il approuvait leur résolution; son nom fut mis en avant, et l'on décida d'envoyer des émissaires patriotes aux provinces révolutionnaires de *Minas Geraes* et *San Paulo*, pour qu'elles protestassent contre le départ du prince. Ces deux provinces ne trompèrent pas l'attente de Rio. Forts de cet appui, les patriotes voulurent prendre un parti décisif : le 9 janvier 1822, une pétition populaire, remise par la Chambre municipale de Rio, supplia le prince de rester; et *José Clémente Pereira* rapporta à la foule enthousiasmée les fières paroles de Don Pedro : « *Comme il y va du bien public et de la félicité de la nation, dites au peuple que je reste.* »

La division portugaise qui occupait la citadelle de Rio essaya quelques menaces; elles suffirent pour amener une irritation générale, et des bataillons de volontaires se formèrent aussitôt. Mais le prince régent se

prévalut de ses pouvoirs et les troupes portugaises firent voile pour l'Europe, le 15 février.

La centralisation des pouvoirs, si odieuse aux Cortès de Lisbonne, était une nécessité de la révolution. Par un décret du 16 février, contre-signé du ministre de l'intérieur, *José Bonifacio de Andrado Silva*, député de *San Paulo*, les représentants du pays furent convoqués, et Don Pedro se déclara président de cette assemblée. Du 5 mai au 25 avril, le prince visite les provinces, et sa venue excite l'enthousiasme. Le 13 mai, il reçoit le titre de *Défenseur perpétuel du Brésil*.

Le 2 juillet, les Cortès portugaises ordonnent le procès des membres de la junte de San Paulo et déclarent de nul effet les décisions de l'assemblée des représentants provinciaux. L'irritation de la colonie augmente; le régent ordonne au général Madeira de s'embarquer pour Lisbonne, et félicite, dans un ordre du jour, les habitants de Bahia de leur résistance à ce général. Madeira refuse de partir, les Cortès décrètent l'envoi de nouvelles forces. La mesure est comble, et, le 1er août, Don Pedro lance son fameux manifeste dans lequel il prie les Brésiliens de s'unir, pour assurer par la force, s'il en est besoin, la grande œuvre de l'indépendance. C'était une véritable déclaration de guerre; et, le 6 août, il adresse, *au nom d'un peuple indépendant et libre*, aux gouvernements et nations amis, un manifeste par lequel il déclare les ports du Brésil ouverts au commerce du monde, et se dit prêt à recevoir les agents diplomatiques des autres peuples.

Les décrets des Cortès parvinrent à Rio en l'absence du prince : un courrier les lui remit dons les champs d'*Ypiranga*. Les décisions insolentes du Portugal exaltent Don Pedro. « Il est temps d'agir, s'écrie-il; que le mot d'ordre soit : l'*indépendance ou la mort!* »

C'était le 7 septembre.

La Revue donnera plus tard un aperçu de l'histoire contemporaine du Brésil. Nous n'avons essayé, cette fois, que de rappeler les faits qui occasionnèrent la séparation d'avec la métropole. Nombre de renseignements, et des meilleurs, nous ont été fournis par l'excellent article du *Jornal do Commercio*.

— Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que la Compagnie des Messageries impériales a convoqué ses actionnaires pour le 4 novembre.— La réunion a pour but de délibérer sur les mesures nécessitées par la nouvelle émission d'actions qu'occasionne la création des paquebots transatlantiques.

THÉODORE CASAUBON.

AMÉRIQUE CENTRALE.

Les dernières nouvelles de l'Amérique centrale nous parviennent en date du 24 août; à cette époque, les craintes suscitées par les discours audacieux de Walker, dans les meetings de la Nouvelle-Orléans, et les appréhensions d'une seconde expédition des flibustiers, avaient disparu. Le président de Costa-Rica, *Juan Rafaël Mora*, avait pris, tout d'abord, l'initiative de mesures rigoureuses, et son énergie bien connue avait ranimé les esprits. Par un décret du 7 août 1857, le président mettait hors la loi le général William Walker, ou celui de ses agents qui envahirait Costa-Rica, ou quelqu'un des Etats du centre Amérique, considérant ces envahisseurs comme *pirates*, et en cette qualité, les déclarant indignes de la protections des lois. Tous ceux qui, précédemment, ont servi dans les bandes de flibustiers, ne pourront voyager sur le territoire des Etats sans une permission spéciale et sans rester soumis, pendant leur séjour, à la surveillance de la police. Ce décret sera présenté à l'acceptation des autres gouvernements de l'Amérique centrale.

Mais, au départ du courrier, ainsi que nous l'avons déjà dit, les craintes étaient calmées. Walker, si entreprenant à la Nouvelle-Orléans, où il se déclarait le *seul* représentant de Nicaragua, avait vu diminuer

les sympathies à mesure qu'il se rapprochait des Etats du Nord. Le froid accueil de M. Buchanan n'était pas de nature à le confirmer dans ses desseins. C'est que Walker n'a rien fait pour mériter l'appui des hommes du progrès ; il est resté deux ans dans l'Amérique centrale, et n'a signalé son passage que par des ruines et des exactions ; les citoyens dépouillés, à quelque parti qu'ils appartinssent, Grenade mise à feu et à sang, sont des témoins qui le condamnent. Il n'a vu dans le Nicaragua que des richesses à conquérir, que des biens à donner à ses compagnons d'armes, que la fortune pour les Yankees, et qu'une voix de plus en faveur de l'esclavage dans le congrès américain. A la place du progrès, il favorisait l'exploitation.

Grâces lui soient pourtant rendues, si sa malheureuse expédition a fait réfléchir les républiques de l'Amérique centrale ! Au moment du danger, elles oublient les rancunes et les inimitiés intestines, pour se confondre dans un même cri de ralliement ; le sentiment de la patrie et de la nationalité les enlève à leurs querelles et les arme de sa force. Mais, dès que le péril est passé, les hésitations, les lenteurs, les défiances reparaissent, et ces Etats, où l'on n'entendait plus que des paroles d'union et d'oubli, ne se préoccupent aujourd'hui que des questions de personnes ou de rivalités municipales.

Tel est l'Etat de Nicaragua ; les partis ont recommencé la lutte âpre et ardente qui donna naissance à l'intervention de Walker ; les uns sont pour, les autres contre l'élection présidentielle, et ces débats qui, aux termes de la loi et des conventions, devraient être terminés, ne sont pas encore commencés. Il avait

été stipulé que le président serait nommé dès le rétablissement de la tranquillité dans le pays; et, en attendant, pour veiller aux rouages de la petite machine gouvernementale, *don Patricio Rivas* avait été déclaré président honoraire; deux fois, déjà, l'époque de l'élection a été retardée sous divers prétextes; le véritable, c'est que ceux qui, à tous les degrés de la hiérarchie administrative, remplissent quelque fonction, voient arriver avec crainte un nouvel ordre de choses, s'efforcent de conserver celui qui existe, et causent ainsi le malaise et l'agitation du pays. On peut, dès lors, concevoir que Walker, profitant de ce trouble, ait recours à une seconde tentative.

L'Amérique centrale ne saurait supporter plus longtemps cette fâcheuse position; pour la sécurité personnelle de chaque Etat, il devient nécessaire d'éteindre ce foyer vivant d'incendie qui, à chaque instant, menace de les embraser. L'opinion commence à chercher un préservatif, et, avec ce tact qui ne lui fait jamais défaut, elle a trouvé le meilleur : nous voulons dire l'ANNEXION *du Nicaragua*, soit à l'Etat de Costa-Rica, seul, soit aux Etats environnants. Les dernières appréhensions d'une descente des *Yankees*, et des desseins que l'on prête à *M. Buchanan*, au sujet de l'affaire des limites entre Costa-Rica et Nicaragua, ont donné à ce projet beaucoup de chance de réussite. Voici comment s'exprime le journal *el Centro Americano*, du 1er août, à la suite d'un long article relatif aux périls courus par l'Amérique centrale :

« Unissons-nous donc avec Costa-Rica, dont les « intérêts sont aujourd'hui le plus intimement liés « aux nôtres. Formons des deux pays un seul Etat,

« dont la capitale sera Rivas ou Guanacaste. Ce « Costa-Rica, si riche, quoique l'un des États de « l'Amérique centrale les moins étendus et les moins « peuplés, donnera une vive impulsion au Nicara- « gua, par son industrie croissante, la moralité de « ses citoyens, et, surtout, par cette rectitude de ju- « gement qui caractérise ses hommes d'État. » La *Cronica de Costa-Rica*, journal officiel, reproduit ces lignes en les faisant suivre d'un commentaire approbateur. C'est la première fois que le gouvernement costa-ricain laisse entrevoir ses opinions; jusqu'à présent, il avait paru étranger au débat, mentionnant les idées pour ou contre l'union. Une déclaration nette et franche lui a semblé préférable à cette fâcheuse indécision; il faut espérer que ces paroles trouveront de l'écho.

Le Nicaragua ne peut que gagner à cette annexion; sa nationalité est de trop fraîche date pour qu'elle soit un obstacle. Les deux pays possèdent la même langue, les mêmes coutumes, les mêmes intérêts; quel motif d'opposition serait donc à redouter? Le Nicaragua apporte son territoire, deux fois plus vaste que celui de son voisin, ses forêts immenses et des mines nombreuses; Costa-Rica donne la considération dont les autres pays l'entourent, et l'appui de son bras. Il n'y a plus annexion forcée, vol du plus faible par le plus fort; ce sont deux peuples libres qui s'unissent et se confondent. Les journaux de France sont très-sympatiques à cette idée, et il y a déjà longtemps qu'elle avait été soutenue par le *Journal du Havre*.

Don Juan Rafaël Vora, président de la République costa-ricaine, a prouvé encore qu'il ne voulait rien né-

gliger pour lancer son jeune pays dans cette voie de prospérité que parcourt si brillamment l'Amérique du Nord. Par une lettre datée de Paris, le 24 juin 1857, M. George Brown, administrateur délégué de la *Société internationale de télégraphie électrique*, a adressé à M. Mora une demande d'autorisation pour l'établissement d'une ligne télégraphique, traversant l'Etat de Costa-Rica du Sud au Nord, et destinée à le mettre en communication avec l'Amérique du Nord et l'Europe. Cette Société, dont le siége en France est à Paris, rue de Grenelle-Saint-Honoré, 16, se propose de relier les villes des deux Amériques à la grande ligne télégraphique sous-marine, qui doit unir les Etats-Unis à l'Angleterre. Cette proposition était trop avantageuse pour n'être pas acceptée, et le président a accordé aussitôt l'autorisation ; la demande lui est parvenue le 4 août, et le 6 il rendait un décret dont voici la substance :

Le Gouvernement accepte la proposition de la *Société internationale de télégraphie électrique* pour l'établissement, sur le territoire costa-ricain, d'une ligne télégraphique destinée à le traverser dans sa longueur en passant par la capitale. Comme la Société ne fait aucune demande de fonds, on lui accorde les indemnités qu'elle juge convenables, c'est-à-dire : 1° la propriété et l'exploitation de la ligne pendant quatre-vingt-dix-neuf ans ; 2° le droit de couper dans les forêts de l'État les arbres nécessaires aux poteaux de la ligne ; 3° Le droit d'introduire, en franchise, le matériel nécessaire. Le Gouvernement prendra les mesures utiles pour réprimer les attentats dirigés contre l'entreprise ; la Société, dans ses discussions d'intérêts, se soumettra aux lois de la Répu-

blique; à l'expiration du contrat, la Société donnera à l'État le matériel et ses droits d'exploitation. Les travaux, commencés au moins dans l'espace d'un an, devront être terminés entièrement au bout de trois années.

— L'état sanitaire de Costa-Rica était excellent au départ du courrier; il n'en était malheusement pas de même dans la République de San-Salvador; le choléra-morbus y faisait de grands ravages.

— Un journal littéraire, le premier qui soit né dans l'Amérique centrale, avait publié son prospectus. Sous la direction d'un écrivain très-distingué, M. E. Uladislao Duran, rédacteur en chef de la *Cronica de Costa-Rica*, nous croyons que ce nouveau journal est destiné à servir avec fruit la cause du progrès et de l'émancipation intellectuelle en Amérique. Il est intitulé *el Pasa triempo*, et paraîtra deux fois par semaine. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de cette nouvelle publication.

THÉODORE CASAUBON.

LE

MOUVEMENT INTELLECTUEL

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

—

I

Nous nous proposons de jeter un coup d'œil rapide sur le mouvement des idées au dix-neuvième siècle. Nous considérerons d'abord la philosophie, que nous diviserons en trois branches : philosophie religieuse, philosophie métaphysique et philosophie matérialiste. Nous examinerons ensuite l'histoire proprement dite, après quoi nous passerons à la critique, en prenant ce mot dans une large acception et en indiquant tour à tour les travaux relatifs aux littératures étrangères, à la mythologie, à la philologie, à l'histoire de l'Orient et à la poésie populaire. Cet examen terminé, nous en aurons fini avec les œuvres de la raison, et nous jugerons les œuvres d'imagination : le roman, le théâtre et la poésie. Pour être accompli dans toute son étendue, un semblable exposé demanderait des volumes; nous sommes donc forcé, d'une part, de laisser absolument de côté l'histoire des sciences, et d'autre part, de nous borner à la France, ne faisant exception à cette dernière règle que pour quelques travaux de critibue étrangère sans lesquels l'exposé des problèmes à ré-

soudre serait incomplet ou même incompréhensible. Notre champ étant si borné, on ne s'étonnera pas de nous voir passer sous silence une grande quantité de noms qui, à tort ou à raison, ont acquis de la célébrité; dans chaque branche de l'intelligence humaine, nous ne considérons que les sommités, c'est-à-dire, que les individualités qui, même dans un genre inférieur, ont su arriver à la perfection.

L'utilité d'un semblable travail ne saurait être contestée. Il est essentiel que, de temps à autre, les nations se recueillent pour dresser l'inventaire de leurs connaissances et pour examiner si elles ont à se féliciter ou à se plaindre de la voie qu'elles ont suivie. Sans aucun doute, un pareil tableau demanderait le concours d'une réunion de savants ou de gens de lettres, puisqu'un seul homme ne peut réunir les connaissances à la fois variées et profondes qu'il demande; mais, d'un autre côté, on s'exposerait ainsi à perdre toute unité de point de vue, ce qui serait un inconvénient plus grave encore. Il y a des livres qui exposent l'état des connaissances et la direction des idées dans chaque spécialité; ce qui manque le plus souvent, c'est un large exposé qui résume ces livres par grandes généralités. Tel est le travail que nous essayons aujourd'hui, en demandant l'indulgence de ceux qui savent combien il est difficile de traiter convenablement d'une pareille matière.

II

La philosophie religieuse n'a été représentée au dix-neuvième siècle, avec une force suffisante, que par l'illustre Joseph de Maistre. Ce penseur trop peu apprécié a exposé la véritable théodicée, comme l'avenir doit l'entendre. Ses erreurs historiques ont été graves sans doute, et il a failli compromettre le christianisme en niant l'élé-

ment de progrès que celui-ci renferme. Mais si nous allons au fond des choses, nous trouvons que la doctrine de Joseph de Maistre est la providentialisme de saint Augustin. Nulle force aveugle en ce monde, rien qui se fasse au hasard. Tout a été prévu d'avance par Dieu, mais sans que la liberté de l'homme soit enchaînée d'une manière absolue, et ce dernier peut choisir, pour réaliser le bien ou le mal, entre des combinaisons variées dont le résultat est fatal. Le fameux mystère de la grâce et du libre arbitre reste ainsi dans l'ombre; mais nous verrons tout à l'heure, qu'en voulant l'expliquer, la philosophie rationaliste a failli à ces prétentions de tout éclaircir, et qu'elle s'est trouvée forcée d'en revenir à la formule catholique. En effet, on peut faire à l'homme tel raisonnement qu'on voudra, il sentira toujours une voix intérieure protester en lui contre les argumentations du fatalisme. L'âme humaine veut garder sa grandeur; elle refuse d'être un simple rouage dans la créatiou, et la puissance de sa pensée lui révèle que ce monde même qui l'entoure et l'enferme a été fait pour elle.

Si de la doctrine nous passons à l'application, nous trouverons que Joseph de Maistre, qui s'est souvent trompé en jugeant l'histoire, a raison au point de vue de la théorie de l'avenir. C'est à tort qu'il prétendait immobiliser le christianisme et même le faire revenir à une certaine époque de son développement; l'éclatant génie de l'auteur du *Pape* n'a pu nous faire aimer ni l'affreuse barbarie de la société féodale, ni les bûchers de l'inquisition espagnole; mais il faut remarquer que le clergé chrétien, entouré par une civilisation cruelle, n'a pas été libre d'appliquer les doctrines de l'Evangile; au milieu des seigneurs bardés de fer, des paysans grossiers, des rois débauchés, il gardait en lui cette mansuétude et cette sensibilité dont il ne pouvait faire qu'un très-lent usage. Le chroniqueur Galbert, qui a écrit une *Vie de Charles le*

Bon, s'exprime ainsi en parlant d'un homme que le peuple traînait à la mort : « Nul n'avait pitié de lui, *excepté le clergé*. » Ce mot caractéristique peint admirablement la situation des ecclésiastiques à l'égard de la société féodale. L'esprit guerrier est peu favorable aux mœurs sacerdotales, et il fallut de longues années pour que les principes de l'Evangile, développés dans toutes leurs conséquences, formassent la société chrétienne telle qu'elle existe aujourd'hui. On doit donc approuver de Maistre dans la position qu'il prend à l'égard de Bossuet et dans ses attaques contre l'église gallicane. L'autorité armée sera nécessaire bien longtemps encore pour contenir les peuples, car chez eux la barbarie primitive existe toujours à l'état latent, mais lorsque l'éducation aura modifié les classes les plus infimes, il est vraisemblable que le pouvoir temporel disparaîtra. A qui donc reviendrait alors la direction de la société, sinon aux prêtres, présidés par un pape chrétien. Le gouvernement sacerdotal est l'idéal de l'autorité; c'est moins impérativement qu'il commande que par une sorte de majesté, qui le précède avant même qu'il ait parlé; comme il représente et enseigne les vérités les plus essentielles, il est, sauf de bien rares exceptions, moralisé par sa fonction; des hommes nourris dans les études saintes, et ayant pour emploi de baptiser ceux qui naissent, de bénir ceux qui s'unissent, d'exhorter ceux qui meurent, sont les meilleurs chefs de gouvernement; le commandement leur est habituel, il est inné en eux, car de tels hommes sont réellement supérieurs à la masse, qui n'exerce aucune contrainte sur ses passions, et, dans les heures d'effroi ou d'angoisse, se tourne vers le prêtre pour lui demander assistance.

Quand la société sera arrivée à cet état de calme, de repos domestique, avant lequel de longs siècles d'épreuve l'attendent encore, elle oubliera ses vieux préjugés et élèvera des statues à des hommes d'Etat tel que Gré-

goire VII, à des penseurs tels que Joseph de Maistre, dont les actions ou les théories ont préparé le règne de l'amour. Ce dernier mot peut sembler singulier aux esprits superficiels, aux optimistes dont la philosophie béate considère le monde sans tenir compte de la malédiction qui l'a frappé. Mais si Joseph de Maistre a écrit des pages terribles, c'est que, d'une part, l'amour sincère pour le bien implique une violente répulsion pour le mal, c'est que, d'un autre côté, la vérité du christianisme dépend de la constitution de ce principe malfaisant qui nous écrase et qui nous dévore. Si nous n'étions pas consumés par les maladies et par la mort, troublés par nos passions, si des reptiles hideux ne venaient souiller la beauté du monde, s'il n'existait des races entières d'animaux destinés à en dévorer d'autres, si l'âme était toujours souriante et les arbres toujours verts, le christianisme n'aurait rien à enseigner aux hommes, et nous n'aurions pas à être relevés parce que nous ne serions pas tombés.

Mais cette chûte de l'âme, racontée par les anciennes traditions, est attestée de toutes parts dans le monde qui nous entoure ; il est visible que la création a été souillée ; l'état virginal de l'âme n'est plus qu'un souvenir ; non-seulement le monde matériel s'est rempli des phénomènes les plus hostiles, mais l'esprit de l'homme s'est détourné de sa pureté première, de telle sorte qu'il lui est impossible de revenir au bien sans retomber aussitôt. « La marche morale de l'homme, a dit Jean Paul, est une chûte continuelle. » Cependant cette chûte ne le jette pas à terre ; il se relève plus fort quand il est rempli d'une nourriture divine. C'est donc un devoir d'employer tour à tour, comme le font saint Augustin, Pascal et de Maistre, la voix de l'exhortation et celle de la colère : si vous louez l'homme, il s'enfle, si vous l'accablez, il s'écrase. Les doctrines religieuses nous fournissent seules le moyen de tenir l'âme dans un milieu convenable entre ces deux extrêmes, en

lui faisant voir que, par son origine, elle participe de la divinité, mais que, par sa chûte, elle s'est mise en contact avec les ténèbres. Ce dernier degré d'abaissement lui devient quelquefois si naturel qu'elle refuse de se redresser vers Dieu. Alors elle provoque le courroux et les apôtres élèvent une voix foudroyante pour la flétrir.

Si la philosophie religieuse a été représentée d'une manière brillante par Joseph de Maistre, M. Victor Cousin n'a pas donné moins d'éclat à la philosophie métaphysique. Aujourd'hui que ce grand écrivain s'amuse aux anecdotes galantes, il est à la mode de l'accuser en oubliant son rôle philosophique; mais ceux qui l'attaquent seraient, la plupart du temps, hors d'état de le juger. C'est par haine contre la métaphysique qu'ils agissent ainsi. Or, on peut condamner le rationalisme comme dangereux, mais il serait injuste, imprudent même, de méconnaître sa puissance. Si la métaphysique s'est constamment produite dans l'humanité, c'est qu'elle a une raison d'être; on l'a raillée, jetée en exil, plusieurs sont morts pour elle sur le bûcher, et cependant la métaphysique est toujours renée de ses cendres sans faire de progrès, mais sans perdre un pouce de terrain. Aujourd'hui comme il y a vingt siècles, elle agite les questions de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme, de l'origine de la matière, et aujourd'hui comme il y a vingt siècles, les diverses solutions données à ces questions capitales font naître autant d'écoles qui s'anathématisent et se déchirent. Toutefois, leurs luttes se reproduisant sous les mêmes formes, dans tous les âges, indiquent une fatalité irrémédiable. En effet, la métaphysique représente le désir fiévreux qui est resté dans l'âme, après le jour où la chûte édénique a séparé l'homme et Dieu. En sortant des mains du Créateur, le premier homme avait reçu une connaissance instinctive et générale de toute chose. Ce fait apparaît comme positif, quand on examine les vérités scientifiques qui ont été recueillies par les traditions de

tous les peuples à une époque où la science n'existait pas. Cependant ces faits sont épars, incohérents, obscurcis; ils présentent des hiatus dansl'ordre moral comme dans l'ordre physique; l'homme déchu se trouble en voyant ces vestiges du désordre de son âme; il cherche à ressaisir par la raison ce qu'il a possédé par l'instinct et sans y pouvoir réussir, puisque cet aveuglement est le fait même de sa chûte; il construit de puissants systèmes qui semblent le rapprocher un instant de la vérité. L'ensemble de ces systèmes constitue sa philosophie métaphysique, qui s'est toujours occupée, avec le plus grand soin, des phénomènes de la psycologie, comme si elle cherchait à mettre un peu d'ordre dans cette demeure de l'âme, si tristement dévastée. Plus l'effort est extraordinaire, plus la chûte paraît terrible; après l'épanouissement de chaque système, la nuit revient plus profonde, laissant une autre génération soulever à son tour le fardeau du problème de la destinée. Ce n'est pas dans le détail que les systèmes métaphysiques sont accusés d'impuissance; ils ont au contraire développé habilement de grandes vérités empruntées çà et là au domaine de la religion : c'est relativement à leur point de départ qu'ils doivent être frappés d'une condamnation absolue puisqu'ils n'ont pu démontrer ni l'existence de l'âme ni celle de la matière. Ces deux vérités sont de l'ordre révélé. La raison humaine ne les peut saisir, mais lorsque les philosophies les osent nier pour construire des systèmes rationnels, ce prétendu principe de la *raison* s'écroule bientôt en entraînant tout l'échafaudage, car, l'humanité prétend s'en tenir à la révélation directe qui lui affirme l'existence des corps comme celle des âmes.

De ce que le résultat est impossible, la tentative n'en est pas moins méritoire, et n'inscrit pas son nom qui veut dans l'histoire de la philosophie. En renouvelant ou en créant la philosophie éclectique, M. Victor Cousin s'est assuré une belle immortalité; écrivain d'un grand style, il

a joué comme penseur le rôle adopté par l'humanité à l'égard de tous les systèmes : c'est de les laisser co-exister sans trop chercher si les soudures par lesquelles on les ajuste sont apparentes. Effectivement, dans cette nuit de l'ignorance humaine, les disparates importent peu ; il est vraisemblable, comme le soutiennent Descartes et Platon, que le cerveau apporte ses idées avec lui ; il est vraisemblable aussi, comme le soutiennent les matérialistes, que l'esprit est une table rase en naissant, Il est bien possible encore que ces deux opinions, qui nous semblent contradictoires, n'impliquent pas contradiction. Disons donc avec Richard de Salisbury : *solâ probabilitate contentus sum*, et honorons les penseurs qui, repoussant l'esprit d'exclusivisme, représentent bien cette tolérance, véritable attribut du philosophe. Ce n'est pas seulement par ses méditations personnelles, d'ailleurs, que M. Cousin s'est acquis des titres à l'attention de la postérité ; ses travaux d'exposition sur l'histoire de la philosophie ont mis dans la circulation un certain nombre d'idées empruntées à l'Allemagne, et le traducteur du *Manuel de Tennemann* a contribué de la sorte à préparer cette unité intellectuelle qui doit rassembler un jour dans un même cercle, sinon sous la même bannière, les penseurs du monde entier, êtres cosmopolites qui n'ont pas de terre natale.

On comprend bien ici toute notre pensée. Si nous disons que les philosophes sont destinés à vivre un jour côte à côté, nous entendons par là que les principales vérités du christianisme, à savoir l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la théorie des peines et des récompenses, seront reconnues par eux; mais nous ne croyons nullement qu'ils admettront jamais, d'un commun accord, des principes sur lesquels ils ont tant discuté. Il est indifférent pour le salut de croire, avec Aristote et saint Thomas, que les idées nous viennent des sens, ou de convenir, avec Platon et les théologiens de la Renaissance, qu'elles sont innées à

l'âme humaine. Ces points secondaires serviront toujours de champ de bataille aux métaphysiciens.

La philosophie matérialiste a été représentée en France, dans ce siècle, par un philosophe d'une puissance incontestable. Auguste Comte a systématisé la connaissance humaine avec une grande force de méditation. S'élevant par degré de la philosophie naturelle à la philosophie sociale, il a tenté de démontrer que toutes nos conceptions obéissent à une triple loi. Il est arrivé à un athéisme radical qui a frappé ses travaux de nullité par rapport à l'avantage qu'en pourrait retirer la masse des hommes, mais il ne s'en est pas moins révélé comme un vigoureux penseur, et sa philosophie a eu du retentissement à l'étranger. Il était visible en effet que l'école religieuse n'avait pas tenu un compte suffisant du mouvement scientifique, personnifié par Vésale et Galilée; elle avait persécuté la médecine et l'astronomie dans la personne de ces deux illustres savants, et plus tard pourtant, elle avait abandonné aux laïques la culture des sciences, sans vouloir pactiser avec les résultats fournis par celles-ci. Auguste Comte représente la philosophie naturelle qui vient contracter une union indispensable avec la philosophie religieuse, et si l'on ne distingue pas encore le point de jonction, on peut affirmer toutefois, en voyant l'écartement angulaire des rayons, qu'ils se dirigent vers un même centre.

Cependant pour bien juger la valeur de l'œuvre philosophique entreprise par Auguste Comte, il est indispensable de jeter un coup d'œil préparatoire sur l'état de l'esprit humain, au moment où se produisit la philosophie positive.

Diverses tentatives avaient déjà eu lieu pour métamorphoser l'histoire en science exacte; chez les anciens elle ne pouvait avoir ce caractère. Après les beaux travaux des écoles ionienne et italique qui produisirent plutôt des œuvres d'imagination que des systèmes rigoureusement

scientifiques, les deux premières synthèses de la connaissance humaine appartiennent à Platon et à Aristote, l'une partant du ciel sans pouvoir toucher la terre, l'autre s'élançant de notre sol sur lequel elle retombe bientôt avant d'avoir atteint ces régions supérieures où le disciple de Socrate place les *idées* ou *modèles divins*.

Dans les écrits d'Aristote, le caractère encyclopédique apparaît fortemnnt : tout ce que l'humanité a vu du monde extérieur, le précepteur d'Alexandre l'enregistre et l'explique : astronomie, physique, histoire naturelle. La sphère subjective lui est également ouverte, et il traite la logique, la métaphysique et la morale ; l'histoire seule ne peut, sous la forme qu'elle a reçue de nos jours, figurer dans cette œuvre immense, et la politique n'est guère qu'une branche de la morale.

A l'époque où s'élèvent Bacon et Descartes, qui représentent à peu près le premier dualisme de la philosophie, l'humanité a marché considérablement. Aussi, tout en cherchant, comme Aristote, une synthèse universelle, le chancelier Bacon se montre-t-il singulièrement préoccupé de l'histoire, qui commençait à dérouler sous les yeux des philosophes plusieurs cycles d'évolution entièrement accomplis. Cependant, il est encore trop tôt et Descartes pouvait, dans son essai de synthèse, laisser l'histoire complétement de côté comme si le monde concret n'eût droit à se produire que dans ses phénomènes inférieurs. On étudiait les conjonctions des astres ; celles des races ne semblaient qu'un hasard absurde. Bacon, nous le répétons, eut un vrai sentiment de la position de la question, mais après avoir essayé de constituer une science générale, qui représentât l'ensemble des phénomènes en astronomie, en physique, en physiologie, après avoir en outre, de même qu'Aristote, parcouru fructueusement le domaine subjectif, il resta insuffisant, comme son prédécesseur, devant le monde de l'histoire, pour lequel les stoïciens avaient pour-

tant proposé, seize siècles auparavant, s'il faut en croire Apulée, une formule extraordinaire dont les travaux modernes ont fourni la justification (1).

Deux choses frappent dans la philosophie de l'histoire, au point où nous sommes arrivés; d'un côté, l'humanité ayant produit une masse énorme de phénomènes historiques, ne pouvait plus accepter comme synthèse expliquant sa destinée, toute théorie qui ne partait pas, ainsi qu'une branche de compas, d'un point pour le rejoindre et fermer le cercle. D'autre part, l'insuffisance de la métaphysique à expliquer l'histoire apparaît de plus en plus dans les écoles idéalistes; à cet égard, l'illustre Descartes est très-inférieur à Bacon. Il semble avoir rompu à jamais avec le passé; il bafoue également Platon et Aristote; méprisant la tradition, il n'a point de livres; quand un visiteur lui demande à voir sa bibliothèque, il lui montre un veau qu'il vient de disséquer. Mais l'histoire, ce voile merveilleux sur lequel se peignent les mœurs et les civilisations diverses; mais la poésie, cette voix divine, qui rappelle incessamment à l'homme le monde supérieur d'où il est descendu, Descartes les méprise également, et comme il ne connaît ni l'esthétique ni la philosophie de l'histoire, sa synthèse avorte plus déplorablement encore que celle de Bacon.

Cependant les sciences continuent à se développer, les mathématiques se transforment : Newton construit la physique céleste; la chimie théorique éclot avec Lavoisier, la géologie avec Saussure et Dolomieu; la haute physiologie avec Haller et Bichat; et, pour que cet immense faisceau de connaissances ne disperse pas l'intelligence humaine dans toutes les directions, commence, après la maigre tentative des encyclopédistes, en Allemagne la philosophie panthéistique, en France la philosophie positive. Or, le problème étant bien posé, toutes deux comprennent dans leurs synthèses

(1) Cicéron, *De la Nature des Dieux*, traduit en français par Le Masson. Paris, 1721; — *Discours préliminaire*, page 38.

respectives ce que le cartésianisme avait négligé, ce que Bacon n'avait pu toucher que d'une main incertaine, l'esthétique et la philosophie concrète, la poésie et l'histoire. Hegel et Auguste Comte représentent donc chacun de son côté, une audacieuse tentative de synthèse qui, cette fois du moins, semble complète, puisqu'elle part des phénomènes les plus complémentaires pour aboutir aux phénomènes les plus complexes de l'activité humaine.

Néanmoins, comme cette loi du balancement, admise par l'école de Geoffroy Saint-Hilaire, se produit constamment dans le monde philosophique, la méditation des penseurs se portant de préférence vers tel ou tel point de la synthèse, y détermine une formation anormale à laquelle correspond immédiatement une vide équivalent. Le panthéisme allemand repuisant davantage le caractère imaginatif de l'école ionique se dirige de préférence vers la métaphysique, sans toutefois négliger le monde objectif qu'il ne sait plus comment rattacher au principe de l'activité intérieure; Auguste Comte au contraire, continuateur direct d'Aristote et de Bacon, et non point de Descartes, quoi qu'il en dise, établit un système sans base psycologique.

On le voit, si cette double tentative avait pu réussir, elle aurait annihilé à la fois la philosophie religieuse, la philosophie métaphysique et la philosophie naturelle, en faisant de l'histoire la seule science possible. Car au point de vue des deux réformateurs, tout ce que l'homme peut penser, sentir ou exécuter, le développement des sciences, les transformations de la poésie, le déroulement des faits, tout cela est de l'histoire. Mais Hegel, autant qu'Auguste Comte, ayant abouti à l'athéisme, leur prétendue synthèse est illusoire. Il n'y a, jusqu'à présent du moins, aucune science historique positive, embrassant l'ensemble des efforts de l'humanité, et l'on doit se borner à considérer l'histoire comme une des branches du développement humain.

Auguste Comte lui-même avait senti quelle était la ma-

greur de ses conclusions. Son système revenait à peu près à confier à une académie des sciences le gouvernement du monde; celui-ci, bourré de mathématiques, de géométrie et de chimie, n'avait plus qu'à se laisser aller. Une influence particulière, dont nous n'avons pas besoin de parler ici, rappela profondément au philosophe que le cœur doit jouer un rôle dans le gouvernement des hommes. Sans doute, au point de vue de ce système qui regarde l'humanité comme dominée par une loi fatale, il n'y a nul besoin de s'inquiéter d'autre chose que de la science, puisque tout effort serait inutile; il n'est pas nécessaire de chercher à surprendre les phénomènes pour les modifier, comme le veut la philosophie positive, puisque cette modification ne dépend pas de la volonté humaine. Lorsque les savants parlent de modifier les phénomènes chimiques ou phisiologiques, ils s'expliquent d'une manière rationnelle, parce que cette action s'exerce au moyen d'une force qu'ils recueillent dans le domaine de la liberté; mais lorsqu'une philosophie prétend soumettre le domaine de la liberté lui-même à une loi fatale, il est évident qu'il ne reste plus de champ à l'initiative humaine pour se manifester. Cette argumentation dut se présenter à l'esprit d'Auguste Comte, sans l'empêcher de passer outre, car les philosophes sont forcés d'admettre des idées contradictoires, aussi bien que le reste des hommes. Malheureusement, lorsque Auguste Comte eut senti que l'amour est la loi de la vie et qu'il fallait rattacher une religion à sa synthèse scientifique, il se trouva arrêté par un obstacle qu'il ne put surmonter, son ignorance des hommes. La religion positive, telle qu'elle apparaît dans le *Discours sur l'ensemble du positivisme* et dans le *Catéchisme positiviste*, est l'œuvre d'un philosophe qui n'a jamais étudié la nature humaine que dans les livres. On y trouve même, au milieu d'un bizarre amalgame de réminiscences malheureuses et de conceptions excentriques, des puérilités qui méritent une

critique sévère, puisque celui qui les invente traite avec le plus méprisant dédain ses adversaires politiques ou philosophiques. La religion positive est l'adoration de l'humanité : les hommes adoreront les femmes; pour celles-ci, elles adoreront on ne sait trop quoi. Comme dans l'hérésie de Montanus, les secondes noces sont interdites. Dans le culte, reviennent à peu près toutes les cérémonies catholiques, mais au lieu de faire le signe de la croix, on se touchera le haut du crâne. Les cimetières devront être replacés autour des églises, et on y fera figurer non-seulement les images des hommes célèbres, mais aussi les portraits des animaux bienfaisants. Enfin le calendrier est modifié et on remplace les noms des saints par ceux des personnages qui ont marqué dans l'histoire profane de tous les siècles : Prométhée, Bélus, Manco-Capac, Diderot, Madame de Sévigné, etc.

Il est impossible de témoigner d'une plus complète ignorance de la vie morale. Le moyen-âge pouvait adorer les saints, parce qu'ils se sont élevés au-dessus de la nature humaine ; ceux-mêmes qu'a maltraités Tillemont peuvent exalter le cœur, parce qu'ils apparaissent dans un nuage, ayant vécu à une époque où il n'y avait ni biographes, ni analyseurs qui dépoétisassent la vie à force d'en indiquer tous les détails. Mais comment, aujourd'hui que tout est connu, décrit, enregistré, un homme voudrait-il choisir ses patrons parmi des prédécesseurs entachés comme lui des plus graves défauts? Bacon, par exemple, qui figure dans la seconde semaine du mois *Descartes*, est un homme d'une immoralité révoltante qui, sur l'ordre d'Elisabeth, alla jusqu'à justifier l'exécution du comte d'Essex, son protecteur personnel. L'enfant qui prendra Bacon pour patron lui demandera-t-il une intelligence supérieure; ce serait inutile, ces dons-là ne s'accordent pas, et cependant, comment pourrait-il lui demander la pureté du cœur?

Dans la troisième semaine du mois *Bichat*, nous voyons figurer Davy, qui fut assurément un excellent homme et un grand chimiste, malgré sa triste invention du *noyau non-oxydé*, qu'une école religieuse s'obstine à conserver de nos jours, nous ne savons dans quelle intention. Mais comment ceux qui ont étudié la biographie de Davy pourraient-ils songer sans sourire à ce philosophe excentrique qui s'habillait tantôt de rouge, tantôt de vert, prétendant qu'ainsi la chasse et la pêche lui en étaient plus faciles. De pareilles ridicules empêchent toute idéalisation de se produire dans l'âme.

Mais laissons de côté ces erreurs d'un génie égaré par l'orgueil et qu'on peut rattacher à la vérité, car la constitution de la philosophie positive n'offre rien en soi d'hostile à la religion. Cette philosophie n'a ni point de départ, ni conclusion : elle peut donc être ajustée comme le péripatétisme, comme le platonisme, à telle ou telle doctrine religieuse, mais elle coïncide plus exactement avec la doctrine de saint Thomas, avec tout le catholicisme scolastique, avec le catholicisme providentialiste de saint Augustin. Ce grand penseur, combattant les dangereuses idées de Pélage, avait soutenu que nous sommes enchaînés sous la main de Dieu ; Auguste Comte est venu démontrer la vérité de cette assertion ; il a établi par quelle lente progression les phénomènes de l'astronomie, de la physique, de la chimie, de la biologie ont été regardés comme assujettis à des lois ; la mathématique, appliquée depuis longtemps à l'astronomie, commence à descendre dans la chimie, en attendant qu'elle envahisse la physiologie et la science sociale. C'est là le point capital de la philosophie positive : l'histoire est une science exacte comme la chimie ; nous disons plus, c'est une science mathématique comme l'astronomie. Tel est le caractère fatal reconnu dans l'histoire par la religion, depuis les premiers apôtres jusqu'à Fénélon : la grande voix de l'Église a sous-

tamment développé cette vérité nécessaire : « l'homme s'agite et Dieu le mène, » de laquelle il résulte que nos actions sont déterminées d'avance. Tous sont d'accord sur ce point, adorateurs du destin, fatalistes de l'empire, philosophes rationalistes du monde moderne, empiriques et docteurs catholiques enfin : l'homme n'est pas libre. Mais si par la métaphysique, par la considération des faits pris en masse, on arrive au fatalisme, par la psychologie au contraire, par l'analyse des détails, on arrive à la liberté. Aussitôt tous se retournent : Auguste Comte parle d'une *fatalité modifiable*, Schelling prêche la *libre acceptation d'une loi nécessaire*. Était-ce donc la peine de déclamer contre le catholicisme pour en revenir à la fameuse théorie de la fatalité et de la liberté, de la grâce et du libre arbitre, mystère extraordinaire qui ne peut être expliqué par le rationalisme, et qui est aussi neuf, aussi entier depuis seize ou dix-huit siècles que l'intelligence humaine a voulu le comprendre.

III

En analysant la philosophie positive, nous avons touché à la philosophie de l'histoire, sans mentionner les beaux travaux de nos historiens modernes. C'est qu'il était nécessaire de faire une distinction entre la philosophie proprement dite qui crée un système, et l'histoire philosophique qui s'étaie sur des systèmes déjà connus. Ce dernier procédé a été employé par MM. Guizot, Mignet et Michelet, pendant que des écrivains également distingués, tels que MM. de Barante, Augustin Thierry, Thiers et Henri Martin, ont préféré l'histoire narrative.

Les travaux de M. de Barante offrent un bel exemple de l'influence que la volonté peut exercer sur le talent. En lisant le *Discours sur le dix-huitième siècle*, on voit que

l'éminent académicien est un penseur distingué, un critique sérieux, un esprit méditatif qui aime à peser ses idées, à les comparer entre elles; mais, pour des raisons à lui particulières, raisons qu'il ne serait pas impossible d'indiquer, M. de Barante a abandonné la philosophie pour l'art, et écrit sa brillante histoire des *ducs de Bourgogne*, où les facultés de la raison cèdent la place à l'imagination. M. Michelet a gardé la verve du poëte et le jugement du philosophe, mais il les a mélangés avec maladresse, de sorte que si l'on admire dans ses livres des pages d'une grande poésie et d'un coloris brillant, on est forcé d'y blâmer constamment un singulier désordre, un défaut de mesure qui empêchent le lecteur d'être convaincu. Nos autres historiens ne peuvent être sujets à de semblables accusations; la dignité du style est parfaite chez MM. Guizot et Mignet; M. Thiers a une clarté et un mouvement qui donnent à ses livres un charme extrême. Augustin Thierry, qui se rattache à l'école narrative, est un homme dont l'illustration descendra au lieu de monter; il a emprunté à Walter-Scott ses procédés littéraires, comme si l'historien devait jamais relever du romancier, et il a manqué de ce coup-d'œil puissant qui rattache les faits à des causes supérieures. Sismondi est un auteur inférieur encore; chez lui, la force de la pensée et la couleur du style manquent également; on ne peut lui accorder qu'une honnête estime en considérant l'immensité de ses études. Par bonheur, M. Henry Martin l'a refait page à page, en lui donnant l'animation nécessaire.

IV

La critique a pris une importance considérable dans notre siècle, si du moins l'on comprend sous ce nom des travaux qui concernent l'histoire et l'érudition, mais qui

sont en général destinés à être modifiés. Quel que soit le changement des idées, l'*Histoire des ducs de Bourgogne* offrira toujours un tableau pittoresque, et les livres de M. Guizot serviront aux méditations des penseurs, dans la forme que leur auteur leur a donnée ; au contraire, tous les travaux de critique composés, soit d'articles épars sans aucun lien avec une philosophie générale, soit d'ouvrages de longue étendue, mais entrepris prématurément, semblent destinés à être refondus plus tard. Ce hasard de l'évolution humaine n'implique point une infériorité d'intelligence, c'est seulement le caractère de l'œuvre d'art de vivre par elle-même, parfaite ou médiocre, sans qu'on y puissse rien changer, tandis que les œuvres de la raison sont incessamment modifiées si un système inflexible ne communique pas de la cohésion à leurs diverses parties. Le dix-neuvième siècle, si enthousiaste de l'histoire, devait donner à la critique une extension prodigieuse. Elle a en effet parcouru un cercle immense et a, de toutes parts sur son passage, semé des idées ou rassemblé des faits. MM. Villemain, Nisard, Saint-Marc Girardin, se sont rattachés de préférence à la tradition antique; MM. Fauriel, Ampère et Sainte-Beuve à l'histoire de notre poésie, ainsi qu'aux littératures étrangères, cultivées également par MM. Philarète-Chasles et Damas-Hinard. Si, de ces travaux littéraires, nous passons à ceux qui regardent plus directement l'érudition, nous constaterons en France une égale activité. La mythologie grecque a été exposée chez nous avec un grand éclat par M. Guigniaut. On peut reprocher, il est vrai, au savant académicien, de s'être tenu un peu trop exclusivement dans les idées de l'hellénisté Creuzer, mais ces matières sont si obscures que les analyses critiques de Jacobi seront bien longtemps à obtenir quelque popularité. Probablement le public prendra goût à ces études, lorsqu'un jeune savant déjà célèbre par son immense érudition, M. Alfred Maury, aura publié en en-

tier son *Histoire du polythéisme*, et éclairé par les origines indiennes celles de la Grèce. On peut affirmer d'avance que les résultats fournis par les faits seront conformes à ce qu'indique la raison : les Grecs n'ont rien emprunté à l'Inde brahmanique, et ce qui leur est commun avec les antiques Ariens remonte à une époque dans laquelle il n'y avait encore ni Hellènes ni Indiens.

Tout le développement postérieur aux origines a été élucidé d'une façon satisfaisante. Sans trouver encore les dieux primitifs qui ont servi de type aux Titans dont le caractère s'est effacé jusqu'à devenir insaisissable, comme il est arrivé pour la déesse Hécate, on a constaté une première période antérieure au polythéisme homérique, période pendant laquelle les Grecs adoraient les dieux-nature. L'esprit national s'étant développé créa le brillant polythéisme dont nous avons l'expression dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*. Plus tard encore, les dieux se subtilisent, ils prennent le caractère philosophique, ils se compliquent de dieux abstraits, et tout l'Olympe devient vague comme un traité de métaphysique. Ce développement historique est extrêmement précieux à constater, par ce qu'il sert de critérium pour les autres civilisations; là où les documents nous manquent, nous pourrons, guidés par la force de l'analogie, affirmer ce que nous ignorons. Nous remarquons encore, dans le développement historique de la religion grecque, une tendance frappante à concentrer de plus en plus ce pouvoir dans les mains de la destinée. Primitivement, les dieux sont libres, ils se passionnent pour telle ou telle circonstance du monde humain, pour tel ou tel de leurs favoris et le Kosmos n'a pas d'unité. A l'époque homérique, Zeus commence à dominer tout le système religieux ; il n'y a pas de fatalité absolue, puisqu'Homère dit formellement qu'Egisthe pouvait, en ne séduisant pas la femme d'Agamemnon, s'épargner les maux qui l'attendaient. Postérieurement encore, le pouvoir suprême passe

dans les mains de la nécessité. Le destin, dénommé sous les appellations diverses de Moïra, de Parques, d'Aesa, représente cette idée de fatalité que nous avons vue reproduite par les philosophes modernes. Bien que les sciences n'eussent pas encore atteint un haut degré de développement, les Grecs avaient déjà un vague sentiment que tous les phénomènes sont sujets à des lois. Dans Aristophane, on voit un plaisant demander si c'est parce que les chênes sont parjures que Jupiter les frappe de sa foudre. Cette question est tout simplement la négation de la loi morale, c'est l'ancienne théodicée réduite à un effet de physique. Les Grecs, sous cette multitude de phénomènes qui composent la nature, devinaient, comme nous l'avons affirmé depuis, l'existence d'une loi nécessaire embrassant aussi le monde moral : c'est la première apparition de la philosophie positive.

Si du point de vue général nous passons au détail, nous verrons que le polythéisme grec a été éclairci et purifié d'une façon considérable. Avant les travaux des Jacobi, des Vœlcker, des Müller, la plus déplorable confusion régnait entre les deux religions de la Grèce et de Rome ; les traditions étaient altérées, et l'on remplissait l'Olympe grec de divinités qui ont été inconnues aux Hellènes jusqu'à la réduction de l'Achaïe en province romaine. Malgré des habitudes prises, habitudes qui sont difficiles à déraciner, il faut bien admettre aujourd'hui que les Grecs ne connaissaient ni Jupiter, ni Vénus, ni Mercure, ni Bellonne, ni Diane, ni Pluton, ni Minerve, ni Junon, ni Saturne ni Cupidon. Ce fait semble extraordinaire aux personnes qui ont étudié la mythologie dans *les Métamorphoses d'Ovide*. Il est pourtant incontestable et l'on ne peut que féliciter deux poëtes de talent, MM. Louis Ménard et Lecomte de Lisle, d'avoir rendu à l'Olympe Argien sa couleur primitive en le faisant présider par Zeus et en appelant la déesse de la beauté Aphrodite et non Vénus.

La mythologie indienne n'a pas été travaillée avec autant de succès que celle de la Grèce, mais elle est pourtant beaucoup moins confuse aujourd'hui qu'il y a cinquante ans. Les savants livres de Burnouf, de Langlois, de Loiseleur de Longchamp, non moins que ceux des orientalistes étrangers, nous ont permis de voir dans les idées religieuses de l'Inde une évolution analogue à celle de la Grèce; on est même étonné de la conformité que présentent les dieux héroïques du Ramanaya avec ceux de l'*Iliade*. Il est difficile de supposer aucune communication intellectuelle qui explique pourquoi le plan des deux poëmes offre des analogies si frappantes; l'hypothèse la plus vraisemblable est que, antérieurement à la rédaction du *Rigvéda*, c'est-à-dire à l'époque où Uranus et Varouna ne faisaient encore qu'un même être, il y avait une légende commune à tous les peuples indo-germaniques, légende dont le fond était qu'une femme est la cause du trouble qui règne en ce moment. On ne saurait supposer de communications plus directes, puisque les ressemblances sont pour ainsi dire intellectuelles entre l'*Iliade* et le *Ramayana*. Les dieux n'y portent pas les mêmes noms, et tout y indique, de chaque côté, le développement d'une civilisation originale. Pour parler plus généralement, il faut dire que la religion indienne reflète dans le passé la civilisation hellénique. Nous y rencontrons d'abord des dieux-nature, transformés ensuite en dieux héroïques, puis en dieux philosophiques, dont la légende est aussi ennuyeuse dans les *Pouranas* que l'est celle des dieux orphiques. Il est bien remarquable aussi de retrouver chez les Indiens une trinité composée, à peu près comme celle des Grecs, de dieux primitivement en lutte. C'est une reproduction d'une antique légende, mais cette dernière avait un caractère solennel auquel le christianisme devait donner plus tard une majestueuse consécration.

L'un des résultats les plus importants, fournis par les

critiques indianistes, a été la connaissance du bouddhisme. Il est encore jugé d'une manière imparfaite puisque les orientalistes prétendent que la base de cette religion est un athéisme complet; on sent bien qu'une religion qui compte cent soixante-dix millions de partisans doit être une religion régulière, c'est-à-dire une religion qui a Dieu pour base. Les raisonnements des grammairiens ne peuvent rien contre la nécessité des choses; il faut affirmer prématurément que *le nirvana*, rêvé par les bouddistes, est une identification avec l'Être suprême, très-différente de l'anéantissement proprement dit. Pour être athée, il faut être savant ou philosophe; cette abnégation monstrueuse vient de ce qu'on accorde à la raison un pouvoir trop étendu d'abord, et ensuite le droit de se prononcer sur des questions qu'elle ne peut comprendre. Au contraire, ceux qui vivent plutôt de la vie du cœur que de la vie du cerveau, c'est-à-dire les prêtres, le peuple, les enfants et les femmes, s'attachent à l'idée d'un Dieu créateur, et savent qu'après la mort ils seront réunis à lui, mais sans pouvoir préciser le mode de cette réunion mystérieuse. Les analogies que présentent d'ailleurs le bouddhisme avec le christianisme, suffisent pour que nous puissions nous prononcer d'après les points que nous connaissons, sur ceux que nous ignorons; la religion de Bouddha a été, comme celle de Jésus-Christ, une protestation sociale et une réforme intellectuelle; elle n'a pas su débarrasser le ciel des créations fantasmagoriques qui le remplissaient; car ce rôle restait réservé à une influence plus puissante, l'influence du christianisme; mais le bouddhisme n'en mérite pas moins l'attention et même l'admiration des penseurs, pour son beau caractère de moralité et de charité. Si sa tendresse pour les animaux a affaibli la virilité de ses sectateurs au point de nuire gravement à l'essor politique des pays bouddhiques, on est pourtant frappé d'une mansuétude aussi universelle.

Elle a son bon côté, d'ailleurs, puisqu'elle dispose le cœur à recevoir la vérité; partout où les chrétiens ont rencontré des bouddhistes, ils ont été accueillis favorablement, et ils ont pu faire des conversions précieuses, tandis que les disciples de Brahma, gâtés par une mythologie absurde, restent obstinément dans leur orgueil et dans leur ignorance.

La Perse a été étudiée chez nous avec un soin particulier par M. Jean Reynaud, qui a un peu abusé de son imagination en traitant des origines du christianisme, mais dont l'excellente monographie contient des données très-intéressantes sur le magisme. Les études orientales de cet auteur ont eu une grande influence sur son système philosophique; c'est à l'Inde et à la Perse, à la fois, qu'il a emprunté cette idée grandiose de la vie prolongée dans les étoiles. Il est curieux de voir l'Orient, notre antique mère, nous abreuver comme autrefois aux sources de la philosophie et de la religion, et, réformant l'étroit idéal des croyances populaires du moyen-âge, y substituer une conception admirable qui, sans toucher au fond du christianisme, donne le degré de précision nécessaire à nos idées sur la vie future. Le ciel n'est plus un espace vide; ces immenses amas d'étoiles, dont la majorité n'est pas discernable à l'œil nu, renferment des milliers de soleils, centre de systèmes planétaires dans lesquels la vie s'accomplit sous des conditions inconnues aux habitants de la terre. Les conceptions des écoles pythagoriciennes, celles des collège sacerdotaux de l'Orient, reçoivent ainsi une justification éclatante; après trente ou quarante siècles de méditation, l'esprit moderne n'a rien trouvé de mieux que d'en revenir aux idées antiques sur le développement de la vie dans l'univers.

Mais ce n'est pas seulement par ses idées judicieuses sur la vie stellaire que le mazdéisme se recommande à l'attention; tout le système religieux des Persans est

agencé d'une manière admirable, on y respire une atmosphère morale qui élève l'âme ; le christianisme, lui-même, n'a pas parlé de la justice et de la grandeur de Dieu en termes plus dignes. Cette idée, que le mal sera un jour aboli et qu'Ahriman le maudit chantera les louanges du créateur, est d'un grand théologien et d'un grand poëte. Si l'on peut reprocher, d'ailleurs, au mazdéisme d'avoir préparé une bien grande cause de trouble en ne représentant pas la matière comme créée par Dieu, il faut observer que toutes les religions en sont là dans l'origine; par le fait de la chûte, l'idée de création se perd dans l'humanité. Les traditions mythologiques considèrent le monde comme un être organisé qui se développe successivement en produisant tous les êtres, même les dieux : ainsi, chez les Grecs, c'est seulement dans les écoles orphiques qu'apparaît la notion d'un Dieu créateur. Il faut même savoir gré au magisme d'avoir, tout en adoptant cette erreur d'une matière existant par elle-même, évité la confusion qui embarrasse les théogonies des autres peuples. Rien de plus clair que le système religieux de Zoroastre : une matière existant par elle-même; un Dieu qui l'organise; une divinité malfaisante qui reproduit en sens inverse les opérations du premier; des anges pour soutenir l'homme; des démons pour le tenter; et à la fin des temps, après une expiation subie en purgatoire, la conversion universelle des pécheurs, des méchants esprits et du diable lui-même.

C'est ainsi que le magisme nous apparaît en gro quand nous l'étudions dans les ouvrages d'exégèse.

Nous ne possédons pas encore de traduction fidèle du Zend-Avesta, mais la version inexacte d'Anquetil-Duperron nous laisse entrevoir dans le magisme comme dans les autres croyances, une évolution historique dont on pourrait fixer les principaux traits. Elle se distingua par un caractère d'iconoclastie tout particulier, qui

n'existait sans doute pas dans l'origine, car les livres zends nous retracent le portrait physique d'Ahriman.

On peut émettre des hypothèses diverses sur les causes qui ont donné à la religion de Zorostre ce caractère frappant de nudité, mais il serait essentiel d'avoir en premier lieu une version fidèle de ces monuments littéraires.

Les études égyptiennes ont pu faire de grands progrès, grâce à la belle découverte de Champollion. Il s'en faut de beaucoup, cependant, que nous ayons une idée, même superficielle, du développement des notions religieuses dans ce pays. D'après les historiens grecs, la religion de l'Égypte était un dualisme dans lequel Ousirei se trouvait en opposition avec le dieu Set; mais, M. de Rougé a retrouvé sur les monuments la preuve que cette dernière divinité n'a pas toujours été considérée comme dieu funeste. Le raisonnement eût pu mener à cette conclusion; en se guidant sur l'analogie, on voit que les dieux malfaisants sont des créations tardives ou transformées; dans l'origine, les dieux-nature peuvent se montrer, de temps à autre, redoutables pour l'homme, mais ils ont leurs bons moments, et c'est seulement à des époques métaphysiques que le principe du mal est personnifié ou que des dieux primitifs sont stigmatisés par une nouvelle croyance.

Si cependant les historiens grecs nous représentent la religion de l'Égypte comme un dualisme, les monuments font prévaloir au contraire le caractère trinitaire, et des livres apocryphes dans lesquels il a bien dû se conserver quelques éléments de l'esprit égyptien, exposent une sorte de métaphysique extrêmement confuse. Comment ces divers systèmes religieux se sont-ils succédé? C'est ce que nous ne savons pas encore. En revanche, nous avons des notions fort claires sur la Théodicée à l'époque où florissait en Égypte la religion des trinités. Les peintures

nous représentent l'âme soumise à un jugement souterrain, les punitions des criminels, les voluptés des élus et les transformations que l'homme peut subir pour expièr une conduite antérieure sur la terre. Ce dernier point nous montre qu'il s'est produit en Égypte un phénomène intellectuel annalogue à celui qu'à présenté l'Inde. Dans ce premier pays, comme partout peut-être, les idées religieuses commencent par la notion d'un enfer et d'un paradis absolu. Le Rig-Véda ne connait point la métempsycose. Lorsque les mœurs se sont adoucies, lorsqu'en en même temps, le problème de l'existence des animaux s'est posé devant l'intelligence, la doctrine de la métempsycose apparaît, comme dans le christianisme celle du purgatoire; la nécessité pourtant de ne pas laisser subsister de contradiction entre les anciennes croyances et les nouvelles, produit une espèce de synthèse, de sorte que les prêtres de l'Inde, comme ceux de l'Égypte, prêchent à la fois la doctrine de la métempsycose et celle de l'enfer absolu, comme si l'expiation pouvait être double! Les philosophes qui avaient vu sans doute les peintures de l'Égypte et conversé peut-être avec les prêtres de l'Inde, essayèrent de fausser l'esprit grec en introduisant chez leurs compatriotes l'idée de la métempsycose, mais les Hellènes étaient trop bon psycologues pour confondre l'âme d'un homme avec celle d'un bœuf ou d'un chèval, et laissant de côté les rêves de Pythagore, ils adoptèrent la croyance à une sorte de purgatoire analogue au nôtre, comme on le voit par les fragments de Pindare. La lecture des textes égyptiens n'a pas fait connaître, chose étonnante, que les colonisateurs de Thèbes et de Memphys eussent aucun grand poëme semblable à ceux de la Grèce et de l'Inde. Dans ses traditions mêmes, l'Égypte semble s'isoler du monde entier, car, au rapport de ses prêtres, elle était le seul pays qui n'eût pas été envahi par le déluge. Une hypothèse sur la colonisation de l'Égypte expliquerait facilement cette

prétention des collèges sacerdotaux du pays, mais ce n'est pas la faculté poétique qui lui eut manqué pour raconter les querelles des Dieux et des hommes. Les hymnes liturgiques et guerriers, expliqués par les orientalistes, sont d'un très-beau caractère et remplis d'une poésie abondante et fougueuse, qui offre plus d'une analogie avec les lyrisme des livres hébreux. Un conte traduit par M. de Rougé, bien que nous hésitions à lui accorder le degré d'antiquité que lui concède le savant critique, est curieux par ses analogies avec les légendes romanesques des *Mille et une Nuits*, légendes qui sont indiennes, et non pas arabes, comme on sait. Le même caractère merveilleux se retrouve dans le mythe d'Ousirei, qui semble un véritable conte de fée. Toutefois, ce serait être bien hardi que de s'appuyer sur de pareils faits, pour soutenir la provenance indienne des colons de l'Egypte. Il faudra d'autres témoignages pour démontrer définitivement cette opinion, qui courait déjà en Grèce, à l'époque de Philostrate.

La Chine nous est apparue, dans ce siècle, sous un point de vue nouveau ; mais c'est moins par les travaux des orientalistes que par les relations des missionnaires. Avant l'apparition des *Annales de la propagation de la foi*, il y avait une sorte de Chine conventionnelle, conçue fantastiquement, en partie d'après les récits des missionnaires du siècle dernier, en partie d'après les raisonnements des philosophes. Les Pères jésuites, traités favorablement à Pékin par l'empereur Khang-Hi, s'étaient laissés naïvement éblouir, et ils avaient pris les livres utopiques des lettrés pour un tableau de la civilisation réelle. De leur côté les philosophes, enthousiasmés d'un pays où l'athéisme est en honneur et la littérature toute puissante, représentaient, un peu moins naïvement, les Chinois comme les plus parfaits des hommes. La sincérité des missionnaires nous a donné aujourd'hui le moyen d'arriver à la vérité ; en lisant les *Annales de la propagation de la foi*, nous voyons

que toutes les belles paroles des philosophes chinois n'empêchent pas le peuple de cette contrée d'être le plus malheureux de la terre. Partout l'oppression et la concussion, partout des fonctionnaires rapaces qui pressurent leurs administrés, une cruauté odieuse, une lacheté sans nom, un peuple qui meurt de faim, des enfants qu'on jette aux pourceaux, quand les années sont mauvaises; voilà les traits principaux de la civilisation chinoise, tels qu'on peut les déduire du précieux recueil publié par l'œuvre de la *Propagation de la foi.*

Cependant, si nous avons dû juger sévèrement la Chine en la connaissant mieux, nous n'avons pas étudié avec moins d'attention sa littérature. Abel Rémusat, MM. Stanislas Julien, Bazin et Pauthier nous ont fait connaître les principaux monuments de l'esprit chinois. En lisant soit le Chi-King, traduit par Lacharme, soit les romans de mœurs, soit les mélodrames barbares, soit les livres de morale, nous avons enrichi notre fonds européen de nouvelles connaissances, mais ces connaissances ne sont pas sorties du domaine de la critique, et nous ne voyons en aucune manière quelle influence les monuments littéraires de la Chine pourraient exercer sur l'esprit de la France.

Dans ce pays, la poésie est baroque, le drame barbare, la morale athée ; les romans, il est vrai, offrent un intérêt prodigieux, à cause de l'exactitude et du fini des peintures, mais nos auteurs n'ont rien à apprendre de ce côté; peut-être pourait-on remarquer que les Chinois ont su mêler à leurs tableaux de la vie réelle, des peintures qui ne manquent pas de poésie : ce genre n'existe pas chez nous. Dans le roman des *Deux Cousines*, traduit par Abel Rémusat, après avoir assisté à des scènes de la vie la plus vulgaire, nous voyons les lettrés se réunir près de la grotte de l'Empereur Iu et composer des vers sous les pêchers en fleurs. Plus loin, l'héroïne du roman se plaît à regarder dans le ciel le vol des grues et dans le verger les calices dorés

des chrysanthèmes. Quand elle a fixé son choix sur un fiancé, elle ne lui demande pas quelle est sa position dans le monde ; elle se contente de lui proposer un exercice de poésie assez semblable à nos bouts-rimés, et le jeune homme, en sortant victorieux de cette épreuve, éveille une douce émotion dans le cœur de sa maîtresse. De telles scènes, où l'on ne peut nier une certaine grâce, nous touchent en nous faisant retrouver l'homme identique dans tous les climats ; il nous plaît d'apprendre que dans les campagnes du Kiang-si comme dans celles de la Provence, il y a des amoureux qui se donnent rendez-vous le soir, et qui parviennent à tromper la vigilance de leurs parents ; mais il faut avouer qu'en Chine la poésie et les sentiments du cœur sont plus contournés que partout ailleurs.

Si les études chinoises sont destinées à exercer une influence sur notre pays et en général sur l'Europe, c'est par les résultats qu'elles nous font connaître dans les sciences appliquées. Les sciences théoriques n'existent pas en Chine ; il n'y a dans ce pays ni chimie, ni médecine ; c'est à peine si les Chinois ont pu calculer convenablemen une éclipse, et encore, dans les sciences mathématiques, ont-ils eu les Indiens pour maîtres, mais ils n'en ont pas moins trouvé de bonne heure, par la voie empirique, des procédés tout à fait précieux. Il est incontestable qu'ils ont connu avant nous la poudre à canon, l'aiguille magnétique, la cloche, la porcelaine, la gravure sur bois ; mais, en chimie appliquée, ils ont fait bien d'autres découvertes qu'on s'occupe aujourd'hui de populariser chez nous.

Les autres nations de l'Orient ne méritent pas d'être mentionnées ici, soit que nous ne les connaissions pas suffisamment, ou bien que leur civilisation n'offre pas d'intérêt. Les peuples mahométans sont dans ce dernier cas. Le dix-neuvième siècle a rejeté le point de vue des encyclopédistes sur le rôle accompli par l'Islam ; nous pouvons considérer les mahométants, soit dans les dynasties Africo-

Espagnoles, soit sous celles de la Perse, soit sous celles de la Turquie, nous les trouverons frappés partout d'un caractère d'infériorité. On avait fait sonner bien haut la civilisation arabe du moyen-âge; en y regardant de plus près, il s'est trouvé que cette civilisation n'a rien inventé, et qu'elle s'est contentée de traduire, en commettant de grossières erreurs, les livres de la Grèce et de l'Inde. Dénués du génie inventif dans les sciences, de grandeur et de sensibilité dans la poésie, de virilité dans l'ordre politique, les peuples mahométans se présentent à nous comme ayant créé une civilisation inutile et même nuisible. Aussi la lecture de leur histoire est-elle insoutenable, qu'on l'essaie dans l'ouvrage suspect de Conde, ou dans la volumineuse compilation du baron de Hammer.

En laissant de côté les Arabes, on trouve que leurs ancêtres les Juifs ont fourni à notre siècle, soit des hommes très-distingués, soit des travaux extrêmement importants, qui ne peuvent être passés sous silence. Au nombre des derniers, figure la traduction de la Bible, due au savant philosophe S. Cahen. Ce livre porte les traces d'un esprit de système qu'il faut condamner, mais il rend aux monuments littéraires de la Judée une couleur surprenante qui n'est pas toujours saisissable dans la vulgate. On y reconnaît de plus, avec clarté, des traces d'une évolution idolatrique, se produisant régulièrement chez les juifs comme chez les païens, bien que la puissante main des prêtres ramenât toujours les Israélites au monothéisme. Déjà, dans la Genèse, on rencontre une sorte de culte des pierres (1) qui pourrait être du fétichisme. Il y est fait mention, en outre, de dieux étrangers adorés par les gens de la maison de Jacob (2) et d'idoles ou théraphims honorés par Laban (3). Sous les Juges, les Israélites

(1) Gen., XXVIII, 18.
(2) Gen., XXV, 1.
(3) Gen., XXI, 19.

servent Baal et Astarté, ou le soleil et la lune (1). Sous les Rois, ils tombent dans un polythéisme complet et placent, dans les temples de Jéhova, le char du soleil. On ne pourrait comprendre la Bible, si l'on n'admettait cette opposition constante qui s'y révèle entre le monothéisme sacerdotal et la grossière religion de la foule, toujours prête à revenir au polythéisme.

C'est en étudiant aussi bien les livres religieux de tout l'Orient que la Bible elle-même, qu'on apprécie le rôle admirable de la révélation chrétienne. Dans la période édénique, l'homme avait une connaissance instinctive du monde en général; son esprit s'obscurcit par la chute, et les diverses religions ne gardent plus que des traces confuses de l'excellence primitive de l'être humain. Pour tirer l'humanité de cet état de trouble, il fallait une seconde révélation qui fît reparaître toutes les vérités établies par la première. Le christianisme surgit, au moment même où l'humanité allait se perdre. Une tendance naturelle à l'homme, déformé par la chute, entraînait celui-ci vers l'adoration de la nature; c'est ainsi que les Ménandrites, les Ebionites, les Cérinthiens, les Manichéens et les Priscillianistes veulent attribuer aux astres une influence sur l'homme; que les Valentiniens veulent dresser la nature en face de Dieu, en soutenant que le Créateur n'est point l'auteur de la création, erreur dont les Manichéens font la base de leur doctrine. Par une conséquence légitime, ces mêmes hérétiques admettent un fatalisme absolu, et les Gnostiques veulent reproduire le polythéisme en rattachant au christianisme l'idée de transmigration. Alors le catholicisme se lève : il maudit la nature et fait disparaître du même coup toutes ces graves questions qui dépendent d'elle, le fatalisme, l'adoration des astres, le problème de l'existence des animaux, celui de l'éternité de la matière et enfin le dua-

(1) Jud., II, 13.

lisme des substances. Il remplace le fatalisme des philosophes par le providentialisme qui donne à tout événement une signification morale. Il conserve l'idée d'un principe malfaisant en la comprimant sous sa forme manichéenne; continuant son essor, il transforme la notion orientale de la Trinité et retrouve la véritable Trinité divine, qu'il défend contre les Sabelliens, les Ariens et les Macédoniens; contre Praxéas, il soutient que le Christ est fils de Dieu; contre Arius, qu'il est égal à Dieu; contre Macédonius, que le Saint-Esprit est Dieu. Reprenant l'idée indienne de l'incarnation, il en pondère les deux termes; Ebion et Paul de Samosate soutiennent que Jésus-Christ était un pur homme, les Doscites et les Manichéens qu'il n'était homme qu'en apparence; Apollinaire, que le Verbe divin tenait lieu à Jésus-Christ d'âme raisonnable; Nestorius, que Jésus-Christ n'était que le temple de la divinité; Eutychès, qu'en lui les deux natures étaient confuses: à toutes ces erreurs, l'Eglise répond en déclarant que Jésus-Christ s'est incarné, qu'il est vraiment homme, vraiement homme et Dieu, et une seule personne en deux natures distinctes. Elle couronne son œuvre en écartant Pélage, qui ruinait la théorie de la grâce, en établissant contre les Donatistes la théorie des sacrements, en déclarant enfin, d'après les textes de l'Évangile, l'universalité et l'infaillibilité de l'Église.

Cette analyse rapide suffit pour démontrer l'absurdité des théories de Dupuis et des philosophes de son école. Ils prétendaient trouver tout le christianisme dans les religions de l'Orient. Le fait est vrai, mais il en faut tirer une conclusion différente de la leur. Suivant eux, le catholicisme se présente historiquement comme ayant emprunté à l'Égypte la notion de la trinité, plus claire dans la théodicée de ce pays que dans toute autre; à l'Arie, le dualisme des principes, la chûte des anges, l'eau bénite, l'eucharistie; à l'Inde, la doctrine de l'incarnation, l'usage du chapelet; à la Chine, la cloche; à l'Égypte encore, la

croix, et à ces trois contrées : Arie, Inde, Égypte, les notions de la vie future. Il s'appuyait, il est vrai, continuent-ils, sur une base judaïque ; mais comme les Israélites ne connaissaient ni la cloche ni la croix, comme, chez eux, les notions relatives à la chute des anges, à la trinité, à l'Eucharistie, étaient ignorées ou obscurcies, comme enfin la théodicée qui proportionne les destinées de l'homme à sa conduite durant cette vie, n'était pas admise, au moins chez les Sadducéens, la philosophie prétend que le christianisme est de formation récente. On doit reconnaître, au contraire, que l'Eglise catholique, choisissant avec une sagesse admirable les reflets de la révélation première, épars au milieu des nations, a seule constitué la synthèse à laquelle chaque peuple s'efforçait en vain d'atteindre par ses propres forces.

La philologie, qui touche de si près à l'histoire et par là aux questions religieuses, n'est pas encore représentée en France par un ouvrage complet. Une traduction défectueuse du livre de M. Schleicher, sur les langues de l'Europe moderne, suffit cependant pour initier les gens du monde aux résultats fournis jusqu'à présent par la linguistique. Ceux-ci sont loin d'être définitifs ; on a bien rangé les langues en trois classes, mais le caractère de quelques-uns de ces idiomes est si peu déterminé, qu'on peut les ranger indifféremment dans l'une ou dans l'autre. Il y a cependant un fonds positif dans la théorie de Humboldt. Les langues monosyllabiques ne peuvent être confondues avec les langues agglutinantes ou les langues à flexion, lorsque le caractère de ces dernières est bien déterminé.

Historiquement, l'étude des idiomes présente un intérêt non moins important et en quelque sorte politique ; on a longtemps discuté pour savoir à quelle famille appartenaient les Maggyars. Avec l'aide de la philologie, on a classé ce peuple dans la souche tatarre. Les Rou-

mains, que les linguistes russes cherchaient à faire prendre pour des Slaves, ont été rendus à la famille latine. Enfin, ce peuple mystérieux qui erre depuis six ou huit siècles à la surface de l'Europe, les Bohémiens, Zingaris ou Rômes, a été saluée par nous comme appartenant à la race de nos ancêtres indiens.

La prodigieuse activité avec laquelle on a traité les études philologiques dans notre siècle n'étonnera pas si l'on songe à la grande importance des langues par rapport à l'histoire de l'humanité. En rapprochant les divers idiomes, en les analysant, en les comparant, on espérait obtenir des données claires sur les origines de l'espèce humaine. Ce résultat n'a pu se produire, comme le prédisaient d'avance les esprits religieux, qui sont hostiles aux conclusions orgueilleuses de la philosophie. Les philologues ont pu réduire les langues en famille, mais en les examinant de près, ils ont été forcés de constater ce singulier phénomène : c'est que, à mesure que la raison de l'homme se développe, l'instrument de son langage devient plus imparfait; les langues des nations philosophiques du dix-neuvième siècle, c'est-à-dire de l'Angleterre, de la France et de l'Allemagne, ne sont que des jargons informes, pauvres, mutilés, lorsqu'on les compare au sanscrit du *Rig-véda*, composé à une époque où la philosophie n'avait encore ni nom ni existence. La constatation de ce phénomène a cruellement embarrassé les libres penseurs qui prêchent l'acceptation d'une langue universelle. En effet, s'il est démontré que les langues sont des créations instinctives qui perdent leur richesse et leur flexibilité à mesure que la raison se développe, il y a incompatibilité entre la vie d'un idiome et le procédé rationnel par lequel les philosophes prétendent créer de toutes pièces un langage philosophique analogue à l'algèbre, par exemple. Cette question difficile ne diffère pas de celle que nous avons examinée plus haut à propos du libre ar-

bitre de l'homme. Si Schelling a raison de prétendre que le monde, qui a été gouverné jusqu'à présent par la fatalité, obéira désormais à la loi de la liberté et que l'homme accomplira librement une loi sociale qu'il aura pu formuler, alors la logique exige que toutes les manifestations instinctives de l'être humain perdent le caractère de la nécessité : les langues notamment prennent conscience d'elles-mêmes, et l'homme les construit à volonté au lieu de les produire spontanément. On ne peut donner aucune solution à ce problème; bien loin de là, on ne connaît pas encore toutes les lois de développement des idiomes; il n'y a guère que la famille indo-germanique qui ait été étudiée dans ses principales branches. On ne sait rien de positif sur les liens qui rattachent les Indo-Germains aux peuples sémitiques ou à la société tatare; c'est seulement quand toutes les langues de l'univers auront été analysées exactement, qu'on pourra énoncer cette conclusion aujourd'hui mise en doute par les philosophes : L'homme est condamné à ne jamais rien savoir sur ses origines, s'il prétend constater celles-ci par la raison.

En étudiant les langues régulières, on a accordé la plus grande attention aux patois qu'il faut regarder soit comme des idiomes naissants, soit comme des idiomes mourants. Ils offrent beaucoup d'intérêt.—Indépendamment de leur physionomie pittoresque, ils présentent un caractère flottant qui n'existe plus dans les langues régulières; on pourrait les comparer à ces terrains d'alluvion qui n'ont pas encore reçu la consistance nécessaire pour supporter l'homme civilisé. Si donc nous regardons comme très-précieux les ouvrages didactiques d'Abel Rémusat, de Bazin, de Silvestre de Sacy, de Garcin de Tassy, etc., sur les langues de l'Orient, nous ne devons pas accorder moins d'attention aux modestes publications qui concernent les patois de la France. Ceux-ci offrent un trésor de faits précieux pour le philosophe et pour le philologue. Il est

fâcheux qu'ils n'aient encore été travaillés que d'une manière fragmentaire.

On a d'ailleurs introduit quelque confusion dans ce genre d'étude en attribuant une valeur littéraire à des documents qui ne pouvaient intéresser qu'au point de vue philologique; mais ce serait bien mal raisonner que de conclure de la nullité des textes à l'inutilité des analyses linguistiques. Dans de certains cas, les jargons des sauvages de l'Amérique du Nord peuvent être plus précieux pour la connaissance de certains phénomènes psycologiques que les belles langues de l'Inde et de la Grèce. Les érudits de nos provinces ont donc rendu à l'esprit humain un service signalé en s'occupant d'études qui ne pouvaient être faites que par eux. Jusqu'à présent les seuls travaux, qui aient été régulièrement rédigés, sont ceux de Legonidec et de M. de la Villemarqué sur le breton, ainsi que ceux de M. Travers sur le patois normand. Mais il se prépare un grand travail sur les dialectes provençaux, et sans accorder à la civilisation méridionale la valeur que lui donnait Raynouard, on pourra apprécier convenablement les élégans idiomes de nos provinces du Sud.

La poésie populaire a été pour ainsi dire retrouvée dans le dix-neuvième siècle. Les rhéteurs, exclusivement dominés par la considération de l'antiquité, s'obstinaient, bon gré mal gré, à classer la poésie d'après l'échelle historique suivante : poésie lyrique, poésie épique, poésie dramatique. On avait d'abord objecté à cette division que, dans la littérature grecque, l'ancienne poésie lyrique ne subsiste pas, de sorte que nous ignorons quel était son caractère. Les hymnes d'Orphée sont des compositions tardives, où la décadence du polythéisme s'exprime à chaque ligne. Dans le Rig-Véda, il y a un certain élément épique mêlé à la poésie lyrique. Ces allusions à demi voilées, ces phrases interrompues servent à nous faire voir que l'homme n'était pas à cette époque dans l'état de nudité légendaire

qu'on veut lui supposer. En prétendant que la poésie a commencé par une poésie lyrique ou subjective, analogue à celle de Lamartine par exemple, en affirmant que les légendes héroïques ou divines se sont créées peu à peu, on établit cette doctrine que l'homme part du néant intellectuel pour développer indéfiniment son intelligence au moyen du principe de la raison. Tout tomberait ainsi à la fois, et la notion de Dieu, et celle d'une puissante vie instinctive précédant l'état de civilisation. Si, au contraire, comme l'histoire de l'homme le démontre, nous devons admettre que celui-ci a été créé par Dieu dans un état instinctif particulier; que, dès sa sortie de l'Eden, il a gardé, dans son imagination, diverses légendes grandioses ou terribles qu'il a exprimées en vers, en même temps qu'il commençait la poésie lyrique, alors le spiritualisme est établi fortement, nous nous expliquons les événements auxquels la poésie lyrique du Ryg-Véda fait allusion, et en le cycle même temps nous comprenons, pourquoi, quand recommence, les chants populaires, offrent le caractère à la fois lyrique et épique. Il est vrai que les chants populaires de l'Europe sont, sans exception, postérieurs au christianisme, qui a certainement influé sur eux en leur donnant une sensibilité profonde, mais cette influence leur aurait plutôt communiqué un caractère subjectif qu'une physionomie épique; or, les chants populaires de l'Europe sont, en majorité, de petites épopées, de petits poëmes complets, de petits tableaux qu'on pourrait toujours reproduire par le dessin. On comprend effectivement que l'homme, dans un état de civilisation primitive, regarde encore plus qu'il ne sent et raconte des faits plutôt qu'il ne combine des impressions. Il est fâcheux qu'à part deux ou trois spécimens insignifiants, nous ne connaissions pas les chants populaires de l'antiquité, si toutefois nous en pouvions recueillir qui fussent, intellectuellement parlant, du même âge que les chants espagnols ou

finois, c'est-à-dire qui appartinssent à l'aurore de la vie humaine. Mais on peut suppléer à cette lacune quand on a un sentiment suffisant de la philosophie de l'histoire; l'Iliade n'est pas autre chose qu'un chant populaire, et, de nos jours, on a retrouvé en Finlande un poëme bizarre, le Kalevala, qui, créé par tout le monde, offre cependant une parfaite liaison et une parfaite unité.

Il serait inutile de démontrer quelle influence les chants populaires auront sur la littérature de l'Europe. Ces compositions se comptent par milliers : elles se sont produites dans toutes les contrées, sous tous les climats; là où la vie industrielle n'a pas pénétré, la muse populaire chante encore; comment pourrait-on croire qu'un phénomène littéraire qui a eu autant de durée et d'universalité doive disparaître sans laisser de traces! C'est le contraire qui est vrai : il nous faut refondre nos rhétoriques et diviser la poésie de la manière suivante : poésie populaire, poésie lyrique, poésie épique, poésie dramatique. Le premier terme de la progression est ainsi retrouvé. L'esprit humain s'enrichit d'une nouvelle classe de productions dont la forme laisse trop souvent à désirer, mais qui expriment les émotions de l'âme avec une sensibilité et une énergie prodigieuses.

La famille finoise fournirait un large contingent à une collection choisie de chants populaires de l'Europe. On a recueilli les poésies de la Finlande et de l'Estonie; on a rassemblé également celles de la Hongrie, contrée intéressante qui a oublié entièrement son origine tatare et développé une civilisation fort originale. Les Slaves, les Germains, les Basques, les Grecs, les Roumains ont tour à tour livré à l'investigation des érudits des productions poétiques dont la beauté ne peut être mise en doute; mais la supériorité dans ce genre de littérature nous semble revenir à notre Bretagne, dont tous les chants populaires n'ont pas encore été soumis au public. On retrouve toutes

les qualités de l'âme humaine dans ces belles poésies : l'énergie guerrière, le sentiment religieux, l'amour du pays, le respect de la famille, l'émotion de l'amour. De plus, le jeu du sentiment est toujours encadré dans une nature fortement colorée quand la trompette résonne, dans un gracieux paysage quand les amants se donnent des rendez-vous clandestins. Il est bien honorable pour M. de la Villemarqué d'avoir le premier fait connaître ces poésies à la France. A côté de lui il faut nommer Fauriel, MM. Damas-Hinard, Sébastien Albin, Artaud, Alexandri, de Beaurepaire et quelques autres, grâce aux travaux desquels on a pu apprécier les chants de la Grèce, de l'Espagne, de la Roumanie, de l'Allemagne, de la Flandre, de l'Ecosse, de la Normandie. Nous-mêmes, si l'on veut bien nous permettre de nous nommer, nous avons donné divers échantillons de poésies de la Hongrie, de l'Estonie, de la Russie, de l'Albanie et du Béarn. Nous nous sommes proposé ainsi de contribuer à ce mouvement régénérateur qui semble vouloir ramener l'esprit de la France vers la sensibilité, vers la nature et le cœur. Depuis le seizième siècle, elle a développé outre mesure ses facultés analytiques : dire qu'elle s'est desséchée, ce serait une impiété, car il n'est jamais permis de mal parler de sa mère ; d'ailleurs, on ne connaît pas l'esprit d'un pays tant qu'il n'a pas fourni son évolution entière ; avant l'école de la poésie moderne, ne prétendait-on pas que nous n'avions point le sentiment de la nature? Hugo et Lamartine ont répondu à cette assertion. Cependant tout n'est pas dit encore ; il y a une certaine ingénuité de sentiments qui manque chez nous, sans qu'elle soit incompatible avec la puissance intellectuelle, puisqu'on la rencontre chez les races germaniques qui ont produit à la fois Fichte et Hébel. Voilà le point vers lequel nous voudrions voir se diriger les efforts des jeunes écrivains. L'idéal classique qui a longtemps dominé notre pays est aujourd'hui brisé sans retour; il est

devenu nécessaire, comme nous l'avons déjà fait en partie, de nous abreuver d'une littérature autre que celle de la Grèce ou de Rome. Parmi les écrivains qui ont précipité ce mouvement, les uns, comme M. Ampère, ont étudié pour ainsi dire les origines du romantisme; d'autres ont fait revivre les chroniqueurs du moyen âge: troubadours, jongleurs et trouvères ont passé tour à tour devant les yeux du public, qui ne s'est guère amusé ni de leurs vers barbares, ni de leurs idées stériles. L'émotion a été plus grande lorsque la littérature étrangère est venue abreuver la veine nationale.

Dans cette combinaison qui s'est faite de l'élément chrétien, de l'élément national et de l'élément étranger, il semble que le dernier ait eu la prédominance, puisqu'en effet Shakespeare et Caldéron, c'est-à-dire le drame, ont tué la vieille tragédie; tandis que Walter Scott et Goëthe, c'est-à-dire le roman, ont tué le vieux poëme épique avec son merveilleux tout décrépit. Il est certain qu'on peut ajouter un élément nouveau à cette rénovation, en transportant l'activité intellectuelle sur les littératures barbares. Mais il s'en faut encore que les littératures cultivées, elles-mêmes, soient suffisamment popularisées chez nous. Le drame, tel que le conçoit Shakespeare, passe encore pour une exception et pour une monstruosité; s'il était démontré historiquement, c'est-à-dire par des traductions et des expositions littéraires, que l'Espagne n'a pas connu d'autre système dramatique, que les poëtes indiens semblent avoir copié Shakespeare dans leur mise en scène, l'exception prendrait tout à coup un caractère étendu qui imposerait silence aux rhéteurs des écoles.

Il semble que le meilleur moyen d'arriver à populariser chez nous les œuvres de littérature étrangère, d'empêcher qu'un poëte allemand ou russe, par exemple, ne soit connu que dix ans après sa mort, serait de modi-

fier l'organisation de l'Institut, en créant une nouvelle Académie, annexée à l'Académie française sous le titre spécial d'Académie étrangère. On y comprendait les écrivains qui s'occupent d'études intermédiaires entre l'érudition et la littérature. Des auteurs tels que MM. Damas-Hinard, Michiels, Philarète Charles, Delaveau, seraient très-bien placés dans une pareille section de l'Institut. Une telle création aurait d'ailleurs pour effet, non-seulement d'encourager les littérateurs actuels à étendre leurs études, mais elle en formerait de nouveaux; un critique qui serait certain de ne pas languir oublié parce qu'il s'occupe de la littérature slave, ou même de la littérature allemande, mal connue chez nous, embrasserait avec ardeur l'étude des civilisations étrangères, et l'Académie aurait ainsi l'avantage de contribuer au plus prompt accomplissement de cette fusion intellectuelle vers laquelle tend le dix-neuvième siècle.

Nous avons donné beaucoup d'étendue à notre examen des travaux de critique faits dans le dix-neuvième siècle. C'est, qu'en effet, l'érudition a pris de nos jours une importance capitale. Après avoir été longtemps la faculté dominante de l'humanité, l'imagination s'est beaucoup affaiblie, et l'érudition a tout envahi. On ne se contente plus aujourd'hui de ces systèmes divinatoires dans lesquels le philosophe faisait preuve d'une grande puissance d'essor, mais qui ne s'appuyaient sur rien de positif. La science s'est installée partout; la métaphysique même a du perdre son caractère abstrait, au point que la philosophie de l'histoire est devenue une histoire de la philosophie. La poésie, sans reprendre le caractère épique, a souvent cherché sa base dans l'érudition. Dans toutes les autres branches de l'activité humaine, c'est l'érudition critique qui domine. Cependant, au lieu de s'être trop avancé à cet égard, on n'a pas été encore assez loin, et il serait urgent d'imiter l'Allemagne où l'histoire de l'an-

cienne Grèce, par exemple, a été l'objet d'excellentes études. Il y a un enchaînement nécessaire dans les choses; l'histoire narrative ne peut se produire avec succès que lorsque l'érudition lui a préparé un champ d'observation bien net; on conçoit donc que, pendant longtemps, on n'ait pu écrire une bonne histoire grecque; mais, aujourd'hui, cette lacune n'a plus d'excuse en France, puisque l'Angleterre et l'Allemagne possèdent de bons ouvrages sur cette matière.

V

Le roman, qui a remplacé de nos jours l'ancienne poésie épique, n'a pas été aussi brillant qu'on aurait pu le croire en voyant avec quel succès l'histoire a été traitée au dix-neuvième siècle. C'est sans doute moins la faute du sujet que celle des écrivains. Nous ne voulons pas parler, à ce propos, des œuvres de prose qui se rapportent à la poésie, tels que le *René* de Chateaubriand et la *Lélia* de George Sand; nous les retrouverons plus tard; nous voulons parler seulement d'œuvres qui se rattachent davantage à la vie réelle, considérée dans l'histoire ou dans l'individu. L'homme dont le nom a eu le plus de retentissement est le célèbre Balzac. Il est incontestable que cet écrivain avait reçu d'en haut une puissance hors ligne; un véritable génie philosophique, une étonnante facilité d'observation qui aurait pu faire de lui un confesseur ou un médecin, un esprit profond et sagace semblaient lui assurer le premier rang, peut-être, parmi tous ceux qui ont jamais étudié la nature humaine. Malheureusement le style de Balzac ne s'est pas trouvé à la hauteur de ses conceptions; en lui donnant le fond, la nature avait oublié la forme, qui vient de l'élévation morale : nulle trace de celle-ci dans les écrits du romancier, il regarde la vie dans sa nudité

hideuse, il rassemble à plaisir les détails les plus révoltants, et bien que chaque partie d'un semblable tout soit vraie en soi, Balzac déshérite ainsi la nature humaine de cet idéal qui doit rayonner dans les œuvres littéraires. Jamais on n'a accouplé à son nom l'épithète de sublime; jamais on ne se rappelle une page de lui comme on le fait pour les grands poëtes, et même pour Aristophane et Rabelais, si élevés quelquefois dans leur abaissement. Au premier abord, Balzac, avec la multitude de ses types et la profondeur de son coup d'œil, paraît un émule de Shakespeare; lorsqu'on réfléchit davantage, lorsqu'on cherche à saisir des formes dans ce chaos, on s'aperçoit que l'auteur des *Parents pauvres* s'est étouffé sous la matière à force de la vouloir étudier. Mais ce n'est pas seulement pour son œuvre personnelle que Balzac doit être l'objet de critiques sévères, c'est aussi pour l'école qu'il a produite : une foule d'écrivains nés sans génie ont voulu copier le maître; ils ont bien pu reproduire les défectuosités de son style, mais, n'ayant aucune des qualités qui peuvent racheter de telles imperfections, ils ont écrit des livres dont il n'est pas convenable de s'inquiéter, si ce n'est pour constater la fâcheuse influence qu'ont eue ces productions sur la moralité générale. Des œuvres médiocres, dira-t-on, peuvent-elles donc avoir une action? Sans aucun doute. Pour diriger les hommes vers le bien, il faut toute la puissance d'un génie exceptionnel; mais pour les précipiter dans la voie du mal, la moindre excitation suffit. Balzac aura en conséquence une grande responsalité devant l'avenir. Celui-ci conservera *Eugénie Grandet* comme un charmant tableau d'intérieur, mais dans les quelques lignes qu'il consacrera à l'auteur de ce roman, il l'accusera d'avoir manqué de ce qui fait l'homme : l'élément moral.

Balzac pressentait bien quel serait dans l'avenir le côté vulnérable de ses créations, lorsqu'il lisait jusqu'à sept épreuves pour tenter de se faire un style; il savait bien

que sans la forme, le fonds n'est rien aux yeux de la postérité ; mais à quoi sert de posséder un tel instinct puisque le style est un don naturel qu'aucune application ne permet d'acquérir? Les expressions vigoureuses, les métaphores grandioses, les tournures pittoresques peuvent bien être le résultat d'un effort de l'écrivain, comme on le voit par les manuscrits de Pascal, de Lafontaine, de l'Arioste, mais ces grands hommes travaillaient sur un fonds de style donné par la nature, et non dans le vide. Est-il possible d'ailleurs qu'il existe un style pour la peinture exclusive de la réalité humaine? Nous ne le pensons pas ; cette face méprisable de l'existence ne correspond à rien dans le cerveau. On n'a pas assez remarqué que les écrivains réalistes, comme Molière, n'ont pu acquérir leur excellence qu'à la condition de raffiner les types, de créer des personnalités fantastiques, telles qu'Alceste ou Tartufe. Pour établir un idéal de cette nature, il faut que l'esprit soit vivement sollicité; toutes les forces de l'intelligence étant mises en jeu trouvent un style convenable à la situation. Dans les *Parents pauvres*, au contraire, lorsque nous voyons un homme empoisonner un concierge au moyen d'une rondelle de cuivre qu'il laisse tremper chaque matin tout en causant, dans la tisane du dernier, quel style peut trouver un auteur pour rendre des tableaux aussi bas et aussi repoussants !

George Sand, dans ceux de ses romans qui ne se rattachent pas à la poésie, a, tout en peignant la réalité, trouvé une voie bien différente. On lui doit des récits pleins de fraîcheur, entremêlés d'utopies qui n'ont pas malheureusement le même charme. Madame Sand était une personne merveilleusement douée, qu'il aurait fallu tenir dans une solitude où son génie lyrique se fût épanché à l'aise sans se teindre maladroitement d'idées étrangères à sa nature. Mieux partagée que madame de Staël sous le rapport de l'enthousiasme et du cœur, elle a voulu suivre sa rivale

dans le monde philosophique et n'y a pas également brillé.

Mais si ses œuvres offrent çà et là des taches fâcheuses, il n'en est pas une seule qui ne présente des pages sublimes, exprimant l'élan de l'âme vers les choses supérieures, ou reproduisant avec magnificence l'inépuisable splendeur de la nature.

Les écrivains fantaisistes, tels que Mérimée, Nodier et Toppfer, garderont une bonne place dans notre littérature, parce que, tout en s'abandonnant à leur vive imagination, ils ont voulu rester hommes de style. Le premier n'est pas seulement un romancier très-distingué il s'occupe, avec fruit, d'archéologie et de philologie. Il est heureux pour la France, si souvent accusée d'indifférence à l'égard des civilisations étrangères, de posséder des auteurs à l'esprit cosmopolite, qui nous font connaitre les productions du dehors, et influent ainsi sur les tendances nationales. L'un des plus intéressants travaux de M. Mérimée sera, sans doute, celui qu'il prépare sur les Rômes ou Bohémiens. Ce peuple a beaucoup attiré l'attention depuis une vingtaine d'années. Le philologue hongrois, Jean Bornemissza, a écrit une grammaire de leur langue, qui a été étudiée aussi par les linguistes allemands, et, sans doute, la France profitera bientôt des recherches de M. Mérimée sur les Zingaris, comme elle a profité du zèle avec lequel il s'est intéressé à la poésie populaire.

Le genre fantastique a brillé avec éclat dans le dix-neuvième siècle comme une dernière protestation de l'imagination contre la science. Rien de plus séduisant pour l'esprit humain que de se croire maître du monde entier, de substituer le caprice à la rigueur des lois naturelles, de plonger dans les hauteurs du ciel ou dans les entrailles de la terre pour y évoquer les lutins, les sylphes et les gnomes. Le conteur fantastique est un roi absolu qui dispose à son gré de l'univers : les sciences les plus obscures, l'alchimie, le magnétisme, la magie, viennent

fournir des éléments à ses récits. Ce genre ne pouvait donc prendre un grand développement en France, pays d'analyse et de froide raison. Hoffmann devait naître dans la mystique Allemagne, patrie des légendes brumeuses, des récits impossibles, de la vie patriarcale et campagnarde qui, en empêchant le peuple de s'agglomérer dans les villes, laisse prédominer l'imagination et le sentiment sur les facultés rationnelles. Le fantastique est la dernière mythologie de l'âme humaine. Si ce genre est beaucoup apprécié en France, si Hoffmann jouit parmi nous d'une réputation considérable, fait qui a toujours étonné les historiens littéraires de l'Allemagne, c'est que l'absence de but intellectuel est compensé, chez l'écrivain, par les plus riches qualités du cerveau et du cœur. Cette sensibilité ingénue, cette affection pour la nature, cette bonhomie bourgeoise qui nivèle les conditions, cette exactitude de l'observation unie à l'idéalité la plus éthérée, voilà ce que possède Hoffmann et ce qui nous attache puissamment, car une nation, comme un homme, admire et convoite toujours ce qui lui manque. On peut dire que Nodier et Toppfer ont représenté chez nous la fantaisie avec bien de la grâce; mais, chez le premier, le travail est trop visible, tandis que, chez le second, le cercle des conceptions se réduit de façon à devenir imperceptible. Hoffmann ne sera jamais dépassé ni égalé; au moment où le sentiment du monde mythologique et surnaturel allait mourir dans l'âme humaine, étouffé par la science, la nature voulut produire un dernier poëte qui représentât sa dernière spontanéité, et mélangeant ensemble, dans une unité incohérente, les extases du mysticisme, les rêves d'or de la poésie, les élans passionnés de la musique, les brouillards de l'ivresse, les éclatants paysages de la nature et les hallucinations de la folie encore adhérente au monde réel, elle créa le conteur allemand, qui clot l'ère de l'imagination.

Le roman historique, qui a jeté un grand éclat à l'étranger, n'a pas atteint en France le même degré de supériorité. En général, les écrivains qui se sont occupés de ce genre ont cherché beaucoup plus la vérité dans la décoration extérieure que dans la fidèle reproduction des idées et des sentiments. Ce reproche peut s'appliquer même à l'auteur de *Notre-Dame de Paris*. Si brillant que soit en effet ce roman, si coloré qu'en soit le style, on doit lui reprocher de n'avoir pas saisi le vrai côté du moyen-âge expirant. L'auteur a peint une civilisation de fantaisie et n'a pas reproduit la physionomie essentielle du quinzième siècle, à savoir sa passion pour les idées religieuses. Toute notre histoire nationale est une mine neuve encore ; elle n'a été explorée ni chez nous, ni à l'étranger, puisque Walter Scott s'est laissé aveugler par les préjugés du protestantisme.

Dans aucun récit l'action puissante du catholicisme sur la société humaine n'a été retracée. L'histoire seule, sous la plume d'Augustin Thierry, s'est rapprochée du charme qu'offre le roman. Mais le genre mixte qui a fait la grande réputation de l'auteur des *Récits mérovingiens* ne peut tenir lieu des œuvres de pure imagination. Les grandes figures de Clovis, de Charlemagne, de saint Louis, de saint Bernard, de Pierre de Lune attendent encore d'habiles peintres. Notre histoire nationale ne sera vraiment populaire que lorsqu'un homme de génie sera venu, comme Walter Scott l'a fait pour l'Ecosse, représenter tous les faits essentiels de notre civilisation : l'invasion franque, la rénovation carlovingienne, la constitution de la féodalité, le grand mouvement des croisades, et enfin la décomposition du pouvoir seigneurial, achevée par Louis XI. Passé le règne de Louis XII, toute poésie abandonne les faits; suivant nous, la société de la Renaissance ne peut donner lieu à des romans historiques comparables à ceux qui tirent leurs plus grands effets des lointains. Avant le quinzième siè-

cle, tout est confus, indéterminé, le libre arbitre des personnalités marquantes s'exerce à l'aise; dans la décoration des édifices, dans l'ameublement, dans les costumes apparaît la fantaisie la plus complète; tout est guilloché, dentelé, entravaillé; tout est jaune, rouge, bleu; les formes saillantes, les couleurs vives attirent les regards. Mais le seizième siècle commence le régne de l'égalité; il fait évanouir toute poésie en appelant sur la scène du monde des êtres mesquins, qui rongent en dessous et annihilent les fortes créations des temps héroïques. La diversité des costumes disparaît. Les édifices prennent des formes régulières. L'homme gagne sans doute en dignité personnelle, en bonheur individuel, mais il entre dans la vie monotone, et il invente ce mot : l'*ennui*, qui n'a pas de synonyme pendant toute la durée du moyen-âge. Sans doute le génie semble souverain, et nous avons vu un poëte distingué, un romancier éminent, mettre Cinq-Mars en scène; mais les lois de l'histoire sont plus fortes que la volonté d'un homme, et il est impossible de donner un caractère épique aux récits du dix-septième siècle, tandis que les œuvres relatives à la période féodale le peuvent revêtir. Etendons même cet axiôme que nous avons émis tout à l'heure : la poésie tire ses plus grands effets des lointains. Il en résultera que les écrivains français pourront chercher à l'étranger le sujet de belles œuvres; en effet, s'étendre dans l'espace, c'est comme si l'on remontait dans le temps, à condition de chercher des contrées qui représentent encore aujourd'hui une civilisation depuis longtemps évanouie chez nous. La Russie, par exemple, malgré la haute culture de son aristocratie, représente le travail sourd de la monarchie contre la féodalité; chez elle, un peuple superstitieux et barbare vénère dans les églises les images dorées des saints, s'agenouille devant l'empereur, qui représente à la fois la majesté divine et la majesté humaine, se soulève parfois en tourbillons contre les seigneurs qui

écrasent; les villes sont séparées par des déserts; les boyards couverts de vêtements somptueux y coudoient les paysans enveloppés de fourrures; les loups hurlent par bandes sur les chemins à poteaux, et un hiver de neuf mois change les sapins en cônes de neige : voilà une civilisation puissante, colorée, originale, qui peut fournir au romancier des tableaux saisissants.

Le drame, qui naît du roman comme la tragédie naît de la poésie épique, a du avorter au dix-neuvième siècle, sans qu'il soit nécessaire de s'appesantir beaucoup sur les causes d'un tel fait. On a tiré du roman réaliste un grand nombre d'œuvres dont pas une, peut-être, n'a offert de bonnes conditions de fonds et de style. Le raisonnement que nous avons employé pour caractériser les défauts de Balzac, explique dans quelles mauvaises circonstances le drame réaliste s'est produit. Quant au drame historique, il a suivi la destinée du roman historique lui-même, ou plutôt il est resté encore au-dessous. On n'a même pas réussi à mettre en scène d'une façon durable la *Esméralda*, gracieux type emprunté par Victor Hugo à l'une des nouvelles de Cervantes. L'illustre auteur des *Feuilles d'automne* a bien tenté, en s'inspirant du drame espagnol, de donner à notre théâtre l'éclat de la scène castillane, mais il a malheureusement imité les défauts de ses maîtres : une langue redondante plutôt que grandiose, des images forcées, des antithèses trop fréquentes, des caractères qui ne peuvent s'élever jusqu'à être des types, voilà ce qu'a puisé Hugo dans Lope et dans Calderon; car, en dépit des assertions de Schlegel, le théâtre castillan doit être classé à un rang presque inférieur. Un fait unique le condamne, c'est qu'il n'a pas fourni un seul type saillant à l'admiration de l'humanité. On objectera le *Cid* et *Don Juan;* mais ces deux types existeraient-ils sans Corneille et Molière ?

Comme nous l'avons dit, traitant les questions par les grandes généralités, nous devons bien plutôt défendre ou

combattre les principes que prononcer des noms propres. Nous n'avons donc pas à examiner ici les œuvres dramatiques de nos divers auteurs. Contentons-nous d'affirmer qu'ils trouveront peut-être un style analogue à celui de Shakespeare ou d'Eschyle, quand ils voudront bien laisser de côté toute la friperie du mélodrame pour en revenir, après de fortes études historiques, au culte de la pensée. Comme au roman, notre histoire nationale offre au drame des éléments intéressants. Les jeunes auteurs devront donc marcher dans cette direction, mais après s'être bien pénétrés d'une vérité : c'est que la puissance du génie se compose, en proportions égales, d'une force spontanée donnée par Dieu et d'un aequit au moyen duquel les hommes supérieurs ont toujours lesté leur cerveau.

On a cru Shakespeare bien ignorant parce qu'il méprise la chronologie au point de mettre les axiômes et le nom de Galien dans la bouche de Coriolan, mais il n'en avait pas moins lu une quantité énorme de productions nationales et étrangères : grimoires de procédure, traités de rhétorique, livres de littérature, chroniques pesantes qu'il compulsait à son aise, il avait tout dévoré. Dante était encore, plus que Shakespeare, un écrivain d'une instruction encyclopédique ; dans son *Paradis perdu*, Milton fait preuve d'une érudition universelle; Camoëns, qui n'a guère été étudié en France, possédait un fonds énorme de connaissances historiques. Ainsi, contrairement à la théorie émise aujourd'hui, tous les hommes qui ont marqué leur passage dans l'humanité par une rénovation littéraire, ne se sont pas contentés de demander des pensées et des sentiments à l'âme humaine, ils ont cherché dans l'histoire un point d'appui inébranlable, et c'est ainsi qu'ils ont soulevé le monde. N'est-ce pas, en effet, se créer une indigence volontaire que de se borner, comme les réalistes, à l'observation du temps présent? Mieux avisés, les auteurs idéalistes cherchent l'homme à

travers l'espace des temps, et, se parant de la magie des lointains, donnent à la nature humaine l'éclat de la couleur et du costume.

Quant aux formes dramatiques, il faut reconnaître que le vieux procédé classique est probablement mort pour jamais. Il pouvait convenir aux Grecs, qui cherchaient à émouvoir les âmes par une seule qualité : l'harmonie; mais nous, fils des nations barbares, après avoir longtemps cherché une reproduction factice du procédé antique, nous avons préféré nous conformer à la nature et à la vie. En cela, nous sommes justifiables au point de vue de l'histoire comme au point de vue du raisonnement. Bien avant l'insurrection des romantiques contre les chefs-d'œuvre du dix-septième siècle, le théâtre indien avait créé des œuvres prodigieuses qui rappellent à la fois la sublime véhémence d'Eschyle et l'inextricable confusion de Shakespeare : monarques, soldats, courtisans, princesses, paysans, divinités, bouffons, le ciel et la terre, les puissants et le peuple, paraissent côte à côte dans les drames indiens, où il n'y a d'autre unité que celle de l'effet. La même peinture peut s'appliquer à Shakespeare, aux pièces espagnoles, à tous nos *mystères*, de sorte que le domaine de la tragédie régulière se trouve extrêmement réduit, au point de vue de l'histoire. N'oublions pas, d'ailleurs, que si le procédé antique a pu être employé pour des œuvres représentées devant une société nourrie exclusivement de la littérature classique, il tombe aujourd'hui, parce qu'il n'y aurait plus d'harmonie entre le fonds et la forme : quand le moyen-âge était inconnu, les malheurs d'Œdipe pouvaient nous toucher comme une infortune nationale, et, en adoptant la tradition antique pour suppléer à la tradition nationale négligée, nous devions adopter aussi les formes de composition dont la première s'était revêtue; mais, depuis que nous avons étudié ou produit *le Cid*, le *Faust*, le *Guillaume Tell*, les *Nibelungen*, les

chants populaires, la tradition de l'Europe n'est plus gréco-romaine, elle s'élargit, se complique, et exige, pour expression, la forme multiple du drame.

VI.

Le dix-neuvième siècle a marqué une ère nouvelle dans l'histoire de la poésie française. Celle du seizième siècle n'avait guère que l'habileté des formes; celle du dix-septième était principalement politique; au dix-huitième, seulement, la poésie prend avec Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre son caractère véritable, elle se fait rêveuse, elle comprend la nature.

Le premier quart du dix-neuvième siècle a subi l'influence de deux poëtes qui eurent cette destinée commune de ne pouvoir écrire qu'en prose, Chateaubriand et madame de Staël. La dernière a surtout contribuée à introduire dans notre littérature un élément étranger. Elle avait une intelligence vive et ardente, une éloquence passionnée, une énergie presque virile, mais il lui a manqué une des qualités essentielles au génie, la simplicité. En étudiant *Corinne*, on voit que l'auteur n'avait pu se défaire de cette manie de *poser*, qui est le ridicule défaut des écrivains de la Restauration; à chaque instant, Corinne prend sa harpe et joue un air, pendant que sa nièce ne manque pas de saisir une petite harpe et de jouer son air aussi. Les grands discours d'Oswald, à propos de son père, sont empreints de cette sensiblerie qui ennuie au lieu d'émouvoir, car la véritable douleur trouve des accents plus simples. Mais madame de Staël, dans les pages de ce même livre où elle peint l'influence de la musique, dans ses descriptions de l'ancienne Rome, dans son travail sur l'Allemagne, a fait preuve d'un talent remarquable, et la postérité n'oubliera pas son nom.

Le même défaut de simplicité se fait remarquer dans les œuvres de l'illustre Chateaubriand; ainsi que madame de Staël, il ne put jamais se défaire d'une certaine enveloppe factice et conventionnelle, d'une certaine rhétorique de collége mortellement déplaisante. La nature l'avait richement doué pourtant, et il sut tirer un bon parti de sa belle intelligence et de sa grande âme. Ce fut lui qui introduisit dans la littérature l'élément chrétien, totalement négligé au point de vue de l'art depuis deux siècles. Il raviva, de même, l'élément antique étouffé par le génie iconoclaste du dix-huitième siècle. En même temps, il ouvrit de plus grandes percées dans le monde intérieur, en mêlant à la rêverie de Rousseau une sorte de métaphysique passionnée, empruntée à la nature. A sa voix, tout s'anima : les civilisations éteintes, les sentiments de nationalité, méconnus par rapport à l'histoire du passé, l'étude de l'homme dans ses relations psychologiques avec le monde extérieur. De là, ce caractère sublime que l'auteur des *Martyrs* atteint souvent, malgré son style dépourvu de naturel.

Chateaubriand est une preuve vivante de la vigueur qu'une forte instruction communique à une large intelligence. Rousseau qui manquait du sentiment historique et qui était d'une ignorance à peu près absolue sur ces matières, n'a eu qu'une influence délétère sur la société française; ses paradoxes ont été dans la main de ses disciples des armes terribles qui leur ont servi à démolir le vieux monde; mais que reste-t-il aujourd'hui de l'*Emile?* Quelques pages sur l'existence de Dieu; de la *Nouvelle Héloïse?* la fameuse lettre de la promenade sur le lac. L'œuvre de Chateaubriand au contraire a rappelé l'ordre et l'harmonie dans la littérature ; de lui est sortie toute une école qui, en s'attachant aux idées religieuses et à l'histoire, a produit une heureuse éclosion de la poésie lyrique. Le premier, il a parlé dignement des temples grecs

et des cathédrales catholiques, et lorsque son travail de rénovation a éte terminé, il s'est endormi, en léguant à la société française de volumineux mémoires, qui sont comme les archives du dix-neuxième siècle. Il y a montré le dessous des cartes, a-t-on dit. Qu'importe. Il s'agit de juger son génie individuel, et assurément ses *mémoires* ont révélé en lui une puissance d'observation et de satire qu'on ne lui connaissait pas.

Le plus célèbre disciple de Chateaubriand est Victor Hugo dont le premier essor a été embarrassé et confus. Les *Odes et ballades* conservent trop la trace des écrits du maître; peu à peu cependant le disciple essaie ses propres forces, et bientôt il s'affranchit tout à fait, il devient complétement original. Nous avons dit ce que nous pensions de son talent comme auteur dramatique et comme romancier. C'est en qualité de poëte lyrique que nous voulons juger ici Victor Hugo. S'il doit à Chateaubriand de l'avoir amené par la main vers le temple de la religion et de l'amour, il a promptement dépassé son maître quant à la puissance du style et à la délicatesse des facultés affectives. Les *feuilles d'automne* nous semblent une de ces œuvres immortelles faites pour charmer d'âge en âge les âmes mélancoliques, qui se consolent de leurs douleurs en les voyant exprimées dans une langue divine: de telles âmes prononceront toujours le nom de Victor Hugo avec une sympathie profonde. Un autre chef-d'œuvre est le ravissant volume des *Orientales*. Il a été inspiré de loin par la collection des *chants grecs* dues à Fauriel; mais Hugo a forcé la couleur orientale et s'y est montré habile coloriste. Dans ses autres recueils, l'écrivain a trop laissé voir ses défauts. Ses prétendues méditations sur Dieu et sur l'univers ne sont le plus souvent que des banalités déguisées sous un appareil pompeux. On y voit abonder les images vulgaires, les analogies forcées. C'est que le poëte veut s'écarter de son rôle pour prendre celui

d'un philosophe. Or, il n'y a pas d'exemple qu'un poète ait créé un système : chez lui, la réceptivité doit dominer l'invention. Les plus grands d'entre eux, Homère, Dante, Milton, Goëthe ont pris pour base les croyances de leur époque, en ne permettant à la fantaisie de s'exercer que sur les détails. Les *Contemplations* nous représentent au contraire Victor Hugo comme un homme qui, ayant songé jusque-là moins au fonds des choses qu'à leur forme, s'éveille à la vie théologique sous l'influenee du panthéisme de Pierre Leroux, et cherche à expliquer, aux dépens de la dignité humaine, le mystérieux problème de la destinée des animaux. Pour rendre ses idées, qui sont creuses et confuses, il ne trouve plus qu'une langue imparfaite, et son génie décline. Cette condamnation est celle qui frappe toujours les écrivains lorsqu'ils veulent dépasser le cercle tracé par Dieu. Il est pénible sans doute d'ignorer tant de choses, mais il vaut mieux accepter comme mystères des faits impénétrables que de tomber dans le délire ou la puérilité.

Lamartine a pénétré plus avant que Victor Hugo dans le monde de l'âme, et s'il avait été un écrivain plus correct, il n'aurait pas de supérieur. Mais sa forme, souvent défectueuse, interdit de le ranger au nombre de ces grands génies, tels que Dante et Shakespeare, qui créent une langue en même temps qu'ils font une révolution dans la pensée humaine. On doit avouer pourtant que, dans le genre élégiaque, ces négligences ne sont pas très-graves. Une forme molle et imparfaite convient peut-être pour rendre les plaintes du vent d'automne, le vol capricieux des feuilles rouges, les vagues oudulations des brumes dorées par le couchant.

La principale valeur de Victor Hugo et de Lamartine, auxquels on doit joindre Victor de Laprade, consiste à avoir exprimé cette angoisse que fait éprouver à l'âme la contemplation du monde extérieur. Lorsque le poète est

entraîné au milieu de la nature, qu'il entend chanter l'oiseau, couler la source, s'agiter le feuillage, une extase remplit son cœur ; il s'exalte devant les grands phénomènes de la lumière et de la végétation, mais bientôt il se replie sur lui-même. La tristesse le saisit. Il se demande quels rapports existent entre sa destinée à lui, être périssable, et l'éternité de l'impassible nature. Tel est le sentiment qui a produit *le Lac*, *la Tristesse d'Olympio* et *la Mort d'un chêne*. Mais si M. de Lamartine a exprimé ces angoisses de l'âme sous une forme plus humaine et plus tendre que n'a pu le faire l'auteur des *Feuilles d'automne*, on doit lui reprocher la monotone répétition des mêmes idées ou plutôt des mêmes sentiments, car le volume des *Méditations* serait beaucoup mieux nommé *agitations*. Il a encore à manqué à M. de Lamartine cette passion violente qui semble le carartère de la poésie lyrique, nous disons qui *semble*, car on ne trouve cette passion violente ni dans Horace ni dans Pétrarque. Cependant l'amour humain étant devenu, pour les modernes, une religion complète, on ne voudrait pas voir Lamartine faire vibrer constamment la même corde. Ce défaut de variété dans le sentiment affecte surtout *Jocelyn*. Pourquoi fait-il que les plus beaux morceaux soient noyés dans des pages diffuses, d'une couleur fausse et d'une longueur rebutante.

Victor de Laprade, dont nous avons dit quelques mots, a voulu fondre Hugo et Lamartine ; c'est à la fois un philosophe et un rêveur, mais il lui manque la pensée passionnée du premier, comme l'éloquente sensibilité du second ; n'habitant pas notre terre, il s'agite dans ces espaces célestes, que les mathématiciens ont constaté être de même température que les régions polaires ; étranger à l'étude de l'histoire, il a créé une poésie en même temps froide et agitée ; ses vers ressemblent à des vagues furieuses qu'un vent d'hiver aurait saisies tout à coup et métamorphosées en morceaux de glace. Il a cependant un côté

neuf ; c'est le sentiment de la nature sauvage ; sa poésie est remplie de ces arômes agrestes qu'on respire dans le désert; elle est pure comme les ondes des torrents et prend quelque chose de la force des paysages montagneux.

Deux poëtes lyriques d'un beau génie, MM. Sainte-Beuve et Alfred de Vigny, se sont renfermés dans l'idéal chrétien. Le premier, après avoir écrit l'admirable volume des *Consolations*, s'est promené avec succès dans toutes les régions de la critique et de l'érudition; son extrême activité intellectuelle semble inépuisable; c'est qu'elle est basée en effet sur de fortes études. Si M. Sainte-Beuve a traité avec succès les littératures étrangères, il n'a jamais été qu'un soutien fort douteux du romantisme ; en tirant de l'oubli le XVIe siècle, il songeait encore à l'antiquité, qu'il n'admire pas sur parole comme tant d'écrivains. L'auteur de l'*Histoire de Port-Royal* est un de ceux qui ont donné à la critique moderne un caractère profond et varié.

Les productions de M. Alfred de Vigny se distinguent par une grande beauté morale. Ses romans comme sa poésie rendent témoignage d'une intelligence qui ne cherche pas à acheter le succès par surprise. Tout ce qu'a écrit M. de Vigny se fait remarquer par un style extrêmement pur, et si l'auteur a un penchant décidé pour le moyen-âge, on voit qu'il a étudié avec profit les productions de la Grèce et de Rome. Le caractère principal de ses poésies est le mysticisme religieux. Il était difficile d'exprimer cet état particulier de l'âme sans tomber dans le vague et l'incohérence : le poëte est parvenu à éviter cet écueil, grâce à la netteté de ses croyances, et il a produit des œuvres qui ravissent en même temps qu'elles élèvent.

Un poëte fiévreux, l'auteur de la *Némésis* a transporté dans notre langue l'ampleur et la sonorité du vers latin, il a donné à la rime une richesse inouie, il a en même temps tracé des tableaux pleins de couleur et de verve, qui re-

produisent les mœurs contemporaines; on y rencontre à la fois une raillerie incisive, un sincère enthousiasme pour les nobles causes, et de temps à autre des pensées sublimes. Cette œuvre est sans égale dans l'histoire de la poésie. Juvénal ne peut être comparé à Barthélemy, car le satyrique latin n'a qu'une corde, celle de l'indignation, et n'eût jamais écrit ces pages épiques adressées à l'Italie. La France a eu pourtant son demi-Juvénal : Auguste Barbier, l'auteur des *Iambes*, qui, après un brillant début, n'a pas tenu les espérances qu'il avait fait naître.

A propos des satiriques, arrive naturellement le nom du poëte Béranger, qui n'a pas entendu grand chose à la poésie sentimentale. Il s'était donné pour rôle de faire une guerre acharnée aux défenseurs du trône et de l'autel, comme on disait autrefois; il s'état acquitté de cette fonction en voltigeur habile, et s'est glorifié lui-même des services qu'il a rendus :

> Mais pour les coupstirés dans son velours,
> Combien ma muse a fabriqué de poudre !

Il résulte de ce rôle que la poésie de Béranger n'est pas désintéressée comme celle de Lamartine ou de Hugo; elle n'a même jamais les accents sublimes qu'à trouvés Barthélemy quand son cœur s'appuyait sur la tradition historique pour s'élancer vers un avenir lointain d'affranchissement et de liberté sociale. Les qualités de Béranger sont tout autres; avec un style parfaitement approprié au sujet, il a créé une poésie qui ne demande aucune préparation intellectuelle. Il a ainsi pénétré dans les derniers replis du sentiment national : en même temps il a réveillé celui-ci qui tendait à sommeiller, par de courtes épopées populaires : *le Vieux sergent*, *les Souvenirs du peuple*, véritables chefs-d'œuvre de perfection. Moins varié, Béranger n'eût pas vu périr son nom, qui appartient à l'histoire, mais il ne s'est pas contenté de cette personnalité équivo-

que, et il est devenu le poëte du peuple, qui chantera ses vers tant que la langue française retentira dans quelque coin du monde.

On a affecté dans ces derniers temps de considérer la poésie de Béranger comme une œuvre inférieure, nous ne partageons point cette opinion. S'il est certain d'un côté qu'il existe une échelle intellectuelle sur laquelle on doive classer hiérarchiquement les productions de l'esprit humain, il également certain que ce classement est difficile à opérer lorsqu'il s'agit d'œuvres d'art qui n'ont pas de mesure commune. La poésie de Hugo et de Lamartine ne peut convenir à la masse, pour laquelle la rêverie n'existe pas; d'un autre côté les esprits cultivés prennent un plaisir médiocre à lire *madame Grégoire* et *le fils du pape:* laissons donc chaque chose dans sa sphère, jugeant une œuvre par rapport au but qu'elle se propose et aux auditeurs qui la peuvent comprendre. Une marque d'excellence d'ailleurs, c'est de finir un genre, de le rendre impossible pour l'avenir : or, qui oserait traiter la chanson bachique, la fable ou la chanson politique après Anacréon, Lafontaine et Béranger ?

Il serait difficile de classer Alfred de Musset, qui est la fantaisie incarnée. Sa philosophie est enfantine, son vers est mou; mais son éloquence est abondante et son esprit inépuisable. Ce poëte est un exemple frappant du tort que peut causer le manque d'une forte éducation métaphysique ; si au lieu de s'abandonner à son imagination, comme il le raconte dans ses *Confessions*, Alfred de Musset avait été contraint de lire les philosophes, s'il avait bien voulu étudier Descartes et Spinoza, l'auteur de Rolla n'aurait pas fait un livre qui distrait énormément ses contemporains, mais dont la postérité, nous le craignons, ne s'inquiètera pas autant. Alfred de Musset n'a pas donné une virilité suffisante à son talent. Dans son théâtre, il est plus contenu, plus châtié, mais aussi la

force lui manque, et ses *Proverbes* ne sont que des vaudevilles bien écrits. On peut dire en général que, dans l'art, les œuvres de pure fantaisie, sont nécessairement inférieures; celles dont nous ne pouvons tirer une idée morale ne se sauvent qu'à la condition d'offrir une forme parfaite. Lorsque nous lisons Hoffmann, si nous sommes tentés d'abord de blâmer une imagination emportée au hasard, bientôt l'étonnante exubérance du conteur allemand nous séduit et nous apaise; il a su mettre dans ses récits tant d'esprit, de grâce, de sensibilité, de bonne humeur germanique, qu'il en résulte pour nous un effet salutaire, exactement comme si l'auteur s'était proposé de nous donner des leçons morales. Nous ne trouvons pas les mêmes qualités chez Alfred de Musset, et c'est avec regret que nous lui adressons ce reproche, car il avait reçu d'en haut une abondance de poésie et une éloquence bien précieuses.

Nous avons déjà mentionné George Sand en traitant du roman. Elle mérite un rang élevé au milieu des poëtes, pour avoir puissamment senti la nature et la passion, et pour les avoir rendues l'une et l'autre avec un style incomparable. Rien de plus magnifique que certaines pages de *Lélia*; la description du jardin des Camaldules est splendide comme un tableau de Véronèse. Bien qu'elle n'ait pas écrit en vers, madame Sand est un vrai poëte; en plaçant le sujet de son principal roman, dans une contrée impossible, elle a montré qu'elle était de cette grande famille dont l'imagination se rattache à peine à la terre; la vie industrielle lui semble répugner à la poésie; elle s'est donc éloignée du séjour des hommes, ou n'a consenti à le regarder que pour en décrire les beaux paysages. Ces solitudes mystérieuses si bien chantées par M. De Laprade, ces sommets hardis au pied desquels fleurit la gentiane azurée, ces vallons tranquilles où l'on entend, dès que le soleil tombe, les lamentables mugissements des troupeaux, ces plaines sans arbres, immenses comme la

mer, ces forêts épaisses où l'on marche avec crainte en absorbant les souffles du monde primitif; et à côté de la nature sauvage, la nature humaine, les larmes du cœur, les angoisses de l'âme, les sanglots de l'amour déçu, voilà ce qui donne à l'œuvre de Mme Sand une richesse prodigieuse.

Pourquoi faut-il que de fâcheux paradoxes viennent ternir un si beau talent? Attirée vers l'idéal, l'âme de Mme Sand construit des systèmes irréalisables qui ne tiennent aucun compte des faiblesses de notre nature, et, en même temps, elle oublie trop souvent l'idéal religieux sans lequel l'homme, abandonné à ses passions, végète sur la terre et périt misérablement. Mais, chez George Sand, comme chez Byron, il y a un héroïsme intellectuel qui empêche d'être trop sévère; les grandes âmes ne peuvent être mesurées au niveau de la foule; au milieu des souffrances de toute nature qui les assiégent, il se produit en elles un désordre dont elles ne sont pas responsables, et devant lequel il faut fermer les yeux quand la noblesse de leur cœur jette un voile sur les erreurs de leur raison.

Si la sensibilité n'était pas une qualité aussi précieuse que la force intellectuelle, on hésiterait à placer le nom de Mme Valmore à côté de celui de Mme George Sand, mais la fleur qui croît au pied de la montagne apparaît aussi comme une œuvre de Dieu, comme une œuvre admirable, quand on considère la fraîcheur de son calice, la pureté virginale de ses nuances et l'exquise délicatesse de son parfum. La forme de Mme Valmore est un peu confuse, mais avec quel charme ne sait-elle pas rendre les plus tendres émotions du cœur! Son livre est un bréviaire d'amour où le jeune homme de seize ans laisse tomber des larmes brûlantes, quand il vient chercher dans ces pages rêveuses un aliment pour ses désirs ou pour ces regrets.

Jusqu'au dix-neuvième siècle, la littérature française n'avait pas eu de poëtes parmi les femmes, car la langue

de Christine de Pisan n'est qu'un jargon. De nos jours, la France a voulu faire figurer dans son cénacle deux muses qui représentassent le génie national développé et transformé par des circonstances diverses. Elle a donc chargé Mme Sand de représenter la passion; à Mme Valmore a été dévolue la tendresse, et bien que ce jugement puisse sembler bizarre aux écrivains trop corrompus pour tenir aucun compte de l'élévation morale, on est en droit d'affirmer que la postérité mettra ces deux noms sur le même rang. Peut-être réservera-t-elle aussi une place à une personne dont on n'a pas suffisamment parlé, Mme Caroline Lefaure, auteur des *Pleurs et Prières*, où l'on trouve des tendances théologiques extrêmement rares chez une femme; au lieu de se tourner, comme Mme Valmore, vers l'amour humain, Mme Caroline Lefaure s'absorbe dans le mysticisme; ce qui l'exalte, c'est la beauté du catholicisme, c'est l'éclat des cérémonies, c'est la touchante pureté du culte de la Vierge, c'est plus encore, c'est la majesté de Dieu. Quand elle se perd sous les voûtes de l'Eglise, en écoutant la voix des fidèles, en respirant l'odeur enivrante de l'encens, elle ne touche plus à notre monde, et son vers prend quelque chose d'éthéré qui rappelle le livre des *Soliloques*.

VII

Après avoir suivi rapidement l'évolution intellectuelle du dix-neuvième siècle, il ne nous reste plus qu'à nous résumer en quelques lignes, en réunissant pour conclusion les axiomes épars çà et là dans notre travail. Le coup d'œil que nous avons jeté sur la philosophie, sur l'histoire et sur la critique, nous a montré l'inanité des tentatives faites pour éclairer la destinée de l'homme par la raison. Cette faculté, sur laquelle on a voulu asseoir

différents systèmes hostiles au christianisme, se trouve impuissante dès qu'elle veut prédire les origines ou pénétrer les destinées.

Nous avons vu les querelles métaphysiques qui se sont produites autrefois se renouveler, de nos jours, sans amener aucun résultat; nous avons vu encore la raison, prenant le masque de l'histoire, plonger dans les civilisations éloignées, dans l'érudition, dans la philologie, sans atteindre un autre résultat que celui de reculer les difficultés et d'embrouiller encore des origines déjà obscures. Nous avons vu, d'autre part, les philosophies de la raison ou de la matière en revenir à la théorie catholique sur la grâce et le libre arbitre. Que faut-il conclure de tout cela? C'est que, dans l'évolution humaine, le point de départ et le point d'arrivée ne sont pas du domaine de la raison; c'est la foi seule, c'est le christianisme qui peut expliquer à l'homme d'où il vient et où il va. La raison aurait donc pour domaine spécial tout l'entre-deux; mais si elle ne se borne pas à étudier les phénomènes visibles, c'est que, par l'effet de la chute originelle, nous sommes condamnés à chercher une vérité que nous ne pouvons retrouver. Ni les poëtes, ni les érudits, ni les historiens n'ont conscience de ce rôle; les théologiens et les philosophes sont seuls doués de la faculté réfléchie qui permet à l'homme de considérer sa marche. Ces derniers savent bien que les tentatives de l'érudition et de l'histoire pour retrouver la vérité première, ne peuvent être couronnées d'aucun succès, parce qu'il faut que l'aiguillon de la mort se fasse sentir pour que l'homme, lavé de sa faute, participe, dans les limites de sa nature, à la prescience de Dieu.

Si les vérités religieuses sont les plus importantes de toutes, les œuvres littéraires seront d'autant plus éminentes qu'elles se rapprocheront de la théologie; à ce point de vue, l'histoire narrative et le roman sont bien inférieurs à la philosophie de l'histoire et à la poésie. Les noms vraiment illustres, sont ceux des Platon, des Saint-

Augustin, des Bossuet, des Vico, des Joseph de Maistre, qui cherchent par quelles voies Dieu agit sur le monde; ou encore ceux des Alighieri, des Lamartine, des Hugo, qui entraînent l'homme dans les sphères supérieures, l'arrachent à la bassesse de sa nature et jettent sur lui un peu de leur éclat. Cependant, comme la poésie exclusivement lyrique est fort rare dans l'humanité et demande des qualités particulières, on peut soutenir qu'en général l'intelligence a besoin d'une nourriture historique, sans quoi elle tomberait dans l'indolence et ne remplirait plus le rôle qui lui est assigné par Dieu. En conséquence de ce plan organisé par une volonté supérieure, nous avons vu les recherches de l'histoire et de la critique, destinées à faire constater les origines de l'homme, alimenter la poésie, le drame et le roman. Mais ici la question se divise en deux branches : d'une part, la rénovation du drame et du roman n'a pas été complète, et il nous reste beaucoup à faire, comme nous l'avons démontré en détail; d'autre part, l'aliment fourni à la poésie est tout à fait épuisé, et elle en demande un nouveau, qu'elle trouvera dans la poésie populaire, comme nous l'avons établi également; mais sans prendre le caractère de la poésie historique, car aujourd'hui les mœurs ne permettent plus de saisir et de rendre l'héroïsme des âges primitifs.

Pourquoi, dira-t-on, la poésie n'aurait-elle pas le même privilége que le roman? Il est impossible de répondre à cette question, et pourtant il est certain qu'à mesure que l'humanité a marché, la poésie a perdu le caractère historique. Il n'y a pas d'exemple qu'un grand poëte moderne ait réussi à écrire une composition analogue aux *Niebelungen* ou au poëme d'Igor. La civilisation, au fur et à mesure de son développement, circonscrit le domaine de la poésie épique, frappe celle-ci de nullité en la remplaçant par le roman, donne une partie de son héritage à la poésie lyrique, et produit enfin un trouble singulier dans l'esprit des poëtes en obligeant des auteurs tels que Cha-

teaubriand et George Sand à écrire en prose pendant que Malherbe et Boileau composent en vers. Il est donc certain que la poésie de l'avenir n'aura pas le caractère objectif; la prédominance du caractère lyrique est saillante chez nos poëtes; ce qu'on admire dans Byron, ce sont moins ses héros, véritables brigands de mélodrame, que ses puissants jets de poésies; le *Guillaume Tell* de Schiller ne doit pas non plus sa force à des types bien tracés; c'est le souffle lyrique de l'œuvre qui la sauve; le *Faust* fait un peu exception à cette loi, mais il n'est pas bien sûr que ce drame, quand on l'aura compris, garde la place qu'on lui a assignée; il pourrait bien descendre un peu dans la région des ténèbres, sans que l'illustre Goëthe perdît rien de sa gloire.

Si donc la poésie, s'appuyant sur les chants populaires, doit garder le caractère lyrique, où chercherait-elle son but, si ce n'est dans les hauteurs du ciel. Il faut considérer comme une mauvaise plaisanterie de quelques poëtes modernes, l'idée d'appliquer la poésie à l'exaltation de l'industrie. Il y a bien une espèce de puissance satanique dans ce tournoiement convulsif des arbres et des volants, dans ce grincement des engrenages, dans ce va-et-vient des pistons affairés, dans cette rapide course des steamers, et, si l'on veut, dans ces explosions de chaudières qui lancent les voyageurs en morceaux au milieu de la campagne. Mais la poésie n'a rien à faire avec de tels tableaux. Elle ne connaît que trois choses : le ciel, la terre et l'homme; tantôt elle étudie les mouvements du cœur pour en exprimer la sauvage énergie ou la grâce virginale; tantôt, maîtresse de la nature, elle la décrit avec une richesse inépuisable, trouvant, pour la peindre, des paroles aussi suaves que les parfums du troëne ou les arômes des bois sauvages; tantôt enfin, comparant la nature et l'homme, elle s'élève jusqu'à leur auteur; c'est lorsqu'elle plane dans les cieux qu'elle possède sa vraie grandeur; à l'heure où le soleil disparaît, la foule s'endort; aussitôt la muse s'éveille

pour contempler l'innombrable armée des étoiles; elle va errer dans les forêts, dont elle recueille les bruits mystérieux pour les traduire, et, maîtresse du ciel et de la terre, elle exalte l'homme en lui montrant ses glorieuses destinées. C'est vainement que les cerveaux décrépits parlent de la mort de la poésie; tant que le soleil suivra son cours dans le ciel, tant que les fleuves descendront des pentes en nappes d'argent, tant que les bois se couvriront au printemps de feuilles et de fleurs, il y aura sur la terre des cœurs pour sentir la poésie et des voix pour l'exprimer. Sans doute, l'humanité n'a plus la fraîcheur de sa jeunesse; elle a perdu son ingénuité, son esprit désintéressé, ses dispositions rêveuses; mais de même que le vieillard aime à se souvenir des émotions qui l'ont agité, de même l'humanité écoute avidement les voix qui lui parlent d'un temps qui n'est plus.

N'est-ce pas pour obéir à un sentiment de cette nature qu'elle recueille de tous côtés les productions de son enfance, qu'elle répare pieusement les temples et les cathédrales, qu'elle étudie les idiômes les plus ignorés; comme Eson, elle veut se faire un sang nouveau en absorbant celui de la jeunesse, et si, matériellement, le phénomène est impossible, moralement, il peut s'accomplir, car le christianisme est une source dans laquelle le cœur flétri se vivifie et se régénère. Pendant que les prostituées dansaient toutes nues sur les théâtres de Rome, aux applaudissements de la foule, des inscriptions mystérieuses, gravées sur les murailles des catacombes par des mains obscures, annonçaient l'avènement d'une religion nouvelle qui viendrait tout purifier : de même aujourd'hui, pendant qu'une sourde décomposition morale semble prédire la ruine de la société en Europe, une poésie encore mystérieuse et cachée élève dans l'ombre sa voix naissante pour ramener l'homme à la vertu et à Dieu.

THALÈS BERNARD.

ÉPHÉMÉRIDES.

SEPTEMBRE.

1. 1513. — Vasco Nunez de Balboa part de Sainte-Marie du Darien, traverse avec quelques hommes, malgré mille obstacles, le nouveau continent, et découvre le Pérou et l'Océan Pacifique.

2. 1758. Tentative d'assassinat dirigée contre Joseph Ier, roi de Portugal, par des membres de hautes familles de Taveyro et d'Avora, dont il avait déshonoré les femmes. Ils sont mis à mort, ainsi que le jésuite Malagrida, qui a excusé d'avance le crime.

3. 1759. — Le jour anniversaire de l'attentat contre le roi Joseph Ier, un édit royal chasse tous les jésuites du Portugal ; six cents sont embarqués pour l'Italie, leurs biens confisqués, leurs colléges supprimés.

4. 1789. — Ordonnance qui restreint l'exportation des laines portugaises dans l'intérêt des fabriques nationales.

5. 1522. — Dix-huit hommes, seuls restés de l'expédition entreprise par Magellan, débarquent à San Lucar, mille cent vingt-quatre jours après leur départ. Les premiers ils ont fait le tour du monde.

6. 1645. — Mort de François Quevédo de Villegas, littérateur espagnol. Sa vaste érudition, son esprit, son cynisme et sa fécondité l'ont fait comparer à Voltaire.

7. 1580. — Philippe II, roi d'Espagne, est proclamé roi de Portugal, en dépit des prétentions rivales du duc de Bragance, héritier légitime du trône, et du grand-prieur Antoine, élu par la population.

8. 1810. — Mort de Mutis, naturaliste et astronome espa

gnol. Il exerça une grande influence sur le progrès des lumières dans le Nouveau-Monde et fit plusieurs découvertes utiles.

9. 1598. — Mort de Philippe II, fils de Charles-Quint, roi d'Espagne, l'un des plus ambitieux monarques qui aient existé. Il prétendait à la monarchie universelle.

10. 1782. — Vaine tentative des Espagnols pour reprendre Gibraltar aux Anglais, malgré la puissance des batteries flottantes inventées par l'ingénieur français Darçon.

11. 1498. — Mort de Torquémada, inquisiteur général des royaumes de Castille et d'Aragon, le plus avide et le plus cruel bourreau qu'ait compté le saint-office. Sa monstrueuse tyrannie fut pour l'Espagne la cause de maux incalculables.

12. 1780. — Mort de Jacob Rodrigue Pereire, inventeur de plusieurs méthodes pour l'institution des sourds-muets. Venu d'Espagne en France, il y fut merveilleusement accueilli jusqu'au moment où l'abbé de l'Épée l'éclipsa par l'invention de son système.

13. 1312. — Mort de Ferdinand IV, roi de Castille et de Léon, assassiné par les parents de deux hauts seigneurs qu'il avait fait mettre à mort.

14. 1480. — Le pape Sixte IV obtient de Ferdinand et d'Isabelle la reconstitution, sur des bases solides, de l'inquisition, devenue languissante. On sait les terribles conséquences de cette restauration de la tyrannie religieuse.

15. 1665. — Mort de Philippe IV, roi d'Espagne, à l'âge de 60 ans, après un règne désastreux pour l'honneur de la nation. Il laisse son fils Charles II, âgé de 4 ans.

16. 1770. — Carvalho, l'éminent ministre de Joseph Ier, roi de Portugal, reçoit le titre héréditaire de marquis de Pombal, qui le place au rang de la haute noblesse.

17. 1518. — Départ de Magellan, Portugais au service

de Charles-Quint, pour le premier voyage autour du monde.

18. 1761. — Le jésuite Malagrida, convaincu d'avoir donné son assentiment à l'attentat dirigé contre le roi Joseph, est brûlé vif, après avoir passé trois années en prison.

19. 1558. — Mort de Charles Quint, au monastère de Saint-Just, quelques jours après la célébration de ses propres funérailles. Il n'était âgé que de 58 ans.

20. 1667. — Alphonse V, roi de Portugal, monarque imbécile et dégradé, est déposé à la suite de débats scandaleux soulevés par sa femme qui divorce pour épouser son beau-frère don Pedro, héritier du trône.

21. 1506. — Mort de Philippe Ier le Beau, chef de la maison autrichienne et qui règne sur l'Espagne, roi de Castille par sa femme Jeanne la Folle. Ses débauches lui valurent une fin prématurée à l'âge de 28 ans.

22. 1624. — Mort du duc d'Osuna, enfermé par Philippe IV à la suite de ténébreuses intrigues dans lesquelles l'avait poussé l'ambition.

25. 1580. — Le Génois Spinola qui avait levé à ses frais et commandait en personne une armée pour soutenir l'autorité espagnole dans les Pays-Bas, meurt de chagrin en apprenant qu'on l'a calomnié auprès de Philippe V.

26. 1503. — Albuquerque prend possession des établissements portugais dans les Indes en qualité de vice-roi.

29. 1801. — Traité de Badajoz, entre Charles IV, roi d'Espagne, et Jean VI, régent de Portugal, par lequel ils abandonnent l'alliance de l'Angleterre pour celle de la France. Ce traité n'était que le préliminaire de la paix de Madrid.

30. 976. — Mort du calife Mostanser-Bellah (Aboul-Nassal-Hakem II), neuvième roi d'Espagne, de la dynastie des Ombiades. Littérateur, historien, savant, il fonda des colléges, des bibliothèques et

l'Espagne au plus haut degré de splendeur intellectuelle.

OCTOBRE.

1. 1578. — Mort de don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, empoisonné par ordre de son frère Philippe II, depuis longtemps jaloux de sa renommée.

1801. Traité de Saint-Ildefonse, par lequel l'Espagne restitue à la France la partie de la Louisiane cédée par Louis XV en 1763.

2. 1700. — Testament de Charles II, roi d'Espagne, par lequel il institue Philippe de France, duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, héritier de toute la monarchie espagnole. Ce fut l'origine de la guerre de succession.

4. 1827. — Le parti démocratique au Mexique obtient le bannissement des écclésiastiques et une nouvelle constitution fédérative.

7. 1796. — L'Espagne déclare la guerre à l'Angleterre à la suite d'un traité d'alliance offensive et défensive conclu avec la France.

8. 1821. — Saint-Martin, après avoir battu le vice-roi espagnol du Pérou, et s'être fait nommer protecteur, donne une constitution à la république péruvienne.

9. 1826. — Promulgation de la constitution donnée au Pérou par Bolivar, et convention par laquelle le Pérou et la Colombie ne devaient plus former qu'un seul Etat sous le nom de fédération bolivienne.

10. 1644. — Mort du comte-duc d'Olivarès, disgracié par Philippe IV, après l'avoir gouverné pendant plus de vingt ans, sans avoir rien fait pour l'Espagne ni pour lui-même.

1846. — La reine Isabelle II épousa l'infant don François, duc de Cadix, son cousin.

11. 1830. — Naissance de l'infante Isabelle, fille de Ferdinand VII, reine actuelle d'Espagne.

12. 1492. — Découverte du Nouveau-Monde. Christophe

Colomb aborde à Guanahani, une des îles Lucayes, et croit avoir touché les régions les plus orientales de l'Inde, d'où le nom d'Indes orientales donné longtemps au nouveau continent.

1601. — Mort de Molina, jésuite espagnol, longtemps professeur de théologie à Evora, en Portugal, auteur de plusieurs ouvrages de théologie et d'un fameux système sur la grâce, qui donna naissance à la secte des molinistes, opposée à celle des jansénistes.

1822. — Don Pedro est nommé empereur constitutionnel et héréditaire du Brésil, par l'assemblée nationale réunie à Rio-Janeiro.

15. 1760. — Un édit rendu par le roi Joseph, à l'instigation de Carvalho, ordonne le démolition de tous les édifices échappés au tremblement de terre de Lisbonne et la reconstruction de la ville entière d'après un plan d'ensemble.

18. 1541. — Une horrible tempête disperse l'expédition dirigée contre Alger par Charles-Quint.

21. 1820. — Magellan découvre et traverse le dangereux détroit auquel est resté son nom, au sud du nouveau continent.

25. 1495. — Mort de Jean II, roi de Portugal, surnommé le Parfait. Il fut juste, ennemi du luxe, implacable pour les conspirateurs et encouragea les expéditions maritimes et les découvertes.

27. 1553. — Michel Servet, médecin et théologien espagnol, est brûlé vif, près de Genève, comme hérésiarque, sur l'accusation de Calvin, qu'il avait accablé de critiques, et dont il implora en vain le pardon.

28. 1948. — Inauguration du premier chemin de fer espagnol, de Barcelone à Mataro, sur une longueur de 27 kilomètres.

30. 1340.—Bataille de Rio-Salado, livrée par Alphonse XI, roi de Castille, et Alphonse IV, roi de Portugal, aux rois de Grenade et de Maroc qui assiégeaient Tarifa. Les Musulmans sont repoussés et la ville délivrée.

1807. — Ferdinand, prince des Asturies, est arrêté par son père, Charles IV, et mis à la discrétion de Godoï,

qui avait su démontré au monarque l'existence d'une conspiration tramée par son fils.

NOVEMBRE.

1. 1700. — Mort de Charles II d'Espagne, dernier rejeton de la branche aînée d'Autriche. Prince faible et sans cesse gouverné, son dernier acte fut ce fameux testament par lequel il laissait toute la monarchie espagnole à Philippe d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, origine de la guerre de succession.

1755. — Tremblement de terre de Lisbonne qui détruit une grande partie des églises et des maisons et coûte la vie à près de quinze mille personnes. La commotion s'en fait ressentir jusqu'à Madrid.

1712. — Philippe V d'Espagne, petit-fils de Louis XIV, dans l'intérêt de la paix générale, signe un acte de renonciation à la couronne de France pour lui et ses descendants.

7. 1656. — Mort de Jean IV, roi de Portugal, après un règne de seize ans; plus heureux qu'habile, les circonstances firent pour lui plus que son énergie ou son talent, et lui valurent le surnom de *Fortuné*

1659. Traité des Pyrénées, signé par Mazarin et don Louis de Haro, dans l'île des Faisans, au milieu de la Bidassoa.

1831. — Abolition de la traite des nègres au Brésil.—

8. 1517. — Mort du cardinal Ximènes de Cisneros à l'âge de quatre-vingts ans. Il expira de douleur en recevant la preuve de l'ingratitude de Charles-Quint. Ermite jusqu'à cinquante-six ans, puis ministre d'Espagne, cardinal et ainsi régent de Castille, il eut pendant vingt ans une haute influence sur l'Espagne.

1519. — Fernand Cortez, avec une poignée d'Espagnols, pénètre jusqu'à Mexico, où il est reçu en grande pompe par Montezuma, et salué comme le fils du soleil.

10. 1772. — Propagation de l'instruction élémentaire en Portugal, favorisée par un édit de Joseph Ier.

1817. — Installation du gouvernement fédératif de Venezuela par Bolivar, qui s'en fait nommer le chef suprême.

1836. — Abolition de la traite des noirs dans tous les états portugais.

11. 711.—Bataille de Xerez-de-la-Frontera, remportée par les Arabes envahisseurs, commandés par Tariff, sur les Goths d'Espagne, sur les bords du Guadalete. Le combat dura neuf jours. Roderic, roi des Goths, y perdit la vie, et la Péninsule tomba pour huit siècles sous la domination musulmane.

17. 1572. — Mort d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre, époux de Jeanne d'Albret et père de Henri IV. Il périt aux Andelys des suites d'un coup de feu reçu pendant le siége de Rouen.

1661. — Mort de Don Louis de Haro ministre de Philippe IV d'Espagne. Neveu et successeur d'Olivarès, il consacra toute son habileté, secondée par un patriotisme ardent, à réparer les fautes de son prédécesseur. Ce fut lui qui décida le roi à accepter le traité des Pyrénées.

20, 1772. — Joseph Ier, roi de Portugal, détruit l'hérédité des offices de judicature, jusqu'alors transmissibles de père en fils.

24, 1700. — Philippe d'Anjou, institué héritier du trône d'Espagne par le testament de Charles II, est proclamé roi à Madrid, sous le titre de Philippe V. Il était âgé de dix-sept ans seulement.

25. 1500. — Christophe Colomb revient en Espagne chargé de chaînes, ainsi que son frère et son fils Diégo, victime de l'ingratitude de la cour et des calomnies de Bobadilla, qui le suppléa dans la vice-royauté.

26. 1504. — Mort d'Isabelle la Catholique, reine d'Espagne, justement célèbre pour avoir partagé avec Ferdinand, son mari, la gloire de soustraire la Péninsule au joug musulman et d'affermir le pouvoir royal.

INTÉRÊTS MATÉRIELS.

Madrid, 1er octobre 1857.

Statistique du commerce espagnol à l'exportation.

Montant des produits agricoles exportés

En 1855			780,408,507 r.
En 1856	graines	740,408,507	797,408,507
	animaux	57,000,000	
	Porto-Rico		660,000,000
	Les Philippines		42,000,000

Marine militaire.

L'Espagne possède actuellement 63 navires de guerre portant 880 canons; les bâtiments à vapeur sont de la force de 8,200 chevaux.

Voici le détail de ces forces :

Navires à hélice : 4 frégates et 4 goëlettes d'une force de 1,750 chevaux et de 185 canons.

Navires à roues : 3 frégates et 26 corvettes ou bâtiments inférieurs, avec une force de 5,010 chevaux et 149 canons.

Navires à voiles : 2 vaisseaux de 86 canons, 3 frégates, 4 corvettes, 8 bricks, 2 goëlettes, 6 transports de 4,500 tonneaux, et un nombre proportionné de felouques, de gardes-côtes, plus 5 petites goëlettes destinées au service de l'île de Cuba.

Madrid, 2 octobre 1857.

Chemin de fer de Saragosse à Alsasua.

Une réunion a eu lieu à Saragosse, dans le but de provoquer une souscription pour concourir à l'adjudication

du chemin de fer provincial; au bout de vingt-quatre heures, le montant de la souscription s'élevait à 12 millions de réaux. Déjà, pour le chemin de fer de Bilbao à Tolède, les Biscayens avaient donné l'exemple. Cet empressement des populations à favoriser, même au prix de sacrifices personnels, l'ouverture des voies ferrées, est d'un bon augure pour l'Espagne; non-seulement il accuse une grande révolution dans les habitudes, trop longtemps stationnaires, mais encore le sentiment éclairé des intérêts du pays. Et puis, nous aimons cette initiative, cette intervention volontaire et directe de la part des habitants. La vie publique, l'affranchissement, le progrès, le salut et la dignité de l'homme sont à ce prix. Ailleurs, et là même où l'on se vante beaucoup des conquêtes scientifiques, littéraires, industrielles, on laisse trop faire aux gouvernements, aux compagnies, aux sociétés de crédit; et c'est un mal, car les gouvernements ont besoin d'être aidés, stimulés quelquefois, et quoi qu'ils veuillent, ils ne peuvent suffire seuls aux besoins de tous. Quant aux compagnies, on sait qu'elles font payer cher les services qu'elles rendent.

Chemin de fer de Tarragone à Reus.

Recette de la première année qui a commencé le 17 septembre 1856 :

Voyageurs	251,551	667,111 rs.
Marchandises		77,654
		744,765
Moyenne par jour		2,040 rs.
Produit kilométrique		53,197
Total des frais		325,000

Chemin de fer de Porto à Vigo.

Traité entre le gouvernement portugais et les représentants du comte de Reus :

1° L'ingénieur civil, don Joaquin Nunez de Aguiar, sera le chef de la commission chargée de procéder au projet et au rétablissement de la voie ferrée;

2° Les ingénieurs portugais, requis par l'ingénieur en chef, feront partie de ladite commission;

3° Le gouvernement fournira les indications qu'il jugera convenables pour la direction du tracé;

4° L'entreprise paiera les frais des études; mais si le gouvernement décide qu'il n'y a pas lieu à concéder cette ligne, il tiendra compte à l'entreprise des dépenses faites jusqu'à concurrence de 300,000 fr., et les études resteront sa propriété; dans le cas où les frais dépasseraient cette somme, l'excédant sera supporté par la compagnie;

5° Les études doivent être terminées dans six mois.

Statistique des mines.

Au 31 décembre 1856, il y avait en Espagne :

38,630 mines en exploitation, ou dont on demandait la concession;
5,086 démarquées;
1,170 productives;
652 usines pour dégager le métal;
366 — qui fonctionnaient.

L'extraction du minerai et les usines ont occupé 218,940 ouvriers et 54,118 chevaux ou mulets.

Production totale :

En 1855	1,287,665	quintaux.
— 1856	2,707,583	—
Or et argent	108,457	marcs.

Montant en réaux.

En 1855	242,304,207
— 1856	374,304,207
Différence :	131,116,196 réaux.

L'augmentation des produits est sensible tous les ans; en voici la preuve :

D'après les annales des mines, en 1839,	130,000,000 rs.
— — — en 1841,	132,279,874
— — — en 1845,	156,886,311
D'après le *Guide du mineur*, en 1847,	169,017,545
Revue des mines, en 1854,	226,518,486
Direction de l'industrie, en 1855,	242,304,207
Aujourd'hui, enfin,	374,116,196

Chemin de fer. — Concession d'études.

Par décret du 17 septembre, le gouvernement autorise don José Gabarron à faire, dans le délai de six mois, les études d'un chemin de fer qui, partant du môle de Bonanza à San Lucar, devra se terminer au point le plus convenable de la ligne de Séville à Cordoue.

ADMINISTRATION DE LA RÉGIE.

Produits des sept premiers mois de l'année :

1857	269,163,435 rs.
1856 même période	245,411,972
Différence :	23,751,463 rs.

DIRECTION DES CONTRIBUTIONS.

Recouvrement des huit premiers mois :

1857	421,853,764 rs.
1856	298,674,070
Différence :	123,179,694

L'augmentation provient en grande partie de la contribution des portes qui n'existait pas dans le premier semestre de 1856.

EXPOSITION AGRICOLE DE MADRID.

Madrid, 5 octobre 1857.

Voici quelques indications, les seules qui, d'ailleurs, peuvent convenir à nos lecteurs :

Tarragone, Huesca, Saragosse, les Asturies et la Navarre occupent le premier rang dans la culture des haricots sur une grande échelle.

Barcelonne, l'Aragon, Valence, les Asturies se distinguent par les nombreuses collections de pommes de terre d'espèces différentes.

A l'égard des fruits, aucune province ne peut soutenir la comparaison avec Valence, l'Aragon et Murcie.

Tarragone, la Navarre, l'Aragon, Valence et la Rioja

l'emportent par les vins communs; l'Andalousie et la Catalogne, par les vins spiritueux et de dessert.

Les huiles de Valence, de l'Aragon, de Murcie et de l'Andalousie sont les meilleures.

On remarque en outre :

Le coton de Gérone,

Le riz de Valence,

Le sucre de Grenade,

Les raisins secs de Malaga,

Le chanvre de Léon,

Les pites de Murcie.

Barbastro, Huesca, Séville et Valence ont exposé diverses qualités de soie qui méritent de fixer l'attention; celles de Valence, à ce qu'il paraît, doivent être classées les premières.

Les provinces de Logrogno, Tolède, Soria, Léon, Saragosse et Burgos ont fourni de rares collections de laines.

Tous les animaux utiles : chevaux, mulets, bœufs, vaches, brebis, moutons, chèvres, porcs, sont représentés par de magnifiques sujets.

Les chevaux de luxe, pur sang ou croisés, et les chevaux de trait figurent avec distinction au milieu des autres produits.

Madrid, 7 octobre 1857.

Le Crédit mobilier portugais a inauguré ses opérations à Lisbonne par l'établissement d'une fabrique de produits chimiques, sous la direction de M. Oliveira Pimentel.

Si toutes les sociétés de crédit, à l'exemple de M. Prost, employaient leurs capitaux de manière à toujours favoriser la production, l'industrie et le commerce, elles ne deviendraient pas l'objet de la défiance générale, et le capital, instrument fécond, ne serait pas une cause de stérilité.

ÉTAT DES SOCIÉTÉS DE CRÉDIT.

Compagnie générale de crédit en Espagne. — Situation au 30 septembre.

Actif.

Effectif	7.133.609 rs

Report	7,133,609	rs.
Portefeuille et titres	17,190,846	
Divers débiteurs	76,315,252	
Actions à émettre	332,500,000	
	433,139,707	

Passif.

Capital	399,000,000	rs
Divers créditeurs	34,139,707	
	433,139,707	

Compagnie générale de crédit mobilieren Espagne. — Situation au 30 *septembre.*

Actif.

Effectif	1,762,705	rs.
Portefeuils et titres	33,947,768	
Dans les mains de divers	64,198,827	
Divers	1,132,192	
Actions	387,600,000	
	488,641,492	

Passif.

Capital	456,000,000
Comptes courants	32,641,392
	488,641,492

Société espagnole, mercantile et industrielle. — Situation au 30 *septembre.*

Actif.

En caisse	8,409,390	rs.
Valeur effective, billets, etc.	80,145,890	
Dans les mains des correspondants	2,053,450	
Divers débiteurs	5,990,674	
	96,599,415	

Passif.

Comptes courants	8,826,042	rs.
Créditeurs	26,972,373	
Capital réalisé	60,800,000	
	96,599,415	

CHEMIN DE FER

De Madrid à Saragosse et Alicante.

Recette du 12 au 25 septembre :

Kilomètres en exploitation : 278.

Voyageurs, 23,555	383,087	rs.
Marchandises, etc.	489,943	
	873,030	

De Grao, de Valence à Almansa.

Recettes du 21 au 27 septembre :

Kilomètres en exploitation : 60 1/4.

Voyageurs, 14,309	64,969	rs.
Marchandises	28,443	
	93,412	
Semaine correspondante de 1856	94,067	

Produit total du 1er janvier au 27 septembre :

1857	4,004,638	rs.
1856	3,322,141	
Différence :	682,497	

De Alar à Santander.

Produits du 20 au 26 septembre :

Kilomètres en exploitation : 51.

Voyageurs : 2,287	18,714	rs.
Marchandises	10,693	
	29,407	

CHEMIN DE FER.

Madrid, 12 octobre 1857.

Le chemin de fer entre Jerez et le port de Cadix a pro-

duit, depuis le mois de septembre 1856 jusqu'à pareille époque 3,562,363 réaux.

La compagnie a payé, intérêt de l'emprunt 372,6,78 rs.

Frais généraux, 40 pour cent 1,424,935

2,297,613

Il reste à distribuer entre 6,500 actions 1,214,750 rs., ce qui donne 194 rs. par action, soit 10 pour cent.

PROVINCE DE MURCIE.

Les habitants de cette province, obéissant à l'impulsion générale, préparent les moyens d'exécuter leur section d'Almansa à Carthagène; 8,000 actions sont déjà souscrites, et l'on assure que le nombre dépassera 12,000, par le concours de Carthagène, Ciezar et Yecla.

Chemin de fer de Saragosse à Alsasua.

Le 6 octobre a eu lieu l'adjudication de cette ligne; la subvention de l'État s'élevait à 61,731,780 réaux par kilomètre; M. Salamanca, ayant fait une proposition égale à cette somme, est resté adjudicataire. On espère que les travaux commenceront prochainement.

MINES, DISTRICT DE HUELVA.

Parmi les compagnies minières dont les travaux donnent les meilleurs résultats, il faut compter :

La compagnie des mines de cuivre, à la tête de laquelle se trouve M. Duclerc, du Crédit mobilier espagnol.

La compagnie générale de mines en Espagne, qui, propriétaire de plusieurs gisements dans le territoire d'Alosno, exploite avec profit le *Vulcano*.

La *Turdetana*, de M. Grimaldi, dirigée par M. Rieker, qui extrait des masses de minerai de la mine *Evidencia*, située à Valverde, et d'autres qu'il possède à la Puebla de Guzman.

La *Amistad de Rio Tinto*, sous la direction de M. Ibarra, qui exploite plusieurs mines dans le district d'Alosno.

ILE DE CUBA.

La place, depuis un mois, s'est améliorée d'une manière sensible; les actions de certaines entreprises ont obtenu des primes élevées, et le numéraire, qui se tenait à distance, reparaît dans la circulation.

Les sociétés anonymes de crédit réalisent toujours de gros bénéfices.

Les négociations en bons de la Banque espagnole s'effectuent rapidement, et les détenteurs de numéraire recherchent ces titres.

Les affaires ont repris leur mouvement ordinaire et la confiance est revenue complétement.

Décrets de concession d'études de chemin de fer.

Par décret du 25 septembre, don Fernando Ferrery Albert est autorisé à faire, dans le délai de six mois, les études d'un chemin de fer qui, partant de San Juan de las Abadesas, se terminera à Olot.

Par un autre décret de la même date., don Romulo Zaragoza est autorisé à faire, dans le délai d'un an, les études d'un canal d'irrigation qui, prenant les eaux dans le Ter, traversera les cantons de Vich et de Valles.

Par décret du 26, même mois, don Fernando Hamal est autorisé à faire, dans le délai de neuf mois, les études d'un chemin de fer qui, partant des mines de Rio Tinto, province de Huelva, devra se terminer au point le plus favorable de la côte.

Madrid, 10 octobre 1857.

Mouvement maritime avec le Brésil.

En 1856, il est entré dans le port de Rio de Janeiro 85 navires espagnols, et il en est sorti 80.

Les articles principaux qui constituaient le chargement des premiers étaient les vins, les farines, l'huile d'olive, l'eau-de-vie, le tabac et quelques étoffes.

A l'exportation du Brésil, les navires chargeaient des cafés et quelques autres productions du pays.

Mouvement maritime de toute la Péninsule dans le mois de septembre 1857.

Entrées :

Navires nationaux sur lest	785	avec	28,932	tonneaux.
id. id. avec charg.	4,032	id.	181,515	id.
id. étrangers sur lest	144	id.	15,868	id.
id. id. avec charg.	599	id.	82,829	id.
Totaux.	5,360	id.	309,144	id.

Sorties :

Navires nationaux sur lest	1,150	avec	41,742	id.
id. id. avec charg.	2,521	id.	172,443	id.
id. étrangers sur lest	223	id.	34,246	id.
id. id. avec charg.	296	id.	79,821	id.
Totaux.	4,190	id.	328,252	id.

Mouvement industriel en Espagne.

Importations :

Coton	715,940	quintanx	761,380
Laine	243,314	id.	243,824
Soie	27,141	id.	31,527

Dans les quatre années, de 1850 à 1553, le poids total du coton en rame n'excédait pas 349,860 quintaux d'une valeur de 87,756, 188 réaux.

Madrid, 14 octobre 1857.

FINANCES.

La dette flottante du trésor, au 1er octobre, s'élevait à 360,123,313 réaux.

Le budget, pour l'année courante, est arrêté à la somme de 2,027,283,554 réaux ; les recouvrements des huit premiers mois ont donné 1,308,609,198 réaux ; il reste donc à percevoir 718,614,356 réaux. D'après les dépenses et les recettes, calculées rigoureusement, il y aura un excédant de 23,830,651 réaux au profit du trésor. C'est là une bonne situation, et l'on ne peut qu'applaudir aux mesures intelligentes qui procurent à l'Espagne l'ordre et l'économie, l'équilibre enfin entre le doit et l'avoir.

COMPAGNIE GÉNÉRALE DE CRÉDIT EN ESPAGNE.

On connaît la solide position que cette Compagnie a

prise dans la Péninsule. Les chemins de fer de Cadix à Séville et de Puerto-Réal à Cadix, celui de Reus à Montblanch, la constitution de la Compagnie générale de mines et d'assurances à prime fixe, parlent assez haut en faveur de l'intelligente activité des fondateurs; et, ce qui vaut mieux, des résultats palpables justifient chaque jour la confiance des intéressés.

Pour donner à l'entreprise plus d'extension, la Compagnie se propose de former une nouvelle société qui serait chargée d'éclairer au gaz les villes principales de l'Espagne. Un traité assure déjà à la Compagnie l'éclairage de Valladolid, et de sérieuses négociations sont entamées avec Carthagène, Jerez, Saragosse et Alicante.

CANAL DE L'ÈBRE.

La canalisation de l'Ebre, terminée complétement jusqu'à Mequinenza, se poursuit avec activité. Cinq mille ouvriers sont employés aux divers travaux, à Cherta, Flis, la Magdalena, Chiprana, Escatron et Sastago.

CHEMIN DE FER DE BARCELONNE A SARAGOSSE.

L'entreprise du chemin de fer de Barcelonne à Saragosse a reçu du gouvernement 5,000,000 de réaux à-compte sur la subvention votée par les Cortès, ce qui prouve encore une fois que le gouvernement ne recule devant aucun sacrifice pour accélérer les travaux dont l'Espagne, à juste titre, attend sa résurrection industrielle.

CHEMINS DE FER PORTUGAIS.

Chemin du Nord. — L'ancienne Compagnie de l'Est, ayant cédé à l'État le chemin de Lisbonne à Santarem, on a changé depuis le nom et le projet de cette voie, qui s'appelle aujourd'hui du Nord et d'Oporto. Par son traité avec sir Morton Peto, le gouvernement a assuré la continuation de cette ligne jusqu'à Oporto.

Chemin du Sud. — La ligne qui, selon toutes les probabilités, doit communiquer avec l'Espagne, est celle que l'on construit au Sud du Tage, depuis Barreiro jusqu'à Vendas-Novas, sur une longueur de 56 1|2 kilomètres. Les travaux avancent rapidement et l'on espère qu'elle sera terminée dans le mois de mars 1858.

Le projet de prolongation de la ligne de Vendas-Novas à Evora est terminé; il a 57 kilomètres 1|2. Les pentes n'excèdent pas 8 millimètres par mètre; le point extrême, à Evora, est de 259 mètres au-dessus du niveau de la mer. Cette ligne sera bientôt soumissionnée. De Barreiro à Evora, la distance est de 114 kilomètres.

On dit que le petit chemin de Cintra se fait pour le compte du duc de Rianzares.

Les ingénieurs portugais et espagnols doivent se réunir à Oporto pour s'entendre sur les études du chemin de fer de Oporto à Vigo.

BANQUE D'ESPAGNE. — SITUATION AU 14 OCTOBRE 1857.

Actif.

Caisse	138,977,333 rs.
Portefeuille	300,002,199
Divers	58,000,705
	496,980,237

Passif.

Capital de la banque	120,000,000 rs.
Fonds de réserve	4,800,000
Billets en circulation	185,156,300
Dépôts	28,831,915
Comptes courants	136,259,003
Divers	21 933,019
	496,980,237

BANQUE DE BARCELONNE. — SITUATION AU 30 SEPTEMBRE.

Actif.

Caisse	1,520,035 piastres.
Caisse de Palma	11,603
Billets en caisse	453,905
Valeurs en portefeuille	1,416,802
— dans la caisse de Palma	61,193
Divers	1,566,247
	5,030,385

Office spécial de publicité

POUR

L'ESPAGNE, LE PORTUGAL, LE BRÉSIL

ET TOUTE L'AMÉRIQUE DU SUD.

Rue Sainte-Anne, 20, à Paris.

On sait combien aujourd'hui la publicité par les journaux favorise, entre les divers pays, la propagation des produits industriels. L'Office de publicité a donc pour but de faire annoncer dans les journaux Espagnols, Portugais, Brésiliens et Hispano-Américains tout ce qui intéresse le commerce et l'industrie française.

Réciproquement, l'Office de publicité recevra et se chargera de faire insérer, dans tous les journaux français, les annonces des producteurs, des commerçants et des industriels de l'Espagne, du Portugal, du Brésil et de l'Amérique du Sud qui voudraient faire connaître en France les produits de nature à y être importés et y étendre leurs opérations.

Tous les voyageurs Espagnols, Portugais, Brésiliens et Hispano-Américains, les familles de ces pays, qui viennent à Paris pour la première fois, trouveront à l'Office de publicité tous les renseignements dont ils pourraient avoir besoin, ainsi que les noms des hôtels et magasins auxquels ils pourront s'adresser en pleine confiance pour se loger convenablement et faire leurs acquisitions.

ADOLPHE SAX

FACTEUR BREVETÉ DE LA MAISON DE L'EMPEREUR,

Organisateur et fournisseur de la musique des Guides et des autres musiques des régiments de la garde impériale.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE ET EN BOIS.

FONDÉE A PARIS EN 1843, RUE SAINT-GEORGES, 50.

La révolution complète qu'il a apportée dans les instruments de cuivre et en bois, les diverses familles dont il est l'inventeur, connues sous les noms de *Saxophones*, *Saxhorns*, *Saxtrombas* et *Saxtubas*, ont depuis longtemps placé M. ADOLPHE SAX au premier rang des facteurs de notre époque. C'est à ses admirables inventions qu'est due la réforme de la musique militaire de France. Aussi, malgré les envieuses rivalités auxquelles il a été en butte; malgré les luttes qu'il soutient depuis dix ans pour en triompher, soutenu d'ailleurs par l'élite des notabilités militaires et des célébrités musicales, M. SAX a récolté une large part des récompenses dues à son talent et à ses travaux. En 1844, il a reçu la médaille d'argent; en 1849, la médaille d'or et la croix de la Légion d'honneur, en 1851, à l'Exposition de Londres, il fut reconnu digne de la seule grande médaille accordée à cette spécialité parmi toutes les nations. Le roi de Hollande lui accorda, en outre, la décoration de la Couronne de Chêne, et enfin, comme dernière récompense, M. SAX a obtenu la grande médaille d'honneur à l'Exposition universelle de Paris.

COMPAGNIE FRANÇAISE DU PHENIX

ASSURANCE CONTRE L'INCENDIE
ET SUR LA VIE HUMAINE,

Rue de Provence, 40.

CONSEIL D'ADMINISTRATION : Comte Anatole de MONTESQUIOU, *président ;* BOURGAIN, *vice-président* ; DITTE, E. JOLY DE BAMMEVILLLE, DELAISTRE, Comte Henri de MONTESQUIOU, Philippe LAFFITE, DU COUDRAY, SIMONEUR. — *Directeur*, Henri JOLIAT ; *sous-directeur*, Louis JOLIAT.

ASSURANCES CONTRE L'INCENDIE.

Ordonnances des 1er septembre 1819 et 6 avril 1848.

Fonds capital et réserves au 30 juin 1856 : *sept millions.* — Sinistres payés depuis l'origine : *soixante millions.*

La Compagnie assure contre l'incendie et contre l'explosion du gaz toutes les propriétés construites, les mobiliers, les marchandises, les fabriques, les denrées, les bestiaux et les récoltes. — Elle affranchit les locataires de la responsabilité prévue par les articles 1733 et 1734 du Code civil. — Elle couvre le propriétaire des risques du voisin.

L'assurance de ces différents risques se fait au moyen d'une prime annuelle très-modérée et calculée sur la classification des bâtiments et la nature des objets à assurer.

Les comptes de la Compagnie sont rendus publics tous les six mois, par la voie de l'impression.

ASSURANCES SUR LA VIE.

Ordonnances des 9 juin 1844 et 25 janvier 1846.

Fonds de garantie : *quatre millions.*

Les opérations de la Société comportent : 1. Les *Assurances en cas de décès* pour toute la vie, avec participation de 50 pour cent dans les bénéfices ; 2° Les *Assurances en cas de décès* pour un temps limité ; 3° Les *Assurances de Survie*, qui garantissent un *Capital* ou une *Rente* à un survivant désigné ; 4° Les *Rentes viagères* immédiates ou différées sur une ou plusieurs têtes à des taux très-avantageux, lesquels varient suivant les âges : 5° Associations mutuelles sur la vie au profit des enfants et pour tous les âges. — Par décret impérial du 31 décembre 1852, la Compagnie du *Phénix* a été autorisée à gérer les Associations mutuelles de la *Providence des Enfants.*

DEBAIN

Orgues, harmoniums, pianos, harmonicorde, piano mécanique.

Manufacture, place Lafayette, 24, 26, 28, à Paris.

M. Debain vient de réunir ses magasins de la rue Vivienne à sa manufacture de la place Lafayette, magnifique établissement où se trouvent désormais concentrés tous les éléments de l'importante fabrication dont cet honorable facteur est un des principaux représentants. Les vastes magasins et les salons de musique du rez-de-chaussée peuvent contenir chacun de cent à cent cinquante instruments.

Outre les *pianos*, les *harmoniums* et les *pianos mécaniques* qu'il a inventés ou confectionnés, c'est là que sa fabrique sur la plus grande échelle l'*harmonicorde*, ce nouvel instrument que M. Debain a mis en lumière à l'Exposition universelle, et qui depuis lors a été si recherché dans les plus beaux concerts donnés à Paris cet hiver, où il a produit le plus grand effet.

L'harmonicorde constitue la réunion du piano à l'harmonium. L'instrument n'a qu'un seul clavier. Par un procédé très-simple, M. Debain a ajouté à la partie postérieure de l'harmonium une série de cordes disposées et frappées comme dans le piano droit. Il n'y a qu'une seule corde pour chaque note. Telle est dans ce nouveau système l'heureuse réunion de la *lame* vibrante et des *cordes*, que la soupape qui fait jouer la première semble continuer le son de la corde, et joint ainsi à l'attaque claire, instantanée des notes, le prolongement rationnel des sons. — Grace à cette ingénieuse combinaison, l'harmonicorde unit à la puissance et à la variété des sons de l'orgue, le jeu brillant du piano, et l'artiste peut à son gré prolonger les sons, les enfler ou les dimimuer au gré du caprice ou de l'inspiration. — L'invention de l'harmonicorde est un titre de plus aux récompenses déjà conquises par M. Debain à Paris en 1849, à Londres en 1851, et à New-York en 1853, où les deux seules médailles que donna cette Exposition furent accordées au *piano mécanique* et à *harmonicorde*.

Compagnie Impériale

DES VOITURES DE PARIS.

Dépôts de Voitures de remise.

Rue Folie-Méricourt, 16.
Quai de Jemmapes, 202.
Rue Cardinet, 71, à Batignolles.
Rue de Grenelle-Saint-Germain, 199.
Place Vauban.
Rue de Provence, 76 (*grande remise*).

Dépôts de Voitures de place.

Boulevard du Combat, 62, à Belleville.
Rue de la Pompe, 131, à Passy.
Rue des Accacias, 52, à Montmartre.
Rue de Chabrol, 12, à la Chapelle.
Rue de Lancry, 63.
Boulevard d'Enfer.
Place Vauban.
Faubourg Saint-Denis, 177.
Rue d'Orléans, à Batignolles.
Rue de la Butte-Chaumont, 6.
Boulevard Pigale, 54, à Montmartre.
Rue Bellefonds, 27.
Rue des Amandiers-Popincourt, 44.

La Compagnie enverra des voitures à domicile aux personnes qui en feront la demande, *la veille, avant huit heures du soir.* — S'adresser, *en indiquant l'espèce de voiture à envoyer*, soit au bureau de la location des voitures, au siége de la Compagnie, rue de Rivoli, 162, soit à l'un des dépôts de la Compagnie ci-dessus désignés. — Il ne pourra être satisfait qu'aux demandes *reçues avant huit heures du soir.* — On paiera (*d'avance*) *le prix du tarif*, avec 50 centimes *en sus* pour le déplacement.

LES MODES PARISIENNES.

Journal de la bonne compagnie.

Le journal des *Modes parisiennes* est le représentant de la société vraiment élégante de Paris; il ne prend pas ses modèles dans les ateliers de confection, il les choisit dans le monde et n'admet que les modes acceptées par la bonne compagnie. Il paraît tous les dimanches, avec une belle gravure sur acier coloriée à l'aquarelle. Tous les mois il donne une feuille de patrons de robe ou de chapeau et les broderies les plus nouvelles.

On s'abonne aux bureaux de la Revue.

RUE DE RIVOLI, PLACE DU PALAIS ROYAL, RUE SAINT-HONORÉ ET RUE MARENGO.

GRAND HOTEL DU LOUVRE.

Le plus vaste du monde, 600 chambres et salons.

Salon de lecture, salon de musique, café, divan, table d'hôte, billards.

Bains dans l'établissement, voitures de remises, bureaux de poste.

CAFÉ GLACIER DU CONCERT.

Boulevard des Capucines,

Situé dans le plus beau quartier de Paris, à deux pas de la Madeleine, tout près des concerts de Paris. Ce café se recommande autant par l'excellence des consommations qu'on y trouve que par le choix des personnes qui le fréquentent.

Déjeuners et soupers.

ARQUEBUSERIE.

Armes se chargeant par la culasse, sans bascule, par le *système Clairville*, breveté s. g. d. g.

Fusil de chasse à deux coups, carabines, pistolets.

Dépôt chez Thomas, arquebusier, passage Delorme, 21, à Paris.

MANUFACTURE GÉNÉRALE DE CAOUTCHOUC.

Remoiber et Ardilly, rue Chapon, 7, à Paris.

Ceintures tissus élastiques soie et coton ; tissus élastiques pour bottines et souliers, bretelles, jarretières, balle et ballons. — Vêtements imperméables.

Tous les produits de cette maison portent la marque A *et* B.

MAISON DE LA BELLE JARDINIÈRE,

A PARIS, QUAI AUX FLEURS

En face du pont Notre-Dame, et rue de la Cité, 5.

Choix considérable d'habillements pour hommes et pour enfants, — Grand assortiment de draps et d'étoffes pour toute sorte de vêtements.

VÊTEMENTS D'HOMMES. — Habits, paletots, redingotes, tweeds, tuniques de garde national et de lycéen. — Manteaux, cabans, burnous, coatchmanns, robes de chambre, etc. — Gilets, pantalons, blouses, chemises, etc.

Chacune de ces spécialités offre le choix le plus complet comme qualité dedraps et d'étoffes,nuance des plus en faveur et formes variées.

GALERIES POUR HABILLEMENTS D'ENFANTS. — On y trouve l'assortiment le plus grand, le plus varié en vêtements d'enfants, depuis les plus riches, les plus élégants jusqu'aux plus modestes ; s'ils diffèrent de prix, tous se ressemblent par leur bon goût et leur solidité.

GALERIES RÉSERVÉES POUR VÊTEMENTS sur mesure. — *Autres galeries* réservées pour la vente exclusive des paletots et autres vêtements sans coutures, *brevetés*.

Ces vêtements sans aucunes coutures, dont la vente se fait exclusivement dans l'établissement de la *Belle Jardinière*, à Paris, et dans ses diverses succursales, sont on ne peut plus confortables, surtout pour l'hiver. On peut les comparer aux beaux castors et édredons, et coûtent moitié.

CARTE GÉNÉRALE

DES CHEMINS DE FER DE L'EMPIRE FRANÇAIS,

Par L. SAGENSEN, géographe de S. M. l'Empereur et de l'administration des postes.

Cette carte a 1 m. sur 1 m. 18, est adoptée par les compagnies de chemins de fer, et agréée par S. Exc. le ministre de la guerre, pour servir aux transports de l'armée, coloriée par compagnies. — Prix : 6 francs.

CARTE DES ÉTATS DE L'EUROPE.

AVEC LES RÉGIONS CIRCONVOISINES.

Indiquant les chemins de fer, etc., et publiée d'après les documents officiels les plus récents. 2 feuilles grand monde, coloriée. — Prix : 10 francs.

Chez l'auteur, 9, rue Joubert, à Paris. — A la Librairie-Nouvelle, 15, boulevard des Italiens.

CHAPELLERIE.

E. Gaspart, 3, rue Vivienne, Chapeaux de soies et feutres. Spécialités de chapeaux mécaniques.

MAISON DE SANTÉ POUR DAMES,

RUE BALZAC, 10 (QUARTIER BEAUJON).

Villa d'accouchement avec jardin, sans aucun signe extérieur, rue Chateaubriard. 14. — Traitement des maladies des dames, par madame RENARD, professeur d'accouchement, élève de la Faculté des Hôpitaux de Paris, de MM. Paul Dubois, Cullerier et Lisfranc.

Consultations tous les jours. — L'étendue de l'établissement permet de recevoir les dames dans toutes les positions de fortune.

NOTA. — La voiture de madame Renard est mise à la disposition des dames qui désirent visiter les établissements, et pour celles de province, sur leur avis, elle sera à l'arrivée du chemin de fer. — Piano, bibliothèque, journaux français et étrangers.

Montmartre. — Imp. Pilloy et A. Perrault.

Passif.

Capital	1,000,000 piastres.
Montant des billets échus	1,999,005
Dépôts	272,389
Divers	96,897
	5,030,385 piastres.

BANQUE DE BILBAO. — SITUATION AU 30 SEPTEMBRE.

Actif.

Caisse	4,705,916 réaux.
Portefeuille	6,772,966
Débiteurs	40,000
Dépôts	2,428,001
	13,946,879

Passif.

Capital	8,000,000 réaux.
Comptes courants	3,385,011
Créditeurs	3,022
Divers	2,558,846
	13,946,879

Au 1er novembre 1856 les concessions s'élevaient à 2,969 kilom.; aujourd'hui elles atteignent le chiffre de 2,827. A la première date, 507 kilom. étaient en exploitation; il y en a 658 à présent. D'où il résulte que, dans un an, on a concédé 859 kilom. et que 151 ont été mis en exploitation.

Grâce à l'activité des travaux, à l'importance des Compagnies chargées de l'entreprise, tout fait espérer que, l'année prochaine, seront livrées à la circulation les sections :

De Almansa à Alicante,	97 kilom.
De Jativa à Mogente,	33 —
De Madrid à Guadalajara,	56 —
De Villasequilla à Tolède,	25 —
De Séville à Cordoue,	130 —
Total,	341 kilom.

Les concessions, dont la première remonte au 23 août 1843, et qui s'arrêtent au 15 juillet 1857, se partagent entre 23 Compagnies.

Le total des kilomètres en construction est de 918.

Parmi les Compagnies principales, figurent le *Crédit mobilier*, chargé des lignes de Madrid à Valladolid, de Burgos à la frontière, de Alar à San Isidro de Duenas, 731 kilomètres;

La Compagnie de Barcelonne à Saragosse, 320 kilom., dont 21 exploités et 16 en construction ;

La Compagnie du chemin de fer de Biscaye, 233 kilomètres;

La Compagnie de Valence à Tarragone, 280 kilomètres;

D. Jose Salamanca, de Saragosse à Alsasua, 187 kilomètres ;

La Compagnie de Alar à Santander, 150 kilom., dont 50 en voie de construction ;

La Compagnie de Grao, de Valence à Almansa, de Jativa à Valence et Grao, de Almansa à Jativa, 131 kilom., dont 71 en voie de construction ;

La Compagnie de Séville à Courdoue, 130 kilom. en voie de construction.

Madrid, 27 octobre 1857.

Concessions d'études de chemins de fer.

Par décret du 14 octobre 1851, D. Santiago Flay de la Puente a été autorisé à faire, dans le délai de 6 mois, les études d'un chemin de fer qui, partant de celui de Cordoue à Séville, à Palma, devra se terminer à Ecija.

Par décret de la même date, D. Esteban Gonzales Apansa est autorisé à faire, dans l'espace d'un an, les études d'un chemin de fer qui, partant de la ligne de Saragosse, entre Rica et Epila, et traversant les territoires de Rorja, Tarazona, Cascante et Corella, aboutira dans le voisinage de Rincon de Soto.

Produits de la douane de septembre : 26,200,825 réaux.

BIENS DE MAIN-MORTE.

D'après une statisque que vient de terminer la direction

des biens nationaux, il paraît que les biens de main-morte, de toute origine, s'élèveraient encore à la somme de 5,300,000,000 réaux, soit francs, environ quinze cent millions. Lorsque nous aurons les détails, nous les publierons.

CÉRÉALES ET DIVERS MARCHÉS.

A Madrid, le prix du blé se maintient entre 67 et 80 réaux la fanègue ; à Valladolid, il se fixe à 50 ; à Vitoria, de 58 à 62 ;

Barcelone et Santander, peu d'affaires;

A Séville, prix courants, 62 à 64 rs ;

A Badajoz, 48 à 50 la fanègue.

BOURSE DE MADRID DU 25 OCTOBRE.

Les mouvements de la bourse ont été peu sensibles ; le consolidé a fermé à 39,45; la rente différée, à 27,10; l'amortissable de première classe, à 12,75; l'amortissable de seconde, à 7,10, la dette personnelle, à 9,25; les obligations de routes, avril, 4,000 rs, à 87,75 ; d'avril, 2,000 rs, à 89,50 ; de juin, à 88 ; d'août, à 87,25.

Pas de transactions sur les chemins de fer.

Les actions du canal d'Isabelle II sont à 106 rs, et celles de la banque d'Espagne à 144 rs.

RECETTES DES CHEMINS DE FER.

De Madrid à Saragosse et Alicante.

Kilomètres en exploitation : 278.

Recettes du 1er au 30 septembre :

Voyageurs, 53,844	852,538 rs.
Marchandises, etc.	958,273
	1,810,811
Mois correspondant de 1856	1,662,463
Différence :	148,348

Produits du 10 au 16 octobre :

Voyageurs, 9,353	166,367 rs.
Marchandises, etc.	227,888
Total	394,255

Semaine correspondante de 1856	357,002
Différence :	37,253

De Tarragone à Reus, 14 kilom.

Produits du 27 septembre au 3 octobre :

Voyageurs, 3,838	9,998 rs.
Marchandises	3,963
	13,961
Recettes depuis le 13 septembre :	33,907
Total	47,868

De Grao de Valence à Almansa.

Kilomètres en exploitation : 66 1/4.

Recettes du 12 au 18 octobre :

Voyageurs, 19,732	80,867 rs.
Marchandises	36,275
	117,142
Semaine correspondante de 1857	101,656
Différence :	15,486

Recettes depuis le 1er janvier 1857 au 18 octobre :

En 1857	4,322,416 rs.
En 1856	3,621,425
Différence :	700,991

Armand Lacombe.

PORTEFEUILLE EUROPÉEN.

Chronique littéraire et artistique de la quinzaine.

Paris, 16 octobre 1857.

I.

La chute des feuilles ramène à son poste le chroniqueur vagabond qui désertait, il y a deux mois, sans crier gare, la tâche confiée à ses soins. Il eut tort, sans doute, mais le ciel était si bleu et Paris si désert, les bois étaient si frais et les théâtres si brûlants. D'ailleurs qui donc se plaindrait de son absence? Croire que le lecteur a nécessairement besoin de notre modeste prose serait trop de présomption; mieux vaut penser qu'il ne s'est même pas aperçu de notre disparition momentanée. Et puis de quoi parler durant cette saison qui vient de finir? Comme d'ordinaire, pas un événement littéraire ou artistique, excepté les représentations du grand tragédien Salvini, dont la brillante renommée est venue troubler le calme de notre retraite. Au premier appel de l'automne nous voici, la plume en main, prêt à reprendre notre métier d'historiographe de l'intelligence, et plein d'un zèle qui, à défaut d'autre mérite, nous vaudra, espérons-le, la bienveillance de nos lecteurs.

La Comédie française attendait, comme nous, le retour d'octobre pour revenir de son excursion à travers le vieux répertoire, promenade poussée quelque peu loin dans le domaine de l'insignifiant, pour ne pas dire plus, puisqu'elle avait atteint jusqu'aux *Héritiers* d'Alexandre Duval, sans compter la *Femme juge et partie* dont les restau-

rations de M. Onésime Leroy n'ont pu faire un bien curieux monument.

C'est à M. Ernest Légouvé qu'était réservé l'honneur d'ouvrir le cortége des nouveautés ; il la fait par une comédie en trois actes et en prose intitulée le *Pamphlet*. Le cadre trop peu vaste de notre chronique ne nous permet malheureusement pas d'analyser chaque pièce en détail, et nous nous contenterons de donner une idée générale de celle-ci. Le personnage principal, — le traître, dirait-on, si c'était un mélodrame, — a nom Clavijo, réminiscence assez déjà vue à propos, si elle est volontaire, d'un malheureux Espagnol qui fut jadis l'innocente victime d'un scandale soulevé par le sieur Beaumarchais de querelleuse mémoire. Ce Clavijo dont M. Legouvé a voulu faire le type du pamphlétaire, « une puissance et un brigand, » joue assez maladroitement son rôle infâme pour recevoir une leçon d'ailleurs bien inutile, puisqu'il n'est ni puni ni corrigé. Forcé de rétracter une calomnie devant la gueule d'un pistolet, il en déduit cette conséquence qu'un drôle de sa sorte devrait toujours avoir deux pistolets chargés dans son tiroir ; belle moralité! sur laquelle la toile tombe. Sans parler des imperfections matérielles de la pièce, invraisemblable en bien des points, et surtout trop longue de deux actes, nous sommes forcé de dire à l'auteur qu'il a manqué le but même de son œuvre. A part quelques tirades transparentes où il flagelle les calomniateurs de profession et les pamphlétaires d'outre tombe, l'effet désiré demeure à l'état d'intention et la banalité seule nous frappe. Le *Pamphlet* de M. Legouvé est de la morale en action... sans action. Cependant, pour être juste, il faut reconnaître le mérite de quelques scènes dramatiques et comiques habilement mises en relief par le talent des acteurs mesdames Fix et Jouassain, MM. Geffroy, Regnier et Delaunay. Une observation seulement à laquelle nous donne expressément droit le titre de cette *Revue* : est-il ordonné aux artistes du Théâtre français d'écorcher la prononciation des noms étrangers qui se rencontre dans leurs rôles? Pour Clavijo prononcer Clavigo, passe encore, mais il n'est pas permis d'ignorer que Tordellas ne doit point se prononcer comme : Semelle, — à moins que M. Empis ne l'ait formellement exigé, ce qui est peu probable.

Si nous nous retournons vers le Gymnase, nous trouvons aussi un auteur livrant combat à la calomnie; voilà qui va bien. Mais ici c'est à une espèce toute particulière de calomniateurs que s'attaque M. Decourcelle soutenu d'un collaborateur dont le nom nous échappe, c'est aux auteurs de ces méchancetés de salon, de ces *petites lâchetés*, comme il les appelle, d'autant plus dangereuses qu'elles ont l'air de passer inaperçues, et qu'elles ne compromettent presque jamais celui qui les sème.

Figurez-vous maintenant une galerie de portraits variés tracés de main de maître : dix langues de vipère, dix pamphlétaires au petit pied fort, adroitement réunis dans l'établissement de bains de Cauterets, puis une jeune veuve inconséquente quoique honnête, traînée dans la boue par ces bourreaux de salon, et finalement vengée par un jeune homme qui force chacun à retracter ses médisances bénévoles, vous aurez le cannevas de la pièce, moins l'intérêt des situations, le piquant, l'originalité du dialogue, la franchise du comique, qui font des *petites lâchetés* une œuvre plus qu'ordinaire. Au moins voilà un siége en règle, et d'autant plus efficace qu'il est dirigé contre des travers plutôt que contre des vices. Les médisants se corrigeront... peut-être, mais des pamphlétaires, il faut en désespérer. Inutile de rien dire du jeu des acteurs, chacun sait comment les bonnes comédies sont interprétées au Gymnase.

Nous avons retrouvé après deux mois à la Porte Saint-Martin les *Chevaliers du Brouillard* aussi vivaces que le Jour de leur naissance, et pourtant ils touchent à la centaine. Madame Laurent jure, grimpe, s'escrime avec la même vigueur, le même naturel ; retrouvera-t-elle sa personnalité, après s'être incarnée si longtemps en Jack Sheppard? Madame Guyon, pendant les courts instants qu'elle occupe la scène, arrache toujours des larmes; elle est tout entière le cœur d'une mère. M. Hugelmann, notre directeur, attendra sans doute encore longtemps quoiqu'il ait rang immédiatement après cette pièce pour son drame de *Jeanne de Castille*.

Dalila a quitté un jour le Vaudeville pour y revenir bien vite, accompagnée de deux actes d'un tout autre genre : *Jocrisse millionnaire* début timide d'un novice et *Triolet*, un éclat de rire.

II

Ouvrez l'almanach du *Bon Jardinier*, à la date du 1er octobre; vous y trouverez invariablement : « repiquez navets et poireaux ; » consultez à la même date celui *de la vie parisienne*, il vous vous ira : Ouverture du Théâtre Italien.

C'est une rude tâche, dont les labeurs sont bien ignorés du public — juge exigeant et sévère des seuls résultats, c'est un terrible métier que celui de directeur du Théâtre Italien. Nous ne retracerons pas ici tout ce qu'à dû faire M. Calzado pendant ses six mois de *repos*, pour préparer la saison qui commence ; adresse, diplomatie, persévérance d'un ambitieux, générosité d'un nabad, il faut réunir tout cela et bien d'autres choses encore, nous ne disons pas pour réussir, mais pour se ménager quelques chances de succès. N'en citons qu'un exemple : Giuglini, le ténor phénix de l'Italie, en ce moment les délices de nos voisins d'outre-Manche, Giuglidi signe, il y a quelques mois, avec M. Calzado, un avantageux engagement; on compte sur lui, la troupe est formée, quand, au commencement de septembre, il élève des doutes sur la possibilité de son voyage à Paris; sommé de s'expliquer, il attend la veille de l'ouverture pour rompre son engagement; et voilà le Théâtre Italien en péril, sans Mario, qui promet de chanter pour deux, pendant toute la saison, et il tiendra sa parole.

Mais laissons-là les occasions manquées et les absents, pour ne nous occuper que de la troupe effective. Or, tout d'abord, constatons la richesse du personnel : les doublures ont fait place à des artistes de premier ordre, presque chaque rôle compte deux sérieux inter-prètes; de cette façon; la direction ne sera jamais prise au dépourvu par les maladies ou les caprices de ses artistes. Une seule retraite importante s'est effectuée, celle de madame Frezzolini, dont les forces commençaient à trahir le talent et le courage ; sa place est occupée par madame Steffenone que nous connaissons de l'année dernière, et par mademoiselle Saint-Urbain, une nouvelle venue dont nous reparlerons tout à l'heure. Disons seulement que mademoiselle Saint-Urbain est une jeune et belle élève de notre conservatoire, qu'on a sottement laissée aller dé-

bater à Naples. Mais, heureusement nous l'avons retrouvée, et nous tâcherons que ce soit pour longtemps. Madame Alboni, sans laquelle on ne concevrait plus aujourd'hui le Théâtre Italien, sera secondée par madame Nantier-Didiée sitôt disparue après une courte apparition sur la même scène, il y a deux ou trois ans. Sa voix de *mezzo soprano* perfectionnée par un travail assidu et son jeu dramatique lui assurent un hiver plein de succès. L'état de la troupe porte aussi le nom de madame Grisi; espérons que c'est seulement à titre de membre honoraire.

On a trop épuisé, sur les mérites de Mario, le vocabulaire des louanges de toute sorte pour que nous espérions y ajouter quelque chose; adhérons seulement à de si justes hommages. Graziani, Corsi, Zucchini sont restés fidèles à leur poste. Enfin deux débutants, mademoiselle Guerra et M. Bélart prendront prochainement leur tour. Nous ne les oublierons pas.

L'année s'est ouverte par le *Trovatore et Rigoletto*; il ne nous a été possible d'assister qu'à cette dernière pièce, mais en revanche nous y avons trouvé un charme inexprimable. Jamais encore nous n'avions goûté si bien toutes les beautés de cette œuvre magnifique. L'immense succès du *Trovatore* a, selon nous, un peu nui d'abord à celui de *Rigoletto;* mais aujourd'hui l'on commence à revenir de cet engouement trop exclusif; ce n'est plus seulement le quator final qu'on admire, mais tous les morceaux saillants de l'ouvrage. Cependant M. Scudo frappant comme un sourd sur son absurde et sempiternelle guitare, reprend en ces termes dans la *Revue des Deux-Mondes* son thème favori : « Plus on entend cette musique violente et pauvre tout à la fois, et moins on la goûte. Qui aurait jamais dit que l'Italie tomberait assez bas pour s'engouer, jusqu'à la folie, d'informes mélodrames coloriés par un musicien lombard qui s'est fait l'imitateur maladroit d'un art étranger dont la science lui est inaccessible! » Si M. Scudo a choisi pour devise parti pris et démence, à coup sûr ce n'est pas celle de la critique qui doit être impartialité et bon goût. Passons. Le public sait faire justice de pareilles inepties.

Mademoiselle Saint-Urbin, dans le rôle de Gilda, a obtenu un véritable triomphe : c'est le talent de madame Frezzolini, plus la vigueur, la fraîcheur et la jeunesse.

Électrisé par cet ardeur et cet éclat, Corsi, malgré sa voix défectueuse, s'est élevé aussi haut que jamais. Mario a chanté comme toujours; Madame Nantier Didiée enfin, dans ce bout de rôle rendu fameux par madame Alboni, a, sinon atteint son modèle, du moins prouvé les ressources d'une voix injustement contestée. Pour rendre l'exécution parfaite, l'habile direction d'un chef d'orchestre nouveau, M. Bonetti, avait justement ralenti le mouvement de tel passage massacré l'année dernière, grâce à l'indomptable impétuosité qu'imprimait M. Bottesini à ses musiciens aussi bien qu'aux chanteurs.

Les habitués sont encore absents en partie; mais, dans quinze jours, la salle sera comble pour le reste de la saison. M. Calzado a bien mérité le succès.

Du reste, la quinzaine a été essentiellement musicale,— sans grand événement toutefois. L'Opéra, chaque jour plus pauvre, a demandé l'aumône à l'Opéra Comique, lequel lui a prêté le *Cheval de Bronze*, chinoisie musicale de M. Auber représentée en 1835. Le poëme — si l'on peut profaner ce nom en l'appliquant à pareille chose, le libretto, si vous aimez mieux, est de M. Scribe. Il y a ajouté pour la circonstance quelques récitatifs dans le style de ces vers répétés par tous les journaux.

O divin Foli-lo
Des amours porte-falot, etc.

Quel triste talent que celui de M. Scribe, et quelle déplorable opinion on doit avoir à l'étranger de notre académie française en y voyant siéger un pareil homme! Les décors et les ballets dont on a doté le *Cheval de Bronze*, sont ce que la pièce offre de plus remarquable.

Il n'en est pas de même à l'Opéra-Comique où la direction sait habilement alterner les emprunts faits au vieux répertoire avec des œuvres nouvelles. L'autre jour on inaugurait la saison nouvelle avec *Don Pèdre*, livret insignifiant, musique agréable, mais plus facile que savante de M. Poise.

M. Carvalho mis en goût de Weber par le succès d'*Oberon*, nous a monté, *Euryanthe*. Mais le succès n'a pas égalé celui de l'œuvre précédente, peut-être à cause de la transformation du récitatif en un dialogue peu attrayant. M. Griffard, un acte de M. Delibes, est un joli lever de rideau.

Enfin, aux Bouffes parisiens, l'infatigable Offenbach vient de donner un *Mariage aux Lanternes* où l'on signale l'originalité et je talent habituel du fécond seigneur de céans. Nous en verrons bien d'autres cet hiver.

III.

Vous souvient-il, cher lecteur, d'avoir trouvé sur votre route, il y a trois ou quatre mois, — si tant est, qu'à cette époque, vous n'eussiez pas encore renoncé à Paris, à ses pompes et à ses œuvres, comme se l'est permis depuis, au mépris de sa tâche, votre chroniqueur et serviteur très-humble ; — vous souvient-il, dis-je, d'avoir rencontré une brochure, alors fraîche éclose, dont le costume original faisait invinciblement retourner les passants. Sur une couverture d'un jaune d'or magnifique on lisait, jeté en vedette, ce titre déjà si bien fait pour attirer les regards : L'ARGENT ; puis, au-dessous, comme signature d'auteur, cette périphrase anonyme et doublement piquante : *par un homme de Lettre devenu homme de Bourse.*

Enfin, à cette place que l'auteur nomme fort bien le nombril de son livre, s'épanouissait une pièce de cinq francs coquette, métallique et toute neuve, — en papier d'argent, autour de laquelle courait, en guise d'auréole, cette poétique devise : *J'en vaux cinq au contrôle et cent dans la coulisse*. Ceci, comme dit Motaigne, est la moëlle du livre.

Mais nous oublions quelque chose. Savez-vous l'algèbre, cher lecteur? Moi, non plus. Pourtant l'assemblage mystique de ces trois mots solennels gravés au front de l'ouvrage : rentiers, agioteurs, millionnaires, ne vous semble-t-il pas comme la formule d'une progression mathématique de l'unité à l'infini, ou bien comme la donnée d'un attrayant problème !

Quoi qu'il en soit, voilà le signalement du livre ; vous le reconnaissez, vous l'avez ouvert, et, — pour peu que vous ne soyez pas vous-même un des prêtres du Veau d'or, un des heureux de la coulisse, vous n'avez pu en parcourir les premières pages sans vous indigner du cynisme effronté qui dicta la préface. Car, hâtons-nous de le dire,

cette préface est tout ; et le reste du livre (où se trouvent quelques définitions techniques, quelques règles de spéculation primitives que tout le monde connaît à fond aujourd'hui), le reste n'est que le prétexte de cette manifestation *argenturière* qui nous a soulevé le cœur.

Voyez la belle entrée en matière, (cela est sous forme de lettre à M. Mirès.)

« Monsieur, j'ai fait de la littérature, j'ai perdu à ce métier là deux viscères, le cœur et l'estomac : l'estomac, c'est dur ! Enfin la raison est venue, je suis descendu du Panthéon jusqu'à la Bourse, et j'ai fait cet enfant en route ; (c'est de son livce que parle l'auteur ;) vous voyez, il a l'air drôle avec ce nombril en argent, cette enseigne au front : un petit juif — vous êtes israélite — que je vous envoie avec ce qu'il a dans le ventre, pour que vous soyez son parrain. Je ne demande pas de dragées ; seulement vous êtes un petit homme de lettres, beaucoup millionnaire. Millionnaire je le serai demain ; homme de lettre, je l'ai été. Vous voilà par la force des choses réduit au rôle de confident. » Préférence flatteuse en vérité pour celui qui en est l'objet, que de se trouver condamné à la confidence forcée des effronteries qui suivent. Mais aussi pourquoi M. Mirès est-il descendu un jour dans cette galère de la littérature ? Telles sont les familiarités qu'il s'attire pour avoir écrit une pauvre fois au *Constitutionnel*.

Vous tous donc, auprès de qui les sentiments généreux sont encore en honneur, qui mettez l'esprit au dessus de l'argent, qui préférez votre cœur à votre estomac, jeunesse vraiment jeune, vieillesse qui l'êtes encore, nous tous, unissons-nous pour protester contre les théories menteuses de l'intérêt, contre les impudentes litanies de l'agio, pour flageller les coquins heureux, pour réhabiliter l'honneur mis au rang de la niaiserie, la pauvreté cotée plus bas que le crime.

O ! trois ou quatre fois habile, le mystificateur qui, par une généreuse duperie a réveillé en nous cette juste indignation. Tel on voit souvent au théâtre un adroit dramaturge mettre dans la bouche d'un de ses personnages l'apologue des vices qu'il veut flétrir, les présentant dans toute leur noirceur, dans tout leur cynisme, pour exciter plus sûrement le dégoût du public, et moraliser la foule par le spectacle frappant de la turpitude même ; — telle

l'auteur du livre qui nous occupe, revêtant le costume et le masque d'une classe de gens qu'il méprise, a emprunté leurs idées et leur langage, afin de pousser à la révolte les cœurs honnêtes trop tentés, par les exemples journaliers, de se blaser du bien. A l'abri de l'anonyme, si bien fait d'ailleurs pour piquer la curiosité publique, il a joué en maître son audacieuse comédie ; le parterre dupé s'est indigné, le résultat a dépassé les espérances et aujourd'hui l'auteur pourrait, bien plus justement que tant d'autres, écrire sur son théâtre la devise consacrée : *castigat ridendo mores*. Il s'en gardera bien, il est vrai, ne fût-ce que pour faire pièce à l'Université, laquelle a voulu jadis lui faire trop parler latin.

Mais enfin, me demanderez-vous, le nom de cet honnête pamphlétaire d'un nouveau genre. Son nom, je le sais, mais je ne saurais vous le dire ; d'abord je n'y suis point autorisé ; et, ce qui double ma discrétion... je n'en sais pas l'orthographe.

Toutefois, soyez sûr que vous ne tarderez pas à l'apprendre, et vous aurez, plus d'une fois dans la suite, occasion d'applaudir celui qui, pour aujourd'hui encore, reste en blanc sur l'affiche.

Tout ce que je puis vous dire, c'est que le spirituel auteur de l'*Argent* est un jeune homme plutôt littérateur que millionnaire ou prêt à le devenir. C'est un poëte dont le défaut serait peut-être de vivre trop peu en prose, et d'avoir, sans doute pour fuir l'air impur de la Bourse, cherché refuge au malsain pays de *Bohême*.

Le commentaire que voilà de ce petit livre, m'est tout personnel et j'espère qu'il est exact. Toutefois, si l'auteur venait à le désavouer, je me contenterais de dire : « tant pis pour l'auteur. »

—

Paris, 1er novembre.

I.

Novembre est pour les théâtres le mois des belles promesses, comme avril est pour la terre la saison des fertiles espérances. C'est maintenant que, semblables à ceux de

foires, dont la grosse caisse et les luxuriants programmes attirent le badaud, nos directeurs de Paris saisissent le portevoix de la presse pour jeter à la foule leurs annonces pleines d'attrait. Engagements, débuts, nouveautés, noms chéris du public, on met tout en avant, sauf à en rabattre; et il le faut bien, car remarquez que si chaque théâtre voulait réaliser en une saison tous les projets que son directeur fait invariablement sonner à nos oreilles, au commencement de l'hiver, il lui faudrait donner, pour le moins, trois représentations par jour, ce qui n'est point l'habitude. Mais on ne compte pas sans les empêchements toujours doublés d'une excuse, et surtout sans les cartons où dorment si bien tant d'œuvres sans cesse promises et jamais exhumées.

Nous ne voulons être l'écho que des *on dit* les plus avérés, et des nouvelles dont la réalisation ne se fera pas longtemps attendre. Encore en passerons-nous beaucoup sous silence, afin de finir aujourd'hui.

Pour commencer, le Théâtre-Français ne nous offre guère que d'antiques nouveautés. C'est la *Calomnie* de M. Scribe qu'on jouait hier, c'est encore M. Scribe qu'on jouera demain ; nous voulons dire une pièce de lui intitulée l'*Héroïne aux doigts de fée*, en collaboration avec M. Legouvé. Les deux académiciens sont avec M. Camille Doucet, dont on répète aussi quelque chose, les amis intimes et fournisseurs ordinaires de la maison de Molière, en ce moment du moins; pour eux porte toujours ouverte.

En revanche on continue à faire triste réception aux intrus; témoin le dédit de trois mille francs, payé par M. Empis à un auteur qui s'était furtivement glissé dans le sanctuaire pour un certain *Perroquet gris*, agréé, dit-on, aujourd'hui par mégarde.

Voilà des dédains bien dispendieux pour le Théâtre-Français, et de l'argent douloureusement acquis pour M. Adrien Lélioux.

Par bonheur, l'Odéon est là, qui abrite tout ce qui n'a pu trouver accueil à la Comédie-Français; c'est le destin. Hospitalité diversement récompensée, souvent par une chûte, mais aussi quelquefois par un triomphe. M. de la Rounat a donc hérité du *Perroquet gris*, dont nous parlerons tout à l'heure; mais le joyau de son écrin, c'est la

Jeunesse, de M. Émile Augier, une grande comédie en vers, qui, comme Joconde, et peut-être pour justifier son titre, a long-temps parcouru le monde, voltigeant du Gymnase à la Comédie-Française, et se fixe définitivement au bureau de bienfaisance de la littérature dramatique.

Cette fois, ce n'est pas d'une bonne œuvre à faire qu'il s'agit pour l'Odéon, c'est d'un don à recevoir. Fechter, Tisserant et Mme Lacressonnière sont chargés des principaux rôles. On annonce également pour cette année quantité de débuts, suivant l'usage antique et solennel de l'endroit.

Le Gymnase n'étourdit pas le public de promesses. Sûr de ne jamais rester au dépourvu, habitué au succès, n'a-t-il pas d'ailleurs l'annuité obligée de M. Dumas fils, c'est-à-dire sa provision d'hiver assurée?

Au Vaudeville, grande agitation parmi les fabricants ordinaires du Théâtre. Les *Fausses bonnes Femmes*, confectionnées sur commande par MM. Barrière et Capendu, se sont promenées pendant quelques jours du Vaudeville au Gymnase, sans doute pour faire causer d'elles, puisque les voilà définitivement revenues à leur point de départ. Les *Hommes de paille*, puis la *Vie à grandes guides*, de M. Monselet, seront bientôt à l'étude.

Les Théâtres pour rire préparent mille folies sous forme de *Revues*. On se dispute déjà les titres les plus incroyables.

Maintenant, on met des *créations* récentes. Le terme nous semble en tous points fort exact pour le malheureux *amiral Bugny*, exécuté en effigie, il y a quelques jours, au théâtre impérial, mille fois plus justement qu'il ne le fut jadis par les Anglais. Peut-être la pièce de M. Foucher a-t-elle dû son insuccès à ce que le public s'est vu obligé de verser sur les restes de M. Bocage, chargé du rôle, les larmes destinées par l'auteur à son personnage principal.

Les Chants de Béranger, réunis par M. Lambert Thiboust, et exécutés par Déjazei, aux Variétés, s'écoulent généralement de la porte, sur le boulevard. Pas de place dans la salle. Entre qui peut.

Un homme de lettres, devenu homme de bourse, s'est passé la fantaisie de faire jouer une de ses anciennes comédies en face du théâtre où il en joue tous les jours une

nouvelle, — plus lucrative. Le Vaudeville, acquiescant à son désir, a donc représenté *Clairon et Clairette*, une bagatelle signée Gabriel et Didier. Quand on est plusieurs fois millionnaire ne peut-on pas s'offrir le luxe de deux pseudonymes, au lieu d'un, comme fait tout le monde? Qui sait d'ailleurs si la mode n'en prendra pas comme autrefois des montres dans chaque gousset? Mais à côté de ce faste pourquoi un si pauvre sujet.

Passons vite sur les Délassements-Comiques, qui r'ouvrent pour la centième fois avec une féerie, l'*Escarcelle d'Or*; laissons à regret le théâtre Beaumarchais et son honnête vaudeville en trois actes, les *Aventures guerrières d'un homme pacifique*, pour aller entendre à l'Odéon comment parle en vers le *Perroquet gris* de M. Adrien Lelioux. Or, il se trouve que l'oiseau ne parle pas le moins du monde; mais, à coup sûr, eût-il narré les choses les plus surprenantes, avec le talent le plus merveilleux, qu'il ne nous eût pas semblé plus fabuleux que le sujet imaginé par le martyr de la Comédie-Française. Nous ne racontenons pas, on nous tiendrait pour calomniateur, ou tout au moins pour mauvais plaisant. Hâtons-nous de dire qu'il suffisait à l'auteur de changer le titre et la *ficelle* bouffonne de la pièce pour faire bon emploi d'un nombre respectable de vers faciles, spirituels le plus souvent, et brodés sur un thème fort honnête.

Les qualités littéraires de l'œuvre nous font espérer pour M. Lélioux un succès complet, s'il veut choisir pour sa prochaine tentative un canevas moins excentrique. La vraisemblance et la simplicité du sujent n'excluent pas l'imagination, on ne saurait trop le répéter et le croire.

En somme, malgré le nombre respectable des premières représentations, voilà une quinzaine dramatique dont il ne restera rien.

II

Quoique nous soyons quelque peu en retard avec les livres nouveaux, nous remettrons à notre prochain numéro le bulletin complet et détaillé des publications récentes. Il ne sera pourtant pas inutile de signaler aujourd'hui et

d'énumérer les principaux ouvrages plus ou moins littéraires parus depuis un mois.

Et d'abord, signalons un déluge de brochures de toute couleur et de tout format, touchant la grave question d'actualité qui appelle sur les pays lointains l'attention de l'Europe. Toujours les graves préoccupations politiques se traduisent chez nous par des écrits diversement intéressants ou intéressés, destinés à soutenir une cause, à combattre un système ou simplement à éclairer l'opinion publique, surtout à répandre dans la foule des notions superficielles qui permettent à chacun de suivre les événements, ou tout au moins de paraître y comprendre quelque chose. *L'Inde*, *l'Angleterre et la France*, *l'Angleterre et l'Inde*, *insurrection de l'Inde*, *le roi d'Oude et les mœurs de l'Inde*, tels sont quelques-uns des titres sous lesquels on peut trouver des renseignements historiques, géographiques et politiques sur le théâtre de l'insurrection indienne et les sauvages acteurs de cette déplorable tragédie.

Les comptes rendus de voyages font toujours fureur ; un des plus beaux ouvrages de ce genre est la relation du *voyage dans les mers du Nord* accompli, l'année dernière, à bord de la reine Hortence sous les auspices d'un prince Le texte est de M. Charles Edmond, secrétaire du prince, d'après les documents fournis par les marins et les savants qui accompagnaient l'expédition ; les dessins sont de Karl Girardet. Le tout forme un magnifique volume dont le seul défaut est peut-être de présenter un intérêt trop spécial. Le docteur Maynard vient aussi de publier dans la bibliothèque à un franc — ses *voyages et aventures au Chili*. Si nous voulons des excursions plus lointaines encore, nous n'avons qu'à lire l'*histoire comique des états de la lune et du soleil*, par Cyrano de Bergenac, dans la nouvelle édition que nous offre aujourd'hui l'infatiguable bibliophile Jacob.

Malgré le nombre d'ouvrages déjà publiés sur Paris, M. Lavallée a trouvé moyen d'écrire sur notre capitale un livre sérieux, nouveau et plein d'attrait. Son *Histoire de Paris* a déjà pris sa place près des travaux si connus de ce consciencieux historien.

Les œuvres de fantaisie ne manquent pas non plus ; il en paraît de tout genre, depuis l'*Insecte* de M. Michelet,

frait assez original, d'une imagination riche mais quelquefois trop précieuses; — jusqu'au nouveau roman du chef d'école : *les souffrances du professeur Detheil*, racontées par M. Champfleury. De tout cela nous voudsions parler plus longuement, nous regrettons aussi de citet seulement la *Lorguette littéraire* de M. Monselet, à travers laquelle on voit défiler tous nos hommes de plume, ressemblance garantie comme au daguerréotype, sans compter les draperies et fioritures dues à l'ingénieux esprit de leur photographe.

N'oublions pas enfin parmi maint volume de confidences mémoires et indiscrétions, *les Souvenirs d'un musicien*, quelques pages sans prétention trouvée dans les papiers d'Adolphe Adam. Sa vie, racontée par lui-même, est un modèle de bonhomie sincère et modeste ; il est impossible de parcourir, sans un douloureux intérêt, les tristes phases de cette malheureuse existence retracée, sans exagération comme sans amertume, si bien qu'on la dirait écrite par une main étrangère et désintéressée.

III.

A l'étranger, nul événement artistique ou littéraire qui soit parvenu jusqu'à nous. L'exposition des beaux-arts à Bruxelles, quoique près de fermer, a peu attiré l'attention publique. Il ne faut pas s'en étonner, puisque, nous dit-on, la faiblesse des œuvres exposées, — de la majorité du moins, a motivé d'effrayants rapports adressés au roi des Belges pour attirer son attention sur l'insuffisance des artistes nationaux. Du reste, comme chez nous, les sommités ont jugé à propos de s'abstenir.

Par compensation, quelques-uns de nos peintres, — M. Courbet en tête, se sont empressés d'envoyer à Bruxelles, leurs toiles refusées à Paris.

On conçoit que nos voisins n'aient guère lieu d'être satisfaits.

EDOUARD MAILLET.

POÉSIES.

Notre ami et collaborateurs Thalès Bernard a publié chez Vanier, libraire, rue d'Enghien 12, un charmant recueil dont nous avons parlé déjà et qui a causé une véritable sensation dans le monde littéraire. — Nous empruntons à ce recueil les poésies suivantes; elles suffiront pour donner une idée de l'intérêt que peut offrir sa lecture aux amants de la saine et belle littérature.

LA NUIT D'ÉTÉ.

Je m'en souviens encore, il pouvait être une heure,
Une heure après minuit, quand l'enfant aux yeux bleus
M'envoya de la main, en gagnant sa demeure,
Plus de baisers qu'il n'est d'étoiles dans les cieux !

« A travers la forêt je ne veux pas te suivre,
Va seul dans les sentiers où la biche bondit,
Que des méchants esprits le Seigneur te délivre,
Et qu'un rêve d'amour te berce dans ton lit. »

C'est ainsi que l'enfant parlait de sa voix claire,
Mêlant un doux sourire à ses charmants propos;
Et moi, gardant les bœufs sur la morne bruyère,
En vain, depuis deux mois, je cherche le repos.

Qui le croirait, qu'un homme à la figure mâle,
Un dur pâtre qui dort sous le ciel étoilé,
Pour deux mots dits en l'air par une fille pâle,
La nuit comme le jour puisse être ainsi troublé!

—

LE PUITS.

Chaque matin, à la margelle
Du puits que la mousse a rongé,
Je viens m'asseoir découragé,
D'autres filles aiment, mais elle!

Pas un mot pour me consoler.
En la poussant, si je soupire,
Elle répoud par un gros rire
Et dit que je peux m'en aller!

Je m'en vais, mais je reviens vite;
C'est un charme qui m'a surpris :
Quand d'amour le cœur est épris,
Nul ne le vainc ou ne l'évite!

Son visage est un pot de lait
Où flottent des feuilles de roses;
Son col est blanc, ses bras sont roses;
Ah! si la méchante voulait!

Comme elle fait courir la corde
Pour abreuver le cheval noir;
C'est entre ses mains qu'il faut voir
S'agiter le seau qui déborde!

Tout amoureux a des secrets;
Moi j'ai les miens, vous pouvez croire,
Quand je lui dis : « Laisse-moi boire, »
Tiens! c'est pour la voir de plus près!

—

PORTRAIT D'ELMIRE.

Oh! la vierge pudique, apparue à Fiesole,
La vierge aux yeux d'azur, au visage rosé,
L'impossible idéal pour qui l'on se désole
Et qui verse un poison dans le cœur embrasé,
N'ont point cette douceur ni ce regard sans tache
Où l'éclair tour à tour étincelle et se sache!

Contemplez-la, paisible, avec ses beaux cheveux,
Sur sa chaise indolente accoudée en silence!
Peut-être songe-t-elle à de tremblants aveux?
Heureux celui vers qui son souvenir s'élance,
Et qui peut, préparant le bouquet d'oranger,
En maudissant les jours et languir et songer!

Oh ! les fleurs du printemps, les timides guirlandes
Qu'avril en pleurs suspend aux lisières des bois,
Les frêles boutons d'or qui naissent sur les landes
Lorsque du rossignol a résonné la voix,
N'ont jamais contenu dans leurs fraîches corolles
Un arome plus doux que ses chastes paroles.

Pour parer son enfant, par un beau soir de mai,
Sur elle la nature a jeté ses corbeilles ;
Sa lèvre est une fleur, et son souffle embaumé
Comme un bouton de rose attire les abeilles ;
Lorsqu'on est auprès d'elle, on ressent dans son cœur
Un parfum qui pénètre et qui vous rend meilleur.

C'est qu'à son chaste front scintille une couronne,
La plus douce vertu, l'indulgente bonté,
Qui sait tout pardonner, que le calme environne,
Qui d'un rayon plus pur étoile la beauté,
Et, mêlant l'idéal à de terrestres charmes,
Fait que le cœur trop ein s'plapaise avec des larmes.

GENEVIÈVE.

Quand je te vois, ô Geneviève,
Accourir dans le chemin creux
Où mon cœur, jadis plus heureux,
Le soir va suivre un triste rêve ;

Que, franchissant buissons et prés,
Tu sautilles, vive alouette,
Sans entendre la voix secrète
Qui parle pour moi dans les blés ;

Alors, mon cœur tranquille oublie
Le songe qui l'a tourmenté,
Et je reprends ma liberté,
Comme un prisonnier qu'on délie.

Aux accents de ta fraîche voix
Qui vibre, harmonieuse et tendre,
En moi je sens le ciel descendre,
Et j'aime encor comme autrefois !

Oh! rieuse enfant, nul mensonge
Ne souille l'éclat de tes yeux :
Ta pureté te vient des cieux,
Et mon bonheur n'est pas un songe !

Jure à mon âme, oh ! jure encor
Que tes lèvres seront fidèles !
Vois ! les ramiers battent des ailes,
La nue est rose et le champ d'or !

Ces horizons que Dieu nous donne
Ont exalté d'autres amants ;
Mais, hélas ! combien de serments
Suivent les feuilles à l'automne !

Laisse mentir le cœur léger,
Et que le tien, charmante fille,
Soit la feuille qui toujours brille
Sur les rameaux de l'oranger !

LÉGENDES AMÉRICAINES (1)

Par D. José Güell y Renté,

Traduites par G. Hugelmann.

DEUXIÈME LÉGENDE.

ANACAONA, REINE DE XARAGUA (2).

I

Comme les heures passent! Avec quelle mélancolie l'âme voit s'envoler les souvenirs! Avec quelle promptitude la tristesse remplace la joie, la vieillesse le printemps de la vie, la mort la naissance!

(1) Voir le n° de la *Revue* du 5 novembre.

(2) Anacaona, en langue haïtienne, fleur d'or. — Cette femme cacique, sœur de Bohechio et épouse de Caonabo, fut une des plus jolies indiennes et des plus valeureuses guerrières dont il soit question dans l'histoire des êtres nés. Elle fut aussi généreuse que courageuse et sage. Sa voix était douce, son chant toujours mélancolique. Poëte inspirée, elle enthousiasmait ses guerriers au moment de la bataille, en improvisant sur un rhythme énergique les événements accomplis, les malheurs de ses peuples ou la vie des rois. Cette femme avait une éloquence extraordinaire. Elle eût fait l'admiration des âges, si elle était née en Europe. Aucun écrivain n'a parlé d'elle sans le plus grand respect. Seul Obiedo cherche à la calomnier dans son infortune, en racontant quelques détails qui répugnent à la pureté haïtienne. Obiedo a été injuste bien des fois en qualifiant les caciques d'une façon indigne d'un historien consciencieux; et, pour les qualifier ainsi, il a volontairement négligé de consulter les récits des conquérants, bien plus à même que lui de dire la vérité sur ces hommes.

Tout cela se succède sans intervalle, avec un ordre admirable et d'une façon tellement mystérieuse, que la raison n'a ni le pouvoir, ni le moyen, ni le temps de comprendre ce qui se passe dans la magnifique création et dans la ruine des esprits et des choses.

Quelle reconnaissance doivent professer les créatures pour la main toute-puissante qui a assis le monde sur sa base ignorée, et l'a entouré, dans l'éternel espace, de lumière et d'air, de vapeurs et d'ombres !

Ecoutez ! ô rois qui, couronnés encore, dormez du sommeil profond de la mort dans l'éternelle obscurité !

Ecoutez ! générations malheureuses qui errez sans sépulture dans l'incondensable vapeur de l'espace ; vous qui vivez en arrosant la terre de vos larmes ; vous qui vous approchez avec ennui de la vieillesse et de la silencieuse limite de la tombe ; vous qui êtes pervers ; vous qui avez la justice du ciel cristallisée dans vos cœurs ; vous qui vivez pleins d'illusions ; vous qui avez dû laisser l'espérance dans votre berceau, cette première étape de la vie ; vous qui avez une âme pour comprendre le crime et la vertu ; écoutez la triste histoire de ma vie !

Le soleil avait répandu ses rayons d'or sur les crêtes hérissées de Xaragua (1). Il était rouge comme

(1) La province de Xaragua comprenait toute la partie occidentale de l'île, s'étendant au sud jusqu'à la pointe Aguida. — C'est dans cette île que se trouve le fameux lac de Xaragua, qui commence à deux lieues de la mer, près de la ville de Yaguana. Il a dans certains endroits plus de trois lieues de large et plus de dix-huit de long. On y trouve toutes sortes de poissons et surtout le manati. Ses rives sont couvertes d'arbres. C'est là que commandait le cacique Bocchio.

Toute la terre était fertile, couverte de villages et des populations les

le sang qui s'échappe du cœur du guerrier blessé par l'épée. Il arrivait au terme de sa course.

Le ciel, couleur d'azur, était couvert de nuées blanches sur les collines de Cotuy (1). Ces nuées étaient blanches comme l'écume de la mer, roses comme la fleur de la Pitajaya (2), jaunes comme l'or du Janico (3).

Un suave arome embaumait l'espace et la brise caressait mon front couvert des rides de l'ennui.

Le ciel souriait; les cimes souriaient; les arbres énormes, revêtus de fleurs odorantes et nouvelles, imitaient le ciel et les cimes.

Les torrents et les ruisseaux murmuraient de plaisir; les tourterelles gémissantes ne troublaient pas les frais ombrages de leur murmure pitoyable; le zinsontè (4) et le rossignol se taisaient pour que le

plus civilisées de l'île. Les naturels y étaient bien faits, de couleur brun-clair, les yeux obscurs mais expressifs : leur physionomie était souriante et candide. Ils avaient les cheveux noirs. Les femmes portaient la chevelure flottante sur le cou; les hommes la relevaient sur le haut de la tête. Les femmes mariées avaient pour vêtement une espèce de tunique tissue de fil de coton, de coco de majagua, de henicquen ou de plumes d'oiseaux, qui leur tombait jusqu'aux genoux. Les vierges sortaient complètement nues; elles ornaient leurs têtes avec des pierres de couleur, entremêlées de lames d'or et de plumes de tocororos, carpinteros, guaraguaos, aigles blancs et oiseaux de mer. Ces derniers étaient magnifiques entre le lac et le rivage.

(1) Cotuy était le plus riche des ruisseaux de l'île; ses rives étaient émaillées d'*azeche* et de couleur bleue propre à la peinture. Cette couleur se trouvait aussi sur les roches où se rencontrèrent les plus gros morceaux d'or qui furent portés en Espagne.

(2) Pitayaja, espèce de cactus, qui produisait une belle fleur rouge et donnait pour fruits quelques graines renfermant une substance blanche et aigre-douce. Cette plante croissait entre les roches.

(3) Janico, ruisseau qui coulait non loin des mines de Ciban. Il roulait de l'or.

(4) Zinsontè, oiseau d'une plus belle espèce que le rossignol, de la même forme et du même plumage. Son chant est plus fort, plus con-

tomégin (1) et les autres oiseaux de la forêt saluassent de leurs doux accords l'adieu paisible du soir.

Tout ce qui n'avait pas d'âme respirait avec bonheur, et moi, accablée de tristesse, j'avais les yeux baignés de larmes, l'aspect de la douleur. Mon cœur était malheureux.

Je me rappelais les premiers jours de ma jeunesse et cette heure solennelle où mon père, couvert blessures, m'appela à côté de son hamac, me tendit sa main tremblante et me dit d'une voix moribonde :

« Anacaona, le venin des flèches Caribes (2) a dissous mon sang. Demain tu seras orpheline et Cacique de Cibao. Vagoniona te garde et soutienne la couronne du vaillant Caonabo qui est venu des îles de Cibuqueira (3) me défendre contre mes ennemis !

tinu, plus mélancolique. Il imite le chant de tous les autres oiseaux, et ne se fait entendre que le soir dans les forêts.

(1) Tomegin, petit oiseau plus petit que le gilguero, de couleur verdâtre. Son cou est entouré d'un collier d'ocre très-prononcé. Son chant est agréable. Quelques-uns ont le cou noir avec une étincelle jaune.

(2) Caribes, habitants des îles Yuna. Guanima et Boriquen, continuellement en guerre avec les cinq rois de Haïti.

(3) Cibuqueira, île Caribe, dont les guerriers empoisonnaient leurs flèches dans le mancenillier Ces Indiens faisaient la guerre à tous les autres de l'Archipel. Ils étaient marins, et en temps de guerre laissaient à leurs femmes le soin de garder le sol de la patrie. Armées de flèches, ces femmes se défendaient avec autant de férocité que leurs maris. Au retour de leurs expéditions, les Caribes étaient chargés de butin conquis dans les combats. Ce butin consistait dans l'*ajuer* de l'ennemi, dans la personne de ses femmes et de ses filles destinées aux usages les plus honteux. Quelques historiens assurent que ces sauvages mangeaient de la chair humaine. Un capitaine prétend même avoir vu l'épaule d'un homme dans une marmite; mais cela est au moins douteux. Les conquérants ne comprirent pas tout d'abord le caractère et les pratiques religieuses de ces peuples primitifs. En entrant dans leurs cabanes désertes, ils y trouvèrent bien souvent des restes de cadavres disséqués au feu, des têtes cachées dans le coin le plus obscur du foyer. Ils prirent ces restes pour les preuves d'une horrible anthropophagie, et ce ne fut que plus tard qu'ils apprirent que ces têtes et ces restes de

Déjà froid du froid de la mort, il unit ma débile main à la main nerveuse de Caonabo.

Le front couvert d'une pudique rougeur, je levai mes yeux timides pour voir le guerrier. Il était droit et fort comme l'Acana (1), bon comme l'âme de mon père, beau comme la transparente lumière de l'aube.

Je me rappelais avec quelle tendresse son cœur partagea mes innocents amours. Les nuits où teint de bixa (2), terrible comme le Tzmes (3), entouré de ses guerriers, il s'élançait vers le rivage de la mer pour semer le feu, la désolation et la ruine parmi les phalanges de Caribes, pour la défense de Guacanajari, le seigneur des cinq rois de Haïti et l'ami adoré de son âme (4).

cadavres étaient pour les Indiens des objets sacrés, et que leur conservation devenait la plus grande preuve d'amour qu'on pût donner aux morts.

(1) Acana, arbre élevé, rouge obscur comme l'acajou et plus dur que le noyer. Les Indiens en faisaient leurs dards en aiguisant ce bois avec des pierres après l'avoir durci à la chaleur du feu.

(2) Bixa, arbuste sauvage de hauteur d'homme; il a la feuille du cotonnier; il produit des espèces de calices pleins de graines colorées dont on obtient en les dissolvant une couleur assez semblable à celle du vermillon. Les Indiens la mêlaient à la gomme des arbres; ils en faisaient des pelottes avec lesquelles ils se peignaient avant de se rendre au combat ou à la célébration des cérémonies; ils se servaient de cette peinture couleur de sang pour empêcher que l'ennemi ne distinguât leurs blessures.

(3) Tzmes, cemes ou cemis. Divinités indiennes de formes diaboliques. Chaque famille avait la sienne. Les Indiens les gravaient sur leurs bancs, sur les tambours de leurs fêtes, sur leurs tasses d'higuero. Ils se tatouaient sur le corps avec des épines de poisson ou d'arbre, remplissant les blessures faites d'une poudre très-fine d'azur, de bixa ou de xagua, de façon qu'après la guérison la figure de leur dieu était pour toujours gravée sur eux-mêmes.

(4) Les cinq rois de Haïti furent Guacanajari, Quarionex, Caonabo, Boechio et Gayacoa. Quarionex avait toute la plaine et possédait plus de soixante lieues au centre de l'île. Boechio possédait la partie occidentale et la terre ou province de Xaragua, où se trouve le lac de Xa-

Je me rappelais le pressentiment fatal avec lequel j'écoutais pour la première fois la voix austère des enfants du ciel ; l'heure où, terrible comme l'ouragan, Caonabo jeta aux ondes salubres les soldats déchirés du fort d'Isabela, sans que mes larmes pussent adoucir sa fureur toute-puissante.

Je me rappelais enfin le jour maudit qui le livra à la trahison, le dernier regard de ses yeux noirs comme l'ébène et pénétrants comme l'eclatante lumière, sa dernière larme et sa belle tête couronnée par l'infortuné roi de Marien, lors du trépas de ce malheureux vieillard.

Je le voyais tourmenté par des chaînes pesantes emprisonnant ses membres vigoureux, dans le coin obscur des vaisseaux de l'étranger, perdu au sein des ondes turbulentes de la mer, arraché de mon hamac nuptial, des foyers de mon cœur, ravi à mes baisers, à mes larmes, à tout mon être enfin.

Hélas ! tous ces souvenirs bouillonnaient dans ma tête, nourrissant dans mon sein une haine grande et

ragua. Guacanajari, le roi des rois, était le possesseur de la partie nord où Colomb laissa ses trente-huit chrétiens, quand il vint pour la première fois visiter l'île. Gayacoa possédait l'orient de l'île jusqu'au ruisseau de Haina et jusqu'à l'endroit où le ruisseau Yuna se jette dans la mer. C'était un des plus puissants caciques, et ses guerriers étaient les plus ardents, à cause du voisinage des Caribes. Ce dernier mourut peu de temps après le commencement de la guerre. Sa femme lui succéda, et se fit plus tard chrétienne sous le nom de Inès de Gayacoa. Le roi Caonabo possédait les montagnes et étendait sa puissance sur une vaste étendue du pays. Il avait pour capitaine général un cacique du nom de Umalex, qui était louche, mais d'une telle valeur que tous les caciques tremblaient devant lui. Caonabo épousa Anacaona, frère du cacique Bochio. Caonabo, Caribe d'origine, était venu à Haïti en aventurier et avait établi sa résidence où se trouve aujourd'hui la ville de San-Juan de la Maguana. (Oviedo, *Histoire des Indes*, livre III, c. 5.)

vénimeuse, comme jamais un homme n'en eut alimenté dans son sein.

Sans exhaler un soupir, possédée d'un désir de vengeance qui ne pouvait déjà plus se maintenir caché dans les limites de ma poitrine, souriant aux heures d'amertume, tremblant que le silence qui m'environnait ne devinât la pensée ensevelie dans mon âme, je levai les yeux vers l'horizon où se distinguait à peine alors le dernier profil d'or de l'astre du jour.

Je voulais pleurer.

Et deux larmes de feu mouillèrent mes joues livides de haine et d'ennui. La vengeance est l'unique aliment qui soutienne l'existence de celui qui a perdu le bonheur et toutes les illusions de la vie sous la pression cruelle de la tyrannie.

Quand le soleil reparaîtra, me disais-je en pleurant, je réunirai mes caciques, et le sang des étrangers ruissellera sur la terre.

Je frissonnai en voyant le ciel sourd à la voix malheureuse de ma tyrannique douleur. Mais j'entendis la voix d'Higuanamota (1) qui venait à moi comme la tourterelle cherchant la douce chaleur de son amoureuse mère, sur les plumes légères d'où elle est née.

De même que parfois, au sein de la tourmente, luit un rayon qui pare et colore l'étendue, de même le sourire, jusqu'alors glacé dans mon cœur, se montra sur mes lèvres. Les jours de ma tendre fille étaient mes jours. Hélas ! ils allaient être enveloppés et emportés par l'ouragan qui détruisait la

(1) Obiedo la nomme Aiguaimota ; d'autres historiens, Higuanamota. C'était la fille d'Anacaona, cacique de Cibao et de Caonabo, roi de Xaragua.

génération des rois de Haïti et ensevelissait leur histoire dans l'insondable mer de l'oubli.

Pauvre Higuanamota ! Belle comme les étoiles, légère comme la flèche qui s'élance de l'arc, tendre comme la paisible tristesse du soir, douce comme le fruit blanc du guanabana (1). Avec tes yeux ardents comme la lumière, avec tes seins ronds comme le *caimito*, avec le délicieux sourire de ta bouche de perles, plus fraîche que le bouquet de fleurs de guyaba, avec ton front pur et tes cheveux noirs comme l'ébène, avec ta taille angélique et légère comme la palme, svelte reine de la savane.

Qui donc eût osé prévoir les maux qui allaient t'accabler, ô ma fille, ô mon Higuanamota!

Mes caciques te nommaient la fleur des montagnes.

Hélas ! dans ma jeunesse ils m'avaient surnommée la fleur d'or du Cibao.

J'ai vu les feuilles de cette fleur desséchées par l'impitoyable tempête.

J'ai arrosé ton berceau de mes pleurs. Tu naquis au sein des larmes, et tu devais mourir, âme de mon âme, déchirée par la douleur et le désespoir.

Hélas ! la volonté du Dieu qui connaît seul le résultat des événements devait s'accomplir en moi.

Ma mère, me dit-elle en arrivant à moi toute tremblante d'une innocente émotion, la lune se lève d'entre les eaux, sa lueur moribonde baignera bientôt de sa couleur d'or le front de mon père. Demandons à la lune qu'elle lui porte notre prière, et il nous bénira comme nous le bénissons en regardant les rayons candides de la reine des nuits.

(1) Guanabana, arbre très-élevé. Son fruit, dont nous avons déjà parlé, a quelque ressemblance avec le melon.

Je tournai les yeux vers la lune ; je posai les mains sur la tête d'Higuanamota ; ses poroles étaient entrées comme des épines dans mon cœur.

Conabo ! Conabo ! toi qui étais libre comme l'air, que tu devais souffrir sous l'insupportable poids de la chaîne de fer !

A ces paroles de ma bouche, Higuanamota éclata en sanglots :

— Ne pleure pas, fille de mes entrailles, lui dis-je?

Alors après un religieux silence et avec la sublime expression de la virginité, elle leva les yeux au ciel, et, comme la rosée tombe sur le blond calice des fleurs, la paix du ciel descendit sur son innocence que l'atmosphère pestilentielle du souffle des hommes avait épargnée, et cette paix la remplit d'espérance. La vierge essuya ses yeux, et, légère comme le coris (1), elle courut jouer à l'ombre des arbres touffus.

Je me dirigeai solitaire vers les épais ombrages du Xaragua, les coquilles sacrées des rois au cou et la haine des désespérés au cœur. Ce n'était pas Anacaona qui traversait les montagnes, c'était la vengeance vivante : la rage s'était emparée de mon âme.

Mes cheveux flottaient au vent ; le panache des caciques flottait sur ma tête, composé de plumes noires comme ma douleur. J'avais à la main le dard empoisonné avec le venin du serpent, et, sur les épaules, trente flèches dont les pointes étaient imprégnées de

(1) Coris, animal de quatre pieds, petit comme le Gazapo, le museau aigu, les oreilles petites et tellement serrées à sa tête, qu'on croirait facilement qu'il n'en a pas. Il n'a pas de queue ; ses pieds et ses mains ont une grande délicatesse ; ils sont d'un blanc d'hermine ou d'un noir d'ébène. Il est très doux, ne pousse aucun cri et s'alimente d'herbes sauvages.

guao (1), de mancenillier et du jus des herbes mortelles du Yuna (2).

La nuit s'était revêtue de son manteau d'étoiles. Le silence et la tranquillité m'accompagnaient ; mais l'air pesait sur mon cœur. La trace que mes pas laissaient derrière eux devait révéler la gravité de mon entreprise

Les caciques de la montagne, en me voyant traverser les torrents, mon arc de guerre à la main, se prirent à frisonner.

La reine! cria Guaorocaya (3), capitaine de mes guerriers. Caciques, aux armes! répondirent les échos des montagnes où se cachait le fier Umatex (4), chef des Ciguayos (5), lanceurs de flèches.

Je n'étais pas arrivée à la cime de la montagne que déjà j'étais entourée de mes caciques, comme l'oiseau qui enseigne aux autres le chemin des airs se voit suivi de tous les autres, lorsqu'il s'agit d'émigrer vers de lointaines régions.

(1) Guao et mancenillier, arbres bas et épais chargés de beaucoup de fruits gros comme des cerises et presque complétement rouges. Ces fruits sont vénéneux comme l'arbre qui les porte. On ne peut dormir à l'ombre de ce dernier sans éprouver les effets du poison, qui produit une enflure immédiate de toutes les parties du corps. Le suc de ces arbres embrase ; leur bois brûlé rend fou. La feuille du guao est plus ronde et d'un noir plus obscur. Les Caribes empoisonnent leurs flèches avec sa sève.

(2) Yuna, ruisseau des plus importants de l'île. Il passe par la ville de Bonao et va se jeter au nord dans la mer. Ses rives étaient couvertes d'herbes et de fleurs. Après la conquête, elles se couvrirent de palais.

(3) Guaorocaya, neveu d'Anacaona et capitaine de ses guerriers. Il se souleva dans la montagne de Bonao et fut pendu.

(4) Umatex, capitaine des guerriers de Caonabo; il était louche, et sa férocité était aussi grande que son aspect était terrible.

(5) Ciguayos, indiens lanceurs de flèches qui habitaient les côtes nord de l'île et les États de Caonabo.

Mes vaillants capitaines se rangèrent autour de moi. Leur aspect était sombre comme la tourmente; ils s'avançaient silencieux à ma suite comme les nuages à la suite de la lune mélancolique. Grands comme des cèdres, ils agitaient leurs têtes couvertes de plumes, obscures comme leurs ténébreuses pensées. On eût dit d'un bosquet de palmiers surgi par la volonté de Dieu du sein égal de la savane (1).

« Où vas-tu avec ta douleur, ô reine! seule au milieu des ombres, le dard empoisonné dans ta puissante main? »

Ainsi me parla Mayabonex (2), capitaine des guerriers de Cibao, de l'ouverture d'une caverne au seuil de laquelle il s'était placé pour surveiller les mouvements de l'ennemi.

« A la cime du Xaragua où le Nisao (3) éclate, répondis-je, sans arrêter mon pied sur les pierres escarpées où jamais la plante d'un homme n'avait laissé de trace.

Trois cents caciques me suivaient effrayés. Rapide comme le vol du guaraguao (4), je traversai la Cuesta-Rasa, suivant les rives du Pani (5), et j'arri-

(1) Savane, grande plaine sans arbres, couvertes d'herbes jaunes et sauvages.

(2) Mayabonex, capitaine des troupes du roi Guarionex.

(3) Nisao, fleuve qui mugit au sommet du Xaragua et se jette dans la mer à la côte sud. Ses rives sont d'une fertilité excessive.

(4) Guaraguao, espèce d'aigle rapide qui se nourrit de reptiles et d'oiseaux.

(5) Pedro de Lumbreras remonta le fleuve qui roule dans ces montagnes et posta ses gens de Pani. Il s'avança ensuite par la Cuesta Rasa au nord-est de l'île. Il arriva brisé, presque épanoui, au sommet des les hautes cimes et s'y reposa un moment. Là il se recommanda au Seigneur, effrayé par le bruit épouvantable qui retentissait autour de lui. Il continua sa route et arriva seul dans un endroit où personne n'était arrivé avant lui, par un chemin hérissé d'obstacles et où l'on pouvait

vai pleine de sérénité à l'endroit où le fleuve fécond se divise en quatre torrents.

Là mes capitaines s'arrêtèrent frémissants, et je vis se hérisser leurs cheveux.

Personne n'était allé au delà de cet endroit. Personne, jamais!

Les eaux sacrées du Pani couraient silencieusement depuis la naissance des âges. Personne n'avait osé pénétrer jusqu'à sa source mystérieuse, la volonté de Vagoniona en ayant ainsi disposé depuis la création du monde.

Les eaux du lac mort reposaient sur la cime la plus haute du Nisao, sans être ridées par la brise, agitées par les tempêtes, troublées par les pluies du ciel, tiédies par la chaleur du soleil.

Tout homme qui osait se mirer dans ses ondes mourait sur le rivage. Seul le Butio Biautex (1), cacique des montagnes, avait pu y vivre, parce qu'il connaissait et interprétait les secrets redoutables du ciel.

Je laissai les coquilles sacrées de mon cou sur les rives du Pani. Les caciques inclinèrent leurs têtes en

à peine se tenir debout. Là, il se trouva devant un lac qui pouvait bien avoir trois tires d'arbalète de large et un seul de long. Il regarda ce lac 'espace de trois *Credo* et sa frayeur augmenta, car le bruit qu'il entendait n'a point son pareil sur la terre. Plein d'effroi et n'osant rester dans cette solitude, il descendit précipitamment (Livre III, ch. 5, *Histoire générale et naturelle des Indes.*)

(1) A la page 66 du même chapitre V de l'*Histoire des Indes*, il est dit que d'autres chrétiens parvinrent au sommet de Xaragua, où naît le fleuve Nisao; que là vivait le cacique Biautex, à quinze ou seize lieues de Santo-Domingo, et qu'il était impossible d'y arriver d'un autre côté que du côté nord à cause de l'escarpement des rochers; le bruit qui retentit au sommet de ces cimes est tellement épouvantable que peu d'Espagnols les visitèrent après la conquête; aucun Indien de la plaine ne les avait visitées.

les entourant de la pointe de leurs flèches; et, comme le poisson, je me plongeai dans les ondes cristallines. Je luttai contre leur impétueuse furie, et peu de temps après je sautais, comme l'oiseau volant, sur les rives opposées. Un bruit épouvantable étourdit ma raison... Je voulus un instant avoir peur; mais j'étais de la race des rois de Haïti : je poursuivis mon chemin.

J'achevai de croiser la Cuesta-Rasa; je me heurtai parfois au Mohuy (1) sur le sommet des cimes. Sous mes pieds d'énormes quartiers de roches détachés de la montagne par le poids de mon corps, roulaient dans l'abîme avec un bruit épouvantable. Chaque pas était un nouveau péril; mais ma tête ne se troubla pas; je franchis la distance, de chaîne en chaîne, de tronc en tronc, de précipice en précipice, plus légère que les aigles blancs et plus sereine que la lune.

J'étais née des rois fils du Soleil, et mon sang descendait de Vagoniona.

Pour cette raison, je souris au bord de l'abîme, pendant que l'aquilon mêlait les touffes de mes cheveux et que le bruit épouvantable de millions de cataractes étourdissait ma tête, d'où jaillissaient les étincelles de l'agitation.

II

J'arrivai enfin à la cime du Xaragua, sur les rives sacrées du lac de la mort. L'air m'étouffait. La voix confuse des immortels, des hommes et des bêtes

(1) Mohuy, animal de la forme du quemis, plus petit et de couleur plus claire, poil rude et frisé; la chair de ce quadrupède est excellente.

fauves, des tempêtes déchaînées sur mon front, ne retenait point mes pas, n'épouvantait en aucune façon mon cœur.

« Cacique Biautex ! » criai-je de ma voix claire comme la lune et sonore comme le chant du rossignol au sein de la paisible nuit.

Pendant quelques moments je n'entendis que le bruit redoutable des ondes du lac. Puis mes oreilles furent émues du sifflement de la couleuvre.

Bientôt des épaisses guazumas (1) sortit le vieux Cacique. Sa tête était blanche comme la pointe des vagues qui se brisent ; son front large était divisé par une cicatrice profonde ; ses yeux étaient ardents et colorés comme la flamme ; ses sourcils extrêmement arqués, ses joues très-sèches. Ses épaules étaient osseuses et développées ; trois *hicos* (2) garnis de dents de Caribes tués par sa propre manaca (3) en pendaient inégalement. Sa main droite était armée de la hache tranchante (4) du sacrifice, et sa main gauche de la flèche affilée. En arrivant auprès de moi, ses prunelles se dilatèrent ; sa bouche, contractée par la fureur, s'ouvrit pour un sourire cruel et laissa voir ses dents aiguës, blanches comme la fleur de la papaya (5).

(1) Guazumas, arbre qui produit un fruit pareil aux mûres, dont on fait un breuvage qui a pour propriété principale celle d'engraisser.

(2) Hicos, fils de Magey, filaments de coco heniquem, de yagua ou de coton.

(3) Macanas, espèce de lances faites d'acana, de palma ou de cosbana, matières très-dures. Elles étaient larges de trois doigts, de hauteur d'homme et terminées par une manija. On s'en servait à deux mains comme d'une hache d'armes.

(4) Hache de pierre tranchante comme l'acier, incrustée dans une branche de majagua et ornée de dents de caïman ou d'épines de poissons.

(5) Papaya, arbre dont les fleurs sont blanches comme la neige et le

« Butio, m'écriai-je, écoute la reine Anacaona ! »

Et mon cœur s'émut devant la majesté de ce chef des prêtres.

« Parle, » me répondit le vieillard, frissonnant au son de ma voix et le visage voilé, comme le ciel du soir, par les ombres qui montent d'en bas.

« L'étranger, lui dis-je avec une amertume profonde, vient d'arracher aux plages qui l'ont vu naître mon époux Caonabo, le vaillant guerrier des Cibuqueira qui délivra la patrie du fléau des Caribes, qui dompta les tribus des Ciguayos, les lanceurs de flèches, et qui en fut adoré plus tard, parce qu'il était invincible, grand, généreux comme le soleil, dont les prodigues rayons se répandent sur le front du printemps aimé. La race de Guacanajari a disparu avec la tribu de Marien, jadis l'orgueil des plages de la mer du Nord. Boechio expire de douleur dans le hamac des rois, et les Butios sépareront bientôt de son corps cette tête superbe qui unit les tribus des montagnes arides et des fertiles plaines du Xaragua, pour leur apprendre les secrets de la guerre, pour les conduire puissantes et redoutables aux combats. Guarionex, saisi de terreur, cache ses quatorze tribus dans l'épaisseur des monts boisés; et Gayacoa, comme le serpent, se glisse dans l'ombre, après avoir renfermé ses caciques atterrés dans la profondeur des cavernes d'Amayauna et de Cazibaxagua. L'ennemi devient chaque jour plus orgueilleux; sa cruauté n'a rien d'humain. Nous autres, rois et reines, il nous oblige à payer le tribut comme des esclaves. Vois plutôt à mon cou ce signe de ma

fruit couleur d'or sous une croûte verte. Le goût de ce fruit est suave et aromatique.

honte (1). Des races entières disparaissent. Il n'y a plus de patrie ; il n'y a plus d'autels ; il n'y a plus de prêtres. Toi seul vis tranquille, puissant Butio. Quoi! le soleil peut éclairer de telles choses sans que ses rayons de feu tombent sur la terre de nos aïeux et propagent au souffle des vents un épouvantable incendie? Interroge les dieux du ciel, ô vieillard! interroge les esprits de la terre, l'ange de la lumière, l'ange de la mort, et dis-moi la volonté du Tzmes!

Biautex inclina la tête. Ses joues s'inondèrent de larmes , les gémissements étouffèrent ce sublime vieillard, dont les regards lugubres et interrogateurs se promenaient dans l'espace désert de l'éternité.

Il arrêta soudainement sa vue sur le Tzmes d'azur et d'or, gravé de ses propres mains le jour de ma naissance sur ma poitrine, à l'endroit où battait mon cœur.

« Cacique, me dit-il, le destin des rois de Haïti est écrit en lettres de feu dans la nuit obscure des temps. Leur race va disparaître. La main du prêtre n'oubliera pas de faire un nœud de plus au quipo (2) des siècles. L'étranger détruira les générations présentes; la renommée de tes aïeux te suivra dans la tombe. Personne ne saura dans l'avenir l'origine de nos dieux, ni celle de ta race généreuse et grande, de ta

(1) Bobadilla et Obando firent attacher au cou de chaque Indien tributaire une plaque de cuivre sur laquelle était gravé le tribut qu'il devait acquitter.

(2) On appelait ainsi les écheveaux de fils gardés par les Butios, et au moyen desquels ils parvenaient, en les nouant de diverses façons, à garder le souvenir des principaux événements de leur histoire. Ces fils étaient de plusieurs couleurs et la forme ou la grosseur des nœuds qu'ils faisaient étaient aussi intelligibles pour les Butios que les lettres le sont pour nous.

race aussi vieille que les astres de la nuit et du jour. La race des blancs peuplera tes campagnes, après avoir arrosé les vertes et souriantes collines de Haïti du sang des tribus vaillantes. Plus tard elle périra, cette race blanche, sous le tranchant de l'épée d'une race complétement noire qu'elle amènera en esclavage des rives écartées où commence la Terre. Ses larmes n'attendriront pas la justice du ciel. La race blanche périra. La race noire, affranchie de ses fers, engendrera de nouveau des générations jaunes comme la nôtre; la descendance de Vagoniona sortira de nouveau de la tombe, et la terre de ses pères sera peuplée par les fils des fils du soleil et de la lune. Tu connais la loi du destin. Maintenant il s'agit pour toi de mourir en reine. »

Je me croisai les bras sur la poitrine, et, fronçant le sourcil comme l'oiseau nocturne, j'essayai de plonger mes regards dans le cœur du Butio.

« Pauvre reine, me dit-il, approche-toi de la lagune sur le sein de laquelle la mort a dormi pendant tant de siècles; baigne dans ses eaux ton front que le désespoir embrase, et renferme dans tes entrailles les secrets impénétrables et mystérieux du destin. »

Je m'agenouillai à ses pieds; j'embrassai ses cheveux blancs.

Il oignit mes membres fatigués avec le suc balsamique du hobo (2). Il me donna de l'aniguamar (3)

(1) Arbre très-élevé dont le fruit est jaune comme la prune de cette couleur. Les Indiens se baignaient dans une infusion de son écorce pour reposer leurs membres. Ils s'endormaient à son ombre pour se guérir des maux de nerfs. Cet arbre n'a de feuilles qu'au printemps. Privés d'eau, les Indiens le déracinaient et se désaltéraient en suçant ses racines dont la sève abondante est délicieusement rafraîchissante.

(2) Aniguamar, la plus délicate et la plus douce des racines, de la

pour apaiser la faim et la soif qui me dévoraient, et, couronnant ma tête des fleurs du penebezenuc (1), il m'accompagna jusqu'aux bord du Pani.

En me voyant de retour, mes guerriers s'inclinèrent. Le Butio étendit ses mains sur mon front. Après avoir reçu sa bénédiction, je me précipitai dans les ondes du Pani et je me trouvai bientôt sur la rive où m'attendaient mes capitaines.

Tous cherchaient à lire dans mes yeux, mais aucun d'eux ne rompait le silence.

Le mystère de mon cœur était sacré pour mes guerriers.

Guaorocaya replaça sur mon cou les coquilles sacrées qu'ils avaient gardées en mon absence, et que les plus féroces d'entre les tribus Caribes n'eussent point osé profaner alors.

Pendant la nuit je quittai les montagnes. Au lever du soleil j'entrai dans mon palais de Xaragua :

« Caciques, leur dis-je, en m'arrêtant sur le seuil et en m'adressant plus particulièrement à Mayabonex, à Guaorocaya et à Umatex, quand la nuit tombera, soyez avec la tribu des guerriers sur les rives du Bonao, ainsi que mes frères les rois Guarionex et Gayacoa. »

classe des patates et de la famille des *ajes*, qui se compose des aubianeix, des guaracas, des guacaraycas, et des guanénagax. Les Indiens les mangeaient bouillies ou rôties, en potage, ou en conserve, mais jamais crues.

(1) Penebezenuc, herbe merveilleuse qui abonde dans les monts de l'île. Les feuilles en sont larges, aiguës et légères. Elles sont vertes, à l'exception de leur pointe qui est violette. La fleur du penebezenuc est rouge comme le corail. Son fruit tient du raisin et de la mûre. Il croît à hauteur d'homme et parfois atteint la grosseur du bras. Une infusion de ses feuilles guérit les plaies invétérées. Le suc de ces jeunes branches écrasées avec des pierres donne les mêmes résultats.

Et comme on voit le tas de feuilles sèches rassemblé sous les arbres s'envoler au souffle de l'autan, je vis se disperser au souffle de ma parole les caciques de Haïti.

III

Le sommeil n'est pas fait pour ceux qui souffrent; il est inconnu des malheureux.

Ceux qui connaissent la joie jouissent du sommeil pour la goûter de nouveau sans mélange.

Ceux qui ont l'esprit accablé d'angoisses et sont submergés par la douleur, ceux dont l'âme est esclave de la matière et qui doivent subir la tyrannie de leurs semblables, sont dignes de leur sort s'ils peuvent sourire et se livrer au sommeil sans honte.

Je n'avais pas besoin de repos, moi. La fièvre de la vengeance embrasait ma pensée et me faisait oublier les fatigues de mon corps.

Je vivais sans fermer un instant les yeux. Mes regards erraient dans l'éternelle nuit de mes heures malheureuses.

Je m'assis sur le buho (1) des caciques, et laissai tranquille près de moi le dard que ma main agitée par la fièvre brandissait depuis la chute du jour sans rencontrer un cœur où le plonger. — Je cachai mon front dans mes mains et je méditai sur mon destin, sur le sort que le ciel réservait à mes peuples : mon âme brisée voulait s'échapper de mon corps.

(1) Buho, banc sur lequel s'asseyaient les caciques pour se liver à leurs prières ; les figures des dieux y étaient sculptées avec un certain art.

La nuit de la mort déployait de plus en plus ses ombres sur tout mon être, que déjà le matin se levait de nouveau à l'horizon. Je sentais la flèche aiguë de la douleur traverser les fibres de mes entrailles, et, cependant, la lumière naissait plus douce que jamais, saluée par les fertiles collines et par les ondes transparentes de Xaragua.

Hélas! ceux qui, mélancoliques et silencieux, pensent à Dieu quelquefois, et sentent une larme de désespoir s'élancer de leur cœur vers leurs yeux rougis, comprendront seuls la douleur de ma douleur!

Je ne pus contenir le ruisseau de pleurs qui m'étouffait, en voyant naître cette clarté bénie qui se répandait en torrents de feu sur le monde.

« Adieu, m'écriai-je, ciel d'azur de mes aïeux; adieu, sommets verts du Cauta, du Xaragua et du Cibao; adieu, fertile Ozama (1), Neira transparent, Juna couronné de fleurs, et toi, Cotuy, sur les rivages bleus duquel les ondes viennent balayer la poussière d'or; adieu, Janico, sur les rives agrestes et mystérieuses duquel j'ai entendu la douce voix de mon père pendant les soirées délicieuses du printemps; adieu, palmiers couronnés de fruits délicieux; adieu jarumas (2), xa-

(1) Ozama et Neira, deux ruisseaux qui traversent l'île dans toute sa longueur. L'Ozama se jette dans la mer du côté sud, il croise la ville de Saint-Domingue en venant du nord, où il prend sa source, et reçoit, à une lieue en avant de la ville, le grand fleuve Isabela, qui vient du nord-est; il a quatre brasses de profondeur. Le Neira prend sa source au nord et se jette également vers le sud dans la mer. Il traverse la ville Saint-Juan de Maguana, il est rapide et profond; c'est dans les eaux de ce fleuve que l'on pêche le manati.

(2) Jarumas. arbre énorme aux larges et épaisses feuilles plus grandes que celles du figuier d'Espagne. Le fruit en est large d'un doigt et très-doux. Les sauvages le mangeaient et guérissaient les blessures

gua (1), copeyes (2), majaguas (3), caobas, guaconaxes (4), macaguas (5), guayacanes, qui entourez de votre ombre le palais des rois! Adieu, m'écriai-je, monde inondé de larmes, rossignol mélancolique, oiseau chanteur, tomégin léger, tourterelle jalouse et paisible, tocororo (6), couvert de plumes d'émeraude, charpentier

avec son suc. D'un côté, ses feuilles sont vert-clair et de l'autre presque blanches.

(1) Xagua, arbre élevé, haut et droit. Son bois est plus court que celui du frêne; les sauvages s'en servaient pour leurs lances. Son fruit est de la grosseur du pavot; la très-bon goût; et on en extrait une eau transparante avec laquelle les naturels s'oignaient les jambes et le corps quand ils se sentaient fatigués. Cette eau a la faculté de resserrer les chairs et de les teindre en noir pour plusieurs jours. Les sauvages se préparant à la guerre se peignaient avec cette eau, et parvenaient à revêtir la couleur du jais.

(2) Copeyes, arbre énorme de matière très-dure, sur les feuilles duquel les sauvages gravaient certains signes pour aider leur mémoire. Dans les premiers jours de la conquête, les Espagnols se servaient de ces feuilles comme de papier.

(3) Majagua, arbre gigantesque dont la feuille est verte, fraîche et très-large. Le fruit de cet arbre a la forme de l'olive et la saveur des cerises.

(4) Guaconax, arbre de la grandeur du poirier. Sa feuille est semblable à celle du grenadier, un peu plus étroite cependant. Malgré son apparence sèche, le tronc du guaconax est plein de sève, et ses branches s'élancent droites vers le ciel. Allumé, il sert de flambeau; des tisons de son bois servent aux pêches nocturnes. Ses branches, bouillies dans une certaine quantité d'eau, produisent une espèce d'huile qui arrête le sang et guérit les blessures de l'arme blanche; elle guérit également les humeurs froides. Cet arbre est un des plus extraordinairement utiles à l'humanité.

(5) Macagua, arbre fruitier assez semblable au guyacan: son écorce est tachée de vert et de gris, sa feuille est semblable à celle du madrono, mais plus petite et moins verte. Il produit un petit fruit jaune comme l'ambre; son bois est fort et très-noir au cœur. Une infusion de ce bois guérit les boutons, les abcès et les plaies anciennes.

(6) Tocororo, oiseau très-joli de couleur verte tourne-sol. Sa tête et son collier sont écarlates ou d'un bleu obscur et blanc.

couleur de feu ; adieu, touffes de curia (1), herbes et fleurs par lesquelles j'aimais, avec la tendresse indicible de l'âme éprise, tout ce qui avait la vie, la couleur, le mouvement, la voix et l'intelligence, sur le sol adoré de Haïti. »

Les paroles du cacique Biautex résonnaient sans cesse à mes oreilles.

Les heures augmentaient mon ennui.

Tout s'achevait pour moi ; je croyais voir pour la dernière fois la terre de nos aïeux ; je connaissais ma destinée ; mais j'ignorais encore le moment où mes yeux se fermeraient pour toujours à la lumière.

Le soleil avait laissé son lit couleur de rose ; il se levait des mers, serein, majestueux et grand, resplendissant de cette justice impartiale qui nourrit et vivifie avec la même bonté les hautes cîmes et les grains de poussière, les arbres orgueilleux dont le front se perd dans la nue et les humbles herbes qui osent à peine détacher le leur de la superficie de la terre.

Sa lumière vivifiante reconfortait le cœur des forts et le tremblant esprit des pacifiques, la tête courbée de la vieillesse et le front souriant de l'adolescence ; il faisait à tous une part proportionnelle de ses rayons, sans imiter l'orgueilleuse humanité dans l'inégale distribution que son cœur avare et malade fait de ses rares bienfaits.

Je considérais sa grandeur, accablée sous le poids

(1) Curia, herbe odorante et très-fraîche qui sort à peine de terre. Elle produit des fleurs grises très-petites et très-jolies, qui sont le symbole de l'amour. Une infusion de ces fleurs réveille les sensations et dispose au plaisir. Les naturels s'en lavaient les épaules tant à cause de cette faculté que de celle qu'elle a d'éloigner toute espèce d'insectes.

de mon infortune, quand j'entendis une voix lointaine qui disait :

« Je te salue, seigneur du ciel et de la terre ; ta « lumière remplit de gloire tout ce qui existe ; les « ruisseaux, les arbres, les oiseaux et les fleurs te « bénissent avec leur champêtre harmonie. Mon « cœur te salue comme eux, mais il est mélancoli- « que. Pourquoi donc l'amour de mes amours, l'âme « de mon âme ne chante-t-il pas ainsi que moi ton « retour ? Son esprit cependant est pur comme tes « rayons, son amour innocent comme l'amour de « ma mère. Eclaire son chemin ; illumine sur ses « lèvres le divin sourire ; donne, ô soleil, la joie et « la paix à son tendre cœur. »

La voix qui chantait ainsi était celle de ma fille.

Je me levai précipitamment du buho ; je la cherchai entre les arbres épais.

La vierge était aux pieds des tamarindos ; elle pleurait.

« Ma mère ! s'écria-t-elle, dès qu'elle m'aperçut.

— Ma fille ! lui répondis-je, en regardant ses joues pâles et humides.

— Ma mère ! ta douleur est infinie !

— Ma fille ! ton cœur est plein d'angoisses !

Alors elle se jeta dans mes bras ; elle me couvrit de baisers ; les sources de notre cœur s'ouvrirent et nos larmes d'amertume se mêlèrent.

« Ma mère, j'aime, de tout l'amour de mes entrailles, me dit tout bas la tremblante Higuamamota. »

Je l'écoutai pensive, et fixai sur son front l'éclair du regard maternel qui plongea dans la profondeur de son être.

Pauvre fille de mon âme !

Jamais elle ne s'était écartée de la chaleur de mon sein ; j'avais veillé sur ses sourires, sur ses songes, sur ses jeux et sur ses prières ; ma main conduisit sa main sur l'areito (1) ; ma voix apprit à sa voix l'harmonieux cantique du rossignol ; mais, hélas ! je n'avais pas vu à temps le venin qui empoisonnait ses jours innocents.

« Qui donc aimes-tu ? lui demandai-je pleine de crainte, attendant que ses lèvres me révélassent le nom de celui qui me remplaçait dans son cœur.

— Cet étranger, me répondit-elle pleine de candeur, en tendant la main vers la route ombreuse par laquelle s'avançait un guerrier couvert de fer et armé pour les combats (2). »

J'allais la maudire quand j'entendis la voix de mon destin qui me criait :

« Tu vas bientôt mourir, Anacaona, et ta race cessera d'être pour l'éternité. »

Je jetai les yeux sur Guevara qui s'avançait en silence.

« Bénie sois-tu, Higuanamata, belle et pure comme l'étoile du matin, dit-il à ma fille en s'approchant

(1) Areito, romance qui décrivait les événements passés. Les sages l'enseignaient aux vierges qui la chantaient quelques jours consécutifs; et, de butios en butios, de vierges en vierges, ils transmettaient l'histoire de la patrie et des grandes actions de ses enfants.

(2) Ce jeune homme se nommait Hermando de Guevara ; il appartenait à une famille distinguée ; ses manières étaient excellentes et sa beauté parfaite ; il était brave, généreux, mais libertin, révolutionnaire et inquiet. Colomb l'exila de Haïti et l'envoya en Espagne ; mais n'étant pas arrivé à temps pour s'embarquer avec Oseda, il demeura à Cahoyes, village voisin de Xaragua ; il visita fréquemment la maison d'Anacaona et se fit aimer de sa fille Higuanamota, qui, selon les historiens, était un modèle de beauté. — Oviedo.

d'elle ! que le ciel couronne tes ans de ses fleurs et sèche les larmes de ta pauvre mère ! »

La vierge tendit la main au guerrier et l'amena près de moi avec l'innocence d'un esprit céleste dont la tendresse divine a inondé le regard.

« Mère, me dit-elle toute tremblante, je l'aime de « toute mon âme ; je l'adore !

« Je l'aime également, reine Anacaona, ajouta le « guerrier, et je ne me séparerai d'elle que pour « descendre dans la tombe. Je lui apprendrai à bé- « nir Dieu ; je sèmerai son chemin de plaisirs et de « félicité. »

Sa voix était bonne, et je n'éprouvai rien ne douloureux au cœur en l'écoutant ; mais j'entendis la malédiction de Caonabo qui s'élevait vers nous de la profondeur des mers ; son ombre couverte de sang se dressa devant moi en criant vengeance ; mes cheveux se hérissèrent !

Ma fille et le guerrier demeuraient à genoux devant moi.

J'étais mère !

Le destin me répétait à chaque moment que ma dernière heure marquée par l'ange était arrivée. Etouffant la haine de mon âme, fermant les yeux à la vengeance provocatrice, je couronnai leurs têtes de fleurs, unissant pour tous les jours de la vie leurs innocentes mains.

Le guerrier baisa mon front ; il semblait plein d'amour et de reconnaissance. Puis il disparut entre les arbres après avoir pressé la main de mon enfant.

La vierge, remplie de joie, me conduisit à la grotte qui renfermait mes armes, et je m'y livrai de nouveau à mes lugubres pensées.

IV

Je couvris mon front de la couronne des rois; j'ornai mon cou des cibas et des coquilles sacrées; je teignis mes paupières; je frottai mon corps avec des feuilles de boho; je vernis mes bras avec le suc de la xagua; je suspendis à mes épaules les flèches empoisonnées avec le guao et le manceniller; j'attachai à ma ceinture le guïro de higuëro (1), plein de suc de guaconax; ma main brandissait le dard aigu trempé dans le sang des serpents de Guanima.

Higuanamota me contemplait avec surprise; et moi, en voyant la tendresse et l'indécision dans ses regards si chers, je renfermai dans le plus profond de mon être la douleur cuisante et l'agitation fébrile de celui qui se couvre de ses armes de guerre pour voler à une mort certaine, et qui voit pour la dernière fois les personnes chéries de son cœur.

Armée de la sorte, j'entrai dans la salle des caciques.

Boechio venait d'expirer; ses femmes répandaient des larmes autour du lit mortuaire. Aucun sacrificateur n'était là pour lui couper la tête; le tambour sa-

(1) Higüero, arbre de la grosseur du meral de Castille; son fruit, assez semblable aux citrouilles, se nomme guïro; il est rond ou allongé et peut contenir trois ou quatre litres d'eau. Les Indiens en façonnaient l'écorce, qu'ils polissaient avec soin après l'avoir ornée de dessins de couleur et de coquilles d'or. Ils donnaient aux vases résultant de ce travail le nom de xicara; ils servaient dans des vases de cette nature leurs breuvages, leurs baumes et quelquefois leur nourriture; ils employaient également des tasses de coco poli qu'ils teignaient de noir.

cré ne résonnait pas dans l'enceinte ; le xauxau (1) ne se distribuait point aux guerriers ; il n'y avait auprès de sa dépouille funèbre, ni butios, ni sages, ni vierges, et cependant ce cadavre était celui du chef de guerre des vaillantes tribus du Xaragua.

A quelle misérable situation la tyrannie étrangère avait-elle réduit les rois de Haïti !

Je contemplai silencieuse la pompe et la vanité de la grandeur, fétide comme la mort et dispersée comme la fumée par le vent de l'adversité.

Je compris, pleine d'affliction, que la majesté des rois est aussi éphémère que le nuage ; que leur grandeur n'est rien sans la vertu et sans la piété de leur cœur ; que l'adulation des vivants n'accompagne les puissants que jusqu'au sépulcre sur la pierre duquel elle se répand en éclats de rire au mépris de l'humanité.

Absorbée par ces tristes idées, le cœur soulevé de dégoût, je quittai la salle.

« Reine de Xaragua, me dit Umatex et Guarocaya, en me voyant sur le seuil du palais, les tribus te jurent fidélité et courbent les genoux devant toi. »

Le batey (2) était plein de capitaines qui désiraient

(1) Xauxau, pain blanc et très-fin que les sauvages extrayaient d'une racine nommée ipatex, draconan, nubaja, tubaja ou ooro. Ils l'écrasaient entre deux pierres, la passaient ensuite dans un tamis, ne conservant que la substance farineuse. L'eau résultant de cette mouture était un poison subtil. Ils plaçaient le pain pétri sur des espèces de pierre, nommées bourren, sous lesquelles ils allumaient un grand feu. Ils obtenaient ainsi des cazalis, tourtes excellentes qui apaisèrent plus d'une fois la faim des conquérants eux-mêmes.

(2) Batey, place destinée aux jeux de balle que les naturels affectionnaient. Les balles dont ils se servaient étaient faites de résine et préparées au feu de telle sorte qu'elles étaient plus élastiques que celles de gomme employées en Europe au même usage. Les areibas se chantaient également sur ces places.

pleurer la mort de Boechio, mais qui acclamaient avec enthousiasme mon avènement au trône, suivant l'habitude fatale qui consiste à acclamer le souverain nouveau et à tourner les épaules à celui qui est mort.

Je me plaçai au milieu d'eux et leur tint ce langage :

« Guerriers des tribus de Xaragua, de Cibao, de Higuey, de Guahava (1), de Sabana, de Ancigayahua, de Guacayarima et des peuples errants qui vivent dans la profonde obscurité de Cazibaxagna ou dans les déserts impénétrables des sierras du Nisas, que Vagoniona fasse descendre dans vos cœurs le courage indomptable des héros, pour que vous puissiez délivrer de la tyrannie le sépulcre de vos pères et la terre de vos fils, baignés de vos larmes amères ! A la chute du jour, conduisez les tribus sur les rives de Bonao ; Anacaona s'y rendra ; et que le Dieu du ciel et de la terre nous assiste ! »

V

Ainsi que des oiseaux débandés, les caciques se répandirent à la recherche de leurs hommes de guerre, par les sierras et par les savanes.

Le soir venait.

Les ombres se groupaient à l'horizon en nuages qui semblaient vivre ; elles attendaient que la nuit fût complète.

(1) Guahava, Sabana, Amigayahua, Guacaynrima, tribus sauvages et féroces qui vivaient dans la profondeur des cavernes souterraines ou sur les cimes inaccessibles des montagnes. La ville de Santa-Maria de la Pax fut construite en 1504 pour rappeler leur extermination.

Guarocaya et Umatex suivaient mes pas ainsi que l'eussent fait des xulos (1).

Nous étions à Bonao, vers les premières heures de l'obscurité. A peine étais-je entrée dans la savane que je commençai à voir les montagnes illuminées par les caobas (2) qui répandaient dans la nuit leur aromatique lumière.

Chaque flamme était un cacique ; les phalanges semblaient une multitude d'étoiles, les guerriers s'étant graissé le front avec les entrailles du cocuyo (3).

Pas une voix, pas un bruit ne troublait le silence vague qui régnait parmi les tribus réunies; elles s'approchaient dans l'obscurité comme autant de nues grossies par l'orage. Elles aussi portaient la foudre dans le sein de leurs enfants.

Toutes descendirent dans la savane, commandées par Guayacoa, le plus prudent, le plus astucieux, le plus rapide des caciques, roi de Guahava et de Guacayarima. Il était suivi du roi Guarionex, le paisible seigneur des quatorze tribus de la plaine, dont il avait remis le commandement au fier Mayabonex, semblable à l'ouragan destructeur et regardé par les caciques comme le dieu des batailles. Les tribus du Xaragua venaient ensuite; ces reines du grand lac et des hautes sierras du Nisas obéissaient au grand Butio Biautex, dont le nom faisait trembler les Caribes du

(1) Xulos, chiens de Haïti, très-fidèles, mais sans voix.

(2) Caobas, on donne ce nom à des torches de pin enduites de résine qui donnent une lumière très-belle et de beaucoup de durée.

(3) Cocuyo, espèce de scarabée dont les yeux jettent une lueur bleue resplendissante, ils ont sous le ventre une ouverture de la grosseur d'une lentille qui projette une lueur égale. Les Indiens s'éclairaient la nuit au moyen de ces insectes, et pour causer de l'épouvante à leurs ennemis ils se frottaient le front et les paupières avec les entrailles de cet animal qui avaient la propriété de briller pendant longtemps.

Boriquen et du Juna, et dont l'inspiration descendait du ciel.

Aux côtés de Biautex marchaient les tribus de Ciguayos, adroites à lancer des flèches empoisonnées; elles étaient commandées par Umatex, guerrier cauteleux, ayant le regard de la couleuvre, les yeux enflammés, cruels et de travers. Sa poitrine était couverte de cicatrices et ses bras faisaient courber les plus hauts arbres sous le poids de leurs efforts extraordinaires.

Les tribus des cîmes arides du Cibao venaient alors; leurs capitaines paraissaient des phalanges de Guaraguaos pour la légèreté et pour l'amour du sang. Elles avaient appris de Caonabo à tendre l'arc, à se servir des terribles macanas et à lancer la pierre avec les lanières du majagua (1). Guaorocaya les commandait, beau comme la lumière du matin, droit comme le cèdre du Cibao, dur comme l'acana et puissant à lui seul comme une multitude de tribus.

Chaque phalange avait avec elle son roi, chaque roi ses caciques, chaque cacique ses guerriers accoutumés à la fatigue.

D'un côté étaient ceux qui lançaient le dard; de l'autre ceux qui lançaient la flèche empoisonnée.

Là, on voyait ceux qui combattaient avec la fronde; ici, ceux qui se servaient de la pesante majana.

Plus loin, enfin, ceux qui tuaient avec l'os du manati (2), avec l'épine aiguë du porte-épée ou avec la

(1) Majagua, arbre dont l'écorce servait aux naturels pour tresser des cordes et faire des frondes.

(2) Manati, espèce de poisson; sa peau, très-épaisse, servait d'arme aux Indiens, qui la découpaient en longues baleines. Ses os aigus, qui sont durs comme le fer, leur servaient de pointe de lances.

hache destructrice, constellée de pointes marines et armée des dents pointues du caïman (1).

La plaine semblait une mer immense d'hommes et d'armes, éclairée d'une façon sinistre par la lueur des caobas.

Guarionex, Guyacoa et Biautex s'avancèrent vers moi et me dirent :

« Reine Anacaona, nous sommes ici avec nos vail-
« lants :

« Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! caciques,
« leur répondis-je. Guacanajari et sa tribu ont disparu
« de la terre. Mes guerriers sont les seuls qui de-
« meurent sur le Cibao; les anciens et les vierges
« dorment dans le sépulcre. Le roi de Xaragua vient
« de succomber solitaire et plein d'angoisses sous le
« joug amer de la servitude. La patrie est menacée
« par le fer impie de l'étranger que la maladie retient
« aujourd'hui dans les murailles de ses forts. Au-
« jourd'hui, ses soldats luttent contre la faim et
« contre le désespoir, lâchement cachés dans la Vega-
« Réal (2). Nous sommes innombrables, pleins de
« force et de jeunesse; leurs armes sont terribles;
« elles tuent avec le feu; leurs épées coupent comme
« des éclairs; les bêtes fauves qui les accompagnent
« sont cruelles et ont des dents dévastatrices; mais
« nos flèches sont trempées dans un poison qui fera
« ruisseler la mort jusqu'aux sources de leur exi-
« stence; le dard aiguisé à la chaleur de la caoba en-

(1) Caïman, espèce de crocodile très-nombreux dans les eaux du lac Xaragua.

(2) Vega Real, emplacement sur lequel était construit le fort de la Conception, au pied des montagnes du Cibao et à une demi-lieue de la résidence de Guarionex.

« trera dans leurs chairs; la manaca des ciguayos « brisera leurs crânes, et la pierre mortelle du jeni- « guen fendra sans pitié leurs fronts. Nos mains met- « tront le feu à leurs forteresses, et nous n'aurons « pas besoin demain que le soleil resplendisse, parce « que la terre sera illuminée par les flammes de leurs « bûchers. Caciques, la patrie nous devra la vie et la « liberté. »

Après mes paroles, un silence profond régna parmi les rois.

« Au combat! » allais-je m'écrier, lorsque Biautex s'avançant vers moi posa ses mains sur ma tête.

« Arrête, reine, me dit-il, et vous, caciques, écoutez la volonté du ciel! »

Les capitaines se groupèrent autour du vieillard pensif, qui, tournant vers la lune ses yeux épouvantés, attendait l'inspiration suprême du Tzmes.

Le butio mit le feu aux branches entassées, et les chefs des tribus s'assirent en cercle autour des flammes sur leurs cibucanes (1).

Le prêtre jeta au feu les feuilles du sacrifice, et les caciques placèrent les *tabacos* dans leurs narines pour aspirer le parfum sacré (2).

(1) Cibucanes, sacs tissés avec l'écorce des arbres ou les fils du henniquen, du coco, du maguei et du cabuya. Les Indiens s'en servaient pour porter leurs provisions de guerre.

(2) Oviedo, dans son *Histoire générale et naturelle des Indiens*, chap. XI, pages 130 et 131, s'exprime ainsi : « Les caciques et les guerriers donnaient le nom de tabacos à certains petits bâtons creux de la grosseur du petit doigt de la main. Ces tubes étaient divisés en deux parties communiquant entre elles ; ils en plaçaient dans leurs narines l'extrémité supérieure, et plongeaient l'autre extrémité dans la fumée des herbes qui brûlaient devant eux. Les Indiens brûlaient parfois cette herbe et la fumaient ainsi que nous ; ils respiraient le parfum aromatique des tabacos jusqu'à ce qu'ils tombassent sur la terre, en proie à un sommeil pesant et excessivement agité. »

Biautex remplit la tasse des immortels, et en distribua la liqueur à mes guerriers. Transporté soudain par l'inspiration d'en haut, il lança dans les airs sur mes peuples la volonté du ciel, que lui seul pouvait arracher aux profondeurs impénétrables de l'éternité.

« Anacaona, roi des tribus, capitaines et guerriers, vous voulez lutter en vain contre la volonté de Dieu, dit-il d'une voix sépulcrale et pleine de sanglots. La race de Vagoniona va disparaître de la surface de la terre pour renaître de nouveau avec son esprit dans une nouvelle génération d'hommes quand le destin, qui renoue le fil des temps, donnera le signal de la résurrection. »

Mes tribus frémirent d'épouvante, et la crainte courut parmi mes capitaines. Biautex immobile, luttant contre la fermentation du maguei, (1) tomba endormi sur la terre dans une extase divine.

Remplie de terreur, contemplant les rois, les caciques et les capitaines, énivrée par la fumée et par la liqueur du sacrifice, j'élevai mon esprit vers le ciel; je versai des pleurs nombreux, tremblant que cette heure ne fût l'heure fatale signalée par le ciel pour mon trépas.

A peine le crépuscule paraissait-il à l'horizon que la retentissante clameur de mes tribus fit frémir mes os.

« Rois et capitaines, m'écriai-je, aux armes ! »

Mais les rois et les capitaines étaient étendus comme des pierres sur les cibucanes.

Adelantado, semblable à l'aigle, accourut de la Ve-

(1) Maguei, infusion de la plante de ce nom avec laquelle les prêtres indiens s'enivraient pour recevoir l'inspiration du Tzmes.

ga-Real, à la tête de ses guerriers, et tomba à l'improviste sur mes tribus négligentes.

Mes capitaines dormaient du sommeil du sacrifice, les tribus se heurtèrent entre elles ; tout fut épouvante et confusion ; des ombres épaisses, tombaient au milieu de nous des projectiles féroces, rompant les os et déchirant les chairs nues de mes Indiens. Des files entières de mes lanceurs de flèches succombaient au tranchant de l'épée ; tout fut désolation et ruine. Le hennissement des chevaux, les terribles aboiements des chiens, les cris des moribonds firent entrer la crainte dans toutes les têtes, et mes tribus démoralisées s'enfuirent honteusement.

Les xulos furieux arrivaient déjà jusqu'à moi et me montraient leurs dents voraces, quand, au bruit de la lutte et aux cris des mourants, Guayacoa et Guarionex ouvrirent les yeux pour fuir le nuage de feu qui les entourait, pour éviter le piétinement des chevaux et les morsures cruelles des chiens insatiables d'Adelantado.

Bien que d'une façon tardive et inutile, Mayabonex, Guaorocaya et Umatex combattaient en héros. Guaorocaya, couvert de blessures, me voyant chercher la mort et diriger mon dard vers le cœur de l'ennemi, me saisit dans ses bras nerveux, et, comme l'ouragan emporte les feuilles et les disperse sur le sein des savanes, il m'emporta toute sanglante dans les profondes cavernes des sierras du Xaragua.

Umatex me suivait ; Mayabonex était tombé criblé de blessures au pouvoir de l'ennemi avec les quatorze caciques de son roi Guarionex (1). La campa-

(1) Guarionex, cacique de la Vega Real, était sur le point de se convertir au christianisme, lorsque sa femme fut violée par un des soldats

gne resta couverte de cadavres ; mes Indiens faisaient de leurs corps déchirés une garde d'honneur au vieux Biautex, cacique des cimes inhabitées du Nisas.

Et le jour parut !

Jour d'opprobre et de honte pour l'histoire.

Il n'y avait plus de guerriers vivants dans la savane ; la terreur et le désespoir régnaient autour de Bonao, ainsi que le silence profond que l'extermination des batailles laisse derrière elle.

Le ciel souriait, et le soleil dorait délicieusement le profil des nues couleur de rose; et, pendant que l'aura et le guarago promenaient leurs yeux étincelants sur la proie magnifique que leur offrait la volonté de Dieu, l'étranger, rassasié de sang, triomphateur et superbe, regagnait la Vega-Real, traînant à sa suite les quatorze caciques enchaînés.

du fort de la Conception nommé Barahona. Le cacique furieux brisa l'image de la Vierge, laissée dans une chapelle par des missionnaires, et souleva le peuple. Les Espagnols se vengèrent cruellement des tribus de ce cacique et torturèrent plusieurs de ses capitaines. L'horreur de ces supplices irrita de plus en plus les Indiens, et comme Guarionex voulait venger l'honneur de sa femme, il prépara le soulèvement de Bonao.

Malgré le secret recommandé à tous, la nouvelle de la conjuration parvint au fort de la Conception. Les Espagnols envoyèrent alors un Indien porter dans une canne une lettre à l'Adelantado, qui se trouvait à Saint-Domingue. Ce messager, bien qu'arrêté par les naturels, parvint cependant à remplir sa mission. Colomb arriva en toute hâte avec ses soldats au fort de la Vega, d'où il sortit à leur tête pour Bonao, où il surprit les caciques pendant leur sommeil. Oviedo, chap. XI, page 61 de son *Histoire générale et naturelle des Indiens*, s'exprime ainsi : Adelantado marcha toute la nuit, et arriva près de la demeure du roi Guarionex, qu'il assaillit avec cinq cents hommes. L'impétuosité de l'attaque fut telle, que la victoire ne fut pas un instant douteuse. Comme les Indiens ignoraient l'art de la guerre, on en tua un grand nombre. Le roi Guarionex et quatorze caciques furent faits prisonniers et pendus. Quelques historiens affirment que quinze mille Indiens furent tués cette nuit-là.

Et moi, pauvre reine de Haïti, cachant ma honte et l'opprobre de mes tribus, blessée et baignée de larmes, je demeurais au fond des cavernes, sur les hauteurs du Xaragua.

Hélas ! combien sont mystérieux et incompréhensibles les desseins du Créateur du ciel et de la terre !

VI

Concevoir les plus grandes entreprises ; rêver de leur réalisation dans l'espace infini de la pensée ; attendre de leur réussite le bonheur et la vie, puis les voir s'évanouir comme une vaine fumée au souffle de la volonté du Tzmes, est la plus cruelle des amertumes qui puissent abreuver notre esprit.

Voir des yeux le péril, toucher le bord du précipice, comprendre le salut et rouler jusqu'au fond de l'abîme, poussé par la fatalité, est une chose affreuse que jamais le cœur malheureux des créatures n'achève de maudire et de pleurer.

Je compris, après ce combat, que la ruine des tribus peut résulter parfois d'un excès d'attention pour le Dieu des batailles.

Mon cœur me l'avait dit.

La grandeur de l'entreprise et la gravité du péril voulaient une extrême rapidité d'exécution ; mais la piété religieuse voulait que la vaine fumée du sacrifice arrivât au ciel, que le butio pénétrât les secrètes volontés du destin et que l'extase sainte enivrât les rois et les caciques.

Dieu l'avait dit ; la coutume sacrée du culte le

voulait; il en fut ainsi pour la ruine de mes peuples et le désespoir de mon esprit affligé.

Accablée de fatigue, couverte de blessures, pensive, mélancolique et triste comme la tourterelle qui a perdu ses petits ou qui les a vus mourir sans défense entre les serres cruelles du guaraguao, abandonnée du ciel et de la terre, je courbai la tête et je m'assis sur une pierre dans l'intérieur de la grotte obscure de Cazibaxagua.

Maudit soit celui qui est né sous les ailes empoisonnées de l'ange du malheur!

La malédiction du ciel est écrite sur son front, comme un rayon de flamme que rien ne peut écarter de la terre, lorsque le soleil a resplendi.

Vivre pour pleurer; pleurer jusqu'à la mort; mourir dans le désespoir sous les coups du malheur!

Tel était mon destin.

Guarocaya et Umatex me contemplaient immobiles, appuyés sur leurs arcs, l'âme transpercée d'ennui, comprenant la douleur de ma douleur.

Pauvres guerriers, la patrie bénira vos noms dans l'avenir, comme je les ai bénis dans l'actuelle désolation de mon existence.

« Laissez-moi seule avec ma douleur, » leur dis-je.

Les deux caciques se retirèrent abattus à l'entrée de la grotte ombreuse et cachée de Cazibaxagua, retraite vénérée de mes peuples et inconnue des étrangers.

La perte de mon sang avait affaibli mon corps, et à peine m'était-il possible de lui rendre sa vigueur avec le guaconax que je venais d'appliquer sur mes

blessures, ou avec le suc du hobo dont je me frottais les jointures.

Accablée de fatigue, je tombai sur les feuilles qui jonchaient le sol, et mes yeux se fermèrent pour la première fois, après bien des jours de tribulations et d'angoisses.

Ils venaient à peine de se clore à la lumière, lorsque je m'entendis appeler par une voix du ciel, confuse d'abord comme le bruit du torrent, mais bientôt harmonieuse et douce comme le chant du rossignol qui pleure la chute du jour.

« Anacoana, me disait cette voix, réveille-toi, car je viens adoucir les heures de ta triste vie. »

Je sentis sur ma bouche un baiser amoureux, doux comme le miel de Guanani.

Mes sens s'émurent doucement au suave parfum des herbes de la montagne.

J'ouvris les yeux, et je me trouvai entourée de la transparente lumière de la première heure du jour, parée de nuages couleur de rose, d'azur et d'or.

Pleine de grandeur et de majesté, ma pauvre sœur Ainaima était assise près de moi.

Ses yeux ne versaient aucune larme; son front n'était plus pâle; ses joues ne portaient point la trace de la souffrance; elle souriait comme les arbres pendant la saison des fleurs; ses prunelles brillaient ainsi que brille le ver luisant, compagnon de la lune candide; ses cheveux flottaient embaumés des plus suaves parfums. Ses belles épaules étaient doucement caressées par deux ailes vaporeuses de plumes nacrées, pourpres et transparentes comme l'écume des mers; son corps, blanc comme la neige des monts, était

enveloppé d'une gaze céleste, brodée d'écarlate et d'or.

Anaima m'attira sur son cœur, versa sur mon front ses larmes bénies, et bientôt, comme si elle se fût endormie, elle laissa sur mon sein tomber sa tête charmante. Mon cœur sentait le battement imperceptible de ses tempes couronnées de feuilles et de pierres précieuses.

« Anacaona, me dit-elle, je me lève de la ténébreuse obscurité du sépulcre pour consoler ta douleur. Je passe tranquillement les jours dans cette obscurité, sans que ma tombe soit troublée par l'impiété des vivants ou par l'infatigable persécution des années. Guacanajari sommeille à mes côtés, malheureux encore, même dans la silencieuse région de la mort, parce que ses ossements sont embrasés par son amour pour la femme qui empoisonna sa vie. Auprès de moi, reposent également comme deux anges les fils de mon cœur. Ainsi que Caonabo qui t'attend pleine de deuil au delà des limites poudreuses de la tombe, les esprits immortels des rois m'entourent. Vagoniona, descendant du soleil et de la lune, préside au silence sépulcral de nos générations endormies. Ne pleure pas, Anacaona, tes derniers jours sont proches et tu viendras me rejoindre couronnée de fleurs dans la nuit tranquille et bénie du tombeau. »

Je caressai ma sœur, enivrée de son amour infini. Je couvris sa tête de baisers, et, dans une extaxe joyeuse, je l'étreignis avec mes bras.

Le rossignol chanta.

Je la vis trembler et pâlir.

« Qu'as-tu, mon âme, lui demandai-je ? »

— La lune se cache, me répondit-elle ; le matin va

venir ; il faut que je retourne dans ma tombe avant que reparaisse le jour, car autrement les portes de l'éternité me seraient à jamais fermées.

Conduis-moi jusqu'à ma demeure sombre, me dit-elle avec mélancolie, avec cette tendresse infinie et pleine d'angoisses que répandent les regards de celui qui aime comme on aime au ciel.

Je lui donnai ma main brûlante de fièvre et, réunies comme deux colombes dont les ailes se touchent, nous traversâmes les ruisseaux, les monts boisés, les savanes désertes, à la lueur azurée de la lune.

Nous arrivâmes enfin au sépulcre d'Ainaima.

Etouffée par les sanglots, elle s'évanouit dans ses larmes comme une vapeur qui disparaît dans la mer. Je demeurai seule, la tête perdue, dans le silence et dans la solitude du matin.

Je rouvris les yeux enfin.

L'aube naissait en réalité.

Le soleil dorait de ses rayons enflammés les ombrages épais qui cachent l'entrée de Cazibaxagua.

J'étais assise sur la pierre qui recouvrait la tombe dans laquelle j'avais enterré de mes propres mains les ossements d'Ainima et de Guacanajari, pour que l'irrévérence des étrangers ne profanât pas leur éternel sommeil.

VII

Trois fois la lumière qui éclaire le jour avait brillé à l'horizon, sans que mes caciques vissent les plumes de ma tête onduler parmi les tribus éparses de Xaragua.

Mon palais était enveloppé dans la céleste malédiction, et mes peuples, désespérés et malades, souhaitaient la mort pour être plus promptement délivrés de l'insupportable poids de l'existence.

Mais l'espoir qui n'abandonne jamais les malheureux soutenait mon corps et par éclairs aussi l'âme de mes tribus désolées.

Les étrangers commençaient déjà à remarquer mon absence lorsque je rentrai dans mes domaines. L'ennemi ne m'avait pas reconnue lors du combat de Bonao et mes caciques se seraient laissé arracher le cœur avant de trahir leur reine.

Les sauvages ne connaissaient pas la trahison.

L'Adelantado ne se doutait pas de la soif de vengeance qui dévorait mes entrailles.

Rusée comme la couleuvre, je me présentai dans mes domaines la tête ornée de frais rameaux de penebezenuc et de guayaba, comme si je venais des fêtes délicieuses de la virginité.

Mon cou était orné de guirlandes de *curias* et mes mains faisaient retentir la marimba (1) mélancolique, qui accompagna jadis les chants amoureux de mon heureuse jeunesse.

Ma fille Higuanamota m'attendait sur le seuil de mon palais, joyeuse et sans inquiétude comme le sont toujours celles qui ne connaissaient que les premiers âges de la vie. — Folle d'amour, elle contait les secrets de sa tendresse aux ruisseaux et aux buissons, aux oiseaux et aux fleurs de toutes les rives.

(1) Marimba, espèce de tronc carré et percé au milieu, ayant une longueur d'une demi-coudée. — Sur l'ouverture les Indiens plaçaient des lames très-fines d'or, de jonc et de coquilles de Carey, au moyen desquelles ils parvenaient à rendre un son doux et mélancoliques dont ils accompagnaient leurs chants.

Pauvre fille de mon cœur !

Si tes yeux avaient pu pénétrer la ténébreuse nuit de l'avenir, avec quelle promptitude tu aurais voulu remettre ta vie entre les mains de l'ange de la mort !

Elle me sauta au cou, légère comme l'air.

Les sages et mes caciques s'agenouillèrent à mes pieds, en admirant la sérénité avec laquelle je revenais de la désastreuse entreprise.

Les portes de mon palais étaient parées de feuilles d'acana et d'ébénier noir.

Pauvres caciques ! avec quel soin ils cachaient leur tristesse dans le coin le plus obscur de leur cœur en deuil.

Quelques instants après mon retour, je reçus la visite de Roldan (1) et de Barahona. La perfidie injectait leurs yeux, et le faux sourire de la cruauté ne pouvait se déguiser derrière leurs lèvres.

(1) Francisco Roldan Ximenes, alcade mayor de l'île. C'était un homme pervers, ambitieux et ami de Barahona, qui, pour avoir violé la femme de Guarionex et commis d'autres excès, fut condamné à mort, mais absous. Tous deux se soulevèrent contre l'Adelantado et s'en furent d'abord par la Vega Real, puis s'unirent à Guarionex, frère de Caonabo à qui ils donnèrent le nom de frère. Ils soulevèrent les caciques de l'île contre Colomb, en leur disant qu'ils allaient les délivrer des Espagnols, et assiégèrent l'Adelantado dans le fort de la Conception jusqu'au 3 février 1498, époque à laquelle il reçut des renforts d'Espagne. Alors Roldan s'établit à cinq lieues de Saint-Domingue, poussant les Indiens à un soulèvement général. Les Indiens se soulevèrent, et ce fut alors que, pour la dernière fois, le malheureux Guarionex fut fait prisonnier, après s'être caché pendant longtemps dans les montagnes de Ciguay qui s'étendent au nord de l'île. Le cacique de ces montagnes était le noble et vaillant Mayobonex dont l'habitation était située à dix lieues à l'occident d'Isabela. Sachant qu'il risquait sa vie en cachant Guarionex, il ne lui donna pas moins l'hospitalité et le défendit jusqu'au jour où on l'enleva par surprise. Cette noble conduite causa à Mayobonex la perte de sa vie et la ruine de son pays.

Pendant qu'ils s'entretenaient avec moi, Guevara vint, conduit par Higuanamota.

Que ces deux âmes étaient heureuses !

Roldan les contempla furieux, la jalouse envie au cœur,

« Sors de Xaragua, dit-il à Guevara, ou sinon je te fais mettre à mort. »

Higuanamota demeura immobile, comme si elle avait vu se dresser sur ses pas dans les monts le serpent au dard venimeux.

Guevara me serra dans ses bras, baisa le front de ma pauvre fille et s'éloigna, le visage voilé par le désespoir.

Roldan suivit ses pas.

Ma fille Higuanamota se jeta alors dans mes bras en fondant en larmes, et me dit :

« La douleur me déchire les fibres du cœur, ma mère. Je sens la vie m'abandonner !

— Ne pleure pas, pauvre enfant, lui répondis-je. »

A peine avais-je prononcé ces mots que Guevara parut couvert de ses larmes et accompagné de Pane l'ermite (1).

« Père, dit-il au butio chrétien qui cachait son front plissé par les années et sa barbe blanche sous une draperie bleue comme les ondes de la mer, père, j'aime Higuanamota. Verse sur sa tête l'eau du christianisme pour que je sois consolé de mes peines et que je sauve mon âme de la damnation.

« Agenouille-toi, jeune indienne, dit l'ermite. »

Higuanamota incline sa tête sur son sein.

(1) Roman Pane et Juan Borgonon, compagnon du père Boll. — Ce Borgonon fut chargé de la conversion de Guarionex.

Le vieillard, d'une main tremblante, répandit l'eau du baptême sur son front virginal. Elle était plus jolie alors que toutes les fleurs de Haïti, et l'auréole des immortels brillait autour de sa tête.

« Demain, je vous unirai pour toujours, lui dit-il, en la pressant tendrement entre ses bras. »

Demain !

Ce lendemain n'arriva jamais pour les malheureux.

Roldan sut que Higuanamota était chrétienne.

Alors la jalousie enflamma le perfide; il ordonna à Guevara de quitter Xaragua.

Le malheureux jeune homme, torturé dans son amour, vint se réfugier dans mon palais. Le tigre le poursuivit jusque dans la couche de Higuanamota.

Ma fille s'était cramponnée à mon cou, comme la chèvre des forêts au tronc vert des hautes yarumas.

Les soldats du tyran n'eurent point pitié des larmes de ces enfants. La pâleur cadavéreuse des vierges ne put les attendrir ; les prières de mon cœur de mère, le cri désespéré de ma douleur n'eurent aucun empire sur ces cruels.

Roldan chargea de chaînes sa victime et la traîna au milieu de ses soldats jusqu'au fort de Santo-Domingo (1), où il la jeta dans le cachot obscur et hu-

(1) Guevara fut retenu prisonnier dans ce lieu jusqu'à l'arrivée de D. Francisco Bobadilla, officier de la maison royale, commendador militaire, le 23 août 1500. — En arrivant dans la rivière de Santo-Domingo, ce nouveau gouverneur vit une potence de chaque côté de la rive et les corps de sept Espagnols pendus la semaine précédente. — Cinq autres, parmi lesquels se trouvait Guevara, allaient périr par le même supplice; Bobadilla les fit mettre en liberté. Malgré cet acte de justice, le nouveau gouverneur est loin de mériter l'estime des historiens. Il se conduisit envers Colomb de la façon la plus indigne, et le renvoya en Espagne chargé de chaînes ainsi que ses frères. Il abusa de lettres perfidement obtenues des rois catholiques, et ne tint aucune des

mide réservé aux caciques condamnés à y mourir de faim pour avoir défendu avec la pointe du dard la liberté de la patrie.

C'était la dernière goutte qui manquait à la coupe de mon destin.

La coupe déborda !

VIII

De même que le Seigneur du ciel récompense les bons, il châtie la cruauté endurcie des pervers.

Seulement le coup vengeur se fait souvent attendre.

Bien des fois les pervers sont déjà sur le bord du sépulcre, courbés par la vieillesse ou consumés par les jouissances de la terre, lorsque le châtiment les atteint et leur prouve que Dieu dispose tout ici-bas selon sa volonté et non selon celle des créatures.

Les desseins du Créateur sont impénétrables pour les butios et pour les rois, pour les sages et pour les ignorants, pour les hommes et pour les animaux.

C'est en vain, âmes superbes, que vous disposez des événements de la vie; votre œuvre sera comme la fumée, et tout aura lieu dans le monde, non comme vous le souhaitez, mais comme le voudra celui dont la puissance est au-dessus de toutes les puissances.

Roldan, couvert de crimes, répandit tant de sang qu'il aurait pu, comme sur un fleuve rouge, faire

brillantes promesses qu'il avait faites à son départ. Il distribua les Indiens aux colons comme un vil bétail, les marqua et les fit périr en exigeant d'eux les plus durs travaux.

naviguer ses trésors sur cette onde humaine si la terre honteuse ne l'eût bue.

Il vécut dans l'hydropisie du méfait ; il insulta les rois, brûla les autels, dépouilla les caciques, leurs femmes et leurs filles, et paya le bien de la plus amère ingratitude.

Mais Dieu signala son heure au firmament de la justice éternelle. Orgueilleusement paré de son injustice, il s élança sur le sein des océans...

Dieu avait parlé.

Roldan s'abîma dans les flots avec ses trésors et ses perversités, en vue des plages de Haïti (1).

Pauvre Guarionex, tu péris également, toi qui étais ici-bas la personnification de l'amour et de la justice. La volonté de Dieu est impénétrable, je le répète.

Tu allais sur un sol étranger répandre des larmes qui auraient eu l'amertume du fiel ; tu avais perdu ta couronne, ô Guarionex, ta couronne, ta femme, les fils adorés de ton cœur.

Tu n'avais plus besoin de la vie !

Les temps passaient en m'abreuvant ainsi de toutes les douleurs.

Higuanamota ressemblait depuis longtemps à un cadavre.

Ainsi que l'ouragan du nord sèche de son souffle

(1) Bobadilla, Roldan et Guarionex, qui était prisonnier depuis la guerre de Hiquey, s'embarquèrent à bord de la flotte qui avait amené Obando. Elle était chargée de grandes richesses et, entre autres, du gros morceau d'or qu'envoyait aux rois catholiques la cacique Catalina. Tous étaient joyeux, moins l'Indien qui pleurait. L'amiral, au sortir du port, le 29 juin 1502, prévit l'horrible tempête et vint demander à Obando l'ordre de contremander le départ. Obando refusa, et deux jours après la flotte n'était plus : Dieu s'était prononcé déjà entre l'Indien et ses bourreaux.

les fleurs du Tamarindo, le désespoir consumait du sien la vierge infortunée.

La voir mourir, hélas! et ne pouvoir trouver le remède à l'amour immense dont elle mourait!

Trois fois je me rendis à Santo-Domingo. L'étranger me laissa pénétrer dans la prison de Guevara.

O bonheur fugitif! Le comendador Bobadilla étant arrivé des terres lointaines, celui qu'adorait ma fille fut rendu à la liberté.

Higuanamota se reprit à la vie comme la fleur dévorée de soif, lorsque la veine transparente de cristal qui descend des montagnes, grossie par l'ouragan, la rafraîchit à l'improviste.

La vierge se couronna de curias, lava son corps d'infusions odorantes et courut sur les rives du Juna mirer son visage dans la clarté des eaux; puis elle s'en fut attendre ses amours sur les crêtes solitaires de la Sierra.

Que de jours d'angoisses elle passa dans l'attente inutile!

Pauvre et innocente enfant!

Qui donc t'eût dit, lors de ces instants de tendre allégresse, que l'homme adoré de ton âme, et pour lequel tes yeux de colombe avaient répandu tant de larmes, serait insensible à ton amour et aurait la dureté des cailloux épars sur les rives du Cibao?

Guevara ne reparut pas sur les terres de Xaragua.

Higuanamota, sans pousser un gémissement, se retira pour mourir dans les profondes aspérités des monts.

Je ne sus plus rien du jeune guerrier.

Au milieu de tant de douleurs, les temps cou-

raient et la race de Haïti disparaissait de la surface de la terre.

Les rois et leurs tribus devinrent esclaves. On distribua nos caciques comme un bétail,

En vain mon esprit cherchait un moyen de venger nos injures.

La peur courbait le front de mes peuples.

Guarionex, Mayabonex, Biautex et Guaorocaya étaient morts en luttant les armes à la main.

Cotobanama (1), seigneur de Hiquey, était le dernier cacique qui défendit encore, sur le sommet touffu des monts et dans l'obscurité des cavernes, la liberté chère à la patrie.

La destruction était terrible, lors de l'arrivée d'Obando (2), mais sa tyrannie fut plus cruelle encore que celle de ses prédécesseurs.

Les habitations étaient désertes ; mes Indiens mouraient de faim sur les routes ou se pendaient aux arbres ; les mères étouffaient leurs enfants, désespérées de ne point avoir dans le sein de quoi les nourrir.

Tout était dévastation et ruine, solitude et tristesse (3), mélancolie sépulcrale.

(1) Cotobanama, dernier roi cacique d'Aiquey. Il mourut pendu. C'était le géant le plus fort que l'on ait jamais vu.

(2) En 1501, Nicolas Obando, comendador d'Alcantara, fut nommé gouverneur de l'île. On lui confia trente bâtiments montés de plus de 1,500 hommes. Il quitta l'Espagne le 13 février 1502, et, le 15 avril, il arriva à Santo-Domingo, ayant perdu un vaisseau et cent trente passagers sur les côtes d'Espagne.

(3) En 1503, la tyrannie d'Obando était pire que celle de Boladilla. Les Indiens mouraient de faim dans les monts et sur les chemins. Les habitations étaient désertes. Les mères étouffaient leurs enfants. La faim et la soif en finissaient avec les tribus, selon le dire du vénérable Las Casas, témoin de ces atrocités.

Haïti était moribonde; ma pauvre île poussait le hoquet du trépas.

Haïti! Haïti! terre de mes aïeux!

Ton existence se terminait dans la tristesse qui enveloppe les rayons du soleil lorsqu'il se couche à l'horizon.

Je n'avais plus personne à aimer. Mes parents étaient morts. Le malheureux Caonabo avait péri sur les mers. Higuanamota n'avait plus sa raison. Ma couronne était foulée aux pieds. Les graines sacrées de mon cou étaient éparses sur le sol. Mes peuples étaient dispersés. Mes caciques épouvantés se cachaient dans les profondeurs des cavernes.

Mais mon âme, pleine d'abattement, grande et généreuse cependant en face de la rigueur de mon destin, rêvait l'implacable vengeance, sans que Dieu daignât me permettre de la réaliser.

Cotobanama et Gayacoa restaient seuls des rois et des capitaines du terrible Umatex.

J'invoquais le ciel à toute heure, bien que la foi s'envolât de mon âme. L'espérance abandonnait mon esprit. Je n'avais plus d'amis, plus de liberté, plus de patrie. L'amour de mon sol natal s'était brisé avec mon cœur.

Et me voir obligée d'attendre la mort, sans empoisonner avec la baygua (1) et le suc du xauxau le misérable étranger!

Et souffrir tant d'heures après tant d'autres heures, sans briser la main infâme du tortionnaire qui daignait me nourrir!

(1) Baygua, herbe que l'on jetait dans l'eau des ruisseaux pour endormir le poisson, qui, une fois mort, montait à la surface. Cette herbe est un poison.

Cela devait arriver ainsi. Dieu l'avait décidé dans le secret impénétrable de sa volonté !

IX

Mes tribus ayant été détruites, je me réfugiai, malade et désespérée, dans les bois épais du Xaragua, taciturne et mélancolique comme celui qui voit s'élargir chaque jour de plus en plus la plaie incurable qui doit mettre fin à son existence.

La folie conduisait Higuanamota au sépulcre.

Tout m'annonçait l'heure à laquelle mon destin devait enfin s'accomplir.

Les temps se précipitaient avec cette lenteur rapide qui forme la chaîne des âges éternels.

Je pensais au sort des rois.

Entourée du reste de mes fidèles, je levais les yeux au ciel, au ciel sourd à ma voix pleine de larmes et de douleur.

Mon esprit méditait sur la mort !

J'étais absorbée par cette méditation quand les cris de mes caciques troublèrent mon silence et me firent lever la tête.

Telle à l'horizon apparaît d'abord imperceptible la nuée vaporeuse qui grandit, couvre le ciel et le remplit enfin d'obscurité ; telle mes yeux aperçurent dans la plaine la cohorte étrangère qui se dirigeait en épaisse phalange vers Xaragua, déployant ses drapeaux dans les airs et épouvantant les forêts du bruit de ses trompes de guerre.

Mes caciques, les derniers des derniers, hélas ! coururent aux armes ; ma tribu décimée se prépara

au combat. Les vierges coururent se réfugier dans les obscurités de ma retraite, pleurant à chaudes larmes et implorant à genoux la pitié du tames des rois.

Lorsque je levai les yeux, mes caciques armés se tenaient auprès de moi.

« Malheureux, leur dis-je, résignée à la fatale rigueur de mon destin, pourquoi chercher la mort dans le combat, pourquoi offrir votre poitrine à l'épée? Laissez l'arc; abandonnez le glaive, la macana puissante et la menaçante hache de pierre. Tout cela est vain. Vos flèches peuvent-elles atteindre le ciel? Il ne faut plus combattre, caciques. L'étranger est couvert de fer. Vous ne pouvez dans tout son corps trouver une place où puisse pénétrer l'épine aiguë. Ses chevaux sont fiers et rapides, ses armes terribles et tranchantes comme le rayon; ses bombardes et ses arquebuses vomissent le feu qui a renversé des files entières de nos pères. A quoi sert-il de chercher une mort horrible, quand vous pouvez mourir résignés et victimes sublimes sous les miséricordieux regards du Seigneur du ciel et de la terre. Brisez vos armes et préparez-vous à la fête joyeuse. »

L'étranger touchait déjà le seuil de ma retraite, lorsque mes caciques jetèrent leurs armes et courbèrent la tête silencieux.

« Vierges de Haïti, dis-je aux jeunes filles, tressez des couronnes et sèchez les larmes de vos yeux. Que le tyran vous voie jolies comme la lune, légères et joyeuses comme le tomegin du mont.

Depuis longtemps les gouverneurs d'Isabela ne se rendaient plus à ma demeure. Colomb avait laissé dans ma mémoire des souvenirs d'estime (1), malgré

(1) Anacaona, après l'emprisonnement de Caonabo, alla vivre avec

la profonde blessure ouverte dans mon cœur par son frère. Mais depuis son départ mon âme n'avait connu que des amertumes, mes yeux n'avaient vu que les crimes la désolation et la mort.

Les guerriers arrivèrent; j'allai à leur rencontre sans ma couronne, entourée de mes vierges qui leur offraient, en chantant, des palmes et des guirlandes de fleurs.

Obando était à la tête de ses légions vêtues de fer, montées sur des coursiers terribles qui hennissaient,

son frère Boechio. Le fort de Santo-Domingo terminé, l'Adelantado fut lui rendre une visite, et traversa trente lieues de pays pour arriver jusqu'à elle. Trente vierges du sang de Boechio allèrent à sa rencontre couronnées de fleurs, jetant des palmes et chantant leur areito mélancolique, qui allait rappeler l'histoire de cet événement aux temps à venir. Quand elles arrivèrent devant Bartolome Colomb, elles s'agenouillèrent, jetant leurs palmes à ses pieds, et lui présentant leurs fleurs aromatiques. Anacaona vint bientôt après sur les épaules de ses Indiens, couronnée de curias et de fleurs du maquey, triste au fond du cœur du souvenir de la mort de son mari. Cette femme généreuse conduisit les Espagnols à la demeure de Roechio, leur servit le guanas, espèce de serpent très-laid, mais d'un goût très-savoureux, et plusieurs espèces d'aliments naturels, de racines et de fruits. Les Espagnols passèrent deux jours après d'Anacaona et demandèrent ensuite de l'or au cacique. Boechio répondit qu'il ne s'en trouvait pas dans ses domaines, et que, par conséquent, il ne pouvait leur en donner. L'Atelantado lui répondit qu'en ce cas il exigeait le tribut en racines, en coton et en cazabe. Le cacique accepta cette transaction avec joie et elle fut religieusement exécutée. En 1497, les envoyés de Boechio vinrent offrir à Bartolome Colomb le paiement du tribut promis. Bartolome alla le recevoir. Trente-deux caciques, tributaires du roi Boechio, l'attendaient, et à son arrivée ils lui rendirent un magasin entier de coton, de pain de cazabe et de racines alimentaires dont ils remplirent une caravelle qui fut visitée par Anacaona et Boechio. Avant d'arriver à la caravelle, Anacoana montra à l'Adelantado, sur le bord de la mer, la maison dans laquelle elle gardait ses richesses, consistant en meubles de matière dure, plumes et tissus de fil et de coton, diverses pierres, coquilles et arbres. L'amabilité et la généreuse conduite de l'Adelantado lui concilièrent le cœur de la cacique, qui se sépara de lui, lors de son départ pour Isabela, et pardonnant à son frère la mort du vaillant Caonabo.

esclaves des hommes gigantesques dont les jambes robustes pressaient leurs flancs.

Des chiens avides de sang venaient à la suite de ces légions.

« Que le soleil éclaire favorablement ta venue, dis-je à Obando! Mes caciques tiennent fidèlement le serment de fidélité fait par eux à tes rois. Je te paie le tribut, et le ciel sait combien de larmes il en coûte à mon peuple, malade et pauvre, de le recueillir dans ces champs embrasés par le feu de la vengeance et du désespoir.

— Anacaona, me répondit-il, tes caciques, dans l'obscurité des cavernes, méditent l'extermination de mes guerriers.

— Obando, repris-je, la reine Anacaona, orpheline, veuve, sans patrie, sans amis, ne sait que pleurer dans le coin obscur où ta pitié la laisse vivre. Tu m'accuses, si tu accuses mes caciques. »

Alors le guerrier me tendit sa main de fer. J'éprouvai une grande douleur; mais il fit moins de mal à mes os avec son gantelet de métal qu'avec ses paroles aux fibres de mon cœur.

Mais je souriais, parce qu'il m'était impossible de faire autrement.

Les vierges commencèrent *el areito*; les mères jonchèrent la terre de fleurs; mes caciques étendirent sur l'herbe des toiles blanches de mirabolano (1), et sur elles l'ector (2) suave, le xauxau rond, l'ipotec rôti, le savoureux guaraca, l'axi (3) ardent, des tourte-

(1) Mirabolanos, arbres qui produisent le coton.

(2) Maïs au lait; il se mangeait grillé sur des plaques et formait un aliment très-substantiel.

(3) Espèce de piment très-piquant, très-échauffant, et avec lequel ils

rolles cuites au feu, de tendres xaxabes (1), des coris et des quemix frais (2), le poisson blanc du lac de Xaragua, le doux hanon (3) des papayas, le yayana (4) jaune, le caimito (5), le rose mamey (6), la guayaba (7), le suc du maquey (8), l'eau de hobo, l'es-

assaisonnaient leurs repas. La plante a plus d'une vare de hauteur; le fruit est large d'un doigt, rouge vert tirant sur le bleu, de la rondeur des cerises; sa fleur est blanche, sans odeur; ses feuilles remplacent le persil dans les sauces.

(1) Perroquets verts, ayant le dessous du cou rouge.

(2) Quemix, quadrupède, moins grand que le pôdeuco, gris et très-savoureux.

(3) Hanon, fruit semblable à la guanabana, plus petit cependant, aigre-doux, très-délicat, plus suave et moins filandreux que le guanabana.

(4) Yayana jaune, espèce d'arbuste comme le cardon, âpre et épineux. C'est l'ananas d'Europe. Il met dix mois à mûrir, et chaque plante ne produit qu'un seul fruit. — Ses espèces sont : la yayana; la boniana et la yayaqua : la yayana est la meilleure ; elle se rencontre à l'état sauvage, mais à la culture elle gagne en douceur et en grandeur.

(5) Caimito, arbre élevé dont les feuilles sont rondes, vertes d'un côté et rougeâtres de l'autre. Il produit un fruit assez semblable à l'orange, petit, grisâtre ou vert. L'intérieur de ce fruit est blanc comme le lait, doux et gélatineux. Il est d'une grande fraîcheur et très-sain. En se frottant les dents avec les feuilles du caimito, on les rend extrêmement blanches.

(6) Mamey, un des arbres les plus beaux du monde, très-vert et très-vaste au sommet. Sa feuille est pareille à celle du noyer, mais plus large et plus étroite. Ses fleurs sont grandes comme la paume de la main et écarlates. Son fruit est deux ou trois fois gros comme le poing; son écorce est sèche et pâle; sa chair rouge est très-douce. Le pepin noir, assez grand et très-rare qui occupe le centre de ce fruit, donne d'excellente huile.

(7) Guayaba, un des arbres fruitiers les plus estimés des Indiens. Grand comme un oranger; sa feuille est moins obscure que celle du laurier; son fruit a la forme de la poire. Il y en a de verts, de blancs et de roses extérieurement. Ses pepins sont petits et doux. On peut le manger vert ou mûr. Certaines fleurs de guayaba, très-blanches, ont une odeur préférable à celle de l'azahar.

(8) Maquey, plante semblable au cardon. Les Indiens en faisaient des cordes et des mantes. On en extrayait au feu une sorte de vin ou de sirop enivrant facilement.

sence de guazuma (1) almibarada, et le festin frugal commença.

Obando était au centre; j'étais à son côté.

Mes vierges en chœur et se donnant la main commencèrent leur chant.

Dernier chant qu'entendit mon oreille !

L'étranger en acceptant nos fruits, nous offrit du vin rouge et de l'eau-de-vie transparente et pure.

La joie régna pendant le repas; mais mon âme était noire de douleurs, et les yeux de mes caciques étincelants de haine.

Pauvres Indiens !

Le banquet se termina. Les soldats s'abritèrent sous leurs tentes au milieu de la place de Xaragua, les capitaines dans les habitations des caciques. Obando vint dormir dans mon palais.

Je lui donnai ma couche; je jonchai son hamac de feuilles fraîches, et deux vierges, pures comme les gouttes transparentes de la rosée, éventaient l'air autour du front sinistre du guerrier.

Le sommeil s'empara de mes sens.

Ma main aurait dû traverser mille fois d'un trait aigu le cœur orgueilleux du traître.

Avec quelle sérénité les âmes cruelles parviennent à cacher leurs desseins iniques !

X

Avec quelle terrible sûreté frappe l'homme qui médite le crime et peut sourire sans que sa physionomie soit voilée de l'obscurité du crime !

(1) Guazuma, arbre très-élevé, dont le fruit ressemble aux mûres. Les Indiens en obtiennent un breuvage qui engraisse. Les Espagnols tirent de cet arbre une excellente poudre.

Qui se méfie de la couleuvre cachée sous l'herbe?

Qui se méfie de la flèche aiguë venant le frapper pendant son sommeil?

Qui se méfie de la mort préparée par une main amie, au milieu des sourires perfides et des flatteries trompeuses?

Personne dans le monde; personne.

Je me réveillai pendant que l'étranger dormait tranquille, son cruel projet dans le cœur. Ses jours se passaient en plaisirs et en fêtes.

J'accusai mon âme de la faiblesse qui me laissait vivre.

Mon âme répondait à mes accusations par une inquiétude sombre, par une crainte dévorante, par une languissante tristesse qui engourdissait mon corps brisé.

Et les heures couraient ainsi.

Un soir, Obando me dit, non loin du Mont Vert :

« Demain, je veux te faire mes adieux; réunis tes caciques, et tu jouiras de la fête que je leur prépare avant de quitter Xaragua. »

Lorsque les caciques apprirent qu'il allait abandonner mes domaines, ils sautèrent de joie.

L'étranger comprit leur allégresse, et un sourire erra sur ses lèvres.

Mes yeux, qui épiaient ses regards, virent en eux le sombre éclair du crime; mon âme vaillante prit le deuil et je fondis en larmes qui se figèrent sur mon cœur à la pensée du crime que cette bête fauve pouvait avoir conçu.

« Reine, à demain, me dirent mes caciques.

« Non, jusqu'à l'éternité, » allais-je leur répondre,

lorsque Obando, avec une apparente amitié, me prit la main et me conduisit dans mon palais.

La nuit s'écoula.

Nuit de malédiction! horrible nuit!

Je ne fermai point un instant les yeux cette fois. J'entendais une voix du ciel qui me criait :

« Prépare-toi à mourir, Anacaona!

— Je suis prête, mon Dieu, » répondirent mes lèvres en baisant le Tzmes que grava sur mon sein la main sacrée du vieux Biautex.

Étouffée par les sanglots, je quittai le hamac des rois et allai baiser le front de ma pauvre Higuanamota qui dormait comme un ange et se reposait, au gré d'un tranquille songe, des heures trop longues de sa folie.

La vierge souriait. Sa couche était jonchée de fleurs jaunes flétries.

Ame de mon âme!

Pauvre fille!

Le matin parut, triste et nuageux. Le soleil ne voulait pas éclairer la terre. Les montagnes étaient noyées dans le brouillard, le vent était froid.

Avant ces derniers jours de fête, Xaragua était déjà un sépulcre solitaire et en deuil.

Le firmament s'était couronné de nuées plus sombres ; le ciel n'avait pas voulu voir de fêtes.

J'arrivai sur la place. Mes caciques m'attendaient. Qu'ils étaient beaux à mes yeux, couverts de leurs plumes de tocororo bleu, rouge et noir!

Umatex, comme l'ange de la vie entre ces guerriers, me regardait et me disait :

« Reine, mon cœur m'annonce de grands malheurs!

— Umatex, lui répondis-je, que la volonté du Tzmes s'accomplisse. »

Bientôt les vierges arrivèrent couronnées de curias, et mon peuple remplit enfin l'immensité de la grande place.

J'entrai dans le palais de la fête, entourée de tous mes caciques. En mettant le pied sur son seuil je crus franchir les limites froides de la tombe.

La pauvre Higuanamota me suivait pâle et moribonde.

La table du festin était préparée. Umatex y prit place ainsi que mes guerriers. La triste Higuanamota s'assit à mon côté. Seule, elle était heureuse; elle souriait; la folie consolait son âme. Tous les autres regardaient tristement mon front chargé d'angoisses.

Pauvre race d'héroïques capitaines !

Le ciel voulut vous arracher de la surface maudite de la terre; il voulut que vos ombres s'élançassent en phalanges d'immortelles victimes vers la lumière éternelle, avant que l'épouvantable ruine de la patrie fût entièrement consommée.

Nous attendions Obando, et il ne venait pas. Tous se taisaient, croyant que les paroles errantes sur mes lèvres allaient en sortir; mais, le front appuyé dans mes mains, je pensais à Dieu !

Le son des trompettes guerrières retentit. Je sentis mes cheveux se hérisser. Les yeux de mes caciques se fixèrent sur les miens.

Je me rappelai avec épouvante le dernier jour prédit au monde.

Mon cœur entendit cette harmonie comme si elle avait été l'appel de l'ange du jugement dernier des chrétiens.

De mon siége, je vis s'avancer des soldats par les avenues de la place et les fermer avec leurs lances.

Mes caciques ne pouvaient plus fuir.

La cavalerie arriva ensuite et tira ses épées.

Obando se plaça au milieu de tous. Le ciel illumina mon cœur, et je vis devant mes yeux l'éternité resplendissante dans laquelle se mirait le Dieu du ciel et de la terre.

« Caciques, m'écriai-je vaillante et forte, notre dernière heure est arrivée; il faut mourir en héros. »

Les caciques se levèrent comme des martyrs, et, prosternés à mes pieds, courbèrent leurs fronts plissés. Je bénis au nom de l'esprit de Dieu leurs têtes généreuses que la volonté immuable allait couronner de fleurs que nul ne pourrait flétrir.

Obando, qui se trouvait au centre de la place, découvrit de sa main la croix rouge qu'il portait sur la poitrine (1), et alors, le feu, le fil de l'épée, la pointe

(1) Page 90, chapitre XII de l'*Histoire générale et naturelle des Indiens* écrite par Oviedo, on lit le récit de cet événement dans les termes suivants : « Justice fut faite également d'Anacaona en la forme que l'on va voir. Le comendador, ayant eu des détails plus précis sur la trahison de l'an 1503, prit soixante-dix cavaliers et deux cents hommes de pied, et partit pour la province de Xaragua, qui était commandée par la cacique, alliée à beaucoup d'autres chefs. Le gouverneur, arrivé au centre de cette province, commanda que le dimanche prochain les chrétiens jouissent au jeu de canat et que les chevaliers se mêlassent aux Indiens, qui seraient tous admis à prendre part à la fête. Après le dîner, tous les caciques et tous les principaux Indiens confédérés de cette province étant réunis dans un caney, habitation très-vaste d'alors, et les cavaliers se trouvant rangés sur la place, on pria le comendado, qui jouait à quelques pas pour ne point donner des soupçons aux Indiens, de se rendre dans la salle, où perit aussi la cacique Anacaona. Un signal retentit. Les caciques furent entourés et faits prisonniers par Diego Velasquez et Rodrigo Mexia qui savaient les desseins d'Obando. On mit le feu aux habitations ; tous les chefs, tous les habitants périrent par tous les genres de mort possibles dans un tel moment, à l'en-

acérée de la lance terrible firent leur office parmi cette multitude sans défense.

Le cri des femmes et des enfants arrivait jusqu'au ciel, qui voyait, impassible, cette scène affreuse se consommer, et qui, certes, n'en vit jamais de plus honteuse depuis que la terre est habitée par des vivants.

Le soldat impie s'empara des portes de mon palais.

Mes caciques étaient tranquilles, attendant le sacrifice avec la sérénité des dieux.

Les capitaines Vélasquez et Mejia entrèrent dans la salle du festin.

« Est-ce donc là cette fête promise à la reine, votre alliée? » leur dis-je avec le mépris d'une âme que le ciel remplit de sa divine inspiration.

Les soldats alors plantèrent dans le cœur des caciques la pointe de leurs armes.

Pas un gémissement ne vint ajouter à l'horreur de cette boucherie. Mes capitaines, blessés à mort, furent pendus aux poutres qui soutenaient le toit. Je vis mourir ma pauvre Higuanamota.

Aveugle d'horreur, désespérée, me heurtant aux cadavres encore chauds, je cherchais ma fille de mes tremblantes mains. Ma fille!

J'étreignis son corps sur mon cœur. Les convulsions de la mort l'animaient encore. Hélas! les larmes et le voile obscur de la douleur m'empêchaient de la revoir avec les yeux de la tête.

Peu à peu les flammes parurent jusqu'à la salle du festin. Les poutres brûlaient ainsi que les cadavres des caciques, dont les tortures n'avaient pu obtenir

ception d'Anacaona qui fut pendue trois mois après, en vertu d'une sentence légale. »

un seul cri, et que la flamme dévorait silencieusement.

En quelques minutes la place de Xaragua se transforma en une mer embrasée sur laquelle errait une tempête de cris désespérés, arrachés par la douleur aux vieillards, aux enfants et aux femmes.

Tous périrent par la flamme, la potence ou le tranchant de l'épée.

Mon Dieu ! mon Dieu !

Quel jour horrible pour l'histoire du monde !

La chaleur croissante torturait mon corps, et mon âme voulait l'abandonner au sein de ce bûcher ; mais les jointures de mes os et de mes chairs me poussaient machinalement hors de la salle incendiée, ainsi que font les muscles du serpent déjà privé de sa tête, lorsqu'il se tord en tous sens sur le sol.

Folle, les yeux hors de leur orbite, les cheveux brûlés par les torrents de feu qui s'élançaient de cet antre de ruines et de sang, j'arrivai sur la place où j'aspirai l'air à pleins poumons.

Mais alors, la main de fer des soldats d'Obando s'abaissa sur mes épaules et me précipita à terre. Ils me chargèrent de chaînes. La plante barbare de leurs pieds foula la tête malheureuse de la reine de Xaragua, qu'ils traînèrent comme une lionne attachée aux flancs des chevaux rapides, vers Haïti, par le chemin des montagnes.

Dieu fit bien en faisant disparaître ainsi le reste de mes tribus de la surface de la terre, avant les derniers jours d'épouvante, de deuil et de honte.

Les crêtes des monts étaient solitaires ainsi que les forêts, ainsi que les savanes immenses, ainsi que la rive des ruisseaux. La tristesse de la mort présidait à mes derniers tourments. Mordue par les chiens,

couverte de blessures, j'arrivai sur la place de Santo-Domingo.

Je ne pouvais davantage supporter la vie qui s'élancait épouvantée aux extrémités de mon corps, désirant le fuir.

J'étais à peine sur la place que le bourreau s'empara de ma chair et de mes os,

Je levai les yeux au ciel; mon esprit, plein de justice et de charité, pur comme les eaux du Juna sur les bords duquel je suis née, s'échappa de la prison qu'il habitait pour monter dans l'éternité des immortels.

La main du bourreau entoura mon cou du fil de la mort et me précipita dans les airs.

Les artères de ma gorge se rompirent.

Moi, la reine de Xaragua et de Cibao, je mourus de cette mort, l'an 1503, sur la place de Santo-Domingo!

(Fin de la deuxième légende.—Extrait du *Moniteur Universel.*

LA FILLE A LA MAISON

ET

LA MÈRE AU BAL[1]

Comédie en trois actes et en vers

DE M. MARTINEZ DE LA ROSA,

Ministre des Affaires Etrangères de S. M. la Reine d'Espagne :

Traduite par F. Bouquet.

PERSONNAGES :

DON PEDRO.
DONA LÉONCIA, sa sœur.
DONA INÈS, fille de dona Léoncia.
DON LUIS, amoureux d'Inès.
DON TÉODOR, amoureux d'Inès.
JUANITA, suivante de Léoncia.
PERICO, valet de don Téodor.

Le théâtre représente un salon espagnol, dans une maison opulente. La scène est à Madrid.

(1) Nous publions une comédie de M. Martinez de la Rosa, un des littérateurs les plus distingués de l'Espagne. Nos lecteurs ne seront pas fâchés de connaître, par ses œuvres, l'homme qui est appelé aujourd'hui à diriger les affaires de son pays.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON PEDRO, DON LUIS.

DON PÉDRO rentrant, à la cantonnade.

Mon Dieu! quel homme, et qu'il est assommant!

(A don Luis, qui se lève et vient au-devant de lui.)

Pardon! je vous ai fait attendre,
Cher don Luis; — j'échappe seulement
Au plus grand des bavards.—Plus d'une heure à l'entendre,
Pour mes péchés, il m'a fallu rester.

DON LUIS.

Le seul malheur est qu'il faudra remettre
Notre visite à plus tard.

DON PÉDRO.

M'arrêter
En plein soleil! — Et j'y serais peut-être
Encore, si, pour mon bonheur,
Il n'avait entendu, le traître,
Au couvent voisin sonner vêpre.
Quelle langue de procureur
Ou de poëte sans cervelle!
Toutefois, il m'apprend une heureuse nouvelle :
A Cadix, d'Amérique un vaisseau vient d'entrer.

DON LUIS.

Puisse-t-il m'apporter des lettres de mon père!

DON PÉDRO.

Ah bah! pas plus qu'un autre.—Il ne s'occupe guère

D'écrire à ses amis ! — Mais tout le jour chiffrer,
Entasser sac sur sac, voilà leur grande affaire
A ces gens de là-bas. — Voyez, mon cher cousin ;
Pas un mot en dix mois ! — Mais vraiment, je m'étonne,
Qu'habitant Vera-Cruz, ce vaste magasin
Où l'amour de l'or l'emprisonne,
Votre père vous ait permis
De venir à Madrid postuler une place.

DON LUIS, souriant.

J'étais un trop mauvais commis.

DON PEDRO.

Je le croirais. Mais ce qui m'embarrasse,
C'est que vous n'avez pas non plus
(Je puis le dire en confidence)
Cet air d'humilié, cette persévérance
Qui font triompher des refus.
Mauvais solliciteur !

DON LUIS, de même.

Eh bien ! dans la paresse
Je coulerai mes jours ; — ne pouvant être acteur
Sur ce théâtre où la foule se presse,
Je me contenterai de rester spectateur.

DON PEDRO.

C'est fort bien. Toutefois, souffrez que je vous dise
Que, depuis quelque temps, il me semble vous voir
Un air triste et pensif. — Que pouvez-vous avoir ?
Allons, parlez avec franchise :
Quelqu'un vous aurait-il déplu dans la maison ?

DON LUIS.

Quelle idée ! — On ne saurait être
Plus prévenant.

DON PEDRO.

Un serviteur, peut-être?

DON LUIS.

Nullement.

DON PEDRO, cherchant.

Bon! Alors, quelle raison?
Ma nièce est un peu vive, et son étourderie
Vous a blessé?

DON LUIS.

Non, non; en vérité.

DON PEDRO.

Ah! j'y suis. — Vous aurez été
Victime d'un caprice; et, pour ma sœur chérie,
Il faut vous demander mille et mille pardons?
Elle a bon cœur, c'est vrai; mais quelle tête!
Ne s'occupant que de bal, que de fête,
Rêvant toujours et parure et chiffons,
Comme à quinze ans.

DON LUIS, embarrassé.

Vraiment, je vous assure.

DON PEDRO, insistant.

Oh! vous niez en vain. — Mais que ce soit ma sœur
Ou quelqu'autre diable, je jure...

DON LUIS.

Votre bonté vous abuse, d'honneur!

DON PEDRO.

Alors, je crois qu'Inès a cessé de vous plaire
Comme autrefois. — Là, soyons francs :
Mon cousin, avec votre père,
Avaient eu le projet d'unir, en leurs enfants,

Les biens qu'ils devaient au commerce;
Sans doute qu'ils ne pensaient pas
Vous assurer des jours sans chagrin ni traverse,
Et faire un paradis pour vous seuls, ici-bas;
Mais ils disaient, en calculant la chance
Comme un achat : « Vous donnez tant;
« Pour équilibrer la balance,
« De mon côté, moi, j'en veux mettre autant. »

DON LUIS, hésitant.

Oui, mais Inès...

DON PEDRO.

Elle semblait vous plaire?

DON LUIS, avec feu.

Qui n'aimerait cet heureux caractère,
Cette douceur, cette ingénuité,
Cette grâce, cette bonté.

DON PEDRO.

Alors, épousez-la bien vite!
Quoi! — Vous baissez les yeux! — Vous vous taisez!
Est-ce donc que vous refusez?
Non; — mais votre raison hésite :
Inès est jeune — environ dix-sept ans;
Puis — sa tête est intermittente;
Puis — élevée à la mode du temps.
C'est beaucoup dire; — puis, sa tante...

DON LUIS, avec abandon.

Eh bien oui! ce secret veut déborder mon cœur :
Je vis Inès, je l'aimai; — l'espérance
Au loin, déjà, me montrait le bonheur!
Mais, j'aperçus bientôt la fatale influence

De l'éducation qu'on reçoit aujourd'hui!
Ce désir inquiet; — ce goût de bagatelles;
Cet incessant besoin, imposé par l'ennui,
De spectacles, de bals, de parures nouvelles,
D'éloges doucereux, d'hommages journaliers;
Cette horreur du chez soi, des travaux casaniers,
Vices qu'avec effroi tout sage esprit contemple,
Et qu'érige en vertus la force de l'exemple!

DON PEDRO.

Il est trop vrai!

DON LUIS.

Qui pourrait résister
A cet enivrement? — Une foule empressée
De jeunes fats, est là, sans cesse à répéter
Que rien n'est plus charmant! — et l'idole encensée
Croit son caprice en droit de régir l'univers!
Ami du bon, du vrai, l'aimant pour elle-même,
J'étais loin d'imiter ces papillons pervers;
Et j'ai déplu! — L'un d'eux, surtout, douleur extrême!
Plus empressé, semble mieux accueilli!

DON PEDRO.

Don Téodor? — cet être ridicule?

DON LUIS.

Hélas! — De ses succès le fat enorgueilli,
A beau jeu pour tromper une âme aussi crédule!
A l'entendre, l'hymen n'est plus ce doux lien
Que l'amour a formé, que l'autel sanctifie;
C'est, tout simplement, un moyen
D'être libre du joug! — Un mari qui se fie
Au devoir, à ses droits, n'est qu'un tyran jaloux
Qui veut rendre sa femme esclave!
Au tableau séduisant d'un avenir plus doux,

Au langage imposteur qui trompe et qui déprave,
Il a su joindre ces douceurs,
Ces compliments outrés, ces petits mots flatteurs,
Ces regards, ces soupirs, si puissants sur les âmes
Impressionnables des femmes,
Et tout cet arsenal, auquel leur vanité
N'a jamais, je crois, résisté;
Enfin l'exemple.....

DON PEDRO.

Oui; l'exemple de sa tante,
N'est-ce pas?

DON LUIS.

Je n'osais.

DON PEDRO.

Vous n'osiez! — Croyez-vous
M'apprendre que ma sœur est une extravagante?
Eh! je le sais depuis vingt-cinq ans, entre nous!

DON LUIS.

A parler vrai, non moins que votre nièce,
Elle est victime, aussi, des écarts du bon ton,
Redoutant les propos de ce public mouton,
Qui répète en riant le sarcasme qui blesse
Et que décoche un fat, digne de nos mépris.
Hélas! on suit la mode extravagante et folle!
On court, avec la foule, encenser son idole;
Et, bien qu'on reste pur, on est, un jour, surpris
D'avoir aventuré, par mainte étourderie,
Sa réputation, ce bien si précieux!
Que dis-je? En sa forfanterie,
On fait parade, à qui mieux mieux,
Des travers que l'on doit à la coquetterie;

L'âge même aiguillonne; — et l'on est transporté,
A quarante ans de l'avoir emporté
Sur de jeunes attraits, ne fût-ce qu'en démence!

DON PEDRO, riant.

Le portrait est frappant! — Voici l'original
Qui vient, pour vous donner la dernière séance!

SCÈNE II.

Les précédents, DONA LEONCIA, chargée de divers échantillons.

DONA LÉONCIA.

Un siége! vite un siége! — ou je me trouve mal!
(Elle s'assied près d'une table, où elle dépose ses échantillons.)
Quelle ville, grand Dieu! — Le plus pauvre village
Est bien mieux assorti! — Ne pouvoir rien trouver!

DON PEDRO, la saluant.

Bonjour, ma sœur.

DONA LÉONCIA.

Bonjour, monsieur le sage;
De morale, aujourd'hui, daignez me préserver!

DON LUIS, avec intérêt.

Seriez-vous donc indisposée?

DONA LÉONCIA.

Merci, non; — mais sachez, pour nous, qu'il est aussi
Plus d'un sujet de peine et de souci.

DON PEDRO, bas à don Luis.

Peine réelle ou supposée.

(à dona Léoncia.)

Gageons un éventail que je devine, en trois,
Ce qui t'afflige ?

DONA LÉONCIA.

Oh ! non.

DON PEDRO.

Au Colysée,
Ce carnaval, pas de loges ?

DONA LÉONCIA.

Au choix
Le quatorze ou le six !

DON PEDRO.

Mirza sera malade ?

DONA LÉONCIA.

Non plus.

DON PEDRO.

Cherchons !

DONA LÉONCIA.

Tu perds et ta peine et tes soins !

DON PEDRO.

Il me reste une fois.

DONA LÉONCIA.

Trève à cette mauvaise !

DON LUIS, avec intérêt.

C'est donc bien sérieux ! Peut-on savoir, au moins ?

DONA LEONCIA, à don Luis.

Je crois bien! — Jugez-en : ce soir, c'est mascarade;
Et, je m'aperçois, ce matin,
Qu'à mon costume il manque mainte chose;
Je sors ; je cours ; — dans chaque magasin
Je fais tout déployer : — rien!

DON PEDRO, à part.

Ah! voilà la cause?

DONA LEONCIA continue.

Rien d'élégant; — rien de prestigieux;
De distingué ; — rien! — de la vieillerie,
Des oripeaux!

DON PEDRO, raillant.

Voyez la barbarie!
Et qu'un gouvernement puisse fermer les yeux
Sur de pareils méfaits!

DONA LEONCIA.

Tu railles?

DON PEDRO.

Au contraire,
Contre le genre humain j'exhale ma colère!
Mais, dis, chez qui la fête a-t-elle lieu ce soir?

DONA LEONCIA.

Chez ce riche Andaloux.

DON PEDRO.

Qui ne solde personne
En empruntant à tous : la méthode est fort bonne.

DONA LEONCIA.

Bon! courage! — employons l'arme à double tranchant!

Rien ne rend le teint frais comme un propos méchant,
N'est-ce pas?

DON PEDRO.

Notre Inès ira?

DONA LEONCIA.

Non, elle reste.

DON PEDRO.

Et pourquoi donc? — Quant à moi, je proteste
Contre un arrêt si dur : qu'est-il de plus moral
Que la mascarade et le bal?

DONA LEONCIA.

Je ne veux pas l'exposer.

DON PEDRO.

Quand sa tante
S'expose bien!

DONA LEONCIA.

Ah! voilà le sermon!

DON PEDRO.

Sermon dans le désert!

DONA LEONCIA.

Inès, à la maison
Doit demeurer.

DON PEDRO.

Oui; la chose est patente :
On est plus libre alors qu'on n'a pas son collier!

DONA LEONCIA.

Dieu! quelle langue!

DON PEDRO.

Ecoute : un vieux routier
Des vétérans connaît chaque finesse!
(A don Luis.)
Dites, mon cher! — êtes-vous comme moi?
Sans jouer, sans danser, au bal, je le confesse,
Je m'amuse beaucoup! — Au plus fort de la presse,
Bien tapi, dans un coin, j'examine; — et ma foi,
Sur tout ce qui paraît ma critique s'exerce;
A chacun, en passant, je donne son paquet.
Mais, ce qui me ravit, c'est l'escadron coquet
De ces beautés qu'une fortune adverse
Place entre deux âges, dit-on,
(A part.)
(Pour ne pas dire entre deux chaises!),
Au premier coup d'archet, Dieu! comme elles sont aises!
Quel doux frémissement court dans leur escadron!
Tandis que l'ardente jeunesse
S'élance à ce signal, — immobile et sans peur,
L'arme au bras, méditant quelque noble prouesse,
La vieille garde attend!

DONA LEONCIA, à part.

Quel ennui!

DON PEDRO.

Quel bonheur,
Quand elle peut donner!

DONA LEONCIA, se levant.

Je te cède la place.

DON PEDRO, la retient.

Non; — puisque ce discours te lasse,
Ça, parlons d'autre chose, et causons doucement.
Où donc est Inésille? Elle est avec Jeannette?

DONA LEONCIA.

Chez une amie.

DON PEDRO.

Allons, la réponse est parfaite
Et le Mentor aussi !

DONA LEONCIA.

Quel mal ?

DON PEDRO.

Mais, franchement,
Doit-on laisser sa nièce aux soins d'une servante ?

DONA LEONCIA.

C'est à deux pas.

DON PEDRO.

N'importe !

DONA LEONCIA.

Et je leur ai bien dit
De prendre garde.

DON PEDRO.

Autre excuse excellente !

DONA LEONCIA.

Mais, faut-il donc toujours, censeur maudit,
L'avoir à mes côtés ?

DON PEDRO.

Sans doute.

DONA LEONCIA.

Quel chaînon !

DON PEDRO.

Oh ! oui, je le conçois ; — pour les tantes, souvent,
Ces grandes filles, qu'on promène,
Sont un extrait de baptême vivant.

DON LUIS, apercevant Inès.

Inès !

SCÈNE III.

Les précédents, DONA INÈS, JUANITA.

INÈS, embrassant sa mère.

Nous voilà de bonne heure,
N'est-il pas vrai, ma tante ! — Ah ! mon oncle, bonjour.
— Bonjour à don Luis. — De la rue où demeure
Dona Rosa, par un léger detour
Nous venons en courant.

JUANITA.

Et, voyez l'aventure!
Sans un embarras de voiture
A la Puerta del Sol, nous serions de retour
Depuis longtemps.

DON PEDRO à Juanita.

C'est pour cela, ma chère,
Que le chemin direct est celui qu'on préfère.

JUANITA.

Oui; mais de tant de gens on s'y trouve entouré !
Et moi, je n'aime pas leurs compliments.

DON PEDRO, raillant.

Méchante!

JUANITA continue.

C'est que c'est tout au plus si je suis endurante;
Témoin cet importun. — Comme je l'ai bourré!

DON PEDRO.

Quelque vieux mal vêtu?

JUANITA.

Oui.

DON PEDRO.

Laid?

JUANITA.

Triste figure,
Et bancal, par-dessus!

DON PEDRO, souriant.

C'est cela.

JUANITA.

Je suis sûre
Que vous le connaissez?

DON PEDRO, raillant.

Non pas. — Mais je connais
Ton goût et ta vertu.

JUANITA.

Vraiment?

DON PEDRO.

Je devinais.

DONA LEONCIA, qui examine les échantillons avec Inès.

Cette couleur est fausse et me paraît horrible!

INÈS, à don Luis.

Qu'en pense don Luis! — Approchez-vous un peu.

DON LUIS.

Donner un bon conseil me serait impossible.

INÈS.

Essayez.

DON LUIS.

J'y suis gauche.

INÈS.

Allons donc! — C'est un jeu!
Il faut apprendre.

DON LUIS.

A changer tout son être
Qui réussit?

DONA LEONCIA, à don Luis.

A ce qu'on peut connaître,
Nous ne méritons pas, sans doute, un tel honneur,
Et les dames n'ont pas le bonheur de vous plaire.

DON LUIS, avec feu.

A moi? — Grand Dieu! — Tout au contraire,
Dévoûment et respect...

DONA LEONCIA, riant.

Ah! ah! quelle candeur!
Un héros de la Table-Ronde
N'aurait pas mieux parlé. — Mais ce style a vieilli :
Dans la province encor il peut être accueilli,
Madrid le désavoue; — et, tel qui sait son monde,
Doit avoir un abord plus familier, plus franc;
Nous ne haïssons pas l'air un peu conquérant,

Et votre modestie, — admirable, sans doute,
Nuit à votre mérite ainsi qu'à vos succès.

INÈS, naïvement.

Juste ce que j'ai dit !

DONA LEONCIA continue.

Vous faites fausse route.
Soyez donc gracieux, vif, léger, désormais,
Gai, surtout !

INÈS, à don Louis.

Voyez-vous.

DONA LEONCIA, de même.

Une plaisanterie,
Un mot à double sens, adroitement placé
Peuvent gagner un cœur.

INÈS.

Fi de la bouderie,
De l'air rêveur et composé !
Il est des gens si gais ! — Pour moi, rien ne m'enchante
Comme le rire, et l'homme le plus laid,
Sitôt qu'il m'amuse, me plaît.

DON PEDRO à Inès.

Très-bien, beau conseiller. — Ta mineure est probante.
(A Luis.)
Heureux Luis ! — Quelques jours de leçon
Pourront faire de vous un séduisant garçon.
(A Inès.)
Ah ! que ne suis-je encor. — Tu ris. — Mais, à mon âge,
Je pourrais profiter, malgré ton air narquois.
Je crois avoir très-bien compris votre langage.
Ecoutez, don Luis, c'était bon autrefois
D'être respectueux et sage ;
Maintenant, en couvrant d'un voile officieux

Les écarts de son impudence,
Tout est permis : le ton licencieux
Est le bon ton ; — et, quand l'impertinence
Est trop patente, — alors, de l'éventail
Vous frappant doucement, la prude, la sévère,
Dit : « Quel démon ! — Quand saura-t-il se taire
« Ou devenir plus sage ? » — Et l'indulgente mère
Ajoute en clignant l'œil : « Prenez garde ! au bercail,
« Les brebis ne sont pas encor de même année. »
Tandis que, réprimant leurs ris,
L'œil baissé, la mine étonnée,
Les fillettes ont l'air de n'avoir rien compris.

DONA LEONCIA, à don Pedro.

Tu te tairas un jour, peut-être !

DON PEDRO, à sa sœur.

N'ai-je pas profité, mon maître ?

SÈCNE VI.

Les précédents, DON TEODOR.

DON TEODOR.

Tous réunis ! — C'est avoir du bonheur.
Mesdames, ce serait vous insulter, je pense,
Que de s'inquiéter de vos santés. — D'honneur,
Jamais je ne vous vis plus d'éclat, de fraîcheur.
(à Don Pédro.)
Enchanté de vous voir ! — C'est une heureuse chance,
Que je poursuis depuis huit jours !

DON PEDRO.

Merci ;
Vous êtes par trop bon de prendre un tel souci.

DON TEODOR.

Non; c'est qu'il est des gens dont l'aimable influence
S'exerce à leur insu. C'est ce que je disais
Encore à votre sœur, l'autre jour.

DONA LEONCIA.

J'y pensais.

DON TEODOR.

Bien qu'on soit étourdi, — défaut de la jeunesse,
Le mérite à nos yeux n'en éclate pas moins,
Et nous l'apprécions! — Je vois avec tristesse
Que votre fluxion réclame encore des soins;
Elle paraît un peu.

DON PEDRO.

Ce n'est rien.

DON TEODOR.

De la mauve
Et du plantin.....

DON PEDRO.

Merci.

DON TEODOR.

C'est, qu'en le négligeant,
Ce mal peut augmenter : — il serait affligeant.

DON PEDRO.

Bon, cela passera.

DON TEODOR.

Pour nous, ce qui nous sauve,
C'est la frivolité, l'exercice; — mais, vous,
Les méditations, — la lecture, l'étude.

DON PEDRO.

L'âge! l'âge!

DON TEODOR.

Allons donc! vous vous moquez de nous!
Cet œil vif! — ce maintien! — J'en ai la certitude,
Vous avez trente-huit ans au plus?

DON PEDRO.

Pour un peu plus d'exactitude,
Mettez-en douze par-dessus.

DON TEODOR.

Impossible!

DON PEDRO.

Comptez : — ma sœur est ma cadette
De cinq ans environ.

DONA LEONCIA, vivement.

Holà! Don Téodor,
Venez vers nous, de grâce!

DON PEDRO à part.

Enfin, à la retraite,
J'ai forcé ce bourdon, qui me rompait la tête?

DONA LEONCIA à Don Téodor.

Que dit-on de nouveau?

DON TEODOR.

Moins que rien.

DONA LEONCIA.

Mais encor?

DON TEODOR.

Hier soir, au salon, un tapage effroyable!
Des cris! — des coups d'épée! — Aussi le grand marquis
Est vraiment trop insupportable :
Gagnant, trichant, goguenardant! — Et puis,
Sa femme! — un vrai bijou! — grâces à son manége,

Bonne table, — équipage, — et richesse à foison!
Mais la prébende expire : — aussi, la garnison,
Parmi vingt prétendants, dont la foule l'assiége,
Va se rendre, dit-on, au brillant colonel.
Voilà qui l'on peut dire un homme universel!
Pour attaquer un cœur et pour briller à table,
Il n'a pas son pareil! — Lui seul était capable
D'attraper Mariquite et d'être son vainqueur;
Elle! la fine mouche!

DON PEDRO, bas à don Luis.

Il est là dans sa sphère!

DON TEODOR continue.

Nous avions deux Anglais; — et puis, ce gros seigneur
Si riche, — vous savez; — et qui fit si bien taire
Ce mécréant, sigisbé de — mon Dieu!
(Cherchant.)
L'Andalouse, — son nom?

DEONA LONCIA.

Je ne sais.

DON TEODOR.

Belle fille,
Accorte et de l'esprit. — Aidez-moi donc un peu.
Don Pédro!

DON PEDRO.

Je voudrais.

DON TEODOR.

Mais elle est si gentille!
Don Luis la connaît, sans doute?

DON LUIS.

Non, vraiment.

DON TEODOR.

Eh bien! Jeannette, allons! — un effort de mémoire!

La mère est fort dévote et se vêt simplement
De bure.

JAUNITA.

Ah! oui, je sais : depuis la grande histoire
Où son mari la prit en fraude?

DON TEODOR.

Justement!
C'était un très-bon tour! — Si vous voulez l'entendre,
Don Pédro?

DON PEDRO.

Merci bien; — nous avons à reprendre
Un vieux compte d'argent. Venez-vous, don Luis?

DON LUIS.

Je vous suis.

(Don Pédro et Don Luis sortent).

SCÈNE V.

DON TEODOR, DONA LEONCIA, INÈS, JUANITA.

DON TEODOR.

Bien! — Départ à la française!
Leur pudeur est farouche et se sent mal à l'aise
Devant ma gaîté franche; — et ces doctes esprits,
N'en vont pas moins, le soir, couverts de capes brunes,
Courir obscurément quelques bonnes fortunes!

DONA LEONCIA, riant.

Vous leur en voulez bien?

DON TEODOR.

Oui : — ces pêcheurs honteux
Sont mon antipathie!

DONA LEONCIA.

Ils ne trompent personne.

DON TEODOR

Et le cher don Luis, quelqu'air froid qu'il se donne,
Me semble encore un Caton fort douteux;
Car je sais une histoire.

DONA LEONCIA.

Ah! contez-la, de grâce?

DON TEODOR.

J'entends marcher, je crois!

DONA LEONCIA.

Non; rien, en vérité.

DON TEODOR, avec mystère.

Si vous voulez que je vous satisfasse,
Passons chez vous, pour plus de sûreté :
Le sage est curieux, malgré son apathie;
Et, quand je vais chanter les exploits du mortel
Qui doit un jour, dit-on, vous conduire à l'autel,
Je prétends épargner, du moins, sa modestie.

(Ils sortent.)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DONA, INÈS, JUANITA.

(assises près d'une table, arrangeant un costume de bal.)

JUANITA.

Si triste pour si peu de chose!
Je ne le croirais pas si je ne le voyais.

INÈS.

Peu de chose!

JUANITA.

Allons donc! — Nulle femme, jamais,
N'a pleuré pour semblable cause!
Si vous abandonnez votre âme à ces vapeurs,
Le monde ne sera pour vous qu'un purgatoire,
Segnorita; — chacun a sa peine d'ailleurs :
Moi-même, vous pouvez m'en croire,
J'ai pleuré, j'ai crié quand, par quelques débats,
La jalousie en moi se trouvait aiguisée;
C'était au point que je n'en dormais pas!
Eh bien! qu'ai-je gagné? — d'être désabusée.
Les hommes, voyez-vous, — le meilleur n'en vaut rien!
Les aimer tendrement? — démence!
Feindre l'amour, donner de l'espérance
A chacun à la fois, — voilà le bon moyen!
L'un échappe; — mais l'autre est tombé dans la nasse;
Celui-ci meurt! — il a de suite un remplaçant!
De la sorte, il faut bien que la noce se fasse,
Dût-on choisir la victime entre cent!
Et vivat!

INÈS.

Crois-tu donc que je me désespère
De ne pouvoir encor me marier?

JUANITA.

Eh! mais!

INÈS.

Don Téodor me plaît sans doute, et je voudrais
Pouvoir lui dévoiler mon âme tout entière;
Mais, ce qui tient ainsi tout mon être en émoi,
C'est ce doute cruel, — c'est cette incertitude
Qui viennent s'emparer de moi,

Quand je le vois suivre partout ma tante,
Lui rendre mille soins, — dont la douceur l'enchante,
Tandis que ce serait un crime, à moi, d'oser
Lui dire un mot aimant!

JUANITA.

Eh! comment excuser,
Chez une demoiselle, une pareille audace!
Aimer! — bon Dieu! — quand un geste, un regard
Sont des péchés que rien n'efface!
« Ma nièce! prenez garde! — Il est mal, par hasard,
« De retourner la tête! — Il ne faut pas se mettre,
« Pour regarder, à la fenêtre! »
Et mille autres conseils favoris des mamans!
Peste soit des sermons! — Que ne nous donnent-elles
L'exemple sur ce point? — Mais, avec les galants,
Se promener, danser, jouer, — bon! bagatelles!
Tandis que le mari demeure à la maison.
— Et le public? — il se tait : — c'est la mode!
Quand viendras-tu pour nous, bienheureuse saison,
D'une conduite aussi commode!

INÈS.

Tais-toi, folle!

JUANITA.

Oh! non pas. — Je crève, rien qu'à voir
Le train train d'aujourd'hui! — Pour les unes, licence
De contenter leurs goûts; — pour les autres, défense
D'y penser seulement! — Tenez, de désespoir,
Pour fuir un si rude esclavage,
Je prendrais, je crois, un sauvage,
Dût-il être hérétique et noir!
Aussi, mons Périco, tiens-toi bien! — sur mon âme!
Car, ce soir, je te vais chanter certaine gamme!

Vraiment, je veux me faire épouser, voyez-vous :
Et si vous me croyez, chère Inès, entre nous,
Vous en direz tout autant à son maître.

INÈS, naïvement.

Ce ne serait pas mal.

JUANITA.

Faites-lui bien connaître,
Net et franc, que, pour lui, vous avez délaissé
Don Luis, — un amant trop sérieux peut-être,
Mais, jeune, riche, et presque fiancé.
Pour lui, de don Pédro vous souffrez les boutades;
Pour lui, vous n'avez plus ni repos, ni bonheur,
Soit qu'à la tante il lance ses œillades,
Soit qu'il lui parle bas, ou soit qu'aux promenades
Il l'accompagne!

INÈS, l'interrompant.

Au bal, nouveau malheur!
Ce soir ils vont ensemble!

JUANITA.

Oui, — bal et comédie!
Ils riront, danseront, — et nous, comme au couvent,
Coudre et s'aller coucher; — et puis, bien doucement
Se lever le matin; — et, garde, je vous prie,
De troubler par un mot le rêve séduisant
Dont madame jouit, tout en se reposant!

INÈS.

Mais que faire?

JUANITA.

Eh! — faut-il vingt fois vous le rebattre?
Dire à don Téodor que deux et deux font quatre;
Qu'il faut qu'il épouse; — ou, sans plus de temps perdu
Qu'on n'en donne au voleur qui doit être pendu,

Qu'il fasse son paquet et se mette en voyage !

INÈS.

C'est bien facile à dire! — Où trouver le courage
De montrer à ses yeux un semblable désir ?

JUANITA.

Ne vous plaignez donc plus ! — souffrez tout en silence !
Mourez de mal rage !

INÈS.

Et ma tante !

JUANITA.

A loisir
Laissez-lui Théodor !

INÈS.

Tais-toi !

JUANITA.

C'est conscience
De rendre enfin la paix à toute la maison !

INÈS.

C'est vrai.

JUANITA.

Du cœur !

INÈS.

Hélas !

JUANITA.

C'est la seule manière
D'en finir ; à moins que...

INÈS.

Quoi ?

JUANITA.

Que votre raison
Vous fasse oublier.

INÈS.

Non.

JUANITA continue.

Sans plus de mystère,
Dites-lui que jamais il ne pourra vous plaire.

INÈS.

Mon Dieu, finis !

JUANITA.

Alors, qui vous retient ?

INÈS, hésitant.

Si ma tante...

JUANITA.

Encor ce scrupule !
Mais, c'est comme un *amen* qui sans cesse revient !
Si dire : mon *neveu* lui paraît ridicule,
Si ce mot trop bourgeois lui blesse le tympan,
Faites-la s'appeler grand'tante avant un an.

INÈS.

Tu ris, folle !

JUANITA.

Eh ! vraiment, je suis inconsolable
De me trouver encor beaucoup trop raisonnable.
Mais on ouvre une porte ; — on vient.

INÈS.

C'est don Luis

JUANITA.

L'austère cavalier.

SCÈNE II.

Les précédentes, DON LUIS.

DON LUIS, à Inès.

Je pensais qu'au logis,
Chacun se reposait, à cette heure brûlante ?
Et vous, vous travaillez.

INÈS.

Il faut bien préparer
Cette parure.

DON LUIS.

Elle sera charmante,
Et sur vous, au théâtre, on pourra l'admirer !

INÈS.

C'est pour ma tante, — et même, au Colysée,
Je n'irai pas.

DON LUIS.

Pourquoi ?

INÈS.

Je ne suis pas d'humeur.

DON LUIS.

Vraiment !

INÈS.

Mais, oui. — Je suis mal disposée.

DON LUIS.

Il faut vous croire ; mais, d'honneur,
C'est surprenant.

INÈS.

Peut-être est-ce un caprice ?
Mais cela n'est permis, je présume, après tout ?

DON LUIS.

Renoncer au théâtre, — en carnaval surtout !

INÈS, souriant.

Oui, n'est-ce pas, c'est un grand sacrifice ?

DON LUIS, l'examinant

Puis, vous avez le teint beaucoup plus animé
Que de coutume.

INÈS, embarassée.

Un léger mal de tête,
Fruit du travail.

DON LUIS.

Si j'osais. — Je m'arrête
Et crains...

INÈS, gaiement.

Allons, soyez moins alarmé.

DON LUIS.

Si je devine, au moins serez-vous franche?

INÈS.

Oui.

DON LUIS.

C'est douteux.

INÈS.

Pourquoi?

DON LUIS,

Des dames, rarement
C'est la coutume.

INÈS, riant.

Eh bien, merci du compliment!

DON LUIS, s'échauffant peu à peu.

Est-ce leur faute? — Ah! pour qu'un cœur s'épanche,
Il faut qu'il ne soit pas, dès ses plus jeunes ans,
Contraint à renfermer les plus simples penchants,
A cacher ses désirs, — à mentir à tout âge;
Par les yeux, le maintien, la voix et le langage.
Vous soupirez?

INÈS, avec embarras.

Qui? — Moi! — Sans doute par hasard.

DON LUIS.

Soit. Mais ai-je raison? — Qu'en pensez-vous?

INÈS.

Peut-être.

DON LUIS.

Ce mot est un aveu pour qui sait s'y connaître.

INÈS.

Que dire?

DON LUIS.

Mais, ce que l'on sent.

JUANITA.

Sans fard,
Je dis que vous parlez vrai comme un évangile,
Don Luis.

INES, avec abandon.

Ah! combien les hommes sont heureux!

DON LUIS, avec amertume.

N'est-ce pas, ils sont francs?

INÈS.

Je ne sais; mais pour eux
Du moins la feinte est inutile.
Mais nous, dont un regard, un mot est criminel;
Nous..,

DON LUIS, tendrement.

De grâce, achevez! — Un peu de confiance.

INÈS, se reprenant.

Je parle en général. — Nul secret personnel
Ne prétend faire appel à votre bienveillance,

DON LUIS, avec passion.

Ah! je voudrais, Inès, être compté par vous,
Comme un ami vrai, dévoué, sincère;
Un ami qui, pour vous, serait prêt à tout faire,
Et pour lequel il serait doux
(se reprenant.)
De tout sacrifier. — Mais, pardon! je m'oublie.
Je venais demander...

INÈS.

Quoi donc?

DON LUIS.

Si don Pédro
N'est pas à la maison?

JUANITA.

Au café du Prado,
Depuis une heure il est, je le parie,
A critiquer nos pauvres jeunes gens,
Avec deux ou trois vieilles têtes.
Exhumant leurs vieilles conquêtes,
Ils refont le passé, qu'ils nomment le *bon temps!*

INÈS, à Juanita.

(A don Louis.)
Folle, assez! — Qu'avez-vous, don Louis!

DON LUIS.

Je balance
Si j'irai le trouver de suite, ou bien...

INÈS.

Ou bien?

DON LUIS.

Que sais-je?

INÈS, avec malice.

Est-ce que l'art de garder le silence
Ou de dissimuler, — dont votre fier dédain
Nous accusait, pauvrettes que nous sommes!
Est un mal qui se gagne et qui s'étend aux hommes?

DON LUIS.

Hélas! parfois. — J'irai, puisque j'ai du loisir,
Joindre votre oncle.

INÈS.

Adieu, bien du plaisir.

DON LUIS, sans bouger.

Adieu.

INÈS.

Vous restez?

DON LUIS, se décidant.

Non. — Ma prudence endormie
Se réveille; — il pourrait s'en aller. — A ce soir!

INÈS, d'un air enjoué.

Mais surtout, prenez garde!

DON LUIS.

A quoi?

INÈS.

L'épidémie;
L'art de feindre.

DON LUIS, sortant.

Oh! jamais je ne pourrai l'avoir.

SCÈNE III.

INÈS, JUANITA.

JUANITA.

Hum! segnora,

INÈS.

Quoi?

JUANITA.

Je m'abuse
Ou vous avez encor là quelques reliquats.

INÈS.

J'estime don Louis, je n'en disconviens pas;
Je l'aime d'amitié; mais mon cœur se refuse
A d'autres sentiments. — Le voir, là, chaque jour,
Sans craindre ou désirer; — savoir que l'hyménée,
Si je veux, à la mienne unit sa destinée!
Tout ce calme, Jeannette, est bien loin de l'amour!

JUANITA.

Ainsi, don Téodor aurait eu moins de chance
Sans la rivalité

INÈS, d'un ton de reproche.

Jeannette !

JUANITA.

J'ai touché
Votre blessure au vif.

INÈS, avec abandon.

Sais-je la différence,
Pour expliquer comment mon cœur s'est attaché !

JUANITA.

Oh ! je la sais bien, moi !

INÈS, de même.

Le voir sans que je puisse
Seulement lui parler ! — Le front calme et serein,
Sourire à tout propos, quand je suis au supplice,
Sous les pensers jaloux qui déchirent mon sein !
Non ; — il n'est pas, vois-tu, de force humaine
Pour un pareil malheur !

JUANITA.

Segnora, calmez-vous !

INES, en pleurs.

Et personne à m'aider pour supporter ma peine !

JUANITA.

Ne pleurez pas !

INES, de même.

Mon père loin de nous !
Mon oncle ! il m'aime ; oh ! oui : mais, prévenu d'avance
Contre don Téodor

JUANITA.

C'est assez naturel :
L'un est avare et vieux ; — l'autre aime la dépense

Et le bruit du jeune âge. — Or, le sempiternel :
Avec plaisir ! — plutôt vous verrait mourir fille,
Qu'épouser votre amant !

INES, timidement.

Pour ma tante !

JUANITA.

Oh ! vraiment,
D'elle vous obtiendrez bien mieux l'assentiment
De mettre entre le monde et vous la sainte grille
D'un bon couvent !

INES, avec désespoir,

Donc, pour moi pas d'espoir
De l'épouser !

JUANITA.

Pourquoi non ? — Il vous aime
Et vous l'aimez ! — Un père, une mère elle-même,
Un oncle, des parents, peuvent-ils prévaloir
Contre l'amour ?

INES.

Ah ! ma raison redoute
Tant d'obstacles !

JUANITA.

Alors, vous l'aimez peu.

INES.

Quoi ? moi !

JUANITA.

Pour une bagatelle ainsi rester en route ?
Se condamner à ne jamais...

INES, hors d'elle même.

Eh ! quoi,
Jamais ! — Tandis qu'ici, sous mes yeux, plus heureuse,
Une autre ! — Ah ! quel soupçon ! — Malheureuse, tais-toi !
Vois ma rougeur, Jeannette ; et que l'idée honteuse

Qui vient de traverser mon cœur, soit dans le tien
Comme dans un tombeau! — Désormais ma pensée
Saura, du moins, cacher le trait qui l'a blessée;
Et, dussé-je mourir de ce fatal moyen,
Je verrai Théodor; — je veux lui dire...

SCÈNE IV.

Les précédentes, DON TEODOR.

DON TEODOR, qui a entendu les derniers mots.

Eh! bien,
Quoi? ma charmante!

INES.

O ciel!

JUANITA.

Voilà ce qu'on appelle
De l'à-propos.

INES, dans le plus grand trouble.

Pour moi si vous avez encor
Quelqu'amitié, veuillez, don Téodor,
En cet instant me laisser!

DON TEODOR.

Non, ma belle!

INES.

Demain.

DON TEODOR.

A vous quitter je ne puis consentir,
Sans savoir d'où vous vient cet air sombre et farouche;
Et je m'installe ici
(Il s'assied).

INES, tremblante.

Ma tante peut venir :
Une autre fois!

DON TEODOR.

Non pas ! — de votre bouche
J'entendrai tout, ou ne veux pas bouger.
Me renvoyer ! — Mais pouvez-vous songer
Aux chagrins, à l'inquiétude
Que j'aurais loin de vous ! — Est-ce quelque sermon
Du vieux?

INES.

Oh ! non.

DON TEODOR.

Alors, c'est de la tante?

INES.

Non plus.

DON TEODOR.

Eh ! bien, qui vous tourmente?

INES.

Ce n'est rien.

DON TEODOR.

Je le crois.

JUANITA.

Et vous avez raison.

INES, à Juanita.

Tais-toi, surtout !

DON TEODOR.

Non ; parle !

JUANITA.

Eh ! sans tant de paroles.
Les signes n'y font rien : je meurs si je me tais.

INES.

Et si tu parles, je m'en vais !

DON TEODOR, la retenant.

Non, restez, je vous prie. — En disputes frivoles

Nous perdons un temps précieux.
Ecoutez-moi :

INÈS.

Ma tante?

DON TEODOR.

Elle dort.

JUANITA, outrée.

Doux prélude
De la fête où, ce soir, selon son habitude,
Elle ira promener son galant radieux.

DON TEODOR, à part.

La babillarde!

JUANITA, de même.

Et puis : *Chère Inès! mon bel ange!*
Oui, vous l'aimez beaucoup sans que ça vous dérange.

DON TEODOR, à part.

Mauvaise langue!

JUANITA.

Et tandis qu'aux plaisirs,
Aux jeux, aux bals, vous consacrez chaque heure,
L'*Ange* est à la maison, qui gémit et qui pleure.

INÈS, avec embarras.

Mais...

JUANITA.

Nous sommes ici comme deux vrais martyrs.

DON TEODOR, à part.

Il faudra l'étrangler pour avoir du silence.

INÈS.

Jeannette!

JUANITA.

Ah! parler vrai, c'est un crime aujourd'hui!

DON TEODOR, à Juanita.

Par saint François, trève à ton éloquence,
Et laisse qu'on s'explique.

JUANITA.

Allons, soit; j'ai fini.

DON TEODOR, à Inès.

Profitons au plus tôt de cette intermittence.

INÈS.

Ma tante à chaque instant pourrait se réveiller.

DON TEODOR, indiquant la porte.

Si Jeannette voulait, de là, bien surveiller,
Elle nous préviendrait.

JUANITA.

Vous prévenir? — Malpesto!
Je voudrais que Madame, en achevant sa sieste,
Vous prît au trébuchet et vous sautât aux yeux.

DON TEODOR, à Juanita.

Va donc, mille démons! — Et demain, pour ta peine,
Je te promets.

INÈS.

Oui, va!

JUANITA, allant vers la porte.

Vrai, je suis trop humaine.
Je tousserai pour vous avertir mieux.

DON TEODOR, la poussant.

Mais, va vite.

JUANITA, à Teodor.

Surtout, soyez sage!

DON TEODOR.

Friponne!

JUANITA, allant se placer à la porte.

L'ennemi peut venir, la sentinelle est bonne.

DON TEODOR, à Inès.

Chère Inès, je puis donc, enfin, en liberté
Vous parler un instant!

INÈS.

Est-ce bien votre envie?

DON TEODOR.

En doutez-vous, Inès?

INÈS.

Souvent la vérité
Brille avec trop d'éclat. — Mais, mon cœur attristé
Saura se taire. — Ecoutez, je vous prie,
Don Téodor; de vous, puis-je espérer
Une grâce?

DON TEODOR.

Parlez! — Mon cœur, mes biens, ma vie
Sont à vous pour jamais. — Exigez, et soudain...

INÈS.

Eh bien! s'il est ainsi, veuillez rendre à mon âme
La paix qu'elle a perdue.

JUANITA, revenant.

Oui, c'est par trop vilain
De tromper à la fois et demoiselle et dame:
Tenez votre promesse en obtenant sa main.

DON TEODOR, en reconduisant Juanita.

(A Inès.)

Que le diable t'emporte!—Eh quoi! des pleurs, ma chère,
Des soupirs? — Un seul mot?

INÈS.

Ah! vous ne savez pas
Combien je souffre! — Et plus longtemps se taire
M'était impossible.

DON TEODOR.

Ah! vous! souffrir!

INÈS.

Mais, hélas!
Il n'est qu'un seul moyen de finir mes alarmes.

DON TEODOR.

Et lequel?

INÈS.

A nous voir il nous faut renoncer.

DON TEODOR.

Ne plus nous voir; — ô ciel! vous pouvez prononcer
Un arrêt si fatal?

INÈS.

Vous voyez, par mes larmes,
Combien il m'a coûté; mais, c'est le seul!

DON TEODOR.

Pourquoi?

INÈS.

Il le faut.

DON TEODOR.

Il le faut! — Ah! tu n'as donc pour moi,
Cruelle, en ce moment, ni pitié, ni tendresse?

INÈS.

Plût au ciel!

DON TEODOR.

Et pourquoi nous séparer ainsi?

INÈS.

Je parviendrai, j'espère...

DON TEODOR.

A m'oublier?

INÈS.

Sans cesse
Je le demande au ciel contre nous endurci;
Mais, je n'y parviens pas!

DON TEODOR.

Bien à regret?

INÈS.

Que sais-je?
Mon chagrin est si grand, que j'ignore à la fois
Ce que je veux, ce que je dois!
De tous côtés un mal pareil m'assiége :
Je meurs en me taisant; — en parlant je me perds!

DON TEODOR.

Sèche tes pleurs, mon Inès bien-aimée!

INÈS.

Consentez, pour calmer les maux que j'ai soufferts?

DON TEODOR, avec intention.

Ce moyen est le seul que ton âme alarmée
Ait entrevu?

INÈS.

Le seul.

DON TEODOR.

Et moi, je suis certain
D'un autre.

INÈS.

Mais lequel?

DON TEODOR.

De parler ce matin
A ta tante.

INÈS.

Inutile!

DON TOEDOR.

Eh!

INÈS.

Mieux que moi, sans doute,
Vous le savez, ingrat!

DON TEODOR.

Nullement. — Mais, écoute :
Si ta tante pouvait s'opposer à nos vœux,
Alors ; — mais, m'aimes-tu?

INÈS.

Vous en doutez encore?

DON TEODOR.

En dépit d'un refus nous pouvons être heureux!

INÈS.

Comment?

DON TEODOR.

Tu le sauras.

INES.

Faut-il que je l'ignore!
Parlez!

DON TEODOR.

Eh! bien, mon Inès, tu le veux ;
Mais trouverai-je en toi la force et le courage?

INES.

L'amour me soutiendra.

DON TEODOR.

Veux-tu, dis-moi, veux-tu
Que je sois ton époux?

INES.

Si je le veux!

JUANITA, accourant.

En voyage !

(à don Teodor.)

L'ennemi vient à nous ! fuyez ! — Soin superflu !
Il n'est plus temps !

SCÈNE V.

Les précédents, DONA LEONCIA.

DONA LEONCIA, apercevant don Teodor.

Comment ! surprise extrême !
Tant de plaisir m'attend, sans que j'en sache rien !

DON TEODOR.

J'arrivais.

JUANITA.

Justement.

DONA LEONCIA, à Juanita.

Tais-toi.

JUANITA.

A l'instant même
J'allais vous prévenir.

DON TEODOR.

Je le défendais bien
Pour ne pas vous troubler ; — votre repos...

DONA LEONCIA, piquée.

J'admire
Cette délicatesse !

DON TEODOR.

Une nuit à passer !

DONA LEONCIA, ironiquement.

Sans doute ; — et je ne puis assez vous le redire,
Je suis vraiment sensible à ce soin !

DON TEODOR.

A danser

On se fatigue, alors qu'on est si délicate;
(S'approchant d'elle.)
Et vous savez l'intérêt...

DONA LEONCIA, à part.

Il me flatte;
Mais il me le paiera.

JUANITA, à Inès.

Segnora!

INÈS, à Juanita.

Paix! tais-toi!

DON TEODOR, haut en se promenant.

La fête sera belle!

DONA LEONCIA, avec ironie.

Et je suis préparée
A m'y bien divertir!

DON TEODOR.

Pourquoi non?

DONA LEONCIA.

Ah! — pourquoi?
Pour rien.

DON TEODOR, bas à Leoncia.

Qu'avez-vous vu?

DONA LEONCIA, bas à don Teodor.

Bien! — la mine assurée!
Niez! cela vaut mieux

JUANITA, à Inès.

Vos points sont de travers,
Segnora!

INES.

Tu dis vrai : ce travail me fatigue!

JUANITA.

Quittez-le.

DON TEODOR, haut, se promenant.

Cette nuit que de plaisirs divers!
Banque, bal, mascarade, intrigue sur intrigue!
(bas à dona Leoncia.)
Et puis, un monde fou! — Je vous expliquerai...

JUANITA, à Inès.

Encore un point manqué!

INES.

Je le réparerai.

DON TEODOR, haut.

La fête est si bien ordonnée
Qu'on l'annonce, à la cour. On n'a rien vu de mieux :
Des parures, dit-on, d'un goût délicieux!
Et des déguisements!

JUANITA, haut.

Tiens! — chez nous, chaque année,
C'est à la Fête-Dieu qu'on se déguise aussi;
J'en ai vu tant et plus : — entr'autre, un petit diable
A double face!

DON TEODOR, à Juanita l'interrompant

Eh! mais, c'est pitoyable
Tes masques de province!

DONA LEONCIA, à Juanita.

On n'a que faire, ici,
De vos réflexions, Jeannette!

DON TEODOR, bas à dona Leoncia.

Enfantillage
Qui ne méritait pas ce courroux!

DONA LÉONCIA, bas à don Teodor.

Je me tais;
Mais, n'imaginez pas, par votre beau langage,
M'en imposer, au moins! je sais ce que je sais!

JUANITA, toussant.

Hum!

DON TEODOR, haut.

On assure enfin..

INÈS, à Juanita.

Je ne puis davantage.
Y résister! — Viens, Jeannette!

(Elle se lève pour sortir.)

DONA LEONCIA, à Inès.

Où vas-tu?

INÈS.

Dans ma chambre.

DONA LEONCIA.

Comment?

INÈS.

Une douleur subite,

DON TEODOR, avec empressement.

Faut-il un médecin?

INÈS, avec froideur.

Merci.

DON TEODOR.

J'y cours de suite.

INES.

Il n'en est pas besoin.

DON TEODOR.

Ce travail assidu,
A cette heure brûlante, est la cause certaine.

INES.

Il se peut.

DONA LEONCIA.

Mon enfant, si c'est une migraine,
Couche-toi quelque temps.

DON TEODOR.

Il serait à propos
De prendre du café

DONA LEONCIA.

Mais surtout du repos.
Jeannette apprêtera mes costumes.

INES.

Ma tante,
Laissez-moi ce plaisir !

DONA LEONCIA.

Dans ton appartement
Rentre plutôt : le mal par le travail augmente ;
Et Jeannette sait bien ce qu'il faut

JUANITA.

Oui, vraiment.

DONA LEONCIA, à Juanita.

Mais, songe à tout prendre, de sorte
Qu'il n'aille rien manquer, juste au dernier moment !

DON TEODOR, à Leoncia.

Où vous habillez-vous ?

DONA LEONCIA, à Juanita.

Tu diras que l'on porte
(à don Teodor).
Le tout chez ma cousine. Ensemble nous devons
Aller ce soir, si pourtant nous avons
Un cavalier qui nous serve d'escorte ?

DON TEODOR.

Comme j'y dois aller moi-même absolument,
Je réclame l'honneur...

INES, avec douleur.

Ma tante, adieu!

DONA LEONÇIA.

Jeannette,

(à Inès).

Pense au café. J'espère, avant notre départ,
Que tu seras bien mieux.

INES.

Sans qu'au lit je me mette,
J'en ai l'espoir aussi.

DON TEODOR.

Pourtant, si par hasard
La migraine redouble?

INÈS, avec dédain.

Oh! n'ayez nulle peur!
Mon mal n'est pas durable : — un instant l'a fait naître;
J'espère qu'un instant le fera disparaître.

(Elle sort avec Juanita, après une profonde révérence à don Théodor).

SCÈNE VI.

DONA LEONCIA, DON THEODOR.

DONA LEONCIA.

A votre empressement, on vous prendrait, d'honneur,
Pour l'administrateur de quelqu'infirmerie!

DON TEODOR.

Méchante!

DONA LEONCIA.

Est-ce méchant de louer vos vertus?

DON TEODOR, bénignement.

Voir souffrir.

DONA LEONCIA.

Oui, sans doute; et l'âme est attendrie
Doublement, quand le mal jette ses traits aigus
Sur quelque jouvencelle.

DON TEODOR, de même.

Oui.

DONA LEONCIA.

Candide et novice.

DON TEODOR, avec dépit joué.

J'aime fort en effet les primeurs!

DONA LEONCIA, raillant.

Qui pourrait
De vous en accuser commettre l'injustice?

DON TEODOR, sérieusement.

Vous croyez plaisanter! — Mais qui me connaîtrait
Saurait le peu de goût que j'ai pour la jeunesse.
Vrai : — ce n'est qu'inconstance et que présomption,
Vanité sans motif, sotte obstination,
Ne sachant mériter ni sentir la tendresse!

DONA LEONCIA, presque convaincue.

En effet : je me suis demandé bien des fois,
Ce qu'on trouvait de charme à ces jeunes minois.

DON TEODOR, continue.

Rire niaisement, minauder; — de mémoire
Vous réciter trois pages de roman;
(avec cajolerie.)
Voilà tout leur amour! — Moi je suis partisan
De la beauté qui s'en fait moins acroire,
Et dont l'esprit est mûr comme le cœur :
Celle-là sait aimer; — sensible autant que belle,
Elle sait comme on paie un dévouement fidèle;
Et, si je la nommais, vous verriez bien

DONA LEONCIA, rougissant.

Flatteur!

DON TEODOR.

Elle n'a qu'un défaut.

DONA LEONCIA.

Lequel?

DON TEODOR.

En elle-même
Elle manque de foi, ce qui la rend souvent
Trop soupçonneuse pour qui l'aime.

DONA LEONCIA.

Ce n'est pas sans raison.

DON TEODOR.

Sans aucune, vraiment!

DONA LEONCIA, s'échauffant.

Oh! que non.

DON TEODOR.

Mais je vous assure;
L'apparence déçoit.

DONA LÉONCIA.

C'est à désespérer!

DON TEODOR.

Si vous voulez, je suis prêt à jurer.

SCÈNE VII.

Les précédents, JUANITA.

JUANITA.

Segnora, voulez-vous qu'on couse la ceinture,
Ou qu'elle soit plissée?

DONA LEONCIA, avec impatience.

Il faut la mettre à plat,
Je l'avais dit!

JUANITA.

Pardon; c'est une absence;
Qu'y faire?

DONA LÉONCIA.

Quelle tête!

JUANITA.

Elle vient de Valence;
C'est dire assez.

(Elle sort).

SCÈNE VIII.

DONA LÉONCIA, DON TÉODOR.

DON TEODOR.

Eh! oui : tout cet éclat
N'a point de base et m'a l'air d'un caprice.

DONA LÉONCIA.

C'est que je vois tout, moi.

DON TEODOR.

Quand ce n'est qu'une erreur!

DONA LÉONCIA.

L'on ne me trompe pas.

DON TEODOR.

Voyez quelle injustice!
Pour deux mots, tout au plus, que je disais

DONA LEONCIA.

Menteur!
J'ai de bons yeux, je crois?

DON TEODOR.

Demandez à Jeannette?

DONA LÉONCIA.

Beau témoin!

DON TEODOR.

Pourquoi non?

SCÈNE IX.

Les précédents, JUANITA.

JUANITA.

Votre ceinture est faite,
Mais elle ne joint pas!

DONA LEONCIA, avec impatience.

Une autre! et laisse-nous.

JUANITA.

J'y cours.

(fausse sortie.)

DONA LÉONCIA, à don Teodor.

Je prétends être seule, entendez-vous;
Mais seule!

DON TEODOR.

Oui.

DONA LÉONCIA

Tout ou rien!

DON TEODOR.

Soit.

DONA LÉONCIA.

Je hais le partage!

JUANITA, revenant sur ses pas.

Ou la verte ou la rose?

DONA LÉONCIA.

Eh! qu'importe!

JUANITA.

Alors, bon!

Moi, je choisis la rose.

DONA LÉONCIA.

Oh! que de bavardage!

DON TEODOR.

Un peu de patience.

DONA LÉONCIA, à Juanita.

Il est tard; — allons donc,

Dépêche-toi!

JUANITA.

J'y vais.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

DONA LÉONCIA, DON TÉODOR.

DONA LÉONCIA, toussant.

Avec pareille espèce,

Le sang bout, quoi qu'on fasse.

DON TEODOR, avec intérêt.

Et la poitrine en sent

Le contre-coup!

DONA LÉONCIA.

Cela vous intéresse

Fort peu, je crois!

DON TEODOR, avec sentiment.

Plût à Dieu tout-puissant

Que le mal menaçât seulement ma personne!

DONA LEONCIA.

Folle! qui le croirait!

DON TEODOR.

Quittez ce ton railleur ;
Je demande la paix. — Voyez, je suis meilleur
Que vous. — Est-ce fini?

DONA LEONCIA.

Vous me la donnez bonne
De me croire en courroux.

DON TEODOR,

Voulez-vous donc exprès
Me gâter cette fête? — Ah! mon âme attristée
Sera bien assez tourmentée
Par l'amertume et les regrets!

DONA LÉONCIA, inquiète.

Comment! — Expliquez-vous?

DON TEODOR, sentimental.

Oui, — loin de ma famille,
Retenu dans Madrid, contre sa volonté,
Par l'amour insensé...

DONA LEONCIA, avec impatience.

Votre discours sautille
Que je n'y comprends rien. — Voyons! — la vérité.

DON TEODOR, sombre.

On croit peut-être ici pouvoir me faire honte
Impunément.

DONA LÉONCIA, effrayée.

Pour Dieu!

DON TEODOR.

Mais si quelqu'un m'affronte,
Il verra que je sais punir un insolent!

DONA LÉONCIA.

Qu'est-ce donc?

DON TEODOR, d'un air dégagé.

Moins que rien,—peut-être un coup d'épée!
Qu'y faire?

DONA LÉONCIA.

Mais encor?

DON TEODOR, avec feu.

Je suis né violent;
Et si du moindre mot mon oreille est frappée,
Si le moindre reproche échappe à l'insolent...

DONA LÉONCIA..

Pour quel motif?

DON TEODOR.

Et mais; — pour une bagatelle,
Pour quelques onces d'or que je dois

DONA LÉONCIA.

Ah! pourtant.
Je respire à la fin. — Donc c'est une querelle
Qui n'aurait lieu qu'en ne le payant pas?

DON TEODOR, avec exaltation.

Oh! que dirait mon oncle, auditeur au Mexique,
S'il savait son neveu dans un si mauvais pas?

DONA LÉONCIA.

Pourquoi le saurait-il? — A Madrid, on se pique
D'amitié, ce me semble. — Et...

DON TEODOR.

Qui, moi, — demander?

DONA LÉONCIH, timidement

Peut-être est-il quelqu'un qui pourrait regarder
Comme un bonheur qu'en cette circonstance
Vous voulussiez accepten.

DON TEODOR.

Comment, moi!
M'humilier à ce point!

DONA LÉONCIA.

Et par quoi?
Si ce quelqu'un a part à votre confiance,
A votre amitié même?

(Elle lui présente sa bourse en baissant les yeux).

DON TEODOR.

Oh ciel! — que faites-vous?
Voilà pourtant à quel affront m'expose
Ma franchise.

DONA LÉONCIA, insistant.

Ecoutez, ne soyez point jaloux
Du plaisir que j'éprouve. — Ah! c'est si peu de chose!
J'avais là quelqu'argent préparé pour le jeu :
Supposons qu'avec vous j'étais de compagnie,
Et nous avons perdu!

DON TEODOR, indécis.

La fortune ennemie
Pourrait changer — et, peut-être, dans peu
Nous rendre...

DONA LEONCIA.

Acceptez donc, dans mon intérêt même.

DON TEODOR.

Mais j'y mettrais une condition :
De partager mon gain.

DONA LÉONCIA, lui présentant de nouveau sa bourse.

Je l'entends bien de même,
C'est pure spéculation.

DON TEODOR.

Encore !

DONA LÉONCIA.

Allons, prenez.

DON TEODOR, prenant.

C'est par soumission ;
Peut-on rien refuser à celle que l'on aime ?

DONA LÉONCIA, charmée.

Vrai, vous ne mentez pas !

DON TEODOR, lui prenant la main qu'il baise.

Non, mon souverain bien,
(appercevant Inès, à part).
Mon ange tutélaire ! — O ciel ! quelle disgrâce !
(haut à don Léoncia.)
Un mot, — et nul bonheur n'égalera le mien.
Qu'un lien éternel...

DONA LEONCIA, étonnée.

Que dites-vous?

DON TEODOR, faisant mine de se jeter à genoux.

J'embrasse
Vos genoux. — Que toujours...

DONA LEONCIA, stupéfaite.

Mais, je n'y comprends rien.

DON TEODOR, avec exaltation.

Un seul, oui ! — Laissez-le tomber de votre bouche.
Pour vous-même, pour moi, pour elle !

SCÈNE II.

Les précédents, INÈS, qui a entendu la fin de la scène précédente, et JUANITA,

INÈS, se précipitant aux genoux de sa mère.

Oh ! oui, pour moi,
Tante chérie, oh ! oui, pour nous tous.

DONA LEONCIA.

Quoi !

Que dis-tu? que fais-tu?

INÈS.

Que la pitié vous touche,
Et jamais plus de vœux, et jamais plus d'amour
D'une mère n'auront environné la vie.

DONA LEONCIA.

Mais encor...

INÈS.

Je sais tout. D'une oreille ravie
J'écoutais Teodor. — Venez donc sans détour
Vous jeter à ses pieds et doubler mon courage.
A sa mère.
Et vous, unissez-nous, bénissez vos enfants !
Il demande ma main.

DONA LEONCIA, en courroux.

N'en dis pas davantage,
Fille indigne !

INÈS, se relève tremblante.

Ma tante !

DONA LEONCIA.

Honte de tes parents !
Oui, oui, je suis ta tante, et te ferai connaître
(à don Théodor).
Comme on traite un enfant ingrat ! — Et vous ! et vous !
Homme vil et trompeur, dont l'esprit lâche et traître
Dupe ainsi l'innocence, à l'instant, de chez nous
Que l'on sorte à jamais !

DON TEODOR,

Un mot !

DONA LEONCIA, à Inès.

Toi, malheureuse !

Rentre ! — Ou crains ma colère !

INÈS, avec désespoir.

Hélas !

DONA LEONCIA.

Va !

INÈS.

J'obéis.

(elle sort).

SCÈNE XII.

Les précédents à l'exception d'INÈS.

DONA LEONCIA.

(à don Téodor.) (à Juanita.)

Quant à vous, faut-il donc? Et toi, qu'attends-tu? dis ?

JUANITA, avec calme.

J'attends pour le costume.

DONA LEONCIA, en fureur.

Au Diable ! — apparieuse !
C'est toi, dans tout cela, de qui provient le mal !

JUANITA.

Apparieuse à moi !

DONA LEONCIA.

C'est ce que tu mérites.

JUANITA, avec feu.

A moi de pareils mots ! — Voyez quel sort fatal
De servir ! — Car, sachez, malgré ce que vous dites,
Que mon père est un vieux chrétien,
Que mon frère est sergent, — mes cousins gentilshommes ;
Il ne nous manque que du bien
Pour prouver à tous qui nous sommes !

DONA LEONCIA.

Ah !

JUANITA.

Oui ; notre maison peut marcher le front haut,
Et personne, chez nous, n'a senti le fagot ;
C'est bien connu.

DONA LEONCIA, avec ennui.

Finis !

JUANITA.

Mais, la fortune !
Voilà ce qui rend fier !

DONA LEONCIA.

Veux-tu rentrer ?

JUANITA, de même.

Il faut
De l'argent ! — et pas plus.

DONA LEONCIA.

Quelle langue importune !
Voyons : — tais-toi !

JUANITA.

Je dis...

DONA LEONCIA, avec autorité.

C'est assez

JUANITA.

Je me tais.

DONA LEONCIA.

Retourne auprès d'Inès sur-le-champ.

JUANITA.

Je m'en vais.
(elle sort.)

SCÈNE XIII.

DONA LÉONCIA, DON TÉODOR.

DONA LEONCIA, avec dignité.

Je n'aurais jamais cru me trouver obligée
A vous dire, monsieur...

DON TEODOR.

Ma foi, ni moi non plus !

DONA LEONCIA.

Mais tranquillisez-vous : — A vos regards confus
J'épargnerai l'aspect d'une femme outragée.
Seulement, j'ose encore invoquer votre honneur ;
Que de moi, de mon nom, jamais, je vous en prie,
Un mot, un souvenir.

DON TEODOR, avec aplomb.

Ah ! la plaisanterie
Dure un peu trop longtemps !

DONA LEONCIA, étonnée.

Quoi !

DON TEODOR.

Mais, cette rigueur.
Pourquoi ? Pour quel motif ?

DONA LEONCIA, stupéfaite.

Eh !

DON TEODOR.

Du moins, on s'explique !
Parlez clair, — et je puis vous satisfaire en tout.

DONA LEONCIA.

Cela ferait honneur à votre rhétorique ;
Mais j'en doute.

DON TEODOR.

Oui ; raillez, pour me pousser à bout ;
Alors, je me tairai.

DONA LEONCIA.

Mais je voudrais entendre
Ce que vous pourriez dire.

DON TEODOR.

Au lieu de me défendre
Et d'essuyer ici des mépris, on devrait
Me rendre grâce.

DONA LEONCIA.

Oh ! oui : — de tromper Inésille !

DON TEODOR, avec étonnement.

Comment ?

DONA LEONCIA.

Elle l'a dit ?

DON TEODOR.

Mais, quoi donc ?

DONA LEONCIA.

Il paraît
Qu'il vous plaît de l'entendre ! — Eh ! cette jeune fille
Vient de dire à l'instant que vous l'aimiez !

DON TEODOR.

Eh bien !

DONA LEONCIA.

Et que vous demandiez à l'épouser !

DON TEODOR.

J'admire
Votre crédulité !

DONA LEONCIA.

Vous, pour la contredire,
Avez-vous dit un mot ? fait un geste ?

DON TEODOR.

Moi ! — Rien ;
Faut-il tant de motifs pour se croire adorée

A quinze ans ? — Je suis vif, gai, badin, étourdi ;
Je viens dans la maison presque chaque soirée ;
Elle est jeune, — elle est bien ; — il se peut, qu'enhardi
En voyant ce portrait d'une personne aimée ;
(Ah ! pardon ! malgré moi mon cœur vous a nommée
Quand vous me bannissez !) — Mais, jamais un seul mot
De mariage !

DONA LEONCIA.

Alors, comment?

DON TEODOR.

Les demoiselles,
Vous le savez, — qu'on leur parle ! — aussitôt
Elles rêvent mari ! — Les moindres étincelles
Sont des feux dévorants, pour ces jeunes cerveaux,
Echauffés trop souvent par les romans nouveaux !

DONA LEONCIA.

Mais, vous me demandiez, alors qu'elle est entrée.

DON TEODOR.

Oui, sa main.

DONA LEONCIA.

Ah ! monsieur !

DON TEODOR.

C'est là le dévouement !
J'étais auprès de vous, l'âme encore enivrée
D'espérance ; — à vos pieds je venais justement
Exprimer tout l'excès de ma reconnaissance ;
Je baisais votre main ; — quand je vois, en silence,
Votre ségnorita qui s'arrête...

DONA LEONCIA.

Comment ?
Vous l'avez vue?

DON TEODOR.

Eh ! oui, — son oreille attentive
Epiait nos discours ! — Moi, dans mon embarras,
Pour mieux donner le change à cette âme naïve,
J'ai demandé sa main. — Mais ne voyiez-vous pas
Mes signes? — mes regards?

DONA LEONCIA.

Non.

DON TEODOR.

Moi, je croyais bien faire;
Et, pour vous épargner le moindre déplaisir,
J'aurais sollicité la main — de — votre frère!

DONA LEONCIA, persuadée.

Vraiment!

DON TEODOR, avec tristesse.

Et maintenant, selon votre désir.
Je vais partir. — Adieu!

(Il fait même de vouloir sortir.)

DONA LEONCIA.

Me quitter!

DON TEODOR.

Tout à l'heure
Vous l'avez ordonné!

DONA LEONCIA.

J'étais folle! — Restez.

DON TEODOR.

Mais...

DONA LEONCIA.

Je vous prie.

DON TEODOR.

Oh! dès lors, je demeure :
Ces ordres-là seront toujours exécutés.

Ainsi, plus de procès ! — Ça, voici bientôt l'heure
De sortir.

DONA LEONCIA, dolente.

Non ; ce soir, je reste à la maison.

DON TEODOR.

Pourquoi ?

DONA LEONCIA.

Je me sens mal.

DON TEODOR.

Comment ! la comédie...

DONA LEONCIA.

Je n'irai pas.

DON TEODOR.

Le bal !

DONA LEONCIA.

Pour la même raison
L'on ne m'y verra pas.

DON TEODOR, cajolant.

Un peu de bouderie,
N'est-il pas vrai ? — Soyez aimable ! — Nous irons
D'abord chez la cousine ;

DONA LEONCIA.

Et puis ?

DON TEODOR.

Puis nous verrons.

DONA LEONCIA.

Soit donc, chez la cousine. — Au moins, ce sacrifice,
Je le fais pour vous seul, — pour vous rendre content !

DON TEODOR, un peu railleur.

Que je vous en sais gré, ma noble protectrice !

DONA LEONCIA, appelant.

Juanita !

SCÈNE XIV.

Les précédents, JUANITA.

JUANITA.

Me voici !

DONA LEONCIA.

Ma mantille !

JUANITA.

A l'instant.

(Elle sort.)

SCÈNE XV.

DONA LEONCIA, DON TEODOR.

DONA LEONCIA.

Vous souriez en dessous ?

DON TEODOR.

Au contraire !
Je sens ce que vous doit coûter un tel effort !

DONA LEONCIA, avec dépit.

Eh ! bien, je n'irai pas !

DON TEODOR.

Encor de la colère ?
Voyons : — finissons-en !

SCÈNE XVI.

Les précédents, JUANITA.

JUANITA, avec la mantille.

Voilà, voilà !

DONA LEONCIA, se faisant coiffer.

D'abord,
Place-la comme il faut ! — Bien. — Que fait Inésille ?
Est-elle au lit ?

JUANITA.

Non pas.

DONA LEONCIA.

A-t-elle pris

Du café ?

JUANITA.

Mais, un peu.

DONA LEONCIA.

Qu'elle se déshabille

Et se couche ! — Et, surtout, que l'on me donne avis

Si le mal empirait, ou bien s'il se dissipe !

JUANITA.

Où cela?

DONA LEONCIA.

Je ne sais : — peut-être l'on pourrait

(A don Teodor, qui sourit).

Venir chez ma cousine avant tout. Il paraît

Que, pour vous, la gaîté sur le bal anticipe !

Et cependant, ces ris !

DON TEODOR.

Pardon ! je ne ris plus.

DONA LEONCIA.

Vraiment, je ne vois pas peut-être?

JUANITA.

Et le costume,

Faudra-t-il l'envoyer?

DONA LEONCIA.

Non pas ; non.

DON TEODOR.

Je présume

Qu'il faut le tenir prêt, en cas.

DONA LEONCIA.

Soins superflus !

Je n'irai point; c'est dit. — Surtout, que l'on attende
Le retour de notre hôte et de mon frère! — Et puis,
Dis bien à mon Inès que je lui recommande
De se coucher bientôt! Mais, non : dis que je suis....
Que mon courroux n'est pas si grand qu'elle le pense,
Et qu'elle soit tranquille! — Entends-tu?

JUANITA.

J'entends bien.

DONA LEONCIA.

Mais, que dans tout cela, moi, je ne sois pour rien!

JUANITA.

Oui : tout viendra de moi.

DONA LEONCIA.

Mais, pas de manigance,
De bavardage, au moins!

JUANITA, offensée.

Pour qui me prenez-vous?
C'est qu'on ne mange pas de ce pain-là, chez-nous!
Ma famille!

DONA LEONCIA, en riant.

Ah! fuyons, don Téodor! — Je tremble
De voir tous ses parents nous attaquer ensemble!

JUANITA.

Et jamais!

DONA LEONCIA, s'en allant.

Adieu donc.

DON TEODOR, s'approchant de Juanita.

(Haut.)

Adieu, Jeannette, adieu!

(Bas.)

Sois aux aguets! — Bientôt

DONA LEONCIA, se retournant.

Hem? — quoi?

DON TEODOR, à doña Léoncia, qu'il rejoint.

Je la console.

(A Juanita).

Il faut savoir souffrir quelquefois !

JUANITA, avec colère.

La parole
Est ma seule défense, et j'en use : car Dieu
Permet de se défendre au moindre ver de terre!

(Doña Leoncia et don Teodor sortent.)

(En riant.)

Tante et nièce! — ma foi, les deux font bien la paire !

ACTE III.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

JUANITA, PERICO.

(Il fait nuit; une bougie est allumée sur une table.)

PERICO, entrant avec Juanita, et tremblant.

Sommes-nous seuls?

JUANITA.

Allons ! — entre !

PERICO.

Et le vieux?

JUANITA.

Sorti.

PERICO.

Et le jeune seigneur qui ne rit pas ?

JUANITA.

De même;
Mais, pourquoi tant de peur?

PERICO.

C'est qu'il s'agit ici
D'une ambassade, où, vois-tu, le problème
Peut se résoudre en maint beau ducaton,
Ou bien en cent coups de bâton!

JUANITA.

Malpeste!

PERICO.

Et ta maîtresse?

JUANITA, indiquant la chambre d'Inès.

Elle est là.

PERICO, avec importance.

Va lui dire
Que je voudrais la voir.

JUANITA.

Dans un instant j'irai;
Mais avant, je prétends te parler.

PERICO.

J'entendrai
Plus tard tes oraisons.

JUANITA.

Dusses-tu me maudire,
Je veux parler avant.

PERICO.

Reste, et parle donc; — mais,
Pour ta maîtresse et toi — plus de maris!

JUANITA.

Je tremble
Cher Perico, — comment? — pourquoi?

PERICO, avec importance.

Promets

(Elle fait signe de promettre.)

De ne pas m'interrompre, et — Tout à l'heure, ensemble,

Sont venus au logis mon maître et certain vieux
De mauvaise figure ; — ensemble, tous les deux,
Ils se sont enfermés ; — et, j'ai bien su comprendre
A leur verbe élevé, que l'on se disputait.
Puis, l'étranger sorti, mon maître dit de prendre
Linges, malles, habits, et de tenir tout prêt
Pour le départ, tandis qu'il écrira ; — la lettre,
Il me la donne ; — ordre de la remettre
A la segnorita. — « Va, Pedro, je t'attends
« (Ajoute-t-il), et ne perds pas de temps !
« Nous partons cette nuit ! — O ciel ! est-il possible ?
« Silence ! — et, si tu veux toujours te marier,
« Vois Jeannette ; à tes vœux si son cœur est sensible,
« Fais qu'à notre départ prompte à s'associer,
« Elle décide Inès ! — Vous aurez cent pistoles ! »

JUANITA.

Cent pistoles ! — je cours.

PERICO.

Mais, Inès ?

JUANITA.

Cèdera.
J'en réponds. — Une dot ! — un mari ! — les paroles
Ne me manqueront pas ! et bientôt...

(En voulant sortir trop vite, elle renverse une chaise.)

SCÈNE II.

Les précédents, INÈS, attirée par le bruit.

INÈS.

Qu'est cela ?
Quel bruit !

JUANITA.

C'est Perico.

PERICO.

C'est Jeannette ! — Voilà
Une lettre pour vous,

(Il la lui présente.)

INES.

Faut-il une réponse?

PERICO.

Oui, mon maître l'attend.

INES, à elle-même.

Que me peut-il vouloir?
Je tremble de savoir ce que sa lettre annonce !

(Elle lit bas.)

PERICO, pendant qu'elle lit.

Ah ! — segnora ! — si vous l'aviez pu voir
Quand il me la donnait ! — c'était à fendre l'âme !

(bas à Jeannette.)

Il tremblait tout entier ! Aide-moi donc toi !

JUANITA, bas à Périco.

Mais
Sois tranquille ! — aux doublons mon zèle aussi s'enflamme,
Et tu vas voir si je m'endors.

INES, après avoir lu, à elle même.

Jamais !

PERICO, haut.

Les paroles semblaient l'étrangler.

INES, de même.

Non, sans doute,
Non, tu ne m'aimes pas quand tu veux mon malheur !
Tu me juras pourtant...

PERICO, voyant ces hésitations.

Hélas ! — quand la douleur
A mis sa raison en déroute,
Peut-il vous offenser?

INES, présentant la lettre à Périco.

Reporte cet écrit!

PERICO, sans la prendre.

Et la réponse!

INÈS.

Aucune.

PERICO.

Oh! non, sur ma parole!
Comment, quand il gémit, soupire et se désole.

INES.

Prends et va-t'en.

PERICO.

Mon Dieu! qui l'aurait dit?
Pauvre maître! — on te paie ainsi de ta tendresse!

INÈS, avec douleur.

Hélas! s'il n'était pas si sûr de ma faiblesse,
Oserait-il ainsi? — Mais, la faute est à moi :
J'ai montré mon amour et j'ai promis ma foi;
C'est ce qui l'enhardit à proposer ma honte!

JUANITA.

Et que propose-t-il?

INÈS.

De combler tous mes maux!
De me déshonorer!

JUANITA.

Un semblable mécompte
M'étonnerait beaucoup.

PERICO.

Ce sont mauvais propos
Que l'on fait courir sur son compte;
J'oserais en jurer.

INES, à Juanita.

Écoute, et doute encor.

(Elle lit haut.)

« Inès bien-aimée, rappelle-toi tes promesses; le mo-
« ment est venu de me donner une preuve de ton amour,
« et le mien exige un grand sacrifice : il faut te résoudre à
« te donner à moi, ou tu me perds pour toujours, cette
« nuit même. »

Là : tu vois comme il m'aime ! et comme il me menace !
Pour toujours ! — le cruel !

JUANITA.

Achevez donc, de grâce,

INES, continue la lettre.

« Las de cette condescendance éternelle, que je m'im-
« posais pour ta tante, je m'étais décidé à lui demander
« ta main. Tu sais le résultat de cette démarche, et ce
« qu'il m'a fallu de patience pour supporter des reproches
« terminés par la défense expresse de te parler de ma vie !
« — Encore incertain de ce qu'il faillait faire, j'ai pris le
« parti de dissimuler pour ôter tout soupçon et l'engager
« à sortir. Maintenant, je viens de la laisser au théâtre, et je
« me hâte de t'écrire ma dernière résolution : si tu es dé-
« terminée à devenir mon épouse, ose me suivre cette
« nuit, et nous surmonterons tous les obstacles ! »

JUANITA, d'un air enchanté.

Eh bien ! j'avais raison !

PERICO, s'essuyant les yeux.

Brave don Téodor !

JUANITA.

Il parle d'épouser !

INES, avec force.

En fuyant ma famille ! —
En risquant mon honneur ! — Jamais.

(Elle achève la lettre.)

« Après-demain nous serons à Tolède : là, je te dépo-
« serai dans la maison de mon oncle le chanoine, tandis
« qu'on fera les préparatifs nécessaires. C'est alors que ta
« famille elle-même ne pourra nous refuser son consen-
« tement ! — Ah ! mon Inès, un instant de courage, et,

« avant une semaine, nous serons unis! — Mais, si une fa-
« tale timidité, ou plutôt si ton peu d'amour t'empêchait de
« me suivre, écoute bien, Inès, et grave ces mots dans ton
« cœur : Avant trois heures je serai loin de Madrid et tu
« n'entendras plus parler de moi; car, en te perdant,
« qu'importera la vie au malheureux Teodor!

JUANITA.

L'infortuné!
Comme il a dû souffrir!

PERICO.

C'est comme un condamné!
Son visage blafard, son œil fiévreux qui brille
Font peur à voir.

JUANITA.

Pauvre homme!

PERICO.

On me tuerait plutôt
Que de me renvoyer le trouver sans réponse!
Et puis, tel qu'il était, c'est qu'il aurait bientôt
Fait un malheur!

INES.

Hélas!

PERICO.

« Que mon Inès prononce! »
Disait-il, — « Je verrai si son cœur est constant, —
« S'il tiendra ses serments! »

JUANITA.

Vrai, quant à moi, je tremble
Qu'il ne devienne fou!

PERICO.

C'est facile, il me semble.
Moi, j'ai craint plus encor, — ce qui fait qu'en partant,
J'ai pris ses pistolets pour les cacher.

JUANITA.

C'est sage.

INÈS.

Et tu l'as laissé seul !

PERICO.

Pour remplir son message.

INÈS.

Va le joindre au plus tôt.

PERICO.

Lui dire ?

INÈS.

Tu le sais.

PERICO.

Autant vaut l'assommer !

JUANITA.

C'est vrai : comment apprendre
Vos refus sans mourir ?

INES.

Mais que peut-il prétendre ?

JUANITA.

Sa lettre vous le dit assez.

PERICO.

Elle est claire : — il ne veut...

INES.

Pars !

PERICO, piteusement.

Je vais le rejoindre
Puisque vous le voulez. — Si je puis vous servir,
Bien que de loin ?

INES.

Merci.

PERICO.

Nous allons donc partir
Tous deux seuls ! — Désormais, rien ne peut nous disjoindre ;
Mon maître est malheureux ! — c'est maintenant qu'il faut

Rester fidèle à sa personne.
Car j'ai mangé son pain; — et quand on l'abandonne
Segnorita, pardon!

INES, avec tristesse.

Oui, va, bon Perico;
Sois-lui bien dévoué! ma douleur t'en conjure.
Peut-être, — mais que dis-je, hélas! — jamais, jamais
Je ne le reverrai!

PERICO.

Tout est prêt.

INÈS, avec désespoir.

Désormais
Tout est fini pour moi!

PERICO.

Pendant la nuit obscure,
Nous partons!

JUANITA à Inès.

Ainsi donc, vous le perdez?

INÈS.

Comment!
Est-ce ma faute?

JUANITA.

Il eût été facile
De l'arrêter.

INÈS, à Périco.

Ah! — dis-lui seulement
De ne pas me haïr! — Dis-lui...

PERICO.

Soyez tranquille.

INES, continue en pleurant.

De ne pas m'oublier! — A son amour, hélas!
Je ne puis plus avoir le bonheur de prétendre!
Mais je voudrais, du moins, de lui pouvoir apprendre

Qu'il vit — heureux — près d'une autre — moins tendre
Mais plus heureuse !

JUANITA.

Allons ! ne pleurez pas !

INES, s'exaltant.

Pour moi, je l'aimerai d'une égale tendresse ;
Mon cœur ne battra pas pour un autre que lui ;
Ma main restera veuve, en foi de ma promesse !
(A Périco.)
Mais, n'oublieras-tu rien ? — Diras-tu bien tout ?

PERICO.

Oui,
Oui très-exactement.

INÈS.

Et surtout examine,
En t'écoutant, s'il se trouve attendri ?

PERICO.

Sans doute.

INÈS.

S'il m'accuse, en son humeur chagrine ?
Ou s'il est convaincu de mon amour ?

PERICO.

Fort bien.

INES.

Puis, tu me rendras compte ?

PERICO.

Y pensez-vous ! — demain
Nous serons loin !

INÈS, accablée.

Inès ! — Ah ! malheureuse !
Quel sort t'est réservé !

JUANITA.

Mon Dieu, segnorita,
Vous risquez votre vie à ce désespoir-là !

INÈS.

Puissé-je voir finir cette existence affreuse!

JUANITA.

N'est-il donc nul moyen?

INÈS.

Aucun, hélas!

JUANITA.

Pourtant,
Il me paraît que vous pourriez encore
Le voir et lui parler?

INÈS.

A cet ingrat amant
Qui veut m'abandonner?

JUANITA.

De celle qu'il adore
Un mot peut tout changer.

INÈS.

Hélas! — ne le crois pas!

JUANITA.

Mais se voir est bien doux!

INÈS.

Bien cruelle est la peine
De se quitter!

JUANITA.

Qui sait? — On se parle sans haine;
On cherche les moyens de sortir d'embarras;
On convient de s'écrire au moins!

INÈS, hésitant

S'il le désire...

JUANITA.

Mais, en le lui disant?

INÈS.

Le lui dire? — et comment?

JUANITA.

Il peut venir, ici tout simplement.

INÈS.

Que dis-tu?

JUANITA.

Nul danger.....

INÈS.

Si l'on allait instruire
Ma tante?

JUANITA.

Elle est au bal! Je me charge de tout.
(à Périco.)
Dès que nos deux messieurs seront couchés, ton maître
Viendra bien doucement.

INÈS.

Et les voisins?

JUANITA.

Partout
On dort! — D'ailleurs, pour se mieux reconnaître,
Perico vient tout seul; et quand il a bien vu
Qu'on est en sûreté...

INÈS.

Non; — je ne puis; — je n'ose;
Seule, — la nuit, — mon cœur, de terreur combattu,
Ne sait plus que résoudre.

JUANITA.

Est-ce donc si grand'chose
De le voir un instant? — de lui donner l'espoir
Qui, seul, peut sous ses pas fermer le précipice?

INÈS.

Sans doute je voudrais...

JUANITA, à Périco.

Va, cours!

INES.

Non !

PERICO, joyeux.

C'est justice !
Messager de bonheur, j'ai des ailes.

(il sort en courant.)

SCÈNE III.

INÈS, JUANITA.

INES, accablée.

Le voir !
Ah ! — c'est me perdre !

JUANITA.

Eh ! quoi ! — Rien n'est moins rare
Que de voir deux amants se liguer en secret.
Contre le sort qui les sépare !

INES.

Je ne le pourrai pas !

JUANITA.

Eh !

INÈS.

Dis-lui mon regret
Et peins-lui mon scrupule.

JUANITA.

Ainsi, pour sa tendresse,
Il n'a que des mépris ?

INÈS.

C'est lui qui veut me fuir !

JUANITA.

Ah ! s'il vous aimait moins ! — Mais sa délicatesse
Ne se peut exposer, de rechef, à souffrir
L'offront que lui fit ma maîtresse.

INÈS.

Ma tante! ah! — Par nos soins nous pouvions l'attendrir
Avec le temps!

JUANITA.

Vous ne connaissez guère
Le faible de son caractère!
Elle veut qu'on l'adore : et nulle autre, déjà,
N'a droit près d'elle au moindre hommage!
Aussi qu'il fallait de courage
Au pauvre Téodor, pour supporter cela?

INÈS.

Ah! j'en souffrais assez!

JUANITA.

A madame elle-même
Vous deviez parler franchement!

INÈS.

Tu sais combien je l'aime et combien elle m'aime!

JUANITA.

Elle le dissimule au moins parfaitement!

INÈS.

Jeannette! c'est assez; taisez-vous!

JUANITA, comme emportée par la passion.

Quand je pense
A ce moment fatal, je ne puis me tenir!
Don Téodor s'efforçant d'obtenir
Qu'on vous accorde à sa fervante instance,
Vous, accourant vous joindre à ses efforts;
Tous deux aux pieds de votre tante;
Soins empressés, respect larmes, prière ardente.
Le tout en vain!

INÈS.

Hélas!

JUANITA.

Dans ses transports,
Elle n'écoutait rien! — Et, pour cacher ses torts,

Sous le manteau d'une vertu sévère,
Elle vous chasse avec un grand fracas !

INÈS.

Oui, j'en rougis encor de honte et de colère.

JUANITA.

Devant don Téodore !

INÈS.

Ah !

JUANITA.

Qui bientôt, hélas !
Se voit chasser aussi ! — Mais, pourquoi, je vous prie ?
Parce qu'en galant homme, il vient honnêtement
Pour obtenir qu'on le marie
A celle qu'il chérit !

INÈS.

Il est vrai.

JUANITA.

Vainement
D'un pareil procédé l'on cherche dans sa tête
Le motif ! — Je le sais, moi qui ne suis pas bête.

INÈS.

Silence sur ce point !

JUANITA.

Le pis est, que, tout bas,
Le public fait aussi son petit commérage ;
Et vous servez de fable à tout le voisinage,

INÈS.

Il faut patienter.

JUANITA.

Mieux vaut, dans son courage
Inventer un remède !

INÈS.

Et quand il n'en est pas ?

JUANITA.

Avez-vous oublié ce que l'on vous propose?

INÈS.

Ne m'en reparle plus !

JUANITA.

Soit ; mais, dit le refrain :
L'occasion perdue, on la regrette en vain !

INÈS.

Ne le crains pas.

JUANITA.

Attendons à demain :
En ne le voyant plus, — en sachant qu'il s'expose...

INÈS.

Je souffrirai beaucoup !

JUANITA.

Si c'était pour un temps?
Encore, on le conçoit ; — mais, pour toute la vie!
C'est long.

INÈS.

Hélas !

JUANITA.

Et puis, que d'accidents
Peuvent en route...

INÈS.

Ah ! finis, je te prie !

JUANITA, avec courroux.

Et pourquoi ? — Parce que madame, simplement,
Préfère son plaisir au bonheur de sa nièce !
Ce pauvre agneau ! — qu'impunément
Elle aime à tourmenter, comptant sur la faiblesse
Qu'il a toujours !

INÈS.

Il faut savoir souffrir !

JUANITA.

N'allez pas croire que j'invente,
Au moins, segnorita ! — Je pourrais vous offrir

Cent exemples ! — D'abord, la sœur de l'intendante,
Vous savez, — Dolores qu'enleva l'officier !
Les parents, dès l'abord, se mirent à crier
Sur tous les toits ; — et puis, vous l'avez vu vous-même,
Ils se disputent tout de bon
A qui bercera le poupon !
C'est tout simple en effet, car, après le carême
La Pâques doit venir. — Que peuvent les parents
Lorsque tout est fini ? — Cesser d'être tyrans
Et se montrer charmés. — Supposons, qu'entraînée
Par l'amour de don Téodor,
Sa tendresse par vous eût été couronnée.

INÈS.

Et pourquoi supposer ?

JUANITA.

Puis, supposons encor
Que tout fût disposé pour se mettre en voyage !
Nous partons ; — nous voilà dans Tolède arrivés ;
La maison du chanoine accueille le ménage ;
Il vous traite en princesse ; — et puis, prudent et sage,
Il écrit à Madrid à tel grand personnage,
Son ami, dont bientôt, par l'habile langage
Tous les esprits sont ici captivés ;
« Quelle vienne ! — je lui pardonne ! »
Dit votre tante ; — on accourt vous chercher ;
« En voiture ! — *à Madrid ! — Vivat !* — fouette cocher ; »
Le bon oncle, un peu gros, remplit de sa personne
Le fond de la berline ; — et vous, sur le devant,
Près de don Teodor, une main dans la sienne ;
Tandis qu'avec Pedro, moi, je vais, vous suivant
Dans un cabriolet. — Quel charme après la peine !
Il me semble vous voir !

INÈS,

Tais-toi, folle, tais-toi!

(se levant.)

Mais, dans le corridor, j'entends marcher, je croi.

JUANITA.

A moins que don Pedro n'ait sa clef?

INÈS.

C'est probable.

JUANITA.

Oui, ma foi : — le voilà.

SCÈNE IV.

Les précédents, DON PEDRO, DON LUIS.

DON PEDRO, à Inès.

Ni don Luis, ni moi,
Nous n'espérions cette rencontre aimable!

DON LUIS.

Que nous avons bien fait de revenir si tôt!

INÈS.

C'est vraiment un hasard : — sans prendre garde à l'heure
Nous avons travaillé plus longtemps qu'il ne faut;
Et je me retirais.

DON PEDRO.

Pour nous, depuis tantôt,
Nous errons au hasard; — près de notre demeure,
Nous balancions encor si nous devions choisir
Le bal ou quelqu'autre soirée.

DON LUIS.

Nous avons préféré le repos au plaisir.

DON PEDRO.

Préférence, je crois, qui sera censurée
Par certain auditeur!

INÈS.

Si vous parlez pour moi,

Vous pourriez vous tromper, cher oncle.

DON PEDRO.

Mais, la chose
Ne serait pas nouvelle : — en bonne foi
J'approuve et je comprends que, jeune, on se propose
Le plaisir comme un but : — les divertissements
Sont, à mon gré, le fait des jeunes gens ;
L'exemple, ici d'ailleurs, te servirait d'excuse :
Le théâtre, le bal sont vraiment un besoin
Pour ma très-chère sœur ! — pourvu qu'elle s'amuse,
Son désir ne va pas plus loin ;
Sa nièce ! — sa maison ! — y penser ? — quelque dupe !
Ah ! pauvre enfant !...

INES, souriant.

Pourtant, je n'en suis pas
Plus triste à ce qu'on voit !

DON PEDRO.

Plaise à Dieu !

INÈS.

Je m'occupe,
Et le temps court. — Ce soir, par exemple, aux éclats
Nous avons ri : — n'est-il pas vrai, Jeannette ?

DON PEDRO, l'examinant.

Mais ton visage est pâle et tes yeux fatigués ?

INÈS.

Mes yeux ! — J'ai trop couru peut-être ; — et j'ai la tête
Un peu souffrante aussi.

DON PEDRO, avec intention.

Vos passe-temps si gais
En seront la cause innocente ?

INES, riant.

Allons, bon : je suis triste ! — Il faut que j'y consente
Pour plaire à ces messieurs !

DON LUIS.

Pour moi, je n'ai rien dit.

INES.

Certain silence aussi se fait très-bien entendre.

DON LUIS, souriant.

J'avais tort de parler ce matin; — mon délit,
Ce soir, est de me taire!

INES.

Ah! c'est mal me comprendre!
Loin de vous accuser, je cherche à me défendre :
Les femmes, vous savez, ont si peu de raison!
Se tromper est leur lot!

DON LUIS.

Ce n'est pas ma pensée.

INES.

Ne le disiez-vous pas à la sieste passée?

DON LUIS.

Je disais que, chez vous, mesdames, l'horizon
Ne se découvre pas toujours avec franchise,
Et que la vérité quelquefois se déguise.

INES.

Donc, je suis triste, à ce que vous pensez?

DON PEDRO.

Tu pourrais l'être au moins; — et je suis en colère
De te voir seule ici t'ennuyer, quand ma sœur
Danse et se divertit.

INES, gaiement.

Eh! bien, le grand malheur!

DON PEDRO.

Il faut bien le souffrir; mais je ne puis me taire.

INES.

Moi, je n'en souffre pas, sans doute; — mais, je sais
Que, dussé-je en souffrir, eh bien! je me tairais.

DON PÉDRO.

Pauvre ange !
Allons, pour t'amuser, mettons-nous à jouer
Tous les trois au loto ! — Dis ! — hein ! — cela t'arrange ?

JUANITA, avec ironie.

Sans doute ! — et la migraine ?

DON PEDRO.

Oh ! je dois l'avouer,
Ma proposition était intempestive !
Pardon !

INÈS.

Je m'en allais; — j'ai tardé d'un moment
Pour vous dire bonsoir.

DON PÉDRO, l'embrassant sur le front.
(à Juanita.)

Bonsoir donc. S'il arrive
Quelque chose plus tard, il faudra promptement
Qu'on m'appelle.

JUANITA.

Fort bien.

DON PÉDRO, l'arrêtant.

A propos : fais-lui prendre
Un bain de pieds.

JUANITA.

C'est bon.

DON LOUIS, à Inès, en la saluant.

Puissiez-vous aller mieux !

INES.

Je l'espère : merci ; — recevez mes adieux.

SCÈNE V.

DON PEDRO, DON LUIS, JUANITA.

DON PEDRO, à Juanita.

Conduis-la.

JUANITA.

Bien ; — et je vais vous descendre
Le cataplasme ; — il est prêt.

DON PEDRO.

Quoi, si tôt ?
Je ne veux pas me coucher.

JUANITA, regardant la joue de don Pédro.

Et l'enflure ?
Il paraît qu'elle augmente, et je pense qu'il faut
Ne pas la négliger.

DON PEDRO.

Cependant, je t'assure
Que je ne sens rien ; — vrai.

JUANITA.

Avec les maux de dents
N'allez pas plaisanter ! — J'ai vu des accidents
Terribles ! — Vous coucher serait plus raisonnable.

DON PEDRO.

Eh ! mon Dieu ! depuis quand prends-tu tant d'intérêt.
A ma mâchoire ?

JUANITA, à don Luis.

Oh ! voyez s'il vous plaît,
Don Luis, quel prix équitable
Pour mon zèle et mes soins ?

DON PEDRO, avec bonhomie

Non, non : je t'en sais gré,

JUANITA, avec ironie.

Voilà les maîtres ! — Tous, sans nulle différence,
Ont pour qui les sert bien même reconnaissance !

(Elle sort.

SCÈNE VI.

DON PEDRO, DON LUIS,

DON PEDRO, la regardant sortir.

Bonne pièce ! — Et voilà le docteur révéré
Auquel on abandonne, en toute confiance,
Sa nièce et sa maison ! — Avouez, don Luis,
Qu'on en renferme de moins folles !

DON LUIS.

Vous avez trop raison !

DON PEDRO.

Précieuses écoles,
Où les enfants, par l'exemple flétris,
Laissent percer enfin cette humaine malice
Qui couvre les penchants les plus pernicieux !

DON LUIS.

Heureusement, Inès, aux atteintes du vice,
Peut opposer des instincts vertueux,
Un naturel candide...

DON PEDRO.

Eh ! oui, vraiment ; — je l'aime
Pour tous ces heureux dons ; — mais, c'est tout cela même
Qui me fait craindre plus : — hélas ! — cette bonté,
Cette douceur, cette ingénuité
Sont une défense impuissante
Contre l'exemple offert par sa tante imprudente
Et contre le danger d'avoir, à son côté,
Une coquine de servante !

DON LUIS.

Il est trop vrai !

DON PEDRO.

J'admire encor, vraiment,
Qu'elle n'ait pas subi l'influence fâcheuse
De ces deux éléments.

DON LUIS.

Comme elle était honteuse,
En mentant tout à l'heure ! — et comme, ingénument,
Elle a rougi !

DON PEDRO.

Sans doute : — elle est novice encore;
Mais laissons faire au temps : — bientôt elle apprendra
Cet art de feindre qu'elle ignore ;
Elle est femme !

DON LUIS.

Et surtout, plus elle s'efforçait
D'être de belle humeur, pour calmer vos alarmes,
Et plus cet effort paraissait :
Sous le rire on sentait les larmes !

DON PEDRO.

Jamais je ne l'ai vue aussi triste, en effet,
Que ce soir? — Mais, je le suppose,
La mascarade en est la cause.

DON LUIS.

Pour moi, j'avais d'abord pensé qu'elle savait
Quelque chose : — on répand les mauvaises nouvelles
Avec tant de célérité,
Qu'on dirait qu'elles ont des ailes !

DON PEDRO.

Mais, êtes-vous certain?

DON LUIS.

Celui qui l'a conté
Le tient de sa maison.

DON PÉDRO.

C'est un drôle éhonté
Si ce qu'on dit est vrai !

DON LUIS.

Toute sa fourberie

Ne peut plus lui servir à Madrid : — on prétend
Qu'un de ses créanciers, pour le battre, l'attend ;
Qu'un autre aux tribunaux s'est plaint d'escroquerie;
Bref, qu'il est harcelé de plus d'une façon.

DON PEDRO.

Il n'a donc plus d'espoir?

DON LUIS.

Pour le pauvre garçon,
Il n'en est qu'un : — de dire s'il préfère
Ou la prison ou l'hôpital.
Aussi, dit-on, qu'afin de se soustraire
Tant à son créancier brutal
Qu'aux recors, on le voit sortir la nuit entière
Et se cacher le jour.

DON PEDRO.

Tout cela n'est pas mal
Pour cette maison-ci.

DON LUIS.

Sans doute.

DON PEDRO, joyeux.

Sa retraite
Rendra la paix à tous. Nous verrons si ma sœur
Reconnaît enfin son erreur.
Quant à ma nièce, je souhaite
Qu'elle y gagne de même. — Et, qui sait? — Chaque jour
J'entends redire à tous que jamais on n'oublie
Le charme d'un premier amour :
Le proverbe a-t-il tort?

DON LUIS, avec embarras

Je ne sais.

DON PEDRO.

Je vous prie,

Parlons plus franchement : — oublierez-vous jamais
Inès ?

DON LUIS, avec feu.

Moi l'oublier ! — Non, de toute ma vie !

DON PEDRO.

Et vous semblez honteux de l'avouer ?

DON LUIS.

Eh ! mais
Elle en préfère un autre !

DON PEDRO.

Eh ! bien, j'ai l'espérance
De pouvoir, toutefois, vous nommer mon neveu !
En seriez-vous fâché?

DON LUIS.

Fâché ! — c'était mon vœu :
Votre Inès, — ou personne !

DON PEDRO.

Honorable constance
Qui ne peut s'abriter qu'en un cœur généreux !
Aimez-la, mon ami : cet amour vertueux
Un jour aura sa récompense !

DON LUIS.

Vous rendez le courage à mon cœur abattu.

DON PÉDRO.

Je ne suis pas devin ; mais, je connais ma nièce ;
Inès vous préférait d'abord ; — et la vertu
Doit la rendre à votre tendresse.

SCÈNE VII.

Les précédents, JUANITA, apportant le cataplasme.

JUANITA.

Voilà !

DON PEDRO, à Juanita

Mets-le chez moi.

(Juanita entre chez don Pédro.)

SCÈNE VIII.

DON PEDRO, DON LUIS.

DON PEDRO, à don Luis

Nous sommes faits ainsi :
On veut ce qu'on n'a pas! — On empêche Inésille
D'aller au bal : — d'y courir elle grille.
Vous, que rien ne retient...

DON LUIS.

Ces plaisirs, Dieu merci,
Sont fort peu de mon goût, — vous reveniez ici,
Le temps était mauvais, — il était tard; — que faire?
Un livre saura me distraire
Jusqu'au moment où viendra le sommeil.

SCÈNE IX.

Les précédents, JUANITA.

JUANITA.

Tout est prêt.

DON PEDRO, se résignant.

Allons donc! — Toute la nuit complète
Jusques au lever du soleil.
Si je pouvais dormir! — Ah! pour moi, quelle fête!
Mais je crains...

DON LUIS.

Espérons.

DON PEDRO.

Adieu, jusqu'à demain.

JUANITA, à don Pédro.

Seigneur, est-ce l'usage, en quittant son prochain,
De s'en aller à la française?

DON PÉDRO la salue avec affectation.

Pardon, segnorita!

JUANITA.

Mais, ne vous en déplaise,
Nous valons un salut comme une autre, vraiment!

(Don Pédro sort.)

SCÈNE X.

DON LUIS, JUANITA.

DON LUIS.

Bonne nuit, donc, Jeannette.

(Il sort.)

JUANITA.

Et vous, pareillement;

(A part.)

Dormez bien! Oui, va, dors sur l'une et l'autre oreille,
Si bien que rien ne te réveille,
Pas même un boulet de canon!

SCÈNE XI.

JUANITA, INÈS.

JUANITA, prête à s'en aller.

Voyons!

INES, entrant avec précaution.

Sont-ils couchés?

JUANITA.

Mais ils pourraient entendre;
Doucement!

INES.

Viens là-dedans?

JUANITA.

Non,
Vous savez bien qu'il faut attendre.

INES.

Attendre qui?

JUANITA.

Nos soupirants.

INES.

Hélas! mon âme est encore indécise!
J'ai peur!

JUANITA.

De quoi?

INES.

Je ne sais; mais je sens
Une terreur qui me maîtrise.
Reste : — tu lui diras...

JUANITA.

Mais, c'est perdre le sens!
Au lieu de m'écouter, il partira de suite.
Ne vaut-il pas bien mieux qu'il vous voie un instant?
Qu'il se convainque en écoutant
Et qu'il cède à vos pleurs?

INES.

Il faut que je l'évite :
Je le dois.

JUANITA.

Mais au moins, pour le dernier adieu!

INES.

Le dernier!

JUANITA.

Donnez-vous ce souvenir funeste!

INES, dans le plus grand trouble.

Eh bien! cours le chercher!—Que dis-je? non, non, reste!

JUANITA.

Dites, que voulez-vous?

INES.

Laisse-moi.

JUANITA.

Mais mon Dieu!
Votre état m'épouvante!

INES.

Une semblable peine
Ne peut durer !

JUANITA.

S'il vous voyait ainsi
Abattue et tremblante...

INES.

Oh ! non, non ; — reste ici,
Près de moi.

JUANITA.

Qu'avez-vous ?

INES.

Je sens de veine en veine
Un frisson qui me glace !

JUANITA.

Un instant, parlez-lui ;
Rien qu'un mot, un seul mot !

INES.

Non, j'y suis résolue.

JUANITA.

Il l'espère pourtant !

INES.

Tu le détromperas.

JUANITA.

Je n'aurai pas le cœur de paraître à sa vue
Pour l'affliger ainsi.

INES.

Bonne Jeannette ! hélas !

JUANITA.

Mais Périco peut-être aura plus de courage :
Il va venir en éclaireur ; — alors
Dites-lui vos raisons ; — il s'en ira, dehors,
Au maître qui l'attend porter votre message.

INES.

Pauvre don Téodor!

JUANITA.

Je ne vous comprends plus :
Vous voulez lui parler ; — et puis, c'est autre chose;
Vous craignez sa présence et pleurez vos refus;
Je dois aller, — rester, — puis votre cœur s'oppose;
Périco doit venir ; — voyez quel embarras!
Enfin, que voulez-vous?

INES.

Dans ma douleur extrême,
Je ne me comprends pas moi-même,
Et ne sais que vouloir, hélas!

JUANITA.

J'appelle Périco?

INES.

Fais ce que tu voudras.

(Juanita sort.)

SCÈNE XII.

INÈS, seule.

Allons, courage, Inès! — et qu'il ne sache pas
Combien je l'aime! — Il m'abandonne,
Le cruel! — Il s'en va! — Peut-être un autre amour
L'attire loin d'ici? — Je t'accuse! — Ah! pardonne!
N'as-tu pas parlé sans détour,
Ce matin? — De quoi donc me plaindre?
Hélas! c'est moi (pourquoi chercher à feindre?)
C'est moi qui t'ai perdu, — qui t'oblige à partir;
Moi seule, qui n'ai de courage
Que le courage affreux de te bannir!
Crois-moi, du moins : quelle que soit la plage
Où tu portes tes pas, mon amour te suivra,
Et, dans mon pauvre cœur, vivra

Tant que devra durer ma misérable vie !
Tu m'oublieras en vain : ton souvenir,
Toujours présent à mon âme asservie,
Sera mon seul bonheur, mon unique plaisir !
Tu verras comme Inès aimait.

SCÈNE XIII.

INÈS, DON TÉODOR, JUANITA, PÉRICO.

(Ces trois derniers sont entrés doucement pendant la fin de la scène précédente.)

DON TEODOR.

Inès !

INES.

Qu'entends-je ?

DON TEODOR, s'approchant,

Je te revois enfin !

INES, à Juanita.

Ah ! grand Dieu ! qu'as-tu fait ?
Imprudente !

JUANITA.

Moi ? — rien. — J'entrouvrais en effet
La porte : — il est entré.

DON TEODOR.

Daigne écouter, cher ange !

INES, au désespoir.

Ah ! chacun me trahit ! — Adieu !

(Elle veut sortir.)

DON TEODOR, la retenant.

Rien que deux mots !

INES.

Et si l'on nous entend, hélas ! je suis perdue !

DON TEODOR.

Personne n'entendra.

INES.

Par pitié pour mes maux !

DON TEODOR.

Va, ne crains pas ici, que mon âme éperdue
T'adresse aucun reproche ! — En te perdant, hélas !
Je sais que je perds tout ! — Je vais, loin de ta vue,
Te pleurer pour toujours !

INES.

Pour toujours ?

DON TEODOR.

N'as-tu pas
Rendu ce malheur nécessaire ?
N'as-tu pas méconnu tes serments et ta foi ?

INES.

Ingrat ! — Et que pouvais-je faire ?

DON TEODOR.

Ce que tu pouvais faire ? — Ah ! ce n'est point à moi
Qu'il le faut demander ! Pauvre fou trop crédule !
Et fortune, et parents, j'oubliais tout pour toi !
L'excès de mon amour était bien ridicule,
N'est-ce pas ? — Ne crains rien ; je ne puis t'accuser :
Je n'accuse que moi !

INES, attendrie.

Teodor !

DON TEODOR.

Mon ivresse
Me fit croire un instant qu'une égale tendresse
Animait nos deux cœurs !

INES.

Était-ce s'abuser ?

DON TEODOR.

Ce fatal souvenir fait aujourd'hui ma honte !
Heureux de ton amour et fort de tes serments,
Je demande ta main : — refus, emportements,
Mépris, — j'accepte tout ; — ma passion surmonte

Tout l'orgueil de ma race, en me disant : « — Eh ! quoi !
« Inès m'aime ! Inès m'aime ! — Elle veut être à moi ;
« Et puisque le destin exige un sacrifice,
« Je ne saurais douter qu'Inès ne l'accomplisse.
« Qu'elle ose seulement ! et nous serons heureux ! »
Je t'écris aussitôt ; — que j'étais loin de croire...

INES, avec noblesse.

Téodor, je vous aime et mon cœur s'en fait gloire ;
Je donnerais mes jours pour répondre à vos feux ;
Mais le repos de toute ma famille,
L'amour de mes parents, la voix de la vertu,
Mon honneur...

DON TEODOR.

Ton honneur ! — un seul instant crois-tu
Que j'y veuille attenter ? — Ainsi donc, Inésille,
Pour de vains préjugés nous perdons le bonheur !
Ta tante à son caprice immole ta tendresse !
Tu la verrais bientôt rougir de sa faiblesse,
Si ton heureuse hardiesse
Venait lui montrer son erreur !
Ta famille ! — Et quel droit a-t-elle, je te prie,
Pour te tyranniser et t'imposer ses goûts ?
Loin de croire aux sermons que fait sa pruderie,
Imite son exemple, — et nous sommes absous !
Tu te tais ! — tu doutes encore !
Serons-nous les premiers qu'un tendre attachement
Ait fait se révolter ? — De l'amant qui t'adore
Tu peux récompenser l'amoureux dévoûment
En lui donnant ta main, — et tu la lui retires !

INES, retirant sa main qu'il veut prendre.

Laissez-moi.

DON TEODOR.

Te laisser !

INES.

Oui.

DON TEODOR, feignant de partir.

C'en est fait !

INÈS.

Il part !

DON TEODOR.

N'est-ce pas ce que tu désires ?

INES.

Mais, si tôt !

DON TEODOR.

Pour jamais !

INES, en pleurs.

Pour jamais !

DON TEODOR, d'un ton résolu.

Tout retard
Ne servirait qu'à creuser nos blessures !

INES, au désespoir.

Ah ! vous me haïssez ! — Il vous tarde de fuir !
Et je vous importune !

DON TEODOR, tendrement.

Inès ! moi te haïr !

INES, avec résignation.

Allons : obéissons au destin sans murmures ;
Il le faut.

DON TEODOR.

Tu le veux ?

INES.

Vous voyez, je le dois !...
Hélas !

DON TEODOR, s'éloignant.

Inès ! adieu !

INES, dans la plus grande douleur.

La force m'abandonne !

DON TEODOR, s'éloignant encore.

Adieu ! jusqu'à la mort !

INES, courant à lui et le retenant.

A vous! à vous ma foi!
A vous ma vie et ma personne!
Je me livre à vos vœux.

(Elle se jette à ses genoux.)

DON TEODOR veut la relever.

Ta place est sur mon cœur!
Mon Inès! mon épouse!

INES.

Oh! non; pour mon honneur
Je vous prie à genoux!

DON TEODOR, la relevant.

Sèche! séche tes larmes!
J'en jure par le ciel! — par toi! — par mon amour!
Ta pudeur près de moi peut être sans alarmes.

INES.

Disposez de mon sort!

DON TEODOR, à part.

N'attendons pas le jour.
(Haut.)
Jeannette! Périco! — disposez tout bien vite!
Nous partons à l'instant.

JUANITA, approchant.

Ah! je m'en réjouis!
Bravo, segnorita! — l'amour a mis en fuite
Enfin ces scrupules maudits!
Je prends quelques effets, et je reviens de suite.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

Les précédents, à l'exception de JUANITA.

DON TEODOR à Inès, assise.

Si triste, mon Inès! — Et pourquoi?

INES.

Le chagrin
M'assiége de bonne heure !

DON TEODOR.

Une vaine épouvante
Ne devrait pas troubler un bonheur si serein !

INES.

Je pense à la douleur que je laisse à ma tante.

DON TEODOR.

Enfant ! — sitôt nous serons de retour !
Pense plutôt à ce fortuné jour
Où, dans ses bras, tous deux confondant notre amour,
Nous obtiendrons l'oubli de quelques jours d'absence.

INES, pensive.

Fille ingrate ! — Et c'est là le prix de ses bienfaits !
Au lieu de ce pardon, notre seule espérance !
Si sa colère allait nous poursuivre à jamais ?

DON TEODOR.

Chasse donc, chère Inès, une crainte aussi vaine !

INES.

Ah ! qu'elle me bénisse, et je ne veux plus rien !

DON TEODOR.

Tu le verras : pour nous tout ira bien ;
Et ce doute, qui fait ta peine,
Fuira de ton esprit comme un songe léger.

SCÈNE XV.

Les précédents, JUANITA, apportant un manteau et une cassette.

DON TEODOR, à Juanita.

Est-ce tout ?

JUANITA.

Mais, je crois.

DON TEODOR à Inès, qu'il aide à se lever.

Ta tristesse m'afflige,
Tes chagrins sont les miens : je dois les partager ;
Epargne donc mon cœur, Inès !

INÈS, prête à défaillir.

Hélas ! — le puis-je?
Un noir pressentiment a glacé tous mes sens !

JUANITA, soutenant Inès.

Seigneur ! — Êtes-vous morte? — Allons donc, du courage !
A peine si je puis vous soutenir.

INES.

Je sens
Mes force défaillir.

DON TEODOR.

Chère Inès !

PERICO, à part,

C'est dommage,
Cela marchait si bien.

INES.

Je ne puis faire un pas.

DON TEODOR, s'approchant pour la soutenir.

Viens, je te soutiendrai.

INES.

Mais ne pourrions-nous pas,
Sans partir de ces lieux...

DON TEODOR.

Peux-tu douter encore?

INES.

Au fond du cœur vous me blâmez aussi,
Peut-être?

DON TEODOR, la soutenant toujours.

Te blâmer ! — Pourquoi ce noir souci?

INES, avec désespoir.

Adieu, séjour où la première aurore
Frappa mes yeux, et que je déshonore!
Adieu, parents chéris, que je condamne au deuil!

DON TEODOR.

Inès! — Inès!

INES.

Adieu! tante adorée!
Quel sera ton réveil, hélas! — Et de quel œil
Verras-tu le départ d'une fille égarée?

DON TEODOR.

Allons, ma chère, un peu de résolution!

INES.

Peut-être que d'abord, sur sa tête coupable,
Tu laisseras tomber ta malédiction!

DON TEODOR.

Viens, viens!

INES.

Maudite! — Ah! ce penser m'accable.

JUANITA, prenant la lumière.

Je vais passer devant pour éclairer.

(On entend sonner à la porte de la rue.)

INES.

Grand Dieu!

(Elle s'évanouit.)

JUANITA, en la soutenant, laisse tomber la lumière, qui s'éteint.

Ah! — nous voilà perdus!

(Scène de nuit.)

DON TEODOR, à Juanita.

Sais-tu qui ce peut être?

JUANITA.

Nullement.

DON TEODOR.

Comment faire?

PERICO.

Est-ce que la fenêtre
Peut nous livrer passage?

JUANITA.

Eh! non.

DON TEODOR.

Si de ce lieu
Nous pouvions l'emporter? — Mais, elle est comme morte!

PERICO, effrayé.

Morte? — Mon doux Sauveur! — Nous voilà bien lotis!
Vous verez que le diable en agit de la sorte,
Pour qu'on nous pende après!

JUANITA à Inès.

Reprenez vos esprits,
Segnora!

DON TEODOR.

Chère Inès!

PERICO.

Pour mieux se faire entendre,
(criant.)
Parlez-lui donc plus haut, Segnorita!

DON TEODOR.

Butor!

PERICO (à part.)

J'offrirais un beau cierge à mon saint, pour m'apprendre
Dans quel trou me cacher!

(On entend sonner de nouveau.)

JUANITA.

Voilà qu'on sonne encor!

DON TEODOR.

N'ouvre pas.

PERICO.

Je crois bien.

DON-PEDRO, criant de sa chambre.

Jeannette? — Holà! — Jeannette?

JUANITA.

Voici l'autre!

PERICO.

Le vieux?

JUANITA.

Oui.

DON PEDRO, de sa chambre.

Jeannette?

DON TEODOR à Juanita.

Et s'il vient?

JUANITA.

Portons-la là-dedans, et dans quelque cachette
Je vous mettrai tous deux.

DON TEODOR à Périco.

Viens aider.

PERICO.

Il convient
De marcher doucement alors qu'on n'y voit goutte.
(à part.)
Je cherche. — Où me cacher?

DON TEODOR.

Vite, dépêche-toi!

PERICO, près de la porte de don Pédro.

Me voilà dans la bonne route;
(à part.)
Je tiens la porte. — Arrangez-vous, ma foi!
(Il entre chez don Pédro, croyant aller dans la rue.)

SCÈNE XVI.

DON TÉODOR, INÈS, évanouie, JUANITA qui la soutient.

DON TEODOR, à Périco.

Mais que fais-tu donc? — Dis-moi, traître?

JUANITA à Périco.

Viens-çà : — guide-toi sur ma voix!

DON TEODOR, impatient.

Voyez s'il repondra!

(On entend du bruit chez don Pédro.)

JUANITA.

Là dedans, chez mon maître,
J'entends du bruit.

DON TEODOR.

Mon Dieu! — Tout à la fois!

JUANITA à don Téodor.

Venez m'aider, je puis la soutenir à peine.

SCÈNE XVII.

Les précédents, DON PÉDRO, PÉRICO, puis DON LUIS,

DON PEDRO, en costume de nuit, tenant Périco à la gorge. (criant.)

Au voleur! au voleur! — Ne crois pas m'échapper,
Grand brigand!

PERICO.

Ouf! je sens que je vais perdre haleine.
Vous m'étranglez!

DON LUIS, un flambeau d'une main, son épée de l'autre, à don Téodor, qu'il aperçoit alors soutenant Inès.

Infâme!

DON TEODOR.

Ah!

DON PEDRO, retenant don Luis.

N'allez pas frapper,
Don Luis!

DON LUIS.

Laissez-moi vous venger d'un perfide.

DON PEDRO, de même

Il faut savoir d'abord...

DON LUIS.

Et ne voyez-vous pas
Inès évanouie et ces deux scélérats?

DON TEODOR, avec embarras.

J'étais venu..,

DON LUIS.

Pourquoi ?

DON TEODOR.

J'allais...

DON LUIS.

Ah! tu diras
La vérité! sinon la fureur qui me guide
Saura te l'arracher.

DON PEDRO, à don Luis.

De la prudence, ami;
Pour l'honneur d'Inès, pour le nôtre,
Calmez-vous. — Avant tout, occupons-nous d'une autre.
Inès! Inès!

(Il s'approche d'elle et la place sur un fauteuil.)

JUANITA.

Elle est morte à demi.

DON LUIS, à don Téodor.

Misérable!

DON PEDRO, à Juanita.

De l'eau!

JUANITA.

J'ai fait tout mon possible
Pour l'empêcher, d'abord.

DON PEDRO à Juanita.

Je demande de l'eau.

JUANITA.

Elle aussi résistait; — mais enfin on a beau
Vouloir se montrer insensible...

DON PEDRO, en colère.

De l'eau, morbleu!

JUANITA, effrayée.
(à part)
J'y vais. Le ciel soit avec nous !
(Elle sort.)

SCÈNE XVIII.

Les précédents, à l'exception de JUANITA.

DON LUIS, regardant Inès.

C'est une pamoison.

DON PEDRO.

L'effroi, — la lutte intime
Des divers sentiments...

DON LUIS à don Téodor.

Regarde ta victime
Et tremble, malheureux !

DON PEDRO à don Luis.

Allons, retenez-vous.
Heureux encor, vraiment, qu'on en soit quitte
A si bon compte !

SCÈNE XIX.

Les précédents, JUANITA, apportant un verre d'eau.

DON PEDRO à Juanita.

Allons, viens vite ;
Humecte le visage – et fais-la boire un peu.

DON LUIS.

Voilà qu'elle soupire.

INES, revenant à elle.

Ah ! Juanita ! — Grand Dieu !
Qui donc est là ?

DON PEDRO, avec bonté.

C'est moi, c'est ton oncle, ma fille.

INÈS.

Où fuir? où me cacher?

DON PEDRO.

Pourquoi cette terreur?

INES.

Ah! laissez-moi mourir!

DON PEDRO.

Allons, mon Inésille,
Ce n'est rien, calme-toi; — bannis toute frayeur.
Je sais tout : tu n'es pas coupable,
Chère enfant.

INÈS.

Ah! je suis indigne d'un tel nom!
L'excès de vos bontés m'accable.
Tout me dit que je suis un être méprisable.
Point de pitié pour moi! point de pardon!

DON PEDRO.

Tes larmes en coulant adouciront ta peine.

INES.

Accablez-moi de toute votre haine!
Je veux, à vos genoux...

DON PEDRO, l'arrêtant.

Que fais-tu? — Dans mes bras!
Dans mes bras, chère Inès!

DON LUIS à don Téodor.

Vois l'ange d'innocence
Que tu perdais, infâme!

INES, apercevant don Téodor.
(avec effroi.)

Oh! c'est lui!

DON PEDRO.

Ne crains pas;
Je suis là, maintenant.

INÈS.

Ah! sa seule présence
Me fait mal.

DON PEDRO.

Et pourtant tu ne sais pas encor
Ce qu'il est.

DON TEODOR, à don Pédro.

Don Pédro, si vous vouliez m'entendre.

DON LUIS, à don Téodor.

Silence, misérable! — Il ose encor prétendre
Qu'on l'écoute. — Impudent!

DOD PEDRO, à don Téodor.

Je sais, don Téodor,
Je connais votre vie et la cause honteuse...
(à Inès.)
Qui vous forçait à fuir. — Combien tu fus heureuse
Que du destin, l'ineffable bonté,
T'ait retenue au bord du précipice,
Chère enfant! — Car, hélas! sans sa main protectrice,
Comme d'autres martyrs d'une déloyauté
Qui leur donna la honte et l'infamie...

INÈS.

Je frémis.

DON PEDRO.

L'abandon était le châtiment
Que te gardait sa perfidie.

INÈS, donnant à don Pédro, la lettre de don Téodor.

Mais, d'être mon époux, il avait fait serment;
Cette lettre en fait foi. — Non, sans cette promesse,
Non je n'aurais jamais... Ingrate! oses-tu bien
Chercher à disculper ton indigne faiblesse!

DON LUIS.

Ségnora!

INÈS.

Non, mon crime est affreux! — Non, non, rien,

Rien ne me justifie, et ma douleur amère
Ne pourra l'expier pendant ma vie entière.

DON PEDRO, après avoir lu la lettre.

Quel tissu de mensonges et quelle iniquité!

DON TEODOR, à don Pedro.

Daignez permettre au moins...

DON PEDRO.

Et que pourrez-vous dire?

DON TEODOR.

Votre colère est juste. — Hélas! j'ai mérité
D'être jugé par vous avec sévérité.
A votre arrêt, ici, vous me verriez souscrire,
S'il ne frappait que moi. — Mais une mère en pleurs
Aurait le contre-coup de mon ignominie.
Pour elle et non pour moi, souffrez que je vous prie;
Elle en mourrait peut-être!

DON LUIS.

Autre propos menteur.

DON TEODOR, à don Luis.

Non, ne le croyez pas; je reconnais mon crime,
L'horreur en est sincère, et du fond de l'abîme
Mon cœur aspire encore à se purifier,
Don Luis.

DON PEDRO, avec noblesse.

Allez donc. — Mon courroux légitime
Abandonne aux remords le soin de châtier
Vos coupables erreurs. — Comme une sainte égide,
De ce jour malheureux gardez le souvenir
Et sortez de Madrid.

DON TEODOR.

Je suis prêt à partir.

DON PEDRO.

Mais oubliez le nom de cet ange candide,
Et que jamais un mot...

DON TEODOR, avec étonnement.

Ah ! sur mon repentir,
Sur Dieu, sur mon salut, je jure de me taire !
Je n'aspire aujourd'hui qu'à voir ma pauvre mère !
Je vais la retrouver. — Longtemps mon abandon
L'a condamnée aux pleurs, à la misère.
Ah ! l'embrasser encore, obtenir son pardon,
C'est tout ce que je veux.

DON PEDRO.

Bien ; de telles pensées
Sont un préservatif de vos erreurs passées.
Persistez-y toujours.

DON TEODOR.

Je voudrais, à genoux,
Demander, en partant d'ici, pardon à tous.

DON PEDRO, le retenant,
(à Périco.)

Que faites-vous ! — Adieu. — Toi, tu l'échappes belle,
Maître fripon. — Mais si j'apprends jamais
Que ta langue ait jasé; vois-tu, je te promets...

PERICO.

Je comprends, je comprends, doux seigneur. Désormais,
C'est dit, je suis muet.

(Il se sauve.)

SCÈNE XX.

Les précédents, à l'exception de PERICO.

DON PEDRO. regardant Juanita.

A l'aurore nouvelle,
Nous pourrons achever de purger la maison.
(à don Téodor.)
Adieu, don Téodor.

DON LUIS, à don Pédro.

Vraiment, je vous admire!
Jamais, comme aujourd'hui, je n'ai senti l'empire
De la prudence unie à la raison!

SCÈNE XXI.

Les précédents, DONA LEONCIA, en costume de sultane.

DONA LEONCIA, se trouvant face à face avec don Téodor, qui veut sortir. (à don Téodor.)

Ah! vous voilà, vraiment!

DON PEDRO, voyant sa sœur.

Bon! la fête est complète!

DONA LEONCIA, à Inès.

Et toi la belle, aussi! — Mais, je prétends savoir,
Fille indigne!

INÈS.

Ma tante!

DONA LEONCIA.

Ah! nous allons avoir
Maille à partir ensemble!

DON PEDRO, à sa sœur.

Allons, perds-tu la tête?

DONA LEONCIA.

Nous verrons, nous verrons!

DON PEDRO.

Paix!

DONA LEONCIA.

Et l'autre fripon
Qui sortait en courant!

DON PEDRO.

Paix!

DONA LEONCIA, à Juanita.

Et cette drôlesse!

DON PEDRO, en colère.

Paix donc! — Te tairas-tu? — femme! — ou plutôt démon!

DONA LEONCIA.

Mais je voulais savoir, mon frère...

DON PEDRO.

Rien ne presse;

(à don Téodor.

Attends un peu. Pour vous, allez! je répondrai.

(don Téodor sort.)

SCENE XXII.

Les précédents, à l'exception de DON TEODOR.

DONA LEONCIA, alarmée.

Mais qu'y a-t-il? — bon Dieu!

DON PEDRO, prenant sa sœur à part.

Viens: — je te le dirai.

J'avais une nièce charmante,
Douce, candide, intéressante;
Mais, par malheur, sa tante avait perdu l'esprit.
La pauvre enfant, seulette, abandonnée,
Crut aux serments d'un homme qui s'éprit
De ses attraits; or, séduite, entraînée,
Elle allait tout quitter pour un vil suborneur.

DONA LEONCIA, à part.

Mon cœur me l'avait dit!

DON PEDRO.

Et, dans son innocence,
Elle nous laissait tous en proie au déshonneur.
Comprends-tu, maintenant?

DONA LEONCIA, à part.

J'étouffe!

DON PEDRO.

Par bonheur,

Je veillais pendant ton absence :
J'ai tout sauvé !

DONA LEONCIA, à part.

Je me meurs !

INES, à sa mère

Qu'avez-vous ?

Ma tante ! ô ciel !

DONA LEONCIA, suffoquée.

Ce turban ! ma ceinture !

(Juanita s'empresse de lui donner des soins.)

DON PEDRO.

(à don Luis.)

Vite, vite, un peu d'eau ! Voyez quelle parure,
A quarante ans et plus ! — Elle est folle, entre nous.

DON LUIS.

La leçon est sévère ; — et, jamais, je le pense...

DON PEDRO.

Jamais ? — Demain, mon cher, demain elle entre en danse !
Quand on est jeune encore on peut se corriger ;
Mais, dans un vieux cerveau quand la folie habite,
C'est jusques à la mort : il ne faut plus songer
A l'en chasser ! — Qu'elle aille, à son gré, se plonger
Dans les plaisirs ! — qu'on fronde sa conduite !
Et que chacun s'en moque ouvertement !
Peu m'importe ! pourvu qu'Inès puisse être heureuse !

INÈS, qui a entendu ces dernières mots.

Heureuse ! Et puis-je l'être ? — Hélas ! mon châtiment
Est de voir, entre vous, le discord se hideuse
S'établir par ma faute.

DON PEDRO.

Eh ! non, assurément.

INES.

Vous voyez ce que souffre une tante si chère;
Vous-même aussi, pour moi, vous êtes en colère!
Je dois donc couper court à ces tristes débats.
Souffrez, enfin, que, renonçant au monde,
J'aille aux pieds des autels, dans mon affliction,
Demander une paix profonde.

DON PEDRO.

Don Luis: admirez cette vocation!
Comment! Vous vous taisez! — Vos yeux cherchent la terre!
Et toi de même, Inès?

SUANITA, près de Léoncia.

Elle revient, j'espère!

INÈS, à dona Léoncia, à ses genoux.

Êtes-vous donc encore en courroux?

DONA LEONCIA, avec effusion.

Chère Inès!
Viens donc! viens m'embrasser!

(Inès y court.)

DON PEDRO, les regardant.

Joli tableau! — Qu'en pense
(le poussant.)
Le seigneur Don Luis? Un peu de prévenance,
Allez la compléter!

DON LUIS, s'approchant timidement,
à dona Léoncia.

Segnora!

DON PERRO la poussant encore.

Bon! — Plus près.

DONA LEONCIA lui tendant la main.

Mon fils!

DON PEDRO à Léoncia.

Voilà parler! — Franchement, dis-moi, femme,

As-tu jamais goûté de semblable plaisir?

DONA LEONCIA.

Jamais pareil bonheur n'avait rempli mon âme!
Mais, de honte à tes yeux je sens mon front rougir.

DON PEDRO.

N'en parlons plus.

DONA LÉONCIA.

Bon frère!

INÈS à sa mère.

Ainsi, mon repentir
Peut espérer un jour votre pardon?

DONA LEONCIA la caressant.

Ta faute
Était la mienne, enfant. — J'en conviens à voix haute,
Car je veux l'expier envers toi, désormais,
Par mon amour.

DON PEDRO.

Assez, assez! — La nuit s'avance;
Sur le passé jetons un voile d'indulgence,
Et promettez-moi tous de n'en parler jamais!

DONA LEONCIA.

J'y consens volontiers; — mais, aussi, je promets
De changer dès demain : ma maison, ma famille,
Mes enfants. — Tu rougis? — Oui, mes enfants, ma fille,
Et rien de plus pour moi.

DON PEDRO.

Ces mots, sortis du cœur,
Pour le bonheur commun sont un heureux présage;
Et je connais quelqu'un, — suffit. — Moi, je m'engage,
Si tu pouvais jamais oublier ce langage,
A te le rappeler; et je prends, pour ôtage,
Ce masque, qui serait alors notre vengeur.

Le vois-tu, comme il rit? — Je le mets dans un coffre,
Bien enfermé ; — mais, si le char n'allait pas droit,
Sans te dire un seul mot, je l'en tire et je l'offre
A tes regards !

DONA LÉONCIA.

D'accord. — Je t'en donne le droit,
Dans la conviction de le rendre inutile.

DON PEDRO.

Je le garderai donc, sans te le présenter ;
Mais, entre nous, je connais, dans la ville,
Plus d'une tante à qui je pourrais le porter !

FIN.

HISTOIRE GÉNÉRALE D'ESPAGNE.

PAR DON MODESTO LAFUENTE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

(Suite.)

La discorde de la guerre était partout à la fois : ici, entre les Almoravides et les Almohades; là, entre les Castros et les Laras, les Alphonse de Castille, de Léon et de Portugal; c'était une extermination générale. Ni les Mores, ni les chrétiens, occupés à se dévorer entre eux, n'entreprenaient rien d'important.

Un roi de Castille fait une audacieuse invasion sur les terres musulmanes; arrivé à Algésiras, il envoie un arrogant défi à l'empereur du Maroc. « Puisque « tu ne peux venir contre moi, lui dit-il, ni envoyer « tes gens, envoie-moi des barques; je passerai avec « mes chrétiens pour aller te rejoindre, et je te com- « battrai en terre ferme. » Défi imprudent et fatal qui valut aux Espagnols la mémorable défaite d'Alarcos, qu'on ne peut comparer qu'au désastre que, cent douze ans auparavant, ils avaient éprouvé à Zalaca.

Heureusement, un long armistice suivit la catastrophe d'Alarcos, et les monarques chrétiens eurent le bon esprit de profiter de cette trève fortunée pour

régler leurs querelles et se préparer à une guerre nationale.

Au commencement du treizième siècle, la voix du Pontife se fait entendre dans toute la chrétienté, exhortant les princes et les peuples à concourir à la grande croisade, non contre les Turcs de la Palestine, mais contre les Mores d'Espagne. Processions, prières, jeûnes publics, annoncent à Rome que le monde est à la veille d'assister à un grand événement qui intéressera toutes les familles chrétiennes. Cet événement devait s'accomplir en Espagne où s'agitait la cause de la chrétienté, bien plus que dans la Terre-Sainte. A Rome, on promenait le *Lignum Crucis;* et cinq rois espagnols se réunissaient à Tolède, pendant que le petit-fils d'Ab-el-Moumen traversait le détroit de Gibraltar avec 450,000 guerriers mahométans, l'armée la plus formidable que l'Afrique eût jamais vomie contre l'Europe. Les infidèles et les chrétiens avancent chacun de leur côté; les uns et les autres se préparent, et bientôt s'engage le fameux combat de *las Navas de Tolosa*, la lutte la plus grandiose que les hommes eussent vue depuis Attila. Pendant quatre jours, les rayons du soleil brûlant de juillet dorèrent les hautes cimes de la Sierra Morena, avant que le monde pût savoir qui était vainqueur, de l'étendard du Christ ou du pennon de l'Islam. Le résultat glorieux, l'Église espagnole le proclame et le chante dans la fête religieuse et nationale que, en commémoration de ce jour heureux, elle célèbre encore sous l'invocation du *Triomphe de la Sainte-Croix*.

Comme dans les plaines de Châlons, la cause de la civilisation contre la barbarie s'était décidée; ainsi,

aux Navas de Tolosa, se décida virtuellement la cause du christianisme contre le Koran. 200,000 combattants du Nord périrent dans les champs cataloniens, et 200,000 guerriers du Midi succombèrent dans les champs des Navas. Le superbe chef des Huns avait été repoussé dans les forêts de la Germanie; l'orgueilleux chef des Almohades se retira dans le sérail du Maroc pour y dévorer sa honte. La même sanglante solennité accompagna le triomphe des deux causes.

Après la terrible déroute des Navas, l'empire almohade tomba dans le même désordre, la même anarchie et la même faiblesse où s'était trouvé l'empire ommiade, à la suite du revers de Calat-Anazor. Désormais les chrétiens avanceront toujours pour ne plus reculer; il n'y a plus d'équilibre, la balance incline vers les Espagnols.

A quelque temps de là, les trônes d'Aragon et de Castille étaient occupés, presque simultanément, l'un par un conquérant, l'autre par un conquérant et un saint; ces deux trônes avaient eu une origine également dramatique. Jaime Ier ceint les deux couronnes d'Aragon et de Catalogne; Ferdinand III réunit sur sa tête celles de Castille et de Léon qui ne doivent plus se séparer. A l'Orient, le valeureux Aragonais repousse les Mores, et le brave Castillan les serre de près et les accule par le midi. Le conquérant s'empare des Baléares, dernier refuge des Almoravides, et prend Valence, la ville du Cid. Le saint se rend maître de Cordoue, la cour des califes, et arbore l'étendard castillan sur la Giralda de Séville, la ville qui avait remplacé Cordoue et la surpassait déjà en population et en opulence. 300,000 mahométans de tout âge et de tout sexe, emportant avec eux leur

richesses mobilières, allèrent chercher un triste asile en Afrique, dans les Algarves ou à Grenade. Des milliers de Mores étaient aussi arrachés à leurs foyers, et fuyaient Valence, chassés par un édit du conquérant; ils allaient se réfugier parmi leurs frères de Grenade, dont les murs peuvent à peine contenir les exilés qui, des provinces limitrophes, viennent s'entasser dans leur enceinte, dernier asile qui leur reste; on touchait alors à la moitié du treizième siècle.

Le royaume de Grenade, espèce de rejeton qui pousse sur le tronc abattu de l'empire arabe-africain, est le dernier débris et la dernière forme de la domination mahométane sur le territoire espagnol.

Il reste encore Grenade qui regorge d'habitants; il faut la prodigieuse fertilité de sa campagne pour nourrir une aussi grande multitude. Il reste encore sa superbe Alhambra, délicieuse demeure de rois, ou flotte et se déploie avec orgueil l'enseigne du prophète, enseigne qu'on verra pendant plus de deux siècles. Comment ce petit royaume, réduit à l'étroite enceinte d'une seule province d'Espagne, a-t-il pu se soutenir si longtemps contre des princes aussi puissants que l'étaient ceux d'Aragon et de Castille?

Il faut l'attribuer, en grande partie, à la bienfaisante et sage administration de Ben-Alamar, comme aussi à la paix dans laquelle saint Ferdinand le laisse vivre, pour avoir été son allié et son auxiliaire dans ses entreprises; d'un autre côté, tandis que la population musulmane se concentrait et se fortifiait dans Grenade, les successeurs de Jaime et de Ferdinand, comme s'ils oubliaient qu'il y avait encore des

Mores en Espagne, dépensent leurs forces dans des entreprises extérieures, mêlés et associés aux affaires générales de l'Europe. Le roi d'Aragon est flatté par ses acquisitions de Sicile, qui lui occasionnent de longues luttes avec Rome et la France; le Castillan se préoccupe de ses prétentions à la couronne impériale d'Allemagne. Il s'en fallut peu que l'Espagne payât cher les distractions de ses princes; en effet, pendant qu'ils étaient loin de leurs États, le roi more de Grenade fit alliance avec les Béni-Mériniz qui régnaient sur le Magreb. La Castille, qui, depuis saint Ferdinand, aurait eu besoin d'un autre roi conquérant, fut gouvernée par un roi sage; au lieu de songer à l'entière expulsion des Mores, il s'occupa de faire des lois, et la recouvrance de toute l'Espagne fut différée de deux siècles.

Les discordes intestines viennent aussi retarder cette œuvre lente et laborieuse. Depuis Alphonse le Sage jusqu'au Justicier, on ne voit que d'éternelles conjurations ou des minorités turbulentes, grande calamité des États et désolation des empires, plaie fatale dont l'Fspagne a souffert plus que toute autre nation. Tantôt c'était un fils qui prenait les armes pour arracher la couronne à son père, et qui, à son tour, souffrait la peine du talion, tourmenté qu'il était par des parents, des frères ou des oncles; tantôt c'étaient les fiers nobles de Castille, les Haros, les Laras ou les infants de la Cerda, qui entretenaient une agitation douloureuse dans l'État. Ainsi les années et les règnes se passaient en troubles sanglants, sans que la guerre contre les Mores fournît à l'histoire de faits glorieux à consigner, excepté le trait insigne de patriotique héroïsme, d'abnégation sublime

et de noble grandeur castillane, trait qui en valait plusieurs, par lequel Alphonse Pérez de Guzman le Bon immortalisa le siége de Tarifa.

Ainsi s'écoule un siècle; enfin, vers le milieu du quatorzième, l'antique valeur castillane ressuscite devant Algésiras avec le onzième Alphonse, le dernier de ces Alphonses, nom glorieux pour l'Espagne où ils ont laissé le souvenir de faits éclatants, et qui furent comme les Césars et les Abd-el-Rahmans de la restauration. Au nom d'Alphonse XI, s'unit le glorieux souvenir de la mémorable bataille du Salado, où, comme aux Navas, il semble qu'il faut reconnaître une protection supérieure; en effet, sans l'intervention divine, il est difficile d'expliquer le nombre prodigieux des cadavres musulmans, ainsi que l'affirment toutes les chroniques. Un honneur posthume, dont n'a joui, que nous sachions, aucun autre prince de la terre, était réservé au onzième Alphonse de Castille; ses ennemis eux-mêmes prirent le deuil à sa mort, et, lorsque l'armée chrétienne conduisait ses restes mortels à Séville, les troupes du roi more de Grenade, qui l'avaient combattu, ouvrirent respectueusement leurs rangs pour laisser passer le convoi funèbre. Mais Grenade continue à se maintenir, et ce débris de la domination musulmane persiste à se cramponner à la terre d'Espagne; il en est ainsi de ces poissons qui vivent et croissent enfermés dans une étroite coquille, et qui adhèrent si bien au rocher, que ni la fureur des vents, ni la violence des flots ne peuvent les détacher. La fortune lui accorde un autre souverain aussi sage et aussi prudent que Ben-Alamar, et à son ombre fleurit le royaume exigu. La ville des manufactures et des beaux jardins

devient la place du commerce et le centre de la culture et du plaisir. Le négoce attire les marchands de régions lointaines; les fêtes et les tournois en font le point de réunion des plus brillants chevaliers des nations voisines, musulmans et chrétiens. Mais la ville poétique ne tardera point d'éprouver à son tour les ravages de la guerre civile, et les lances, qui s'exercent maintenant dans des joutes allègres, s'enfonceront bientôt dans les cœurs fraternels avec une fureur impitoyable et barbare.

Dans la Castille, nouveaux troubles; le sang rougit les campagnes et les villes; famille noble ou personnage illustre, presque tout le monde le verse en combattant pour le monarque légitime ou le frère bâtard. Le sang, qui ne coule pas sur les champs de bataille, est répandu par le poignard, enfoncé soit par la main d'un prince qui le manie au lieu du sceptre, soit par celle de ses terribles massiers, soit par celle de ses conseillers et de ses partisans les plus intimes; et le sang qu'épargne le poignard va rejaillir sur les planches de l'échafaud, dressé à toute heure par un souverain irascible, ardent, impétueux, quelquefois justicier, mais toujours cruel et sanguinaire. Les mains fraternelles se teignent du sien propre, et le frère qui lui arrache la vie met la couronne sur sa tête.

Les peuples, fatigués de cette longue tragédie, se félicitent bientôt d'avoir échangé les cruautés du monarque légitime pour les largesses du bâtard libéral; mais ils ne tardèrent pas à connaître combien peu ils avaient gagné à l'élévation de la nouvelle dynastie. La ligne masculine de la famille des Transtamares occupa le trône de Castille un peu plus d'un siècle; dans cet espace, on vit ces princes tomber de l'au-

dace et de l'énergie, dans la faiblesse et la pusillanimité. Le prestige de la majesté descend jusqu'au plus bas degré du mépris, et l'arrogance de la noblesse monte jusqu'à l'insolence sans frein. La licence envahit le foyer domestique; la cour se convertit en lupanar, et la couche royale se tache d'impureté, ou, du moins le public mettait en question la légitimité de la succession. La justice et la foi publique étaient violées et foulées aux pieds; l'opulence des grands ou le luxe d'un favori insultait à la misère du peuple et à l'état mesquin de celui qui conservait encore le nom de roi. Tandis que les nobles dévoraient des trésors dans de somptueux banquets, Henri III ne trouvait rien dans son palais et ses coffres, et personne ne voulait faire crédit à son maître d'hôtel. Jean II cherchait à oublier dans les plaisirs des muses les calamités du royaume, et se distrayait avec la *Plainte d'amour*, ou les vers du *Labyrinthe*; il avait toujours sur la table, à côté de son livre de prière, les poésies de ses courtisans. Ce prince, à son lit de mort, eut la candeur d'avouer que la robe de moine lui aurait mieux convenu que la couronne de roi de Castille. Les biens de l'Etat se dissipaient en plaisirs personnels, ou se dépensaient en faveurs prodiguées pour s'attacher un parti qui pût soutenir le trône vacillant.

L'Aragon n'avait pas été très-heureux sous la dynastie de Transtamare, qui occupa aussi le trône de ce royaume. Là, un autre Jean II, monarque dur et père sans entrailles, bouleversait la monarchie; il déshéritait un fils, digne par ses qualités de plus d'amour et d'un meilleur sort, les Catalans, irrités contre le monarque dénaturé, appelaient sur leur territoire

des troupes étrangères et offraient la couronne de Catalogne à tout prince qui voudrait l'accepter, plutôt que d'obéir au roi aragonais. Dans la Navarre, même fermentation de partis, même foyer de discordes et même acharnement.

Le petit royaume de Grenade était en proie aux mêmes perturbations que souffraient les Etats chrétiens ; mais à quoi cela servait-il ? Si, là-bas, les Al-Hayzari, les Al-Zaqui, les Ben-Ismahil et les Abul-Hacen se renversaient alternativement, ici, les Henri, les Jean, les Alphonse et les Carlos se détruisaient entre eux. Si un chef more invoquait l'appui d'un monarque chrétien pour détrôner un roi de Grenade, un autre parent de celui-là profitait du désordre et des misères du royaume castillan pour chasser l'usurpateur et refuser le tribut au roi de Castille. Ainsi, le petit royaume de Grenade se maintenait au milieu des convulsions, grâce à l'impuissance des rois et du peuple chrétien pour chasser les infidèles de cet étroit réduit, désormais la honte et le scandale de l'Espagne.

La dégradation du trône, les souillures des favoris, l'insolence des grands, le relâchement du clergé, la dissolution des mœurs publiques, l'audace des partis et le débordement des passions arrivent au plus haut degré sous le règne d'Henri IV de Castille. Les châteaux des grands se convertissent en cavernes de voleurs; les voyageurs sans défense sont dépouillés sur les routes, et le fruit des rapines se vend impunément dans les places publiques des villes ; un archevêque est précipité de son siége dans un tumulte populaire pour avoir attenté à l'honneur d'une jeune mariée, et un autre archevêque commande une troupe de rebelles pour renverser le monarque et lui substituer

son frère. Dans le champ d'Avila, eut lieu un simulacre extravagant et burlesque de détrônement ; spectacle ignominieux et comique, dans lequel un prélat turbulent et altier, à la tête de quelques nobles ambitieux et superbes, s'amusait à dépouiller des insignes royales la statue de son souverain, à jeter dans la boue, au milieu des cris de la multitude, le sceptre le diadème, le manteau, l'épée, et à fouler aux pieds l'image de celui qui avait eu l'imprudente faiblesse de le combler de faveurs lui et ses associés.

La nation était donc arrivée à une de ces situations extrêmes, où il ne reste aux empires que l'alternative d'une nouvelle domination étrangère, ou d'une dissolution intérieure du corps social, à moins qu'il ne s'élève un de ces génies privilégiés qui ont la force et le don de ressusciter un État cadavérique, et de lui infuser une nouvelle vitalité ; un de ces génies extraordinaires qui, dans le cours des siècles, sont envoyés quelquefois à l'humanité par la Providence. Il viendra, ce génie vivificateur, parce qu'une persévérance de près de huit siècles, mise à de si rudes et si douloureuses épreuves, l'a bien mérité.

IX

A mesure que le territoire s'agrandit, que l'association croît, que l'Etat se forme, la nécessité de l'ordre moral se fait sentir davantage, les droits, les devoirs, les relations mutuelles entre les diverses classes du corps social ont besoin d'être fixés. Ce premier travail d'organisation, l'Espagne vient de

l'accomplir dans les quatre siècles que nous avons esquissés.

L'ordre de succession au trône était d'abord électif, puis semi-électif ; il se fait héréditaire, et c'est un grand pas dans la voie des éléments constitutifs des sociétés civiles.

Ces premières lueurs de liberté politique que nous avons signalées dans le dixième siècle, se répandent dans le onzième. Les franchises communales se multiplient, se développent, et le conquérant de Tolède étend les chartes et les droits des municipes.

La noblesse, acquise et créée par la conquête, cette orgueilleuse et puissante aristocratie qui formait déjà une partie intégrante de la monarchie, réclamait des lois pour contenir la turbulence des seigneurs et fixer leur condition respective, soit avec le souverain, soit avec les vasseaux. Dans ce but, on établit au douzième siècle le fuero des *Fijos-Dalgo* et des *Riches hommes*. Ainsi, la Castille fut constituée avec une organisation spéciale semi-monarchique et semi-démocratique ; elle se divisait en municipalités, républiques partielles, isolées, ayant des fueros et des magistrats propres ; en seigneuries, espèce de petites monarchies, avec leur code, leur juridiction et leurs vassaux ; puis à la tête de toutes ces républiques et de ces monarchies, il y avait un chef commun de l'Etat, dont l'autorité s'affaiblissait par les concessions que, pour le soutien du pouvoir royal, il était obligé de faire aux deux autres grands pouvoirs, quoi qu'il fît pour les dominer et les neutraliser ; mais que pouvait-il entre les aspirations de l'altière noblesse et les prétentions de la démocratie envahissante ?

La lutte d'influence entre les communes et les no-

bles, entre les grands et le trône, entre la couronne et le peuple, suit le cours des temps. L'histoire de la législation révèle cette incessante lutte politique. Au commencement du treizième siècle, un monarque se proposa de réviser et de corriger les fueros et les priviléges des Fijos-Dalgo pour confirmer ce qui serait *profitable au peuple*; mais, *à cause des nombreux conflits qu'il y eut, le procès en resta là.* Ceux qui connaissent l'époque ont aperçu dans ces conflits le caractère des difficultés contre lesquelles échoua le souverain.

Lorsque, plus tard, son petit-fils, le Sage, publia le Fuero-Royal pour uniformiser la législation castillanne, il provoqua la résistance des hidalgues de Castille qui ne pouvaient souffrir l'atteinte portée à leurs antiques priviléges. Ils se conjurent, s'ameutent contre la Majesté, s'arment, forment leurs quartiers, des approvisionnements, discutent avec le roi et traitent de pouvoir à pouvoir; enfin, après dix-sept ans de luttes, le débile monarque accorde l'abolition du Fuero-Royal, et ordonne que les nobles soient jugés suivant le Fuero-Ancien, *comme ils en avaient l'habitude.*

Ce bon roi paraissait condamné à dépenser sa sagesse et sa vie à faire des lois qu'il ne devait pas voir exécuter. Il forma le célèbre code des Partidas, mais les peuples, s'apercevant que ce code efface le souvenir des fueros particuliers, refusent de l'admettre; ce ne fut qu'environ un siècle plus tard, sous Alphonse XI, que ce recuil de lois prit de la consistance et prévalut. Encore, dut-on favoriser les fueros municipaux, tant les Castillans, jaloux de leurs droits, tenaient à leur jurisprudence antique et privilégiée.

Les derniers Alphonse eurent le merité d'être

presque tous législateurs et guerriers remarquables; il est même difficile de comprendre comment Pierre de Castille, au milieu des guerres compliquées dans lesquelles il fut continuellement enveloppé, put faire son fameux recueil qui lui a valu un si beau titre de gloire auprès de tous les hommes, surtout auprès de ceux qui, se contentant de l'appeler le Justicier, voudraient effacer le surnom traditionnel de Cruel.

L'histoire politique de l'Espagne, au moyen âge, est resumée et symbolisée dans ses codes. Le *Fuero-Juzgo*, le premier, par la date, représente la monarchie théocratique fondée par les Goths; c'est l'anneau qui unit la vieille société, qui est morte, avec la société nouvelle qui en est sortie. Les *fueros municipaux* sont la charte démocratique de l'Espagne qui conquiert sa liberté, et l'emblème des franchises gagnées par un peuple qui recouvre son indépendance à force de luttes et de sacrifices. Dans le *Fuero-Ancien*, sont consignés, comme sanction légale de ses droits, des privilèges seigneuriaux de la noblesse castillanne. Les *Partidas* sont l'image de la monarchie qui se réorganise, qui emprunte ses traditions au droit romain et au droit canonique; les libertés communales n'y figurent qu'à titre d'alliées forcées, et les privilèges nobiliaires que comme une inévitable transaction. Le clergé recouvre ses immunités avec les Partidas, et Rome voit sonctionné dans un code de lois le principe d'une suprématie que, pendant plusieurs siècles, elle n'avait pu faire prévaloir en Espagne.

C'est l'honneur de cette nation, dans une époque où l'Europe gémissait sous le pouvoir absolu des rois, d'avoir eu un système de gouvernement avec des conditions qui, aujourd'hui même, seraient agréées

de certains peuples très-avancés dans la carrière de la civilisation. C'est au milieu de cette fermentation sociale qu'apparaissent les Cortès, et là aussi luttent les quatre pouvoirs. Aussitôt que l'élément populaire, fort de l'indépendance que lui donnent ses immunités, en fait partie, il domine souvent dans les assemblées nationales de Castille ; quelquefois il perd de son influence et recule devant les usurpations systématiques de la couronne ou les invasions des classes privilégiées.

L'élection subit des modifications, et certaines villes perdent le droit de représentation. Mais le bras populaire se présente toujours comme un protecteur inébranlable et le soutien intrépide des libertés publiques. Il intervient pour surveiller le recouvrement et l'emploi des taxes ou des subsides ; quelquefois il abroge les attributions exécutives de l'administration ; quelquefois il porte la main sur les dépenses de la maison royale. En 1258, il ose dire au roi de diminuer les frais de sa table et de sa garde robe, et *de réduire son appétit à des proportions plus modérées.*

L'indispensable reconnaissance des Cortès pour la validité du droit à la couronne, la nomination des régences et la détermination de leurs pouvoirs, le vote ou le refus des impôts, la liberté dans l'élection des députés, l'exclusion des employés à la solde du roi, les instructions données aux représentants, les garanties que l'on prenait et les restrictions qu'on leur imposait pour qu'ils ne pussent abuser de leur mandat, l'arrogant langage de ces assemblées et les concessions qu'elles arrachaient aux souverains, prouvent l'extension qu'avait prise, jusqu'à la dernière moitié du quinzième siècle, le pouvoir de la

représentation nationale; et combien elle était soutenue par l'opinion publique.

La Catalogne, l'Aragon et Valence, ces trois sœurs, qui, vivant sous une même couronne, constituaient trois espèces d'États hanséatiques, s'organisent aussi sur la base de la liberté; chacune avait sa représentation et ses Cortès qui ressemblaient en partie à celles de Castille, mais assez différentes pour donner à ce triple royaume la physionomie spéciale qui le distingue, et dont les traits n'ont pas été effacés par l'uniformité de législation des temps postérieurs.

Espèce de république maritime, la Catalogne étale au front du pouvoir royal ses municipalités démocratiques, son conseil des Cent et ses puissants conseillers. L'humeur susceptible et peu endurante des Catalans ne supporte pas même l'ombre de l'oppression, et traduit en offense impardonnable la moindre contradiction de la part du souverain. Ce caractère martial, indépendant et fier, survécut au moyen âge; et les révolutions, à travers le cours des siècles, ont pu le modifier, mais non le faire disparaître.

Après la conquête, Valence participe aux libertés d'Aragon, dont la constitution est encore l'admiration des hommes politiques. Dans l'Europe, aucun monarque ne vit son autorité réduite à des limites aussi étroites que le fut, pendant longtemps, celle des rois aragonais. Malgré l'audacieuse extension que lui donna Pédro II, et l'équilibre habilement conçu par Jaime le Conquérant, les universités ou les communes faisaient obstacle à cette autorité, et les riches-hommes la bravaient fréquemment. Sa noblesse, inférieure par le nombre à celle de Castille, mais, par cela même, plus unie et plus compacte, fut bien qua-

lifiée par Ferdinand le Catholique, lorsqu'il dit qu'il était aussi difficile d'unir la noblesse castillane que de diviser celle d'Aragon. Que d'efforts ne fallut-il pas pour détruire le privilége de l'Union, à la voix de laquelle nobles et citoyens se levaient imposants et pleins d'audace pour venger la moindre offense de la part du monarque ou la plus légère violation de ses fueros? La mémorable bataille d'Épila, où l'armée de l'Union fut battue, signala « le dernier cas où il fut permis aux sujets de prendre les armes contre le souverain pour défendre la liberté. » Le poignard du roi vainqueur, en déchirant le privilége, lui blessa la main, et son sang tacha le fameux parchemin. Le surnom de l'*Homme au poignard* lui est resté. Cependant, malgré ce rude coup, les libertés d'Aragon ne périrent pas; le même souverain ratifia les antiques fueros du royaume, fit de salutaires concessions, et les Cortès poursuivirent leurs travaux législatifs avec une admirable indépendance, et toujours dévouées à la cause de la liberté.

Un écrivain espagnol, notre contemporain, s'est complu à rectifier l'antique tradition relative à la célèbre formule de serment des anciens rois d'Aragon. Que la formule soit authentique ou falsifiée, il n'en est pas moins vrai qu'aucun prince ne s'assit sur le trône aragonais sans jurer qu'il respecterait les fueros et les libertés du royaume. En outre, la singulière institution du *justicia*, magistrat interposé entre le trône et le peuple, gardien et protecteur de celui-ci contre les usurpations et l'arbitraire des rois, atteste jusqu'à quel point ce peuple arrogant et soupçonneux voulut perfectionner la machine de son organisation politique.

A côté de cette extrême et jalouse sollicitude pour ses droits, jamais peuple ne montra autant de modération, de bon sens et de sagesse, lorsque le trône vaqua faute de successeur direct. Les prétendants s'agitent, les partis travaillent, le droit de chacun sème l'incertitude et l'ambiguité, l'élection est soumise au grand jury national, le parlement prononce, le triple royaume respecte et vénère la sentence, et la nation entière transmet avec déférence l'héritage des Bérenger, des Jaime et des Pèdre à un infant de Castille. Le compromis de Caspe est une des pages les plus glorieuses de l'histoire de ce peuple magnanime.

La féodalité, qui domine en Europe au moyen-âge, pénètre en Catalogne et dans l'Aragon. L'origine du premier de ces États et le contact de tous les deux avec la France, leur voisine, organisée féodalement, les amènent à participer à cette institution des peuples germaniques. Dans le royaume de Léon et de Castille, il y a plus de seigneuries et moins de féodalité; malgré les *behetrias* (1), c'est la région de l'Europe où cette plante septentrionale prend le moins de racines.

L'Aragon proteste contre les concessions humiliantes faites au pouvoir pontifical par leurs anciens monarques; les foudres du Vatican les punissent de leur courage; l'excommunication et l'interdit affligent plus d'une fois, à cette époque, les souverains et le royaume, entre autres ceux de Portugal et de Castille. Dans les deux pays croissent et se développent une multitude de petites républiques ecclésiasti-

(1) Population libre et pouvant se choisir un chef.

ques qui vivent à côté des républiques civiles. Les papes se servent des ordres religieux comme d'une milice spirituelle, obéissante, docile, disciplinée, pour accroître leur influence; de leur côté, les ordres religieux, à l'ombre de l'autorité pontificale, obtiennent des immunités et des franchises personnelles ou collectives, avec indépendance de l'épiscopat, dont la juridiction absorbe la tiare. Appuyé sur les exemptions et les richesses qu'il accumule, le clergé se fait dans l'État un pouvoir formidable; dans ses mains affluaient les dons des princes, les libéralités des dévots et les héritages des morts; les territoires conquis sur les infidèles étaient même adjugés aux instituts religieux à titre de donation. Une mitre possédait plus de rentes et de vassaux que certains monarques, et l'abbesse d'un monastère exerçait le droit de seigneurie et de juridiction sur quatorze villes importantes et plus de cinquante villages. De l'opulence et des immunités naissent le relâchement et la dépravation; aussi, plus tard, lorsque les monarques s'avisent de condamner, par des lois et des ordonnances répétées, le concubinage public des prêtres, leur zèle et leurs efforts viennent échouer devant le désordre invétéré et des difficultés insurmontables.

Toute l'Europe, au moyen âge, fut plus ou moins chevaleresque, aucun pays, cependant, n'eut autant de motifs de l'être que l'Espagne. A la galanterie innée de ses enfants se joignaient le respect pour la femme et le sentiment de la dignité personnelle qu'ils avaient hérité des Goths. Le goût des Germains à faire appel à la juridiction brutale de l'épée, à vider leurs débats dans les duels, s'associait, chez les Espagnols avec leur passion pour le combat personnel

et les entreprises héroïques dont ils donnèrent tant de preuves dans la guerre contre les Romains. Le génie de ces deux peuples se trouve en face de l'exaltation orientale des Arabes; le sentiment religieux, soutenu par une lutte opiniâtre, les occasions fréquentes que le voisinage offrait aux combattants pour les rencontres personnelles, l'arène toujours ouverte pour les exercices belliqueux, que la haine ou le divertissement fit croiser les lances, tout coopérait à développer l'esprit chevaleresque dans un peuple aux yeux duquel la valeur, la courtoisie et la générosité étaient trois vertus; d'ailleurs, pour recouvrer son indépendance, il avait besoin de beaucoup de chevaliers comme Pélage et le Cid. Si la dévotion, jointe à l'amour de la guerre, fit déployer en Europe la chevalerie avec les croisades, l'Espagne, qui soutenait chez elle le poids d'une croisade perpétuelle, et qui, avant ce mouvement religieux, vénérait comme le meilleur chevalier l'apôtre saint Jacques, aurait eu de toutes manières sa chevalerie individuelle et sa chevalerie collective. Les Arabes eux-mêmes lui avaient appris la convenance de cette institution semi-sacrée, semi-guerrière, qui, sous le nom d'ordres militaires, s'établit pour défendre les frontières chrétiennes contre les attaques des infidèles.

En Espagne, la chevalerie traversa donc ses trois phases ou périodes, d'héroïque et de guerrière, de dévote et de galante, d'extravagante et de *don quichotienne;* car ce nom lui resta, lorsque, après être tombée dans l'exagération et le ridicule, elle eut besoin d'être contenue par la caustique satire de Cervantes. Le *Paso honroso* de Suero de Quinones, avec ses sept

cents rencontres et ses cent soixante lances rompues avant que le combat fût déclaré bien et dûment terminé, est un bon type de chevalerie ; un autre Espagnol, homme éminent, modèle de vertu et prodige de talent, qui n'était ni marin ni soldat, mais un simple religieux portant la bure de l'ordre de Saint-François, devait s'élever à la hauteur de cette conception. C'était l'insigne cardinal Cisneros, honneur de la religion, flambeau des lettres, gloire des armes, soutien de la monarchie. Ce brillant génie, qui, du siége primatial d'Espagne, parvint à gouverner la monarchie, conçoit l'audacieux projet de planter l'étendard du christianisme dans les villes musulmanes de la côte barbaresque et de les incorporer aux domaines espagnols. Il fait plus ; c'est lui-même qui défraie et dirige l'expédition. L'opulente Oran succombe ; la croix brille sur ses remparts, et la bannière de Castille flotte sur ses créneaux.

Son œuvre est continuée par le vaillant Pedro Navarro, le compagnon de Gonzalve en Italie, et qui a dirigé l'attaque d'Oran ; il s'empare des villes de Bougie, d'Alger, de Tunis, de Tlemcen, de Tripoli, et n'est arrêté que par la catastrophe des Gelves.

La Navarre, unique fragment du territoire espagnol qui eût conservé son indépendance, est rattachée à la grande monarchie ; Ferdinand le Catholique en a fait la conquête, et c'est une importante acquisition pour un empire qui a déjà d'immenses possessions dans les trois parties du globe.

Mais il était décrété que ce riche héritage serait le patrimoine d'une famille étrangère. La Providence le voulut ainsi, et l'amena par des moyens qu'il nous sera permis de regretter, si nous n'avons pas le droit

de les blâmer. Nous adorons avec respect ses hauts jugements et ses décrets impénétrables, dont l'objet est toujours le plan magnifique de l'harmonie de l'univers; mais, comme homme, nous déplorons que, dans les combinaisons de cette universelle harmonie, il échût à l'Espagne, durant la période de sa plus grande élévation, d'être gouverné par un prince né et élevé sur une terre étrangère et lointaine.

Contre tous les calculs probables de succession, Isabelle et Ferdinand étaient montés sur leurs trônes respectifs; contre tous les calculs probables de succession, leurs enfants descendent prématurément au tombeau; le seul héritier qui leur survive est une princesse mariée avec un étranger, folle, en outre, et, par cela même, incapable de gouverner. Son époux meurt, après avoir goûté à peine aux douces amertumes de la fonction de roi. Enfin, lorsque la pénible restauration de huit siècles s'est accomplie, et que l'Espagne a recouvré son indépendance tant désirée, lorsque le fractionnement a disparu devant l'œuvre de l'unité, et qu'une administration sage, prudente, économique, a guéri les douleurs et réparé les dilapidations de temps calamiteux; lorsque sa puissance s'étend au delà des deux mers, et lorsque, dans les deux hémisphères, elle a des empires pour provinces, c'est alors que l'héritage conquis et agrandi, à force de temps et d'héroïsme, par les Alphonse, les Ramire, les Garcias, les Ferdinand, les Bérenger et les Jaime, tous Espagnols depuis Pélage des Asturies jusqu'à Ferdinand d'Aragon, passe tout entier dans les mains de Charles-Quint d'Autriche. Nouvelle ère sociale.

X.

Le règne des rois catholiques, tout espagnol et le plus glorieux que l'Espagne ait eu, est la transition du moyen âge qui se dissout à l'âge moderne qui s'ouvre. Charles-Quint trouve déjà établi le nouveau pouvoir militaire des armées permanentes et le nouveau pouvoir politique de la diplomatie.

Nous confessons que le règne de Charles-Quint nous inspire de l'admiration, mais pas d'enthousiasme; si nous admirons les grands hommes et les grands faits, nous n'avons d'enthousiasme que pour ceux qui répandent de grands bienfaits sur le genre humain. Nous savons trop apprécier la véritable félicité des hommes pour que nous nous laissions fasciner par l'étalage pompeux des expéditions magnifiques et le brillant appareil des conquêtes. Nous préférons les rois prudents aux perturbateurs du monde. Les entreprises gigantesques ont toujours un côté merveilleux qui séduit; on se laisse éblouir facilement par les grandes manœuvres.

Les circonstances dans lesquelles se trouvait alors la nation purent justifier les efforts du cardinal-régent pour ouvrir à Charles, sans obstacles, le chemin du trône et le faire proclamer roi. Le peuple avait plus de défiance et ne se pressait pas tant. Qui devina mieux, de l'instinct populaire ou du talent du grand politique? Le régent-archevêque, afin d'abattre une noblesse orgueilleuse, voulut livrer à Charles une forte autorité royale; mais, avec le désir de faire un monarque respecté, il prépara, sans le vouloir,

un maître absolu. « Voici mes pouvoirs, disait-il aux nobles en leur montrant les canons et les arquebuses qu'il avait rassemblés, » et Charles fut proclamé. Ces paroles accusaient l'intelligence et l'énergie; mais le prince en faveur de qui le régent les avait prononcées aurait dû savoir bien profiter de cette *ultima ratio regum*. Le cardinal Cisneros fut lui-même le premier qui reçut, pour récompense de son zèle monarchique et de son adhésion personnelle, cette froide et dédaigneuse lettre de Charles qui occasionna ou accéléra sa mort; amer désenchantement, exemple insigne d'ingratitude. Peu de temps après, le vénérable et savant prélat espagnol était remplacé, sur le siége primatial, par un étranger ignorant et imberbe, au grand scandale d'un peuple religieux.

En outre, les Espagnols voyaient avec déplaisir un prince qui n'était pas né sur leur sol, ignorait leur langue, leurs usages, et qui avait montré tant d'impatience à prendre le titre de roi d'Espagne; en effet, sa mère vivait encore, la reine légitime de Castille, pour laquelle, malgré sa déplorable infirmité, les Castillans conservaient une vive affection. Il arrivait entouré de Flamands, et le souvenir des trésors dévorés par la suite parasite qui avait envahi l'Espagne avec son père, de l'audace et de la rapacité qu'avaient déployées tous ces étrangers, n'était pas de nature à leur donner bonne opinion du prince flamand, ni à lui conquérir leur dévouement.

Le déplaisir ne tarda point à se convertir en exaspération, et le mécontentement en rébellion formelle. Elu empereur d'Allemagne, Charles se dispose à quitter l'Espagne pour aller prendre possession de la couronne de Charlemagne. Il demande un sub-

side exorbitant et convoque les Cortès de Castille dans un endroit inaccoutumé et situé à l'extrémité de la Péninsule. La demande, l'objet, la forme, tout blesse les Castillans ; aussi, à peine le successeur de Maximilien a-t-il abandonné les plages espagnoles, que les villes s'agitent, la fureur du peuple éclate contre les députés qui ont voté l'impôt, et les communes de Castille prennent les armes, non contre Charles, mais contre la violation de leurs fueros et pour revendiquer leurs anciennes libertés.

L'insurrection, fondée en justice, soutenue avec un grand courage, mais préparée et dirigée sans la prudence et la circonspection nécessaires, succombe devant les armes impériales, secourues par la noblesse, que les communes n'ont pas su rallier à leur cause. Les libertés publiques de Castille périssent donc dans les champs de Villalar, et Padilla avec les chefs principaux des communes, expient leur dévouement patriotique sur un échafaud. C'est en vain, quoique avec héroïsme, qu'une vaillante femme, éprise tout à la fois d'un époux qu'elle venait de perdre et d'une liberté qui venait de succomber, essaie de les défendre à Tolède. Ce fut la dernière protestation armée de la liberté contre l'oppression. Dès lors, les Cortès deviennent une pure formalité, et ne sont appelées que pour voter les impôts, mais avec exception de plus de deux cents. Il n'était pas facile de punir de mort presque tous les habitants de la Castille. Ce fut sous de tels auspices que s'inaugura le règne du premier souverain de la maison d'Autriche.

Lorsque Charles s'éloigne de la Péninsule, l'histoire de l'empereur éclipse l'histoire du roi. Dans une lettre rendue publique, il déclare que le titre

d'empereur, placé, dans les dépêches, avant celui de roi d'Espagne, n'implique aucune intention de faire préjudice à cette couronne ; mais en vain ; c'est presque toujours l'empereur qui figure dans les actes. D'ailleurs, le nom de Charles-Quint, qu'on lui donnait alors et qu'il porte encore aujourd'hui, quoiqu'il fût le premier d'Espagne, révèle que ce qui prédominait, dans la majesté impériale ce n'était pas l'élément espagnol.

Le petit-fils d'Isabelle et de Maximilien ne tarda point à prouver que, si par l'héritage de la première, il était le plus grand potentat du monde, et, par celui du second, le plus grand monarque de l'Europe, la grandeur de ses pensées correspondait à la grandeur de ses domaines. L'idée d'avoir un roi dans les Etats duquel le soleil ne se couchait jamais, était trop brillante pour ne pas flatter les Espagnols. Ils lui voyaient déployer des talents militaires et politiques ; ils le voyaient aborder des entreprises gigantesques et les terminer heureusement ; ils le voyaient jouer le premier rôle dans le monde ; ils le voyaient triompher presque en même temps au Mexique et dans l'Italie, vaincre Montezuma et faire prisonnier François Ier ; ils voyaient enfin les capitaines et les soldats espagnols recueillir, sous son règne, une ample moisson de lauriers.

Éblouis par l'éclat des hauts faits et des conquêtes, ils oubliaient peu à peu leurs libertés, le sacrifice de leurs trésors et l'émigration de leurs enfants dont le sang payait tous ces lauriers. Le bruit des victoires arrivait en Espagne, mais non les lamentations des victimes ; on ne songeait point que les bras qui allaient manier l'épée dans des pays lointains étaient

un vol fait à l'agriculture et aux arts; qu'ils servaient à conquérir des royaumes qu'on ne pouvait conserver, à imposer la servitude à d'autres peuples, ou à vider des querelles d'amour-propre entre des princes rivaux, tandis que l'industrie intérieure se paralysait et que le sang des hommes et du peuple s'épuisait. Les Cortès étaient muettes; on n'entendait que les cris des combattants. Ainsi, l'Espagne s'habituait à se livrer à un homme, et cet homme lui donnait de la gloire. Lorsque, après une génération, la gloire lui manquera, elle restera, plus d'une génération, attachée à la volonté d'un homme.

Du reste, il est impossible de ne pas reconnaître la grandeur d'un homme qui sut s'élever et planer au-dessus des princes éminents qui gouvernaient les autres États de l'Europe : un François Ier de France, un Henri VIII d'Angleterre, un Soliman II de Turquie, un pontife comme Léon X, chacun desquels aurait suffi par lui-même pour donner son nom à un siècle. Époque de souverains insignes et de capitaines qui méritaient d'être souverains, et, cependant, le nom du roi-empereur ne s'obscurcit et ne s'éclipse jamais.

Charles-Quint et François Ier, voilà, dans cette galerie de grands personnages, les deux figures les plus remarquables. Rivaux éternels, leurs prétentions ambitieuses troublèrent le repos du monde et coûtèrent à l'humanité toutes sortes de misères. « Si Dieu avait voulu, dit un éloquent écrivain, que ces deux monarques s'unissent, la terre aurait tremblé sous leurs pieds. » Nous croyons, nous, qu'elle trembla de toutes manières; le résultat de leur mutuelle jalousie fut qu'aucun d'eux ne put l'enchaîner.

Charles, avec de plus vastes domaines, mais plus disséminés et moins soumis ; François, avec des États plus limités, mais plus concentrés, vainquirent alternativement sans pouvoir se détruire. Mais l'empereur humilia plus souvent le roi, et le vainqueur de Marignan, prisonnier à Pavie, se vit plus d'une fois contraint, sur les champs de bataille, à faire le serment d'exécuter des traités honteux imposés dans la prison.

François Ier n'ayant à soutenir, sauf de rares exceptions, que les guerres contre l'empereur, put se reposer souvent. Charles guerroyait en France, en Italie, en Allemagne, en Flandre, en Afrique, en Turquie, et, pour lui, jamais de repos. Voyageur infatigable, il se trouvait partout; les distances d'État à État n'existaient pas pour lui. L'empereur allemand du seizième siècle a précédé, dans le système d'activité, l'empereur français du dix-neuvième; semblable à lui par la grandeur des entreprises et l'énergie des résolutions, quoique moins heureux sur les champs de bataille, il l'emporta sur lui par la spontanéité de la retraite lorsqu'il s'aperçut que son étoile pâlissait.

Dans les alliances que l'un et l'autre recherchaient, Charles se montrait plus politique et plus rusé que François ; mais aucun n'avait de scrupules. François voulut être un chevalier du moyen âge, et le siècle lui apprit qu'il se trompait de date. Charles représentait déjà le monarque des temps modernes et possédait la politique du cabinet. On découvrait, dans les vues de l'empereur, justes ou injustes, plus de grandeur, plus d'élévation que dans celles du roi français. François aurait pu se contenter de régner sur

les États dont il réclamait les droits ; Charles, s'il ne conçut pas la pensée de la monarchie universelle, aspira du moins à l'unité religieuse. Sans l'opposition du monarque français, Charles aurait pu dominer l'Europe, et, malgré cela, peut-être y fût-il parvenu, si la maison d'Autriche ne s'était pas divisée en deux branches; le roi de France, même sans l'opposition de l'empereur, n'aurait pas eu, probablement, l'audace de le tenter. Lorsqu'il écrivit les mémorables paroles : *Tout est perdu fors l'honneur*, il paraît qu'il ajouta, ce qu'on ne dit pas alors, *et la vie est sauvée.* (1) Lorsque, après la sortie de la prison de Madrid, il foula de nouveau le territoire français, il se mit à sauter et courir comme un petit garçon, en s'écriant : « *Je suis roi derechef.* » Charles, du moins, reçut avec circonspection et une apparence de froide sérénité la nouvelle de la victoire de Pavie, comme un homme qui n'est surpris ni troublé par les triomphes.

Le chevalier français, galant et guerrier, introduisit les femmes à la cour ; livré aux favorites et aux courtisanes, il mécontentait ses généraux qui passaient au service de son cauteleux rival, assez habile pour gagner l'affection des siens et des étrangers. Ainsi, François fut abandonné par le connétable de Bourbon, unique traître, dit-on, que les Bourbons ont eu dans leur dynastie, et par l'amiral Doria, ce

(1) La vérité, que nous préférons à la satisfaction de la vanité nationale, nous oblige à dire à M. Modasto Lafuente, que François Ier n'a pas écrit, avec la mâle précision de la formule traditionnelle, les paroles qu'il vient de citer. Voici le commencement de la lettre qu'il écrivit à sa mère après la bataille de Pavie : « Madame, pour vous avertir que je porte le ressort de mon infortune, *de toutes choses ne m'est demeuré que l'honneur et la vie sauve.* »

fameux Génois qui, tout en aidant à établir le despotisme chez d'autres nations, sut donner la liberté à sa patrie. Tous les deux rendirent d'éminents services à l'empereur, auquel furent toujours fidèles, chose étrange! les transfuges même qui, après avoir trahi roi et patrie, avaient embrassé son parti.

Les guerres entre Charles-Quint, François Ier et Henri VIII, malgré leurs nombreuses calamités, eurent pour l'Europe un résultat favorable ; en effet, elles multiplièrent et répandirent les idées en mêlant les peuples, et produisirent la nécessité du système d'équilibre entre les grands États, système qui devait exercer tant d'influence sur le droit des gens des nations modernes.

Mais, grâce à ces luttes entre princes chrétiens, les Turcs faillirent s'emparer de l'Italie. Charles-Quint, en combattant Soliman et Barberousse, empêcha la demi-lune de se rendre maîtresse de Naples, et les hordes d'un pirate de compléter, par le pillage, la ruine du Vatican. Tout en opprimant l'Italie, il eut au moins le mérite de sauver l'Europe, quoique ce fût au prix des trésors de ces royaumes et du sang de ses sujets.

Dans cette période brillante et sombre à la fois de l'histoire de l'humanité, on vit beaucoup de héros et beaucoup de pervers, de grandes prouesses et de grandes perfidies, des alliances anormales, des ruptures injustifiables, des perfidies quotidiennes, et Machiavel put être satisfait de voir les progrès de sa politique. Malgré la répétition de faits scandaleux, le monde ne put s'empêcher, dans des occasions solennelles, d'être sensible au scandale. Le grand protecteur du catholicisme retenait prisonnier le chef de

l'Église, et ordonnait des prières publiques pour la liberté du pontife. Le roi très-chrétien se confédérait avec les réformistes et s'alliait avec les Mahométans contre le chef de la chrétienté et le champion de l'unité catholique. Rome était saccagée par une armée catholique, sous les ordres d'un traître politique, dont les soldats poussaient la rapine et la profanation à un tel point que les barbares d'Alaric, à côté d'eux, étaient tenus pour modérés et prudents. Un roi d'Angleterre, le premier qui, dans un livre, réfuta Luther et la réforme, s'affranchissait et affranchissait son royaume de la domination pontificale, et suscitait un nouveau schisme à la chrétienté, à cause de ses amours impudiques pour une femme.

Dans cette époque, la reforme religieuse fut un événement bien supérieur aux révolutions politiques. Luther acquit une célébrité et une importance qu'il ne méritait ni par ses vertus ni par ses talents, puisque ses vertus lui manquaient et que ses talents étaient médiocres. La prudence fit défaut à la cour de Rome, et l'opinion de certains peuples et de beaucoup d'hommes n'avait besoin, pour être formulée, que d'une voix hardie. Autrement, le moine de Wittemberg n'aurait pu agiter les États allemands, et lui-même dut s'étonner d'être parvenu à effrayer le monde catholique. Charles-Quint se proposa de combattre le prédicateur et ses doctrines; il était entraîné dans la lutte par ses idées religieuses et la conservation de ses domaines. Les Français et les Turcs le distrayaient, l'embarrassaient, et les papes ne l'aidèrent pas bien. D'un autre côté, comme il ne traitait les réformateurs ni avec assez de condescendance pour les attirer par la douceur, ni avec assez

de rigueur pour les dominer par la force, il fut obligé d'entamer avec eux cette série de fâcheuses négociations qui embrassent depuis la diète de Worms jusqu'au concile de Trente.

Au décret de Spire contre la réforme, répondait la protestation des cinq grands princes et des quatorze villes de l'empire, d'où leur vient le nom de *protestants*. Au décret de la confession d'Augsbourg, répondait la ligue de Smalkalde ; avec le fameux *intérim* de Ratisbonne, l'empereur ne satisfit ni les protestants ni les catholiques. La réforme lui coûta plus de sacrifices que les guerres, et l'épée d'un prince luthérien lui porta le coup le plus funeste. La question religieuse remplit l'Europe de sang et la divisa longtemps en deux grandes fractions, la protestante et la catholique. L'Espagne se préserva de la contagion, grâce aux armes de Charles et aux bûchers des inquisiteurs ; elle s'isola du mouvement européen.

Sans aucun doute, la réforme imprima une nouvelle physionomie à la société moderne qui se créait. Les protestants l'ont regardée comme une heureuse insurrection de l'intelligence contre le pouvoir absolu dans l'ordre spirituel, comme une puissante tentative d'émancipation de l'esprit humain ; à ce titre, elle est pour eux la mère des libertés politiques. Les catholiques nient que le protestantisme ait émancipé les peuples ; ils l'accusent, au contraire, d'avoir divisé les hommes sans améliorer la société, et croient que la doctrine de Luther, avec toutes les variations qu'a signalées Bossuet et qui se sont accrues depuis, succombera comme l'erreur d'Arius et le catéchisme de Mahomet. Si nous ne nous trompons pas, des symptômes, dans notre âge, annoncent que

ce problème marche vers sa solution. Le catholicisme gagne des prosélytes; les protestants ne sont pas aujourd'hui ce qu'ils furent autrefois, et nous croyons que l'unité catholique se réalisera.

Alors, un chevalier espagnol se leva contre le moine allemand; devant l'ennemi audacieux du pontificat, se posa un papiste fougueux et résolu. Ignace de Loyola se présenta dans la lice pour combattre Martin Luther, contre la réforme du moine de saint Augustin, il établit la Compagnie de Jésus, milice destinée à défendre le Saint-Siége, et s'obligeant à remplir cette mission par le vœu d'obéissance; aussi, les protestants donnèrent aux jésuites le nom de janissaires du pape. La réaction religieuse commença, et la grande question du concile de Trente préoccupa les pontifes qui se succédèrent. Ce concile survécut à Charles-Quint, qui offrit le phénomène d'être plus conciliant que les papes eux-mêmes.

Heureusement, et pour la première fois, l'Espagne ne fut pas le champ de bataille où s'agitèrent les grandes questions religieuses, politiques et militaires qui couvrirent l'Europe de sang et de deuil. La France, l'Allemagne et la Hongrie souffrirent beaucoup; mais la victime sacrifiée aux ambitions de tous fut la malheureuse Italie, théâtre de luttes sanglantes et continuelles. Les Turcs ravageaient ses côtes, et l'intérieur était dévasté par la soldatesque chrétienne, Français, Allemands, Flamands, Espagnols, gens de religions et de langues diverses qui fourmillaient comme les sauterelles et la saccageaient à l'envi, tous licencieux, catholiques et protestants. Ce beau pays aurait-il pu s'imaginer qu'il souffrirait une in-

vasion de peuples civilisés dont la conduite lui rappellerait les horreurs de l'irruption vandale.

Arrivons aux derniers moments du grand Charles-Quint, le héros de cet immense drame de luttes, de batailles, d'alliances, de négociations, de traités, dans lequel tous les États, grands ou petits, ne purent s'empêcher de jouer un rôle, et qui fut en quelque sorte la fermentation à travers laquelle passa la société humaine avant d'entrer dans une nouvelle période de sa vie.

Cet homme infatigable, qui, en quarante ans de règne, s'était trouvé neuf fois en Allemagne, six en Espagne, quatre en France, sept en Italie, dix dans les Pays-Bas, deux en Angleterre, deux en Afrique, qui avait traversé onze fois les mers et, nouvel Atlas, soutenait sur ses épaules le poids de deux mondes, se sentant affaibli de corps et d'esprit et ne pouvant inspecter personnellement ses vastes domaines, résolut de terminer tranquillement ses jours dans le silence et la solitude d'un cloître, dans cette même Espagne, principe et fondement de son pouvoir colossal; il déposa sur la tête de son fils Philippe les couronnes de Flandre et d'Espagne, avec tous les territoires de l'antique et du nouveau monde; l'agitateur de l'Afrique et de l'Europe, celui devant lequel tremblaient les rois et les royaumes, abdiqua spontanément et descendit du trône le plus élevé de la terre pour s'ensevelir dans l'humble cellule d'un monastère solitaire.

Nous le suivrons, dans notre histoire, jusqu'à ses derniers moments, jusqu'à sa mort toute chrétienne et religieuse; guidé par la lumière de documents authentiques, irrécusables, nous rectifierons les erreurs

et les inexactitudes que presque tous les historiens ont commises en traitant de la vie de Charles-Quint à Saint-Just, et nous ferons connaître avec vérité les pensées qui occupaient le grand homme dans sa retraite.

En 1556, Philippe II était roi d'Espagne.

XII.

Malgré le démembrement de la couronne impériale, qui échut, par héritage, à Ferdinand, frère de Charles-Quint, Philippe II restait encore le monarque le plus puissant de l'Europe; en outre, son mariage avec Marie d'Angleterre lui donnait une grande influence dans ce royaume.

Le père et le fils absorbent presque tout le seizième siècle; mais ils lui impriment une physionomie distincte, parce qu'ils ne se ressemblent ni par l'esprit ni par le caractère. Ainsi, doués tous les deux d'une intelligence lucide et d'une rare perspicacité, ils conçoivent en grande partie les mêmes desseins, se constituent les représentants du catholicisme et de l'unité religieuse, mais ils diffèrent beaucoup dans la politique et les moyens. L'un, Flamand et élevé en Flandre, avait déplu aux Espagnols, parce qu'il ne parlait pas leur langue; l'autre, Espagnol et nourri dans l'Espagne, avait déplu aux Flamands, parce qu'il ignorait leur idiome. Charles, Flamand, avait la vivacité espagnole; Philippe, Espagnol, avait le calme froid d'un Flamand. Il semblait qu'ils s'étaient trompés de patrie. Charles était expansif et cosmopolite; Philippe, sombre et politique de cabinet. Celui-là,

infatigable dans les exercices du corps, avait voulu gouverner le monde en se trouvant partout; celui-ci, infatigable dans le maniement de la plume, aspira à régir l'Europe du fond d'un monastère. Le premier dictait des lois à chaque pays sur son propre territoire; le second les lui imposait de son bureau. Le père faisait trembler un État par sa présence; le fils l'intimidait avec un décret. Le père parcourait les terres et les mers; il suffisait au fils d'avoir une carte sur sa table. Charles assistait à toutes les assemblées de l'Europe; Philippe donnait des instructions à ses ambassadeurs, était le chef des diplomates et savait plus qu'eux.

Philippe II était-il le *démon du midi*, comme les étrangers l'appelaient alors, ou était-il le *roi saint*, l'homme religieux qui délivra l'Église de l'hérésie et sauva les États de l'anarchie? Fut-il le représentant du fanatisme et de la tyrannie, l'homme des bûchers et le bourreau des peuples, ou le grand politique qui comprit son siècle, agrandit l'Espagne et la couvrit de gloire. Personnage aussi exalté qu'abaissé, chacun le comblait d'éloges ou d'invectives, selon ses idées ou ses passions. Parmi les écrivains espagnols, les uns s'évertuent, les autres tendent à réhabiliter sa mémoire. Pour nous, nous avons cherché à étudier le génie de l'homme et les desseins du monarque dans l'intérieur de sa famille, de son palais, et dans la direction des affaires publiques. Nous avons vu les originaux de ses décrets; par nos mains a passé sa correspondance diplomatique, et nous avons lu ses résolutions écrites de sa main. Nous avons eu occasion d'examiner beaucoup de ses écrits, de ses propres brouillons, dans lesquels, au bout de trois cents

ans, il semble qu'on voit encore la tête qui concevait, le cœur qui dictait, la main qui s'appuyait sur ce même papier; dans lesquels les lignes écrites en marge, pour en remplacer d'autres qu'il avait effacées, révèlent la pensée primitive et la pensée nouvelle qui lui était substituée. Après tout cela, nous pouvons dire, sans aucune espèce de passion, que nous admirons les grandes qualités de ce monarque, que nous reconnaissons et aimons quelques vertus qui le distinguèrent; mais nous sentons qu'il nous est impossible de l'aimer autant que nous l'admirons.

Pour notre part, nous avons cru découvrir dans Philippe II les qualités d'un grand politique, mais aussi les qualités d'un grand despote. Sombre et réfléchi, perspicace et rusé, doué d'une grande pénétration pour connaître les hommes, et d'une mémoire prodigieuse pour retenir les noms et les choses; infatigable au travail, prompt à expédier les affaires, aussi attentif à celles de grave importance que soigneux des moindres accidents, ferme dans ses convictions, persévérant dans ses projets, point scrupuleux quant aux moyens d'exécution, indifférent aux plaisirs qui distraient l'attention et libre des passions qui égarent l'esprit; inaccessible à la compassion et à la surprise, dédaignant la flatterie, toujours maître de lui-même, afin de pouvoir dominer les autres, cauteleux comme un jésuite, réservé comme un confesseur et taciturne comme un chartreux, cet homme ne pouvait être dominé par personne et il devait dominer tout le monde; il devait être un roi absolu.

L'homme par les mains duquel passaient toutes les affaires d'État dans une époque où ses relations s'étendaient dans les régions des deux mondes; qui lisait

tout et décrétait tout lui-même, ou, du moins, l'annotait et le corrigeait de sa main; l'homme qui savait les intrigues et les manéges des cours étrangères avant d'en être informé par ses ambassadeurs accrédités; qui, lorsqu'un ambassadeur lui désignait les influences d'un cabinet et le côté faible de chaque prince, recevait en même temps des informations confidentielles sur la conduite, les relations et les liaisons de ce même ambassadeur; qui connaissait les faits particuliers et les moyens de chacun des chefs de l'insurrection flamande, les qualités de chaque aspirant à la couronne de France, le caractère de chaque prétendant à la main de la reine d'Angleterre, la manière d'être de chaque cardinal et les opinions de ceux qui influaient sur les décisions du pape ou devaient assister au concile; qui était informé du mérite et de la conduite de tous ceux qui se présentaient pour solliciter un emploi; qui, sans être présent aux conseils, savait tout ce qui s'y passait, et n'y assistait pas dans la crainte que sa présence n'empêchât la libre manifestation des passions de chacun; qui savait diviser pour régner et fomenter les partis pour mieux neutraliser les influences; cet homme n'aurait pu régner sans gouverner seul, parce qu'il sentait qu'il avait pour cela génie, propension et capacité.

Aussi, les Cortès, que le père avait réduites à une vaine représentation, devinrent, avec le fils, plus nulles encore; les libertés que Charles avait dangereusement blessées à Villador, avec Padilla, Philippe les acheva en Aragon, avec Lanuza.

Unissant à l'ardeur du dévot la froideur du calculateur, ne séparant jamais le meilleur service de Dieu de la plus grande extension de ses royaumes, et veil-

lant à ce que le fanatisme ne fût pas un obstacle à l'accroissement ou la conservation de son pouvoir, il voulut éteindre l'hérésie qui agitait l'Europe en aidant les catholiques contre les réformés, mais dans l'espoir de vaincre avec les uns pour régner sur les autres, d'imposer d'abord aux hérétiques la croyance religieuse pour les soumettre ensuite à l'autorité politique. Il se fit le défenseur officiel de l'Eglise romaine, et commença par gagner le pape au moyen de la douceur; mais si le pape s'opposait à ses plans politiques, il le traitait durement et se réjouissait des hardiesses que ses ambassadeurs prenaient avec lui. Il poursuivait les ennemis de la plénitude du pouvoir pontifical, mais les excommunications ne l'effrayaient point. Il vénérait les moines et s'entourait d'eux; mais s'ils attentaient à son pouvoir, il les faisait pendre.

S'il n'avait pas trouvé l'inquisition, il l'aurait inventée; mais elle l'avait précédé de plus d'un demi-siècle. La trouvant établie, il en fit son bras droit, mais il ne consentit jamais qu'elle s'érigeât en tête; il aimait à se servir des inquisiteurs, sauf à les dominer.

Il s'inquiétait fort peu de jeter dans les fers l'homme qui avait été l'instrument le plus actif de sa tyrannie en Flandre; de même, lorsqu'il en eut besoin, il s'empressa de le tirer de prison pour l'envoyer faire la conquête du Portugal; le duc d'Albe alors reprit le commandement de l'armée. Il élevait jusqu'aux postes de président du conseil de Castille et d'Italie, de grand inquisiteur et de cardinal, un homme intelligent et laborieux; mais, à l'apogée de la faveur, il lui intimait la perte de ses bonnes

grâces, quoique le chagrin dût le tuer. Ainsi mourut Espinosa. Et don Juan d'Autriche, le fils illégitime de Charles et l'héritier légitime de sa grandeur et de sa gloire, la plus noble, la plus belle, la plus remarquable figure de son temps, le vainqueur des Mores dans les Alpuxarres, et des Turcs à Lépante, gagne des victoires et conquiert des pays pour son frère; mais il ne peut gagner pour lui un atome d'affection dans son cœur. Philippe II ne consentait à se voir éclipsé par personne, ni en pouvoir, ni en gloire, ni même en activité.

Il n'était pas impassible, mais il le paraissait dans les occasions où il est le plus difficile de réprimer les affections et les sentiments humains. Lorsque le duc d'Albe lui fit part de l'exécution des illustres comtes de Horn et d'Egmont, il lui répondit : « Puisque le châtiment a été indispensable, il n'y a qu'à les recommander à Dieu. ».

Comme le duc implorait sa pitié envers la vertueuse veuve d'Egmont et ses onze enfants qui restaient dans l'abandon et la misère les plus déplorables, « quant à cela, lui dit-il, j'y pourvoirai moi-même et je vous en aviserai. » Il n'avait pas hâte de faire le bien que lui demandait avec urgence l'homme qui passait pour le plus dur de son temps, et le duc d'Albe dut reconnaître qu'il existait un autre individu en comparaison duquel il pouvait, lui, passer pour doux de cœur. La nouvelle du désastre de l'invincible Armada n'altéra point son visage; il se contenta de dire qu'il avait envoyé la flotte pour lutter contre les hommes et non contre les éléments. L'annonce du glorieux triomphe de Lépante ne fit pas venir aux lèvres royales un léger sourire. Il la reçut au milieu

de ses dévotions, se tut et continua sa prière; ce ne fut qu'après l'avoir terminée qu'il ordonna de chanter le *Te Deum;* personne ne savait pourquoi.

Tous ses actes portaient le cachet du mystère et de la ténébrosité. Montigny, le prince d'Orange, Escobedo, Antonio Perez, le prince Carlos, sont des arcanes qui, de nos jours, s'éclairent de quelques lueurs, mais qui ne se révèlent pas. Quelques-uns seront-ils perpétuellement des énigmes? Et le sera-t-elle aussi l'incarcération mystérieuse du prince, objet de tant d'investigations curieuses, y compris les nôtres? Nous possédons la copie d'un codicille par lequel il ordonne de brûler, sans les lire, les papiers relatifs à des affaires terminées et surtout à celles de personnages défunts. Les pièces que les biographes, les critiques et les historiens ont cherché avec tant de sollicitude, est-il improble qu'elles fussent jointes à ces papiers? Quoi qu'il en soit, nous croyons que Philippe aurait pu être le meilleur inquisiteur et le meilleur jésuite, comme le plus habile ambassadeur et le plus rusé ministre; il était roi; et il réunissait toutes ces qualités.

Mais où son génie est resté perpétuellement gravé, c'est la colossale merveille qui s'élève majestueuse et sévère au pied d'une chaîne de montagnes grisâtres, qui paraît s'abîmer comme les dépouilles d'un monde calciné; tout, dans l'Escurial, respire la grandeur, et tout y inspire l'austérité et la dévotion. On dirait que c'était la forteresse dans laquelle un âge aurait voulu s'abriter pour laisser l'hiver des révolutions que le vent du Nord présageait. « Comment, dit un philosophe, une seule idée du monde moderne aurait-elle pu traverser ces murs de granit

d'aspect égyptien, ces tourelles, ces cloîtres, ces bastilles et ces palais entourés de cellules? » Il le dédia à Saint-Laurent, en commémoration du jour où il gagna la fameuse bataille de Saint-Quintin, et voulut que l'édifice représentât la forme du gril sur lequel le saint fut brûlé; singularité qui a donné lieu à quelques écrivains de chercher des analogies entre cette espèce de martyre et les bûchers tant de fois allumés sous le règne du fondateur. Il le fit bâtir pour qu'il fût à la fois demeure de moines et palais de rois; la chambre royale à côté de la cellule du prieur, la couronne auprès du scapulaire, et le trône d'Espagne sous le même toit que la règle de saint Jérôme, représentant le goût du monarque et l'esprit de l'époque.

Le règne de Philippe fut tout espagnol; à la différence de celui de Charles-Quint, les étrangers ne dominaient ni dans son conseil ni dans sa cour. Si Charles avait subjugué l'Europe, il l'aurait faite allemande; si Philippe l'avait dominée, il l'aurait faite espagnole. Quoiqu'il ne l'eût pas vaincue, la supériorité de sa politique et la supériorité de notre littérature répandirent dans l'Europe la langue, les coutumes, les modes d'Espagne, et le goût espagnol dominait dans les salons diplomatiques, les théâtres, les livres et les habits. Paris même ressemblait à Madrid et emprutait aux Espagnols jusqu'aux extravagances qu'il devait lui renvoyer plus tard; un siècle avant que Louis XIV pût appeler Madrid la *cour française d'Espagne*, Philippe II avait appelé la cour de France *ma belle ville de Paris*.

Les Espagnols, habitués aux longues expéditions militaires, dans lesquelles ils recueillaient de glorieux

triomphes, sincèrement religieux comme leur roi, et, depuis plus de sept siècles, accoutumés à regarder les ennemis de leur culte comme les ennemis de leur indépendance, servaient avec plaisir d'instruments aux entreprises de leur monarque. Comme au temps de l'empereur, ils allèrent combattre en France, en Angleterre, en Flandre, en Italie, en Portugal et sur les mers contre les Mores, contre les Turcs, contre les hérétiques et les chrétiens catholiques ; la politique espagnole intervint dans presque toutes les affaires de l'Europe. On gagna beaucoup de lauriers pour recueillir ensuite beaucoup d'épines.

La politique de Philippe avec les Pays-Bas produisit une lutte sanglante qui convertit ces florissantes provinces en un vaste champ de carnage et ruina l'Espagne d'hommes et d'argent. Pour l'Espagne, ce fut une fatalité, et pour la Flandre une expiation providentielle. Il y avait un demi-siècle que l'Espagne avait reçu un prince flamand qui s'occupa d'abord d'enlever nos richesses, de donner à des Flamands les emplois les plus élevés de l'État et d'étouffer nos libertés. Au bout de cinquante ans, un monarque espagnol, fils de ce prince, traite la Flandre comme un pays de conquête, confère les premières charges à des Espagnols et cherche à y introduire l'inquisition espagnole. Les Flamands s'irritent et se soulèvent, comme en Espagne s'étaient irrités et soulevés les Castillans. En Flandre, on signe le *Compromis de Bréda*, comme en Espagne on avait formé la *Junta d'Avila*. En Flandre, les comtes de Horn et d'Egmont périssent sur l'échafaud, comme en Espagne avaient péri Padilla et Bravo. En Castille, Médina fut incendiée; dans la Flandre et le Brabant, on profana et

l'on saccagea plus de quatre cents églises. L'expiation fut terrible, mais nous ne devons pas nous en réjouir. En effet, après des désastres infinis, après des horreurs infinies, commises par les Espagnols et les Orangistes, après le sacrifice de généraux et de trésors, la république libre des Provinces-Unies s'établit là où Philippe avait voulu établir un imprudent despotisme. Ainsi, le résultat de cette politique fut une guerre longue et désastreuse, qui se termina par la perte de ces riches pays.

Pour dominer en France et mettre sur son trône l'infante, sa fille, Philippe épuisa trente-huit ans d'efforts, des milliers d'hommes et trente millions de ducats. Qu'y gagna-t-il ? Il fut obligé de se soumettre au célèbre traité de Vervins, par lequel il reconnut Henri IV et s'engagea à lui restituer toutes ses conquêtes. Il ne lui restait donc que le souvenir des victoires de Saint-Quentin et de Gravelines, outre le plaisir d'avoir tenu quelque temps garnison à Paris.

Pendant que Philippe suscitait des ennemis à Isabelle d'Angleterre et protégeait Marie Stuart d'Ecosse, Drake pillait les colonies espagnoles d'Amérique, et les pirates anglais enlevaient nos navires et nos galions. Le désastre de l'invincible Armada fut une perte irréparable pour l'Espagne qui, dès-lors , cessa d'être la maîtresse des mers. Le pouvoir maritime de la Grande-Bretagne s'accrut tout à coup. Les Anglais eurent l'audace de pénétrer dans Cadix, d'où ils emportèrent les cloches des églises et les grilles des maisons. Philippe jura de venger cet outrage, mais la tempête dispersa une fois encore la flotte espagnole. De cette époque date la décadence de notre marine.

Il ne fut pas plus heureux dans le projet de dominer sur la Baltique et d'étendre son influence jusqu'aux États scandinaves. La conversion de Jean de Suède dans un sens contraire à celle d'Henri IV de France, fit échouer ses tentatives coûteuses.

La mémorable victoire de Lépante, que toute la chrétienté célébra avec des transports de joie, et la plus grande blessure que l'on put faire au pouvoir immense des Mahométans, fut la plus grande gloire militaire qu'acquirent, dans cette époque, les armes espagnoles. Mais on donna aux Turcs le temps de se refaire, et, l'année suivante, le sultan put faire sortir du port de Constantinople une nouvelle escadre de 250 voiles. Enfin, on signa des trêves avec la Turquie; pitoyable résultat qui ne correspondait ni aux efforts de la nation, ni aux triomphes de l'illustre bâtard de Charles-Quint.

Avec la conquête du Portugal se réalisa, pour la première fois, la complète unité de la Péninsule ibérique. Ainsi, de même que Suintila fut le premier souverain qui put, sans contradiction, s'appeler roi de l'Espagne entière, Philippe II fut le premier souverain du moyen âge qui put réellement s'intituler roi de toute l'Espagne; en effet, il n'y avait pas un seul pouce de terrain, depuis Gibraltar jusqu'aux Pyrénées, qui n'appartînt au domaine du monarque espagnol; — pour la première fois, au bout de neuf siècles, l'Espagne recouvra les limites naturelles que lui assignait la géographie. De plus, elle s'agrandit des immenses et riches colonies que les Portugais possédaient en Afrique, en Amérique et dans les Indes. Combien peu de temps devaient durer ces importantes acquisitions. Au lieu d'un gouvernement pru-

dent, conciliateur et bienfaisant, qui fit oublier aux portugais leur humiliation et les identifiât sans regret à la grande famille espagnole, la dure politique de Philippe offense l'orgueil national, entretient le sentiment de l'indépendance dans toute sa vivacité, et le Portugal n'attend que la première occasion pour secouer le joug de ses maîtres; l'Espagne verra donc, avant l'extinction de dynastie autrichienne, ce riche fleuron de sa couronne se détacher encore une fois.

Sous le règne de Philippe II, l'Espagne atteignit l'apogée de sa grandeur; c'était un empire qui avait des possessions sur tout le globe. Au milieu de beaucoup de revers et d'entreprises qui avaient échoué, on avait acquis une grande gloire militaire; le nom espagnol était un nom universel. Le nom et l'empire pouvaient-ils rester à cette hauteur? De telles acquisitions, tant d'expéditions et de guerres ne s'étaient pas faites sans imposer à la nation des sacrifices immenses, des sacrifices insupportables. On avait consumé les trésors du royaume et ceux du Nouveau-Monde pour conserver des pays éloignés, folle obstination qui constituait pour l'Espagne un impôt lourd et perpétuel; et puis, n'était-ce pas une démence que de se promettre leur incorporation sincère et profitable? Les efforts de Philippe pour soumettre l'Europe à sa conscience et à son sceptre, nous attirèrent son inimitié sans bénéfice aucun. Tandis qu'à l'intérieur les flammes fatidiques des bûchers du Saint-Office étouffaient la vie politique de la nation, et que l'on mésusait des nombreux instruments de prospérité qu'avaient laissés les rois catholiques à l'intérieur, on dépensait la vitalité matérielle pour assujettir des peuples qui ne devaient pas nous servir

et que nous étions condamnés à perdre. Philippe II laissa donc à ses successeurs une Espagne gigantesque, mais une Espagne exténuée et vulnérable de plusieurs côtés; cette grandeur apparente renfermait le germe de la décadence qui se manifestait, et préparait environ deux siècles de calamités et d'humiliations. Portons notre vue sur un tableau plus flatteur.

Heureusement, ce même siècle de batailles et de sacrifices humains est le siècle des arts, le siècle d'or de la littérature espagnole, auquel avait préludé le règne des rois catholiques. Les guerres de Charles-Quint avaient mis les génies espagnols en relations intimes et fréquentes avec ceux qui brillaient déjà dans l'Italie. Les palais que décoraient les chefs-d'œuvre de Léonard de Vinci, de Michel-Ange, de Raphaël, de Titien et du Corrége, les travaux et les ateliers de ces insignes artistes sont autant de trésors dont profitent les peintres, les architectes et les sculpteurs d'Espagne pour former leur goût, s'enrichir de connaissances, les introduire ensuite dans leur patrie et fonder des écoles propres qui commencent par l'initiation et finissent par une vigoureuse originalité. Deux fois, dans le cours des siècles, cette belle Italie a fourni aux génies espagnols des modèles littéraires et des écoles : l'Italie d'Auguste et l'Italie de Léon X, l'Auguste sacré du seizième siècle. Et chaque fois, l'Espagne s'est vite émancipée de son institutrice, en se créant une littérature nationale, indépendante et propre, qu'elle devait bientôt transmettre à d'autres peuples.

La poésie lyrique et la poésie dramatique, la légère satire et la grave épopée, le roman et l'histoire,

le genre didactique, mystique ou badin, tous les genres, tous les styles et toutes les formes littéraires eurent, au seizième siècle, de dignes interprètes qui, après trois siècles, servent encore de modèles. Beaucoup de flambeaux répandirent la lumière des lettres sur l'horizon espagnol. C'est le siècle de Garcilaso, de Rueda, d'Ercilla, de Herrera, de Louis de Grenade et de Léon, de Mendoza, de Zurita, d'Arias, de Montario, de Sainte-Thérèse, de Lope de Vega, de Mariana et de Cervantes. La littérature espagnole reçoit une telle impulsion sous le règne de Charles-Quint et de Philippe II, que nous la verrons marcher encore majestueuse et riche sous les règnes des autres Philippes, conduite par Rioja et Calderon de la Barca ; elle sert même de type aux autres nations; mais, enfin, elle commence à déchoir dans les mains des puristes, avec Congora et Quevodo, dégénère successivement, et arrive, comme la monarchie, à une décadence anticipée, à une décrépitude prématurée.

Ce développement intellectuel chez un peuple opprimé par l'inquisition, au milieu du bruit des armes et des combats, paraît incompréhensible. Le Saint-Office exerçait ses rigueurs sur les livres de théologie, de philosophie ou de droit, qui pouvaient attaquer ou blesser les doctrines du catholicisme le plus pur, comme le monarque et les inquisiteurs l'entendaient alors. Pas d'hommes distingués par leur savoir purent échapper aux persécutions de ce terrible tribunal qui se montrait inexorable sur ces matières.

En revanche, la poésie, terrain neutre, et, par son caractère, étrangère aux questions théologiques et philosophiques, pouvait prendre l'essor qu'elle voulait; inquisiteurs et monarques étaient fort indul-

gents pour les licences de l'imagination, sauf en ce qui touchait aux sujets religieux. Au contraire, ils aimaient à voir les poëtes chanter les tendres amours des bergers et les doux dédains des superbes bergères. Dans l'impossibilité de produire des philosophes, l'Espagne, par compensation, produisit une foule de poëtes. Le Parnasse était le terrrain le plus libre; réfugiées dans cet asile, les intelligences indépendantes des Espagnols firent de la poésie une espèce de souveraine de la littérature.

Il n'est pas moins surprenant que tant d'esprits cultivassent les lettres au milieu de l'agitation des batailles, ennemies en apparence des sentiments tendres et des études tranquilles. Il semblait que du choc des lances et des boucliers jaillissaient des étincelles d'inspiration pour ces génies guerriers. Au seizième siècle et même avant, l'Espagne produisit grand nombre d'écrivains soldats. Le chroniqueur Perez de Guzman se battit comme soldat au combat de la Higuera; Lope de Ayala est fait prisonnier dans les batailles de Najera et d'Aljubarrota, et il écrit les événements auxquels il participa; George Manrique commande des expéditions militaires, combat à Calatrava, au siége de Velez, et fait de tendres élégies; Bernal Diaz du Castillo accompagne Cortez au Mexique, assiste à cent dix-neuf batailles, et le soldat écrit l'histoire véritable de la conquête de la Nouvelle-Espagne; Boscan se bat pour son pays et introduit dans la poésie castillane les endécasyllabes italiens; Hurtado de Mendoza, général et ambassadeur de Charles-Quint, fait des vers et des nouvelles pizaresques, et sa docte plume écrit l'histoire de la dernière guerre de Grenade; Garcilasa accompagne,

comme militaire, Charles-Quint dans ses principales expéditions militaires, se trouve à la défense de Vienne, à la prise de la Goulette et de Tunis, et le doux chantre de Salicio et Nemoroso meurt d'une blessure qu'il reçoit à l'assaut d'une place; Lope de Vega porte l'arquebuse et sert comme soldat dans l'invincible Armada, ce qui ne l'empêche pas d'écrire tant de comédies, que personne encore n'a pu les compter; Ercilla combat les farouches Indiens d'Arauco, et c'est en combattant qu'il écrit l'*Araucana*; Cervantes se distingue comme soldat à la bataille de Lépante, et le mutilé à la guerre, et le captif d'Alger écrit des comédies et des nouvelles originales, et, par le *Don Quichotte*, étonne le monde. On ne pouvait pas dire avec eux: *musæ silent inter arma;* car, dans ce pays singulier, les muses chantaient doucement au milieu de l'explosion bruyante du canon, du cliquetis des épées et des boucliers.

L'histoire littéraire d'Espagne, à ces époques, nous représente les trois périodes d'un long jour. Le crépuscule matinal, que nous avons vu poindre dans les onzième et douzième siècles, répand toujours plus de lumière jusqu'au quinzième, pour donner tout son éclat dans le seizième, et retomber dans sa lueur crépusculaire au dix-septième. La nuit de ce jour nous affligerait davantage, si nous ne savions pas que les lettres, comme le soleil, reviennent après avoir éclairé d'autres hémisphères, et que, si elles disparaissent de notre horizon pour favoriser de leur clarté d'autres contrées de l'Europe, elles doivent briller de nouveau sur l'Espagne vers la fin du dix-huitième siècle, pour l'inonder de lumière au dix-neuvième; cette lumière, il est vrai, nous ne l'avons pas complète

encore, mais nous espérons que le siècle, qui vivra plus que nous, jouira de toute sa splendeur. Ainsi, les nations et les sociétés se communiquent leurs lumières, ce qui est nécessaire pour le progrès de la vie universelle de l'humanité, un de nos principes historiques.

Traduit par A. Lacombe.

Nous empruntons à un journal important l'article qui va suivre, tout en faisant nos réserves à propos de certaines erreurs que nous nous proposons de relever dans notre histoire de la canalisation de l'Ebre, dont nous commencerons prochainement la publication.

CANALISATION DE L'ÈBRE.

—

Il y a peu de temps nous racontions le grand spectacle, la fête véritablement nationale de l'inauguration de la canalisation de l'Ebre.

Nous venons insister aujourd'hui sur cette grande entreprise, qui sera une des plus considérables de notre époque.

L'histoire de la navigation de l'Ebre remonte à une assez honorable antiquité. Les Carthaginois et les Romains y exerçaient le trafic jusqu'à Logrono. Les Maures, plus agriculteurs que navigateurs, ne considérèrent le fleuve qu'au point de vue de l'agriculture. Ils y multiplièrent les prises d'eau à tel point que toute navigation régulière devint à peu près impossible. Après eux, les travaux d'irrigation cessèrent d'être entretenus. L'Ebre redevint, comme au sortir des mains de la nature, un grand fleuve appelant une civilisation à laquelle il pût livrer ses trésors.

Ce ne fut qu'en 1581, au mois de mai, que surgit la

pensée de rendre l'Ebre navigable. Le célèbre ingénieur Antonelli en comprit le projet dans le plan général de navigation des fleuves de la Péninsule, qu'il présenta à Philippe II. Plus tard, en 1738, sous Philippe V, des ingénieurs étrangers font des études pour convertir en canal d'irrigation et de navigation la simple tranchée ouverte par Charles-Quint sous le nom de *Canal Impérial*.

Ces études, non suivies d'effet, reçurent des modifications sous le règne de Charles III. Une entreprise particulière commença en 1770 les travaux de navigation, mais elle les suspendit bientôt après. En 1778, ces travaux furent repris, pour le compte de l'Etat, sous l'habile direction de Pignatelli, chanoine de la cathédrale de Saragosse. Ce grand ingénieur comprenait toute l'importance de la communication intermaritime. La ville, les principaux aménagements du port, le canal de San-Carlos, étaient fort avancés quand la mort de Charles III, les désordres du règne de Charles IV, la guerre étrangère et la guerre civile firent tout abandonner, tout oublier. De ces travaux, il ne reste que des ruines, où l'on peut lire encore la grandeur de l'entreprise.

Sous le régime constitutionnel de 1820, deux ingénieurs espagnols présentent un mémoire tendant à démontrer que les projets de Charles III pouvaient être repris avec succès. Les circonstances ne permirent pas de donner suite à leur proposition.

En 1843, une compagnie anglaise, patronée par MM. Fox et Henderson, sollicita et obtint la concession de la canalisation de l'Ebre, depuis Saragosse jusqu'à la mer. Le titulaire, compromis dans les troubles publics, et n'ayant pu donner en temps utile ses soins à l'organisation de la Compagnie, se vit retirer la concession.

Le ministère Narvaez la transporta provisoirement, le 2 avril 1849, à un Français, M. Isidore Pourcet. Elle lui fut définitivement confirmée par une loi en date du 26 no-

vembre 1851. Le concessionnaire passa avec un entrepreneur général un traité par lequel ce dernier était chargé à forfait de la conduite des travaux; traité heureusement résilié aujourd'hui, après avoir trop longtemps compromis les intérêts de l'entreprise.

Enfin, le 29 décembre 1852, un décret d'homologation approuva la convention passée entre M. Pourcet et la Compagnie royale actuellement existante, et institua cette dernière. Cette Compagnie, formée de capitalistes étrangers et espagnols, présentait au gouvernement les garanties qu'il semblait avoir vainement cherchées jusqu'alors. La concession, d'ailleurs, ne lui était accordée que sur présentation d'un avant-projet régulier, dont toutes les études avaient été faites sur place et pendant plus de deux ans par M. Leferme, ingénieur des ponts et chaussées de France, sous la direction, et après une reconnaissance locale de M. Job, inspecteur général du même corps, que ses travaux sur la canalisation de la Garonne avaient recommandé au choix du concessionnaire de la canalisation de l'Ebre.

Nous pensons qu'il n'est pas inutile de rappeler ici les principales conditions de la concession.

La loi du 26 novembre 1851 fait à la Compagnie de la canalisation de l'Ebre les avantages suivants :

1° La navigation exclusive par bateaux à vapeur entre Saragosse et le port de mer des Alfaques;

2° Le droit de péage sur tous les bateaux de transport n'appartenant pas à la Compagnie et qui passeront par ses écluses;

3° Le droit de céder à bail toutes les irrigations qu'elle établira;

4° La propriété absolue des chutes d'eau du fleuve et du canal;

5° La concession pendant 99 ans des droits de pêche, de

pacage et de plantations qu'elle établira sur les bords du canal ;

6° La cession gratuite des terrains formant le lit ordinaire du fleuve qui, par suite des rectifications nécessaires à la navigation, resteront à sec, sans préjudice des droits des riverains ;

7° La garantie, pendant trente années consécutives, à partir de l'entier achèvement des travaux, d'un intérêt annuel minimum de 6 0/0 sur un capital nominal de 120 millions de réaux de vellon, ou de 8 0/0 sur les 90 millions effectifs que la Compagnie a émis en actions libérées statutairement à 400 fr.

Dans un remarquable travail publié par la *Revista de Caminos de Hierro*, auquel nous empruntons d'intéressants détails, M. Marcoartu, ingénieur distingué du corps royal espagnol des ponts et chaussées, évalue ainsi les produits du canal :

Transports de voyageurs et de marchandises.

	Voyageurs.	Marchandises.
Section de Mequinenza à San-Carlos	14,600	70,000 tonn.
Section de Mequinenza à Saragosse	17,000	32,500 »
Pour toute la ligne	31,600	102,500 tonn.

Le prix moyen du transport à la descente sur les barques naviguant jusqu'à ce jour sur l'Ebre a été de 0,38 r. par tonneau et par kilomètre pour les grains et les vins.

Le prix moyen du transport par terre est de 1,79 r.

Les tarifs de la Compagnie fixent les prix ainsi :

Voyageurs : 1re classe, 0,38 r. par kil.; 2e classe, 0,27 r. par kil.

Marchandises de 1re classe : à la descente, 0, 35 r. par tonn. et kilom.; à la remonte, 0,87 r. par tonn. et kilom.

Marchandises de 2e classe : à la descente, 0,75 r. par tonn. et kilom ; à la remonte, 1,10 r. par tonn. et kilom.

Ce tarif, qui vraisemblablement pourra être réduit plus tard, assure à la Compagnie presque tout le trafic de la navigation de l'Ebre.

L'auteur de l'article dont nous extrayons ces détails fait une série de calculs dont voici le résumé :

Section de San-Carlos à Mequinenza :

		Réaux.
Voyageurs		642,327
Marchandises à la descente		2,257,800
— à la remonte		266,000
Total. . . .		3,166,127
Section de Mequinenza à Saragosse :		
Voyageurs	705,092	
Marchandises	1,129,180	
		1,834,272
Total . . .		5,000,399
Produit de la remorque et du péage . . .		268,000
Total général .		5,268,399

Ainsi, les produits nets de la navigation, de la remorque et du droit d'écluse atteignent un chiffre minimum annuel de 5 millions de réaux ou 1,300,000 fr. environ.

Les irrigations et les terrains conquis sur le lit actuel du fleuve procureront de grands avantages à la Compagnie. Il est inutile de nous étendre longuement sur l'amélioration future des terres situées sur les rives du fleuve. Il suffira de rappeler qu'à Sémur et Avallon, des terrains qui valaient 30 fr. l'hectare ont acquis, par suite d'une dépense d'irrigation de 300 fr., une valeur de plus de 3,000 fr. En Bretagne, des landes vendues à grand'peine 300 fr. l'hectare, valent aujourd'hui 3,000 fr. environ. Les terrains sablonneux de la Moselle, sans valeur avant les travaux d'irrigation, atteignent maintenant le prix de 5,000 fr. et

plus, et pourtant on n'y a dépensé que 1,200 fr. par hectare. Dans la Touraine, les irrigations ont produit un revenu moyen de 42 0/0. La vallée de l'Ebre ne réunit certainement pas des conditions plus défavorables pour une féconde exploitation agricole que la Sologne, la Dombe et la Camargue.

Suivant le mémoire présenté par M. Job, les terres susceptibles d'être arrosées par l'Ebre peuvent être évaluées comme suit :

De Saragosse à Quinto	25,000 hectares.
Quinto à Cherta	15,000
Cherta à San-Carlos	30,000
	70,000

Mais, dans son désir constant d'éviter les exagérations, le savant et consciencieux ingénieur n'admet, pour ses calculs, que 20,000 hectares.

Si on adopte le prix annuel, assurément fort modéré, de 380 réaux, les 20,000 hectares produisent une rente de 7,600,000 réaux.

M. Job porte à 8,000 hectares les terres rendues propres à la culture et conquises sur le fleuve. Toutefois, il n'en compte que 2,000, estimés 7,600 réaux chacun ou 15,200,000 réaux qui, à 3 0/0 l'an, donnent un revenu de 456,000 réaux.

On peut donc, sans exagération, avancer que les produits annuels de la Compagnie atteindront de ce chef les chiffres suivants :

Irrigations.	7,600,000 réaux.
Terrains amodiés.	456,000 »
Total	8,056,000 réaux

ou 2,120,000 fr.

Dans ces riches contrées qui produisent les céréales, l'olivier et la vigne, le lin et le chanvre, il est naturel de voir utiliser les puissantes chutes d'eau de l'Ebre, pour établir des moulins et des fabriques de toute sorte. La

Compagnie de la canalisation de l'Ebre, en exploitant pour son compte, par usufruit ou par vente, cette source de produit, réalisera de grands bénéfices dont l'évaluation n'est pas encore possible aujourd'hui.

Si donc nous reprenons les chiffres indiqués plus haut, nous arrivons aux résultats suivants :

Produits de la navigation	1,300,000 fr.
Produits des irrigations et des terrains amodiés	2,120,000
Soit. . .	3,420,000

On remarquera que ces chiffres ne comprennent pas le produit des droits de pêche, de pacage et de plantations, ni celui des chutes d'eau, produits qui, comme nous venons de le voir, ne laisseront pas que d'être importants.

Ajoutons à ces détails que si l'on tient compte de l'augmentation du mouvement commercial, par suite de l'établissement de services de transports par terre en correspondance avec Saragosse, Praga, Lérida, Vinaroz et Castellon de la Plana, et de transports par mer correspondant avec les principaux ports de la Méditerranée, on peut aisément se faire une idée des bénéfices considérables qu'est appelée à réaliser la Compagnie de la canalisation de l'Ebre.

Disons en passant que la Compagnie n'avait encore dépensé, à la fin du mois de juin dernier, en administration, frais généraux, expropriations, travaux, matériel d'exploitation, etc., que 45 millions de réaux.

Grâce à la persévérance de ses efforts, la Compagnie a pu surmonter les nombreux obstacles qui s'opposaient à la marche de l'entreprise. Elle a dû lutter dès le début contre les dissensions politiques, contre les dissensions intestines, contre ses propres actionnaires, contre les préoccupations du pays, enfin contre l'hostilité presque constante des populations riveraines qui ne comprenaient pas jusqu'alors

l'immense avantage qu'elles devaient retirer de ces travaux.

Nous avons eu l'occasion de dire déjà que le complet achèvement de la ligne canalisée et sa mise en exploitation jusqu'à Saragosse sont annoncées pour les premiers mois de l'année prochaine. Des renseignements tout récents, puisés à bonne source, nous permettent d'ajouter qu'avant la fin du mois de novembre le canal, déjà ouvert jusqu'à Mequinenza, le sera jusqu'à Caspe.

Ainsi tout autorise à prévoir le rapide achèvement d'une entreprise qui, par l'importance de ses résultats économiques, est une des plus grandes de ce temps, et, par les avantages matériels qu'elle présente à ses actionnaires, est une des plus solides et des plus lucratives affaires que puissent désirer ceux qui recherchent les placements sûrs et d'avenir, de préférence aux chances périlleuses de la spéculation.

D. Fontana.

Le *Journal des Actionnaires* publie en ce moment un travail très-remarquable sur le réseau espagnol. — Nous reproduisons ci-après ce qui a paru de ce travail, nous réservant de relever dans un prochain numéro les erreurs que nous avons cru y remarquer.

LE RÉSEAU ESPAGNOL.

—

De toutes les nations de l'Europe qui sont entrées résolûment dans la voie ouverte à l'industrie par la création des chemins de fer, l'Espagne a été la dernière à se prononcer en faveur du nouveau mode de viabilité créé par la vapeur.

Il faut reconnaître aussi qu'en fait de viabilité, en général, la Péninsule n'a jamais été en grands progrès; au point qu'on peut affirmer que si elle a été si en arrière du mouvement industriel et commercial, qui a transformé les autres pays du continent, c'est au manque de grandes artères ouvertes à la circulation et à l'échange des produits qu'il faut l'attribuer.

Il est donc facile de comprendre que les chemins de fer sont appelés à transformer complétement l'aspect de l'Espagne et à créer le mouvement là où il a manqué jusqu'à ce jour. C'est l'œuvre que le gouvernement s'est proposé, quoique tardivement, de réaliser d'une manière complète.

Après cela, faut-il blâmer l'Espagne de n'être venue qu'à la dernière heure adopter le nouveau mode de via-

bilité, lorsque toutes les autres nations du continent avaient déjà une grande avance sur elle? Nous ne le pensons pas. On reconnaîtra du moins qu'elle a eu un grand avantage sur ces dernières : celui d'avoir profité de l'expérience acquise à leurs dépens.

Il est certain que la loi générale sur les chemins de fer, qui date du 3 juin 1855, et celle du 11 juillet 1856, qui modifie la précédente en certaines parties, dont nous aurons à faire connaître les principales dispositions, ont été modelées sur la législation française, en ce qui concerne l'organisation administrative et financière, l'établissement et l'exploitation des chemins de fer. Ces lois ne sont, en un mot, que la reproduction de nos lois françaises en cette matière, sauf quelques modifications qui tiennent à la différence des lieux et aux éléments particuliers d'organisation financière. Sous ce rapport, l'Espagne s'est épargné beaucoup de mécomptes, n'a pas été exposée à des déceptions et n'a pas eu à subir toutes ces tergiversations auxquelles la construction du réseau français a donné lieu, et dont la loi de 1842 a été le point de départ.

Mais avant d'entrer dans les détails de la situation du réseau espagnol et de son organisation, il convient d'avoir une idée de l'ensemble des chemins qui peuvent être construits dans la Péninsule. La loi des Cortès du 3 juin 1855, qui a doté l'Espagne de la voie ferrée, plus prévoyante, dans un sens, que la loi française de 1842, n'a pas déterminé les grandes artères du réseau des chemins de fer espagnols; elle n'a pas arrêté non plus un système pour l'exécution des grandes lignes. Cette loi a laissé au gouvernement et aux entreprises privées le soin de déterminer successivement les lignes à construire, soit celles de service général, soit celles de service particulier.

En cela les Cortès ont agi avec une prévoyance sage, et nous verrons les avantages que le gouvernement a su retirer de cette manière prudente de procéder.

Néanmoins, on peut avoir une idée de l'ensemble des lignes dont se composera le réseau espagnol par le tracé suivant qui a été rédigé comme travail préparatoire. Nous l'empruntons à l'ouvrage de M. Coello, colonel, commandant du génie, qui s'est consacré avec une ardeur et un dévouement patriotiques à l'étude des chemins de fer de son pays.

Ces tracés peuvent être considérés comme étant les préliminaires de l'étude qu'on aurait à faire sur les chemins de fer espagnols. Ils sont ainsi indiqués :

I° *Ligne de la Méditerranée.* — De Madrid à Carthagène, par Aranjuez, Alcazar de San-Juan, Villarobledo, Albacete, Venta de la Encina, Novelda, Orihuela, Murcia et Librilla.

Embranchements. — 1° Des environs d'Aranjuez à Tolède ; 2° de Villarobledo à Valencia et Castellon de la Plana ; 3° de Novelda à Alicante.

II° *Lignes orientale et occidentale de France.* — 1° de Madrid par Guadalajara, Ventosa del Ducado, Yelo y Calatayud à Epila ; 2° d'Epila par Saragosse, Robres, Lérida, Terrega, Barcelona et Gerona à la frontière de France près de la Junquéra ; 3° d'Epila à Pamplona, Irurzun et San-Sébastian à l'autre frontière de France, près d'Irun.

Perpignan et Bayonne se relient à ces deux tracés.

Embranchements. — 1° De Yelo à Almazan ; 2° de Calatayud par Teruel à Valencia ; 3° de Robres à Huesca ; 4° de Tarrega à Tarragona.

III° *Ligne des Asturies et de la Galice.* — 1° De Madrid par le pont de Guadarrama, Segovia, Olmedo, Valladolid et Pallencia à Leon ; 2° de Léon par Sama de Langreo et Soto, à San-Esteban de Pravia ; 3° de Léon par

Ponferrada, confluent des rivières Sil et Minho, et Lugo au Ferrol.

Embranchements. — 1° Du pont de Guadarrama à Avila ; 2° des environs de Palencia, par Burgos et Vittoria à Irurzun, avec ramification de Burgos, par Aler del Rey à Santander ; 3° de Soto à Oviedo ; 4° du confluent du Sil et du Minho, par Orense et Ribadavia à Vigo.

IV° *Ligne de Portugal ou d'Estremadure et d'Andalousie.* — 1° D'Alcazar de San-Juan, par Almagro, au confluent de Valdeazogunes et de Guadalmez, près d'Almaden ; 2° de ce confluent, par Merida et Badajoz, à la frontière du Portugal ; 3° des environs d'Almaden, par Las Ventas de Alcolea, Cordoba, Palma de l'Ario et Sevilla à la baie de Cadix.

Embranchements. — 1° De Merida par Caceres et Salamanca à Olmedo ; 2° de Las Ventas de Alcala, par Mengibar, le confluent de la Guadiana et du Fardes par Lorea à Librilla, avec ramification de Mengibar à Jaen, et du confluent ci-dessus par Guadix à Almeria ; 3° de Palma del Rio, par Campillos et la rivière de Guadalhorce, à Malaga, avec ramification du Guadalhorce dans le voisinage de Campillos à Granada ; 4° de Sevilla à Huelva.

La longueur de ces divers chemins compris dans ce projet s'élève, indépendamment des parties déjà exécutées ou en voie d'exécution, à 5,722 kilomètres . . 5,722 kil.

Si l'on y ajoute les parties, à construire en Espagne, de trois lignes internationales entre l'Espagne et le Portugal, savoir :

De Tuy à la Redondela, sur la ligne de Pontevedra à Porto 30

D'Albegueria de Arganan à Salamanca, sur la ligne de Salamanca à Punhère 119

Des environs de San Lucar de Guadiana à

Huelva, sur la ligne de Huelva à Santarem . . 68

Les chemins construits, à la date du 31 décembre 1856 482

Les chemins en construction. 620

On aura pour le développement du réseau proposé. . . . . 7,036 kil.

Ce qui établit plus de la moitié du réseau français qui ne comprend que 12,000 kilomètres environ. Cette différence en plus, en faveur de l'Espagne qui ne compte que 16 millions d'habitants, comparée à la population de la France qui s'élève à 36 millions d'habitants, s'explique par la pénurie des routes de terre qui pèse sur le territoire de la Péninsule.

Aussi, pour bien apprécier le mérite de ce projet, faut-il descendre dans l'examen détaillé de chacune de ces lignes, et le considérer dans ses relations, soit avec les voies de communication actuelles : routes, rivières navigables et canaux ; soit avec les voies de navigation dont le gouvernement espagnol se propose en même temps d'enrichir le pays. Dans ce but, il nous suffira de donner ici quelques indications sur ces dernières, sauf à mieux les apprécier plus tard dans leurs rapports avec les voies ferrées.

Les voies navigables aujourd'hui existantes et exploitées en Espagne sont les suivantes :

Canal impérial de Tudela à Saragosse. . . . 94 kil.

Canal de Castille, d'Alar del Rey à Valladolid, avec embranchement sur Palencia 142

Canal de Campos jusqu'à Rioseco 59

Le Guadalquivir navigable, de Séville à la mer 100

L'Ebre canalisé, de Saragosse à la mer, et qui vient d'être inauguré . . . . . , . . . 368

Total. 763

Pour compléter le système de canalisation dont l'Espagne est encore susceptible, on propose les travaux suivants :

1° Appropriation du Meno à la navigation de Ribadavia à la mer.	100 kil.
2° Canalisation et travaux d'appropriation de l'Ebre, de Tudela à Miranda, et jonction du canal impérial avec le même fleuve à Saragosse.	198
3° Canalisation et travaux d'appropriation du Duero, de Soria à la mer, jonction par la Pesuerga avec les canaux de Castille et de Campos, travaux sur l'Esla jusqu'aux environs de Léon.	785
4° Travaux d'appropriation du Tage, de Tolède à la mer, pour le territoire espagnol.	420
5° Travaux d'appropriation du Guadiana, de Badajoz à la mer, pour le territoire espagnol	101
Total des travaux projetés . .	1,605 kil.
Si l'on ajoute maintenant à ce chiffre celui des voies navigables ci-dessus indiquées en exploitation	763
on obtient pour le développement des voies navigables en Espagne	2,368 kil.

D'autre part, les routes de terre comprennent à peine une étendue de 3,500 kilomètres. Dans ce chiffre, nous faisons entrer les chemins à peine carrossables ; de sorte qu'à l'heure qu'il est, la viabilité en Espagne se compose de la manière suivante :

Chemins de fer en exploitation	482 kil.
Voies navigables exploitées.	763
Routes carrossables	3,500
Ce qui établit un total de.	4,945 kil.

Ce chiffre est bien inférieur aux besoins d'une population de 16 millions d'habitants occupant un territoire aussi vaste que celui de la France. Comparé aux 151,077 kilomètres de voies de terre, aux 13,533 kilom. de voies navigables, rivières et canaux, et aux 6,845 kilom. de voies ferrées en pleine exploitation qui sillonnent le sol de la France, ce chiffre indique combien l'Espagne est loin encore du progrès que nous avons conquis en matière de viabilité.

Nous verrons que c'est précisément à cause de cet état d'infériorité, sous le rapport des voies de communication de terre et d'eau, que les chemins de fer en Espagne sont appelés à avoir un brillant avenir et à exercer une grande influence sur les destinées de cette belle et riche contrée.

I.

SITUATION DU RÉSEAU.

Afin de se rendre un compte exact de la situation du réseau espagnol, il est indispensable d'avoir sous les yeux le tableau suivant des lignes concédées et en exploitation, dont on pourra suivre plus facilement sur une carte la direction et les concordances.

LIGNES.	DATES des CONCESSIONS	NOMS des COMPAGNIES.	ÉTENDUE. Total kilométrique	Exploitée en 1857.	En construction	SECTIONS EXPLOITÉES.
Barcelonne à Mataro.	23 août 1843.	Société anonyme.	28 »»	28 »»	»	Toute la ligne.
Languro à Gijon y Oviedo.	2 mai 1845.	—	49 »»	37 »»	12 »»	De Gijon à Sama.
Alar à Santander.	13 mai 1849.	—	48 50	»	50 »»	
Barcelonne à Martorell.	12 juin 1850.	—	27 50	16 50	11 »»	De Barcelonne à Molins de Rey.
Barcelonne à Granollers.	20 juillet 1850.	—	29 21	29 21	»	Toute la ligne.
Xérès à Matagorda.	16 août 1850.	—	27 50	27 50	»	—
Xativa à Valence et Grao.	26 avril 1851.	—	58 »»	58 »»	»	—
Mataro à Arenys-de-Mar.	28 août 1851.	—	8 10	8 10	»	
Séville à Cordoue.	30 septembre 1851.	Soc. anon. nouv. fond. avec des capit. fran.	130 »»	29 »»	101 »»	De Séville à Lora del Rio.
Tarragone à Reus.	26 août 1852.	D. Gabriel Ragel.	16 »»	16 »»	»	Toute la ligne.
Almanza à Xativa.	11 novembre 1852.	Société anonyme.	71 »»	»	31 »»	
Almanza à Alicante.	4 septembre 1852.	Soc. an. auj. Rothschild	97 »»	97 »»	»	Toute la ligne.
Barcelonne à Saragosse.	21 septembre 1852.	Soc. anon.	360 »»	24 05	33 »»	De Barcelonne à Tarrasa.
Madrid à Aranjuez et Almanza.	9 mars 1855.	Don Josè Salamanca aujourd. Rothschild.	316 »»	276 »»	80 »»	De Madrid à Albacète.
Burgos à Valladolid.	20 février 1856.	Crédit mobilier.	121 »»	»	112 50	
Madrid à Saragosse.	8 mars 1856.	C Rothschild.	360 »»	»	360 »»	
Xérès à Séville.	31 mars 1856.	Cie du Crédit en Espagne	100 »»	45 »»	55 »»	
Xérès à Cadix.		—	10 »»	42 »»	»	Toute la ligne.
Alar del Rey à Duenas.	18 juin 1856.	Crédit mobilier.	90 »»	»	90 »»	
Madrid à Valladolid et de Burgos à Irun (ligne du Nord).	9 juillet 1856.	Crédit mobilier.	»» 633 »»	»»	633 »»	
De Belmez y Espiel à Cordoba.	20 avril 1856.	M. Rom.	21 »»	21 »»	»	Ligne industrielle.
Tudela à Bilbao.	6 septembre 1857.	Société anonyme.	233 »»	»	»	

Il ressort de ce tableau que l'Espagne ne s'est décidée que fort tard à embrasser le système de la viabilité par la vapeur et lorsque déjà elle avait été devancée par toutes les nations du continent.

C'est en 1843 que la reine concéda le premier chemin de fer espagnol, celui de Barcelonne à Mataro, de 28 kilomètres de longueur. Cette concession fut faite à perpétuité et par ordonnance royale. Elle fut suivie à peu d'années d'intervalle de celle des lignes de Langreo à Gijon y Oviedo, en 1845 (49 kil.), d'Alar à Santander, en 1849 (48 kil.).

Entreprises sur de faibles parcours, les voies ferrées ne sortirent point du territoire de la Catalogne où elles se produisirent pour la première fois. Cette province, montrant plus de hardiesse que le gouvernement, ne craignit point d'inaugurer l'ère de la viabilité par la vapeur dans un pays où l'avenir des chemins de fer était alors à peine entrevu, et où on ne les considérait pas encore comme des instruments de transports généraux et de communications universelles. Leurs rapports avec les intérêts du pays tout entier ne devaient se révéler que plus tard.

Ce n'est qu'à dater de l'année 1850 que l'idée des chemins de fer se développe et grandit en Espagne, où elle prend des proportions conformes aux besoins et à la richesse minérale d'une contrée jusqu'alors si déshéritée en matière de voies de communication. C'est encore la Catalogne qui se met à la tête du mouvement industriel en ouvrant successivement les quatre lignes suivantes : de Barcelonne à Martorel, de 27 kilom.; de Barcelonne à Granollers, de 29 kilom.; de Mataro à Arenys de Mar, de 8 kilom; enfin de Barcelonne à Saragosse, de 360 kilom.

Ces premiers pas semblaient promettre que l'exécution du réseau serait sinon commencée, du moins arrêtée et fixée comme plan et dans une vue d'ensemble par le gouvernement, dans un avenir peu éloigné. Mais le gouver-

nement espagnol ne jugea point à propos d'intervenir dans les questions relatives à l'établissement des nouvelles voies. Toutefois, de 1850 à l'année 1855, les concessions eurent une certaine importance et s'appliquèrent à des lignes d'une utilité générale. Telles furent les concessions des chemins de Xérès à Matagorda, en 1850, de 27 kil., de Xativa à Valence et Grao, en 1851, de 58 kilom.; de Séville à Cordoue, en 1851, de 130 kilom.; et successivement celles des chemins de Tarragone à Reus, de 16 kil.; d'Almansa à Xativa, d'une longueur de 71 kilom.; d'Almansa à Alicante, de 97 kilom.; de Barcelonne à Saragosse, de 360 kilom. Toutes ces concessions portent la date de l'année 1852, qui marque dans l'histoire de la viabilité en Espagne comme une des plus fécondes en projets de lignes, et pendant laquelle se révèle l'activité jusqu'alors presque assoupie du gouvernement. Le chemin de Madrid à Aranjuez et Almansa, d'une longueur de 316 kilom., concédé le 9 mars 1855, vient clore cette période de la voie ferrée, pendant laquelle l'esprit public semble se réveiller et se porter avec une nouvelle énergie vers les nouvelles entreprises industrielles.

Mais c'est principalement à la loi générale et organique sur les chemins de fer, qui porte la date du 3 juin 1855, qu'il faut rapporter les premiers pas faits résolûment dans une carrière que l'Espagne avait à peine abordée. L'exemple de la France, l'étude comparative des tracés, les éléments divers recueillis par le gouvernement et l'appui des capitaux français permirent alors d'apporter, dans l'établissement du réseau des chemins de fer, l'unité qui doit former le caractère distinctif des créations industrielles qui ont pour objet la viabilité dans un pays de centralisation politique comme l'Espagne.

La loi du 3 juin 1855 a deux buts essentiels : elle détermine, en premier lieu, les grandes artères du réseau des chemins de fer espagnols, sur lesquelles viendront

plus tard s'embranchier les ramifications accessoires. « Les « chemins de fer se diviseront, dit l'art 1er, en lignes de « service général et de service particulier. — Parmi les li- « gnes de service général, seront dites de premier ordre « celles qui, partant de Madrid, aboutiront aux côtes ou « aux frontières du royaume. »

Cette loi arrête, en second lieu, un système pour l'exécution de ces grandes lignes. « La construction des lignes « de service général pourra être exécutée par le gouver- « nement, ajoute l'art. 4, ou à son défaut, par des parti- « culiers ou par des compagnies. » Sans adopter aucun des deux systèmes, l'exécution par l'Etat, l'exécution par l'industrie privée, elle se prononce en faveur d'un système mixte, celui du concours de l'Etat venant en aide aux Compagnies et leur garantissant un minimum d'intérêt et un intérêt fixe, système si heureusement appliqué en France.

A partir de la promulgation de la loi du 3 juin 1855, il s'opère une révolution; les capitaux français affluent dans la Péninsule et viennent se mettre à la disposition du gouvernement espagnol pour l'exécution des grandes lignes. C'est d'abord le Crédit mobilier, représenté par un de ses administrateurs, M. Emile Pereire, qui vient imprimer aux entreprises industrielles de la Péninsule cette activité indispensable pour l'exécution de ces lignes qui doivent à la fois relier à Madrid les grands centres industriels de diverses provinces, et les principaux ports commerciaux des deux mers, faire correspondre entre eux ces divers points, et mettre l'Espagne en communication directe avec la France, par ses deux principales issues : Bayonne et Perpignan. C'est le Crédit mobilier qui réunit des capitalistes français pour la continuation de la ligne de Séville à Cordoue, d'une longueur de 150 kil., concédée en 1851 à une Compagnie espagnole, et qui serait peut-être restée, sans lui, longtemps encore inachevée. C'est le Crédit mobilier qui

obtient la concession du chemin de fer d'Alar del Rey à Puenas, d'une longueur de 90 kilomètres ; celle de la ligne de Burgos à Valladolid, d'une étendue de 121 kilomètres, qui n'est elle-même qu'une section de la grande ligne du Nord de l'Espagne, partant de Madrid à Valladolid et de Burgos à Irun, d'une longueur de 633 kilomètres.

L'exemple donné par le Crédit mobilier de France est suivi par nos principaux banquiers qui prêtent au gouvernement espagnol l'appui de leurs capitaux. Une Compagnie formée sous les auspices de M. le baron de Rothschild se charge de l'exécution du chemin de fer de Madrid à Saragosse, de 360 kilomètres, et de celle du chemin de fer de Madrid à Alicante, de 453 kilomètres, ces deux lignes principales, formant un ensemble de 813 kilomètres. Les deux lignes de Madrid à Aranjuez et Almansa, et d'Almansa à Alicante, qui ne sont que des sections de la grande ligne de Madrid à Alicante, avaient été accordées, la première à M. Salamanca, en 1855, et la seconde à une Compagnie espagnole, en 1852, qui ont profité du concours offert par les capitalistes français, pour assurer la complète exécution de ces lignes qui seraient restées pendant quelques années encore en état de projet.

Il n'est point jusqu'à la Compagnie du Crédit-Prost qui ne soit venue apporter à l'Espagne le contingent de ses ressources financières. Les lignes de Xérès à Séville, de Porto-Réal à Cadix, la première de 100 kilomètres, et la seconde de 42 kilomètres de longueur, lui ont été concédées dans des conditions sinon avantageuses au point de vue de l'adjudication, du moins offrant, sous le rapport de l'exploitation, de grands résultats.

Le mouvement imprimé ainsi au travail par la loi du 3 juin 1855, et à l'aide des capitalistes français, le réseau espagnol s'est complété et se complète tous les jours d'une manière uniforme et régulière. La houille étant un des premiers éléments de la nouvelle locomotion, l'industrie est

venue, à son tour, créer en quelque sorte ce produit et l'apporter sur le marché de l'Espagne, qui en est presque dépourvu. Dans ce sens, le chemin de fer de Belmez y Espiel à Cordoue, inauguré le 20 du mois d'avril de la présente année, doit être regardé comme une des constructions les plus utiles du réseau, puisqu'il est destiné à l'exploitation des mines de Balmez y Espiel, si riches en houille, et dont les produits sont appelés à procurer d'immenses avantages à l'industrie des chemins de fer.

Ainsi la production et l'exploitation de la houille sur le territoire espagnol, et la fusion en projet des quatre chemins de fer de la Catalogne, représentés par les Compagnies du Nord, du Centre, de Barcelonne à Saragosse, et de l'Est ou de Mataro, sont les deux événements les plus récents qui semblent être appelés à consolider les entreprises industrielles et à rendre plus complète la situation du réseau national.

Maintenant si, pour nous rendre compte de la situation de ce réseau, nous jetons les yeux sur le tableau publié ci-dessus, nous aurons à constater pour l'ensemble des concessions faites 2,764 kil., 263 m., dont 751 kil. sont déjà en exploitation, et 1,507 kil. en construction.

Si l'on considère le chiffre des concessions qui est de 2,764 kil., l'Espagne occupe le septième rang dans l'ordre des nations qui jouissent de la voie ferrée, c'est-à-dire qu'elle vient après l'Angleterre, la France, l'Autriche, les Etats-Unis, la Prusse et la Russie, et avant la Belgique, qui ne compte que 2,155 kil. de voies ferrées en concession.

Si l'on s'en rapporte au chiffre de l'exploitation qui n'est que de 751 kil., l'Espagne doit être placée au dixième rang parmi les vingt pays qui jouissent des avantages de la locomotion par la vapeur. Elle vient, en outre des six nations mentionnées plus haut, après la Belgique, la Bavière et la Hesse réunie à la Saxe-Cobourg.

Dans ce nombre de voies ferrées que possède l'Espagne,

nous ne comprenons point les chemins de fer de l'île de Cuba, qui comptent 1,118 kil. concédés et 741 en exploitation ; ce qui établirait le chiffre suivant de voies ferrées que possèderait l'Espagne :

	Kil. concédés	En exploitat.
Dans la Péninsule. . .	2,764	751
Dans l'île du Cuba. . ..	1,113	741
	3,877	1,492

Ce réseau, qui comprend à peine aujourd'hui 2,800 kil., et qui se complètera dans un avenir prochain par des chemins secondaires ou des embranchements devenus indispensables, se compose, tel qu'il est, d'un ensemble de grandes lignes partant de Madrid et se dirigeant sur les principaux points du littoral et de la frontière ; elles relient déjà à la capitale tous les ports de quelque importance ; les villes industrielles sont disséminées sur leur parcours.

Telles sont les lignes de Madrid à la frontière de la France passant par Valladolid et Burgos, de Madrid à Saragosse et à Alicante ; de Séville à Cordoue ; de Barcelonne à Saragosse ; d'Alar del Rey à Duenas ; de Xérès à Séville, etc., qui sont destinées à former des voies de communication régulières entre la capitale de l'Espagne et les provinces du littoral, où sont agglomérées ses richesses, son industrie et sa population ; — à être un intermédiaire actif des relations de Madrid et des principaux centres du royaume avec l'Europe, — à recevoir les échanges du Midi avec la capitale et les provinces du Nord ; — à compléter enfin les routes commerciales qui seront établies entre les deux mers.

Mais, parmi ces grandes voies ferrées du réseau qui doivent donner à l'Espagne une vie nouvelle, la plus importante, sans contredit, est la ligne du Nord, qui part de Madrid, pour aboutir, d'un côté, à la frontière de France,

de l'autre, aux principaux ports maritimes et commerciaux de l'Océan, en parcourant dans une longueur de 623 kilom. toute la vieille Castille et les provinces basques, magnifiques contrées heureusement dotées au point de vue de la production agricole et de la richesse minérale. C'est par la ligne du Nord, qui leur servira de débouché, que s'écouleront les vins du Douro et du Tage, les laines de l'Estramadure, les minerais de plomb et d'étain de Salamanque et de Zamora, et les produits si variés des provinces du Sud. C'est par cette grande artère où aboutissent les principales routes de l'Espagne que viendront s'approvisionner Madrid et les contrées du centre.

A ces éléments permanents de prospérité que le chemin de fer devait enlever à la route de terre, il convient d'en ajouter un autre : celui d'être la principale communication directe de Madrid à une frontière de terre et de mer. Ainsi, dès que cette voie importante sera mise en communication avec la France, les marchandises pourront aboutir directement aux ports de Bordeaux, du Passage où s'alimente le commerce de Saint-Sébastien, de Bilbao, de Santander, de Gijon où s'accumulent toutes les houilles des Asturies, du Ferrol, de la Corogne et de Vigo, l'un des plus beaux ports naturels qui existent. En côtoyant la baie du Passage, le chemin de fer mettra ainsi en contact les wagons et les débarcadères.

Lorsque l'ensemble du réseau espagnol sera terminé, la ligne du Nord, indépendamment de son trafic propre, qui consistera dans l'importation de produits et de matières premières tirées de France et d'Angleterre, dans les nombreux échanges que ces pays opéreront entre eux, trouvera encore d'immenses avantages dans les affluents nombreux et riches que viendront lui verser les nouvelles lignes, en servant d'intermédiaire aux relations qu'elle établit de la Catalogne, de l'Aragon, de la Navarre avec Madrid et les principaux centres de l'Espagne. Les cotons

et denrées coloniales nécessaires à l'approvisionnement des marchés de ces riches provinces afflueront ainsi à Saint-Sébastien, et Barcelone, reliée à Saragosse par le chemin de fer et le canal de l'Ebre, les recevra avec une très-grande économie de temps et de frais.

Le chemin du Nord, en un mot, en formant, de Madrid à la frontière de France, la ligne qui rattachera les chemins de la Péninsule au réseau français, fécondera l'industrie et le commerce de nos provinces méridionales, comme les lignes de Belgique et d'Allemagne ont concouru énergiquement à développer la prospérité de nos départements du Nord et de l'Est. Par cette grande artère, les chemins espagnols viendront enfin nous apporter les matières premières nécessaires à notre industrie et des produits alimentaires; ils emporteront, à leur tour, nos articles de luxe et nos produits manufacturés.

La ligne du Nord, qui de Madrid aboutit à la frontière de France, a une longueur de 630 kilomètres, comme nous l'ayons déjà dit; mais il convient d'y ajouter le chemin d'Alar del Rey à Duenas, qui est de 90 kilom. et qui appartient également au Crédit mobilier. Ce dernier chemin, joint à celui d'Isabelle II, complète les communications directes entre Madrid et Santander, et donne à la Compagnie adjudicataire une étendue de 720 kilomètres de chemins de fer.

Ainsi, pour nous résumer, à l'heure qu'il est, l'ensemble du réseau espagnol se compose de 2,764 kilomètres concédés et de 751 kilomètres en exploitation. Les concessions sont représentées par quatorze Compagnies, dont la plupart sont anonymes. Parmi ces quatorze compagnies, trois sont représentées par le Crédit mobilier, la maison Rothschild et le Crédit en Espagne, absorbant à eux seuls les deux tiers des lignes concédées, soit, 1,772 kilom. On peut donc affirmer que les capitaux français ont créé les

entreprises industrielles qui ont pour base la construction du réseau espagnol.

Nous verrons comment, au point de vue de l'organisation administrative et financière, ce réseau a pu prendre et est appelé encore à prendre une très-grande extension.

II

ORGANISATION ADMINISTRATIVE ET FINANCIÈRE.

L'expérience acquise par les autres nations, en matière de construction des chemins de fer et d'organisation des Compagnies, a profité d'une manière bien remarquable à l'Espagne. Cette expérience qui a coûté si cher, surtout à la France, a singulièrement activé l'œuvre de ses voies ferrées.

On peut avoir, du reste, une idée du progrès acquis dans ce sens par l'exposé des clauses des concessions et par la constitution des Compagnies en faveur desquelles ces concessions ont été délivrées : ce que l'on appelle l'organisation administrative et financière des chemins de fer. C'est une étude comparative à faire.

Le nombre des concessions qui se rapportent aux 2,800 kilom. composant le réseau espagnol n'est que de 20; il se répartit inégalement entre les diverses époques correspondant au développement de ce réseau.

Ainsi, tandis que de 1843 à 1850 le nombre de ces concessions n'est que de 6, d'une longueur de 201 kil. 70 m., de 1851 à 1857, il est de 14, d'une longueur de 2,600 k. environ. Jusqu'à la loi du 3 juin 1855, les concessions des chemins de fer furent faites par le pouvoir exécutif et par voie d'ordonnance, modifiées néanmoins par une loi de 1848, qui laissait subsister quelques-uns des errements de

la loi française de 1842 qui retardèrent la construction du réseau espagnol. Mais, à partir de la loi du 3 juin 1855, le droit de concéder est limité et se trouve bien défini en ces termes :

Le gouvernement ne peut entreprendre la construction d'une ligne avec les fonds de l'État, des provinces ou des communes, à moins d'y être autorisé par une loi.

Les particuliers et les Compagnies ne pourront construire aucune ligne, soit de service général, soit de service particulier, s'ils n'en ont obtenu préalablement la concession.

Cette concession ne pourra être faite que par une loi.

Jusqu'à la promulgation de la loi organique sur les chemins de fer espagnols, les concessions avaient été délivrées directement à des Compagnies au nombre de 14, dont 12 anonymes et 2 représentées par MM. Gabriel Ragel et José Salamanca, comprenant une longueur totale de 1,265 kil. Sous l'empire de cette dernière loi jusqu'à nos jours, les concessions n'ont été délivrées que par voie d'adjudication publique.

Or, il résulte du tableau qui indique la répartition du nombre des concessions et des longueurs concédées, suivant le mode qui leur a été appliqué, que sur les 20 concessions, comprenant 2,800 kil. environ, six, représentant 1,735 kil., ont été l'objet d'adjudications publiques. Le Crédit mobilier, la maison Rothschild et la Banque Prost, c'est-à-dire les capitalistes français, en ont eu les bénéfices, le rabais sur l'enchère ayant porté sur la subvention à fournir par l'État. Ce dernier mode de concession, joint aux priviléges et exemptions accordés aux entreprises concessionnaires, a contribué d'une manière décisive à la réalisation du réseau espagnol dont la construction était restée, pendant dix années, un véritable problème.

La loi organique offre encore, à un autre point de vue, dans les conditions générales des concessions, des avantages inappréciables qui doivent appeler incontestablement

les capitaux étrangers à soutenir les entreprises industrielles de l'Espagne : nous voulons parler de l'ensemble des clauses que renferment les cahiers des charges, rédigés dans un sens large et protecteur à la fois. L'on peut dire qu'il n'existe qu'un seul cahier des charges applicable dans ses dispositions constitutives à toutes les concessions, modifié seulement pour quelques-unes, suivant la nature des lignes concédées. Avec ce document, qui reproduit textuellement les conditions générales et spéciales des concessions, l'adjudicataire se rend exactement compte des dispositions qui déterminent les droits et obligations du gouvernement et des Compagnies dans l'établissement et l'exploitation des chemins de fer.

Nous ne pouvons mieux faire connaître l'importance de ce contrat passé entre les Compagnies et le gouvernement qu'en citant quelques-unes de ses clauses et conditions qui se présentent elles-mêmes avec un caractère général et sous une forme identique.

Parmi les conditions spéciales renfermées dans les cahiers des charges, nous distinguerons, dans l'ordre suivant, celles qui sont relatives à l'établissement des chemins ; — la part de l'État dans l'exécution des travaux ; — celles qui précisent le concours financier du gouvernement ; — celles, enfin, qui déterminent la participation de l'État dans les bénéfices, les variations dans les tarifs et la durée des concessions.

En concédant les grandes lignes qui, de Madrid, se dirigent sur la frontière française et vers l'Océan ou la Méditerranée, sur Alicante, sur Saragosse, de Séville sur Cordoue, de Barcelone sur Saragosse, de Xérès sur Séville, etc., le gouvernement a prescrit l'établissement d'une double voie. Mais, par une sage prudence et afin de répondre aux exigences de l'exploitation, dans l'intérêt du public et des Compagnies, il a stipulé, en outre, pour chaque concession la prescription suivante : . . . .

Le chemin pourra être exploité au commencement avec une seule voie; mais tous les ouvrages d'art, déblais et terre-pleins, devront être terminés pour deux voies.

Dans les cahiers des charges, l'administration détermine également la largeur des voies, les limites des pentes et rampes, ainsi que le minimum du rayon des courbes de la manière suivante :

Largeur de chaque voie, soit distance entre les bords intérieurs des rails, 6 pieds 0; entre les voies, 6, pieds 5; distance entre les bords extérieurs des rails et les bords du sommet des terre-pleins, 5 pieds 5; même distance dans les tranchées, 3 pieds 5.

En général, les pentes ne doivent pas dépasser 1 pour 100.

Les différents alignements ne peuvent pas être unis par des courbes dont les rayons ne dépasseront pas 1,000 pieds. On tâchera autant que possible que ce rayon minimum soit adopté seulement dans les parties horizontales.

A l'entrée et à la sortie des stations, gares, etc., on pourra établir des courbes d'un rayon moindre.

Ces prescriptions sont exactement les mêmes que celles qui sont mentionnées dans les cahiers des charges du réseau français. Aussi leur étude n'offre-t-elle qu'un médiocre intérêt, parce qu'elles n'indiquent pas sur quelle étendue ces limites peuvent être appliquées, et que, d'un autre côté, la Compagnie peut être admise, sous l'autorisation du gouvernement et dans des conditions déterminées, à s'en départir.

Mais ce qu'il importe de connaître parmi les dispositions renfermées dans les cahiers des charges, c'est la part de l'Etat dans l'exécution des travaux.

Aux termes de la loi du 3 juin 1855, le gouvernement espagnol aide à la construction des lignes de service public de la manière suivante :

1° En exécutant avec les deniers publics certains travaux ;

2° En remboursant aux entreprises, à des époques déterminées, une portion du capital dépensé par elles, sans jamais dépasser néanmoins la limite des devis ;

3° En garantissant aux entreprises un minimum d'intérêt et un intérêt fixe selon qu'il est convenu et déterminé dans chaque loi de concession.

Quelques-unes de ces dispositions ont été appliquées aux diverses concessions de chemins de fer qui ont été faites depuis la promulgation de la loi du 3 juin 1855.

Ainsi, l'adjudication qui eut lieu le 20 février 1856, de la deuxième section du chemin de fer du Nord, comprenant le trajet de Valladolid à Burgos, en faveur de M. Eugène Pereire (Crédit mobilier), a eu pour base la subvention. Or, la subvention offerte par l'État étant de 1,300,000 réaux (325,000 francs environ) par lieue, fut réduite par l'adjudicataire à 506,400 réaux par lieue.

Le chemin de fer d'Alar del Rey à Duenas, d'une longueur de 90 kilomètres, fut également concédé au Crédit mobilier, avec ce double avantage que le gouvernement a mis gratuitement à la disposition de la Société concessionnaire les études du chemin de fer déjà faites ou qui seraient faites ultérieurement, et lui a accordé le remboursement des droits de douane pour tout le matériel importé de l'étranger.

Enfin, la loi du 9 juillet 1856, qui autorise la concession au Crédit mobilier de la ligne du Nord, c'est-à-dire de Madrid à Irun ou de Madrid à Valladolid, et de Burgos à la frontière de France, de 633 kilom. de longueur, détermine d'une manière plus complète la part de l'État dans l'exécution des travaux. Cette part revêt la forme de la subvention directement payée par le gouvernement. Elle est, pour les deux sections de la ligne, de 195,246,840 réaux de veillons, soit 51,380,747 fr. 37 c., ce qui établit la cotisation de l'Etat dans la construction de cette li-

gne à 90,000 fr. par kilom. de Madrid à Valladolid, et à 116,000 fr. environ par kilom. de Burgos à la frontière.

La concession du chemin de fer de Madrid à Saragosse, qui porte la date du 8 mars 1856, et qui a été adjugée à une Compagnie représentée par M. le baron de Rosthchid, a été mise à la charge de cette dernière avec une subvention de 209,999 réaux par kilom., soit 55,063 fr, ce qui représente une somme de 19,894,680 fr. pour toute la ligne qui est de 360 kilomètres.

Le chemin de fer de Madrid à Alicante, d'une étendue de 353 kilom., ne se trouve point dans les mêmes conditions offertes par l'État aux autres entreprises industrielles. Cette ligne, qui avait antérieurement fait l'objet de deux concessions distinctes portant les dates des années 1852 et 1855, a été apportée, en dehors des prévisions de la nouvelle loi, à la Compagnie représentée par M. de Rostschild, moyennant le prix de 180,000 fr. par kilom. La participation de l'Etat dans l'exécution des travaux de ce chemin, composé des lignes de Madrid à Almanza et d'Almanza à Alicante, se trouve donc réduite à approuver les combinaisons particulières des deux Compagnies qui se sont fusionnées.

Quant à la concession du chemin de fer de Séville à Xérès, dont le Crédit Prost s'est rendu adjudicataire, elle sort des conditions stipulées dans l'article 8 de la loi du 3 juin 1855, et doit être regardée comme une exception, puisqu'elle a exonéré le trésor au lieu de le mettre à contribution. Ainsi le Crédit Prost a renoncé, pour ce chemin, d'une longueur de 100 kilom., non-seulement à la subvention que proposait le gouvernement, mais il a déchargé l'État de l'indemnité à payer au premier adjudicataire, qui avait été dépossédé de cette ligne, pour les frais des études faites et des travaux entrepris, mais encore il a offert à l'État 2,000 réaux, soit 500 fr. environ par lieue parcourue.

Ce concours désintéressé du Crédit Prost dans une entreprise industrielle du genre de celle des chemins de fer, est sans précédent dans l'histoire de la viabilité par la vapeur, les Compagnies ne s'étant jamais montrées aussi libérales envers l'État; ce qui nous fait supposer que la Société concessionnaire de la ligne de Séville à Xérès a pu compter et compte sans doute sur les résultats avantageux de son exploitation. Refuser une subvention, payer une indemnité et offrir à l'État des bénéfices en dehors des prévisions du chiffre des recettes, c'est, en matière d'adjudication, une innovation hardie qui ne peut s'expliquer autrement que par la grande confiance du concessionnaire dans les produits certains d'une ligne de grand trafic, réalisée à peu de frais.

Le chemin de fer de Tarragone à Reuss, dont la concession date du 26 août 1852, et d'une longueur de 16 kil., seule ligne espagnole qui ait été construite jusqu'à ce jour par une Compagnie française, complète la liste des entreprises industrielles dans lesquelles nos capitaux se sont mis à la disposition du trésor espagnol. Les concessionnaires de cette ligne, qui peut être comparée par sa longueur et son trafic, à celles de Paris à Versailles, l'ont exécutée à leurs risques et périls.

Tels sont les divers modes de concession acceptés par les Compagnies françaises qui, dans la construction des chemins de fer, ont offert leur concours au gouvernement espagnol. Ils se résument dans la subvention en argent par l'État, dans la renonciation à toute subvention, dans l'exonération au profit de l'État de toute indemnité; enfin, dans l'engagement pris de faire même bénéficier ce dernier des produits de l'exploitation concurremment avec les actionnaires.

Mais si, d'un côté, le gouvernement espagnol ne s'est pas engagé financièrement d'une manière aussi large que la France dans la construction relative de leurs réseaux,

puisque les seules subventions accordées jusqu'à ce jour, qui portent sur le Crédit mobilier et la Compagnie représentée par M. de Rothschild, ne s'élèvent qu'à 71,275,427 fr., il s'est montré, d'un autre côté, très-généreux sous le rapport des priviléges et exemptions accordés aux entreprises concessionnaires. Il nous suffira de les énoncer pour rassurer les capitaux engagés, qui verront en eux un encouragement et une compensation à ce que le concours financier de l'État pourrait avoir d'insuffisant.

La loi du 3 juin 1855 stipule ainsi ces priviléges et ces exemptions.

Les capitaux étrangers qui seront employés pour la construction des chemins de fer ou en emprunts pour le même objet, resteront sous la sauvegarde de l'État et seront exempts de représailles, confiscations ou mise en séquestre pour cause de guerre.

Sont concédés dès maintenant à toutes les entreprises de chemins de fer :

1° Les terrains du domaine public nécessaires pour le chemin et pour ses dépendances ;

2° Le bénéfice de domicile donné aux employés et ouvriers dépendant de l'entreprise, pour eux et pour les bêtes de somme employés aux travaux, part aux droits d'usage, pâture et autres dont jouissent les habitants des communes sur les territoires desquelles passe la ligne ;

3° La faculté d'ouvrir des carrières, de ramasser des cailloux, de construire des fours à chaux, à plâtre, à briques, de déposer des matériaux et d'établir des ateliers pour les travailler dans les terrains contigus à la ligne ;

4° La faculté exclusive de percevoir, pendant la durée de la concession, en se conformant aux tarifs approuvés, les droits de péage et ceux de transport, sans préjudice de ceux qui pourraient concerner d'autres entreprises ;

5° La bonification, pendant la construction et pendant dix ans après, d'une somme équivalente aux droits de douane, de phare, des péages des ports, des ponts et roulages que doivent payer les matières premières, les objets travaillés, les instruments, les outils, les machines, les

voitures, les bois, coke et généralement tout ce qui constitue le matériel fixe et roulant qui doit être importé de l'étranger et employé exclusivement à la construction et à l'exploitation des chemins de fer concédés;

6° Enfin, l'exemption des droits d'hypothèques qu'ont rendu nécessaires les transmissions de propriétés faites en vertu de la loi d'expropriation.

Indépendamment de ces avantages qui, en matière de travaux publics, ont bien leur importance, les entreprises des chemins de fer en Espagne sont exemptes de toute participation de l'État dans les bénéfices, participation qui est admise en France, lorsque le produit net excède 10 pour cent du capital dépensé par la Compagnie. Elles ont, dans l'établissement des tarifs et dans la faculté de les modifier, des garanties que l'on ne trouve point dans les entreprises de même genre adoptées dans les autres pays.

III.

CONDITIONS D'ÉTABLISSEMENT.

Si les conditions d'établissement des chemins de fer subissent des variations considérables, selon les contrées où ce système de viabilité est adopté, c'est surtout en Espagne où les dépenses de construction, l'importance des pays traversés, la disposition topographique de ces mêmes pays et l'étendue présumée du trafic rendent ces conditions très-variables pour chaque chemin.

A raison de tous ces éléments qui se combinent dans des proportions différentes, il est difficile de faire ressortir d'une manière uniforme la dépense moyenne d'un kilomètre de chemin de fer. Nous ne pouvons ici qu'entrer dans des considérations générales dont l'application est

subordonnée aux conditions spéciales dans lesquelles sont établis les divers chemins espagnols.

Examinées dans leur ensemble, les dépenses d'établissement n'atteignent pas 180,000 fr. par kilomètre pour les premiers chemins de fer livrés à l'exploitation. La même dépense en France est de 329,712 francs par kilomètre.

Ainsi, le chemin de fer de Tarragone à Reus, d'une longueur de 16 kilomètres, et qui peut être regardé comme un type d'étude pour l'avenir des autres chemins d'Espagne, a été établi dans les conditions suivantes :

Sous le rapport des frais de construction et d'établissement de la voie, les rails ont été achetés en Angleterre dans les meilleurs marchés possibles relativement à leur livraison. Ils ont été traités au prix de 8 l. st., 6 sh. et 6 pences la tonne, ce qui représente 211 fr. environ par tonne anglaise de 1,016 kilogrammes, au lieu des prix de 340 à 360 fr. que les lignes de France payent à nos manufactures protégées par le système prohibitif.

Les locomotives fabriquées par une maison anglaise de premier ordre ont coûté 2,350 l. st., soit 58,750 fr., tender compris, ce qui est également un prix avantageux.

Tout le matériel entre en Espagne en franchise de droits et on sait, en outre, que les terrains du domaine public nécessaires pour le chemin et ses dépendances sont, aux termes de la loi organique, concédés gratuitement par le gouvernement.

Les achats de bois en Espagne, la main d'œuvre, les terrassements ont donné lieu à des dépenses relativement plus modérées que celles portées aux mêmes chapitres dans les chemins français. On aura, au reste, une idée du prix peu élevé du terrassement et de la main-d'œuvre sur la ligne de Tarragone à Reus, comparé au même prix de la 3e section du chemin de Paris à Strasbourg, par les chiffres suivants :

Paris à Strasbourg, 3e section, dépenses en terrassements	27,412	fr. par kilom.
Tarragone à Reus	14,241	—
Différence. . .	13,171	

Le chiffre des dépenses en terrassements de la section française est le prix le plus bas qui ait été obtenu dans la construction de notre réseau, puisqu'il s'élève pour les lignes suivantes :

Amiens à Boulogne, à 44,503 fr. par kilomètre;
Centre, à 73,761 fr.;
Orléans à Bordeaux, à 68,729 fr.;
Tours à Nantes, à 106,601 fr.;

Ce qui constitue le prix de revient de la ligne espagnole à 180,000 fr. au plus par chaque kilomètre, établissement du matériel et frais d'administration compris.

Ces chiffres montrent quelle peut être, sur cette nature des dépenses, la situation du réseau espagnol comparé au réseau français.

Quoique les dépenses qu'occasionnent les terrassements et la main-d'œuvre soient, par suite, subordonnées aux conditions topographiques du terrain sur lequel le chemin se trouve établi, ainsi qu'à la nature des terrains, on peut reconnaître néanmoins que, relativement au réseau espagnol, l'écart entre les dépenses d'une ligne à une autre ligne est de peu d'importance.

Après le chemin de fer de Tarragone à Reus, nous prenons encore pour exemple la ligne de Madrid à Saragosse, d'une longueur de 360 kilomètres; celle de la ligne de Madrid à la Méditerranée, qui est de 453 kilomètres.

Le gouvernement espagnol a accordé à la Compagnie des chemins de fer espagnols une subvention de 55 250 francs par kilomètre, pour la ligne de Madrid à Saragosse, ainsi que nous l'avons mentionné.

Des traités passés avec la Société mercantile et indus-

trielle de Madrid et M. de Salamanca ont assuré la construction complète du chemin de fer de Saragosse au prix de 207,500 fr. par kilomètre, y compris la voie, le matériel fixe et roulant et les stations. Ce qui établit une légère différence entre le prix de construction du chemin de fer de Tarragone à Reus, qui est de 180,000 francs environ par kilomètre, surtout si l'on tient compte de la différence qui existe entre la longueur des deux lignes; la plus longue devant rencontrer un plus grand nombre de difficultés dans sa construction, et, par suite, donner lieu à de nombreux travaux d'art.

Cette élévation dans le prix de construction, ou plutôt cette variation dans les dépenses d'établissement de chemins de fer, est constatée, en outre, par les divers éléments qui entrent dans les chiffres qui composent le prix de construction de la ligne du Nord de l'Espagne, concédée au Crédit mobilier.

On sait que ce chemin se compose de 730 kilomètres ; sur ce nombre, 180 kil. comprennent des travaux d'art d'une certaine importance. Aussi les dépenses sont-elles évaluées par les ingénieurs français, au prix le plus élevé, à 295,000 fr, par kilomètre, terme moyen : soit, 233,000 francs pour la partie la plus facile de la construction, qui se compose de 550 kilomètres ; et de 500,000 fr. pour les 180 kilomètres restants qui comprennent la partie la plus difficile. La dépense par kilomètre s'élève donc, terme moyen, à environ 295,000 francs.

Or, le gouvernement ayant concédé à la Compagnie une subvention de 86,842 fr. par kilomètre pour la section comprise entre Madrid et Valladolid, et à 116,842 francs pour celle de Burgos à la frontière, les dépenses de la construction se réduisent donc, terme moyen, au chiffre de 416,000 fr. environ par kilomètre.

A ces avantages incontestables, dus aux bénéfices de la subvention, il faut ajouter encore, ce que l'on retrouve,

au reste, sur presque tout le sol de la Péninsule, que la ligne du Nord n'a pas de grands frais d'acquisition de terrains à faire, que les matériaux de construction et les instruments de l'exploitation sont affranchis des droits de douanes, que de grandes forêts et de nombreux matériaux avoisinent le tracé de la voie, enfin que la proximité de la France offre d'immenses ressources sous le rapport des fournitures nécessaires et indispensables aux travaux de la ligne.

C'est dans la prévision bien constatée de ces dépenses qu'à l'heure qu'il est, la section de Madrid à Torquemada et la ligne d'Alar emploie environ 5,000 ouvriers; que le viaduc d'Arevalo, la plus considérable des œuvres d'art du chemin de fer du Nord, est poussé activement, et que les ponts de Gomeznarro, de Médina, de Valdestillas, de Viana et du Douro seront livrés incessamment à la circulation.

On comprend le chiffre élevé de la construction de ce chemin, comparé aux autres lignes de la Péninsule, par l'importance même de ces travaux et les efforts qu'ils nécessitent. Les divers chantiers affectés à ces dernières constructions n'occupent pas moins d'environ 1,500 ouvriers.

Aujourd'hui, à la faveur des avantages offerts par le gouvernement aux Compagnies adjudicataires, le travail ne se discontinue point sur toute la surface du sol espagnol; partout des lignes ferrées s'achèvent, se construisent, s'exploitent, se commencent où se projettent. Le mouvement est imprimé, et cette riche contrée sera dotée bientôt d'un réseau de voies ferrées qui la maintiendra un jour à la hauteur des autres nations en matière de viabilité.

De l'examen que nous venons de faire des divers éléments qui entrent dans la dépense d'établissement des chemins de fer espagnols, il résulte qu'on peut évaluer, terme

moyen, la mise en état d'exploitation de tout chemin de fer en Espagne à 200,000 francs le kilomètre environ.

Ainsi, en rapprochant les moyennes applicables à une des lignes en exploitation ou en construction, d'après des données estimatives ou officielles, on arrive à une dépense totale de 200,100 francs par kilomètre, qui se décompose comme suit :

Frais généraux	9,215 fr.
Acquisition des terrains	25,608
Terrassements et ouvrages d'art . . .	68,102
Voie de fer et accessoires	57,000
Gares et dépendances.	10,504
Dépenses diverses	8,215
Matériel roulant	21,456
Ensemble . . .	200,100

La décomposition des dépenses, telle qu'elle est indiquée ci-dessus, peut être considérée comme s'appliquant avec le même degré d'approximation, tant aux dépenses faites sur les lignes construites qu'aux dépenses à faire sur les lignes à construire.

Il ne faut pas croire néanmoins que l'Espagne soit arrivée, toute seule, à ce degré de perfection qu'elle semble atteindre relativement aux conditions et aux dépenses d'établissement de son réseau. En empruntant, dès son début, à la France, ses capitaux, ses procédés, et quelque peu aussi ses ingénieurs, la construction de ses chemins de fer, sans présenter de caractère spécial, se ressent des sources où elle a puisé.

Comparées avec les voies ferrées des autres Etats de l'Europe, les conditions d'établissement du réseau espagnol s'apprécient principalement par un caractère particulier de grandeur et d'unité imprimé à ses constructions. L'Espagne a mis en cela à profit toutes les améliorations longtemps élaborées en France.

C'est ainsi que le tracé se distingue par le peu de développement des courbes de faible rayon et des pentes et rampes de forte déclivité. Nous avons vu qu'en cela les cahiers des charges sont conformes avec les prescriptions établies en France relativement au tracé, dont les pentes ne doivent pas dépasser 1 0/0, et les rayons des courbes doivent rester dans les limites de 1,000 pieds.

La largeur de la voie, qui est uniforme en France (1,m44 à 1,m45), l'est également en Espagne et dans les autres Etats de l'Europe continentale ; seulement, cette largeur est, dans la Péninsule, de 1,m67, c'est-à-dire 22 centimètres en plus que sur notre réseau. Quant aux autres systèmes d'établissement de la voie appliqués sur les lignes espagnoles, ils sont tous empruntés, soit pour le poids et la forme des rails, soit pour les supports et les traverses, aux divers systèmes adoptés en Europe qui présentent la plus grande économie avec la durée d'une solidité incontestable.

On peut avoir, au surplus, une idée exacte des dépenses consacrées à l'établissement des chemins de fer dans chaque pays, par le détail suivant qui indique en moyenne le prix de revient par kilomètre. Ce prix est :

En Angleterre, de 548,450 fr., variant de 271,000 fr. à 5,400,000 fr.

En France, de 392,739 fr., variant de 111,000 fr. à 1,100,000 fr.

En Belgique, de 271,125 fr.

En Espagne, de 295,000 fr., variant de 180,000 fr. à 500,000 fr.

En Autriche, de 247,424 fr., variant de 157,000 fr. à 337,000 fr.

Dans le duché de Bade, de 236,697 fr.

En Prusse, de 211,446 fr., variant de 94,000 fr. à 417,000 fr.

En Almagne, Etats divers, de 204,410 fr., variant de 102,000 fr. à 311,000 fr.

Les causes principales de ces différences, pour certains pays, sont les frais d'obtention de concesssion, dépenses inconnues en Espagne; le prix élevé des terrains et de la main-d'œuvre, non-seulement à raison de la superficie, mais encore à raison de la valeur des terrains. D'un autre côté, les conditions d'établissement de ces chemins ne sont pas les mêmes, et les dépenses se ressentent notablement du tracé, des conditions et de l'importance des bâtiments, ateliers et dépendances.

Sous ce rapport, le réseau espagnol a été construit dans les meilleures conditions économiques. Dès que les dépenses de premier établissement auront été effectués, le prix de revient par kilomètre diminuera insensiblement et atteindra une moyenne bien inférieure à celle qui a été obtenue aux États-Unis, où cette moyenne des dépenses consacrées à l'établissement des chemins de fer n'est que de 133,000 francs.

Mais c'est principalement dans l'ensemble des chemins de fer livrés à l'exploitation, que l'Espagne est appelée à produire toutes les ressources dont elle peut disposer encore, malgré l'état stationnaire où elle semble s'être immobilisée depuis plus de deux siècles. Les faits partiels relatifs à l'exploitation actuelle pourront nous donner, au reste, la mesure de ce que ce réseau de voies ferrées, sillonnant la Péninsule, offrira de résultats financiers dans un avenir prochain.

Nous ne pouvons mieux clore, au reste, l'examen des conditions d'établissement du réseau espagnol, qu'en donnant un aperçu des dépenses relatives aux cinq chemins de fer de Tarragone à Reus, de Séville à Cordoue, de Madrid à Alicante par Almansa, du nord de l'Espagne et de Xérès à Séville qui appartiennent à des Compagnies françaises. Ces dépenses approximatives ont rapport aux

terrains, aux terrassements, aux ouvrages d'art, à la voie de fer, au matériel roulant et aux bâtiments et accessoires de la voie. Elles se trouvent résumées dans le tableau suivant :

Noms des chemins.	Longueur.	Dépenses par kilomètre de premier établissement. des terrains.	des terrassements.	des ouv. d'art.	de la voie.	du matériel roulant.	bâtim. et access.
de Tarragone à Reus....	16	15,342	10,109	4,069	50,289	29,895	70,296
de Séville à Cordoue.....	130	26,617	39,600	1,359	59,018	47,524	32,118
de Madrid à Alicante....	453	17,800	47,596	44,268	42,910	65,300	45,412
du nord de l'Espagne....	866	12,510	34,421	14,796	55,639	40,412	66,904
de Xérès à Séville....	100	10,421	59,485	18,515	62,400	16,947	43,317

L'énorme différence qui existe dans les dépenses de premier établissement, entre ces cinq lignes, provient surtout, pour les chapitres de la voie et des ouvrages d'art, des accidents de terrains que présentent deux ou trois de ces chemins. Ainsi la ligne du Nord, comme nous l'avons déjà fait remarquer, offre, dans une partie de son tracé, de sérieuses dificultés qu'il a fallu ou qu'il faut vaincre par de grandes œuvres d'art. Des viaducs, des ponts nombreux et deux ou trois tunnels ont dû être construits. Des accidents de terrains s'offrent encore, en plus grand nombre, sur le chemin de fer de Madrid à Alicante, surtout entre Alicante et Almansa, où il a fallu construire les ponts du Consul et de San-Blas; celui de la Canada a trois arches de huit mètres d'ouverture chacune; d'autres ponts non moins importants, plusieurs remblais d'une très-grande étendue, entre autres celui de Plà; enfin quatre ou cinq tunnels, entre autres celui de Vinalapo, le plus remarquable de tous. Cette ligne comprend, en somme, 231 œuvres d'art de premier ordre seulement. La même observation

s'applique, d'une manière relative, aux autres lignes mentionnées dans le tableau.

En résumé, les dépenses totales d'établissement du réseau espagnol s'élèvent, pour les 750 kilomètres exploités ou en construction avancée, à la somme d'environ 180 millions de francs. Les capitaux engagés par les Compagnies françaises dans la construction des chemins de fer de la Péninsule peuvent être évalués, à l'heure qu'il est, à la somme d'environ 380 millions de francs.

Cette active intervention des capitaux français est un sûr garant des résultats avantageux que sont appelés à réaliser, un jour, les entreprises des chemins de fer en Espagne, et dont nous allons donner une idée fort restreinte, il est vrai, par les résultats déjà obtenus au point de vue de l'exploitation.

H. Castillon (d'Aspeel).

BUENOS-AYRES.

Si l'on pouvait douter que la paix fût la meilleure amie des peuples et le germe fécond du progrès, on en trouverait la preuve dans la situation prospère née de l'apaisement complet des agitations, et qui a permis récemment au Pouvoir exécutif de présenter aux Chambres un projet de loi relatif à l'extinction successive de la dette anglaise, dont les dispositions ont été accueillies avec une faveur extrême non-seulement par les intéressés, mais par l'unanimité des membres et des représentants du monde commercial.

Cet arrangement, libéralement et sagement conçu, repose sur les bases suivantes :

Pour suffire à la fois tant aux intérêts du capital qu'à son fonds d'amortissement, le Gouvernement, par l'art. 1er, s'engage à payer, savoir :

En 1857	l. 36 000
En 1858	» 48 000
En 1859	» 68 000
Et à partir	
De 1860	« 65 000

jusqu'à l'entière extinction de l'emprunt.

Pour le montant des intérêts arriérés, à compter jusqu'en 1858, il sera émis de nouveaux bons qui produiront pour les détenteurs :

De 1861 à 1865 inclusivement un intérêt annuel de 1 0|0,

De 1866 à 1870, 2 0|0,

Et à dater de 1871, un intérêt de 3 0|0, dont 1|2 0|0, ou la deux-centième partie de la valeur totale, sera affectée au fonds d'amortissement.

Le Gouvernement s'est d'ailleurs réservé la faculté d'accroître le capital d'amortissement de ces bons, après leur émission, et à quelque époque que ce puisse être, au moyen des allocations que la législature pourra l'autoriser à y consacrer.

L'art. 2 du projet stipule que les capitaux nécessaires à la réalisation des dispositions précitées, seront prélevés spécialement sur le produit du fermage des terres publiques, exceptant celles qui appartiennent aux municipalités. Il détermine, en outre, qu'au cas d'insuffisance, le vide sera comblé à l'aide de prélèvements sur les rentes générales de l'Etat, ou de secours particuliers créés par la législature.

Telle est la série de conditions au moyen desquelles l'État de Buenos-Ayres sévèrement fidèle au passé, et jaloux jusqu'au scrupule de l'honneur de son crédit, a terminé le 28 septembre, et sous la seule réserve de l'approbation législative, les transactions qui concernent sa dette étrangère.

Ce n'est, assurément, ni sans surprise ni sans un vif et profond sentiment d'estime qu'on voit l'État de Buenos-Ayres assumer volontairement le pesant héritage d'une dette contractée avant la rupture du faisceau fédéral, et trouver dans l'essor de sa prospérité et l'énergie loyale de ses résolutions les moyens de faire, à lui seul, face à des sacrifices qu'à une autre

époque la Confédération Argentine tout entière n'avait pu ni accepter ni accomplir.

L'accroissement progressif des revenus publics qui, d'après une récapitulation officielle, datée de septembre 1856 à septembre 1857, donne une différence en plus de 11 634 098 piastres, facilite, d'ailleurs la réalisation journallière d'une foule de mesures d'un véritable intérêt pratique.

L'Administration a pu, par suite, accorder récemment des subventions spéciales pour régulariser le service de la navigation des fleuves, favorisant ainsi dans l'application le grand principe libéral qui a brisé leurs barrières intérieures, et les a rendus accessibles à la circulation universelle.

Une subvention mensuelle de 2 500 fr. a été consentie en faveur de la ligne de bateaux à vapeur, affectés au parcours du Parana, à partir de la capitale jusqu'au Rosario, en passant par San-Pedro et San-Nicolas.

Le même encouragement a été concédé à la ligne de vapeurs qui remontent le Paraguay jusqu'au Salto.

Des dispositions analogues s'étendent aux navires à voiles pour la Patagonie et Bahia-Blanca.

Les initiatives particulières ne font pas, de leur côté, défaut : elles concourent puissamment à ce développement matériel et civilisateur. Des négociants notables et de riches propriétaires ont demandé d'établir à leur compte de nouveaux ponts sur les cours d'eau nombreux qui sillonnent la campagne au grand profit de sa fécondité. Le Pouvoir exécutif adhérant à une proposition dont l'effet sera de mettre en contact plus intime des groupes de population te-

nus éloignés par l'absence ou le mauvais état des routes, et désireux d'apporter à la circulation et au commerce des issues nouvelles, a concédé aux entrepreneurs des avantages exceptionnels et des facilités spéciales.

Le travail étranger réalise de plus en plus d'importantes économies ; les dépôts volontaires à la Banque des dépôts et d'escomptes, effectués par la population immigrante avaient atteint, au 30 décembre 1856, 57 180 176 piastres-papier. D'après une balance arrêtée au 31 août 1857, ils se sont élevés à cette date, à 82 000 000, monnaie courante.

L'éloquence des faits nous paraît la moins contestable. Ces faits disent sans réplique et la facilité avec laquelle se fondent les fortunes parmi les industriels et les ouvriers étrangers, et la foi profonde qu'inspirent à l'émigration les institutions existantes, la haute intégrité de l'Administration, et les horizons pacifiques de l'avenir.

A Buenos-Ayres tout est tranquille. Une ombre d'émotion s'est produite pourtant au sein de la quiétude et de la prospérité générales. La constitution de Buenos-Ayres, on le sait, a stipulé, art. 6, que « sont citoyens de l'État, tous les individus qui y sont nés. »

Cette clause du pacte fondamental est d'autant mieux fondée en principe, que les fils d'étrangers nés dans l'État de Buenos-Ayres, représentent numériquement une fraction importante de la population, et qu'on ne pourrait les en écarter comme citoyens, ou leur concéder le droit d'une nationalité facultative sans faire, dans un temps donné, par les progrès gradués de l'immigration, et en réduisant l'élément

indigène à ses seules forces, de l'État de Buenos-Ayres, une colonie européenne.

On conçoit, dès lors, que l'art. 6 de la Constitution doive, par ces raisons de haute politique et d'avenir, conserver toute sa raideur dans l'application.

Une circonstance s'est offerte d'en maintenir et d'en préserver l'intégrité, à l'occasion du décret récent qui a prescrit l'enrôlement de tous les citoyens de l'État dans la garde nationale, où les fils d'étrangers, nés sur le sol argentin, devaient être incorporés au même titre que les indigènes.

Cependant six jeunes gens, d'origine anglaise et française, refusèrent de se soumettre à la formalité de l'enrôlement. Après de vaines tentatives pour triompher amiablement de leur opposition, l'administration dut recourir aux moyens d'action que la pénalité lui concède. Il en résulta quelque agitation. La plupart des récalcitrants, toutefois, finirent par apprécier plus justement les devoirs de l'autorité et leur situation propre, d'accord en ceci avec la presque unanimité de leurs compatriotes d'origine, qui blâmaient leur résistance, non-seulement parce qu'elle était contraire à la loi du pays, mais aussi parce qu'ils savent expérimentalement que, parmi les Constitutions américaines, il n'en est pas qui, autant que celle de Buenos-Ayres, accorde à l'élément étranger de franchises et de protections.

Cette question de nationalité, dérivant du sol, n'est pas nouvelle. Elle a, sur plusieurs points du globe, suscité des difficultés et des litiges. Le 5 avril 1845, sir Robert Peel, répondant à un membre des Communes, l'a tranchée, à la tribune, dans le même sens que l'art. 6 de la Constitution de Buenos-Ayres.

« Nous ne pouvons, disait-il, nier à un État étran-
« ger le droit qu'il possède à la soumission de ceux
« qui sont nés sur son territoire. C'est aussi le prin-
« cipe des lois anglaises que le fils d'un étranger,
« né sur le territoire anglais, est sujet anglais naturel
« de S. M. »

Du reste, le droit et la convenance étant, à Buenos-Ayres, d'accord, dans l'espèce, avec le sentiment général, cet incident ne saurait laisser plus de trace dans les rapports internationaux qu'il n'en a laissé sur le lieu même où il s'est produit, et où il est allé se perdre, après quelques heures, dans ce vaste et béant abîme qu'on nomme l'oubli.

En réalité, bien loin d'y porter atteinte, les faits affermissent chaque jour la profonde sécurité du pays. Les Indiens, que des conventions récentes maintiennent en bon voisinage sur la frontière du Sud, viennent de recevoir sur celle du Nord, où ils se montraient hostiles, une sanglante leçon qui, jointe à d'intelligentes mesures militaires, assure pour longtemps l'entière sécurité de cette partie du territoire.

D'autre part, le général Urquiza a, dans la forme tout au moins, paru faire, vis-à-vis de Buenos-Ayres, une démarche de conciliation, en passant une note au gouvernement, relativement à la Constitution des provinces, et en lui proposant cet examen comme base pour de futurés règlements de nationalité.

Cette communication a semblé d'autant plus inopportune que la Constitution des provinces, promulguée en 1853, n'est modifiable qu'après un exercice de dix années. La note contenait, d'ailleurs, à travers une déférence illusoire, des insinuations malveil-

lantes et des accusations rétrospectives contre l'Administration buenos-ayrienne. Mais, bien que chacun ait dû voir dans cette démarche imprévue un calcul habile uniquement destiné à faire luire aux yeux du monde politique européen le mirage d'intentions conciliantes, et malgré les récriminations de la note elle-même, le gouvernement de Buenos-Ayres s'est borné à signaler, en réponse au général Urquiza, la convenance de nommer des délégués pour traiter de l'accord, d'après les bases qu'il indiquait. Il n'est pas besoin d'ajouter que l'opinion, à Buenos-Ayres, est tellement contraire au général Urquiza, et si fort en défiance de son ambition, que, tant que pourra subsister dans les treizes provinces son action et son pouvoir, il ne sera pas permis de croire à cette féconde et grande mesure de l'union des deux États, également conseillée à l'avenir par le patriotisme et par la raison.

A propos de patriotisme, nous signalerons, dans la *Galerie des Célébrités Argentines*, l'apparition des biographies de deux hommes qui en furent l'un et l'autre, malgré l'inégalité des positions, la personnification glorieuse, don José de San-Martin, dont l'illustre vie a été rappelée par la plume brillante de MM. Sarmiento et don Bernardino Ridavavia, dont nous avons dit les titres aux regrets de l'histoire et à l'estime de la génération présente.

Un mot encore.

En constatant, dans notre bulletin de novembre, le brillant essor intellectuel de la société buenos-ayrienne, il nous est arrivé d'omettre un jeune publiciste, rédacteur de la *Tribuna*, qui méritait cette mention à un double titre, tant pour son talent per-

sonnel que pour les traces ineffaçables laissées par son père dans les carrières de l'homme d'État, du jurisconsulte, du journaliste et du poëte, bien qu'enlevé à la vie prématurément,— tragique et noble victime des haines politiques! Nous rapportons aujourd'hui notre tribut à la justice et à la vérité, en citant la *Tribuna* parmi les feuilles les plus accréditées du pays, et son rédacteur, don Hector F. Varela, comme un écrivain à jeunesse luxuriante, promettant une virilité robuste, et qui dénote, par ses premières productions, un de ces esprits « dont les pensées ne dorment pas, » en même temps qu'un de ces claviers sonores où vibrent les émotions généreuses et les chevaleresques aspirations.

B. Gallet de Kulture

BRÉSIL.

La clôture des Chambres législatives a mis fin aux débats politiques au Brésil, quoique, à vrai dire, ces débats aient été de peu d'importance pendant la session dernière, et que l'attention des sénateurs et des députés, d'accord avec l'opinion publique, se soit particulièrement concentrée sur les questions industrielles. La même pensée qui animait le pays et les Chambres, celle d'une sage liberté, avait présidé à la formation du ministère, où brillent les noms du *marquis de Olinda* et de M. *Souza Franco*. Ces deux noms, au Brésil, ont une signification assez claire; ils veulent dire : *liberté de l'industrie*, et M Souza Franco, quelques mois avant son entrée au cabinet, avait, dans un banquet électoral, porté un toast à la liberté de l'industrie, la seule, disait-il, qu'on eût encore refusée aux vives instances du pays.

Les opinions de M. le ministre des finances étaient donc connues depuis longtemps, et, durant la session, il les a hautement déclarées et soutenues à la tribune. Dans une discussion restée fameuse, il se prononça comme l'adversaire du monopole des banques privilégiées ; et, sans vouloir une liberté illimitée, il affirma qu'il approuverait toutes les banques nécessitées par les besoins du pays.

M. Souza Franco a déjà tenu parole, en confirmant les statuts d'une banque agricole; mais ce n'est pas assez, car l'agriculture n'est pas la seule industrie restée en souffrance faute d'établissements de crédit et de l'aide des capitaux. D'autres entreprises aussi

grandes et aussi utiles, doivent avoir part à ce bénéfice; nous voulons dire : la construction des voies ferrées, l'amélioration de la navigation fluviale et côtière, et, les plus importantes de toutes, peut-être, celles qui ont pour but la solution du grand problème de la colonisation. L'établissement d'une banque, offrant de sérieuses garanties et ayant pour objet de prêter appui à ces diverses entreprises, mérite l'attention réfléchie du gouvernement.

On attend beaucoup de M. le ministre des finances : ce qu'il a déjà fait permet d'assurer que les espérances ne seront pas déçues. C'est sous sa direction qu'a eu lieu la révision des tarifs des douanes. Le nouveau tarif a commencé à être en vigueur le 1er juillet dernier : les droits sur presque tous les articles de consommation ont été réduits, et à peu près supprimés, sur les denrées alimentaires. Les résultats de cette réforme ont été les mêmes que ceux produits en Angleterre par les mesures économiques de l'illustre *sir Robert Peel :* loin de diminuer, les recettes de ces quelques mois ont surpassé les recettes des mois correspondants de l'année dernière, et l'on présume, à juste titre, qu'elles augmenteront encore. Lancé sur la voie de la liberté commerciale, le Brésil ne s'arrêtera plus; encouragé par cette heureuse tentative, il modifiera progressivement ses tarifs douaniers pour en arriver enfin à la pratique de *ce libre échange*, si maltraité par les prohibitionnistes européens, et dont cependant l'Angleterre et les États-Unis ont retiré de si fructueux avantages.

Les États-Unis, jusqu'ici en relation presque quotidienne avec le Brésil, s'apprêtent à une démarche décisive auprès du cabinet de don Pedro II, pour ac-

croître encore ces relations et les rendre de plus en plus amicales. On sait que les cafés du Brésil sont reçus en franchise de droits dans les ports de l'Union (et c'est une des causes de l'immense développement de la marine marchande de l'Amérique du Nord); aussi, d'après les journaux anglais, M. Buchanan s'est décidé à réclamer, pour les farines provenant des États-Unis, l'entrée en franchise dans les ports brésiliens. Il est même allé, assure-t-on, jusqu'à proposer une alliance offensive et défensive entre les deux pays. Cette dernière question n'étant pas de notre domaine, nous ne pouvons la discuter. Quant à celle de la réciprocité des tarifs douaniers, il faut s'attendre à ce qu'elle sera vigoureusement combattue par l'Angleterre.

Est-il bien sûr d'ailleurs que le Brésil ait beaucoup à gagner par l'adoption d'une semblable mesure? Les avantages, il nous semble, restent entièrement aux Etats-Unis, dont la puissante marine, s'emparant du négoce brésilien, accaparerait un monopole commercial exorbitant, et profiterait peut-être de cet état de supériorité relative pour s'immiscer dans les affaires intérieures. Les mœurs *Yankees* sont connues; elles rappellent à l'esprit la fable de *la Lice et ses petits*.

L'Assemblée provinciale de Rio de Janeiro a autorisé le président à contracter des engagements partiels pour la construction, résolue depuis quelques années, du chemin de fer de *Nitherohy à Campos*. C'est à M. le conseiller *Antonio Nicolao Tolentino*, président de la province de Rio Janeiro, qu'est échu l'honneur de voir commencer, sous son administration, cette ligne importante qui, dans une longueur de plus de cinquante lieues, s'étend des prairies de Nitherohy aux rivages

de Parahyba. Les premières difficultés dans l'exécution étaient nées, dès l'abord, du refus de la Compagnie, d'accepter le minimum d'intérêt de 7 0|0, qui a satisfait la Compagnie de don Pedro II ; mais des habitants de Nitherohy et, à leur tête, le baron de San Gonçalo, le commandeur Francisco José Cardoso, et M. José Duarte Galvâo, ayant accepté ce minimum d'intérêt, la première section du chemin de fer leur a été concédée.

Les Assemblées provinciales de l'Empire ont inauguré leurs sessions dans le courant du mois d'août. La part qu'elles ont eue dans la rénovation industrielle du Brésil est trop considérable pour que nous laissions dans l'ombre leurs nombreuses attributions. En certaines matières, elles sont souveraines ; elles connaissent de tout ce qui intéresse la province, et, l'autorité qui leur est accordée, n'a pas peu suffi à maintenir le bon ordre et la tranquillité dans un pays immense, où le mauvais état des voies de communication rend longues et difficiles les relations avec le pouvoir central. Nous allons présenter une esquisse rapide de la manière dont s'exerce le pouvoir législatif au Brésil.

Aux termes de l'article 11 de la Constitution brésilienne, « *les représentants de la Nation sont l'Empereur et l'Assemblée générale* ; » l'Assemblée générale se composant des sénateurs et des députés, il faut ajouter, à l'énumération de l'article 11, les Assemblées provinciales, créées par décret du 12 août 1834, et qui ont l'autorité législative en ce qui concerne les finances et l'administration de la province.

L'Empereur est secondé dans son action par un conseil d'État, composé de vingt-quatre membres,

dont douze en service ordinaire et douze en service extraordinaire. Le conseil d'État avait été aboli en 1834, mais une loi du 25 novembre 1841 le rétablit et l'appela à délibérer sur les traités et négociations, les conflits de juridictions administratives et judiciaires, les réglements et instructions pour l'exécution des lois. Les conseillers d'État sont inamovibles; mais, d'après l'article 143, « ils sont responsables « pour les avis qu'ils donnent en opposition aux lois « et aux intérêts de l'État, ou qui seraient évidem- « ment frauduleux. » L'Empereur peut aussi *les dispenser* de leurs fonctions pour un temps indéfini.

L'Assemblée générale émane de l'élection. Le Sénat se compose de membres nommés à vie; leur nombre est égal à la moitié de celui des députés des vingt provinces de l'Empire. Les colléges électoraux des provinces présentent la liste des *trois* candidats qui ont obtenu le plus de voix, et l'*Empereur choisit un sénateur*. Pour être élu, il faut être Brésilien, avoir au moins 40 ans et posséder un revenu d'environ cinq mille francs. C'est au Sénat qu'appartient exclusivement le droit de connaître de la responsabilité des ministres et des conseillers d'État et des délits commis par les députés pendant la durée de leur mandat. Les sénateurs reçoivent un traitement évalué à douze mille francs.

La Chambre des Députés, à moins de dissolution, se renouvelle tous les quatre ans. L'élection se faisait par un scrutin général de liste pour toute la représentation de la province; mais depuis l'année dernière, l'élection par district a été substituée à l'élection par province. La Chambre des Députés a le droit exclusif d'initiative sur les questions d'impôt et

de recrutement; c'est à elle que doivent être soumises en premier lieu les propositions du pouvoir exécutif, et, *seule*, elle décide s'il y a lieu à accusation contre les conseillers d'État ou contre les ministres. Le traitement des Députés est de huit mille francs.

L'ouverture de la session de l'Assemblée générale a lieu le 3 mai; elle dure quatre mois, et, par conséquent, est close dans le courant de septembre. C'est au Sénat que revient le droit de convocation, si l'Empereur négligeait d'en user.

Le suffrage pour l'Assemblée générale (sénateurs et députés) et les Assemblées provinciales est à *deux* degrés. — Les élections des Chambres municipales et des juges de paix sont du premier degré.

Les assemblées primaires, composées d'électeurs âgés au moins de vingt-cinq ans et se faisant, *par leur fortune ou leur travail*, un revenu de 600 fr., nomment des électeurs de *paroisse* qui, se réunissant, forment des colléges pour les électeurs du deuxième degré. Deux cents électeurs du premier degré en nomment un du second.

Pour être électeur de paroisse, il faut, *par sa fortune ou son travail*, jouir d'un revenu de 1,200 fr. et avoir vingt-cinq ans accomplis. Cependant les prêtres, les militaires, depuis le grade d'officier, les hommes mariés et les docteurs peuvent être nommés à vingt-un ans.

Aux assemblées provinciales est dévolue l'administration locale et le soin de pourvoir aux voies et moyens nécessaires à l'exécution des travaux publics de la province. La loi de 1834 leur a donné le droit de voter des impôts et des emprunts, c'est-à-dire leur a donné un véritable mandat législatif, et ces

lois ne peuvent être annulées par le Sénat et la Chambre des députés que *pour excès de pouvoir.*

De cette division des pouvoirs est née celle des finances. Les finances du Brésil distinguent trois branches de recettes : 1° la recette générale, destinée à faire face aux dépenses générales de l'Empire; en 1831, elle s'élevait à 34 millions; en 1850, à 80, et le budget de 1856-57 s'est soldé par 117 millions de recette contre 113 millions de dépense; 2° la recette provinciale et communale de Rio de Janeiro (la première de 20 millions, et la deuxième de 5) pour les dépenses particulières de cette province et de cette commune; 3° les budgets particuliers des recettes de chacune des autres provinces de l'Empire.

Le Brésil, avons-nous dit, est divisé en vingt provinces « dont seize ont des ports sur l'océan Atlanti-« que, et dont quatre seulement sont circonscrites « dans l'intérieur des terres.

« Voici la nomenclature des provinces maritimes, « classées d'après leur situation du Nord au Sud :

« *Para*, *Maranham*, *Piauhy*, *Rio Grande do Norte*, « *Ceara*, *Parahyba*, *Pernambuco*, *Bahia*, *Sergipe*, *Ala-« goas*, *Espiritu-Santo*, *Rio de Jeaneiro*, *San-Paulo*, « *Parona*, *Santa-Catherina*, *San-Pedro* ou *Rio-Grande « du Sud.*

« Les provinces centrales sont : *Amazonas*, *Matto « Grosso*, *Goyas*, *Minas Geraës.* Les deux premières de « ces provinces sont mises en communication avec la « mer par deux grands fleuves, l'une par l'Amazone, « l'autre par le Rio-Paraguay » (1).

La population du Brésil, y compris les esclaves et

(1) *De Brésil*, par M. Charlés Reybaud.

les Indiens, ne s'élève pas à plus de 7 millions d'habitants, répandus sur une immense superficie de 7,992,000 kilomètres carrés. Les populations remuantes de San-Paulo et de Rio-Grande du Sud passent pour avoir hérité de l'esprit belliqueux des premiers colons européens. Les habitants de la province de Minas-Geraës rappellent ces races courageuses. Au reste, ce furent eux qui fournirent à l'insurrection de 1841 ses principaux aliments. A Pernambouc, l'esprit public, quoique très-doux, est mobile et révolutionnaire : on dirait une province française. Les chaleurs du tropique contribuent à l'indolence des citoyens de Bahia et de Maranham. Mais c'est surtout en pénétrant dans l'intérieur des terres que l'on remarque de notables différences entre les habitants du Brésil; aux populations commerçantes et un peu corrompues du littoral succèdent des populations énergiques, robustes, sauvages même. Le sentiment religieux paraît seul dominer également les esprits.

Du 13 septembre au 13 octobre, il est entré à Rio, en destination de ce port, quatre-vingt dix-huit embarcations. Le marché a été très-peu animé; il y avait eu toutefois quelques affaires importantes sur les cafés dans la fin de septembre; mais cela n'avait duré que peu de jours, et le commerce d'exportation, sucre, café, cuirs, était retombé dans l'atonie. Le commerce des vins se ressentait de la stagnation générale; et, malgré la diminution des droits sur les vins de la Méditerranée, les ventes étaient peu nombreuses. Cette diminution des droits au détriment des vins de Porugal, a excité la juste susceptibilité des journaux brésiliens, et, faisant appel à l'impartialité, ils réclament pour les produits des diverses

provenances une égalité complète devant les tarifs douaniers.

Les relations du Brésil avec le Paraguay, sont toujours embarrassées; de part et d'autre, règne un vif sentiment d'hostilité, et il n'a fallu rien moins que la sagesse du gouvernement impérial pour éviter un conflit. L'opinion publique est très-irritée contre le docteur Lopez, et les extraits de la feuille paraguayenne, le *Semanario* (seul journal du pays de feu le docteur Francia), commentés et reproduits par la presse de Rio, contribuent à maintenir les esprits en éveil. Avec cette exagération particulière aux méridionaux, les *Fluminenses* faisaient courir toute sorte de bruits exagérés, que nous rapportons, sans y ajouter foi, et comme témoignage de l'habileté inventive des pays chauds. Ainsi, l'on parlait d'un traité secret d'alliance conclu entre Lopez et le gouvernement de Buénos-Ayres ; selon les uns, il avait pour mobile la rupture probable entre le Brésil et le Paraguay; selon d'autres, il était dirigé contre Urquiza et la Confédération argentine. Cette dernière hypothèse s'évanouit heureusement devant les récentes nouvelles de la Plata.

Monsieur le sénateur Paronkos, envoyé du Brésil auprès du dictateur paraguayen, était arrivé à l'Assomption; on espère que son expérience personnelle, jointe aux intentions conciliantes de son gouvernement, lui permettront de mener à bonne fin sa délicate mission.

Le *Semanario*, du Paraguay, en date du 25 septembre dernier, annonçait la création, sur le haut Paraguay, d'un service régulier à vapeur, entre l'Assomption et Albuquerque, chef-lieu de la province

brésilienne de Mato-Grosso. Le premier départ était fixé au 5 octobre. Lopez entrerait-il dans une nouvelle voie? Nous le désirons vivement, car l'avenir des magnifiques provinces de la Plata est subordonné à l'accroissement des relations commerciales et au développement progressif d'une vraie liberté.

THEODRE CASAUBON.

AMÉRIQUE CENTRALE.

Les relations entre *Costa Rica* et le *Nicaragua* semblent près de se rompre; les dernières malles nous apprennent les résolutions énergiques adoptées par le gouvernement Costa-Ricain, dans la crainte d'une seconde expédition de *Walker*, et pour obvier à la faiblesse et à l'impéritie de l'État limitrophe. En effet, les journaux des États-Unis recommencent à prêcher la croisade en faveur du flibustier yankee; et, s'il faut en croire l'extrait suivant du *New-York Herald*, du 20 octobre, elle aurait beaucoup de chances de succès :

« L'expédition de Walker, d'après nos informa-
« tions particulières, a été retardée par suite de la
« crise financière, jusqu'au *premier novembre prochain*.
« Elle sera composée de deux corps de flibustiers
« de 1,800 à 2,000 hommes : l'un, s'embarquera à la
« Nouvelle-Orléans, et l'autre à Galveston (Texas).
« Les chefs ne s'attendent pas à rencontrer de sé-
« rieuses entraves. Le lieu de rendez-vous est sur
« la côte d'Akienta, dans le Costa-Rica, et, de là,
« on marchera sur San José, la capitale.

« Quoi qu'il en soit des nouveaux projets de Wal-
« ker, il est de fait qu'aujourd'hui où des milliers
« d'ouvriers sont sans ouvrage, il doit être facile à

« toute entreprise de ce genre, de trouver de nom-
« breuses recrues. »

Au moment où Walker se dispose à reparaître sur la scène politique, il ne sera peut-être pas sans intérêt de faire connaître à nos lecteurs les causes qui ont amené ses premières tentatives sur l'Amérique Centrale (1).

Situées entre le Mexique et la Colombie, baignées par l'Atlantique et le Grand Océan, les provinces du Centre-Amérique, placées dans une position des plus heureuses, semblent être le centre naturel des relations entre l'ancien et le nouveau monde. La richesse du sol et la bonté du climat assurent leur future prospérité : les diverses productions du globe, riz, sucre, café, indigo, coton, cochenille, etc., etc., y croissent en abondance. Comprises dans la vice-royauté du Mexique, elles s'arrachèrent en 1810 à la domination espagnole, et, sur l'exemple des États-Unis, s'unirent en une confédération qui prit le nom de *République de Guatemala*. Mais leur jeune et fougueuse nationalité ne pnt longtemps s'accommoder des sages tempéraments que nécessite une république fédérative, et, en effectuant leur séparation, elles s'érigèrent en Etats indépendants. L'ancien Guatemala se divise aujourd'hui en cinq républiques, qui sont : *Guatemala*, capitale Guatemala ; *San-Salvador*, capitale San-Salvador, *Honduras*, capitale Camayagua ; *Nicaragua*, capitale Léon, et *Costa-Rica*, capitale San-José.

La découverte des mines d'or de la Californie doubla l'importance de ces contrées ; et, dès lors, l'An-

(1) Voir un très-intéressant article de M. Alfred Assolant, dans la *Revue des Deux-Mondes*, du 15 août 1856.

gleterre et l'Amérique du Nord, *John Bull* et *Frère Jonathon*, cherchèrent les moyens d'y consolider leur influence. Mais un esprit mesquin d'étroite jalousie envenima bientôt leurs rapports, et c'est pour dissiper leurs craintes mutuelles, en s'interdisant tout agrandissement dans l'Amérique Centrale, que fut conclu le traité Clayton-Bulwer, en 1850. Dans un des précédents numéros de cette Revue, nous avons eu occasion de parler de ce traité, en mentionnant celui qui intervint, l'année dernière, entre l'Angleterre et le Honduras, par les soins de l'habile consul hondurien à Paris, *M. Herran*.

Entre l'Europe et la Californie, le Nicaragua offrait la voie de communication la plus courte; la navigation du Rio-San-Juan et celle du lac de Nicaragua rendaient la traversée moins pénible et moins coûteuse. Aussi, des compagnies américaines ne tardèrent-elles pas à se former, et MM. Vanderbilt et White, de New-York, obtinrent la concession de la compagnie de transit. Un résultat satisfaisant couronna cette entreprise, puisque, d'après les chiffres rapportés par M. Assolant, sur 42 millions de *dollars*, envoyés de Californie à New-York, en 1855, treize millions ont pris la route du Rio San Juan.

De tels avantages firent naître aux États-Unis le désir d'annexer un État de plus à la grande Confédération; et, profitant des guerres civiles et des troubles, si fréquents, hélas! dans ces pays privilégiés de la nature, ils se mêlèrent aux affaires intérieures du Nicaragua. Mais ce qui devait le plus leur venir en aide, était l'esprit d'ambition d'un indigène. Un Nicaraguan leur ouvrit le chemin de sa patrie.

En 1854, les élections à la présidence de la répu-

blique eurent lieu; deux candidats étaient en présence : *Don Francisco Castillon* et le général *Don Pruto Chamorro :* ce dernier l'emporta, et, tout d'abord, exila son ancien compétiteur. Appelé par les mécontents, *Castillon* revint du Honduras, et, après quelques escarmouches heureuses, contraignit le général Chamorro à se renfermer dans Granada. Le siége traînait en longueur, lorsqu'un ami de Walker, M. *Byron Cole,* se rendit au camp des assiégants; désireux de s'assurer un appui, Castillon offrit à Walker, par l'intermédiaire de M. Cole, environ 20,000 hectares de terrain s'il voulait embrasser sa cause. M. Assollant cite le nom des ministres qui contresignèrent le décret et trahirent leur patrie avec lui. Nous les dénonçons au mépris de l'Europe; ce sont MM. *Carabajal, Selva, Sarez* et *Pineda.*

Le 5 mai 1855, Walker s'embarqua à San-Francisco, et le 28 juin, il abordait à *Tola* sur la côte du Pacifique ; mais le général *Conal* le reçut vigoureusement, et l'ayant battu à Rivas, le força de se rembarquer. Cet insuccès ne découragea pas le Yankee; deux mois après, il reparaissait au Nicaragua; secondé par la *Compagnie américaine de transit,* il tourna le général Corral, et, le 13 septembre, il marchait sur *Granada.* Cette ville, emportée d'assaut, assura les succès de Walker.

Les deux chefs dont la malheureuse rivalité avait causé la guerre civile étaient morts : il semblait facile aux Nicaraguans, appuyés par l'armée de Corral, d'anéantir les envahisseurs; mais aucun d'eux ne se souleva, et Corral, abattu, découragé, peut-être aussi pour éviter l'effusion du sang, effectua sa soumission et obtint, dans le nouveau gouvernement établi à

Granada, le poste de ministre de la guerre. Walker refusa la présidence, fit élire *don Patricio Rivas*, et ne se réserva que le titre de général en chef; en réalité, il était le maître, et à lui seul incombe la responsabilité des événements.

Cependant, les Nicaraguans restés fidèles à la patrie, et qui s'étaient réfugiés dans les républiques voisines, secouaient la torpeur des tièdes et les excitaient à courir sus aux étrangers. Accueillis très-favorablement dans le Costa-Rica, ils y établirent le centre d'une conspiration patriotique dans laquelle entra le malheureux Corral. Walker en eut vent et fit fusiller son ministre. Le mécontentement était extrême. Les flibustiers avaient à lutter contre les fièvres pernicieuses et la haine des habitants accablés d'exactions. La position du général Yankee était des plus désavantageuses ; sur sa frontière, l'énergique président costa-ricain, *don Juan Rafaël Mora*, appuyait les insurgés et promettait de les aider à se délivrer de l'ennemi commun, et, chez lui, il voyait sa petite armée, mal payée, se débander peu à peu. Le trésor était vide, il fallait le combler ; Walker saisit les steamers de la compagnie de transit. A dater de ce jour, les négociants américains, *lésés dans leurs intérêts*, abandonnèrent sa cause et ne le regardèrent plus que comme un pirate.

Pour atténuer l'effet de cette mesure, le général déclara la guerre à Costa-Rica; c'était répondre aux désirs de cette patriotique contrée. A la première rencontre, les flibustiers furent battus, et, à Rivas, ils éprouvèrent une sanglante défaite. L'hiver suspendit les hostilités.

Le président Mora profita de cette courte halte

pour ranimer l'esprit national dans les républiques du Centre-Amérique. Enhardis par les premiers succès, et sentant leur supériorité, Honduras, Guatemala, San-Salvador et Costa-Rica formèrent une ligue contre l'envahisseur. *Don Patricio Rivas,* déchu de la présidence du Nicaragua par l'élévation de Walker à cette dignité, s'unit aux alliés, et, au printemps, la campagne s'ouvrit sous la direction des généraux *don Juan Joachim Mora* et *don Manuel Canas.* Nous avons déjà rendu compte de cette lutte glorieuse qui se termina par le siége de Rivas et le départ de Walker, le 4 mai dernier.

Délivré des étrangers, on espérait que le Nicaragua, instruit par l'infortune, se hâterait de remédier aux maux qui le minaient. Un gouvernement provisoire s'établit, chargé de maintenir l'ordre jusqu'aux élections présidentielles : MM. Rivas et Martinez le composèrent. Ainsi que nous l'avons dit, le terme fixé pour les élections a été deux fois ajourné, et l'on ne peut trouver de motif sérieux à ces renvois que le désir de s'éterniser au pouvoir chez ceux qui le possèdent aujourd'hui. Certains de rentrer dans l'obscurité, et peut-être de se voir punis, comme M. Rivas, de leur obséquieuse obéissance à Walker, ils violent les conventions stipulées par les États alliés et deviennent la cause de graves désordres. Le San-Salvador, outré de cette mauvaise foi, a refusé de reconnaître plus longtemps ce gouvernement usurpateur dont la marche tortueuse rencontre de vives résistances chez les bons citoyens.

Pendant la guerre, les Costa-Ricains s'étaient établis dans les forts du *Rio-San-Juan*, d'où ils avaient délogé les flibustiers. Le gouvernement provisoire du

Nicaragua en a réclamé la remise. De là provient le conflit dont nous parlions au commencement de cet article. Costa-Rica refuse d'accéder à la demande, prétextant que ses limites s'étendent jusqu'aux rives du fleuve, possession reconnue d'ailleurs, il y a longues années, par l'Angleterre, les États-Unis, et même le Nicaragua. Ce n'est pas au moment où l'Amérique Centrale est de nouveau menacée d'une invasion de Walker, dont l'expédition a surtout pour but d'écraser l'indépendance costa-ricaine, qu'une semblable discussion aurait dû être soulevée.

Le prétendu gouvernement du Nicaragua est incapable de défendre les abords du San-Juan; aussi, sans s'arrêter à des réclamations si peu fondées, le président Mora a doublé la garnison des forts et en a donné le commandement à un brave et énergique officier, le colonel don George Cauty. En même temps il a envoyé don Manuel Canas pour négocier.

La question du partage du Nicaragua devient donc de plus en plus grave; chaque jour amène un éclaircissement, et la solution devient de plus en plus évidente. L'existence de cet État constitue un véritable péril pour l'Amérique centrale; sans cesse en butte à la guerre civile, il offre aux aventuriers l'espoir de réussir et compromet ainsi la liberté des républiques voisines. On sait déjà notre opinion à cet égard : le seul moyen de trancher la difficulté est l'annexion de ce pays soit au Costa-Rica seul, soit à ses limitrophes; et, comme nous l'avons remarqué dans la *Revue* du 5 novembre, cette annexion présente un cas particulier, c'est le non-anéantissement de la nationalité, puisque ces peuples sont de même race, de mêmes mœurs et de même langue. Ainsi cesseraient les

guerres civiles qui désolent les républiques espagnoles, et, sous la protection du patriotisme costa-ricain, la partie sud de l'Amérique Centrale n'aurait plus à redouter l'invasion d'une poignée de bandits.

Cette petite république de Costa-Rica nous inspire la plus vive sympathie, et nous serions heureux de la voir élargir sa sphère d'action. Le courage de ses habitants, leur respect de la loi, leur amour du travail les rendent dignes d'être cités en exemple à leurs voisins; c'est à eux que l'on doit reporter l'honneur de la délivrance du Centre-Amérique. L'administration de *don Juan Rafaël Mora* a secondé avec sagesse les dispositions des citoyens, et, au besoin, a su les prévenir, témoin la ligue des États. Le président actuel est resté à la hauteur de ses fonctions, et l'on ne peut qu'applaudir à son habileté et à son énergie. Il marque une grande phase dans la civilisation de l'Amérique Centrale : celle du respect de la loi.

— Le 6 septembre dernier a eu lieu à San-José la réunion annuelle du Congrès national. Le président a lu son message; nous en donnons ci-après quelques extraits. La situation de la république est florissante, et la paix intérieure n'a point été troublée. Ce discours a produit une très-favorable impression.

Message du président de la république au Congrès de 1857. — « *Honorables représentants*, le 5 août de « l'année dernière, quand je déroulai devant vous le « tableau des événements qui venaient de s'écouler, « je songeais avec angoisse à l'incertitude de l'avenir « de la république. Pourtant je ne doutai jamais du « patriotique appui de la représentation nationale, ni « de la coopération efficace des citoyens, pour mener

« à fin glorieuse la lutte sanglante entreprise pour la
« défense de nos droits les plus chers.

« Les difficultés que rencontra le gouvernement
« furent grandes; mais il les surmonta avec fermeté
« et jeta de nouveau un cri d'alarme auquel répondit
« la population. Une colonne, aux ordres d'un gé-
« néral expérimenté, marcha sur Rivas; mais, con-
« vaincu que nos efforts et ceux des alliés seraient
« vains tant qu'on n'attaquerait pas le flibustiérisme
« dans ses éléments vitaux, c'est-à-dire si on ne lui
« enlevait point les forteresses et les vapeurs qui le
« rendaient maître du Rio-San-Juan et du lac de Ni-
« caragua, et qui tous les quinze jours lui apportaient
« des munitions et des renforts, le gouvernement en-
« treprit d'attaquer l'ennemi sur ces divers points.

« Dieu favorisa nos desseins, et, en peu de jours,
« la bannière nationale flotta sur les forteresses du
« fleuve, le château-fort de Castilla et le lac de Nica-
« ragua.....

..... « Cependant les efforts de la république pour
« chasser du Centre-Amérique le bandit et ses satel-
« lites n'ont pas terminé la lutte. Non : une seconde
« et plus terrible invasion nous menace, et nous de-
« vons ne pas nous laisser surprendre. A cet effet, le
« gouvernement a élevé l'armée au chiffre de huit
« mille hommes, dont on fait activement l'instruction
« militaire; et, en plus des éléments de défense que
« nous possédons, il a été demandé tout ce qui est né-
« cessaire pour constituer un matériel de guerre le
« plus complet possible.

..... « Au milieu des événements de la guerre s'est
« effectuée la récolte du café, ce fruit précieux qui
« forme la plus grande partie de la richesse du pays;

« la récolte de cette année a été une des plus belles « depuis 1848. — Les voies de communication na- « tionales ou communales sont réparées ou en répa- « ration partout où il est possible de faciliter les « transactions du commerce et les nécessités des ha- « bitants.

« Un des objets les plus importants qui ont pré- « occupé le gouvernement est l'*enseignement de la jeu- « nesse*. Il est vrai qu'il n'a pas encore atteint le degré « de perfection désirable; mais l'emploi de nouvelles « méthodes dans les écoles et la surveillance constante « de l'autorité, aidée des pères de famille, donneront « à l'avenir de plus heureux résultats. »

Le Congrès a répondu à ce message par une adresse de félicitations à M. Mora et aux membres de son cabinet. Les premières séances ont été employées à la discussion des intérêts locaux.

THÉODORE CASAUBON.

A propos d'intérêts matériels [1].

Tous les événements importants qui se sont passés ces derniers dix ou quinze ans ont eu un caractère plus grave et plus profond que d'autres événements semblables qui ont eu lieu dans les quarante années précédentes. Quoique l'observateur souvent soit porté à les livrer à l'oubli, ils méritent d'être envisagés de temps en temps pour reconnaître quel météore pourra paraître à l'horizon des masses spéculatives du genre humain, et pour tirer profit des changements qui pourraient en résulter.

Le plus grand événement du monde est, sans contredit, la connaissance et l'extension du *libre échange*, non-seulement dans le sens de l'augmentation d'éléments industriels, mais encore dans la conception de pensées qui aboutissent à des découvertes et des inventions sur le domaine des sciences, de la philosophie pratique et de la vie sociale. Quelle nation oserait s'opposer à une plus grande liberté du mouvement? Les États orientaux de l'Asie n'oseraient se hasarder à agir contre le Progrès, ennemi cependant de leur monopole autocratique, et cependant ils ont réussi, pendant des milliers d'années, à tenir éloignés de leurs frontières et de leurs côtes les étrangers et leurs doctrines. La Chine a dû ouvrir ses meilleurs ports au

(1) L'article que nous publions sous ce titre nous a été remis par un ami dont nous sommes loin de partager toutes les opinions, mais dont nous reconnaissons la parfaite compétence en matières financières. Cet article n'eût-il d'autre résultat que de soulever la discussion à propos des idées qu'il s'agite, nous croirions avoir rendu un service à nos lecteurs en le leur soumettant.

commerce étranger, et le Japon accepta des présents de bateaux à vapeur dont il comprenait bientôt et le maniement et l'utilité.

D'autres États, moins éloignés que la Chine et le Japon, ont dû s'accommoder aux effets du *libre échange*, parce qu'ils ne pouvaient les éviter; car chèmins de fer, bateaux à vapeur et télégraphes électriques sont irrésistibles dans leurs résultats et dans leurs conséquences, et malgré la certitude que la tendance de toutes ces innovations est une amalgamation plus intime de la liaison sociale de tous les peuples du globe terrestre. Le *libre échange* est une *chose* qui n'a ni commencement ni fin, parce qu'elle trouve son siége dans l'esprit des hommes. Elle pourra être déprimée et pour ainsi dire mise aux fers pendant un certain temps dans les pays où la force arbitraire seule règne encore, mais elle ne pourra jamais être exterminée.

Les découvertes d'or en Amérique et en Australie sont d'abord les grands événements du siècle. Leur importance sur les efforts industriels des hommes dans toutes les parties du monde est évidente, et il reste peu de doute que la production d'or et d'argent augmente avec le temps. Ces deux objets servent de marchandise pour le commerce de ces métaux même, qui doit naturellement s'accroître avec l'augmentation de la quantité qui en sera créée; en outre, ils servent de médiateurs pour tous les autres objets vendables, et, à l'exception d'une partie de l'Afrique, je ne connais pas de pays sur le globe où l'or ou l'argent, ou tous deux, ne servent de valeur régulatrice. Les deux métaux rendent identiquement le même service; mais il est probable que celui des deux dont la production, à l'avenir, sera la plus forte, dont, par conséquent, les dépôts financiers (banques) tiendront la plus grande réserve, servira de base pour l'évaluation d'autres objets, en d'autres mots sera le numéraire, d'après un certain cours normal (étalon).

Dans les dix années, depuis 1848, la production d'or en Californie et en Australie est, selon toute probabilité, de 3,500,000,000 de francs, qui ont été répandus sur toutes les parties du globe, mais, dont, sans contredit, la principale masse a trouvé son chemin vers l'Europe. Par contre, un autre métal, l'argent, a voyagé d'Europe dans l'Inde et en Chine, et il est évident que *là* où les métaux précieux s'accumulent en plus grande quantité qu'auparavant, que *là*, dis-je, ils créent un mouvement dans les pensées et les actes des hommes, sans exemple dans l'histoire du monde. Et tant que l'étincelle électrique, créée par le nouvel or, continuera à jaillir, elle illuminera l'esprit des hommes, et quand même, dans le sens pédagogique du mot, son action sur l'amélioration du genre humain ne serait point aussi directement efficace, que l'est celle des églises, écoles et institutions morales, toutefois elle ne manquera point d'éveiller et d'étendre les forces de l'intelligence; et je crois que déjà la connaissance seule de l'augmentation d'une jouissance et d'un besoin terrestre doit infailliblement conduire, sous tous les rapports, à une civilisation plus grande et plus élevée.

Il résulte d'observations scrupuleuses, qui ont été soumises au Parlement anglais et faites avec toute l'exactitude possible que permet une matière pareille, que pendant les six années de 1851 à 1856 inclusivement, l'importation de toutes les parties du monde était, en Europe, de 2,750,000,000 de francs d'or et de 625,000,000 de francs d'argent, total 3,375,000,000 de francs. L'exportation de ces métaux pendant la même époque, pour les pays situés en dehors de l'Europe, montait à 500,000,000 de francs en or et à 900,000,000 de francs en argent : total, 1,400,000,000 de francs. En résumé, l'Europe a donc gardé pour elle, de toute cette importation, 1,975,000,000 de francs. La question qui doit naître est : *Où et comment ces* 1,975,000,000 *de francs ont-ils été partagés ?*

La réponse sera : « Une grande partie est restée en « France comme monnaie et en remplacement de l'argent « qui a été exporté pour l'Inde, la Chine, etc.; d'autres « sommes considérables sont dans la possession de plu- « sieurs centaines d'institutions industrielles nouvelles « créées sur actions et leur servant de capitaux d'exploita- « tion; en outre, une quantité bien plus forte qu'elle ne « l'était précédemment se trouve entre les mains des « banques, fabricants et d'individus de toutes les classes « et de toutes les professions, par suite d'une prospérité « multipliée. » En admettant que chacune des 50,000,000 de familles qui habitent l'Europe possede 12 francs de plus qu'avant 1851, sous la forme de métal monnayé, je trouverais par ce seul fait la somme de 600,000,000 de francs en or partagée entre les masses. Ceci pourrait en partie expliquer la diminution de la réserve dans les grands dépôts de banques (Londres et Paris).

Partant de là, je conclus que tant que la production de l'or et de l'argent va en s'augmentant, on doit en attendre sans cesse de nouveaux résultats, souvent même de tels qu'on n'oserait soupçonner d'après des raisonnements logiques. Celui, qui en 1848, par exemple, aurait pu pressentir que dans les dix années suivantes la production d'or seul serait de 3,500,000,000 francs, aurait, je le pense, difficilement pu se résoudre à en tirer la conclusion d'une crise monétaire en 1857, avec un taux d'intérêt de 7 à 10 pour 100, et même plus élevé, dans tous les pays commerçants du monde.

Je ne m'occupe point d'autres événements remarquables des derniers dix ou douze ans, tels que guerres ou révolutions; car ils ne sont, pour la plupart, que passagers, et je fais observer seulement, qu'un peuple ne possédant pas assez de force intellectuelle pour se créer une condition raisonnablement libre et indépendante, doit supporter la

dépendance politique qu'il a subie depuis plusieurs siècles.

Les années de disette 1846 et 1847 peuvent être citées comme une époque. La conséquence en était l'émigration pour l'Amérique, l'Australie, etc., de plusieurs millions d'hommes robustes, et leurs actions dans ces pays fournissent des documents remarquables pour l'histoire de l'amalgamation des peuples, qui se tendent les mains pour profiter réciproquement de l'avantage qui est enseigné et favorisé par la civilisation. L'Irlande nous en fournit un exemple frappant : près de deux millions d'hommes émigrèrent de ce pays pour l'Amérique, et furent en partie remplacés par des Ecossais, qui, en s'accommodant aux lois existantes et doués d'une énergie et de connaissances plus grandes, ont beaucoup contribué à l'état actuel plus paisible du pays. C'est de cette disette que date le perfectionnement et l'extension de l'industrie agricole de toute l'Europe, qui, comme je le crois, peut actuellement produire assez pour l'alimentation de ses peuples. Les conséquences de cet événement sont donc durables et continuelles, et par cela même ne manquent point d'importance.

Le plus grand événement des temps récents est sans contredit la révélation de la position des peuples anglo-indiens. Les révoltes militaires ne doivent pas être considérées plus longtemps comme les nuances les plus importantes de l'histoire nouvelle de l'Inde, car elles paraissent devoir être supprimées bientôt par des mesures énergiques.

Mais, en envisageant *l'esprit qui agite notre siècle*, il faudrait être aveugle pour ne pas voir que ce même esprit commence à pénétrer dans les pensées de ces races vigoureuses, dont l'Inde possède un grand nombre. Depuis un siècle, l'on s'est borné, pour ainsi dire, à opérer sur le *confort* social des indigènes, en empêchant, autant que possible, l'établissement d'Anglais dans

l'intérieur du pays. Ce n'est que depuis 1833 que des Anglais sont admis comme propriétaires ou fermiers du sol, et encore a-t-on fait peu usage de cette permission, bien d'autres obstacles étant à surmonter. On sera étonné d'apprendre que, d'après un récent rapport soumis au Parlement anglais, le nombre d'Anglais dans toute l'Inde ne dépassait point le chiffre de dix mille, à l'exception des fonctionnaires du gouvernement et des militaires, et que ce chiffre de dix mille a subi peu de variations depuis nombre d'années. Neuf dixièmes de ces Anglais résident dans les ports, exerçant la profession de commerçants, etc.; dans l'intérieur, on n'en trouve que quelques centaines. Mais les Européens ayant doté les Indiens de chemins de fer, de bateaux à vapeur et de télégraphes, leur ayant appris les secrets de la chimie et d'autres sciences pratiques, nous ne devrions point nous étonner qu'ils essayent à secouer leur indolence séculaire. L'aversion de coloniser l'Inde tirait son origine de la révolte américaine (paix de Paris, 1783), redoutant ultérieurement un résultat semblable dans l'Inde. De nouvelles lois projetées pour l'administration de ce pays accorderont des facilités pour l'établissement de milliers d'Anglais et d'Anglo-Saxons dans l'intérieur, dont des dépôts militaires plus considérables garantiront la sûreté nécessaire. Des institutions de cette nature sont assez connues pour ne point douter de leur succès, et on pourra épargner la peine au continent de l'Europe de prendre l'Inde sous sa protection, comme on a voulu essayer de le proposer.

Les convulsions financières actuelles aux États-Unis aboutiront peut-être à une époque historique du monde, c'est-à-dire à de meilleures lois, qui, à l'existence des banques dans ces États, donneront une forme qui accordera à leur exploitation une plus grande garantie qu'elle ne l'offre maintenant. Aucun peuple de l'univers ne possède une force expansive égale à celle des 25 millions

d'habitants qui occupent ces États. En considérant leur exportation de produits du sol et d'objets fabriqués, s'élevant déjà maintenant au chiffre annuel de 2 milliards de francs, et qui est secondé par une capacité de consommation des plus puissantes, une richesse progressive ne peut leur faire défaut. Les événements sont trop récents pour permettre en ce moment déjà une opinion claire et précise.

J. D. W.

INTÉRÊTS MATÉRIELS.

Madrid, 14 novembre 1857.

Recette de la douane de Santander.

Octobre 1857.	1,598,851	réaux.
Id. 1856.	1,532,893	Id.
Différence	065,958	Id.

Chemin de fer de Alar à Santander.

Ce chemin a 51 kilomètres en exploitation, et 50 en construction qui seront terminés l'année proahaine. Dans ce moment, 3,559 ouvriers sont employés aux divers travaux de cette ligne.

CHEMIN DE FER ENTRE JEREZ, EL PUERTO Y CADIZ.

Extrait du mémoire lu dans la réunion du 17 octobre 1857.

Dépenses pour travaux, achat de matériel, intérêt de la dette. 28,388,257 réaux.

Ces dépenses ont été couvertes par l'émission de 8,705 actions réalisées 13,410,000 rx.

Bénéfices	1,217,449	28,388,257 réaux.
Subvention	1,318,000	
Emprunt	12,442,708	

Le gouvernement doit encore, pour complément de subvention, 2,218,886 réaux, qui seront payés à mesure que la compagnie terminera les travaux des postes.

Le nombre des voyageurs, dans l'année 1856, s'est

élevé à 522,642, qui ont produit	2,231,316 réaux.
Excédant de bagages, etc., etc.	100,223
Communications télégraphiques	1,681
Marchandises	1,145,540
Omnibus	83,602
Total	3,562,352
Montant	2,344,813
Produit net	1,217,549

Ce qui fait, approximativement, 5 pour cent sur les 25 millions de réaux dépensés en travaux de toute nature. Il faut déduire 546,989 réaux, montant des intérêts servis pour la dette; il reste alors 670,500 réaux qui seront affectés à payer le 5 pour cent des actions souscrites.

DIRECTION GÉNÉRALE D'AGRICULTURE, INDUSTRIE ET COMMERCE.

Brevets d'inventions accordés dans le troisième trimestre de cette année.

Par décret royal du 21 juillet, Compagny frères, de Barcelonne, un métier mécanique pour articles de passementerie.

D. Enrique Fink, de Valence, appareil pour l'emploi de la houille dans les locomotives.

Simon-Martin Alaire, de Paris, système perfectionné de fabrication de mécanisme de chapeaux et de casquettes.

Aldolphe Forest et Alexandre Peignat, de Commentry (France), système de coussinets de fer laminé pour les chemins de fer.

Pierre-Louis Grossenaud, de Saint-Etienne (France), système de fours pour la fusion des métaux.

Adrien Paillet, de Paris, système de fabrication de fer.

Le même, système de fabrication de fer et d'acier.

Jean Poylo, de Bayonne, procédé pour la fabrication du phosphore.

Charles Lanht et Ernest Depouilly, de Mulhouse, système de teinture et d'impressions de fils et de tissus, etc.

Christophe Kingsford, de Londres, système de compression et de solidification de la tourbe et des autres matières.

Sanson Garudrie et Théodore Barberi, de Madrid, système de fabrication de plaques, de métaux fusibles avec lettres en relief.

Louis Bauché, de Offernbach, appareil pour la fabrication des cigares.

Pierre-Martinez Lopez et Henri Bauchet, de Villachoz, appareil pour convertir les plantes textiles en pâte pour papier, et en fils pour tissus.

Félix Quéneau, de Paris, appareil pour extraire le sucre de la canne.

LA COLONISATRICE, CHEMINS DE FER PORTUGAIS.

Il est question de la prochaine organisation d'une Compagnie qui, sous le nom de *la Colonisatrice*, *Compagnie agricole*, *industrielle et commerciale*, étendra sa sphère d'action sur l'industrie à tous les degrés : colonisation et exploitation des terrains incultes de Portugal, d'Espagne, de la Corse, de la Sardaigne et des pays les plus favorables sur la côte occidentale de l'Afrique. On établirait des comptoirs pour faire le commerce avec les tribus africaines de l'intérieur. Ce projet d'ailleurs, qui nous paraît grandiose, trop peut-être, nous l'avons déjà fait connaître à nos lecteurs dans la Chronique de Lisbonne. Mais qu'importe? réalisable ou non, chimérique ou réel, il existe, et des personnes recommandables lui prêtent un concours actif.

Le capital de la Société sera de 400 millions de francs, divisé en 4,000,000 d'actions de 100 francs chacune. La Compagnie aurait deux centres d'action, l'un à Lisbonne, l'autre à Paris; à celui de Lisbonne correspondraient le Portugal et les possessions africaines; à celui de Paris, l'Espagne, la Corse et la Sardaigne.

Le ministère portugais paraît favorable à ce projet; mais après? A-t-on bien calculé toutes les difficultés d'une entreprise qui embrasse une sphère si étendue et des opérations si diverses, qui suppose dans l'administration, l'organisation, l'exploitation, des conditions spéciales de haute intelligence, d'activité, de surveillance, d'ordre et de probité? Car, en définitive, il ne s'agit de rien moins, à l'exemple de la Compagnie anglaise des Indes, que d'organiser un vaste système de gouvernement industriel et

commercial. Et puis, la crise financière permettra-t-elle, de longtemps encore, de rallier assez de souscriptions pour donner un càractére sérieux à cette gigantesque exploitation? Voilà nos doutes, mais nos vœux sont pour la réussite, parce que nous entrevoyons une foule d'avantages pour les divers pays où la Compagnie se propose d'opérer.

Quatre lignes de chemins ont reçu l'approbation du gouvernement portugais : lignes du Nord, de l'Estramadure, de l'Est et de l'Ouest. La première se divise en deux sections, dont l'une comprend l'espace de Lisbonue à Oporto et l'autre, celui de Oporto à Vigo.

Les travaux se poursuivent avec activité sur la ligne de l'Estramadure; au printemps prochain, on pourra exploiter la section comprise entre Lisbonne et Vendas-Novas. Les études de la partie qui s'étend de ce dernier point à Evora seront bientôt terminées, et l'on espère que les travaux seront soumissionnés sans délai. D'Evora à Badajoz, il ne reste à finir que 90 kilomètres, et les travaux préparatoires pour le tracé de cette troisième section commenceront bientôt. En somme, il y aura 212 kilom. entre Lisbonne et Badajoz.

La ligne de l'Est se construit pour le compte du gouvernement; il ne reste qu'une lieue de rails à poser pour atteindre Santarem. M. Hislop avait obtenu cette concession; mais, comme tous ses compatriotes, les Anglais, il a mis si peu de bonne foi dans l'exécution de son contrat, que le gouvernement portugais a dû le déposséder.

La ligne de l'Ouest comprend 25 kilomètres entre Lisbonne et Cintra. M. Lucoste a été le premier concessionnaire qui a cédé à M. Prost, qui a cédé à M. le duc de Rianzares. Ces différents tracés font communiquer le Portugal avec l'Espagne par quatre points différents : Séville, Badajoz, Zamora et Vigo.

Le gouvernement espagnol vient de publier un livre remarquable, par don Cipriano Segundo Montesino, membre de l'Académie des Sciences de Madrid, qui, entre autres questions, traite de la construction du canal maritime de l'isthme de Suez. L'auteur, au point de vue des intérêts de l'Espagne, n'hésite pas à déclarer urgente l'ouverture de ce canal, et le ministère espagnol pense comme lui.

Ainsi, l'Angleterre seule, aveuglée par l'égoïsme et la

jalousie, résiste contre le vœu général des peuples. L'Angleterre résiste ! Dans une question capitale d'avenir et de progrès, qui intéresse au plus haut degré les nations industrielles et commerçantes, nous ne comprenons pas qu'on laisse à l'Angleterre le droit d'opposer un véto. Serait-elle, par exemple, le tribun des intérêts matériels? Ou bien les peuples se feraient-ils les complaisants d'une politique absurde, avide, de prétentions ridicules? Passez outre, Messieurs, et laissez l'Angleterre protester.

Madrid, 11 novembre 1857.

EXPORTATION.

Parmi les principaux articles exportés de la Péninsule dans le mois de septembre, figurent les suivants :

Plomb en barres	11,310,680 réaux
Minerais divers	1,060,520
Argent fondu	181,240
Argent et or monnayés	4,506,840
Fer de toutes classes	99,298
Cuivre	650,000
Total	17,808,558

L'augmentation sur le mois correspondant de l'année dernière est de 7,341,258 réaux.

Madrid, 14 novembre 1857.

Mouvement maritime du mois d'octobre.

Il est sorti de Marseille pour l'Espagne.

Blé	83,085 fanègues.
Avoine	12,302
Maïs	34,145
Fécule de pommes de terre	744
Farine	81,184
Haricots	357

Avec le port de Libourne.

Entrées de navires espagnols.

3 navires, 252 tonneaux, valeur 367,000 réaux.

Sorties.

2 navires, 153 tonneaux, valeur 610,000

Entrées de navires étrangers.

5 navires, 672 tonneaux, valeur 771,000

Sorties.

12 navires, 1,723 tonneaux, valeur 1,055,500

Avec le port de Bayonne.

Entrées de navires espagnols.

35 navires, 1,066 tonneaux.

Sorties.

39 navires, 1,188 tonneaux.

Entrées de navires étrangers.

2 navires, 231 tonneaux.

Sorties.

4 navires, 540 tonneaux.

Avec le port de Guayaquil.

Entrées.

3 navires, 1,050 tonneaux.

Sorties.

3 navires, 1,029 tonneaux, valeur, 9,600,000 réaux.

Navires qui, dans le mois d'octobre, sont entrés dans les ports de la Péninsule et îles adjacentes, 4,021 avec 287,987 tonneaux; navires sortis, 4,095 avec 298,745 tonneaux.

Madrid, 15 novembre 1857.

CHEMIN DE FER DU NORD.

On annonce comme devant être terminées et livrées à la circulation vers la fin de 1858, les sections de cette ligne comprises entre San Chidrian et Burgos, 215 kil.; entre San Isidro de Duenas et Alar, 90 kil.; puis, au mois de mai 1859, la section comprise entre Madrid et l'Escorial, 57 kil. Ainsi, dans un an, les locomotives parcourront 305 kil. de voie ferrée, et, vers le milieu de 1859, 362 kil.

Pour donner la mesure de l'activité de travail, 3,116 ouvriers sont employés sur la section de Torquemada à Avila.

CHEMIN DE FER DE ALAR A SANTANDER.

Kilomètres exploités, 51

Produits des six premiers mois.

Voyageurs,	20,385	162,088 réaux.
Marchandises,		583,166
Total.		745,254

En doublant cette somme, on a, pour toute l'année, 1,491,910 réaux, ce qui fait, par kilomètre, environ 30,000 réaux.

PLACE DE LA HAVANE.

La panique du mois d'août, qui avait frappé toutes les valeurs d'une insolite dépréciation, s'est enfin calmée. La confiance, ébranlée sans cause réelle, est revenue tout entière. Le numéraire abonde sur la place; les engagements sont remplis avec exactitude, et les transactions ont repris leur activité ordinaire. Les bons émis par la banque espagnole, pour la somme de 4,000,000 de piastres, ont trouvé un placement facile.

Nous n'avons à signaler aucune faillite; le commerce et les banques ont repris leur solide attitude. Les sociétés de crédit, qui avaient suspendu leurs paiements, poursuivent leurs opérations avec succès; leur situation financière, qu'elles ont publiée, démontre non-seulement leur solvabilité, mais une grande prospérité.

La crise monétaire des États-Unis et la guerre n'ont pas exercé une influence sensible sur le marché.

EXPORTATION DE SUCRE PAR LES PORTS DE LA HAVANE ET DE MATANZAS, DEPUIS LE 1er JANVIER JUSQU'AU 30 SEPTEMBRE 1857.

	1857 caisses	1856 caisses	1855 caisses
Pour l'Espagne,	177,659	178,015	230,216
Pour l'Italie,	32,030	43,908	50,338
Pour la France,	84,657	78,254	153,584
Pour l'Angleterre,	239,800	282,887	325,953
Pour le nord de l'Europe,	109,471	100,138	136,992
Pour les États-Unis,	287,669	277,737	289,047
Pour l'Amérique du Sud,	11,822	13,605	15,794
Totaux.	943,108	974,544	1,201,924

Les principaux articles d'importation sont l'huile d'o-

live, l'eau-de-vie, amandes, riz, morue, farines, vin, etc., sans parler des étoffes, draps, soieries, indiennes, etc.

La situation de la banque est bonne.

Banque d'émission. . . . . 3,000,000 piastres.
Id. d'opération, escomptes, 13,000,000 piastres.

Madrid, 22 novembre 1857.

CHEMIN DE FER DE MADRID A SARAGOSSE.

La première section de cette ligne, de Madrid à Guadalajara, comprend 56 kilomètres, dont 54 sont terminés et 2 sur le point de l'être. Les autres travaux marchent avec activité.

BANQUE D'ESPAGNE.

La crise n'a pas encore sensiblement affecté l'Espagne, et cela se conçoit. Dans les grandes affaires de commerce et d'industrie, de sociétés de crédit et d'entreprises considérables, la Péninsule n'est pas aussi engagée que la plupart des autres nations. Par conséquent, moins encombrée de valeurs, elle éprouve une moindre secousse. Du reste, il faut lui rendre cette justice, habile à profiter des leçons de l'expérience et des progrès accomplis ailleurs, elle agit avec une réserve qui la met à l'abri des brusques catastrophes. Qu'on nous permette une réflexion : les *affaires*, comme les productions de la nature, comme tous les êtres qui vivent, ont leurs maladies, leur *choléra*, leurs affections périodiques, qui proviennent d'incurie, d'excès, de replétion. Or, comme le démontre l'exemple actuel, les nations souffrent dans la mesure de leur intempérance et de leur imprévoyance. Là est la cause essentielle de la *crise*, de la maladie qui afflige le monde industriel. Nous en sommes attristé, mais non surpris, parce que nous savons que, du chaos créé par l'ignorance, la cupidité, la spéculation d'aventure, il sortira une lumière vivifiante; jusqu'à nos jours, nous n'avons eu que l'industrie locale, de commune, de ville, de province, de nation, et c'est à peine si nous la poussons dans les voies de l'humanité. Est-il étonnant qu'elle trébuche au début, qu'elle s'égare quelquefois au milieu des sentiers infinis

qu'elle doit parcourir dans son pèlerinage à travers le monde. Ne l'oublions pas, l'industrie en grand, l'industrie universelle, qui constitue la vraie solidarité des peuples, qui les civilise et les subordonne aux lois de l'ordre général, est encore dans l'enfance. Surveillez-la, dirigez-la, mais laissez-la grandir, s'épurer dans les dures épreuves de l'expérience, et bientôt vous la verrez, organisme puissant, accomplir des prodiges. Dès lors, que signifient les frayeurs, les lamentations, les remèdes empiriques, dont les journaux, grands et petits, spéciaux ou autres, nous donnent chaque jour le triste spectacle? Vous accusez les banques d'élever le taux de l'escompte, de n'admettre les billets qu'à 30 ou 60 jours d'échéance; à quoi bon? Dans cette mêlée générale, dans cet assaut livré à leurs caisses, les banques, véritables forteresses, se défendent comme elles peuvent, et les mesures qu'elles prennent leur sont inspirées par l'urgence. Qu'y faire? Elles se barricadent et repoussent les assiégeants : c'est leur devoir.

Pour revenir à l'Espagne, la Banque de Madrid continue bravement d'escompter à 5 pour 100 tous les effets qu'on lui présente; c'est peut-être un tort, car déjà son encaisse a diminué beaucoup, et les spéculateurs effrontés la menacent d'une véritable spoliation. Nous lui conseillons la prudence. Voici, du reste, un tableau comparatif de sa situation :

Actif.

	Novembre.	Octobre.	Augmentation.	Diminution.
Caisse de Madrid . .	99,743,769	138,977,333	»	39,233,564
Correspondants	27,171,803	17,054,309	10,117,494	»
Portefeuille . .	316,281,108	300,002,199	16,278,909	»

Passif.

Billets en circulation.	191,774,100	185,156,300	6,617,800	»
Dépôts	26,727,382	28,830,915	»	2,103,533
Compt. cour. .	122,210,536	136,259,002	»	14,049,466

ÉTAT DES SOCIÉTÉS DE CRÉDIT.

Compagnie générale de crédit en Espagne.

Situation au 31 octobre.

Actif.

Effectif.	8,347,086 réaux.
Portefeuille et titres.	17,659,863
Débiteurs.	97,724,209
Actions à émettre.	332,500,000

Passif.

Capital	399,000,000
Divers créditeurs.	57,231,158
	456,231,158

CRÉDIT MOBILIER ESPAGNOL.

Situation au 1er octobre.

Actif.

En caisse.	36,804,537
Au pouvoir de divers.	68,132,232
Divers.	1,166,930
Actions.	387,600,000
	493,704,699

Passif.

Capital.	456,000,000
Comptes courants.	37,704,699
	493,704,609

SOCIÉTÉ ESPAGNOLE ET MERCANTILE.

Situation au 31 octobre.

Actif.

En numéraire.	8,178,382
Portefeuille.	90,891,557
Chez les correspondants.	2,053,058
Débiteurs.	5,435,019
	106,558,016

Passif.

Comptes courants.	11,534,202
Créditeurs.	34,223,814
Capital réalisé.	60,800,000
	106,556,016

RECETTES DES CHEMINS DE FER.

De Tarragone à Reus.

Kilom. en exploitation : 14.

Produits du 25 au 31 octobre :

Voyageurs, 3,893.	10,263
Marchandises.	2,817
Pour le mois de septembre.	77,026
	87,106

DE MADRID A SARAGOSSE ET ALICANTE.

Kilom. en exploitation : 278.

Produits du 7 au 13 novembre.

Voyageurs, 7,342.	119,417
Marchandises.	269,233
	388,650
Semaine correspondante de 1856.	354,813
Différence.	33,827

DU GRAO DE VALENCE A ALMONZA.

Kilom. en exploitation : 60 1/4.

Produits du 9 au 15 novembre.

Voyageurs, 13,036.	56,482
Marchandises.	34,329
	90,811

Semaine correspondante de 1856.	131,421
En moins.	40,610

Produits du 1er janvier au 15 novembre.

En 1857.	4,740,701
En 1856.	4,062,448
En plus.	678,253

DE ALOR A SANTANDER.

Produits du 25 au 31 octobre.

Kilom. en exploitation :	51.
Voyageurs, 617.	51,119
Marchandises.	46,597
	51,716

A. Lacombe.

BOURSE DE MADRID.

ACTIONS DE MINES.

NOMS DES SOCIÉTÉS.	SITUATION DES MINES.	NATURE DES MINÉRAUX.	PRIX COURANTS. argent.	PRIX COURANTS. papier.
			rs.	rs.
La Suerte.	Hiendelaeucina.	Galène argentifère.	152,000	154,000
Santa Cecilia.	—	—	27,000	28,000
San Carlos.	—	—	150,000	152,000
Verdad de los Art.	—	—	140,000	142,000
Relampago.	—	—	174,000	180,000
Vascongada.	—	—	28,000	32,000
Santa Catalina.	—	—	5,500	6,000
San Guillermo.	—	—	14,000	15,000
Trillana.	—	—	17,000	19,000
Perla y Tampestad.	—	—	4,500	5,000
Antorcha.	—	—	11,000	12,000
Valenciana.	—	—	27,000	28,000
Laura.	—	—	5,500	5,600
Ferentina.	—	—	31,000	32,000
Esploradora.	Sierra Nevada.	Cuivre argentifère.	26,000	27,000
Felir Pensamiento.	—	—	15,000	16,000
Gran Bacares.	—	—	»	»
Triunfo.	—	—	»	»
Selecta.	—	—	»	»
Mercurio.	Sierra Almagrera.	Plomb argentifère.	6,000	12,000
Luz del hombre.	—	—	4,000	»
San Nicolas.	Estramadura.	—	11,000	13,000
Afortunada de Bac.	Almeria.	Étain.	7,700	»
Bibilitana.	Alpartir.	Plomb argentifère.	5,200	»
Peru.	Sierra Cantos.	—	46,000	48,000
Carmelitana.	Lomo de Bas.	Plomb et argent.	»	16,000
Palacios y Golondr.	Estramadura.	Galène argentifère.	»	»

BOURSE DE MADRID.

FONDS PUBLICS.

TITRES.	LUNDI 16 novembr.		MARDI 17 novembr.		MERCREDI 18 novembr.		JEUDI 19 novembr.		VENDREDI 20 novembr.		SAMEDI 21 novembr.	
	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.
3 p. 0|0 consolidé	37 75	»	37 38	38 25	38 50	26 30	»	»	38 80	39 »	38 50	»
3 p. 0|0 différé	25 35	25 50	25 80	26 15	26 25	»	»	»	26 40	26 50	25 05	26 50
Amortissable de première classe	»	»	12 25	»	»	»	»	»	12 10	»	12 20	»
Amortissable de seconde classe	»	»	»	»	»	»	7 20	7 20	»	»	7 20	»
OBLIGATIONS ET ACTIONS DE ROUTE.												
Émission 1 avril 1843. — 1000 rs, Cabrillas	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Id. 1 juillet 1843. — 1000 rs, Corogne	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Id. avril 1850. — Fomento à 4000 rs	»	»	86 25	»	»	»	»	»	»	»	86 50	»
Id. fomento à 2000 rs	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Id. 1 juin 1851 à 2000 rs	»	»	»	»	»	»	»	»	87 50	»	87 50	»
Id. 31 août 1852 à 2000 rs	»	»	»	»	»	»	»	»	86 50	»	86 »	»
Canal d'Isabelle II	106 »	»	»	»	»	»	»	»	106 »	»	106 »	»

BOURSE DE MADRID.

VALEURS INDUSTRIELLES.

Nombre d'actions.	Valeur nominale.	Déboursé.	Époque des dividendes.	Intérêts ou dividendes payés.	NOMS DES SOCIÉTÉS.	LUNDI 16 novembr.		MARDI 17 novembr.		MERCREDI 18 novembr.		JEUDI 19 novembr.		VENDREDI 20 novembr.		SAMEDI 21 novembr.	
						comptant.	à terme.	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.
60000	2000rs	tout.	décembr.	6 0/0	Banque d'Espagne. . .	142 »	»	138 »	»	140	»	»	»	141 »	»	141 50	»
64000	1900	50 0/0	juillet.	6 0/0	Espagnole mercantile.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
120000	1900	30 0/0	6	6 0/0	Crédit mobilier	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
70000	1900	50 0/0	6	6 0/0	Crédit en Espagne . .	»	»	»	»	»	»	»	»	1100	»	1300	»
240000	1900	60 0/0	6	6 0/0	Madrid à Saragosse .	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
60000	2000	50 0/0	6	6 0/0	Alar à Santander . . .	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
25000	2000	tout.	6	6	Langrès à Gijon. . . .	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
6500	4000	tout.	janvier.	4 0/0	Jerez al Trocudero . .	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
16000	5000	40 0/0	mars.	15 0/0	Assurances générales.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
63000	2000	15 0/0	9	6	Canalisation de l'Ebre.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
5800	2000	tout.	mai.	5 0/0	San Juan de Alcaraz. .	40 »	»	»	»	»	»	»	»	»	»	40 »	»
6	4000	tout.	6	6	Canal de Castille. . . .	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
4000	4000	60 0/0	6	6	Société Catalane. . . .	42 »	42 25	42 15	42 25	»	»	42 »	42 10	44 15	42 25	»	»
1000	4000	25 0/0	août-fév.	100 rs	Banque de Barcelonne.	45 40	45 50	45 40	45 45	45 »	45 25	45 »	45 25	44 75	44 95	»	»
6	4000	60 0/0	9	6	Crédit mob. de Barcel.	37 60	37 75	37 60	37 70	37 50	37 75	»	»	36 50	36 75	»	»
6	4000	30 0/0	6	6	Union commerciale . .	37 50	37 60	36 »	36 25	35 25	35 50	35 55	36 »	35 25	35 50	»	»
6	5000	6 0/0	9	6	Comp. cat. gén. d'ass.	32 25	32 50	»	»	»	»	29 75	30 »	»	»	»	»
6400	5000	6 0/0	6	9	— ibérique d'assur. .	»	»	»	»	»	»	25 75	26 »	»	»	»	»
6	20000	11 0/0	6	6	— barcel. d'ass. mar.	61 »	61 60	»	»	62 »	62 25	62 50	63 »	61 »	61 25	»	»
13000	2000	tout.	9	6	Chemin de Mataro. . .	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
12000	2000	tout.	6	5 0/0	— de Cranollers. . . .	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
18000	2000	80 0/0	6	2 1/2 0/0	— de Martorell	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
40000	2000	50 0/0	9	6	— de Sarag. à Barcel.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
13000	2000	tout.	6	6 0/0	— d'Almansa à Val. .	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
7933	950	tout.	oct.-avril	6 0/0	— Tarragone à Reus .	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
16000	2000	27 0/0	9	6	Canal d'Urgel	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
6	2000	tout.	9	4 1/2 0/0	Hapagne industrielle .	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
6	4000	6	9	6 0/0	La Asguradora	24 25	24 50	»	»	»	»	»	»	24 »	24 10	23 75	24 »

PORTEFEUILLE EUROPÉEN.

Chronique littéraire et artistique de la quinzaine.

Paris, 1er décembre.

I

Il y a un mois, paraissait un livre depuis longtemps annoncé, impatiemment désiré, déjà célèbre avant sa naissance, dont l'attente semblait l'aliment unique de la curiosité universelle; ce livre, c'étaient les *Dernières Chansons* de Béranger. Pourquoi donc, aujourd'hui qu'elles ont vu le jour, le silence se fait-il autour de cette œuvre dont on parlait tant alors, sans la connaître ou pour l'avoir entrevue seulement? Pourquoi, en face de ce volume, les critiques paraissent-ils retarder leur jugement et s'attendre l'un l'autre pour se prononcer? Pourquoi faut-il enfin que nous, qui n'avons qu'une fois par mois la parole, nous soyons un des premiers, un des seuls jusqu'ici, parmi toute la presse parisienne, à formuler notre opinion, peut-être même à avoir une opinion? La raison de ce silence aussi singulier que frappant, nous croyons la savoir : l'homme qu'il s'agit de juger s'appelait Béranger ; voilà qui dit tout pour qui veut nous comprendre, mais expliquons-nous mieux encore.

Avant de rechercher, comme nous l'essaierons tout à l'heure, grâce à quelles qualités, surtout à quel singulier concours de circonstances mises à profit avec une habileté tout exceptionnelle, l'homme qui nous occupe dut cette insigne faveur du sort, on est incontestablement forcé d'avouer qu'il a joué un rôle sans exemple dans l'histoire de la vie humaine. N'est-ce pas en effet une figure unique que celle de Béranger, triomphateur dès ses premiers pas, déifié au milieu de sa carrière et survivant à son apothéose, avant qu'une voix se soit élevée pour protester contre cette fortune sans pareille. Sa popularité fut un culte, sa gloire

un article de foi, et c'est cette idole indiscutée dont il faut juger l'œuvre dernière.

Quant à nous, nous n'attendrons pas que l'opinion publique se soit formée pour donner notre avis selon notre conscience, et, s'il se peut, sans nous laisser influencer par l'éclat d'une renommée devant laquelle nos sympathies privées doivent faire place à l'impartiale sévérité du critique. Nous saisirons même cette occasion pour jeter un coup d'œil rapide sur cette vie que nous nous proposions, au moment de la mort du poëte, d'étudier en détail dans un article qui n'a pu paraître. Ce qui nous fait plaisir, et nous répond, sinon de la justesse, au moins de la sincérité de notre conviction, c'est que, depuis cette époque, nos idées sur Béranger n'ont varié en rien ; et le seul reproche personnel que nous ayons à lui adresser aujourd'hui, nous le lui adressions au moment où la douloureuse consécration du tombeau nous ordonnait plus que jamais justice et respect pour cet illustre nom.

Comme nous le disions tout à l'heure, la gloire de Béranger a été et est encore un article de foi, pour nous comme pour tout le monde, du reste. Cela tient d'abord à ce que nous avons été bercés avec ses chansons, que nous les avons sues avant de les comprendre, puis senties avant de les raisonner, conservant, sans l'analyser, un enthousiasme né dès l'enfance. Témoin la peine que nous avons eue à nous dégager de ces tendresses, à nous isoler de notre admiration, pour regarder à distance, et sans la prévention de nos heureux souvenirs, l'objet de cette religion commune. Il est inutile d'ajouter combien le genre même de ses œuvres, combien surtout l'à-propos des circonstances, ont contribué au succès de notre poëte. Mais ce qu'il faut signaler aussi, parce qu'on l'a généralement trop peu remarqué, et surtout parce que Béranger à cet égard tombe sous le coup de notre critique, c'est le soin trop constant, l'habileté trop ingénieuse, le calcul trop raffiné à l'aide duquel il s'est ménagé son incroyable renommée.

Heureux ceux auxquels on ne peut reprocher que des faiblesses ; mais toujours est-il qu'à nos yeux, quoi qu'on puisse dire pour justifier sa conduite, Béranger a eu le travers de la modestie poussé jusqu'à la vanité, on pourrait dire jusqn'à la coquetterie.

A quelle époque conçut-il le rôle curieux qu'il joua plus soigneusement à mesure que son nom grandissait, l'innocente comédie qui lui fut si profitable? Nous ne saurions le dire? Peut-être même l'idée lui en vint-elle seulement lorsque ses goûts l'avaient déjà habitué à cette vie en dehors du monde qu'il s'arrangea si ingénieusement. Toutefois, il est évident qu'il tira parti de son obscurité, comme tant d'autres font de leur élévation, ceux-là avec moins de succès, à la vérité, et qu'il exploita avec un art merveilleux l'humble calme de son existence. Loin d'être, comme il le dit, « innocent des éloges exagérés qu'on lui a décernés », n'a-t-il pas repoussé la louange pour qu'elle revînt à la charge, ne s'est-il pas caché pour qu'on le cherchât? S'il a refusé avec tant d'obstination les rubans et les honneurs, c'est qu'il savait combien a de prestige le talent sans récompense. S'il a fui si soigneusement l'Académie, c'est qu'il était fier de pouvoir lui manquer après Molière.

Ne parlons pas de sa défection à la représentation nationale; ce jour-là il fit peut-être trop pour ménager sa popularité. Le parti pris ne peut pas être naturel. D'ailleurs, cet orgueil d'un nouveau genre perce à chaque instant dans l'attention persévérante avec laquelle il s'efface; il énumère tous les gouvernements et tous les hommes qui ont voulu faire sa fortune et qu'il a repoussés; dès l'âge de cinquante ans, il se pose en vieillard; à l'entendre, la plume lui tombe sans cesse des mains; et cependant, presque jusqu'à son dernier jour, il travaille pour augmenter sa gloire qu'il aime tant. Le dernier morceau de son nouveau recueil, cet adieu suprême qu'il dit au monde, — un magnifique morceau d'ailleurs, littérairement parlant, — nous rappelle le gladiateur antique qui, frappé à mort, se ménage un suprême applaudissement en cherchant à tomber avec grâce.

France, je meurs, je meurs; tout me l'annonce.
Mère adorée, adieu. Que ton saint nom
Soit le dernier que ma bouche prononce.
Aucun Français t'aima-t-il plus? Oh! non.
Je t'ai chantée avant de savoir lire;
Et, quand la mort me tient sous son épieu,
En te chantant mon dernier souffle expire.
A tant d'amour donne une larme. Adieu!

Lorsque dix rois, dans leur triomphe impie,
Poussaient leurs chars sur ton corps mutilé,
De leurs bandeaux j'ai fait de la charpie
Pour ta blessure, où mon baume a coulé.
Le ciel rendit ta ruine féconde;
De te bénir les siècles auront lieu;
Car ta pensée ensemence le monde.
L'égalité fera sa gerbe. Adieu!

Demi-couché, je me vois dans la tombe.
Ah! viens en aide à tous ceux que j'aimais.
Tu le dois, France, à la pauvre colombe
Qui dans ton champ ne butina jamais.
Pour qu'à tes fils arrive la prière,
Lorsque déjà j'entends la voix de Dieu,
De mon tombeau j'ai soutenu la pierre.
Mon bras se lasse; elle retombe. Adieu!

Le nom de chansonnier lui fut cher, il l'avoue lui-même, parce que sa modestie lui valut d'être jugé avec plus d'indulgence; et néanmoins, tout en repoussant le titre de poëte, tout en répétant à son ami Brazier :

Si l'on dit que j'ai fait des odes,
N'en crois rien; j'ai fait des chansons,

ne se vante-t-il pas ailleurs d'avoir donné des ailes à la chanson; surtout n'avait-il pas l'intention de laisser autre chose que des couplets en écrivant les pages que nous avons aujourd'hui sous les yeux?

Ses *Dernières Chansons*, — auxquelles nous arrivons enfin, — sont en effet, malgré le subterfuge de leur titre, la meilleure preuve de ses aspirations à un genre plus élevé. Seulement, pour ne pas se démentir, le bonhomme les a dissimulées jusqu'à sa dernière heure, ces filles chéries de son imagination; une fois mort, le sort de ces inspirations plus ambitieuses et les atteintes de la critique ne viendraient pas le troubler là-bas, si on leur faisait mauvais accueil; et, si elles devaient réussir, elles ne seraient pas perdues pour sa mémoire.

En tête du volume que nous avons aujourd'hui sous les yeux, nous trouvons une préface, un chef-d'œuvre, disons-le tout de suite, quelques pages qui font regretter que Béranger n'ait point laissé d'œuvres en prose. Nous ne sommes pas de ceux, pour notre part, qui dédaignent les préfaces : on en retire toujours quelque chose, — parfois

plus que de certains livres, et le plus souvent on y trouve l'auteur, ce qui nous semble déjà beaucoup. Or, Béranger est précisément tout entier dans celle-ci, plus encore peut-être que dans toutes ses préfaces précédentes déjà si remarquables; aussi la mettons-nous presque en entier sous les yeux de nos lecteurs qui partageront certainement notre avis et y trouveront d'ailleurs le commentaire presque tout fait du livre lui-même.

« Voici les chansons de ma vieillesse, dit-il; le nombre en augmentera peu, je crois, d'ici au jour de leur publication, qui n'aura lieu qu'après ma mort, si toutefois mon éditeur, dont elles sont la propriété, prévoit pour elles un favorable accueil. Je l'espère. Ceux qui ont conservé mes autres volumes ne seront sans doute pas fâchés de compléter une œuvre en vers devenue, d'année en année, de chanson en chanson, la peinture à peu près exacte de la vie entière de son auteur.

« En donnant mon cinquième volume, j'annonçai mon intention de ne plus publier de vers. Malgré tout ce qu'ont pu dire d'excellents amis, et même plusieurs des oracles de notre littérature, dont la bienveillance m'a si souvent engagé à faire supprimer ce dernier volume, il ne m'a pas coûté de tenir parole et de le garder en portefeuille.

« De bonne heure, je me suis défendu du bruit, si contraire à mon bonheur et à mes goûts. Certes, je n'aurais pas quitté tout à coup la carrière des lettres, s'il était donné à l'écrivain de faire deux parts de sa vie : au publ c ses ouvrages; à lui sa personne. J'aurais voulu pouvoir dire presque comme Sosie : Un *moi* se promène dans la rue, où on le chante, où on l'applaudit; et l'autre *moi* le voit et l'entend de sa fenêtre, sans être reconnu ni salué des passants. Mais cela n'est guère possible, quand on se fait le champion des intérêts populaires, à une époque où la politique passe chaque jour en revue ses bataillons et donne le besoin de se connaître aux soldats comme aux chefs.

« Puis, nous vivons sous un régime de grande publicité. De ces immenses avantages doivent résulter quelques inconvénients. Chacun prend droit, par exemple, d'imprimer vos lettres sans votre assentiment. On fait de mémoire, ou même sans vous avoir vu, votre portrait et votre

buste pour le livrer en étalage aux regards des badauds. Enfin avez-vous un journaliste pour ami? Celui-ci, trouvant en vous matière à feuilletons, vous dépèce en colonnes et vous vend à tant la ligne. Si bien que la personne du pauvre auteur, sa vie intime, ses plus douces habitudes, arrivent à la connaissance des oisifs, eût-on pris, comme je l'ai fait dès le commencement de ma réputation, la précaution d'éviter les spectacles, les réunions nombreuses; grâce à ces révélations multipliées, plus de promenades assez retirées pour n'y pas rencontrer quelque doigt indiscret qui vous désigne à des regards curieux : votre renom est depuis longtemps évanoui, que le doigt vous poursuit encore.

« Après leur génie, ce que j'ai le plus envié aux grands écrivains du siècle de Louis XIV, c'est l'espèce d'obscurité dont put s'envelopper leur modeste existence ; ne se faisant pas du bruit de leur nom un besoin de chaque instant, ils savaient vivre dans le silence qui, chez nous, succède si vite aux applaudissements. L'un d'eux, était-il mari ou père, voyait sans surprise sa femme et ses enfants ignorer jusqu'aux titres mêmes de ses ouvrages ; la vie de plusieurs de ces grands hommes fut tellement obscure qu'à peine a-t-il été possible de leur composer des notices historiques de plus de vingt lignes, au grand déplaisir des marchands de biographies.

« Cette manière de voir, qu'on n'en fasse pas honneur à la philosophie, je ne la dois qu'à mon amour de l'indépendance. Elle fera comprendre qu'il y a eu du bonheur pour moi à cesser, depuis 1833, d'occuper de moi le public. A ce sujet, et sous le rapport politique, quelques personnes m'ont blâmé, attaqué même; j'ai entendu traiter mon silence de félonie. Je ne sais si des gens qui n'avaient pu se faire acheter n'ont pas été jusqu'à dire que je m'étais vendu.

« A de si plaisantes accusations j'aurais rougi de répondre. Mais à la jeunesse qui m'a comblé de témoignages de sympathie, et dont la bienveillance enthousiaste eût volontiers considéré le silence du chansonnier comme Mirabeau celui de Siéyès, j'ai dû expliquer les motifs de ma conduite, et l'âge me fournissait déja une excuse suffisante. Mes raisons se trouvent d'ailleurs exposées dans des correspondances particulières; je me contenterai d'en

rapporter ici quelques-unes, en faisant observer que je vais parler uniquement de la chanson politique.

. . . . . »

Après deux pages de considérations très-remarquables sur la chanson politique, l'auteur continue :

« A ces causes de mon silence j'oserai ajouter une réflexion d'un ordre plus élevé.

« Nous ne devons jamais l'oublier : la gloire de la France est d'avoir fait non-seulement une grande révolution politique, mais une immense révolution sociale. 89 a créé de nouveaux éléments de civilisation, et leur coordination, jusqu'à présent trop négligée par nos gouvernants, copistes du passé, est devenue l'œuvre indispensable. Elle appelle plutôt, je le crois, le concours de la science et de la philosophie (j'entends la véritable philosophie, qui n'est ni la psychologie, ni l'idéologie, ni l'éclectisme, etc., etc.) que celui des belles-lettres et des beaux-arts. Ceux-ci doivent attendre que le grand problème soit résolu, c'est-à-dire que l'ordre dans l'égalité règne enfin, pour s'utiliser au service d'une phase nouvelle de civilisation. Quel accueil recevrait un chansonnier qui, sur des airs de ponts-neufs, réclamerait l'organisation de la démocratie, cette œuvre si importante qui reste toujours à faire, et à laquelle les républicains mêmes ne semblent pas penser ?

« Le poëte erre aujourd'hui à l'aventure, au milieu des essais de constructions et des ruines amoncelées ; qu'il abandonne donc l'arène aux doctes et aux sages qui viendront, s'ils ne sont déjà venus, ce que je n'ose affirmer par respect pour nos grands hommes d'Etat. Cependant, si je ne me trompe, bien pénétré des besoins actuels, le poëte doit se réfugier dans l'avenir, pour indiquer le but aux générations qui sont en marche. Le rôle de prophète est assez beau, et M. de Lamartine me semble s'en être emparé particulièrement dans *Jocelyn*, avec toute la supériorité du génie.

« Cette réflexion et quelques autres, inutiles à rapporter, m'avaient donné l'idée d'entreprendre un ouvrage en prose pour l'éducation des classes laborieuses, afin d'utiliser ma vieillesse. J'y ai lontemps rêvé ; malheureusement, ce n'est pas au déclin de la vie qu'on se fait un talent nouveau, et je ne puis concevoir d'œuvre écrite à laquelle l'art soit étranger. C'est pousser trop peu loin sans doute l'amour

du bien public que de le subordonner à une si puérile vanité. Je m'en accuse; qu'on pardonne à ma nature ainsi faite.

« Dans un but moins utile, j'avais presque promis d'écrire des notices sur quelques-uns de mes contemporains, morts ou vivants. J'ai fait plus, j'ai essayé ce travail, et plusieurs biographies ont été à peu près achevées.

« Mais bientôt, frappé de l'impossibilité d'être toujours suffisamment instruit et par conséquent toujours juste pour les hommes des différentes opinions, soit en raison du pêle-mêle des documents, soit à cause des retours possibles dans des existences non achevées, soit enfin par la faiblesse qu'inspire au peintre son attachement pour quelques-uns de ses modèles, j'ai renoncé à cette tâche pénible et détruit mes premières ébauches. S'il est doux de casser des arrêts injustes en rectifiant des accusations erronées et trop sévères, combien n'y a-t-il pas à souffrir quand, pour être vrai, il faut diminuer du lustre d'une belle vie que la vertu ou une haute intelligence n'a pu préserver de toute faute, surtout si l'on est convaincu, comme je le suis, que détruire sans nécessité et au jour le jour les admirations du peuple, c'est travailler à sa démoralisation !

« Renonçant donc au travail biographique, j'ai continué de chanter, mais rarement et pour moi seul. Si on s'occupe un jour de mes derniers vers, on y reconnaîtra l'homme qui, autrefois, osa entrer en lutte avec un pouvoir imposé par l'étranger; un peu modifié sans doute, mais aussi plus à l'aise dans cette liberté morale que la retraite seule peut procurer.

« Si les regards du public sont d'abord un encouragement pour l'écrivain, à la longue ils lui deviennent une gêne. Il semble qu'il y ait des engagements pris avec lui auxquels ce maître impérieux ne permet pas qu'on échappe. Vous a-t-il applaudi sous tel costume, ne vous avisez pas d'en changer, même pour être mieux : il feindra de ne pas vous reconnaître. Il m'a comblé de ses faveurs, et j'en suis reconnaissant; toutefois, comme chansonnier, ne voulant plus avoir affaire à lui qu'après ma mort, j'ai cru pouvoir me dégager un peu des formes rhythmiques auxquelles je me soumettais constamment pour lui plaire, et dans l'intérêt de la cause que j'ai défendue. On s'en aperce-

vra à l'absence d'un choix d'airs pour beaucoup de ces dernières chansons, ce qui ne m'a pas empêché de me les chanter souvent sur des airs improvisés, d'une voix chevrotante. Surtout on remarquera que j'ai fait moins usage du refrain obligé, dont jusque-là je n'avais osé m'affranchir, ayant observé que, sans ce retour des mêmes paroles, la chanson avait moins d'empire sur l'oreille et sur l'esprit des auditeurs. Combien de peine, bon Dieu! le refrain ne m'a-t-il pas donnée! combien de nuits passées à ramer pour venir rattacher à cet immobile poteau ma pauvre nacelle, qui n'eût pas demandé mieux que de voguer en liberté au gré de tous les vents ! Je dois le reconnaître, pourtant ; si j'ai eu à souffrir de cette servitude, elle n'a pas été sans avantage pour moi. Avec raison, j'ai dit du refrain qu'il était le frère de la rime ; comme elle, il m'a forcé à résumer mes idées d'une manière plus succincte et à mieux en approfondir l'expression.

« Ces courtes observations prouveront que, plein de respect pour le public, j'ai toujours cherché à lui complaire, me livrant pour cela au travail le plus consciencieux. Dans les chansons de ma vieillesse, il pourra se convaincre qu'au moins, sous ce rapport, l'âge ne m'a rien fait négliger.

« Ce n'est, certes, pas moi qui aurais deviné ce qu'on appelle aujourd'hui la littérature facile, ennemie mortelle de cette autre littérature qui fit le charme de ma vie et fut si longtemps l'orgueil de la France. »

Malgré le changement de ton général qu'on remarque dans l'œuvre nouvelle, changement signalé tout à l'heure par nous, et avoué implicitement par l'auteur à la fin de cette préface, le Béranger des *Dernières Chansons* est bien encore le Béranger des premières.

M. Sainte-Beuve, dans un remarquable article, publié il y a quelques années déjà, divisait fort judicieusement les chansons de notre poëte en cinq branches principales. Nous suivrons ici cette division pour classer la partie analogue de ce volume. Dans la première catégorie, il place la chanson épicurienne à la manière des Collé, des Panard, des Désaugiers; ce genre, Béranger l'avait abandonné presque entièrement dès son second recueil et l'on n'en retrouve guère de traces ici.

La chanson sentimentale, parfois si bien réussie jadis,

la romance fine et pure à la manière des *Hirondelles*, du *Bon Vieillard*, est représentée par un certain nombre de compositions non moins heureuses, comme les *Oiseaux de la Grenadière*, la *Fée aux rimes*, le *Chapelet du Bonhomme*.

Le temps de la chanson patriotique est passé avec l'à-propos qui en fit autrefois le succès; grâce au ciel, tandis que Béranger écrivait son dernier livre, l'ennemi n'était plus à nos portes pour l'inspirer, et cette corde a pu rester muette.

Quant à la veine satirique, loin d'être tarie, elle coule aussi abondante que jamais; seulement l'ironie, doucement tempérée par la bonhomie de la vieillesse, a remplacé l'âcreté sans réserve des pamphlets politiques. Ce ne sont plus les hommes que le poëte attaque, mais les vices et les travers de l'humanité. Les pièces de ce genre sont nombreuses; citons seulement les *Fourmis*, la *Maîtresse du roi*, le *Tambour-Major*, judicieuse leçon de critique littéraire sous forme de badinage; puis encore le *Dieu Jean*, un de ces joyeux quolibets que Béranger prodigue dans son livre aux mille doctrines philosophiques dont rit son expérience.

Tout homme à caractère
Est Dieu de loin en loin,
Dans son coin.

Jean qui croit à Voltaire
Fut Dieu pendant six mois,
Le grivois!

Ah! bon Dieu! quel Dieu!
Quel pauvre Dieu! bon Dieu!
Né dans un mauvais lieu! etc.

Enfin les *Tambours*, spirituelle boutade écrite quelque temps après Février, et qu'il termine ainsi :

Nous, peuple épris, en politique,
Du tapage et des galons d'or,
Pour présider la République
Faisons choix d'un tambour-major.
Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours
M'étourdirez-vous donc toujours,
Tambours, tambours, tambours, tambours.

C'est la dernière branche, celle qui fut, selon M. Sainte-Beuve, comme la dernière greffe de ce talent délicat et laborieux, la chanson ballade, purement poétique et philosophique, qui défraie en grande partie l'ouvrage. L'*Officier*, la *Dernière Fée*, la *Fille du Diable*, le *Corps et l'Ame* appartiennent à ce genre supérieur.

Mais nous y trouvons encore une autre forme de chanson plus élevée, presque épique; ce sont des pièces consacrées à Napoléon. Il faut le dire, à quelques exceptions près, Béranger n'a pas eu la corde impériale heureuse : le *Cheval arabe* et le *Matelot breton* nous semblent indignes de l'auteur des *Souvenirs du peuple*.

Viennent enfin les pièces qui n'ont plus rien de la chanson, et elles forment au moins la moitié du volume. Presque tous les genres de poésie y sont tentés, et souvent avec succès. Ce sont, tantôt des épîtres, comme *Mes Craintes*, à M. Lebrun, l'académicien ; *Mon carnaval*, à M. Antier ; tantôt des odes, soit intimes, à la manière d'Horace : la *Pluie*, *Ma canne*, la *Couronne retrouvée* ; soit pindariques : *Ascension*, l'*Aigle et l'étoile*, *Notre globe*, *les Ailes*, etc., la *Rivière*, la *Jeune fille*, sont de charmantes idylles, ainsi que la *Tourterelle et le Papillon*, la *Paquerette et l'Etoile*, et un certain nombre de sujets traités, comme ces deux derniers, sous forme de dialogues. Enfin, il y a aussi des méditations, parfois purement poétiques et un peu vagues, mais le plus souvent philosophiques ; les plus remarquables sont : le *Rêve de nos jeunes filles*, *Mon Ombre*, la *Prisonnière*, que nous voudrions pouvoir rapporter ici en entier avec bien d'autres ; mais le manque d'espace nous le défend, à notre grand regret.

Au moment de formuler notre jugement sur ce livre, signé d'un illustre nom, — jugement d'ailleurs bien fermement et tout d'abord arrêté dans notre esprit, et que nous avons résumé plus haut, en disant : Le Béranger des *Dernières Chansons* est encore celui des premières, — il nous semble prévoir que notre appréciation rencontrera bien des adversaires, et que nous pourrions nous trouver seul, ou à peu près, de notre avis. Nous allons dire pourquoi nous pensons ainsi, et tâcher de montrer à l'avance en quel point fondamental pècheront ceux qui ne manqueront pas de nous contredire.

Si nos prévisions ne nous trompent pas, l'œuvre nouvelle de Béranger est destinée à être appréciée de deux

manières diamétralement opposées par le public et même par la critique : les uns la mettront au-dessus, les autres, — et ce sera le plus grand nombre, — au-dessous de ses productions antérieures. Les premiers, ce seront les admirateurs aveugles et passionnés quand même ; les seconds, ceux qui, de la meilleure foi du monde, auront comparé les *Dernières Chansons* étudiées par eux comme on fait pour un livre nouveau, non pas avec le texte même des anciennes, mais avec le souvenir qu'ils en ont conservé.

Nous avons dit combien et pourquoi on admirait tant celles-ci sans les avoir jamais analysées, comment on les savait par cœur sans les connaître. Et pourtant nul ne manquera de déduire son arrêt du rapprochement que nous disons.

Nous aussi, nous avons comparé pour juger ; seulement nous venons de *lire*, autant que possible, avec désintéressement et impartialité, les anciennes chansons de Béranger, les plus admirées du moins, celles qui nous étaient déjà le plus familières ; nous y avons découvert, pour la première fois, parmi les beautés que nous goûtons plus que jamais, des faiblesses que nous nous étonnons d'avoir pu ignorer. C'est parfois l'obscurité du sens cachée derrière de grands mots, inaperçue grâce à l'entrain du rhythme et de l'air ; c'est souvent l'impropriété ou la recherche prétentieuse, ou la pâleur de l'expression ; c'est l'abus de vers nuls pour amener un trait heureux, lequel compose à lui seul tout le couplet ; c'est enfin, surtout, le caractère disparate du style, passant quelquefois du sublime au trivial, inégal comme s'il se fût inspiré tour à tour de Delille et de Châteaubriand, d'André Chénier et de la Harpe. Quant au fond, dire qu'on y trouve partout l'esprit uni au bon sens, c'est, nous croyons, faire le plus juste et le plus bel éloge de Béranger.

C'est après cette analyse minutieuse que nous avons abordé le volume nouveau. Rien ne nous y a surpris, nous y avons retrouvé les mêmes défauts de détail, les mêmes qualités d'ensemble que là-bas. Nous avons tenu compte de l'absence presque générale du refrain qui, s'il fut une gêne pour Béranger, fut en même temps une de ses grandes ressources ; nous en avons même conclu que, pour arriver à ce résultat égal dans un genre neuf, il avait fallu plus de peine au poëte. Mais qu'importe, si l'on ne sent

pas ces efforts, — du moins s'ils ne sont pas plus visibles qu'autrefois? Qu'importe la vieillesse de l'auteur, si elle n'a pas paralysé sa plume? On peut dire, au contraire, que l'âge avait mûri ses qualités ; sa raison était devenue, avec les années, plus solide et plus puissante encore ; son esprit, sans rien perdre de sa finesse, plus doucement railleur ; l'expérience lui avait donné l'autorité calme de la vraie sagesse ; sa philosophie n'était plus sceptique et matérialiste, comme aux premiers jours, mais sereine et confiante :

Avec Dieu souvent je cause :
Il m'écoute, et, dans sa bonté,
Me répond toujours quelque chose
Qui toujours me rend la gaîté.

La seule différence que l'on puisse trouver réellement entre ces poésies et leurs sœurs aînées, c'est dans le ton plus relevé, plus calme, plus sérieux.

Les *Dernières Chansons* n'ajoutent et n'ôtent donc rien à la réputation de Béranger ; elles prouvent, du moins, l'activité infatigable d'un talent qui ne s'est éteint qu'avec la vie. Sa renommée, dont, plus heureux que bien d'autres, il put jouir tout entière de son vivant, ne pouvait plus grandir à sa mort, mais cette pierre posthume doit en consolider l'édifice.

Autant nous avons montré de juste rigueur à critiquer Béranger et son talent, que nous admirons autant que personne sans avoir besoin de le surfaire, autant nous mettons d'énergie à protester contre un retour de l'opinion publique, motivé par l'appréciation légère et erronée des *Dernières Chansons*.

II.

Notre longue dissertation sur Béranger nous laisse bien peu de place pour les autres événements littéraires et artistiques du mois. Nous signalerons tout au moins les plus importants ; quitte à revenir plus tard sur ceux qui méritent une attention particulière et une appréciation détaillée.

Par exemple, nous parlerons dans notre prochaine chronique du succès tout neuf du Théâtre-Français ; le *Fruit défendu* par M. Camille Doucet, une jolie comédie, sagement versifiée, et conçue sans abus de ressources dramatiques, une de ces pièces où l'on n'est fatigué ni par l'émotion ni par l'esprit, et qui sont pourtant une honnête distraction. On doit bientôt reprendre *Chatterton*, d'Alfred de Vigny.

En revanche, nous parlerons pour une bonne fois, et à condition de n'y plus revenir, de l'Odéon avec *Christine, roi de Suède*, titre prétentieux d'une pièce aussi prétentieuse que dénuée d'intérêt. M. Paul de Musset s'en confesse l'auteur. Depuis que M. Fechter a été nommé directeur de la scène à l'Odéon, il se torturait l'esprit pour justifier son titre d'une manière nouvelle et originale : il a enfin imaginé d'exercer ses fonctions sur le domaine du théâtre classiqne. Semblable aux enfants qui, pour la première fois, possesseurs d'une boîte à couleurs et d'un pinceau, infligent une teinte quelconque à tout ce qui leur tombe sous la main, M. Fechter se propose d'appliquer une couche de mise en scène à tout le vieux répertoire. Il a commencé par le *Tartufe* qui, dans ses mains, est devenu une de ces enluminures comme on en fabrique à Epinal. Le parterre a été vivement impressionné par la sage ordonnance et l'ameublement comfortable de l'appartement représenté; tout s'y fait avec ordre, grâce à la bonne disposition des dégagements. Les bottes d'Orgon, tirées par Dorine, un certain verre de vin, versé d'une certaine fiole couverte de bois tressé, et avalé par Tartufe; enfin la pelote à dentelle de la servante, ont jeté sur la pièce un jour tout nouveau.

Le *Tartuffe* (*sic*) de M. Fechter a été compris de bien des gens qui n'entendaient rien au *Tartufe* de Molière. On parle d'appliquer un peu de cette teinture faux teint à *Britannicus* de Racine; nous rirons bien.

Le Théâtre-Italien nous occupera particulièrement la prochaine fois; il y a beaucoup à dire sur les débuts, les reprises et les promesses séduisantes qu'il offre à son public.

Passons vite au Théâtre-Lyrique, sur le compte duquel nous voulons faire quelques observations trop longtemps différées. *Margot*, l'œuvre nouvelle de M. Clapisson en sera l'occasion. Décidément ce ne sont pas des opéras que

compose M. Clapisson, mais bien plutôt des albums de morceaux acrobatiques à l'usage exclusif de Madame Miolan. Cette fois encore, plus que jamais, Madame Miolan chante seule ; peu importe que les autres aient à peine un morceau à placer ou une partie à faire dans un ensemble, pourvu que Madame Miolan puisse exécuter à son aise ses petits tours de société.

N'avez-vous jamais été surpris à la vue de ces saltimbanques qui, debout sur la corde, vous émerveillaient tout à l'heure par leur agilité, leur adresse et leur grâce, puis, redescendus à terre, vous étonnent encore plus par leur tournure ignoble et leurs manières de bas étage? Le talent de Mme Miolan nous a toujours produit le même effet; elle excelle, il est vrai, dans les prodiges hors portée; nulle ne sait mieux pirouetter sur la pointe d'une note, bondir d'une octave à l'autre, s'enlever et redescendre avec agrément de sauts périlleux, battements et entrechats qui dissimulent bien des faux pas; mais placez-la sur le terrain de l'harmonie vraie et pure, faites-la marcher, et non plus sautiller, qu'elle chante, en un mot, — quel changement alors et quelle désillusion! Aussi ne faut-il à Mme Miolan que de la musique nouvelle, et, de plus, faite sur commande et sur mesure. Pour cela, passe encore, puisqu'il se trouve des *faiseurs* de cette marchandise ; mais ce qui n'est point admissible, c'est que Mme Miolan abuse impunément de sa puissance directoriale pour assurer ses triomphes d'actrice. Il nous répugnerait d'entrer dans le détail des petites manœuvres à l'aide desquelles le tyran enjuponné du Théâtre-Lyrique exile ou bâillonne toute femme dont le mérite ou la beauté pourrait faire contraste à son désavantage. Seulement, il nous a semblé remarquer que le public, moins engoué et d'ailleurs éclairé sur bien des points, commençait à se lasser de son idole; et peut-être le jour n'est-il pas loin où son attitude fera justice d'une politique qu'il réprouve et d'un talent superficiel dont il connaît toutes les fausses ressources. Voilà ce que nous voulions dire à Mme Miolan-Carvalho.

EDOUARD MAILLET.

TABLE DES MATIÈRES

DU CINQUIÈME VOLUME.

DIX-SEPTIÈME LIVRAISON. — 5 Novembre 1857.

	Pages
A nos Abonnés (G. Hugelmann.)	1
Légendes Américaines (G. Hugelmann)	3
Don Diégo Rodriguez de Sylva y Velasquez (F. Borgella)	62
Le Poëme du Cid (Achille Jubinal)	82
Ahmet, dernier bey de Constantine (G. Pelin)	93
Les Hommes (D. A. Moure)	120
La Glose de sainte Thérèse (F. Fortiault)	133
Le Squelette (H.-P. de la Grave)	142
La Vénus de Milo (*Idem*)	146
Buenos-Ayres (B. G. de Kulture)	148
Chronique de Lisbonne (J. Ferreira Alvez)	154
République de Vénézuéla	182
Brésil (Th. Casaubon)	186
Amérique Centrale (*Idem*)	198
Le Mouvement intellectuel au dix-neuvième siècle (Talès Bernard)	204
Éphémérides (Z.)	270
Intérêts matériels (A. Lacombe)	277
Portefeuille Européen (E. Maillet)	293

DIX-HUITIÈME LIVRAISON. — 5 Décembre 1857.

Légendes Américaines, suite (G. Hugelmann)	313
La Fille à la maison et la Mère au bal (F. Bouquet)	375

TABLE.

	Pages
Histoire générale d'Espagne, suite (Don Modesto la Fuente)	498
Canalisation de l'Èbre	548
Le Réseau espagnol	557
Buénos-Ayres (B. G. de Kulture)	590
Brésil (Th. Casaubon)	598
Amérique Centrale (*Idem*)	608
A propos d'intérêts matériels (J. D. W.)	618
Intérêts matériels (A. Lacombe)	625
Portefeuille Européen (E. Maillet)	640

FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME.

Montmartre. — Imp. Pillet et A. Perrault, boul. Pigale, 50.

ANNONCES

DE LA

Revue Espagnole, Portugaise, Brésilienne

ET HISPANO-AMÉRICAINE.

A une époque où le mouvement de l'industrie et du commerce a pris de si vastes développements, grâce aux facilités présentées par les chemins de fer, où toutes les affaires se centralisent à Paris, où cette capitale est devenue le grand, l'unique marché de la France et le caravansérail du monde, la préoccupation du négociant, de l'industriel et même de l'artiste doit se reporter vers les moyens les plus propres à faire connaître les œuvres du génie et celles du travail.

En Angleterre les moyens de publicité les plus fructueux sont les annonces qui figurent à la suite des grands ouvrages populaires, de ceux particulièrement qui sont appelés, par leur nature périodique, à demeurer en permanence sur les tables des salons.

Or la Revue Espagnole, Portugaise, Brésilienne et Hispano-Américaine offre cette sérieuse publicité aux arts, à l'industrie et au commerce de la France, de l'Espagne, du Portugal et de toute l'Amérique du sud, étant admise dans ces divers pays et suppléant à l'étranger les grands journaux français qui y sont répandus et dont elle épargne l'ennuyeux dépouillement.

La Revue se trouve dans tous les cercles, dans les principaux cafés, hôtels, cabinets de lecture et établissements publics de Paris ; elle est distribuée de la même manière a Madrid, a Barcelonne, a Seville, a Grenade, a Malaga, a Cadix, a Lisbonne, a Oporto, a Rio de Janeiro, Fernambouco, Bahia, Buenos-Ayres, Montevideo, Lima, etc, etc.

Il est évident que toute annonce annexée à cette Revue partagera sa fortune et se répandra avec elle dans le monde élégant, artistique, industriel ou commercial et

participera de la faveur qu'une année d'existence lui ouvre déjà chez tous les peuples de race latine.

Les artistes, les financiers, les industriels, les commerçants et toutes les personnes ayant des intérêts compromis dans les divers pays dont nous nous occupons spécialement trouveront aux bureaux de la Revue tous les renseignements dont ils peuvent avoir besoin et nous nous chargerons volontiers de traiter en leur nom toute espèce d'affaires par l'entremise de nos correspondants.

L'Administrateur de la Revue,
A. Leotaud.

Bureaux ouverts de 10 à 3 heures :
Rue Sainte-Anne, 20, à Paris.
Calle de Jesus y Maria, 7, pral à Madrid.
Calle del Conde del Asalto, 62, à Barcelonne.
Bureaux du Journal la Civilisaçao à Lisbonne.

RUE DE RIVOLI, PLACE DU PALAIS ROYAL, RUE SAINT-HONORÉ ET RUE MARENGO.

GRAND HOTEL DU LOUVRE.

Le plus vaste du monde, 600 chambres et salons.
Salon de lecture, salon de musique, café, divan, table d'hôte, billards. Bains dans l'établissement, voitures de remises, bureaux de poste.

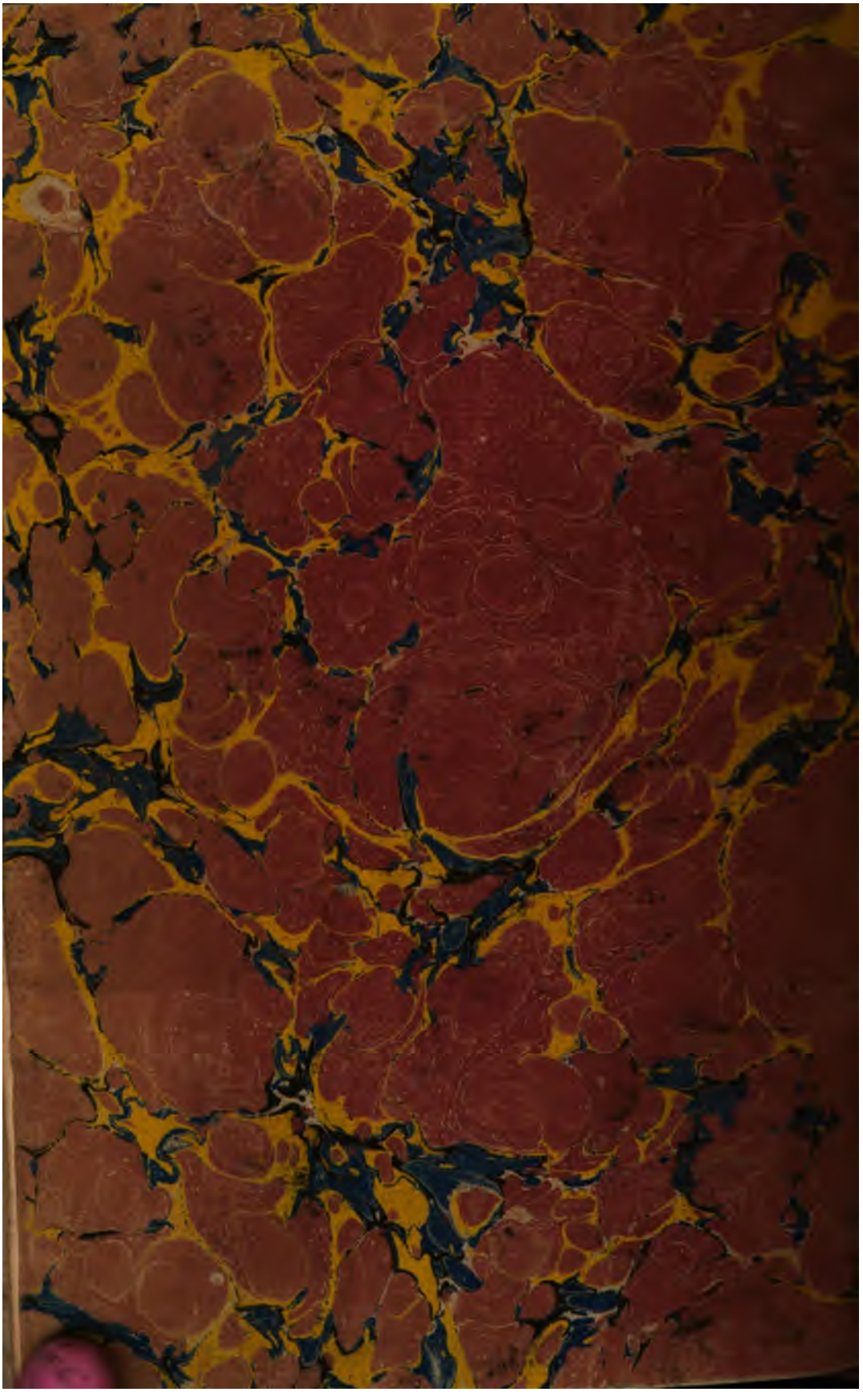
CAFÉ GLACIER DU CONGRÈS.

43, *Boulevard des Capucines,* 43,

Situé dans le plus beau quartier de Paris, à deux pas de la Madeleine, tout près des concerts de Paris. Ce café se recommande autant par l'excellence des consommations qu'on y trouve que par le choix des personnes qui le fréquentent.

Déjeuners et soupers.

Montmartre. — Imp. Pilloy et A. Perrault.



This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.